



# **HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE**

ou  
**ANNALES DE CET EMPIRE**

Traduites du **TONG-KIEN-KANG-MOU**

par le Père

**Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA,**  
Jésuite français, missionnaire à Pékin

## **TOME III**

**Histoire générale de la Chine**  
Tome III

à partir de :

**HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE**  
ou **ANNALES DE CET EMPIRE,**

traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU, par le feu père Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA (1669-1748), jésuite français, missionnaire à Pékin,

publiées par M. l'Abbé GROSIER, et dirigées par M. Le Roux DES HAUTESRAYES, Conseiller-Lecteur du Roi.

Ouvrage enrichi de figures & de nouvelles cartes géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu empereur Kang-hi, & gravées pour la première fois.

A Paris (1777-1783), chez

- Ph.-D. Pierres, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques, &
- Clousier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

**TOME TROISIÈME, 1777.**

mise en mode texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)

## TABLE DES MATIÈRES

### V<sup>e</sup> DYNASTIE. LES HAN [suite]

140. [Han-ou-ti](#) — 86. [Han-tchao-ti](#) — 74. [Lieou-ho](#) — 73. [Han-siuen-ti](#) — 48.  
[Han-yuen-ti](#) — 32. [Han-tching-ti](#) — 7. [Han-ngai-ti](#).

De l'ère chrétienne : 1. [Han-ping-ti](#) — 6. [Ju-tsé-yng](#) — 9. [Ouang-mang](#) — 23.  
[Lieou-hiuen](#) — 25. [Kouang-ou-ti](#) — 58. [Han-ming-ti](#) — 75. [Han-tchang-ti](#) — 89.  
[Han-ho-ti](#) — 106. [Han-chang-ti](#) — 107. [Han-ngan-ti](#) — 126. [Han-chun-ti](#) — 145.  
[Han-tchong-ti](#) — 146. [Han-tché-ti](#) — 147. [Han-houon-ti](#) — 168. [Han-ling-ti](#) —  
190. [Han-hien-ti](#) [> 194].



## SUITE DE LA V<sup>e</sup> DYNASTIE DES HAN

### HAN-OU-TI

@

p.001 **140.** Après les cérémonies de l'installation de Han-ou-ti, & les funérailles de son père, qui fut enterré à Yang-ling, ce jeune empereur, frappé des prodiges & des pronostics fâcheux qui s'étaient succédés rapidement dans les dernières années de son prédécesseur, résolut de remédier aux abus du gouvernement, & de chercher les moyens de porter l'empire à son plus haut période de splendeur. Quoiqu'il eût une grande étendue p.002 de génie, les lumières, qui ne s'acquièrent qu'avec l'âge & l'expérience, lui manquaient encore : il sentit qu'il avait besoin des conseils de ministres sages & bien intentionnés pour faire revivre l'ancien gouvernement, & à cet effet il publia un ordre, par lequel il invitait les gens éclairés à lui communiquer leur avis sur la meilleure forme de gouvernement. Tong-tchong de Kouang-tchuen <sup>1</sup> lui adressa en conséquence le mémoire suivant :

---

<sup>1</sup> Il était à deux cents ly de Ho-kien-fou dans le Pé-tché-li.

« La vertu est le moyen que doit employer un prince qui veut parvenir à un gouvernement sage, dont la forme stable procure à ses descendants la paix & le bonheur. Si Li-ouang & Yeou-ouang, de la dynastie des *Tcheou*, se sont déshonorés sur le trône, ce n'est pas qu'ils n'eussent des sujets vertueux ; mais c'est qu'ils s'éloignaient de la vertu & la méprisaient. Lorsque Siuen-ouang, prince recommandable par ses belles qualités, fut en possession du sceptre impérial, il répara le désordre que son père Li-ouang avait apporté dans le gouvernement ; & en marchant sur les traces de Ouen-ouang & de Ou-ouang ses glorieux ancêtres, il rendit à sa dynastie le lustre qu'elle avait perdu. Cependant les dernières années de ce prince furent malheureuses, & Yeou-ouang, son fils, acheva de détruire tout le bien que son père avait fait, en oubliant auprès d'une femme ce qu'il devait à son rang, & en abandonnant son peuple à la merci de gens qui le vexaient.

Lorsqu'un prince vertueux est assis sur le trône, son exemple se communique à ses officiers, & des officiers il passe au peuple. Personne alors n'ose s'écarter de son devoir. La vertu p.003 d'un monarque est comme une chaîne qui embrasse ses États, dont les chaînons se prêtent une force mutuelle.

Un empereur, par sa dignité, est au-dessus de tous les hommes, & tient la place du Ciel : maître des richesses de ses sujets, sa puissance n'est comparable à aucune autre. S'il en use en père, si ses actions sont dirigées par la vertu, s'il est bienfaisant, bon, humain, affable, s'il a l'esprit droit & éclairé, & s'il joint à l'amour de son peuple, de l'estime pour le mérite & les sages, ce prince est digne de régner. Mais, s'il se livre à ses passions, s'il souffre que son peuple vive dans le désordre & ne cherche que ses intérêts, sans concourir au bien général, il est comme un torrent que rien ne peut arrêter ; son exemple

## Histoire générale de la Chine

### Tome III

entraînera nécessairement le peuple, qui n'aura alors aucun frein & qu'il sera impossible de corriger, parce que le prince lui-même ne voudra point changer de conduite.

Nos anciens empereurs, ces sages si circonspects sur eux-mêmes, commençaient par se renouveler, avant que de réformer le peuple. Ils avaient établi des écoles, où la jeunesse se formait à la vertu. Il en sortait des gens instruits, qui les secondaient dans le soin pénible de gouverner les autres. La vertu se communiquait à toutes les parties de l'empire, les peuples remplissaient sans peine leurs devoirs, & la plupart du temps les prisons étaient désertes.

Un prince sage qui parvient au trône dans un temps de désordre, doit commencer par réformer les abus, avant que de songer à exécuter le plan d'administration qu'il aura arrêté : il en est de lui comme d'un musicien, qui doit examiner, avant de jouer, si toutes les cordes de son instrument sont d'accord. Depuis l'établissement de votre illustre dynastie, <sup>p.004</sup> on ne s'est point encore assez occupé de la réforme du gouvernement ; & c'est une faute que vos prédécesseurs ont faite.

On dit ordinairement qu'*il vaut mieux voir le poisson dans ses filets que dans l'eau* ; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas se contenter de spéculer sur le gouvernement, mais agir. Ou-ouang, par son exemple, fit rentrer des scélérats dans le devoir. Tcheou-kong, par ses sages instructions & en faisant revivre les maximes des anciens, inspira tellement au peuple l'amour de la vertu, que les prisons restèrent ouvertes pendant plus de quarante ans. On vit alors l'empire fleurir sous les règnes de Tching-ouang & de Kang-ouang, dignes héritiers des vertus de leurs ancêtres.

## Histoire générale de la Chine

### Tome III

Votre Majesté peut, si elle le veut, marcher sur les traces de ces grands princes, & faire revivre les heureux temps de Yao, de Chun & de Yu. Il ne suffit pas d'inviter les sages à vous aider de leurs lumières, il faut encore les écouter. Ne les point employer utilement, c'est posséder un diamant brut, sans songer à le faire polir. Vous entretenez beaucoup d'officiers pour vous seconder dans l'administration, mais ils n'ont point été formés à la vertu dans les écoles publiques. Ces écoles sont comme l'atelier du lapidaire, qui fait sortir l'éclat des pierres précieuses par le poli qu'il leur donne. Avec le même nombre d'officiers qui auraient passé leur jeunesse dans les écoles publiques, ne seriez-vous pas en état d'atteindre à la réputation de Yao & de Chun ?

La dynastie des *Hia* aimait la droiture, celle des *Chang* la simplicité, & celle des *Tcheou* l'affabilité. Vous occupez un trône que ces dynasties ont successivement possédé ; il faut que Votre Majesté réunisse les vertus & les qualités qui les p.005 ont distinguées chacune en particulier. La vertu est fille du Ciel ; elle est toujours la même & ne peut varier ; ses principes sont certains & inaltérables. Yu en succédant à Chun, & Chun à Yao, n'ont eu tous trois qu'un même principe de conduite, celui de faire triompher la vertu & d'étouffer le vice. Tant que leurs successeurs les ont pris pour modèles, ils ont régné avec gloire au sein de la paix ; mais dès qu'ils se sont écartés de leurs sages instructions, ou qu'ils ont voulu changer quelque chose à leur gouvernement, on a vu les troubles s'élever & le désordre s'étendre de tous côtés. Maintenant que la dynastie des *Han*, après avoir triomphé de tant de rivaux, est paisible sur le trône, il faut qu'elle ait l'affabilité des *Tcheou*, & surtout la droiture des *Hia*. Confucius a recueilli toute la doctrine de nos anciens sages ; c'est la seule qu'on doive suivre, & non pas celle de ces docteurs de nos jours, qui ne cherchent qu'à

innover. Chacun raisonne selon ses idées sur cette matière, & il n'est pas étonnant de trouver, dans une même famille, les sentiments partagés. Il serait donc de la prudence, que Votre Majesté ordonnât de s'en tenir à ce que Confucius enseigne ; c'est le seul moyen de faire cesser toute dispute & de lever l'incertitude du peuple sur le choix de tant de systèmes différents, qui ne servent qu'à l'embrouiller, sans l'instruire de ses devoirs.

L'empereur, satisfait de ce mémoire, envoya Tong-tchong à son frère aîné, le prince Y-ouang, pour lui servir de conseil, & l'engager à changer de conduite. Y-ouang avait d'excellentes qualités, mais il était d'un orgueil insupportable. Fâché d'ailleurs que l'empereur, son cadet, lui eût été préféré, il était à craindre qu'il ne fît éclater son ressentiment par des troubles p.006 nuisibles à la tranquillité de l'État. L'empereur jugea que Tong-tchong pourrait, par ces conseils, corriger ce caractère altier, & lui inspirer des sentiments de douceur & de paix.

Tong-tchong chercha d'abord à gagner l'estime du prince par une conduite sage & pleine de modestie. Ses discours ne roulaient que sur les avantages qu'on tire à pratiquer la vertu. Peu à peu Y-ouang goûta ses instructions ; on apercevait même déjà du changement dans son caractère & dans ses manières. Le philosophe profita de ces heureuses dispositions pour achever son ouvrage, & l'on vit enfin le prince donner l'exemple de modestie & d'affabilité à toute la cour.

Si-ouang, un de ces frères, le raillait de ce changement, & le traitait d'esprit faible, d'avoir donné dans les sophismes du philosophe : il voulut même, par dérision, essayer des leçons de ce sage, & demanda à l'empereur de le lui donner pour précepteur, afin, disait-il, d'atteindre à la haute perfection du prince Y-ouang. Tong-tchong ne se rebuta point de la légèreté de son nouveau disciple ; il étudia ses inclinations, & fut même s'en servir pour lui insinuer ses préceptes. Si-ouang, qui avait d'abord prétendu n'en faire qu'un badinage, fut frappé de la force & de la



vérité des discours de Tong-tchong, qui le subjuguèrent au point de lui faire changer de conduite presque malgré lui. Il prit tellement goût à la vertu, qu'il devint un prince des plus accomplis & des plus exacts à remplir ses devoirs. Après avoir réussi à corriger ces deux frères de leurs défauts, Tong-tchong ne voulut plus d'emploi à la cour, & vécut dans la retraite, en s'adonnant tout entier à l'étude. Cependant comme l'empereur l'avait nommé de son conseil, il ne le dispensa d'y assister, qu'à condition qu'il donnerait par écrit son avis sur les affaires qui lui seraient communiquées.

p.007 Le mérite de Tong-tchong ne contribua pas peu à augmenter l'estime que l'empereur avait pour les gens de lettres ; & à son exemple Teou-yng, premier ministre, & Tien-fen, chef du conseil, avaient pour eux les égards les plus marqués ; Ils proposèrent Tchao-koan & Ouang-tsang comme deux personnages du premier mérite. Han-ou-ti les fit venir. Tchao-koan dit à ce prince que Chin-kong, son maître, était un des plus habiles hommes de son siècle. L'empereur lui dépêcha un des grands de sa cour, avec des présents, & l'envoya chercher dans un de ses chars, escorté par quatre cavaliers.

Han-ou-ti lui témoigna beaucoup de satisfaction de le voir. Chin-kong avait alors quatre-vingts ans passés : c'était un vieillard vénérable, d'une taille haute, le port encore ferme & majestueux, la figure noble & belle, qu'une longue barbe blanche rendait plus respectable. L'empereur, lui adressant la parole avec une espèce de vénération, lui demanda quelles étaient les règles du gouvernement, & le pria de s'étendre sur cette matière.

— Ces règles, répondit le vieillard, ne consistent point en belles paroles ni en discours étudiés, mais en actions. Votre Majesté, suivant les sages constitutions du grand empereur Yao, aurait déjà dû avoir réformé le calendrier, si nécessaire au peuple pour le guider dans ses travaux. La couleur même de votre

dynastie n'est pas encore déterminée, & c'était par là qu'il fallait commencer.

L'empereur, qui s'attendait à lui voir développer en maître les principes du gouvernement, ne fut pas content de son discours laconique, ni des reproches qu'il lui faisait. Cependant, sans lui en rien témoigner, il le fit conduire au logement qu'il lui avait fait préparer.

La saine doctrine commençait à se relever des échecs qu'elle p.008 avait soufferts ; mais l'impératrice mère, ennemie de celle de Confucius, & adonnée à celle de *Li-lao-kiun* & des *tao-ssé*, lui porta de nouveaux coups. Tchao-koan, censeur de l'empire, instruit de quelques désordres qui se commettaient dans le palais de cette princesse, en porta ses plaintes à l'empereur dans un mémoire qu'il lui adressa. L'impératrice regarda comme un affront cette démarche d'un disciple de Confucius, & résolut de le perdre lui & sa secte : elle gagna quelques-uns de ses gens, qui accusèrent Tchao-koan & Ouang-tsang de concussions envers le peuple, & de troubler la tranquillité publique. Traduits au tribunal des crimes, ils furent condamnés, par les menées de l'impératrice, à se donner eux-mêmes la mort. Cette sentence fut exécutée à la rigueur ; & parce que les deux ministres, Teou-yng & Tien-fen, les avaient produits à la cour, ils furent destitués de leurs emplois, & le vieillard Chin-kong eut ordre de se retirer.

**139.** Le premier jour de la deuxième lune de la seconde année Han-ou-ti, il y eut une éclipse de soleil.

**138.** L'an 138, Lieou-ching, prince de Tchong-chan, vint rendre hommage à l'empereur, qui l'invita à un festin où il y eut une grande musique. A peine eut-on commencé à jouer, que les larmes vinrent aux yeux du prince de Tchong-chan. L'empereur étonné, lui en ayant demandé le sujet, Lieou-ching lui répondit :

— Si tout n'est pas d'accord dans la musique, elle fatigue désagréablement l'oreille ; alors on doit faire cesser les musiciens : il en est de même des princes vos vassaux ; depuis

qu'ils sont soumis aux censeurs de l'empire, l'intérêt, la passion font commettre aux membres de ce tribunal des injustices à leur égard : ils les vexent & osent les desservir auprès de Votre Majesté. Tchao-tsou les a rendus <sup>p.009</sup> suspects, & les a portés à la désobéissance par la hardiesse de ses discours & la témérité de ses accusations. Dès lors l'harmonie a cessé de régner dans le gouvernement ; c'est à Votre Majesté à la faire renaître, en soustrayant les princes à la censure de gens que souvent la partialité aveugle. Par là elle se les rendra plus affectionnés & plus zélés à contribuer à la gloire du règne heureux qu'elle annonce ; Mais s'ils sont continuellement agités par la crainte, quels services Votre Majesté peut-elle en attendre ? Elle ne trouvera que des esclaves, où elle eût pu trouver des hommes pleins d'une noble émulation, & empressés à lui prouver leur fidélité & leur attachement.

L'empereur sentant le danger d'entretenir les princes dans leur mécontentement, envoya sur-le-champ ordre au tribunal des censeurs de ne plus se mêler de leurs affaires ; & il lui interdit toute inspection sur leur conduite. On vit, à cet ordre, la joie se répandre sur le visage du prince de Tchong-chan, & rien ne troubla plus les plaisirs de cette journée.

Cette même année, une inondation terrible du Hoang-ho détruisit entièrement toutes les moissons. La famine fut si grande, que les hommes furent obligés de manger la chair de leurs semblables.

A la septième lune, & en automne, il parut une comète au nord-ouest.

Vers le même temps, le roi de Min-yuei <sup>1</sup> se mit en campagne, & déclara la guerre au roi de Tong-ou <sup>1</sup>. Ce dernier ne se sentant pas en

---

<sup>1</sup> La province de Fou-kien.

état de lui résister, demanda du secours à <sup>p.010</sup> l'empereur, qui ne voulut rien accorder sans avoir consulté Tien-fen. Il fut d'avis de ne point envoyer de troupes contre les peuples de Yuei <sup>2</sup>, naturellement inquiets & portés à la révolte ; parce qu'en les soumettant, l'empire n'en retirerait aucun avantage, & que même sous la dynastie des *Tsin*, on les avait rejetés de la nation, par rapport à leur inconstance à leur méchanceté.

Tchouang-tsou, opposé à ce sentiment, ne put s'empêcher de le combattre avec vivacité :

— Comment l'empereur notre maître peut-il se dire le père des peuples, s'il ne secoure pas les petits États qui implorent son appui ? Les *Tsin*, par orgueil & par mépris, les ont abandonnés ; devons-nous, comme eux, les laisser dans la détresse ? Il est de la dignité de son rang de protéger ceux qui viennent se mettre à l'abri du trône ; & la bonté de son cœur ne doit pas souffrir qu'un voisin ambitieux écrase un prince trop faible pour se défendre par ses propres forces.

— Eh bien, dit l'empereur à Tchouang-tsou, allez vous-même au secours du roi de Tong-ou, je vous donne le commandement des troupes que je lui destine.

En conséquence de cet ordre, Tchouang-tsou se mit en marche avec un fort détachement, & s'avança vers Tong-ou. Arrivé à Houei-ki <sup>3</sup>, il apprit que les Min-yuei s'étaient déjà retirés. Mais afin de garantir de leurs insultes le royaume de Tong-ou, il proposa à l'empereur d'en transporter les peuples dans l'intérieur de l'empire, comme ils le demandaient eux-mêmes par grâce. L'empereur, après avoir pris l'avis de son <sup>p.011</sup> conseil, leur assigna le pays qui est entre le Kiang & le Hoai-ho.

---

<sup>1</sup> Partie du Tché-kiang.

<sup>2</sup> Les provinces de Tché-kiang & de Fou-kien, Kiang-si, Kouang-tong, Kouang-si.

<sup>3</sup> Houei-ki-hien de Ning-po-fou dans le Tché-kiang.

Le trente de la neuvième lune de cette troisième année du règne de Han-ou-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Sur l'invitation que ce prince avait faite aux savants de se rendre à sa cour, il en vint plusieurs mille, qui, pleins de la bonne opinion d'eux-mêmes, se croyaient dignes des premiers emplois de l'État. Parmi ce grand nombre de prétendants, l'empereur choisit entre autres Tchouang-tsou de Hoei-ki, Tchu-maï-tchin du même endroit, Ou-kieou-cheououang du pays de Tchao, Ssé-ma-siang-ju de Tching-tou, Tong-fang-sou de Ping-yuen, Mei-kao de Hani-yn, & Tchong-kiun de Tsi-nan : il leur donna les places de plusieurs grands, qui s'en acquittaient mal, & qu'il destitua pour les renvoyer chez eux.

De tous ces lettrés, Ssé-ma-siang-ju était celui qui avait le plus de connaissances des livres ; aussi l'empereur le distingua-t-il, & l'estima de préférence aux autres. Le talent de Tong-fang-sou & de Mei-kao était d'amuser par des propos remplis de gaîté, quoique souvent aux dépens du jugement & de la raison. L'empereur les admit à ses récréations, sans les charger d'aucun département. Cependant comme Tong-fang-sou avait beaucoup de probité & de franchise, il lui permit de lui parler librement de ce qu'il trouverait de répréhensible dans sa conduite.

Han-ou-ti était passionné pour la chasse, & surtout pour celle du loup, de l'ours, du tigre & du léopard. On le voyait continuellement à cheval, franchir au galop les montagnes & les lieux les plus escarpés. Ssé-ma-siang-ju lui représenta, qu'il n'était pas de la dignité d'un empereur de la Chine d'errer ainsi seul dans les forêts, puisqu'aucun des gens de sa suite ne pouvait trouver d'assez bons chevaux pour fournir les mêmes courses que lui ; qu'outre le danger qu'il y avait pour sa p.012 personne, le peuple se croirait autorisé à murmurer de ce que son maître paraissait préférer ses plaisirs aux soins du gouvernement ; & qu'enfin tout monarque qui veut inspirer à ses sujets l'amour de la vertu & du bon ordre, devait commencer à leur en donner l'exemple. L'empereur, sensible au zèle que Ssé-ma-siang-ju témoignait pour sa conservation,

ne s'exposa plus au danger d'attaquer des bêtes féroces, ni à les poursuivre à travers les rochers & les précipices.

**137.** L'année suivante, il s'éleva, en été, un vent, avec une brume épaisse, semblable à du sang, qui durèrent plusieurs jours. La sécheresse fut excessive jusqu'à l'automne, qu'il parut une comète au nord-est.

**136.** L'année d'après, à la cinquième lune, les campagnes furent couvertes d'une quantité prodigieuse de sauterelles. Cette même année l'empereur érigea un tribunal, qu'il chargea de rétablir les livres canoniques.

**135.** A la quatrième lune de l'année suivante, le feu consuma l'aile du palais contiguë aux jardins de la salle des *ancêtres* de la famille impériale, & dura cinq jours sans qu'on pût l'éteindre. A la cinquième lune, l'impératrice mère mourut. Le mois suivant, l'empereur rétablit Tien-fen dans ses emplois, & le nomma même son premier ministre.

Tien-fen aimait le faste & la magnificence ; sa maison était la plus vaste & la plus richement meublée de Tchang-ngan. C'était le seigneur de la cour qui avait le plus de possessions & les jardins les mieux décorés. Il recherchait tout ce qu'il y avait de plus précieux ; & comme on connaissait ses goûts, on lui apportait, de toutes les parties de l'empire, l'or, les diamants, & les bijoux les plus beaux : sa maison ressemblait à un riche magasin. Ses haras étaient remplis de <sup>p.013</sup> chevaux les plus rares, & sa ménagerie d'animaux de toutes espèces.

A ce goût pour la représentation, il joignait le talent de parler avec beaucoup d'éloquence & une facilité étonnante. Il maniait la parole avec tant d'habileté, que l'empereur ne savait le refuser, au point que ce prince lui ayant laissé la disposition de tous les emplois, lui dit un jour, en riant :

— Quand vous aurez fini de donner toutes les charges, avertissez-moi, afin que je puisse à mon tour en donner aussi quelque'une.

Cette facilité de l'empereur l'enhardit à lui demander le bâtiment des manufactures impériales de Tchang-ngan.

— Que ne me demandez-vous aussi l'arsenal, lui répondit l'empereur avec colère.

Cette vivacité du prince rendit Tien-fen plus circonspect & plus modéré dans ses demandes.

En automne, à la huitième lune, il parut au nord une comète, qui s'étendait jusqu'au milieu du ciel.

Le roi de Min-yuei ayant déclaré la guerre à Tchao-hou, prince de Nan-yuei, ce dernier ne voulut point armer sans l'agrément de l'empereur, & lui dépêcha en conséquence un de ses officiers, persuadé que cette déférence pour son suzerain l'engagerait à le protéger puissamment contre son ennemi. L'empereur lui permit non seulement de lever des troupes, mais il fit encore expédier un ordre à Ouang-koué, gouverneur de Yu-tchang, & à Han-ngan-koué, gouverneur de Houei-ki, de marcher contre le roi de Min-yuei. Le prince de Hoai-nan, sur l'ordre donné à ces deux généraux, adressa à l'empereur le mémoire suivant :

« Les peuples de Yuei ne font point incorporés à l'empire, & forment un royaume séparé de nous. Sous les *Hia*, les <sup>p.014</sup> *Chang* & les *Tcheou*, ils n'ont jamais voulu suivre notre calendrier, quelques moyens qu'on ait employés pour les forcer. Il n'est cependant pas impossible de les réduire ; mais quel avantage y aura-t il pour l'empire, de fatiguer ses troupes contre un peuple indocile & d'un caractère aussi inconstant ? L'entreprise est sans doute plus délicate qu'on ne le pense. S'ils refusent de se soumettre aux ordres de Votre Majesté, elle se verra contrainte de les traiter comme rebelles, & de réunir

contre eux toutes ses forces. Quand même on les subjuguerait, leur penchant à la révolte leur remettra bientôt les armes à la main.

Mais ce qui doit détourner Votre Majesté de cette entreprise, c'est de faire la guerre dans des circonstances aussi fâcheuses : les récoltes, ruinées depuis plusieurs années, donnent à peine la subsistance au peuple. Le pays de Yuei, est hérissé de forêts & de montagnes remplies de serpents & de bêtes féroces. Les chaleurs excessives qui s'y font sentir, les maladies qu'elles occasionnent, le défaut de vivres dans un pays aussi agreste & aussi stérile, emporteront la plupart de nos soldats ; & s'il faut tirer des vivres de l'intérieur de l'empire, outre que cette exportation augmentera la disette, il en résultera encore nécessairement une perte considérable d'hommes & d'argent. Si l'ennemi est prudent, il se tiendra retranché, & laissera notre armée se détruire d'elle-même.

Nos soldats, peu faits à ce climat, ne pourront souffrir la cuirasse sur leur dos au fort de l'été. Les chemins pour y arriver sont impraticables ; l'air y est malsain & les eaux pernicieuses. Quelle nouvelle affligeante pour le cœur paternel de Votre Majesté, quand elle apprendra que son armée périt de misère & sans combattre, au milieu de ce pays barbare! p.015

On dit, & ce bruit se confirme, que Kia, frère du roi de Min-yuei l'a fait mourir, & que Kia lui-même a été assassiné par ses propres gens. Ce peuple est sans maître : la circonstance est favorable pour chercher à le gagner par des présents, en lui promettant même des dignités & des emplois. Mon avis serait donc que Votre Majesté chargeât un de ses officiers de cette négociation, qui pourrait lui procurer, sans coup férir, l'acquisition d'un royaume ; au lieu que si on se présente à main armée, ces peuples, dans la crainte des châtimens &



pour se mettre à l'abri des horreurs de la guerre, se retireront dans leurs montagnes, où il sera impossible de les forcer. Nos troupes, qui ne sont point accoutumées à leur manière de faire la guerre, n'oseront s'exposer dans les défilés & dans les gorges : bientôt épuisées de fatigues, rebutées d'attaquer infructueusement ces barbares, qui sans les attendre de pied ferme les harcèleront sans cesse, elles retourneront sur leurs pas, après avoir perdu une partie de leurs gens dans cette expédition malheureuse. Enfin la conquête de ces barbares vaut-elle le sacrifice inévitable de tant de milliers de ses sujets fidèles, que Votre Majesté porte dans son cœur ?

Cet avis arriva trop tard ; les deux gouverneurs étaient déjà depuis longtemps en marche, & s'avançaient à grandes journées vers le pays de Yuei.

Le prince de Nan-yuei, instruit que l'empereur envoyait ses troupes contre le roi de Min-yuei, lui en témoigna sa reconnaissance, en lui donnant son fils en otage, qu'il remit entre les mains de Tchouang-tsou, pour le conduire à la cour ; après quoi ce prince se disposa à agir lui-même pour terminer cette guerre, & aller ensuite remercier l'empereur du <sup>p.016</sup> secours qu'il lui avait donné : mais ses officiers lui représentèrent que son père qui en connaissait le danger, avait toujours éludé d'aller à la cour, & s'était contenté de donner toutes les autres marques de soumission ; que si on l'y tenait une fois, il était à craindre qu'on ne l'en laissât plus revenir. Tchao-hou sentit qu'ils avaient raison de le dissuader de cette démarche ; après que la guerre fut terminée, il prétexta une maladie, pour se dispenser de se rendre à la cour, & envoya un de ses officiers porter ses excuses & faire ses remerciements à l'empereur.

A peine les troupes impériales se furent-elles présentées à l'entrée des gorges du pays de Yuei, qu'on vit arriver un envoyé de Yu-chen, frère de Min-yuei, avec la tête de ce roi, qu'il remit à Ouang-koué. Ce général, après l'avoir exposée à la vue de son armée, la fit passer à Han-

ngan-koué, afin qu'il la montrât aussi dans son camp, & qu'il demandât à l'empereur ses ordres. Ce prince, charmé de voir cette guerre si promptement finie & à si peu de frais, fit dire à Yu-chen qu'il réunissait à l'empire le royaume de Yuei, sous le nom de principauté de Tong-yuei, & qu'il l'en nommait gouverneur, sans rien changer aux coutumes & aux usages de sa nation. Il donna en même temps ordre à ses deux généraux de revenir.

Après cette expédition, l'empereur fit une promotion de plusieurs officiers, du nombre desquels se trouva Ki-ngan, dont la grande sévérité faisait trembler le peuple. Sa droiture & son exactitude lui firent souvent courir risque de la vie. Il était d'ailleurs fort attentif à son devoir & zélé pour le bien commun. Chargé par l'empereur d'aller dans le Ho-nan examiner le dommage causé par un incendie qui avait réduit en cendres plusieurs mille maisons, il rapporta que celle où le feu avait p.<sup>017</sup> pris, restait seule, parce qu'on était parvenu à la conserver ; mais que les flammes, poussées par un vent furieux, s'étant communiquées aux maisons voisines, on n'avait pu arrêter les progrès de cet incendie universel, qui mettait ce peuple dans la plus grande désolation, se trouvant sans asile & sans nourriture. Cet officier ajouta qu'il avait rencontré sur sa route plus de dix mille familles, réduites à la plus affreuse misère, dont plusieurs, pour soutenir les restes languissants d'une vie qui leur était odieuse, avaient mangé les corps de leurs enfants expirés d'inanition. Que déchiré par ce spectacle touchant, il avait pris sur lui de faire ouvrir les greniers publics & d'en distribuer les grains à ces familles désespérées, comme s'il en eût eu l'ordre de Sa Majesté, & qu'il venait se remettre entre ses mains, pour subir la peine de mort que les lois prononcent contre ceux qui osent supposer un ordre de leur maître. Mais l'empereur lui répondit :

— Vous seriez bien plus coupable de n'avoir pas secouru ces infortunés, & vous n'avez fait que prévenir la bonté de mon

cœur : serais-je le père de mon peuple, si je punissais celui qui lui a racheté la vie, & l'a retiré des horreurs du désespoir ?

Ki-ngan n'étant encore que mandarin de province, exécutait ponctuellement les ordres de l'empereur, lorsqu'ils étaient conformes à la raison & à la justice ; mais il s'y opposait fortement, lorsqu'il les croyait contraires au bonheur du peuple.

— L'empereur, disait-il, ne manque de rien dans son palais ; il ignore la misère du peuple : s'il veut en être le père, qu'il imite Yao & Chun, qui ne dédaignèrent pas d'entrer dans les moindres détails & de pourvoir à tous ses besoins.

L'empereur changea de couleur quand on lui rapporta les paroles fermes de ce mandarin, & tout le monde crut Ki-ngan perdu ; <sup>p.018</sup> d'autant plus qu'à quelque temps de-là, ce prince se plaignit à ses grands de la droiture inflexible de cet officier. On avertit Ki-ngan de prendre garde à lui, & d'avoir plus de complaisance pour les volontés de son prince ; mais il répondit, avec une noble assurance :

— L'empereur ne nous prend à son service, que pour l'aider à gouverner son peuple. On est coupable de l'induire, par une basse adulation, à commettre une injustice : notre devoir est d'empêcher qu'il ne fasse du tort à sa réputation. Je suis si pénétré de respect pour la place qu'il occupe, & je m'en fais une si haute idée, que je me regarderais comme indigne de le servir, si je ne m'opposais avec fermeté à tout ce qui peut le compromettre. Dites à mon maître, ajouta-t-il à Tchao-tsou, que mon pinceau est aussi prêt à l'avertir des fautes qu'il fera, que mon zèle est infatigable pour ses intérêts.

L'empereur, à qui Tchao-tsou rendit cette réponse, lui demanda ce qu'il pensait de Ki-ngan. Tchao-tsou lui dit que personne n'était plus propre à diriger un prince, ni à vaincre les difficultés de l'affaire la plus épineuse. Ferme dans ses principes, rien ne peut le faire manquer à son devoir.

— C'est par rapport à ces qualités, répartit l'empereur, que je m'en sers & que je le conserve dans l'emploi.

Cette même année, sixième du règne de Han-ou-ti, un ambassadeur du roi des Tartares *Hiong-nou* vint demander une princesse en mariage pour son maître. L'empereur proposa à son conseil cette alliance, sur laquelle les sentiments furent partagés. Ouang-koué, originaire de Yen, mieux instruit des affaires de ces peuples, prit la parole & dit :

— Ce n'est pas la première fois que les Tartares nous demandent notre alliance & qu'on la leur a accordée ; mais, p.019 sans la respecter, ces peuples inquiets & remuants, avec qui il est impossible de faire une paix solide, sont venus dévaster les terres de l'empire, pour en transporter les richesses dans leur pays. Nos princesses, sacrifiées à la politique, ont éprouvé le sort le plus malheureux parmi ces barbares. Il est temps de nous venger de leur légèreté : la guerre est la seule voie pour les mettre à la raison. Mon sentiment est de les détruire, plutôt que de rester continuellement exposés à leurs insultes. En les ménageant, ils ne deviendront que plus hardis à nous inquiéter, & plus avides du butin qu'ils sont accoutumés de faire sur nous.

Han-ngan-koué ne fut pas de cet avis.

— Les *Hiong-nou*, dit il, sont comme les oiseaux qui s'élèvent par bandes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; au moment qu'on croit les tenir, ils échappent & disparaissent comme s'ils avaient des ailes : il est donc impossible de les réduire. Sans demeures fixes, toujours errants ou campés, changeant de poste d'un instant à l'autre, défendus, par leurs montagnes, dont ils connaissent les détours, toujours sûrs de tomber sur nous & de nous surprendre, sans que nous puissions l'éviter, quel succès pouvons-nous attendre de cette expédition ? Mais je veux que nous les poursuivions mille ly, sans leur donner le

temps de reprendre haleine ; je veux encore que nous les battions mille fois, nous perdrons du monde dans ces rencontres ; éloignés de tout secours, comment recruter nos troupes, comment remonter notre cavalerie ? D'ailleurs la difficulté d'approvisionner notre armée, leur manière de combattre si différente de la nôtre, l'étendue de leur pays, leur facilité à se transporter où ils jugent à propos, doivent nous faire craindre qu'ils n'aient l'avantage sur nous. Ainsi <sup>p.020</sup> tous ces inconvénients balancés me font pencher pour l'alliance proposée.

La pluralité des voix fut pour le sentiment de Han-ngan-koué. L'empereur promet une princesse à l'ambassadeur tartare & le congédia.

**134.** L'an 134, en automne, à la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**133.** L'année suivante un certain Li-chao-kiun, de la secte des *tao-ssé*, vint à la cour, & assura l'empereur qu'il avait trouvé le secret de rajeunir les vieillards & de les rendre immortels. Parmi les flatteries qu'il mêla à ses discours, il dit que sa bonne fortune l'avait conduit à la cour pour conserver un prince qui faisait les délices de son peuple.

Han-ou-ti montra le faible de l'homme, qui redoute toujours la mort, & saisit avidement tous les moyens qu'on lui présente de l'éviter. L'imagination remplie du prétendu secret de ce *tao-ssé*, il lui demanda sa recette.

— Il faut, dit-il, commencer par faire un sacrifice à *l'esprit du foyer*, après quoi je vous donnerai les ingrédients qui entrent dans la composition du breuvage de l'immortalité ; vous y mêlerez du vermillon qui se convertira en or, & c'est cet or qui prolonge la vie. Si *l'esprit du foyer* vous est favorable, aussitôt que vous aurez avalé la potion, *l'esprit de la montagne Fong-lai* vous apparaîtra, & vous lui offrirez aussi un sacrifice : dès ce moment vous obtiendrez l'immortalité. C'est par ce moyen que

Ngan-ki-seng, qui habite sur la montagne Fong-lai dans une île de la mer, a déjà vécu plus de mille ans.

L'empereur, impatient d'éprouver l'efficacité de la recette, pratiqua exactement les cérémonies que le *tao-ssé* lui avait prescrites.. Après avoir sacrifié à *l'esprit du foyer*, il but la <sup>p.021</sup> liqueur merveilleuse, dont il n'aperçut cependant aucun effet sensible ; & dans la persuasion que Li-chao-kiun avait oublié quelque chose, il chargea un des compagnons de ce magicien d'aller inviter Ngan-ki-seng à venir à la cour. La chose était impossible, puisqu'il était mort depuis longtemps : mais au lieu de Ngan-ki-seng, on vit arriver une foule d'autres imposteurs des États de Tsi & de Yen, qui vantaient l'infailibilité de leur art ; par malheur pour eux, Li-chao-kiun, qu'ils regardaient comme leur chef, mourut. L'empereur seul ne fut point désabusé sur leur compte ; il poussa même l'entêtement pour leur science, au point de soutenir que Li-chao-kiun n'était pas mort, & qu'il n'avait fait que changer de figure.

Un de ces *tao-ssé*, appelé Mieou-ki, abusant de la crédulité de ce prince, lui adressa un mémoire dans lequel il lui disait, que s'il n'avait pas réussi dans sa première expérience, c'est qu'il n'avait pas sacrifié au *Tai-y* ou *la grande Unité*, le plus considérable & le premier de tous les esprits célestes, ayant à ses côtés les *Ou-ti* ou cinq *Chang-ti* de cinq couleurs pour le servir ; que le *Tai-y* était l'étoile polaire & immuable, & que l'empereur étant son image, c'était cet esprit qu'il devait honorer. Le prince, imbu de la doctrine de ces magiciens, fit élever un temple magnifique au *Tai-y*, & lui offrit des sacrifices avec la pompe & les cérémonies pratiquées par les anciens dans leurs sacrifices au *Chang-ti*.

Cependant les sectateurs zélés de la doctrine des anciens, rétablie par Confucius, s'élevaient avec force contre les dogmes erronés & pernicieux de ces *tao-ssé*. Ils gémissaient de voir leur prince donner aussi facilement dans leurs superstitions, & le sollicitaient vivement d'exterminer ces imposteurs, qui corrompaient le cœur du peuple. Mais le désir de se rendre <sup>p.022</sup> immortel aveuglait si fort l'empereur, que le

zèle de ses fidèles sujets & leurs sages remontrances ne faisaient aucune impression sur son esprit.

Un des grands de sa cour, pénétré de voir leur peu de succès, se trouvant chez l'empereur au moment qu'on lui apportait le breuvage mystérieux, se saisit de la coupe & le but. Le prince, irrité de sa hardiesse, le fit arrêter, & donna ordre de le faire mourir.

— Cet ordre est inutile, répondit-il avec tranquillité ; il n'est pas en votre puissance de me faire mourir, puisque je viens de me rendre immortel. Cependant si la mort a encore prise sur moi, Votre Majesté me doit une récompense, puisqu'elle sera convaincue que cette liqueur n'a pas la vertu qu'on lui attribue, & que ces imposteurs la trompent.

Cette réponse lui sauva la vie, mais elle ne fit point revenir l'empereur de son aveuglement.

Dans ces entrefaites, ce prince songea sérieusement à conclure le mariage arrêté avec les Tartares, & à donner à leur *tchen-yu* la princesse qu'il leur avait promise. Nié-y, de la ville de Ma-y <sup>1</sup>, pour se venger de ce qu'ils avaient saccagé leur pays, sachant que Ouang-koué avait fortement combattu cette alliance dans le dernier conseil tenu à ce sujet, s'adressa à lui pour l'engager à en empêcher la conclusion. Ouang-koué représenta de nouveau à l'empereur, que les *Hiong-nou* n'avaient jusqu'à présent recherché ces alliances, qu'afin qu'on fût moins sur ses gardes, & de venir plus aisément ravager les terres de l'empire ; mais que s'il voulait lui donner des troupes, il se faisait fort de lui amener leur roi prisonnier, & de venger la Chine de leurs insultes répétées. L'empereur voulut encore p.023 prendre l'avis de son conseil, dans lequel Han-ngan-koué, qui avait opiné à l'alliance avec les Tartares, combattit le sentiment de Ouang-koué, & dit que si Han-kao-ti, après s'être dégagé de Ping-tching, où les Tartares l'avaient tenu enfermé pendant

---

<sup>1</sup> Ma-y-hien de Tai-tong-fou du Chan-si.

sept jours, presque dénué de vivres, n'avait pas songé à s'en venger, c'est que ce sage prince, oubliant son injure personnelle, n'avait considéré que le bien général, en évitant une guerre toujours funeste au peuple, & qu'il avait préféré à s'allier avec ces mêmes Tartares ses ennemis, plutôt que de chercher à les détruire par la force des armes. Enfin, que la conduite que ce grand empereur avait tenue, devait être la règle du parti qu'on devait prendre dans la conjoncture actuelle, & qu'elle le confirmait dans l'avis qu'il avait ouvert de faire alliance avec ces barbares.

Ouang-koué, qui sentit combien ces raisons pouvaient contrebalancer son sentiment, répliqua, que Han-kao-ti n'avait point tiré vengeance de l'affront qu'il avait reçu à Ping-tching, parce qu'il n'était pas bien affermi sur le trône, & que les peuples étaient encore dans l'agitation que tant de guerres consécutives avaient répandue dans l'empire. Que quoiqu'on fut en paix dans l'intérieur, cependant on perdait continuellement du monde dans les escarmouches qu'on avait sur la frontière avec ces barbares, & que si on n'y mettait promptement ordre, ce serait vouloir sacrifier, de gaîté de cœur, de braves & de fidèles sujets, dont un prince doit ménager la vie & les fatigues. Il ajouta que leur perte ne pouvait manquer d'affliger le cœur paternel de l'empereur, & qu'il n'apprendrait pas, sans en être touché, la désolation à laquelle ces brigands exposaient les peuples par leurs insultes. En un mot, que la guerre dans les formes pouvait seule les mettre à la raison, & que les <sup>p.024</sup> alliances avec eux ne procureraient qu'un paix momentanée, sans espoir de les faire jamais renoncer à leur brigandage.

Après avoir recueilli les voix, l'empereur, jugeant que Ouang-koué connaissait mieux que personne les Tartares, se détermina à leur faire la guerre. Ouang-koué fut nommé généralissime, & on lui donna pour lieutenants, Han-ngan-koué, Li-kouang, Kong-fun-ho & Li-ché. Trois cent mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, furent commandés pour cette expédition. On les fit défiler par pelotons, en leur faisant prendre des



routes différentes. Le rendez-vous fut assigné à Ma-y. Leur général les dispersa dans les montagnes & dans les déserts, pour cacher ses forces, afin d'attirer le *tchen-yu* dans le piège qu'il lui tendait. Ouang-koué fit partir Nié-y, le moteur de cette guerre, pour aller proposer au roi des Tartares de lui livrer Ma-y, avec les richesses immenses qu'on y avait accumulées. Nié-y s'acquitta de sa commission avec tant de dextérité, que le *tchen-yu* n'eut aucun soupçon de la trahison qu'on lui préparait : Il fit accompagner Nié-y d'un Tartare travesti, qui devait lui rapporter la tête du gouverneur de Ma-y, comme ils en étaient convenus. Nié-y fit rester le Tartare à la porte de la ville, & quelque temps après il vint lui remettre, dans un sac, la tête d'un criminel condamné à mort, au lieu de celle du gouverneur, en lui recommandant de dire à son prince d'user de diligence pour profiter de l'occasion de se rendre maître de Ma-y. Le *tchen-yu*, qui attendait avec impatience le retour de son commissionnaire, n'eut pas plutôt vu la tête qu'il lui apportait, qu'il se mit en marche à la tête de cent mille chevaux, & prit sa route par le fort Yen-men-koan <sup>1</sup>, p.025 qu'il força, & dont il fit le gouverneur prisonnier. Le Tartare ayant résolu de le faire mourir, ce gouverneur, plus attaché à la vie que fidèle à son maître, trahit le secret de l'État, & découvrit au *tchen-yu* les embûches qu'on lui avait dressées. Ce prince, effrayé du danger qu'il venait de courir, rebroussa chemin à toutes brides, & quelque diligence que Ouang-koué fît avec un détachement de sa cavalerie, il ne put jamais l'atteindre. Ce général ayant manqué son coup, se vit obligé de ramener son armée, sans avoir effectué aucune des promesses qu'il avait faites, pour rompre une alliance promise, qui aurait du moins laissé respirer quelque temps les peuples exposés aux incursions des Tartares : aussi l'empereur le fit-il arrêter & resserrer étroitement, avec ordre d'instruire son procès ; mais Ouang-koué prévint sa honte & le déshonneur de sa famille, en se donnant lui-même la mort dans sa prison.

---

<sup>1</sup> A cent cinquante ly à l'ouest un peu nord de Sou-tcheou de Tai-tong-fou du Chan-si.

Malgré cette rupture avec les Tartares, les commerçants de leur nation continuèrent de trafiquer avec la Chine, & d'y apporter les productions de leur pays : les Chinois allèrent de même commercer dans la Tartarie. Le *tchen-yu* ne chercha point à renouer avec la cour, & l'empereur parut peu empressé à le ramener à l'alliance projetée.

**132.** Au printemps de l'année suivante, une inondation terrible du Hoang-ho ravagea les terres de seize départements, & fit périr plus de cent mille personnes ; suivant l'examen qu'on en fit par ordre de l'empereur.

**131.** La dixième année du règne de ce prince, & à la troisième lune, le premier ministre Tien-fen mourut, & fut remplacé par Sie-tsé. A la cinquième lune il y eut un tremblement de terre.

**130.** L'an 130 fut, à proprement parler, la véritable époque <sup>p.026</sup> de la renaissance des lettres. Lieou-té, prince de Ho-kien, partisan zélé des anciens, qui avait la passion de s'instruire, prodigua l'or, l'argent & les soieries pour se procurer tous les livres qu'il pouvait découvrir ; ses recherches lui en firent recouvrer un grand nombre. Lieou-ngan, prince de Hoai-nan, avait la même inclination que lui pour les lettres, mais leur goût différait. Le prince de Hoai-nan s'attachait à des ouvrages légers & remplis de discours d'apparat, sans profondeur & sans solidité. Le prince de Ho-kien, au contraire, préférait le *Chu-king*, le *Tcheou-li*, le *Li-ki* de Mong-tsé, le *Chi-king* de Mao-chi, le *Tchun-tsiou*, avec le commentaire de Tso-kieou-ming, le *Li-yo* ou traité des cérémonies & de la musique, ainsi que d'autres excellents ouvrages, dont la plupart s'étaient conservés dans la principauté de Tsin. Il en faisait ses délices, & se plaisait à en discourir avec les savants. Il profita si bien de ses lectures, que s'étant rendu à la cour de Han-ou-ti la onzième année de son règne, & étant consulté par ce prince sur une affaire délicate, il la traita avec tant d'habileté, & parla avec tant d'éloquence & de précision, que tous les lettrés qui l'entendirent, le regardèrent comme le savant le plus profond & le plus érudit de l'empire. Lieou-té ne jouit pas longtemps de

sa réputation ; à peine de retour dans le Ho-nan, il tomba malade & mourut peu de temps après.

Cette même année, l'empereur réunit les provinces méridionales à son domaine. Lorsque Ouang-koué avait été envoyé contre le roi de Min-yuei, ce général avait détaché Tang-mong pour aller au pays de Nan-yuei, afin d'en connaître l'étendue & de prendre des informations sur les peuples voisins. Le prince de Nan-yuei accueillit Tang-mong, & dans un festin qu'il lui donnait, il fit servir un mets extraordinaire <sup>p.027</sup> & inconnu à l'officier chinois : celui-ci, curieux de savoir quel pays produisait ce mets, qu'il trouvait excellent, demanda au prince d'où il le tirait.

— De Tsang-kouo-kiang <sup>1</sup>, répondit il, d'un canton où la rivière est large de plusieurs ly.

Tang-mong ayant pris les mêmes informations de plusieurs marchands du pays de Chou <sup>1</sup>, sut qu'on enlevait secrètement ces productions rares, pour les venir vendre à Yé-lang, située au bord d'une rivière dans le Tsang-kouo-kiang, & que le prince de Nan-yuei employait l'argent & les promesses pour engager les peuples de ce canton à le reconnaître ; mais qu'il l'avait jusqu'à présent tenté sans succès. Après s'être assuré de ces rapports, Tang-mong écrivit à l'empereur que le prince de Nan-yuei, quoique soumis en apparence, ne se prétendait pas moins indépendant, & que s'il voulait lui envoyer des troupes, il répondait de réunir ses États au domaine impérial. Que par les informations qu'il avait faites, il avait découvert que le pays de Yé-lang pouvait fournir cent mille soldats, & qu'après en avoir fait la conquête, on entrerait de plein pied dans les États de Nan-yuei.

L'empereur envoya des troupes & de l'argent à Tang-mong. Cet officier parvint aisément à soumettre le pays de Yé-lang, qu'il divisa en plusieurs districts, & ordonna aux habitants des corvées pénibles & continues pour aplanir les chemins. Il périt dans ces travaux une

---

<sup>1</sup> La partie la plus ouest de Tsun-y-fou dans le Ssé-tchuen.

quantité prodigieuse de monde, par les fatigues excessives auxquelles on les forçait. Plusieurs ayant tenté de s'y soustraire, furent impitoyablement mis à mort. Cette dureté répandit la consternation & l'épouvante parmi les <sup>p.028</sup> peuples de Pa & de Chou, dont les plaintes parvinrent jusqu'à la cour. L'empereur envoya Ssé-ma-siang-ju sur les lieux. Ce commissaire blâma la conduite de Tang-mong, & fit au peuple de grandes largesses, qui adoucirent les peines que le nouveau gouverneur leur avait fait essuyer, & les firent revenir de la frayeur qu'il leur avait inspirée.

La modération & la libéralité de Ssé-ma-siang-ju produisirent encore un bon effet sur ces peuples nouvellement conquis : elles leur firent aimer la domination de l'empereur, en rejetant sur Tang-mong tout l'odieux de ce qu'ils avaient souffert. Les princes de Kiong <sup>2</sup> & de Tso <sup>3</sup>, charmés de la conduite de Ssé-ma-siang-ju & de la justice qu'il avait rendue aux peuples vexés par Tang-mong, offrirent de se soumettre à l'empire, à condition qu'on leur conserverait leur titre de prince, & qu'on leur laisserait gouverner leurs peuples. L'empereur, suivant le conseil de Ssé-ma-siang-ju, mit au rang de ses provinces ce pays limitrophe à celui de Chou, & étendit par là les limites de l'empire, à l'ouest, jusqu'à la rivière Moujou-choui <sup>4</sup>, & au midi, jusqu'au pas de Ling-koan <sup>5</sup>, que cent hommes pouvaient aisément défendre contre une armée entière. Ssé-ma-siang-ju, en conséquence des ordres de l'empereur, partagea cette nouvelle acquisition en douze départements, où il établit les officiers nécessaires pour les gouverner ; après quoi il revint à la cour, rendre compte à l'empereur de sa commission.

**129.** Comme les Tartares *Hiong-nou* continuaient leurs courses <sup>p.029</sup> sur les terres de l'empire, & y commettaient de grands désordres,

---

<sup>1</sup> Partie du Ssé-tchuen.

<sup>2</sup> Kiong-tcheou du Ssé-tchuen.

<sup>3</sup> Le pays qui est au nord-ouest de Kiong-tcheou du Ssé-tchuen.

<sup>4</sup> A cinquante ly à l'ouest de Ya-tcheou dans le Ssé-tchuen.

<sup>5</sup> A soixante ly au nord-ouest de Lou-chan-hien de Ya-tcheou.

l'empereur résolut d'user de représailles, & d'entrer dans leur pays. Il nomma pour cette expédition quatre généraux, Ouei-tsing, Kong-sun-ngao, Kong-sun-ho & Li-kouang, auxquels il donna à chacun une division de dix mille chevaux. Ouei-tsing à la première rencontre avec les Tartares, leur tua sept cents cavaliers. Kong-sun-ho parcourut avec son détachement une grande étendue de pays, sans rencontrer personne, & revint sans avoir tiré l'épée. Les Tartares battirent Kong-sun-ngao & Li-kouang. Le premier fut légèrement blessé & fait prisonnier. Les ennemis croyant sa blessure plus grave, le remirent à la garde d'un seul homme, qui le conduisit suspendu sur des cordes, comme dans une litière, entre deux chevaux. Kong-sun-ngao, que les Tartares avaient laissé en arrière, se voyant éloigné du corps de l'armée, contrefit si bien le mort, que son conducteur le crut réellement, & ne tint plus compte de veiller sur son prisonnier. Le général chinois, convaincu qu'il était dupe de sa feinte, saisit le moment qu'il avait le dos tourné pour se jeter sur lui, le désarçonne, lui arrache son arc & ses flèches, & s'enfuit à toute bride sur son cheval. Cette action lui sauva la vie, car l'empereur se contenta de lui ôter son emploi, qu'il lui rendit quelque temps après.

**128.** L'année suivante Nan-liu, roi de Ouei, à l'est de la Corée & à l'ouest de la grande mer, vint soumettre à l'empereur ses États, dans lesquels on comptait plus de deux cent quatre-vingt mille hommes.

Cette même année, l'empereur fit publier un ordre, dans lequel il se plaignit de la négligence des mandarins à faire dans leurs districts des recherches de gens instruits, comme il <sup>p.030</sup> l'avait ordonné au commencement de son règne. Ce nouvel ordre était conçu en ces termes :

« Quoique j'aie expressément recommandé aux grands & à mes officiers de donner tous leurs soins à détruire les vices, & à chercher des gens éclairés pour m'aider à faire des règlements qui ramènent le sage gouvernement de nos anciens, je vois avec chagrin qu'on a négligé l'exécution d'un

ordre, si utile au bien de l'État. Le proverbe dit, *qu'il n'y a point de village composé seulement de dix familles, où il ne se trouve quelqu'un qui ait le cœur droit & sincère* : & dans une ville entière, il ne se rencontrera pas un seul sage ? Je vois qu'on n'a point exécuté mes volontés, puisqu'il reste un grand nombre de villes d'où il n'est venu aucune personne instruite : je vois encore qu'on n'a pas fait les recherches que j'avais ordonnées. Vous grands & mandarins, vous vous êtes rendus coupables d'une négligence punissable. Le bonheur du peuple dépend de notre exactitude à remplir les devoirs que nos places nous imposent : le mien est de gouverner en paix ; le vôtre, de m'aider de vos conseils ; & si les lumières vous manquent, vous devez accueillir & rechercher ceux qui ont de l'habileté & me les procurer. Je vous le déclare, écarter, par une basse jalousie, les sages, les empêcher de se produire, ravir à la vertu sa récompense, outrager ceux qui la pratiquent, ou commettre envers eux l'injustice d'étouffer leur mérite & leurs talents, ce sont des crimes, suivant nos lois, dignes de mort. Gouverneurs & mandarins des provinces, si à l'avenir vous désobéissez à mes ordres, si vous ne me procurez pas le secours des sages qui sont dans vos départements, je vous livrerai à la rigueur des lois, & vous payerez de votre tête une négligence impardonnable. Que les grands <sup>p.031</sup> s'assemblent & délibèrent sur cet ordre ; j'entends qu'ils me communiquent leur sentiment sur un objet aussi important que l'est celui d'inspirer au peuple la vertu & de le rendre heureux.

Les grands assemblés décidèrent que, suivant les constitutions de l'État, on était encore plus coupable d'empêcher les habiles gens de se rendre utiles au gouvernement, que de manquer aux ordres du prince, & qu'on en devait être plus grièvement puni. Ils arrêtèrent encore que les mandarins qui laissaient introduire le vice, ou ne s'appliquaient pas à l'extirper, en faisant régner la vertu, méritaient d'être destitués de leurs

emplois & mis au rang du peuple. L'empereur donna sa sanction à cet arrêté, qui passa en force de loi.

En conséquence de la nouvelle invitation que l'empereur faisait aux lettrés, Tchu-fou-yen, Yen-ngan & Siu-lo lui présentèrent chacun un mémoire sur les affaires présentes. Tchu-fou-yen avait autrefois offert ses services aux princes de Tsi, de Yen & de Tchao ; mais les lettrés de ces trois États, jaloux qu'un étranger prétendît avoir la préférence sur eux pour les emplois, lui firent essuyer tant de dégoûts, qu'il fut contraint de se retirer, même chargé de mépris. Comme il était dans l'indigence, manquant souvent du nécessaire, l'invitation de l'empereur lui parut une ressource pour sortir de la misère ; & plein de la bonne opinion de son mérite, il se rendit à la cour. Son mémoire fut goûté ; l'empereur le fit venir & l'entretint fort longtemps sur différentes matières : ses réponses donnèrent au prince une idée si avantageuse de ses talents, que dès ce moment il se promit de l'employer.

Yen-ngan s'étendait beaucoup dans son mémoire sur les désordres qui régnaient dans l'empire.

« Maintenant, disait-il, <sup>p.032</sup> on ne trouve nulle droiture, nulle franchise ; rien n'est plus dans l'ordre : le peuple aime le faste & affecte des airs de grandeur. La cupidité d'amasser des richesses pour soutenir un luxe au-dessus de ses forces & de son état, fait qu'il n'a plus de frein, & qu'il s'abandonne à tous les vices. Les rangs & les conditions sont confondus. Chacun cherche à briller par la magnificence des bâtiments, la somptuosité des meubles, la profusion & la délicatesse de sa table, & la richesse de ses chars ; n'est-ce pas intervertir l'ordre & préférer des objets qui ne devraient occuper qu'après en avoir rempli de plus nécessaires & de plus importants ? Les officiers qui, devraient donner l'exemple, sont les premiers à étaler un luxe que le peuple ne copie qu'aux dépens de ses mœurs & de sa fortune ; comment le contiendraient-ils dans

les bornes de son état ? Le soldat, accoutumé au sang & au pillage, ne se plaît que dans le trouble & le désordre. Que Votre Majesté ait ajouté de nouvelles conquêtes à l'empire, c'est avoir augmenté sa puissance, sans avoir rien fait pour le bonheur du peuple : les grands seuls y ont trouvé leur avantage par les nouveaux emplois que ces conquêtes leur ont procurés. Mais c'est la vertu, & non le plus ou le moins d'étendue de terrain, qui rend le peuple heureux : c'est donc à la faire pratiquer & à déraciner les abus, que Votre Majesté doit donner toute son application. Les peuples nouvellement soumis, les Tartares *Hiong-nou* repoussés au loin dans leur pays, sont des époques glorieuses de son règne ; mais c'est en ramenant ses sujets à leur devoir qu'elle les rendra heureux, & qu'elle mettra le comble à sa gloire.

Le mémoire de Siu-lo roulait sur les obligations du prince envers son peuple ; sur le soin qu'il doit prendre de l'entretenir <sup>p.033</sup> dans l'abondance, de le maintenir dans l'obéissance & dans la fidélité ; de veiller à l'exécution des lois ; d'empêcher que les vices ne corrompent les cœurs & ne les portent à la révolte ; de choisir des officiers capables, exacts & vigilants, dont les vues ne tendent qu'au bien commun ; en un mot de prévoir & de prévenir tout ce qui pourrait nuire à l'harmonie de l'administration & à la tranquillité du peuple. Il terminait son mémoire, en disant que la vertu est le plus solide appui d'un empire, quelqu'étendu qu'il soit.

L'empereur jugea d'après les principes de ces trois lettrés, qu'ils étaient capables de le seconder dans le dessein qu'il avait de rétablir le gouvernement des anciens sages ; & il les reçut à son service, en leur faisant le reproche obligeant de ne s'être pas présentés plutôt. Tchu-fou-yen entra plus avant que les deux autres dans les bonnes grâces & dans l'estime de ce prince, qui l'attacha auprès de sa personne. Sa droiture & sa pénétration le firent redouter des grands, qui recherchèrent son



amitié & le comblèrent de présents, de sorte qu'il passa rapidement de la pauvreté à un état d'opulence, qui le rendit un des plus riches de la cour.

**127.** Après que Tchu-fou-yen eut pris connaissance des abus qui s'étaient introduits, il vit que la plupart provenaient de la trop grande puissance des princes ; il eut à ce sujet une conférence secrète avec l'empereur, à qui il représenta que chacun des princes possédait actuellement plus de mille ly de pays, avec plusieurs dizaines de villes, tandis qu'autrefois leur domaine n'avait pas plus de cent ly ; que cependant il ne fallait pas d'autorité, diminuer leurs apanages, parce qu'on les exciterait à la révolte, comme il était arrivé quand Tchao-tsou avait <sup>p.034</sup> voulu faire une semblable tentative ; mais qu'il fallait les affaiblir insensiblement, sans qu'ils pussent s'en plaindre, en dérogeant à la coutume de donner à l'aîné toute la succession de son père, à laquelle la nature appelait également ses autres enfants. L'empereur fit en conséquence une loi, par laquelle il ordonna qu'à l'avenir si un prince laissait plusieurs enfants, l'aîné n'aurait que la moitié de ses domaines, & que l'autre moitié serait partagée entre ses autres fils, qui auraient également le titre de princes. Cette loi, nécessaire dans la conjoncture, fut le premier coup que Tchao-fou-yen porta à la puissance des grands.

Les Tartares *Hiong-nou*, toujours avides de butin, continuaient de ravager les terres de l'empire, sans qu'on pût les arrêter. L'empereur témoignant à Tchu-fou-yen le chagrin que ces incursions lui causaient, celui-ci lui conseilla de s'emparer du pays qui est au midi du Hoang-ho, & d'y bâtir un fort, qui, du moins de ce côté-là, tiendrait en respect ces brigands. Quoique l'empereur approuvât ce projet, il voulut cependant encore prendre l'avis de son conseil, qui le rejeta absolument, parce que le pays qu'on proposait n'était qu'un désert, dont les productions n'équivaldraient point aux dépenses qu'on ferait pour former cet établissement, & y entretenir une garnison capable de le mettre en sûreté. Malgré l'opposition de son conseil, l'empereur donna des ordres

pour y bâtir une ville, à laquelle on donna le nom de Sou-fang <sup>1</sup>. On y fit passer plus de cent mille habitants ; & comme il fallait tirer les vivres de fort loin, par des chemins difficiles, plusieurs dizaines de mille ouvriers furent employés à les rendre <sup>p.035</sup> praticables ; mais on n'y parvint qu'après des travaux immenses, qui firent périr beaucoup de monde.

Le dernier jour de la troisième lune de cette quatorzième année du règne de Han-ou-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Dans ces entrefaites, Lieou-ting-koué, prince de Yen, fut accusé d'avoir violé une des femmes de son père, & d'avoir enlevé l'épouse légitime de son frère : il avait encore fait mourir injustement Yng-gin, gouverneur de Fei-ju <sup>2</sup>. Tchu-fou-yen engagea la famille de Yng-gin à poursuivre juridiquement la vengeance de la mort de ce gouverneur. On fit le procès au prince de Yen, qui fut condamné à se faire mourir lui-même. Sa principauté fut confisquée & réunie au domaine de la couronne.

La trop grande faveur de Tchu-fou-yen & sa fortune rapide l'aveuglèrent au point de lui inspirer l'ambition de s'allier à la famille impériale, en proposant le mariage de sa sœur avec le prince de Tsi, qui rejeta, même avec mépris, cette mésalliance. Tchu-fou-yen, sensible à cet affront, résolut de le perdre. Le prince de Tsi était accusé, par la voix publique, d'avoir fait violence à sa propre sœur. Tchu-fou-yen se servit de ce prétexte, pour insinuer à l'empereur de le livrer au tribunal des crimes, & de confisquer sa principauté, pour la donner en apanage à un de ses fils. Mais au lieu d'entrer dans les vues de Tchu-fou-yen, & de se laisser aller aux impressions défavorables qu'il cherchait à lui donner contre le prince de Tsi, l'empereur l'envoya lui-même en qualité de son ministre auprès de ce prince. Tchu-fou-yen, abusant de l'autorité que l'empereur lui donnait, traita avec la dernière sévérité les eunuques <sup>p.036</sup> du prince de Tsi. Il fit mourir, sous des prétextes assez légers, ceux qui

---

<sup>1</sup> Ning-hia-ouei dans le Chen-si.

<sup>2</sup> Lou-long-hien de Yong-ping-fou dans le Pé-tché-li.

lui étaient les plus chers, & réduisit ce prince à un si grand désespoir, qu'il se tua lui-même.

L'empereur, furieux contre Tchu-fou-yen, qu'on taxait hautement d'être l'auteur de cette mort funeste, donna ordre de l'arrêter & d'instruire son procès. Convaincu du complot odieux d'avoir cherché à pousser le prince de Tsi à cette extrémité, il subit le supplice que sa méchanceté méritait, & toute sa famille fut éteinte avec lui. Ainsi finit ce personnage, qui aurait pu soutenir plus longtemps, par son mérite, la fortune qu'il avait faite, si l'ambition & le désir de se venger ne l'eussent aveuglé, & n'eussent hâté sa chute.

**126.** L'an 126, des déserteurs tartares, qui vinrent se donner à la Chine, rapportèrent qu'autrefois le royaume de Yué-tchi était renfermé entre la Chine & les montagnes Tien-chan <sup>1</sup>, que les Tartares *Hiong-nou* appellent Ki-lien-chan ; que ce royaume était très puissant ; que <sup>2</sup> Leang-tcheou, Sou-tcheou, Can-tcheou, Yen-tcheou, Cha-tcheou, & tout ce pays à l'ouest de la Chine en dépendaient ; mais qu'ayant eu une guerre cruelle avec les *Hiong-nou*, les peuples de Yué-tchi avaient été battus & leur roi tué : que les ennemis ayant fait de son crâne un vase propre à boire, la plupart des habitants, révoltés de la grossièreté de leurs mœurs, avaient fui dans un pays fort éloigné, afin de n'avoir aucune communication avec ces barbares. L'empereur, touché du sort de ces peuples, qui avaient été contraints d'abandonner leur pays natal, demanda à ses grands s'il y avait quelqu'un d'entre p.037 eux qui se sentît assez de courage pour aller chercher ces fugitifs & les engager à revenir. Tchang-kien s'offrit à entreprendre ce voyage long & difficile. Il se fit accompagner d'environ cent hommes ; mais en passant par le pays des *Hiong-nou*, il fut arrêté avec sa suite & retenu prisonnier pendant dix ans, au bout desquels trouvant l'occasion de s'évader, il gagna du côté de l'ouest.

---

<sup>1</sup> Elle est à cent ly au sud-ouest de Kan-tcheou du Chen-si.

<sup>2</sup> Sur les limites occidentale du Chen-si.

Après une marche de quelques dizaines de jours, il arriva au royaume de Ta-ouan, où il prit des guides qui le conduisirent au royaume de Kang-kiu, & de là dans le pays où les Yué-tchi s'étaient retirés. Ils étaient gouvernés par le fils de leur roi, tué par les *Hiong-nou*. Ce prince, pour obtenir un asile à son peuple transplanté, eut à disputer le terrain contre le roi de Ta-hia, qui lui céda enfin une partie de ses États, où il fonda son nouveau royaume, sous le nom de Ta-yué-tchi. Le sol en est fertile, les chemins ne sont point infestés de voleurs, & on y jouit de la tranquillité & de la sécurité la plus grande. Naturellement défendu par sa situation, le pays est à l'abri des insultes des *Hiong-nou*. L'envoyé chinois y séjourna pendant plus d'un an, au bout duquel repassant chez les *Hiong-nou*, il fut de nouveau retenu prisonnier ; mais il se sauva peu de temps après avec deux de ses gens, qui lui restaient seulement des cent qu'il avait emmenés, les autres étant morts de fatigue. Il avait été treize ans dans ce voyage.

Quelques précautions qu'on prît pour arrêter le brigandage des Tartares, on ne put les empêcher de revenir sur les terres de l'empire, & d'y causer beaucoup de ravages. **125.** La seizième année de Han-ou-ti, ils dévastèrent une partie du pays de Taiï. Dans une autre de leurs courses, ils pénétrèrent jusqu'aux portes de Sou-fang.

<sup>p.038</sup> L'empereur ordonna à Ouei-tsing de marcher contre eux avec cent mille hommes d'élite, & de les joindre en quelque endroit qu'ils fussent. Ce général après avoir divisé son armée en plusieurs corps, leur fit prendre des chemins différents, & leur réunion fut si bien combinée, qu'ils se trouvèrent à jour nommé en présence des Tartares. Les Chinois investirent aussi leur camp. Le *tchen-yu*, pris de vin, dormait profondément dans sa tente : à l'approche des ennemis, ses gens courent l'avertir du danger ; il monte aussitôt à cheval, & les yeux encore appesantis par le sommeil & les suites de son ivresse, il va reconnaître l'armée chinoise. Se voyant enveloppé de toutes parts, il forme un escadron des plus déterminés d'entre ses Tartares, à la tête

duquel il passa sur le ventre à un détachement de cavalerie & gagna au pied ; mais il abandonna son camp & son bagage. Les princes ses enfants, une nombreuse jeunesse & beaucoup de femmes furent faits prisonniers, avec plus de quinze mille de ses soldats.

L'empereur dépêcha un de ses grands jusque sur la frontière, pour témoigner à Ouei-tsing sa satisfaction de la défaite des Tartares ; & lorsque ce général revint à la cour, il envoya au devant de lui, à plusieurs dizaines de ly, les princes & les grands, pour le conduire en triomphe jusqu'au palais, où il voulut le recevoir en habit de cérémonie. Ce prince descendit une marche de son trône pour lui présenter la main & le féliciter sur sa victoire. Les grands & les princes qui furent au palais, où il était logé, pour le complimenter, ne lui parlèrent qu'un genou en terre. Ki-ngan fut le seul qui ne voulut point lui rendre ces honneurs extraordinaires, qu'on n'avait encore rendus à personne. Un de ses amis lui dit qu'il avait tort de ne pas faire pour le généralissime de l'empire, ce qu'à l'exemple du <sup>p.039</sup> prince tous les autres avaient fait pour lui.

— Est-ce qu'une révérence, répondit-il, ajoutera au mérite du grand général, & sa gloire en souffrira-t-elle pour une courbette de courtisan que je ne lui aurai pas faite ?

Ouei-tsing, loin de s'offenser de la franchise de Ki-ngan, l'en estima davantage, & se lia d'amitié avec lui : il le consulta même très souvent dans la suite, & fut au devant de tout ce qui pouvait entretenir la bonne intelligence entre eux.

L'empereur lui-même redoutait la droiture & l'exactitude de Ki-ngan. Ce prince, pour être plus à son aise, quittait quelquefois son bonnet en parlant à son premier ministre ou au grand général, & les faisait asseoir. Ki-ngan, strict sur l'étiquette, venant un jour lui demander audience, le vit sans bonnet, s'entretenant avec le premier ministre ; il se retira à l'écart, afin de lui donner le temps de le remettre. L'empereur qui l'aperçût, comprit le motif qui l'avait fait retourner sur ses pas, & lui

envoya dire de faire ce qu'il jugerait à propos sur l'affaire qu'il venait lui proposer.

Lieou-ngan, prince de Hoai-nan <sup>1</sup>, passionné pour les sciences, avait attiré à sa cour jusqu'à mille lettrés. Il conçut le dessein de se servir de leurs talents & de leurs conseils, pour s'élever au-dessus de la qualité de prince. Dans cette vue, il fit un amas considérable d'armes, d'argent & de vivres. Après ces préparatifs, il assembla les principaux de ces lettrés, & leur dit, qu'il ne voyait pas que le conseil de l'empereur fût composé de gens d'un grand mérite ; que Ki-ngan était le seul qui eût de l'habileté & du zèle pour les intérêts de son maître ; que leurs lumières étaient bien supérieures à celles des ministres p.040 de la cour impériale, & qu'il ne doutait pas qu'aidé de leurs conseils il ne fût en état de tenter quelque grand dessein.

Lei-pi répondit à ce prince, que riche & puissant comme il l'était, il n'y avait point de difficulté qu'il ne pût former quelque entreprise d'éclat ; que celle qui lui paraissait la plus glorieuse pour lui & la plus utile à l'empire, serait d'envoyer toutes ses forces contre les *Hiong-nou*, & qu'il s'offrait à les conduire, en l'assurant du succès. Le prince, qui demandait une réponse qui flattât ses vues ambitieuses, dissimula le déplaisir que celle-ci lui causait ; mais peu de jours après il ôta à Lei-pi son emploi. Le lettré ne fit point éclater son ressentiment, & au lieu de se répandre en plaintes, il continua de montrer le même zèle & de faire sa cour aussi assidûment que s'il eût été en place. Cependant il disparut & prit la route de Tchang-ngan.

Arrivé à la cour, il dénonça le prince de Hoai-nan dans un mémoire, qu'il fit parvenir à l'empereur, où il lui rendait compte des mesures que ce prince prenait pour se révolter. Il l'accusait d'avoir proposé ce dessein dans plusieurs conseils qu'il avait tenus ; de s'être fait faire le sceau de l'empire, d'arborer pour ses chars & son cortège la couleur impériale ;

---

<sup>1</sup> Le pays de Yang-tcheou-fou dans le Kiang-nan.

enfin, d'avoir garni ses arsenaux & ses magasins de tout ce qui est nécessaire pour faire & soutenir la guerre. L'empereur envoya l'examen de cette accusation au tribunal des grands. Les agents de ce prince l'avertirent de ce qui se passait contre lui. Cette nouvelle sema l'épouvante parmi cette foule de lettrés qui l'entouraient : ils disparurent tous à la fois, & cherchèrent à se mettre en sûreté. Le prince, que cet abandon saisit de crainte, pour éviter l'ignominie de subir un supplice honteux, se donna lui-même la mort.

p.041 Les *Hiong-nou*, que leur défaite ne contint pas, revinrent saccager le territoire de Sou-fang. Ouei-tsing marcha de nouveau contre eux, & forma six divisions, pour entrer par six endroits différents dans leur pays. Le corps qu'il commandait, était composé de trente mille cavaliers, & il avait pour lieutenants, Sou-kien & Tchao-sin. A peine eut-il fait une journée, qu'il rencontra les Tartares, disposés à le bien recevoir.

Quoiqu'il fût encore d'assez bonne heure, le général chinois jugea à propos de différer l'attaque jusqu'au lendemain. Dès la pointe du jour, il rangea son armée en bataille, & fit charger le premier. Le terrain fut vivement disputé de part & d'autre ; l'action dura jusqu'à la nuit, sans aucun avantage marqué pour l'un des deux partis. Les Tartares enfoncèrent les deux ailes ennemies. Celle de Tchao-sin fut mise en déroute, & lui-même fait prisonnier. L'aile commandée par Sou-kien commençait à plier, lorsqu'elle fut secourue à propos par Ouei-tsing. Partout où ce général se portait, il renversait tout ce qu'on lui opposait. Sur la fin de l'action, il tomba sur ceux qui pressaient Sou-kien, & leur fit mille prisonniers. Cet avantage fut cause qu'il s'attribua l'honneur de la journée ; mais les Tartares y prétendirent également, & malmenèrent les Chinois autant qu'ils en furent maltraités.

**122.** Le dernier jour de la cinquième lune, de la dix-neuvième année de Han-ou-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Tchang-kien, de retour du royaume de Yué-tchi, présenta à l'empereur une description des contrées de l'ouest, qui contenait les détails suivants.

« Le royaume de Ta-ou est environ à dix mille ly à l'ouest <sup>p.042</sup> de celui de Han <sup>1</sup> : les peuples n'y ont point une manière de vivre extraordinaire ; ils labourent les terres comme en Chine, nourrissent d'excellents chevaux, ont des villes & des villages à peu près comme nous. Ce royaume a au nord celui de Ou-sun, & à l'est, celui de Yu-tien ; les eaux qui sont à l'ouest de Yu-tien, coulent toutes à l'ouest, & vont se jeter dans la mer occidentale <sup>2</sup> : celles qui coulent du côté de l'est, entrent dans le lac Yen-tsé ou se perdent sous terre, & vont ressortir au sud-est, pour former la source du Hoang-ho. Le lac de Yen-tsé a trois à quatre cents ly de tour ; il est à peu près à cinq mille ly de Tchang-ngan. Les *Hiong-nou* en sont les maîtres à l'ouest & à l'est, & viennent jusqu'à la grande muraille de la Chine : au sud de ce lac sont les Kiang, qui coupent la communication de Han avec Yu-tien.

Les peuples des royaumes de Ou-sun, Kang-kiu, Yen-tsai, Ta-yuei-chi n'ont point de demeures fixes ; ils suivent leurs troupeaux dans les pâturages, & se nourrissent comme les *Hiong-nou*. Le royaume de Ta-hia est au sud-ouest de Ta-ouan ; les peuples de ces deux royaumes ont à peu près les mêmes coutumes & la même manière de vivre. Lorsque j'étais à Ta-hia, j'y vis quantité de bambous & de cannes, semblables à celles de la montagne Kiong-chan, & des toiles comme celles de nos manufactures du pays de Chou <sup>3</sup>. Je demandai d'où l'on

---

<sup>1</sup> Han-tchong-fou du Chen-si.

<sup>2</sup> En chinois Si-hai, ou la mer Caspienne.

<sup>3</sup> Tching-tou-fou dans le Ssé-tchuen.



tirait toutes ces choses ; on me répondit qu'on les faisait venir du royaume de Chin-tou <sup>1</sup>.

<sup>p.043</sup> Le royaume de Chin-tou est à quelques mille ly au sud-est de Ta-hia, & les coutumes n'en sont guère différentes ; Ta-hia, autant que j'en puis juger, est à peu près à douze mille ly de Han, au sud-ouest. Comme il est à quelques mille ly au nord-ouest de Chin-tou, apparemment que Chin-tou n'est pas fort éloigné du pays de Chou, d'où il serait facile de se procurer les cannes & les toiles que j'ai vues à Ta-hia.

On peut se rendre à Ta-hia par trois chemins ; l'un par les *Kiang*, qui est très dangereux ; le second, plus au nord, par le pays des *Hiong-nou*, mais ils arrêteraient infailliblement ceux qu'on y enverrait. Le troisième, qui est le plus droit & le meilleur, traverse le pays de Chou ; ce chemin est sûr, & l'on n'y est point exposé aux insultes des brigands.

L'empereur, charmé de cette relation, & plus encore des raretés qu'on lui offrait, dans l'espérance de se rendre tributaires ces royaumes occidentaux, y renvoya Tchang-kien, par la route de Kien-ouei <sup>2</sup>, du pays de Chou. Il fit encore partir d'autres personnes chargées de ses ordres, & leur fit prendre des chemins différents, pour aller au royaume de Chin-tou en examiner la situation & les coutumes. Ceux qui avaient pris la route du nord, furent arrêtés par les peuples de Ti & de Tso <sup>3</sup> & renvoyés honteusement. Les autres, qui allèrent vers le sud, furent encore plus maltraités par les peuples de Soui & de Koen-ming <sup>4</sup>, qui tuèrent plusieurs de ces voyageurs ; mais <sup>p.044</sup> ceux qui échappèrent, ne voulurent pas revenir sans avoir rien tenté, & en tournant du côté du

---

<sup>1</sup> Sind, nom que les Arabes donnent aux Indes.

<sup>2</sup> Soui-tcheou-fou du Ssé-tchuen.

<sup>3</sup> Kiai-hien de Kong-tchang-fou dans le Chen-si.

<sup>4</sup> Yen-tsing-ouei du Ssé-tchuen.

sud-ouest, ils pénétrèrent dans le royaume de Tien <sup>1</sup>, où ils furent accueillis.

L'année suivante, l'empereur envoya Ho-kiu-ping contre les Tartares *Hiong-nou*, pour se venger de l'insulte faite à ses gens qu'il envoyait dans le *Si-yu*, & ne lui donna pour cette expédition que dix mille chevaux. Ce général sortit par Long-si <sup>2</sup>, parcourut tout le pays occidental des *Hiong-nou*, pénétra même plus de mille ly au-delà de la montagne Yen-tchi <sup>3</sup>, fit main basse sur tous les Tartares qu'il rencontra, & emporta un butin très considérable, & entre autres choses, l'homme d'or dont le prince tartare Hiou-tchou-ouang se servait dans ses sacrifices.

Quelque temps après, il se mit de nouveau en campagne, avec Kong-sun-ngao, ayant à leurs ordres plusieurs dizaines de mille cavaliers. Ces deux généraux prirent le chemin du nord, & après avoir fait plus de deux mille ly jusqu'au pays de Kiu-yen <sup>1</sup>, où est un lac de ce nom, ils rabattirent du côté du sud, passèrent au travers du pays de Siao-yué-tchi, poussèrent jusqu'à la montagne Tien-chan, que les Tartares appellent Ki-lien-chan, tuèrent dans cette incursion plus de trente mille Tartares, & firent cette seconde fois un butin beaucoup plus considérable que le premier.

A ces tristes nouvelles le *tchen-yu* des *Hiong-nou*, entrant dans une terrible colère contre les princes Hen-ché-ouang & <sup>p.045</sup> Hiou-tchou-ouang, chargés de la garde des pays que Ho-kiu-ping avait dévastés, voulait les faire mourir. Ces deux princes, saisis de crainte, consultèrent ensemble sur les moyens de se tirer d'affaire, & ne trouvèrent point de meilleur expédient que de se donner à l'empereur avec leurs troupes. Hiou-tchou-ouang ayant ensuite fait réflexion à la démarche qu'il allait faire, s'en repentit & fut retirer sa parole. Hen-ché-ouang en fut si irrité,

---

<sup>1</sup> Yun-nan-fou, capitale de cette province.

<sup>2</sup> Ing-tao-fou dans le Chen-si.

<sup>3</sup> Elle est à cent vingt ly au sud-est de Chan-tan-yng de Kan-tcheou dans le Chen-si.

qu'il le tua sur-le-champ ; il joignit ses troupes aux siennes, & dépêcha un courrier à l'empereur, pour lui donner avis de sa soumission & qu'il était en route pour se rendre à la Chine.

L'empereur donna ordre qu'on fit partir vingt mille chars, pour aller au devant de ce prince ; mais on manquait de chevaux & d'argent pour en acheter : ainsi les mandarins, chargés de cette commission, eurent recours aux particuliers, qui, dans la crainte de perdre leurs chevaux, les cachaient & ne voulaient pas les prêter.

L'empereur, persuadé que ce retard provenait de la négligence des mandarins, ordonna de les faire tous mourir ; mais Ki-ngan accourut au palais pour les disculper, & représenta à son maître que ce n'était pas la faute des mandarins, si les vingt mille chars n'étaient pas prêts, mais celle des particuliers, qui refusaient leurs chevaux : que le moyen de les engager à les fournir avec empressement, était de le faire mourir lui-même, parce que le peuple, dont il était redouté, savait bien qu'il ne manquerait pas de rendre compte de la mauvaise volonté qu'il témoignait dans cette occasion. Ki-ngan conseilla à l'empereur & ne pas se mettre d'ailleurs en si grands frais, pour faire honneur à un prince ennemi, qui ne se donnait à lui que pour se mettre à l'abri du châtement que méritait sa révolte contre <sup>p.046</sup> son maître légitime. L'empereur ordonna en conséquence de disperser ces Tartares sur les frontières, en leur laissant la liberté de vivre à leur manière & suivant leurs coutumes.

Parmi ces émigrants, il se trouva l'aîné des fils du prince Hiou-tchou-ouang. C'était un jeune homme, grand, bienfait, d'une figure noble & qui semblait annoncer les plus belles qualités : il fut du nombre de ceux que les mandarins choisirent pour le service de la cour. Ce jeune Tartare fut chargé du soin des écuries de l'empereur, & il s'en acquitta si bien, qu'on n'avait jamais vu les chevaux en si bon état.

---

<sup>1</sup> So-pou-omo en Tartarie, au nord de Kan-tcheou du Chen-si.

Mi-ty, c'était son nom, se sentant né pour un emploi plus relevé & plus digne de sa naissance, chercha les moyens de se faire connaître à l'empereur. Un jour qu'il aperçut ce prince en place de s'en faire remarquer, Mi-ty fit passer ses chevaux en revue devant lui. L'empereur, charmé de les voir si bien tenus, & plus encore de la figure intéressante du jeune Tartare, ayant su qu'il était fils de prince, le créa sur-le-champ mandarin, & lui fit prendre le nom de *Kin*, qui signifie *or*, pour faire allusion à l'homme d'or qu'on avait enlevé à son père. Depuis ce moment, l'empereur le traita avec distinction.

**120.** Au printemps de l'année suivante, il parut une comète du côté de l'est.

Cette même année, des pêcheurs trouvèrent dans le lac Ou-oua <sup>1</sup>, au pays des *Hiong-nou*, une statue représentant un cheval, qu'ils vendirent aux mandarins des frontières. Ces officiers, instruits que l'empereur donnait dans les rêveries des *tao-ssé*, s'empressèrent de la lui offrir, comme une figure de p.047 *l'esprit qui préside aux chevaux*. Le prince fit faire une musique particulière pour honorer ce prétendu esprit ; il la destina aux sacrifices qu'on lui ferait, & composa même des vers à sa louange.

Ki-ngan, indigné de ce que l'empereur, qui ne manquait pas d'ailleurs de lumières, fut joué par ces imposteurs, lui fit à ce sujet les représentations les plus vives, & lui dit, que lorsque les anciens donnaient de nouveaux ordres pour augmenter la pompe des sacrifices qu'ils faisaient au seul *Chang-ti*, on renfermait ces ordres dans la cassette d'or, déposée dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale. Il demanda à l'empereur s'il ne voulait pas qu'on y enfermât aussi les vers qu'il faisait pour le prétendu esprit tutélaire des chevaux ; ajoutant qu'il déshonorait Kao-hoang-ti & sa dynastie, par les hommages superstitieux qu'il rendait à un vain simulacre. L'empereur sentit tout le

---

<sup>1</sup> Hara-omo qui est à l'ouest de Cha-tcheou, qui est aussi à l'ouest de Kan-tcheou du Chen-si.

piquant de cette ironie & de ce reproche, sans cependant en témoigner son ressentiment à Ki-ngan.

**119.** L'année suivante, vingt-unième de Han-ou-ti, il parut deux comètes ; la première au printemps, du côté du nord-est, & l'autre en été, du côté du nord-ouest. L'empire était toujours inquiété par les *Hiong-nou*, & le peuple souffrait de leurs incursions réitérées. Han-ou-ti fit approuver à son conseil une nouvelle expédition contre ces Tartares, & il fut résolu de pénétrer dans leur pays, au-delà du désert de *Cha-mo* ou de *Cobi*. Cent mille chevaux furent commandés, dont cinquante aux ordres de Ouei-tsing, & le même nombre se mit en marche sous la conduite de Ho-kiu-ping. Ces deux divisions furent suivies d'un grand nombre de chariots chargés de grains & d'autres munitions.

Ouei-tsing prit sa route par Ting-siang, & Ho-kiu-ping par <sup>p.048</sup> Tai. Un des prisonniers que Ouei-tsing fit en entrant dans le pays ennemi, s'offrit à le conduire à l'endroit où les Tartares étaient campés. Ce guide lui fit passer le désert de *Cha-mo*, où il eut peine à trouver de l'eau ; & après avoir marché quelques dizaines de ly au sortir de ce désert, il aperçut les tentes des Tartares. Le général chinois détacha cinq mille chevaux pour aller reconnaître leur camp. Le *tchen-yu* fit avancer un nombre à peu près égal des siens pour recevoir les Chinois. On se contenta d'abord d'escarmoucher de part & d'autre ; mais le combat s'animant par degrés, l'action devint plus sérieuse : on se battit en règle, & l'avantage demeura aux impériaux. Ouei-tsing, dont le dessein était d'investir le camp des Tartares & de les prendre à discrétion, ne voulut pas fatiguer ses troupes à les pousser plus loin, & se contenta de coucher sur le champ de bataille ; mais le *tchen-yu* profitant du répit que les Chinois lui donnaient, mit son bagage à couvert dans les montagnes, après quoi il se présenta en ordre de bataille, à la tête de sa cavalerie, comme s'il eût voulu engager l'action, & tournant bride tout à coup, il s'enfuit avec une vitesse extraordinaire, & gagna les gorges & les défilés : il perdit cependant, dans cette retraite, près de dix-neuf mille hommes, tant tués

que prisonniers. Le général chinois le poursuivit jusqu'à la nuit ; mais désespérant de l'atteindre, il fit faire halte à ses troupes, & le lendemain il prit la route de Tien-yen-chan, où l'on disait que les Tartares avaient établi leurs magasins comme en un lieu de sûreté, cette ville étant à plus de deux mille ly des frontières de la Chine. Il y trouva effectivement des amas considérables de grains, & y fit vivre son armée à discrétion. Après quelque séjour, il permit à ses soldats d'en emporter ce qu'ils pourraient, & fit mettre le feu à ce qu'ils laissèrent.

p.049 De son côté, Ho-kiu-ping avait pénétré plus de deux mille ly dans le pays des Tartares. Il s'était avancé jusqu'à la montagne Lang-kiu-siu, & de là à celle de Kou-yen-chan pour revenir par le Cobi. Dans cette course, ce général tua aux ennemis, ou leur fit prisonniers soixante-dix mille quatre cent quarante-trois hommes. La perte des Chinois ne fut guère moindre. De cent quarante mille chevaux effectifs, y compris ceux des particuliers, qui composaient les deux divisions sorties de la Chine contre les Tartares, il n'en revint pas même trente mille. Le nombre des cavaliers avait diminué dans la même proportion, de sorte qu'on évalua la perte de part & d'autre de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes. Elle affaiblit si considérablement les Tartares, qu'ils n'osèrent, pendant plusieurs années, passer le Cobi, ni venir insulter les frontières de l'empire.

La mort d'une des reines, que l'empereur aimait tendrement, lui causa tant de chagrin, qu'il en perdit, pendant plusieurs jours, le sommeil, & ne voulut prendre aucune nourriture. Chao-ong, un de ces *tao-ssé*, dont il a déjà été fait mention, offrit de lui faire voir cette reine : effectivement, à la nuit tombante, lorsque l'empereur s'y attendait le moins, il aperçut devant lui la figure de la princesse qu'il regrettait. Transporté de joie, il courut à elle, en lui tendant les bras ; mais au moment qu'il voulut la prendre par la main, son fantôme s'évanouit. Cette apparition rendit l'empereur encore plus entêté de la doctrine de ces magiciens, & lui fit concevoir une estime incroyable pour Chao-ong.

Il lui donna ses entrées au palais, le combla de présents, & le fit un des premiers officiers de l'empire.

Quelque temps après, ce même imposteur lui proposa d'élever, en rase campagne un autel à *l'esprit du ciel*, en lui <sup>p.050</sup> promettant de le lui faire voir. L'empereur condescendit aveuglément à tout ce que ce *tao-ssé* lui demandait. Le jour pris pour le sacrifice, au milieu de la cérémonie, un colonne d'air parut descendre du ciel, & éteignit les lumières placées sur l'autel. L'empereur ne douta point que ce souffle extraordinaire ne fut l'esprit du ciel : il demanda au sacrificateur de renouveler le même prodige chaque jour ; mais malgré sa promesse, ce *tao-ssé* ne put opérer une seconde fois le même prestige. Inquiet de trouver un moyen de se tirer d'embarras, il s'avisa d'un expédient qui le perdit. Abusant de la trop grande liberté que le prince lui avait donnée d'entrer partout, il parvint à soustraire un de ses papiers secrets, écrit de sa propre main, qu'il enferma dans une boîte de plomb, & la fit avaler à un bœuf. Cet imposteur dit que l'esprit du ciel ne descendrait point, tant qu'on ne tirerait pas du ventre de ce bœuf un écrit mystérieux, qui surprendrait tout le monde. L'animal fut mis à mort, & on trouva dans ses entrailles la boîte, que l'empereur ouvrit. A la vue du papier secret que le *tao-ssé* lui avait dérobé, ce prince fit éclater sa colère. Les grands profitèrent de cette disposition, pour l'accuser du double crime d'avoir volé ce papier à l'empereur, & d'avoir cherché à le tromper, ce qui méritait également la mort, suivant les lois. L'accusation fut poussée avec tant de chaleur, que Han-ou-ti ne put se dispenser de livrer Chao-ong au tribunal des crimes, persuadé cependant qu'il lui serait facile de se justifier : mais ses juges ayant tiré de lui l'aveu de ses fourberies, ils le condamnèrent, pour l'exemple, à être exécuté publiquement, & l'empereur, sans revenir de sa superstition, confirma la sentence de ce sectaire, plus surpris qu'indigné de sa témérité.

**118.** A la troisième lune de l'année suivante, le ministre Li-tsaï <sup>p.051</sup> fut accusé de s'être approprié une partie du terrain des jardins de la salle

des *ancêtres* de la famille impériale. Convaincu de cette profanation, il subit la peine de mort suivant la rigueur de la loi.

**117.** La vingt-troisième année du règne de Han-ou-ti, mourut le général Ho-kiu-ping, qui s'était signalé contre les Tartares *Hiong-nou*. Aimé du soldat, qui marchait avec confiance sous ses ordres, il battit toujours l'ennemi. Cette perte fut d'autant plus grande pour l'empire, que jamais ce général ne reçut aucun échec, & qu'il mérita d'être compté parmi les plus grands capitaines de son siècle.

**116.** L'année suivante, l'empereur accorda une amnistie générale & diminua les tributs.

Tchang-kien, zélé pour l'agrandissement de l'empire, communiqua ses vues sur le pays de *Si-yu*. Koen-mou, roi de Ou-sun, avait été tributaire des Tartares *Hiong-nou*, & s'était affranchi de leur servitude. Le *tchen-yu* avait tenté vainement de l'y faire rentrer par la voie des armes. Tchang-kien proposa à l'empereur de chercher à engager par des présents le roi de Ou-sun à se soumettre, ne désespérant pas que les *Hiong-nou* ne suivissent son exemple. Han-ou-ti le chargea lui-même de cette négociation, & lui fit remettre de l'or, et de l'argent, des soieries & des bijoux, pour en faire l'usage qu'il jugerait nécessaire au succès de sa mission. L'envoyé chinois fit un long séjour à la cour de Ou-sun, où il fut accueilli & traité avec toutes sortes d'égards & de distinctions, mais le roi refusa absolument de reconnaître l'empereur. Tchang-kien, convaincu qu'il n'en pourrait rien obtenir, envoya les gens de sa suite dans les royaumes de Ta-ouan, de Kang-kiu, de Ta-yuei-chi, de Ta-hia, de Ngansi, de Chin-tou, de Yu-tien, <sup>p.052</sup> & dans tous les royaumes circonvoisins, afin d'en prendre une connaissance plus détaillée & des instructions plus sûres que celles qu'on avait eues jusqu'alors. Le roi de Ou-sun fit présent à Tchang-kien de quelques dizaines de beaux chevaux, & le fit conduire en grand cortège jusqu'aux frontières de l'empire.

**115.** Les Chinois que Tchang-kien avait envoyés dans le pays *Si-yu*, y séjournèrent assez longtemps, & rapportèrent qu'il était alors divisé en



trente-six royaumes, bordés au sud & au nord par une chaîne de hautes montagnes, & arrosés au milieu par une grande rivière ; qu'il avait plus de six mille ly d'étendue est-ouest, & plus de mille nord & sud : qu'à l'est il venait jusqu'à Yu-men & Yang-koan <sup>1</sup>, & s'étendait à l'ouest jusqu'aux montagnes de Tsong-ling : que la rivière qui le coupe a deux sources, l'une aux montagnes Tsong-ling & l'autre dans le royaume de Yu-tien, qui vont se jeter à l'est dans le lac Yen-tsé, au sud-ouest de Turfan ; & que ce lac a plus de trois cents ly à l'ouest de Yu-men & de Yang-koan. Ils rapportèrent encore qu'on pouvait tenir deux routes pour aller dans les royaumes de l'ouest, depuis Yu-men & Yang-koan ; l'une par les limites du royaume de Chen-chen, en côtoyant au nord les montagnes du sud, & en suivant la rivière qui vient du côté de l'ouest jusqu'au royaume de So-kiu, éloigné de Tchang-ngan de deux mille huit cents ly ; que cette route s'appelle *le chemin du sud*, & qu'on passe au-delà des montagnes Tsong-ling (que les gens du pays nomment Tarta-ché-tapan), à l'ouest desquelles est le royaume de Yé-li-pali <sup>2</sup>, par où p.053 l'on se rend à Ta-yuei-chi & à Ngan-si : que l'autre route, appelée *le chemin du nord*, passe au nord des montagnes du royaume de Tché-ssé <sup>3</sup>, d'où, suivant à l'ouest le bord de la rivière, on arrive au royaume de Chou-lé ; de Chou-lé on traverse les montagnes de Tsong-ling, & de là on entre dans les royaumes de Ta-ouan, de Kang-kiu, de Yen-tsai, qui dépendaient autrefois des *Hiong-nou*, dont les seules richesses consistaient dans les tributs qu'ils en tiraient.

L'empereur apprenant que le roi de Ou-sun ne voulait pas revenir du côté de l'est, fit bâtir la ville de Tsiou-tsiuen <sup>4</sup>, & peu à peu il la peupla d'habitants. Il fit encore élever la ville de Ou-ouei <sup>5</sup>, par le moyen de

---

<sup>1</sup> Près de Cha-tcheou, auprès des limites du Chen-si.

<sup>2</sup> Il confine à l'est avec le pays de Turfaz. C'est Bisch-balig. *Éditeur*.

<sup>3</sup> Il est au nord de Turfan qui lui appartenait.

<sup>4</sup> Ou la fontaine de vin. C'est Sou-tcheou-ouei du Chen-si.

<sup>5</sup> Tchîn-fan-ouei du Chen-si.

laquelle il coupa la communication des Tartares *Hiong-nou* avec les peuples de Kiang.

**114.** L'année suivante, mourut Y-tchi-siei, *tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou* ; son fils Ou-ouei lui succéda.

**113.** L'an 113, un de ces imposteurs, que la crédulité de l'empereur avait attirés à la cour, nommé Loan-ta, lui demande son agrément pour faire un voyage sur mer, lui promettant d'en ramener des gens qui avaient le secret de faire de l'or, de prédire l'avenir, de conjurer les esprits, de composer le breuvage de l'immortalité, de ressusciter les morts, & une infinité d'autres secrets admirables qu'ils se feraient un plaisir de lui apprendre, & qu'il pourrait exécuter aussi facilement qu'eux-mêmes. L'empereur, séduit par des promesses qui flattaient le faible qu'il avait de se rendre immortel, poussa l'aveuglement au point de faire ce *tao-ssé* seigneur d'une ville & de p.054 ses dépendances, avec le titre de prince, & de l'élever à une des premières charges de la cour ; il se déshonora encore en lui donnant en mariage la princesse Ouei-tchang, une de ses filles, avec cent mille *taëls* d'or, & en assistant aux fêtes qui furent données à cette occasion.

Après que ces fêtes furent finies, Loan-ta disposa tout pour son voyage, & ne voulut pour sa suite que deux ou trois de ses confidents intimes. Han-ou-ti, pour lui faire plus d'honneur & l'engager davantage à lui tenir parole, le fit accompagner pendant plusieurs journées par tous les grands. Ceux-ci, persuadés de sa fourberie, le firent suivre, par des espions travestis, jusqu'à la montagne Tai-chan <sup>1</sup>, où il fut rejoint des gens de sa secte, avec lesquels il passa quelques mois dans la débauche. Après avoir concerté son jeu, il revint à la cour avec trois ou quatre de ses complices.

Les espions des grands ne perdirent point de vue Loan-ta, & revinrent sur ses traces rendre compte de ce qu'il avait fait à la montagne Tai-

---

<sup>1</sup> A Tai-ngan-tcheou du Chan-tong.

chan. Cet imposteur eut l'impudence d'assurer à l'empereur qu'il arrivait d'une île fort éloignée, où les hommes étaient exempts de la mort, & que ce n'était pas sans peine qu'il avait déterminé ceux qui l'accompagnaient à quitter cette île fortunée. Les grands, certains de sa fourberie, le laissèrent engager de manière à ne pouvoir plus se rétracter. Quand ils virent qu'il avait débité ses mensonges hardis, ils se firent donner une accusation motivée par les espions qu'ils avaient mis à sa piste, & présentèrent en conséquence une adresse à l'empereur, pour lui demander la punition exemplaire de ce fourbe, ou celle de ses délateurs, si l'accusation <sup>p.055</sup> était fausse. L'empereur donna ordre d'examiner l'affaire. Les grands firent arrêter les accusés & les dénonciateurs. Loan-ta & ses complices furent convaincus de n'avoir pas été plus loin que la montagne Tai-chan. L'empereur, indigné d'avoir été leur jouet, les condamna à être mis en pièces au milieu des rues, & ils subirent le supplice que méritait leur effronterie.

Lorsque Tchao-hou, prince de Nan-yuei, avait été secouru par l'empereur contre le roi de Min-yuei, il avait envoyé Tchao-yng-tsi, son fils, à la cour, & s'était abstenu de s'y rendre lui-même, sur les représentations de ses grands. Le jeune prince de Nan-yuei y avait épousé la fille de Kieou-chi, dont il eut un fils, qu'il nomma Tchao-hing. La mort de son père, arrivée peu de temps après, rappela Tchao-yng-tsi dans ses États pour lui succéder, & il y conduisit sa famille.

Tchao-yng-tsi, maître d'une grande principauté, ne s'occupait que de ses plaisirs, & s'abandonna à toutes sortes de débauches. Il s'excusa pendant plusieurs années, sous prétexte de maladie, d'obéir aux ordres qu'on lui envoyait de venir rendre ses devoirs à l'empereur. Ses excès le conduisirent enfin au tombeau. Son fils, encore fort jeune, resta sous la tutelle de sa mère, dont la conduite n'était pas sans reproche. A la nouvelle de la mort de Tchao-yng-tsi, l'empereur envoya Chao-ki porter l'ordre à sa veuve de venir à la cour avec son fils. Elle avait eu autrefois une intrigue galante avec ce jeune seigneur, lorsqu'elle était encore à la

cour avec son mari, & elle obtint de lui, par de nouvelles complaisances, qu'il dirait à son maître que le chagrin de la perte de son époux, la mettait hors d'état d'entreprendre un voyage aussi long & aussi pénible. L'empereur reçut en apparence cette excuse, & se servit de ce prétexte pour lui ôter l'autorité dont elle s'était emparée. Il envoya <sup>p.056</sup> Liu-kia en qualité de ministre & de régent de Nan-yuei, durant la minorité du jeune prince Tchao-hing.

**112.** Cette princesse, fâchée de se voir enlever l'administration des affaires, prit la résolution d'aller à la cour avec son fils, malgré tout ce que Liu-kia pût lui dire pour l'en détourner : elle conçut même le dessein de se défaire de ce ministre, & l'invita à un festin avec tous les grands de Nan-yuei. Liu-kia qui avait des soupçons, les communiqua au général des troupes, son frère. Celui-ci lui conseilla de se rendre à l'invitation, & lui répondit qu'il le garantirait de toute insulte. Au milieu du repas, la princesse demanda d'un ton fier à Liu-kia, pourquoi il publiait partout que l'empereur ne devait pas gouverner les États de Nan-yuei, & que le peuple ne tirerait aucun avantage de son administration. Ce ministre sentit où elle en voulait venir ; il se leva de table & sortit précipitamment. La princesse le poursuivit une pique à la main, & l'aurait percé, si le jeune prince son fils ne lui eût arrêté le bras.

Outré de colère, Liu-kia joignit son frère, & après avoir fait retirer les troupes, ils consultèrent ensemble sur le parti qu'ils prendraient. Cette scène interrompit le festin ; tous les grands accoururent chez Liu-kia, & furent d'avis de prendre les armes, pour s'opposer aux entreprises de la princesse contre leur liberté.

De son côté la princesse avait dépêché un courrier à l'empereur, pour lui demander du secours contre Liu-kia, qu'elle accusait de révolte. Han-ou-ti fit partir Kieou-yo, frère de la princesse, avec un détachement de deux mille hommes. Liu-kia & les partisans de la liberté ne s'étaient point encore ouvertement déclarés. Ils prirent les armes à la nouvelle de la marche des impériaux, & répandirent un manifeste pour <sup>p.057</sup> justifier

leur conduite : ils reprochaient à la princesse d'être née chinoise ; d'entretenir un commerce criminel avec Chao-ki ; de mépriser la famille de leur prince, dont elle ne cherchait que la destruction : ils protestaient n'avoir pris les armes que pour en maintenir les descendants sur le trône, & finissaient par inviter tous ceux qui étaient affectionnés à la famille de Tchao à se joindre à eux. Ce manifeste produisit l'effet qu'ils en attendaient : on courut aux armes, le palais fut investi & la princesse massacrée avec son fils. Tchao-kien-té, neveu de Tchao-hou, fut unanimement reconnu prince de Nan-yuei. Kieou-yo, frère de la princesse, se retira en diligence avec les deux mille hommes qu'il lui avait amenés, & n'osa rien entreprendre pour venger sa mort.

Le dernier jour de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

A la nouvelle de la révolte de Liu-kia, l'empereur fit expédier l'ordre à quatre de ses généraux d'entrer dans les États de Nan-yuei, par quatre endroits différents : Lou-pou-té fut commandé pour y pénétrer par Kouo-yang <sup>1</sup> ; Yang-pou, par Yu-tchang <sup>2</sup>, Yen, par Ling-ling <sup>3</sup>, & Kia, par Tsang-ou <sup>4</sup>. Il leur assigna Pou-yu <sup>5</sup> pour le point de leur réunion. **111.** Yang-pou s'empara, tout en arrivant, de Siun-hai, & prit d'assaut Ché-men <sup>1</sup>, où Lou pou-té le joignit. Ces deux généraux se rendirent à Pou-yu ; mais n'y trouvant pas les autres, ils p.058 continuèrent leur marche & vinrent assiéger la capitale de Nan-yuei. Le soir même, que cette place fut investie, Yang-pou, après une attaque soutenue avec beaucoup de vigueur, emporta un des faubourgs, où il mit le feu & le réduisit entièrement en cendres.

Lou-pou-té s'avança aussitôt avec le corps qu'il commandait. Il traita si bien les prisonniers qu'il fit dans plusieurs sorties des assiégés, que

---

<sup>1</sup> Tchou-tcheou du Hou-nan.

<sup>2</sup> Nan-tchang-fou du Kiang-si.

<sup>3</sup> Yong-tcheou-fou du Hou-nan.

<sup>4</sup> Ou-tcheou-fou du Kouang-si.

<sup>5</sup> Pou-yu-hien du Kouang-tong.

ceux-ci, en étant instruits, désertèrent par bandes pour se rendre au camp des impériaux. Tchao-kien-té, nouveau prince de Nan-yuei, ne se croyant plus en sûreté dans la ville, profita de la nuit pour se sauver du côté de la mer : mais Lou-pou-té, averti de sa fuite, fit courir après lui ; il fut atteint & ramené. Ainsi avant que les deux autres généraux eussent fait la jonction avec ceux qui venaient de faire le siège de la capitale, toute la principauté de Nan-yuei se trouva soumise & la guerre terminée. L'empereur divisa ce pays en neuf gouvernements ; savoir : Nan-hai <sup>2</sup>, Tsang-ou <sup>3</sup>, Yu-lin <sup>4</sup>, Ho-pou <sup>5</sup>, Kiao-tchi <sup>6</sup>, Kieou-tchin <sup>7</sup>, Gé-nan <sup>8</sup>, Tan-eulh <sup>9</sup> & Tchou-yang <sup>1</sup>.

Yu-chen, prince de Tong-yuei, informé des préparatifs de cette expédition, craignant qu'on ne vînt après tomber sur lui, fit de nouvelles levées, approvisionna ses magasins & <sup>p.059</sup> garnit ses arsenaux ; mais quand il fut que le prince de Nan-yuei était prisonnier, & qu'on avait démembré sa principauté pour en former différents départements gouvernés par les officiers de l'empereur, il eut la témérité, dans la persuasion qu'il éviterait un sort semblable, de prendre lui-même le titre d'empereur, & de se faire reconnaître des siens sous le nom de *Ou-ti* ou *empereur belliqueux*. Cette démarche arrogante fut cause de sa perte ; car Han-ou-ti, qui n'avait eu aucunement dessein de lui faire une guerre, dont la difficulté des chemins & la situation de ses États rendaient le succès fort douteux, ne fut pas maître du ressentiment que lui donna l'orgueil de ce prince. Après l'avoir fait décider dans son conseil, il envoya ordre à Yang-pou, Ouang-ouen-chou & Yuei-heou de se mettre en marche à la tête chacun d'une division. Le premier prit sa route par

---

<sup>1</sup> A vingt ly au nord-ouest du Kouang-tong.

<sup>2</sup> Kouang-tcheou-fou du Kouang-tong.

<sup>3</sup> Ou-tcheou-fou du Kouang-si.

<sup>4</sup> Sin-tcheou-fou du Kouang-si.

<sup>5</sup> Lien-tcheou-fou de Kouang-tong.

<sup>6</sup> Tai-ping-fou du Kouang-si.

<sup>7</sup> Nan-ning-fou du Kouang-si.

<sup>8</sup> Terres au sud du tropique.

<sup>9</sup> Kiong-tcheou-fou du Kouang-tong.

Ou-lin <sup>2</sup>, le second par la montagne Mei-ling <sup>3</sup>, & le troisième par Jo-sié <sup>4</sup>.

**110.** A l'approche des impériaux, Yao-ouang-kiu-kou, général des troupes de Tong-yuei, voyant l'impossibilité de résister en même temps à ces trois attaques différentes, qui menaçaient déjà leurs frontières, & dans l'espérance encore d'obtenir pour lui cette principauté, tua Yu-chen & vint, à la tête des troupes de Tong-yuei, se soumettre aux généraux de l'empereur.

Pour ôter toute occasion aux peuples de Tong-yuei <sup>5</sup> de causer de nouveaux troubles, l'empereur ordonna à ses généraux de les transporter entre le Kiang & le Hoai-ho, & de faire un désert de ce vaste pays & de ses montagnes. Ainsi cette <sup>p.060</sup> transplantation dérangerait entièrement les vues ambitieuses de Yao-ouang-kiu-kou.

Lorsque Han-ou-ti se vit maître des peuples du midi, qui jusqu'à lui n'avaient pas été réunis à l'empire, il voulut tenter si sa bonne fortune le suivrait jusqu'au pays des Tartares. Après avoir tenu un grand conseil sur cette entreprise, il déclara que son dessein était d'y aller en personne sous prétexte de visiter les limites septentrionales de ses États, afin de mettre la dignité impériale à couvert, si le succès ne lui était pas favorable. Cette sage précaution ne lui fut pas inutile.

Il nomma douze de ses meilleurs généraux pour l'accompagner, & cent quatre-vingt mille hommes de troupes d'élite, pour servir en cas de besoin. Il prit son chemin par Yun-yang <sup>6</sup> & Ou-yuen <sup>7</sup>, passa le Hoang-ho & fut à Sou-fang <sup>8</sup>, où il fit quelque séjour.

---

<sup>1</sup> Tan-cheou de la dépendance de Kiong-tcheou-fou.

<sup>2</sup> Sur les confins de Po-yang-hien de Sao-tcheou-fou du Kiang-si.

<sup>3</sup> Près de Nan-ngan-fou du Kiang-si.

<sup>4</sup> A quarante-cinq ly au sud-est de Chao-hing-fou du Tché-kiang.

<sup>5</sup> La province de Fou-kien.

<sup>6</sup> Il était à soixante-dix ly au nord-ouest de King-yang-hien de Si-ngan-fou.

<sup>7</sup> Chin-mou-hien de Yen-ngan-fou du Chen-si.

<sup>8</sup> Ning-hia-ouei du Chen-si.

Ce fut de là qu'il envoya Kouo-ki au *tchen-yu* des Tartares, pour l'engager à se soumettre.

— L'empereur mon maître, lui dit-il, a réduit tous les peuples du sud sous son obéissance ; les têtes de leurs princes sont encore exposées à Tchang-ngan, à la vue de tout le monde : si vous croyez pouvoir le disputer à une si grande puissance, l'empereur est venu visiter ses frontières en personne, il est en état de vous bien recevoir ; mais si vous avouez votre faiblesse, il faut vous soumettre & vous reconnaître son sujet ; autrement vous avez tout à redouter des effets de sa colère.

Le *tchen-yu* qui ne s'attendait pas à un discours aussi hardi, <sup>p.061</sup> en fut si révolté, qu'il aurait fait mourir Kouo-ki, sans la considération d'éviter une guerre, dont il craignait les suites ; il se contenta de le retenir prisonnier. A cette nouvelle, que l'empereur fit semblant d'ignorer, il partit de Sou-fang, renvoya une partie de ses troupes, & prit le chemin de la montagne Kiao-chan <sup>1</sup>, pour y visiter le tombeau de l'empereur Hoang-ti.

Après lui avoir fait les cérémonies comme à un des plus grands empereurs de la Chine, il prit la route de Heou-chi <sup>2</sup>, fut à la montagne Tai-chan <sup>3</sup>, & poussa jusqu'aux bords de la mer, d'où il reprit enfin le chemin de Tchang-ngan : il fit dans ce voyage dix-huit mille ly, laissant partout des marques de sa libéralité envers le peuple, auquel il distribua une somme d'argent considérable & plus de cent mille pièces de soie.

Cette même année, en automne, il parut une comète aux étoiles *Tong-tsing* ; il en parut une autre, presque en même temps aux étoiles *San-taï*.

---

<sup>1</sup> Au nord de Tchong-pou-hien de Yen-ngan-fou dans le Chen-si.

<sup>2</sup> A vingt ly au sud de Yen-ssé-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

<sup>3</sup> Dans le Chan-tong.



**109.** L'année suivante, l'empereur réduisit sous sa puissance le royaume de Tchao-sien <sup>1</sup>. Lorsque le royaume de Yen était dans son état le plus florissant, Tchen-pen, prince de Yen, s'empara du pays de Tchao-sien. Les *Tsin*, devenus maîtres de toute la Chine, détruisirent les princes de Yen, & mirent les bornes de leur empire au fleuve Leao-ho, en regardant tout ce qui était au-delà comme étranger. Les princes de *Han*, parvenus au trône impérial, trouvèrent que ces pays étaient trop éloignés pour les garder, & rétablirent les limites comme p.062 elles étaient anciennement, en les fixant à la rivière Pei-choui. Alors Ouei-man, se disant de la famille des princes de Yen, s'attacha beaucoup de monde, à la faveur de ce nom : il changea d'habillement, en prit un étranger, & passa la rivière Pei-choui à leur tête, pour aller s'établir dans le pays que les princes de Han avaient abandonné ; après quoi, pénétrant plus avant, il se rendit maître du pays de Tchao-sien, s'en fit reconnaître roi, & plaça sa cour à Ouang-hien.

Sous la régence de l'impératrice Liu-heou, le gouverneur des frontières de l'empire regardant Ouei-man comme sujet de la Chine, lui écrivit pour lui recommander de veiller à la garde des limites, & d'empêcher les Tartares de les insulter & d'entrer en Chine, à moins qu'ils ne vinssent pour traiter de la paix ou faire quelque alliance.

Ouei-man accepta la commission, & fut en profiter pour s'agrandir & s'affermir dans son nouveau royaume. Il se saisit d'abord d'une petite ville peu éloignée de ses limites, & les poussant ensuite insensiblement plus loin, il se fit un État de plusieurs mille ly d'étendue, qu'il transmit à ses descendants jusqu'à Yeou-kiu, qui le possédait sous Han-ou-ti. Ce prince l'aurait sans doute laissé régner en paix, s'il n'avait donné retraite à une multitude de Chinois, qui dans les temps difficiles s'y étaient réfugiés, sans qu'on en vît revenir aucun. Cette année l'empereur ordonna à Ché-ho, un des officiers de sa cour, d'aller à Tchao-sien en faire des plaintes à Yeou-kiu, & lui demander qu'il renvoyât tous les

---

<sup>1</sup> De la province du Leao-tong.

Chinois qui étaient dans ses États ; mais ce prince, qui voulait tirer avantage de ces réfugiés & qui se croyait en état de soutenir une guerre contre la Chine, ne lui rendit point les honneurs dus à un envoyé de l'empereur, & ne lui donna aucune satisfaction sur l'objet de son voyage.

p.063 Ché-ho, de retour à Tchang-ngan, exagéra le peu d'égards qu'on avait eu à la cour de Tchao-sien pour le caractère dont il était revêtu & le sujet de son ambassade. L'empereur irrité, résolut de dépouiller Yeou-kiu de ses États, & nomma pour généraux de l'armée qu'il voulait y envoyer, Yang-pou & Siun-tchi.

Yeou-kiu ne s'alarma point de cette guerre, à laquelle il s'attendait & s'était préparé. Lorsqu'il apprit que les troupes chinoises étaient sur le point d'arriver sur ses limites, il envoya un détachement pour garder le passage de la rivière Pei-choui, & lui, avec le gros de son armée, fut se poster dans un lieu fort avantageux, où il attendit tranquillement qu'on le vînt attaquer.

Yang-pou, qui avait pris les devants, parut le premier en présence de l'ennemi. Comme il avait toujours été victorieux, il n'eût pas plutôt aperçu l'armée de Yeou-kiu, que, sans attendre Siun-tchi, il la fit charger ; mais il apprit alors qu'il ne faut jamais mépriser son ennemi : il fut battu & obligé de prendre la fuite.

Après cette défaite, il recueillit une partie de ses soldats dispersés, & fut avec ses débris rejoindre l'armée de Siun-tchi, qu'il trouva campée au nord-ouest d'une ville, dans la disposition d'en faire le siège, après qu'elle eut forcé le corps qui voulait lui disputer le passage du Pei-choui. Yang-pou prit son poste au midi de la place. Les troupes que commandait Siun-tchi, étaient toutes composées de soldats de Yen <sup>1</sup> & de Tai <sup>1</sup>, qui avaient alors la réputation d'être les meilleurs p.064 & les plus braves de l'empire, au lieu que celles de Yang-pou n'étaient que de nouvelles levées, qui venaient d'être battues, & ne respiraient que la

---

<sup>1</sup> Le Pé-tché-li.

paix : elles s'en expliquaient même ouvertement, & menaçaient de désertir si on ne terminait promptement cette guerre.

D'un autre côté Ni-hi-tsan, commandant de la place, qui avait beaucoup de crédit, s'était toujours opposé à la guerre & ne demandait pas mieux que de composer. Les agents du gouverneur & de Yang-pou, chargés de négocier cet accommodement, allaient & venaient fréquemment de la ville au quartier de Yang-pou, & de ce quartier à la ville. Siun-tchi, qui voulait emporter la place d'assaut, en prit de l'ombrage & rejeta absolument toute proposition de paix : il fit même redoubler les attaques ; mais après avoir poussé avec vigueur les travaux pendant plusieurs mois, désespérant de forcer la ville, il entra en pourparler & offrit aux assiégés une capitulation avantageuse. Le commandant, piqué de ce qu'il avait rompu les premières négociations, refusa de traiter avec lui ; ce qui occasionna une dispute fort vive entre les deux généraux chinois.

Le bruit de leur démêlé étant parvenu jusqu'à la cour, l'empereur envoya Kong-sun-soui, gouverneur de Tsi-nan <sup>2</sup>, savoir pourquoi le siège traînait en longueur & quel était le sujet de leur différend. Kong-sun-soui, ami de Siun-tchi, fut descendre à son quartier : ce général lui insinua tout ce qu'il voulut contre la fidélité de son collègue. Le commissaire de la cour reçut toutes les impressions défavorables que son ami lui donna contre Yang-pou ; & sans approfondir l'accusation, il p.<sup>065</sup> le fit arrêter, & ordonna aux soldats de sa division de passer sous le commandement de Siun-tchi, après quoi il retourna rendre compte de sa commission.

**108.** Avant son arrivée, l'empereur était déjà instruit de sa conduite, & de l'injustice qu'il avait faite à Yang-pou ; ce prince lui laissa débiter à son aise toutes les faussetés qu'il voulut, & après qu'il eut achevé de parler, il lui fit le détail des manœuvres auxquelles il s'était prêté, pour

---

<sup>1</sup> Le pays de Tai-tong-fou.

<sup>2</sup> Tsi-nan-fou du Chan-tong.

servir la vengeance de Siun-tchi & épouser une querelle excitée par sa jalousie. Kong-sun-soui resta confondu en voyant sa fourberie dévoilée. L'empereur, pour le punir de son infidélité à ses ordres, le livra au tribunal des crimes, qui le condamna à mourir.

Siun-tchi triomphait d'avance de la chute de Yang-pou, & se promettait de s'élever par sa ruine, lorsqu'il aurait achevé une expédition dont il était venu à bout d'écarter son concurrent. Dans cette vue, il poussa encore plus vivement le siège. Le gouverneur se voyant sur le point d'être forcé, envoya un émissaire au camp de Yeou-kiu, pour engager ses amis à s'en défaire : le gouverneur en fut servi comme il le désirait ; muni de la tête de Yeou-kiu, il rendit la place & se mit en possession du royaume de Tchao-sien, qui fut divisé en quatre provinces dépendantes de la Chine.

Après ce succès, Siun-tchi reprit le chemin de la cour, ignorant ce qui s'était passé dans l'instruction du procès de Kong-sun-soui & qu'il fût accusé d'être l'auteur du complot tramé contre Yang-pou. A son arrivée, le tribunal des crimes le fit arrêter, & ayant tiré de lui l'aveu de ses menées, il le fit exécuter publiquement peu de jours après son retour. Yang-pou fut mis en liberté, & perdit cependant son emploi pour s'être laissé battre.

p.066 La guerre de Tchao-sien ne fut pas la seule qui occupa l'empire : le général Kou-tchang soumit dans le même temps, sans coup férir, les royaumes de Lao-chin & de Mi-mo <sup>1</sup>, sur lesquels il tomba à l'improviste. Marchant ensuite vers le royaume de Tien <sup>2</sup>, il le reçut sous l'obéissance de l'empereur & l'érigea en province, sous le nom de Tcheou-kiun, dont il fit le roi gouverneur, en lui laissant la liberté de conduire ses peuples suivant leurs anciennes coutumes.

---

<sup>1</sup> Ils étaient sur les limites du Ssé-tchuen & du Yun-nan, partie dans une province, partie dans l'autre.

<sup>2</sup> Yun-nan-fou & ses dépendances.

Cette même année, à la douzième lune, & au fort de l'hiver, il y eut des orages affreux : il tomba de la grêle d'une grosseur extraordinaire, qui tua beaucoup de monde & de bestiaux.

Quelque temps après, l'empereur envoya Tchao-pou-nou avec une armée contre Kou-chi, roi de Leou-lan ou Chen-chen, à l'ouest de la Chine, pour venger l'insulte qu'il avait faite à son envoyé, en le retenant prisonnier. Kou-chi était ami des *Hiong-nou*, dont il était, pour ainsi dire, les yeux & les oreilles. Cette raison déterminait encore l'empereur à lui faire la guerre.

Lorsque le général chinois fut à une dizaine de ly de sa capitale, il se mit à la tête de sept cents cavaliers, pour aller reconnaître la place. Les ennemis sortirent pour venir à sa rencontre. Tchao-pou-nou les repoussa avec tant de vigueur, qu'il entra pêle-mêle avec eux dans la ville, où il répandit tellement l'épouvante, que la garnison mis bas les armes. Kou-chi fut fait prisonnier & envoyé à Tchang-ngan.

Tchao-pou-nou, sans perdre de temps, fait prendre la route du nord-ouest à ses troupes, & va attaquer le royaume de <sup>p.067</sup> Tché-ssé : ceux-ci, effrayés de la réduction rapide de Leou-lan, ne firent qu'une très faible résistance ; non plus que les royaumes de Ou-sun, de Ta-ouan, & tous les autres qui avaient refusé de se soumettre, lorsque Tchang-kien y fut envoyé de la part de l'empereur. Après ces conquêtes, qui n'avaient presque coûté que la peine de se présenter, Tchao-pou-nou revint par Yu-men <sup>1</sup> à Tchang-ngan.

**107.** Depuis que Ouei-tching & les autres généraux avaient poussé les Tartares *Hiong-nou* jusqu'au-delà du Cha-mo, ils étaient demeurés paisibles, & n'avaient plus fait de courses sur les terres de l'empire : leur occupation durant cette trêve, avait été la chasse & l'exercice presque continuel de la flèche. Pour ôter tout soupçon aux Chinois, ils envoyaient de temps en temps des ambassadeurs, qui étaient plutôt des espions

---

<sup>1</sup> A deux cents ly à l'ouest de Sou-tcheou dans le Chen-si.

chargés d'examiner ce qui se passait en Chine, que des agents qui venaient pour entretenir la paix entre les deux puissances.

L'empereur qui ne s'y fiait pas beaucoup, sous prétexte de répondre à l'amitié du *tchen-yu*, lui envoya Ouang-ou, pour éclairer ses démarches. Le *tchen-yu* le reçut avec beaucoup d'honneurs, & le traita en apparence avec toute la cordialité possible, jusqu'à lui promettre d'envoyer son fils aîné, l'héritier de ses États, en otage, en l'assurant de plus qu'il voulait aller lui-même à Tchang-ngan, pour contracter avec l'empereur une amitié pareille à celle de deux frères.

Ouang-ou, au retour de son ambassade, fit un grand récit de l'accueil qu'il avait reçu à la cour du *tchen-yu*. L'empereur ajoutant trop aisément foi aux promesses de ce prince, fit incessamment travailler à lui bâtir un palais, où il pût loger d'une manière digne de son rang.

p.068 Tandis qu'on faisait ces préparatifs à Tchang-ngan pour y recevoir le roi tartare, il y vint un seigneur de sa cour, qui à son arrivée tomba malade & mourut peu de temps après, quelques soins que prissent les médecins pour le sauver. L'empereur lui fit faire un magnifique cercueil & le renvoya à son prince par Lo-tchong-koué, mandarin de la cour.

Le Tartare, qui ne demandait qu'un prétexte pour recommencer ses courses, se plaignit hautement de ce que, contre le droit des gens, l'empereur avait fait mourir son envoyé : il retint Lo-tchong-koué prisonnier, & se disposa à passer le Cha-mo à la tête d'une puissante armée. A la nouvelle de sa marche, l'empereur fit partir Kou-tchang avec de bonnes troupes, pour aller occuper le poste de Sou-fang, & être à portée de s'opposer aux entreprises des Tartares.

**105.** La mort de Ou-ouei, roi des *Hiong-nou*, qui arriva comme ils étaient sur le point d'entrer sur les limites de la Chine, rompit leurs desseins. Son fils Oussélou, qui devait lui succéder, était plus à l'ouest de la cour du *tchen-yu* son père, où il tenait la sienne, avec le titre de

*Eulh-tchen-yu*, ou second roi tartare, que son père lui avait donné dès sa plus tendre jeunesse.

**104.** L'année suivante, Kong-sun-king, Hou-soui & le *Tai-ché-ling*, ou chef des historiens Ssé-ma-tsien se plaignirent à l'empereur que le calendrier était défectueux, & qu'il fallait nécessairement le réformer. L'empereur les chargea de l'examiner avec le tribunal des livres & des sciences. Le résultat de leur examen fut, que le commencement de l'année serait, par rapport aux mouvements du ciel, tel qu'il était sous la dynastie des *Hia*. L'empereur y consentit, & ordonna à Kong-sun-king, Hou-foui, Ssé-ma-tsien & d'autres habiles gens dans la connaissance p.<sup>069</sup> des mouvements célestes, de travailler à la correction du calendrier, auquel on donnerait à l'avenir le nom de *Tai-tsou-hoang-ly*.

Un des officiers que l'empereur avait envoyé à la découverte des royaumes du *Si-yu*, vit à Eulh-ssé-tching, dans le royaume de Ta-ouan, des chevaux d'une espèce rare, & voulut en acheter pour les offrir à son maître ; mais on refusa de lui en vendre à quelque prix que ce fût. De retour à Tchang-ngan, il les vanta beaucoup à l'empereur, qui fit porter au roi de Ta-ouan des sommes considérables pour avoir de ces chevaux extraordinaires. Le roi de Ta-ouan non content de refuser l'argent, défendit encore à ses sujets, sous des peines très grièves, d'en vendre aux Chinois. Ceux-ci, étonnés de ce procédé, trouvèrent cependant moyen d'en enlever quelques-uns qu'ils emmenèrent. Le roi regardant leur hardiesse comme une insulte, envoya des ordres sur leur route de les reprendre de gré ou de force. Une multitude de ces barbares fondit sur eux avec furie, & après leur avoir repris les chevaux, ils massacrèrent impitoyablement ces Chinois, trop zélés pour le service de leur prince.

L'empereur informé de cette violence, résolut de venger leur mort. Comme on lui avait dépeint les soldats Ta-ouan sans valeur & mal exercés, & qu'avec trois mille hommes de troupes réglées on pouvait s'assurer la conquête de ce royaume, il commanda pour cette expédition

quelques mille soldats, auxquels il joignit quelques dizaines de mille jeunes gens sans discipline, ramassés çà & là, plus curieux de voir la guerre que capables de la faire, & leur donna pour général Li-kouang-li, frère aîné d'une reine qu'il aimait, & qui était un officier sans expérience.

**103.** Li-kouang-li se mit en marche avec cette armée, qui eût été p.070 en état de soumettre tous ces petits royaumes barbares, si elle eût eu un chef pour la commander & si elle avait été composée de soldats aguerris. A son approche, toutes les villes par où il fallait passer pour aller attaquer Yu-tching, capitale de Ta-ouan, lui fermèrent leurs portes & lui refusèrent des vivres. Si le général chinois eût su faire la guerre, il aurait fait un exemple de la première ville dont il éprouva un refus ; mais il différa d'user de sévérité jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant Yu-tching, de peur, disait-il, de diminuer ses forces & d'échouer devant cette place ; cependant la faim & les maladies lui emportèrent plus du tiers de son armée, de sorte que quand il voulut agir, il se trouva si affaibli, que le roi de Ta-ouan en eut bon marché & l'obligea à fuir honteusement du côté de Tun-hoang <sup>1</sup>, où il ne se trouva pas la dixième partie du monde qu'il avait mené à cette expédition, le surplus étant péri de misère ou ayant été tué par l'ennemi.

Ce général, battu & réduit à une poignée de monde, dépêcha un courrier à l'empereur pour l'instruire de sa détresse, & lui demander la permission de se démettre du commandement de l'armée & de se retirer. L'empereur refusa sa démission & envoya ordre au gouverneur de Yu-men de ne laisser passer personne de ceux qui étaient partis pour cette expédition, & que si quelqu'un tentait d'entrer à Yu-men, qu'on le mît sur-le-champ à mort. Cet ordre sévère contint Li-kouang-li & ses gens à Tun-hoang, & les obligea d'y attendre leur sort.

Ce mauvais succès mit l'empereur dans une grande perplexité. Abandonner sa vengeance contre Ta-ouan, c'était compromettre

---

<sup>1</sup> A trois cents ly à l'ouest de Yu-men.



l'honneur de l'empire ; d'ailleurs l'impunité <sup>p.071</sup> pouvait exciter les peuples voisins à secouer le joug. D'un autre côté, la guerre contre les *Hiong-nou* qu'il voulait terminer auparavant, ne permettait pas de faire aucun détachement pour recruter l'armée de Li-kouang-li ; ainsi il ne trouva pas de meilleur expédient dans la conjoncture critique où il était, que d'ordonner à ce général de rester à Tun-hoang.

Le *tchen-yu* Oussélou, prince cruel & sanguinaire, ne se vit pas plutôt maître des États de son père, que sur de légers prétextes il fit mourir plusieurs des principaux d'entre ses sujets. Sa cruauté souleva tous les esprits, & la révolte était près d'éclater. Un de ses généraux profita de cette fermentation pour former le projet de le détrôner & se faire reconnaître *tchen-yu* à sa place. Mais afin d'ôter à Oussélou tout soupçon sur sa fidélité, il chercha en apparence à calmer les esprits, tandis qu'en dessous main il négociait avec les officiers chinois, chargés de la garde des limites. Il écrivit même à l'empereur le dessein qu'il avait conçu de se défaire du *tchen-yu* & de se donner à lui, s'il voulait lui prêter main forte pour venger la mort de ses compatriotes sur Oussélou, que ses cruautés rendaient de plus en plus odieux à ses sujets. Ce général lui promettait encore d'amener avec lui tous les Tartares qui étaient sous ses ordres, & d'exécuter son complot aussitôt qu'il se sentirait appuyé & qu'il serait assuré de l'approche de l'armée chinoise.

L'empereur, qui avait toujours cherché l'occasion de détruire les Tartares, mit sur pied une armée formidable, dont il donna le commandement à Kong-sun-ngao. Ce général au lieu de marcher droit aux Tartares, perdit le temps à fortifier Cheou-hiang-tching, dans la résolution de ne pas passer outre & d'y attendre l'effet des promesses du général tartare. <sup>p.072</sup> L'empereur, instruit de son dessein, lui fit dire que le poste qu'il occupait était trop éloigné, & ordonna à Tchao-pou-nou

d'aller en avant avec vingt mille chevaux jusqu'à la montagne Siun-ki-chan <sup>1</sup>.

A la nouvelle de l'approche des Chinois, le général tartare se disposa à exécuter ce qu'il avait promis ; mais Oussélou qui avait eu quelque soupçon de son complot, lui fit trancher la tête, & décampa avec son armée, composée de quatre vingt mille chevaux. Ce prince accourut à grandes journées investir Tchao-pou-nou & ses vingt mille hommes. Malgré l'inégalité du nombre, le général chinois se défendit avec toute la prudence & la bravoure d'un grand capitaine ; mais accablé par le nombre, sa petite armée fut entièrement défaite, & il ne resta rien de ses vingt mille hommes, qui furent tués ou faits prisonniers : lui-même fut pris & relégué au fond de la Tartarie. Après quoi le *tchen-yu* laissant Kong-sun-ngao à l'ouest, entra sur les terres de l'empire par Tai-tong, y mit tout à feu & à sang, & en emporta un butin immense.

**102.** Ces nouveaux ravages consternèrent la cour : les grands pressèrent l'empereur d'abandonner la guerre contre le roi de Ta-ouan. L'empereur reçut mal ce conseil, & menaça de punir sévèrement quiconque parlerait contre cette expédition, qu'il jugeait nécessaire pour soutenir la réputation de l'empire parmi les peuples de ces petits royaumes, & pour tirer vengeance de la barbarie que les Ta-ouan avaient exercée envers les Chinois qu'il avait envoyés dans leur pays.

Dans ces entrefaites on reçut à la cour la nouvelle de la mort de Oussélou, & que son oncle Hiou-li-hou avait été <sup>p.073</sup> élu *tchen-yu*. Ce changement, qui devait nécessairement occuper pendant quelque temps les Tartares chez eux, détermina l'empereur à recommencer la guerre contre les Ta-ouan. Il rappela la cavalerie qui était sur les frontières, & mit en liberté la plupart des prisonniers, à condition qu'ils serviraient. Il forma une armée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, qu'il fit partir pour aller joindre Li-kouang-li à Tun-hoang : elle était composée de tout

---

<sup>1</sup> Elle est au pays des Tatan, à deux mille cent ly au nord-ouest de Sou-fang ou Ning-hia-ouei.

ce qu'on avait pu rassembler de jeunes gens. Il la fit suivre par cent mille bœufs, trente mille chevaux, dix mille chameaux, & autres bêtes de somme, conduites par des ouvriers, des marchands & des laboureurs, qu'on prit indistinctement & qu'on obligea à mener ces convois.

Li-kouang-li, par le conseil des nouveaux officiers qu'on lui avait envoyés, fit publier qu'il traiterait avec douceur toutes les villes qui se soumettraient ; mais qu'il ferait passer au fil de l'épée les habitants de celles qui feraient résistance. Après la publication de cet ordre, il détacha trente mille chevaux pour aller investir la capitale de Ta-ouan, & suivit ce détachement avec le reste de l'armée pour en faire le siège dans les formes. Le roi de Ta-ouan soutint pendant quarante jours, avec une intrépidité & une prudence sans égales, tous les assauts qu'on lui livra, & il aurait tenu plus longtemps, sans la trahison de ses officiers, dont la plupart se révoltèrent contre lui. Voyant qu'ils seraient contraints de céder à la force, ils lui proposèrent d'abord de faire sa paix avec l'empereur ; mais ce prince, rempli de courage, rejeta avec indignation tout accommodement, & menaça même ceux qui lui en parleraient de les faire mourir : alors ses officiers, convaincus qu'ils ne pourraient rien gagner sur son esprit, lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent au général chinois, en lui faisant dire qu'ils <sup>p.074</sup> se rendraient si on leur accordait une capitulation honorable. Ils demandèrent principalement d'être maintenus dans leur liberté, en promettant de donner autant de ces chevaux qui avaient fait le sujet de la guerre, que le général en voudrait choisir, & qu'après la levée du siège ils fourniraient à l'armée tous les vivres dont elle aurait besoin mais que si on les refusait, ils commenceraient par tuer tous leurs chevaux & s'enseveliraient ensuite sous les ruines de leur ville.

Li-kouang-li préféra de les recevoir à composition, plutôt que de les réduire au désespoir. Après qu'il eut signé la capitulation, on lui amena un grand nombre de chevaux, parmi lesquels il choisit quelques dizaines des plus beaux, & trois mille d'une qualité inférieure. Ce général établit

Mou-fou gouverneur du royaume de Ta-ouan, & après lui avoir fait jurer de vivre en bonne intelligence avec l'empire, il se mit en marche pour retourner à la Chine.

Cette conquête en imposa aux royaumes voisins. Chacun des princes qui les gouvernaient envoya ses enfants ou ses frères en otage, pour marque de sa soumission & comme un gage de sa fidélité. Cependant si cette expédition fut glorieuse à l'empire, elle lui coûta cher : il ne revint pas plus de mille chevaux de toute cette grande armée. Ce n'est pas qu'elle eût souffert de la disette de vivres, ni que le fer ennemi en eût fait périr beaucoup ; mais les officiers, plus occupés du soin de s'enrichir, qu'à faire observer la discipline, laissaient débander leurs soldats, qui se répandaient dans les villages pour piller, étaient assommés par les paysans. Ce brigandage fut la véritable cause de la ruine de cette belle armée.

**101.** Li-kouang-li de retour à Tchang-ngan, fut accueilli de l'empereur, qui le créa prince de Hai-si. Les officiers de son armée <sup>p.075</sup> furent récompensés suivant le compte qu'il rendit de leurs services : l'empereur fit distribuer quarante mille *taëls* à ses soldats, & ordonna de bâtir, de distance en distance, de petits forts sur le chemin depuis Tun-hoang jusqu'au lac Yen-tsé. Il fit garder les postes de Lun-taï <sup>1</sup> & de Yeou-kiu-li <sup>2</sup> par quelques centaines de soldats, auxquels on assigna des terres pour leur subsistance. On mit de semblables garnisons dans les autres places du *Si-yu*, afin de retenir ces peuples, nouvellement soumis, dans l'obéissance.

La nouvelle de la mort du *tchen-yu* Hiou-li-hou, auquel son frère Tsié-ti-heou, encore jeune, avait succédé, étant parvenue à la cour dans ces circonstances, l'empereur, qui se crut maître des royaumes de *Si-yu*, s'imagina qu'il était en état d'obliger les *Hiong-nou* à le reconnaître aussi

---

<sup>1</sup> Au nord-ouest environ mille ly de Tché-ssé ou Chen-chen.

<sup>2</sup> Il est à l'est de Lun-taï.

pour leur souverain. Il convoqua une assemblée des grands, pour leur communiquer son dessein, & leur dit :

— Han-kao-ti & l'impératrice Liu-heou m'ont laissé le soin de les venger, l'un de l'affront qu'il reçut à Ping-tching, lorsque les Tartares l'y tenaient enfermé, & l'autre de la lettre arrogante que Mé-té leur *tchen-yu* eut l'insolence d'écrire à cette princesse. Siang-kong, prince de Tsi, fut autrefois les punir d'une insulte qu'ils firent à ses ancêtres : je ne dois pas être moins sensible que lui aux affronts qu'ils ont faits à ma famille : le châtiment, quoique tardif, n'en est pas moins mérité. Confucius, dans son *Tchun-tsiou*, loue Siang-kong de s'en être vengé à la neuvième génération : je dois l'imiter, & je vous ai assemblés pour vous faire part de la résolution que j'en ai prise.

<sup>p.076</sup> Le nouveau *tchen-yu*, prince d'une sagesse & d'une prudence au-dessus de son âge, fut averti des desseins de l'empereur contre lui : il fit venir Lo-tchong-koué & quelques autres officiers chinois, qui étaient prisonniers de guerre, & leur dit :

— L'empereur votre maître, dans la crainte que je n'entre sur ses terres, veut donc me faire la guerre ? Songe-t-il que je ne suis qu'un enfant & que je dois l'honorer comme mon ancien ? Pour preuve du respect que je lui porte, je vous rends la liberté ; allez, retournez dans votre patrie, & qu'un de mes officiers vous accompagne, pour assurer votre prince de la sincérité de mes sentiments.

Arrivés à Tchang-ngan, sur le récit qu'ils firent à l'empereur de ce que le *tchen-yu* les avait chargés de lui dire de sa part, ce prince s'étendit sur l'éloge du jeune roi tartare & renonça au dessein qu'il avait de lui faire la guerre. **100.** Au commencement de l'année suivante, il lui envoya Sou-ou, Tchang-feng & Tchang-choui, trois de ses principaux officiers, pour entretenir l'union & la paix entre les deux peuples. Le

*tchen-yu* prit surtout Sou-ou en affection, & chercha les moyens de se l'attacher. Il avait alors à son service un Chinois, nommé Ouei-liu, qui dans une pareille ambassade avait quitté l'empereur pour se donner aux Tartares. Ce fut lui que le *tchen-yu* employa pour sonder Sou-ou. Ouei-liu lui fit un tableau séduisant de la fortune brillante qu'il avait faite parmi les Tartares : il lui vanta le degré de puissance où il était monté ; plusieurs dizaines de mille hommes soumis à ses ordres ; des montagnes à lui appartenantes, remplies de chevaux & de bestiaux :

— La même faveur vous attend, ajouta-t-il ; le *tchen-yu* vous aime ; il goûte votre esprit : avec du mérite & du courage comme vous en avez, vous êtes déplacé dans une cour où <sup>p.077</sup> tant d'envieux s'opposeront toujours à votre élévation.

L'étonnement où cette proposition jeta Sou-ou le rendit muet : Ouei-liu le crut ébranlé, & pour achever de le décider,

— Pourquoi balancer ? l'occasion vous rit, profitez-en ; sinon je renonce pour toujours à vous voir.

Sou-ou ne put retenir l'indignation que ces dernières paroles lui causèrent.

— Est-ce bien un Chinois qui m'excite à manquer de fidélité à mon prince ? Il a trahi son maître & cherche à rendre les autres complices de sa perfidie. Qu'il vante les bienfaits de ses ennemis, ils sont dignes d'un traître & le prix de son crime. Ouei-liu me menace de me priver de sa présence ! Qu'il sache qu'elle m'est aussi odieuse que les propositions qu'il a l'audace de me faire.

Ces reproches sanglants piquèrent Ouei-liu, au point qu'il peignit au *tchen-yu* le refus de Sou-ou comme une insulte. Ce prince irrité ordonna de le jeter dans une citerne & de ne lui donner aucune nourriture : le malheureux Sou-ou fut réduit à se sustenter de neige & des poils d'un étendard fait d'une queue de vache. Il vécut ainsi plusieurs jours ; les

Tartares qui le virent plein de vie, le regardèrent comme un esprit. Le *tchen-yu* le fit encore sonder, & le trouvant constamment fidèle à son maître, il lui dit qu'il consentait à ce qu'il retournât dans sa patrie, à condition qu'il irait auparavant prendre soin d'un troupeau de moutons qu'il avait sur les bords de la mer du nord, & qu'il fallait qu'il lui en apportât un agneau, quoiqu'il n'y eût dans ce troupeau aucune brebis. Après le départ de Sou-ou, le *tchen-yu* dispersa ses compagnons, persuadé qu'il ne pourrait remplir la condition qu'il avait mise à son retour.

**99.** L'empereur informé de ces mauvais traitements, donna ordre à Li-kouang-li d'entrer à main armée dans le pays des Tartares, <sup>p.078</sup> pour en tirer raison & redemander ses gens. Le général chinois eut d'abord quelque avantage sur des postes avancés, & tua aux ennemis près de dix mille hommes. Le gros de l'armée tartare n'avait point encore paru ; elle accourut au secours de ses avant-gardes, & tourna les Chinois afin de leur couper tout chemin pour tirer des vivres & pour leur retraite. Aussitôt que la grande armée des Tartares déboucha, celle des Chinois, inférieure en nombre, se retrancha dans ses lignes & chercha à éviter une action dont elle craignit l'événement. De leur côté, les Tartares qui avaient souvent éprouvé la bravoure des troupes chinoises, se contentèrent de les tenir bloquées & de les serrer si étroitement, que rien ne pouvait entrer dans leur camp. La disette de vivres & les maladies emportaient beaucoup de monde aux Chinois. Tchao-tchong-koué, officier de résolution, pressait sans cesse son général de se faire jour à travers l'ennemi : désespérant de pouvoir l'y déterminer, ce brave officier osa le tenter avec la troupe qu'il avait à ses ordres.

Après avoir examiné l'endroit où il espérait trouver le moins de résistance, il sort des retranchements le sabre à la main, accompagné de quelques centaines de ses braves, passe sur le ventre aux Tartares, revient ensuite sur eux & engage un combat rude & sanglant. Le général Li-kouang-li le suit de près & profite de l'ouverture qu'il lui a faite pour

sortir du camp avec le reste de l'armée. Les Chinois animés par Tchao-tchong-koué font des prodiges de valeur ; mais accablés par le nombre il en échappe à peine au fer des Tartares la sixième partie, qui se sauve couverte de blessures, de même que Tchao-tchong-koué : le seul Li-kouang-li en fut exempt.

L'empereur loua publiquement la résolution & la bravoure de Tchao-tchong-koué ; il voulut lui-même compter ses <sup>p.079</sup> blessures, & trouva qu'il en avait reçu vingt à cette journée meurtrière & funeste aux Chinois. Cet officier fut libéralement récompensé, mais on parlait en des termes peu honorables de Li-kouang-li. Li-ling, petit-fils de ce général, sensible à ces propos injurieux, demanda à l'empereur la permission d'aller venger sur les Tartares l'affront que son aïeul en avait reçu. Li-ling était un jeune homme plein de feu & de courage ; habile à tirer de la flèche, soit à pied soit à cheval, il excellait surtout à commander l'infanterie. Aimé des soldats, qui marchaient avec confiance sous ses ordres, on leur voyait une contenance fière & intrépide quand il les commandait. L'empereur lui permit de partir avec cinq à six mille fantassins qu'il avait lui-même dressés ; mais persuadé que son expédition n'aurait pas grand succès sans cavalerie, il donna ordre à Sou-pou-té de le suivre avec un détachement de cavalerie, & de le soutenir s'il était attaqué.

A la neuvième lune, Li-ling se mit en marche avec sa petite armée, & poussa jusqu'à la montagne Siun-ki-chan, où il rencontra les Tartares, qui le voyant venir à eux avec une poignée de monde, le méprisèrent & se contentèrent de détacher quelques mille chevaux pour escarmoucher avec lui. Li-ling les laissa approcher à la portée de la flèche, & faisant une décharge générale sur les chevaux, presque tous les Tartares furent démontés ; alors le jeune général chinois tombant sur eux avec son infanterie, en coucha une grande partie sur le carreau. Le *tchen-yu* étonné de la défaite des siens, accourut avec ses meilleures troupes pour les venger. Li-ling l'attendit de pied ferme, & fit faire des décharges si à



propos, que les Tartares perdirent encore plusieurs mille des leurs dans cette seconde action, sans pouvoir rompre les Chinois. Ce nouvel échec aurait déterminé le *tchen-yu* à la retraite, si un déserteur<sup>p.080</sup> de l'armée de Li-ling, nommé Koan-kan, n'eût assuré à ce roi tartare que les Chinois n'avaient plus de flèches, & qu'il lui serait facile de les vaincre.

Cependant Li-ling satisfait de ce coup de main, retournait triomphant, lorsqu'il vit à l'improviste les Tartares sur ses traces. Ils firent filer un détachement considérable de cavalerie au midi de sa route, pour l'empêcher d'être secouru. Ce détachement le harcelait sans cesse ; mais Li-ling espérait d'en être bientôt délivré par la cavalerie de Sou-pou-té qu'il attendait, & qui aurait dû avoir fait plus de diligence. Ce jeune commandant regagnait la Chine toujours battant les Tartares, sans qu'ils pussent entamer sa colonne d'infanterie. Après quelques jours de marche, manquant de flèches & de vivres, ne voyant point paraître Sou-pou-té, fatigué par les ennemis qui lui tuaient continuellement du monde, sans pouvoir se défendre, il prit le parti de mettre bas les armes & de servir chez les Tartares, plutôt que de reparaître devant l'empereur après sa défaite.

A la nouvelle de cette défection, l'empereur entra dans une violente colère contre Li-ling, en présence de toute sa cour. Le seul Ssé-ma-tsien, qui était le *Tai-ché-ling* ou président du tribunal de l'histoire, osa prendre sa défense : il alléguait pour sa justification le respect que ce jeune militaire avait toujours eu pour son père & pour sa mère ; sa fidélité envers ses amis ; son zèle pour le service de l'État, dont il avait donné une preuve en allant de son gré, & sans être commandé, contre les ennemis : que s'il avait essuyé un échec, le plus grand capitaine y était exposé ; mais que Li-ling n'avait succombé que parce qu'il avait épuisé ses flèches dans deux combats, où il avait tué plus de quinze mille hommes aux ennemis, &<sup>p.081</sup> que s'il eût été secouru par Sou-pou-té, il eût reparu à la cour couvert de gloire. En un mot, qu'il avait fait une retraite dont il n'y avait point d'exemple, se défendant toujours, quoique

dénué des armes nécessaires pour repousser l'ennemi ; & que s'il n'était pas resté sur la place, on ne devait pas l'imputer à un manque de bravoure, ni de ne s'être pas exposé comme le moindre soldat, mais à la fortune & au sort des armes.

L'empereur était trop irrité pour entendre à aucune justification ; il en fit même un crime à Ssé-ma-tsien, & lui reprocha de s'être laissé gagner par les amis de Li-ling, dont il avait plus à cœur les intérêts que la gloire de l'empire. Il lui dit qu'il mériterait d'être puni de mort lui & toute sa famille, pour avoir parlé en faveur d'un sujet infidèle ; mais que par grâce il le condamnait à être fait eunuque, afin de le rendre incapable d'avoir des descendants qui commissent la même faute envers leur prince. Ssé-ma-tsien paya chèrement son zèle pour la vérité, & subit un supplice déjà en usage sous les premiers empereurs.

**97.** L'an 97, Han-ou-ti, pour se venger de tant de pertes, envoya sur les frontières une armée nombreuse, commandée par quatre généraux & Li-kouang-li en chef. Le *tchen-yu* Tsiou-ti-heou fit conduire sa femme & ses enfants avec son bagage au nord de la rivière de Siu-ou-choui, & s'avança à la tête de cent mille hommes de cavalerie au devant des impériaux, qu'il battit complètement, prit leurs équipages & se retira chargé de leurs dépouilles dans son pays. **96.** Cette expédition fut la dernière de ce roi des Tartares, car ayant pris les devants & laissé son armée sous la conduite de ses deux fils, à peine fut-il arrivé à son camp, qu'il tomba malade & <sup>p.082</sup> mourut avant que ses fils s'y fussent rendus. L'aîné, qui le suivait le premier, apprenant que son père avait nommé le plus jeune son successeur, quoiqu'aux portes du camp, n'osa, par respect, pénétrer plus avant, & dépêcha un officier à son frère pour l'informer des dernières volontés de leur père & l'engager à hâter sa marche. Lorsque ces deux princes se furent joints, le plus jeune refusa la couronne & contraignit son aîné à l'accepter ; ce dernier, en conséquence de cette abdication volontaire, fut proclamé *tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, sous le nom de Hou-lou-kou.

**95.** L'empereur, dont la colère contre Li-ling était refroidie, regretta d'avoir perdu un officier de ce mérite. Il fit partir Kon-sun-ngao pour l'aller trouver & l'engager à revenir. Soit que Kong-sun-ngao craignît quelque insulte de la part des Tartares, soit qu'il fut ennemi secret de Li-ling, il ne fit que mettre le pied en Tartarie, & revint sur ses pas rapporter à l'empereur qu'il avait appris que Li-ling était dans la plus grande faveur auprès du *tchen-yu*, avec lequel il avait de fréquents entretiens sur la manière d'attaquer la Chine & de repousser ses troupes. Dans l'empirement que ce rapport lui causa, l'empereur fit mourir la femme, les enfants & toute la famille de Li-ling. **94.** Le *tchen-yu* qui apprit cette violente exécution, ne douta point qu'elle n'eût ulcéré le cœur de Li-ling, & que cet officier ne lui demeurât attaché, afin de chercher l'occasion de s'en venger ; mais pour lui prouver l'estime qu'il faisait de lui & le consoler de cette perte, il lui donna en mariage sa fille, princesse pourvue d'appas & de beaucoup d'esprit : il l'éleva à la dignité de prince & le nomma chef de son conseil.

**93.** La quarante-huitième année du règne de Han-ou-ti, il y eut une éclipse de soleil.

<sup>p.083</sup> **92.** L'année suivante, comme ce prince était assis dans une salle du palais *Kien-tchang-kong*, il vit entrer par la porte de *Long-hao-men* un jeune homme d'une taille haute & bien prise, ayant la démarche fière & le sabre au côté. L'empereur, irrité de sa hardiesse, demanda à cet inconnu son nom, & comme il ne répondait point, il ordonna à l'officier de garde de l'arrêter. L'officier n'apercevant rien, regardait l'empereur d'un air stupéfait & semblait lui demander s'il ne se moquait pas de lui, ce qui le mit dans une si grande colère, qu'il le fit mourir sur-le-champ.

Cependant l'inconnu passa tranquillement dans le jardin de *Chang-lin-yuen*. L'empereur en fit aussitôt fermer les portes & y mit de la cavalerie, qui pendant dix jours consécutifs y fit une patrouille exacte, sans découvrir personne. On fit les mêmes perquisitions, & sans plus de succès, dans tout Tchang-ngan. Les *tao-ssé* firent sur cette apparition de

grands raisonnements, qui les accréditèrent encore plus dans l'esprit de l'empereur.

**91.** L'an 91, ces mêmes *tao-ssé*, dont la cour était remplie, y causèrent un grand bouleversement. L'empereur, à l'âge de vingt-neuf ans, avait eu un fils, qu'il désigna par la suite son successeur, déterminé à ce choix par les belles qualités du jeune prince. Comme il lui connaissait beaucoup de sagacité, un jugement droit & sain, & une prudence consommée, dès l'instant qu'il l'eut nommé l'héritier de l'empire, il se reposa entièrement sur lui de la plupart des affaires du dehors. Cependant la différence des caractères du père & du fils avait presque formé deux partis à la cour. Le jeune prince ne respirait que la douceur, l'affabilité & la bienfaisance. Il avait pour partisans tous les grands qui étaient doués de ces qualités. <sup>p.084</sup> Les gens sévères, & c'était le plus grand nombre, blâmaient ces heureuses inclinations & cherchaient à le mettre mal dans l'esprit de l'empereur.

La princesse sa mère, chargée comme impératrice de l'administration intérieure, avait une conformité de goût & un rapport d'humeur avec lui ; aussi allait-il souvent la voir dans son palais, qui était séparé de celui de l'empereur. Ces visites fréquentes déplurent à Sou-ouen, officier de la porte du palais de cette princesse ; il en avertit l'empereur, & lui dit que le prince héritier y passait même les nuits avec les femmes de sa mère, dont il s'était fait aimer, par le moyen des magiciennes qu'elle y attirait. L'empereur parut faire peu d'attention au rapport de Sou-ouen ; mais l'impératrice alarmée, ayant découvert que Sou-ouen n'avait parlé qu'à l'instigation de Tchang-yong, conseilla à son fils de se servir de son autorité pour les faire mourir tous deux. Ce prince la rassura, en lui faisant voir combien il y avait peu à craindre que l'empereur ajoutât foi à leurs discours, étant trop éclairé pour se laisser tromper. Cependant l'empereur, retenu dans son palais par une indisposition, chargea Tchang-yong de le faire savoir au prince héritier, & de lui dire de venir lui parler. Tchang-yong, pour appuyer l'accusation de Sou-ouen, eut la

méchanceté de rapporter à l'empereur que son fils avait témoigné de la joie en apprenant sa maladie ; mais les traces des larmes qui paraissaient encore sur le visage du prince, convinquirent son père de la scélératesse de Tchang-yong, qu'il fit mourir, pour avoir cherché à le tromper par des rapports insidieux.

Ce qui fit le plus de tort au prince héritier, ce furent les *tao-ssé* & les magiciennes, dont la cour était infectée, & auxquels la superstition de l'empereur donnait une licence <sup>p.085</sup> effrénée ; les magiciennes qui servaient les dames du palais, ne s'étudiaient qu'à leur enseigner les moyens de se rendre plus aimables & à leur composer des philtres pour se faire aimer de ceux qui leur plaisaient. Ces magiciennes avaient encore quantité de petites statues, devant lesquelles elles faisaient des grimaces & des contorsions extravagantes, qu'elles appelaient des sacrifices.

Un jour l'empereur s'étant endormi après le repas, vit en songe beaucoup de statues de bois, qui un bâton à la main semblaient le menacer ; l'imagination encore troublée par ce rêve, il s'éveille en sursaut. Kiang-tchong, un de ses officiers, qui n'était pas partisan du prince héritier, saisit cette occasion pour l'accuser d'avoir dans son palais un grand nombre de ces statues, devant lesquelles les *tao-ssé* faisaient chaque jour des conjurations. L'empereur le chargea d'en faire perquisition, & de livrer les *tao-ssé* & les magiciennes au tribunal des crimes, pour les punir s'il leur trouvait les figures qu'il avait vues en songe. Kiang-tchong fureta partout le palais du prince, & fit même fouiller dans le sein de la terre, d'où l'on tira plusieurs de ces statues, l'une desquelles avait une inscription, dont le sens était, que l'empereur n'avait point de raison ; du moins Kiang-tchong chercha-t-il à accréditer cette interprétation. Le prince héritier instruit de ce qui se passait, excité par Chi-té, un de ses officiers courut chez Kiang-tchong accompagné de satellites, & fit massacrer à ses yeux sa famille. Après lui avoir reproché sa perfidie envers le fils du prince de Tchao son maître, qu'il avait

brouillé avec son père, & la scélératesse de ses menées pour le mettre mal lui-même avec l'empereur, il lui fit sauter la tête d'un coup de sabre.

Sou-ouen apprenant la violence où le prince héritier venait <sup>p.086</sup> de se porter, fut à toute bride à Kan-tchuen en avertir l'empereur, qui reçut cette nouvelle avec beaucoup de sang-froid : il se contenta d'ordonner qu'on allât dire de sa part au prince de le venir trouver. Ceux qu'il chargea de cette commission n'osèrent la faire, dans la crainte d'être traités comme Kiang-tchong ; mais afin que l'empereur ne soupçonnât point leur infidélité, ils lui confirmèrent la révolte du prince héritier, dont Sou-ouen venait de le prévenir.

L'empereur hors de lui-même, ordonna à Kiu-mao, son premier ministre, d'aller faire fermer les portes de Tchang-ngan & d'arrêter tous les révoltés. Comme il donnait cet ordre, on vint lui dire que le prince héritier faisait courir le bruit que son père était à toute extrémité & qu'il n'en pouvait revenir. La fureur où cette seconde nouvelle le mit, lui donna des forces, & tout malade qu'il était, il se leva & partit de Kan-tchuen pour se rendre au palais de *Kien-tchang-kong*. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il fit venir toutes les troupes qui avaient leurs quartiers dans le voisinage, & en donna le commandement à Kiu-mao.

Cette démarche de l'empereur fit craindre au prince héritier qu'on n'en voulût à sa vie. Il crut devoir prendre des précautions pour se mettre en état de défense. Ce prince rassembla quelques troupes, qu'il augmenta de tous les prisonniers qu'il fit élargir, & en forma deux corps, dont il donna la conduite à Che-té & Tchang-kouang, deux officiers de sa maison. Il fit encore dire à Gin-ngan, général du nord, de se tenir prêt, en cas qu'il eût besoin de son secours ; mais Gin-ngan, à qui cette querelle ne parut pas bien nette, se tint enfermé chez lui n'en voulut point sortir.

Les troupes de l'empereur, sous les ordres de Kiu-mao, <sup>p.087</sup> postées à l'ouest du palais *Tchang-yo-kong*, attendaient la jonction de celles du dehors qui étaient mandées. Le prince héritier, dans la persuasion qu'il

les battraient, fut les chercher : l'action dura cinq jours de suite avec un acharnement affreux ; on compte qu'il resta quelques dix mille hommes sur le champ de bataille, & Kiu-mao aurait eu le dessous, s'il n'eût fait répandre de tous côtés que le prince héritier s'étant révolté contre son père, on s'exposait à une perte certaine en suivant son parti, parce que les troupes des provinces allaient arriver pour fondre sur lui. Comme la plupart avaient pris les armes sans trop savoir ce qu'ils faisaient, cette menace les intimida au point que le prince se vit presque abandonné & contraint de prendre la fuite : il gagna du côté du Ho-nan, & passa par une ville dont Tien-gin était gouverneur. Tien-gin aurait pu le faire arrêter, mais il n'osa. Kiu-mao indigné de sa lâcheté, l'aurait fait mourir sur-le-champ, si Pao-ching-tchi ne lui eût représenté que Tien-gin étant de la classe des grands de l'empire, on ne pouvait le condamner à la mort sans un ordre de l'empereur. Han-ou-ti fit arrêter Pao-ching-tchi lui-même, pour avoir ouvert cet avis, & ordonna aux grands de lui faire son procès. Ce censeur de l'empire, redoutant la sévérité de leur tribunal, prévint une mort infâme, en se la donnant lui-même.

L'empereur, furieux de ce que le prince héritier osât lever l'étendard de la révolte, envoya redemander le sceau à l'impératrice & la dégrada par là de son rang. Cette princesse, sensible à cet affront, se pendit de désespoir. L'empereur fit exécuter Gin-ngan, pour être demeuré dans l'inaction durant ces troubles ; & le gouverneur Tien-gin subit la même peine, pour avoir laissé échapper le prince révolté.

<sup>p.088</sup> La vengeance de l'empereur n'épargna aucun de ceux qui avaient eu accès auprès du prince, ou qui s'étaient déclarés pour lui. Il extermina toutes leurs familles, & sa colère était si grande, que personne n'osait tenter de la fléchir : le seul vieillard Mao eut la noble fermeté de lui adresser un mémoire, dans lequel il blâmait ces excès de fureur & de sévérité, & il s'exprimait ainsi :

« J'ai toujours ouï dire que le père est comparé au ciel, la mère à la terre, & les enfants à ses productions. Lorsque le ciel & la

terre rendent les quatre saisons régulières, chaque chose éclôt dans son temps ; alors la nature offre un ordre admirable dans tout ce qu'elle produit : de même quand le père & la mère sont d'accord pour régler leur famille, les enfants craignent de troubler cette harmonie, & répondent par la tendresse, le respect & les attentions à ces soins paternels. Le prince votre héritier avait reçu de vous une autorité qu'il devait transmettre à ses descendants, pour perpétuer la gloire de ses ancêtres & la vôtre. Kiang-tchong, homme obscur, abusant de la faveur dont vous l'honoriez, a osé, par des menées indignes d'un honnête homme, vous faire suspecter la conduite de ce fils & noircir ses vertus ; justement indigné contre lui, le prince héritier l'a puni de sa scélératesse, & craignant les violences de ceux qui s'appuyaient sur la trop grande autorité que Votre Majesté leur donnait, il s'est servi des armes de son père pour repousser la force & se mettre en sûreté. Si c'est un crime aux yeux de la politique, aux yeux d'un père il est digne de pardon. Oui, j'en serais le garant, le prince est incapable d'avoir eu la moindre pensée de révolte. Personne n'ignore par quelle trame odieuse Kiang-tchong a conduit le prince de Tchao à faire périr son fils. Votre Majesté elle-même, ajoutant <sup>p.089</sup> trop aisément foi aux rapports insidieux de cet homme méchant, poursuit les armes à la main son héritier légitime, & elle immole, dans sa colère, une infinité de sujets fidèles & pleins de zèle pour sa famille. La crainte d'encourir votre indignation, impose un silence morne & décourage tous ceux qui sont jaloux de votre réputation, & mon cœur est déchiré à la vue des maux dans lesquels le désir de vous venger vous précipite. Que l'amour paternel rappelle un fils digne de vous & de l'estime que lui ont méritée ses vertus ! Écartez ces troupes qui n'inspirent que de la terreur, & ne souffrez pas plus longtemps que l'héritier de



votre couronne erre, en cherchant un asile, comme un proscrit,  
ou comme un criminel qui se soustrait à la rigueur des lois.

Ce mémoire fit impression sur l'esprit de l'empereur : il sentit toute la force des raisons que le vieillard lui alléguait, & parut oublier le passé. Cependant il ne rappela point son fils. Ce malheureux prince fugitif, abandonné de tout le monde, fut obligé de se cacher chez un cordonnier du village de Tsuen-kio-li <sup>1</sup>, pour se dérober aux recherches de ceux qui le poursuivaient. Cet artisan généreux lui donna tous les secours que son état comportait, & lui garda inviolablement le secret tout le temps qu'il resta chez lui ; mais les mandarins chargés de faire des perquisitions, eurent quelque vent de sa retraite ; ils firent investir la maison du cordonnier. Alors le prince se voyant dans l'impossibilité de leur échapper, & pour ne pas être exposé au ressentiment de son père, se retira à l'écart & termina ses jours infortunés en se pendant lui-même.

p.090 Quelque temps après on sentit à Tchang-ngan les secousses d'un tremblement de terre, qu'on regarda comme de mauvais augure.

**90.** L'année suivante, Li-kouang-li fut envoyé contre les Tartares, & le premier ministre l'accompagna jusqu'à Ouai-kiao <sup>1</sup>. Le général profita de cette occasion pour engager le ministre à faire déclarer héritier de l'empire le prince Tchang-y-ouang, fils de la princesse Li-chi, sa sœur, dont le ministre était lui-même parent, & ce dernier promit d'y employer tout son crédit. Après s'être séparés, Li-kouang-li s'avança contre les Tartares, qu'il rencontra à la montagne Fou-yang-keou, & les défit : il les poussa jusqu'à Fan-fou-gin, une de leurs villes, toujours en les battant.

Tandis que Li-kouang-li malmenait ainsi les *Hiong-nou*, ses ennemis, à la cour, l'accusaient d'avoir comploté avec le premier ministre en faveur du prince Tchang-y-ouang, pour le faire succéder au trône. Ils disaient que la femme du premier ministre, à cette intention, faisait faire chaque jour des sacrifices par ses *tao-ssé*, qui avaient déjà causé tant de

---

<sup>1</sup> Dans le territoire de Ming-hiang-hien de Ho-nan-fou.

maux dans l'empire. Sur cette accusation, l'empereur fit arrêter le premier ministre, & donna ordre d'instruire son procès ; il fut condamné à mourir, & la femme de Li-kouang-li avec ses enfants furent mis en prison jusqu'au retour de ce général.

Li-kouang-li accablé de la nouvelle de la détention de sa femme & de ses enfants, chercha à mériter leur grâce par quelque action d'éclat. Ayant rencontré un général tartare, il l'attaqua, se battit avec lui une journée entière, mit enfin ses troupes en déroute & le tua de sa propre main. Après lui <sup>p.091</sup> avoir coupé la tête, il reprenait triomphant le chemin de la Chine, couvert même de plusieurs blessures, lorsque le *tchen-yu* apprenant la défaite & la mort de son général, accourut à la tête de cinquante mille chevaux pour le venger, & atteignit Li-kouang-li à la montagne Yen-gen-chan <sup>2</sup>. Le général chinois, dont les troupes étaient fatiguées, évita d'en venir à une action ; il préféra de se retrancher, & fit faire pendant la nuit un large fossé pour fortifier son camp.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le *tchen-yu*, impatient d'en venir aux mains, fit attaquer ces retranchements qui furent emportés : alors le général chinois se voyant forcé, mit bas les armes & se rendit à son vainqueur. Le roi tartare lui fit toutes sortes de bons traitements ; & pour se l'attacher inviolablement, il lui donna en mariage une de ses filles, que Li-kouang-li accepta, ne pouvant retourner en sûreté dans sa patrie, à laquelle il renonça, comme avait fait, quelques années auparavant, Li-ling son petit-fils. A la nouvelle de la défection de Li-kouang-li, l'empereur fit mourir sa femme & ses enfants, & éteignit entièrement sa race.

Cependant tout Tchang-ngan murmurait hautement contre les *tao-ssé*, qu'on accusait d'être les auteurs de tous les désordres passés. Les prisons étaient pleines de ces imposteurs. Ils furent convaincus de plusieurs crimes énormes, surtout de perfidie à l'égard du prince héritier,

---

<sup>1</sup> A vingt-cinq ly au nord-ouest de Tchang-ngan.

<sup>2</sup> A plus de trois mille ly au nord de la Chine, au pays des Tartares.

dont l'empereur connut alors l'innocence. Tien-tsien-tsiou, un des grands de l'empire, profita des dispositions où il vit l'empereur pour achever de le convaincre de l'injustice qu'il avait faite à ce prince de le croire coupable de révolte : il lui représenta qu'un fils qui prenait les <sup>p.092</sup> soldats de son père, n'était punissable, suivant les lois, que de quelques coups de bâton ; mais que ce n'était point un crime à l'héritier présomptif de la couronne d'avoir tué un sujet indigne de vivre & qui avait eu la témérité de cabaler contre lui : qu'ainsi l'action du prince héritier avait été légitime, & qu'il avait dû punir Kiang-tchong comme un traître qui machinait sa perte. L'empereur, loin de s'offenser de ce que Tien-tsien-tsiou lui disait pour justifier le prince héritier, le récompensa de son zèle, & fit rechercher tous ceux qui avaient intrigué pour le mettre mal dans son esprit. Il détruisit les restes de la famille de Kiang-tchong, & punit par le supplice du feu Sou-ouen. Après cette sévérité exemplaire, il reconnut encore publiquement l'innocence de son fils & sa précipitation à le croire coupable. Han-ou-ti parut si pénétré du regret de sa perte, & si grand dans le reproche qu'il se faisait de l'avoir occasionnée, que tous ceux qui en furent témoins fondaient en larmes.

**89.** L'année suivante, au commencement du printemps, par le temps le plus serein & sans qu'il parût au ciel aucun nuage, on entendit à Yong-hien gronder le tonnerre d'une manière effrayante, & à la suite de trois coups violents, il tomba deux pierres noires d'un volume assez gros.

Vers le même temps, l'empereur touché des maux que les *tao-ssé* avaient causés, assembla les grands & leur dit :

— Depuis que je suis sur le trône, ma crédulité & ma faiblesse ont sans doute été funestes à l'État. Séduit par des imposteurs, mon aveuglement pour eux m'a fait commettre des injustices. Mes yeux sont décillés ; l'aveu de mes torts ne répare point le mal que j'ai fait : cependant le bien n'est jamais perdu en tel temps qu'on le fasse, & il est toujours grand <sup>p.093</sup> d'y revenir après avoir erré. Je veux qu'on cesse tous les travaux que ma

superstition a ordonnés, & j'abolis les impôts destinés à un usage que je condamne & que je rougis d'avoir autorisé.

Tien-tsien-tsiou profita des sentiments raisonnables où il voyait l'empereur, pour lui conseiller de chasser tous ces *tao-ssé*, & de briser les statues & les autres instruments dont ils se servaient dans leurs sacrifices. Leur secte était nombreuse & ils avaient beaucoup de partisans : l'empereur leur ordonna à tous, sous peine des derniers supplices, de sortir incessamment de la Chine. Ce prince était lui-même étonné de l'espèce de charme où ils l'avaient tenu pendant si longtemps : il avouait de bonne foi le faible qu'il avait eu de se rendre immortel, & il disait que l'homme aura toujours de la peine à se garantir de cette charlatanerie, toutes les fois qu'on lui présentera les recettes, même les plus extravagantes, pour s'exempter de la mort.

Cette cinquante-troisième année du règne de Han-ou-ti, à la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**88.** Lorsque le prince héritier avait pris les armes, Ma-ho-lo, ami de Kiang-tchong, pour venger sa mort, avait joint avec Ma-tong, son frère, les drapeaux de l'empereur, & ils avaient l'un & l'autre donné tant de preuves de valeur dans les différents combats qui se donnèrent cinq jours de suite, que Han-ou-ti créa Ma-tong prince, en récompense de ses services.

Après que l'empereur eut été convaincu de l'innocence de son fils, & qu'il eut éteint les restes de la famille de Kiang-tchong, ces deux frères complotèrent d'exciter une révolte. Le Tartare Kin-mi-ti parvenu aux premières charges, depuis que l'empereur l'avait tiré de ses écuries pour l'élever à un <sup>p.094</sup> emploi plus digne de sa naissance, crut remarquer dans leur conduite quelque mauvaise intention : il les observa de près, & toutes les fois qu'ils allaient au palais, il ne les quittait pas un instant de vue. Han-ou-ti ayant annoncé qu'il irait le lendemain au palais de *Lin-kouang*, Ma-ho-lo muni d'un poignard, caché sous sa veste, partit avant le jour & fut l'attendre à la première porte. Comme l'aurore commençait

à paraître, Kin-mi-ti se présenta tout à coup devant lui, ce qui le déconcerta si fort qu'il pâlit. La contenance mal assurée de cet homme, éclaira les soupçons de Kin-mi-ti ; & comme il était d'une force extraordinaire, il saisit Ma-ho-lo par le milieu du corps & le fit lier par ses gens. On lui trouva le poignard qu'il avait caché sous ses habits, & il avoua, à force de coups, qu'il était venu à dessein d'attenter aux jours de l'empereur, pour venger la mort de Kiang-tchong & la destruction de sa famille. Han-ou-ti informé du danger dont Kin-mi-ti venait de le délivrer, fit faire le procès aux deux frères, qui furent condamnés, eux & toute leur race, à expier par leur mort, le crime affreux d'avoir voulu assassiner leur prince.

Quoiqu'avancé en âge & valétudinaire, l'empereur ne s'était point encore décidé à remplacer son héritier. Il s'en occupa cependant sérieusement, & il inclinait beaucoup pour un de ses fils d'une figure charmante, âgé seulement de sept ans. Il était encore poussé à ce choix par la ressemblance que ce jeune prince avait avec l'empereur Yao, étant né comme lui après le terme de quatorze mois. Cette idée lui faisait espérer qu'il serait un jour un grand prince ; mais son âge tendre, la jeunesse de la reine sa mère, lui donnaient des craintes pour l'avenir. Néanmoins après y avoir mûrement réfléchi, il se détermina pour ce jeune enfant, en prenant la résolution <sup>p.095</sup> de confier le gouvernement de l'État à Ho-kouang, dont il connaissait la capacité & l'attachement inviolable pour la famille impériale & pour sa personne. L'empereur ordonna à Ho-kouang d'assembler les grands pour leur déclarer ses volontés sur son successeur, & leur faire reconnaître le jeune prince pour son héritier, de la même manière que Tcheou-kong avait autrefois fait proclamer le jeune empereur Tching-ouang de la dynastie des *Tcheou* : mais tandis qu'il faisait cette faveur au fils, il fit mourir la mère, & tout le monde ne comprit rien à une conduite en apparence aussi étrange.

**87.** Quelque temps après, l'empereur demandant ce qu'on pensait du choix qu'il avait fait, on lui répondit qu'on trouvait sa conduite

inexplicable. d'avoir fait mourir une reine dont il avait élevé le fils au rang d'héritier de l'empire.

— Le peuple, reprit l'empereur, ne peut porter si loin ses vues. N'avons-nous pas de funestes exemples de l'abus de l'autorité entre les mains d'une mère jalouse de la conserver ? Les troubles, les crimes, les meurtres ont rendu, malheureusement célèbre la régence de l'impératrice Liu-heou de notre dynastie : le souvenir ne peut s'en retracer qu'avec horreur. Ne devais-je pas éviter tout ce qui pouvait replonger l'empire dans cet état de désolation ? J'ai sacrifié la mère de mon successeur à une politique prudente : je l'ai dû. J'ai dû encore garantir sa minorité & peut-être ses jours des entreprises d'une tutrice ambitieuse, & en pourvoyant à la sûreté du prince, j'ai travaillé à assurer la tranquillité du peuple ; mais c'est ce qu'il est incapable de sentir : il raisonne, sur ma conduite dont la contradiction apparente le frappe ; il la blâme sans doute ; mais tous ces vains discours ne doivent point <sup>p.096</sup> empêcher l'homme d'État d'aller à son but, quand il tend au bien général.

A la deuxième lune, l'empereur sentant que sa maladie empirait depuis plusieurs jours, manda Ho-kouang & Kin-mi-ti pour leur recommander son successeur. Il dit à Ho-kouang qu'il le nommait gouverneur du jeune prince, & qu'il voulait qu'il eût sur lui la même autorité que Tcheou-kong avait eue sur Tching-ouang. Le ministre à genoux devant le lit de son maître, lui représenta que Kin-mi-ti était plus capable que lui de remplir cette place honorable ; mais Kin-mi-ti s'en excusa sur ce qu'il était étranger & n'avait pas l'habileté de Ho-kouang. Le jour suivant, Han-ou-ti fit publier l'ordre par lequel il établissait Ho-kouang gouverneur du prince & administrateur de l'État, en lui donnant Kin-mi-ti pour le seconder dans le ministère.

Ho-kouang, d'une conduite irréprochable & d'une fidélité à l'épreuve, incapable de donner un mauvais conseil, zélé pour la gloire de

l'empereur & le bien de l'État, occupait depuis vingt ans des places en dehors & dans l'intérieur du palais. Son exactitude à remplir ses devoirs lui avait attiré les regards & l'estime de son souverain. Kin-mi-ti né Tartare, & tiré par ce prince de l'emploi déplacé qu'il avait exercé en entrant à son service, était depuis dix ans au nombre des officiers de sa suite. Extrêmement attentif aux obligations que sa charge lui imposait, il joignait à cette exactitude une modestie rare & surtout beaucoup d'attachement pour la personne de son maître, comme il en donna une preuve convaincante en prévenant le complot & les attentats de Ma-ho-lo & de Ma-tong. L'empereur voulut lui donner en mariage une des filles de palais ; Kin-mi-ti, par respect, n'osa jamais la p.097 recevoir. A quelque temps de-là, le monarque voulut placer une des filles du Tartare dans le palais, mais il refusa encore cet honneur. Han-ou-ti charmé de sa modestie, pour lui donner un témoignage public de son estime, fit élever son fils aîné avec les princes de la famille impériale. Kin-mi-ti ayant su que son fils avait pris des libertés avec les filles du palais, le fit venir chez lui & le fit mourir, sans avoir aucun égard à sa jeunesse. L'empereur qui aimait cet enfant, témoigna le déplaisir que cette sévérité trop grande lui causait, & marqua même de la colère à son père. Kin-mi-ti se justifia auprès de son maître, en lui faisant voir que les lois & l'exemple avaient exigé de lui ce sacrifice déchirant pour son cœur paternel. L'empereur, les larmes aux yeux, ne put s'empêcher de l'approuver & de lui accorder encore plus d'estime.

Chang-koan-kiai avait l'intendance des haras de l'empereur ; peu de temps après qu'il fut en exercice, Han-ou-ti tomba malade & l'intendant négligea son devoir. Lorsque le prince fut rétabli, il fit la revue de ses chevaux & les trouva en mauvais état. Mécontent de la négligence de cet officier, il le fit conduire en prison. Cependant lorsque sa colère fut un peu apaisée, il voulut savoir de Chang-koan-kiai lui-même, pourquoi il avait été aussi peu soigneux, lui qu'il avait vu autrefois si attentif à son emploi. L'intendant lui répondit :

— Tout le temps que Votre Majesté a été en danger de la vie, il m’a été impossible de m’occuper de toute autre idée que du chagrin que sa maladie me causait.

Ces paroles étaient accompagnées de larmes si naturelles & si abondantes, que l’empereur en fut pénétré, & que dès ce moment il prit une inclination particulière pour cet officier, qui ne jouit pas longtemps de cette faveur, Han-ou-ti étant mort cette même année, la <sup>p.098</sup> cinquante-quatrième de son règne & la soixante-onzième de son âge. C’était un prince qui avait beaucoup d’esprit & une connaissance profonde du gouvernement. Prompt à se décider dans les affaires les plus épineuses, il mettait beaucoup de discernement dans le choix de ceux qu’il employait ; capable de former & de soutenir les plus grandes entreprises, aucun empereur n’a étendu plus loin que lui les limites de la Chine & n’y a ajouté autant de belles provinces. Il fut sévère dans l’administration de la justice, & rarement il pardonna. Peut-être trop de crédulité ternit les grandes qualités de ce prince ; mais l’aveu public & généreux qu’il fit de sa faiblesse pour la doctrine superstitieuse des *tao-ssé*, doit effacer la tache que ses erreurs auraient pu imprimer à sa réputation. Il fut enterré à la montagne Mao-ling, à dix-sept ly au nord-est de Hing-ping-hien, dépendant de Si-ngan-fou.

Cette même année en automne, & à la septième lune, il parut une comète à l’orient. A cette époque, la mère du jeune empereur, victime de la politique, n’avait point encore reçu les honneurs de la sépulture. Elle fut déclarée impératrice après sa mort, & on lui fit les funérailles usitées pour les princesses de ce rang.



## HAN-TCHAO-TI

@

**86.** Le règne de ce jeune empereur commença par des indices de révolte, qui auraient eu des suites dangereuses, sans la fermeté de ceux qui étaient à la tête du gouvernement, & surtout de Tsiun-pou-y, président du tribunal des crimes. Lieou-tan, prince de Yen, fils de Han-ou-ti, prétendait que la couronne impériale lui appartenait, & que Hantchao-ti, que l'empereur avait nommé son successeur, n'était point son fils. <sup>p.099</sup> Ce prince refusa de le reconnaître, & répandit dans toutes les provinces un manifeste, par lequel il s'arrogeait lui-même le titre d'empereur, & ordonnait à tous les officiers d'armes & de lettres de lever des troupes, pour s'opposer à son concurrent. De son côté, il ramassa tout ce qui se présentait de gens sans aveu & souillés de crimes : il faisait des approvisionnements & des magasins d'armes, & sous prétexte de chasser, il exerçait continuellement ses troupes.

Les gouverneurs de l'empire ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de ses ordres, & ne prirent aucune précaution contre ses entreprises ; mais Tsiun-pou-y dissipa cette révolte par un stratagème bien concerté. Il choisit un nombre de soldats de la bravoure & de la fidélité desquels il était sûr, & leur dit de s'aller offrir au prince de Yen, qui les reçut à bras ouverts. Comme ils étaient mieux exercés que ses gens, il voulut qu'ils fussent attachés auprès de sa personne, par préférence aux autres, dans toutes les parties de chasse qu'il faisait. Lorsque ces émissaires de Tsiun-pou-y se virent en assez grand nombre, ils enlevèrent le prince & firent main basse sur le reste de sa suite, qu'ils conduisirent en triomphe à Tchang-ngan, où ils furent punis comme rebelles. Le prince eut la vie sauve, mais il fut dégradé de son rang lui & toute sa race, & perdit sa principauté.

Tsiun-pou-y était fort attentif, à l'administration de la justice & d'une sévérité sans égale, mais exempte cependant de cruauté. Toutes les fois

qu'il revenait du palais, sa mère, qui avait le cœur compatissant, craignant qu'il n'eût usé de trop de rigueur, le questionnait sur les jugements qu'il avait prononcés. Lorsqu'il lui disait qu'il avait élargi quelque prisonnier ou sauvé la vie à un criminel, elle l'embrassait avec des transports de <sup>p.100</sup> joie incroyables : mais s'il avait condamné quelqu'un à mort, la tristesse se répandait sur son visage & elle ne pouvait prendre aucune nourriture.

A la neuvième lune de cette même année, mourut le généreux, le fidèle Tartare Kin-mi-ti. L'empereur Han-ou-ti avait voulu le créer prince, en récompense de la belle action qu'il avait faite d'arrêter le traître Ma-ho-lo, mais il avait toujours refusé cet honneur : cependant se sentant près de mourir, il accepta cette dignité, & en reçut le diplôme des mains de Ho-kouang, qui le lui apportait de la part du jeune empereur. Kin-mi-ti laissa deux fils, Kin-chang & Kin-kien, qui étaient continuellement auprès de Han-tchao-ti. Kin-chang, comme l'aîné, hérita de la principauté de son père, & il en reçut l'investiture par Ho-kouang, à qui l'empereur demanda si on ne pouvait pas accorder la même faveur au plus jeune des deux frères. Ho-kouang lui répondit, que suivant les constitutions de l'État, cette principauté appartenait à l'aîné. Han-tchao-ti reprit, en riant,

— Est-ce que je ne puis pas, aussi bien que vous, faire un prince ?

— C'était la volonté du feu empereur, répliqua Ho-kouang, de donner à Kin-mi-ti cette récompense de ses services.

Alors le jeune empereur ne parla plus d'élever Kin-men au même rang que son aîné.

Dans une minorité, le gouvernement est exposé à des intrigues dangereuses, & il est souvent agité de troubles, que l'ambition ou le mécontentement excitent. Un des grands, zélé pour le bien de l'État, fut trouver Ho-kouang, & lui dit, que si après la mort du grand empereur Han-kao-ti, les princes de la famille de l'impératrice Liu-heou mirent

l'État à deux doigts de sa perte, c'était pour s'être emparés de toute l'autorité, & parce qu'ils avaient exclu du conseil les princes de <sup>p.101</sup> la famille impériale. Qu'alors le peuple, sans respect pour les ordres de la cour, était perpétuellement dans la crainte & les soupçons. Qu'aujourd'hui, toute l'autorité étant entre ses mains, il serait prudent d'appeler & d'admettre au conseil quelques-uns des parents de l'empereur, quand ce ne serait que pour les rendre témoins de ce qui s'y passerait ; & que cette précaution seule serait capable de contenir les mécontents. Ho-kouang profita de cet avis, & fit inviter Lieou-pi-kiang & Lieou-tchang de la famille impériale, en les déclarant membres du conseil privé de l'administration.

**85.** L'année suivante, les commissaires que Ho-kouang avait envoyé visiter les provinces, faisant leur rapport, en présence du jeune empereur, de l'état misérable où ils avaient trouvé le peuple dans plusieurs endroits, ce prince demanda, de son propre mouvement, s'il n'y avait pas des magasins dans chaque province : & sur la réponse qu'on lui fit, que les greniers étaient partout remplis, il ajouta :

— Qu'en veulent donc faire les mandarins ? pourquoi laissent-ils manquer le peuple ! Vous, Ho-kouang, ordonnez-leur d'en distribuer sur-le-champ tous les grains, & qu'on ne lève cette année aucun tribut sur les récoltes. Si vous n'y tenez la main, il est à craindre que cet ordre ne soit pas fidèlement exécuté.

Cet acte de bonté d'un prince dans un âge aussi tendre, joint à la sagesse qu'il montrait déjà, fut d'un heureux augure pour son règne.

Peu de temps après, on reçut la nouvelle de la mort de Hou-lou-kou, *tchen-yu* des Tartares, & que son fils Hou-yen-ti, encore fort jeune, lui avait succédé.

**84.** La troisième année du règne de Han-tchao-ti, à la deuxième lune du printemps, il parut une comète du côté <sup>p.102</sup> du nord-ouest ; & à la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**83.** L'an 83, Ho-kouang fit venir au palais, Chang-hoan-chi, fille de Chang-koan-ngan, âgée seulement de cinq ans ; & à la troisième lune, il la fit déclarer impératrice. Chang-koan-ngan était fils de Chang-koan-kiai, un des principaux officiers de Han-ou-ti. Ho-kouang, avec lequel il avait été fort lié, connaissant sa droiture & son zèle, avait donné sa fille au fils de son ami, & Chang-koan-chi, provenue de ce mariage, & déclarée impératrice, était par conséquent sa petite-fille.

**82.** A la première lune de l'année suivante, tandis qu'on ne pensait qu'à jouir des douceurs de la paix, on vit arriver à Tchang-ngan un jeune homme dans un char jaune. Il entra dans la ville par la porte du nord, & fit dire à l'officier de garde qu'il était le prince héritier qu'on croyait mort, comme le bruit s'en était répandu. L'officier le pria respectueusement de venir se reposer dans sa maison, où il le conduisit & où il mit un bon corps de garde pour l'observer ; après cette précaution, il fut au palais annoncer cette nouvelle, qui surprit étrangement tout le monde. Aussitôt l'ordre est expédié à tous les princes, les grands & les officiers du palais d'aller le reconnaître : les troupes se mirent sous les armes, la garde des portes de la ville fut doublée & on tripla celle du palais. Les princes & les grands, suivis d'une foule de peuple, se rendirent, dans un silence morne, à la maison de l'officier. Tsiun-pou-y arriva le dernier, menant avec lui ses satellites, qui portaient des chaînes. Ayant percé la foule, il s'avance auprès du prétendu prince héritier & le charge lui-même de fers. Un des grands, étonné de cette démarche hardie, lui représenta qu'il <sup>p.103</sup> y avait peut-être de la précipitation de sa part ; mais Tsiun-pou-y, sans lui répondre, élevant la voix & s'adressant à toute l'assemblée, dit :

— Pourquoi, seigneurs, paraître ici vous inquiéter si fort des intérêts & du fort de Lieou-ouei ? Quand il vivrait, ne serait-il pas dans le même cas que Kouei-koué, l'héritier de Ling-kong, prince de Ouei, qui pour s'être retiré dans les États de Song, contre les ordres de son père, fut, avec justice, privé de sa

succession ? Confucius, dans son *Tchun-tsiou*, loue la conduite de Ling-kong ; & si Lieou-ouei n'est pas mort, il a offensé son père, qui l'avait déclaré son héritier ; il a fui de sa cour, & il est doublement coupable de revenir sans un ordre, longtemps après qu'il sait que son père n'est plus. Je prends sur moi l'événement de cette affaire, & j'en répons sur ma tête. Le devoir de ma charge est d'approfondir cette aventure, & j'ai dû me saisir de celui qui en est l'auteur.

A l'instant même, malgré les cris & les menaces du prétendu prince, il le fit conduire dans les prisons de son tribunal.

Lorsque Ho-kouang rendit compte à l'empereur de la conduite de Tsiun-pou-y, ce prince l'approuva. L'action d'avoir arrêté lui-même cet aventurier, lui fit beaucoup d'honneur, & on le loua encore plus dans la suite, de ce que, sans user de tortures, il avait tiré de sa bouche l'aveu qu'il n'était qu'un homme du commun, appelé Tching-fang-soui, de Hia-yang <sup>1</sup>, qui avait cherché à profiter de la ressemblance parfaite qu'on disait qu'il avait avec le prince héritier, pour tenter de s'élever à la plus haute fortune, & qu'il avait dépensé tout son bien pour se faire l'équipage dans lequel il était venu. p.104 Après cet aveu, Tsiun-pou-y le condamna lui & sa suite à être mis en pièces.

**81.** La sixième année de Han-tchao-ti, le *tchen-yu* des *Hiong-nou* envoya demander une princesse chinoise en mariage. L'empereur qui avait ouï parler de la manière barbare dont ils traitaient Sou-ou, chef d'une ambassade envoyée par Han-ou-ti, qu'ils avaient relégué du côté de la mer du nord, où il était réduit à ne vivre que de racines sauvages ou de rats, touché de l'état déplorable de son sujet, ne voulut rien conclure sur le mariage, qu'on ne lui eût rendu la liberté ; mais les Tartares répondirent qu'il était mort. L'empereur qui se défiait de leur sincérité, les retint à Tchang-ngan, & fit partir Tchang-hoei, un de ses

---

<sup>1</sup> Tong-tcheou de Si-ngan-fou du Chen-si.

officiers, pour redemander Sou-ou, en lui ordonnant de dire au *tchen-yu*, qu'en chassant dans le parc de *Yang-ling*, il avait tué une oie sauvage, à la patte de laquelle il avait trouvé attaché un billet de Sou-ou, dans lequel il peignait sa misère & celle de ses compagnons auprès de la mer septentrionale, & implorait le secours de ceux qui auraient compassion de son sort. Cet artifice réussit : le *tchen-yu* déconcerté n'osa appuyer le mensonge de ses envoyés ; il fit venir Sou-ou & ses compagnons, qui retournèrent dans leur patrie, après dix-neuf ans de l'exil le plus dur. Ces malheureux n'étaient plus reconnaissables ; pâles, décharnés, sans force ni vigueur, quoiqu'à la fleur de leur âge, leur barbe & leurs cheveux étaient devenus tout blancs. L'empereur par ses libéralités & l'accueil plein de bonté qu'il leur fit, chercha à leur faire oublier les mauvais traitements qu'ils avaient essayés chez les Tartares.

Dans l'espérance d'obtenir la paix, Han-tchao-ti accorda à leur *tchen-yu* la princesse qu'il demandait ; & afin de prouver <sup>p.105</sup> au peuple qu'il n'avait en vue que son bien, il abolit les impôts sur le sel, le fer & le vin. Ce prince diminua encore, autant qu'il le put, les tributs & les taxes qu'on payait à l'État. Il fit revivre les temps heureux de Han-ouen-ti : le peuple commença à respirer, & les esprits inquiets & turbulents rentrant en eux-mêmes, reprirent des sentiments de vertu & de fidélité.

**80.** L'année suivante, le trente de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Si le peuple était tranquille, les grands l'étaient peu, surtout depuis que Ho-kouang avait élevé sa petite-fille au rang d'impératrice. La famille de cette princesse, oubliant son ancienne fidélité & le zèle qu'elle avait toujours montré, fut tout à coup dévorée d'ambition. Chang-koan-kiai son aïeul, & Chang-koan-ngan son père, demandèrent avec hauteur à Ho-kouang de les créer princes. Ce sage ministre ne voulut pas se prêter à leurs vues : ils insistèrent, & firent solliciter Ho-kouang par la princesse Tchang-chi, sœur aînée de l'empereur, qui éprouva comme eux un refus, auquel elle fut très sensible. Irritées de la fermeté du ministre, ces trois

personnes se liguèrent contre lui pour le perdre dans l'esprit de son maître, & se servirent de Lieou-tan, prince de Yen, son frère aîné. Lieou-tan, qui regardait Ho-kouang comme l'auteur de ses disgrâces, saisit avidement l'occasion de s'en venger. Il fit parvenir un mémoire à l'empereur, dans lequel il accusait le ministre d'avoir entièrement bouleversé le gouvernement ; il disait que la grande autorité qu'il s'était arrogée n'était qu'un voile dont il se servait pour couvrir ses vues ambitieuses, & qu'on ne pouvait douter qu'il ne fît venir, à mauvaise intention, les <sup>p.106</sup> troupes de Y-mou-fou <sup>1</sup>. Ho-kouang quoiqu'instruit de cette accusation, sûr de son innocence, ne se mit pas en devoir de se justifier : il se contenta seulement de ne pas aller le lendemain au palais. L'empereur ne le voyant pas, parut étonné de son absence & en demanda la raison. Chang-koan-kiai profita du moment pour faire entendre au prince qu'il ne s'était absenté que parce qu'il appréhendait les suites de l'accusation intentée contre lui par Lieou-tan. L'empereur donna ordre de le faire venir.

Dès qu'il parut en présence de Han-tchao-ti, Ho-kouang ôta son bonnet comme un criminel, & se jeta à ses pieds. L'empereur le relevant avec bonté, lui dit :

— Gouverneur de l'empire, couvrez-vous : je sais qu'on vous calomnie ; le crime n'est pas fait pour celui qui a donné tant de preuves de son zèle & de sa fidélité. Le choix de mon père & votre conduite vous justifient.

— Comment, reprit Ho-kouang, Votre Majesté peut-elle savoir que je suis innocent ?

— Vos ennemis, répondit l'empereur, ne sont pas adroits. Comment Lieou-tan lui-même a-t-il pu savoir, dix jours avant que j'en aie donné l'ordre, que je devais faire venir Hia-yu avec

---

<sup>1</sup> Hi-koui-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

ses troupes ? Et si vous aviez formé le complot dont on vous accuse, vous serviriez-vous de lui ?

Les grands admirèrent la sagesse de cette réponse, qui déconcerta les ennemis de Ho-kouang au point de les obliger à se retirer avec confusion.

Chang-koan-kiai & son fils ne désespérèrent cependant pas de retrouver une occasion plus favorable de nuire à Ho-kouang dans l'esprit de l'empereur : chaque jour ils lui en p.107 parlaient d'une manière désavantageuse. Le prince les écouta d'abord avec indifférence, ce qui leur fit croire qu'il ne les désapprouvait pas ; mais lassé de leurs discours artificieux, il leur dit en colère :

— Je connais Ho-kouang & la méchanceté de ses ennemis : qu'on imite sa droiture & son zèle pour le bien de l'État ; alors on ne me fatiguera plus par des intrigues, & je n'aurai que des sujets vertueux, affectionnés pour ma personne & jaloux de la gloire de l'empire. Mon père me l'a donné pour m'aider à gouverner : j'exécute ses volontés ; & si son choix n'eût prévenu le mien, quel autre que Ho-kouang en eût été plus digne ? Si quelqu'un ose encore l'accuser à tort, qu'il sache que je l'en punirai sévèrement.

Ces dernières paroles, prononcées avec feu, intimidèrent Chang-koan-kiai & sa cabale ; ils n'osèrent plus mal parler du gouverneur de l'empire. Le désespoir où les jeta l'estime que l'empereur lui témoignait, leur inspira des desseins criminels. Ils proposèrent à la princesse Tchang-chi de faire mourir Ho-kouang, & de détrôner l'empereur, pour mettre à sa place le prince Lieou-tan, son frère aîné.

Chang-koan-ngan, ennemi du prince, voulait bien la mort du gouverneur de l'empire, comme l'objet de leur haine & le plus grand obstacle à leur ambition, mais il ne voulait point de Lieou-tan pour maître ; il conseilla même de s'en défaire, en insinuant à son père de monter lui-même sur le trône.



Quelque démesurée que fut l'ambition du père, il sentit toute l'illusion d'un pareil projet, & la difficulté d'enlever la couronne à la famille de Lieou-pang. On en revint donc au premier plan, comme le plus praticable & celui qui faisait le moins d'ombrage aux conjurés : en conséquence il fut résolu qu'on inviterait Ho-kouang à un festin chez Chang-koan-ngan, p.108 auquel la princesse Tchang-chi & Lieou-tan se trouveraient, sous prétexte de se réconcilier avec le gouverneur de l'empire, & qu'on profiterait de cette occasion pour le faire assassiner par des satellites apostés dans la maison ; après quoi Ping-té, capitaine des gardes de Lieou-tan, lorsqu'il était prince de Yen, devait aller bien accompagné au palais se saisir de la personne de l'empereur & le dégrader, pour élever Lieou-tan sur le trône.

Ce complot arrêté, Lieou-tan fit appeler Ping-té, pour lui dire de tout disposer pour son exécution, de concert avec Kieou-ki. Ping-té n'était pas trop d'avis qu'on se servît de Kieou-ki, à cause de sa légèreté & de son humeur altière. Il représenta que c'était un jeune homme rempli de présomption qui voudrait commander en chef, quoique peu expérimenté, & qu'il y avait à craindre de sa part, ou d'être mené à la boucherie ou d'en être trahi. Ces considérations n'arrêtèrent point Lieou-tan ; le désir de se voir sur le trône lui fit donner des ordres précis à Ping-té d'aller en avant, avec promesse de le récompenser après le succès.

Yen-tsang, père d'un des premiers officiers de la princesse Tchang-chi, découvrit cette conjuration par le moyen de son fils. Il dissimula l'horreur qu'elle lui faisait, de peur de l'alarmer ; mais il en instruisit sur-le-champ Tou-yen-nien, qui courut en avertir l'empereur. Han-tchao-ti, sans s'effrayer, prit avec beaucoup de sang-froid son pinceau rouge pour écrire l'ordre d'arrêter Lieou-tan, Chang-koan-kiai, Chang-koan-ngan, Ping-té & les autres conjurés, & le remit aux officiers de sa garde, qui l'exécutèrent sans la moindre résistance de la part des coupables.

L'empereur ne voulut point remettre l'instruction de leur p.109 procès au tribunal des crimes ; il les fit interroger séparément par les grands, &

ayant tiré d'eux l'aveu de leurs desseins criminels contre sa personne & contre son ministre, il les condamna tous, ainsi que leurs familles, à être exécutés publiquement, à l'exception de Lieou & de la princesse Tchang-chi, qui eurent ordre de se donner eux-mêmes la mort. Il fit grâce à la petite impératrice, qui par rapport à sa grande jeunesse ne pouvait pas avoir trempé dans ce complot, & encore parce qu'elle était petite fille de Ho-kouang.

**79.** Après avoir puni les auteurs de la conspiration, le jeune empereur récompensa libéralement ceux qui l'avaient découverte : il fit publier une amnistie pour ceux qui s'y étaient laissés entraîner, & remit une partie des impôts.

**78.** L'année suivante il s'éleva, dans une nuit, à la montagne Tai-chan, un rocher de plus de cinquante pieds de haut & de quarante-huit de circuit. La même nuit, il crut dans le jardin *Chang-lin*, un saule d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse.

**77.** Han-tchao-ti, quoiqu'en sa dix-huitième année, n'avait point encore pris le bonnet d'usage, pour se faire déclarer majeur. Content des services & du zèle de Ho-kouang, il avait toujours différé cette cérémonie. Cependant pressé par ce ministre, il la fit avec beaucoup de pompe & de magnificence.

On reçut alors la nouvelle que les Tartares *Ou-hoan* du Leao-tong paraissaient disposés à se révolter. Ces peuples étaient originaires Tartares orientaux. Mé-té, *tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, leur fit la guerre & les vainquit. Ils se dispersèrent les uns vers la montagne *Ou-hoan*, dont ils prirent le nom ; les autres vers la montagne *Sien-pi*, & formèrent deux peuples sous ces deux noms différents.

p.110 Lorsque Han-ou-ti défit les Tartares, les *Ou-hoan* se donnèrent à lui, & il les transporta sur les limites du Leao-tong pour veiller sur les *Hiong-nou*. Ce prince les fit gouverner par des officiers chinois, autant pour les tenir en respect que pour les protéger. Comme, dans la suite,

leur nombre augmenta, ils se crurent assez puissants pour s'affranchir de ce joug & se révoltèrent.

L'empereur, afin d'épargner ses sujets, voulait envoyer contre eux vingt mille *Hiong-nou* qui venaient de se soumettre à sa domination ; mais Ho-kouang lui en représenta l'inconvénient, & qu'il était à craindre que ces *Hiong-nou* ne se joignissent plutôt aux *Ou-hoan*, pour faire la guerre à l'empire. Cette considération détermina l'empereur à faire marcher contre eux le général Fan-ming-yeou, avec vingt mille Chinois de troupes d'élite. Les *Ou-hoan* qui s'attendaient à être attaqués, avaient obtenu un secours des *Hiong-nou*, qui à l'approche de l'armée chinoise abandonnèrent leurs alliés. Fan-ming-yeou battit les *Ou-hoan*, leur fit beaucoup de prisonniers & les obligea de rentrer dans l'obéissance.

Cette révolte dissipée, il survint une autre affaire contre le roi de Leou-lan dans le *Si-yu*. Le père de ce monarque, voisin des *Hiong-nou*, & qui les craignait presque autant que les Chinois, leur avait donné en otage Ngan-koué, son fils aîné. A sa mort, les *Hiong-nou*, de peur d'être prévenus par la Chine, se hâtèrent de faire reconnaître Ngan-koué pour son successeur, de préférence à un de ses frères qu'ils savaient être porté d'inclination pour les Chinois.

L'empereur dépêcha un de ses officiers au nouveau roi de Leou-lan, pour lui dire de venir à la cour recevoir l'investiture de ses États & en faire hommage. Ngan-koué, qui avait pris<sup>p.111</sup> chez les *Hiong-nou* leur antipathie pour les Chinois, espérant d'ailleurs d'être soutenu par ces Tartares, refusa d'obéir & fit mourir l'envoyé Chinois.

Han-tchao-ti, d'un caractère doux & pacifique, ne voulut point s'en venger par une guerre. Il ordonna à Fou-kiai-tsé, qu'il avait envoyé dans le royaume de Ta-ouan, de lui en porter des plaintes. Ngan-koué ayant réfléchi à l'action qu'il avait faite, en témoigna beaucoup de repentir & promit la plus grande soumission pour l'avenir ; mais on ne put le déterminer à se rendre à la cour, il fut inébranlable sur cet article.

Fou-kiai-tsé, de retour à Tchang-ngan, fut d'abord rendre compte à Ho-kouang. Il lui dit que Ngan-koué était tout *Hiong-nou* dans l'âme, & qu'il ne fallait pas s'attendre qu'il se contînt dans l'obéissance : il conseilla même au ministre de le châtier de sa cruauté envers l'envoyé qu'il avait fait mourir, afin d'intimider tous les petits rois tributaires du *Si-yu*, & de maintenir la paix parmi les peuples de ces contrées. Ho-kouang approuva ce conseil & en fit part à l'empereur, qui ne consentit qu'avec peine à punir le roi de Leou-lan. Fou-kiai-tsé fut chargé de cette commission : on lui remit des sommes considérables en argent & quantité de pièces de soie, pour s'en servir comme il le jugerait à propos.

Fou-kiai-tsé, en partant de la cour, répandit le bruit que l'empereur l'envoyait pour donner des marques de sa libéralité aux rois du *Si-yu*, tributaires de la Chine. Le roi de Leou-lan, qui avait demeuré longtemps chez les Tartares, où l'or & les soieries sont rares, en était fort amoureux : aussi dès qu'il apprit que l'envoyé Chinois venait distribuer ces richesses, il se rendit en diligence sur la frontière, avec un cortège simple, pour le recevoir. Le roi invita Fou-kiai-tsé à un festin & le <sup>p.112</sup> traita avec beaucoup d'égards. Après le repas, l'envoyé Chinois dit au monarque qu'il avait à lui parler en secret, de la part de l'empereur, & qu'il le priait de le suivre à sa tente. Le roi de Leou-lan, qui n'était occupé que de l'idée des riches présents qu'il allait recevoir, ne fit point de difficulté de s'y rendre, sans mener avec lui aucune personne de sa suite. Fou-kiai-tsé y avait fait cacher deux soldats d'une force extraordinaire, auxquels il avait donné le mot du guet. A peine le roi de Leou-lan eut-il mis le pied dans la tente, que les deux soldats lui abattirent la tête avec une promptitude étonnante. Fou-kiai-tsé repartit le même soir pour la porter à l'empereur, qui ordonna de l'exposer à la porte du nord, & nomma Tchou-ki pour succéder à Ngan-koué, son frère, dans le royaume de Leou-lan, dont il changea le nom en celui de *Chen-chen*. Tchou-ki était depuis longtemps au service de l'empereur. On lui

donna un nouveau sceau avec une bonne escorte, & il fut prendre possession de son royaume, sans aucune opposition.

**76.** La onzième année du règne de Han-tchao-ti, il y eut une grande sécheresse, & au fort de l'hiver on entendit de violents coups de tonnerre.

**75.** La douzième année, les *Ou-hoan*, mécontents du gouvernement chinois, se révoltèrent de nouveau ; mais leur gouverneur Fan-ming-yeou, étouffa cette révolte dans son principe.

**74.** L'année suivante, à la deuxième lune, il parut une étoile aussi grande que la lune, & qui dans son mouvement était suivie de plusieurs autres de grandeur ordinaire. A la quatrième lune, l'empereur Han-tchao-ti mourut, dans sa vingt unième année & la treizième de son règne. Ce prince, digne du trône, avait annoncé, dès sa tendre jeunesse, les qualités d'un grand <sup>p.113</sup> prince. Son esprit & son jugement parurent toujours au-dessus de son âge. Il emporta avec lui les regrets de tout le monde, & fut enterré à Ping-ling, à treize ly, au nord-est de Hien-yang-hien de Si-ngan-fou. Han-tchao-ti ne laissa point de postérité. De tous les enfants de Han-ou-ti, il ne restait que Lieou-siu, prince de Kouang-ling, qu'il avait jugé incapable de régner. Les grands, instruits des motifs légitimes de cette exclusion, jetèrent les yeux sur Lieou-ho prince de Tchang-y & fils de Lieou-pou prince de Ngai, comme étant l'héritier le plus prochain de la couronne.

Lieou-ho n'avait pas de meilleures qualités que Lieou-siu, à qui on le préférait. Né avec des inclinations basses, il ne se plaisait qu'avec des gens du peuple, dont il faisait les compagnons de ses plaisirs & de ses amusements, comme s'ils eussent été ses égaux. Incapable de se contraindre ni de se respecter, il avouait cependant l'irrégularité de sa conduite lorsqu'on la lui représentait : & comme il était d'un caractère assez doux, il promettait de se corriger. Cette espérance détermina les grands à le placer sur le trône impérial.

## LIEOU-HO

@

Les grands ne tardèrent pas à être convaincus qu'ils s'étaient trompés : Lieou-ho, peu accoutumé à la gêne, ne put se contraindre même pendant quelques jours. Aussi- tôt qu'il eut la couronne sur la tête, il recommença à se livrer à ses goûts & à ses penchants peu délicats. En vain on l'exhortait à changer de conduite ; il écoutait d'un air tranquille les remontrances qu'on lui faisait, mais rien ne put l'engager à renoncer à ses plaisirs, ni à prendre soin du <sup>p.114</sup> gouvernement. Cette indolence & ces dérèglements mettaient Ho-kouang au désespoir.

Un jour ce gouverneur de l'empire s'en plaignait amèrement à Tien-yen-nien son intime ami, qui lui conseilla de se servir de son autorité pour donner à la Chine un monarque plus digne d'occuper son trône.

— Y a-t-il, demanda Ho-kouang, dans l'antiquité quelque exemple d'une pareille action ?

— Le ministre Y-yn, répondit Tien-yen-nien, a rendu son nom immortel, en conservant dans la famille des *Chang* le sceptre impérial, qu'il fit donner à Tai-kia de préférence à ses deux oncles, & en dirigeant ce jeune empereur par ses sages conseils. La même gloire vous attend : vous avez la sagesse & le zèle de Y-yn, & l'empire vous demande un maître capable de le gouverner.

Ho-kouang & Tien-yen-nien s'étant rendus chez Tchang-ngan pour le consulter sur cette importante affaire, ils jugèrent nécessaire d'inviter le premier ministre Yang-tchang à les venir trouver. A la première ouverture qu'ils lui firent du motif qui les rassemblait, on vit la sueur dégoutter de son visage ; il ne répondait à leurs propositions qu'en tremblant & semblait n'y donner qu'un consentement forcé.

Malgré la répugnance du premier ministre, Ho-kouang convoqua une assemblée des grands, auxquels il exposa les sujets de plainte qu'on avait contre Lieou-ho ; après quoi il les conduisit tous au palais de l'impératrice, que Han-tchao-ti avait choisie pour sa mère, parce que son père avait sacrifié à la politique celle qui lui avait donné le jour ; & ayant fait à cette princesse une peinture très vive des défauts & de la mauvaise conduite de Lieou-ho, il la fit consentir, cependant avec peine, à ce qu'on l'obligeât d'abdiquer la couronne.

p.115 Lieou-ouei, l'aîné des fils de Han-ou-ti, qu'il avait institué son premier héritier, avait eu de la princesse Ssé-léang-ti un fils, qui porta d'abord le nom de Lieou-tsin, & ensuite celui de Ssé-hoang-sun. Ce prince épousa la princesse Ouang-chi & en eut un fils, nommé Hoang-tseng-sun. Il était encore au berceau, lorsqu'à l'occasion des *tao-ssé* le prince Lieou-ouei fut traité comme rebelle, & toute sa famille enveloppée dans sa disgrâce. Ping-ki désespéré de voir éteindre cette famille, trouva moyen de sauver le jeune Hoang-tsen-sun, qu'il fit élever comme son fils. Cet enfant annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, qu'il se plut à cultiver. Dès qu'il fut en état d'écrire, il lui donna à copier les livres qui traitaient du gouvernement, & il y fit tant de progrès, qu'à l'âge de dix-huit ans, il en connaissait parfaitement tous les préceptes, & raisonnait avec justesse des inconvénients qu'il y avait remarqués.

Ping-ki voyant les grands décidés à détrôner Lieou-ho, déclara à Ho-kouang qu'il avait sauvé un rejeton de la famille impériale, digne par ses qualités, ses lumières & son esprit, d'occuper un trône auquel son aïeul avait été appelé. Ho-kouang après avoir constaté sa naissance & s'être assuré que Ping-ki n'avait point flatté le portrait qu'il lui en avait fait, le proposa à l'impératrice mère & aux grands, qui furent ravis de retrouver un petit fils du prince Lieou-ouei, le légitime héritier de l'empire.

Le jour fixé pour ce grand changement, tous les grands se rendirent dans une des salles du palais, où ayant pris leur place chacun selon leur rang, & l'impératrice mère assise sur un trône, on fit venir Lieou-ho. Ce

**Histoire générale de la Chine**  
Tome III

prince s'étant mis à genoux, elle lui ordonna de lui remettre le sceau de l'empire & les autres marques de sa dignité ; ce qu'il fit avec une indifférence <sup>p.116</sup> qui surprit tout le monde : après quoi on le conduisit à l'hôtel qu'il occupait avant que d'avoir joui des honneurs de la royauté. Pendant cette abdication, Ping-ki était allé chercher Hoang-tseng-sun, que les grands présentèrent à l'impératrice comme plus digne d'être leur maître. Cette princesse lui remit les attributs de la dignité impériale & descendit du trône pour l'y faire monter. Après lui avoir fait recevoir les hommages des grands, elle se retira. Ce prince est connu dans l'histoire sous le nom de Han-siuen-ti.



## HAN-SIUEN-TI

@

**73.** Ho-kouang donna tous ses soins à perfectionner le nouvel empereur dans la science du gouvernement. Han-siuen-ti profita si utilement de ses instructions, que ce gouverneur de l'empire jugea que son ministère devenait inutile & que son maître était assez éclairé pour gouverner par lui-même ; il voulut lui remettre le sceau de son emploi, mais l'empereur le refusa, & voulut que toutes les affaires fussent rapportées en première instance à Ho-kouang, avant qu'elles lui parvinssent à lui-même. Cette nouvelle attribution d'autorité donna le plus grand relief au gouverneur de l'empire, & le crédit qu'il avait eu de faire descendre Lieou-ho du Trône, joint à ce que ses parents & ses créatures occupaient les charges, le firent craindre & respecter comme la première personne de l'État après l'empereur.

Depuis qu'à son occasion on avait fait mourir Chang-koan-kiai & toute sa famille, le tribunal des crimes & les mandarins des provinces étaient d'une sévérité extrême à l'égard des criminels : le seul Hoang-pa, dans le Ho-nan, tâchait d'adoucir leurs supplices.

<sup>p.117</sup> L'empereur avant que d'être parvenu au trône, avait souvent entendu le peuple se plaindre de cette rigueur, & louer l'humanité de Hoang-pa. Un de ses premiers soins fut de changer le président du tribunal des crimes & de donner sa place à Hoang-pa. Ce nouveau président trouva que les prisons regorgeaient de criminels, dont on avait négligé ou traîné en longueur les procès ; & il usa de tant de diligence, qu'au bout de quelques mois les prisons se trouvèrent vides.

**72.** L'année suivante, l'empereur assembla les grands & leur dit :

— Han-ou-ti a étendu partout sa réputation & la gloire de l'empire ; cependant on ne lui a encore donné aucun titre d'honneur parmi nos ancêtres : mon intention est qu'on lui

rende incessamment cet hommage ; consultez entre vous celui qui lui est dû & faites-m'en votre rapport.

Tous les grands, à l'exception de Hia-heou-ching, furent d'avis de lui assigner une place honorable dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale, comme on avait fait autrefois à Kao-tsong de la dynastie des *Tcheou*. Alors Hia-heou-ching s'expliqua sur les motifs du sentiment contraire où il était ; il dit qu'à la vérité Han-ou-ti avait étendu les limites de l'empire & conquis plusieurs royaumes, mais qu'il avait sacrifié à l'ambition de ces conquêtes une multitude prodigieuse de soldats, & avait épuisé ses sujets ; qu'il s'était fait un nom dans la seule vue de le transmettre à la postérité, sans chercher à procurer à son peuple le moindre avantage ; que toutes ces considérations réunies devaient lui faire refuser le titre d'honneur qu'on voulait lui décerner. Comme les grands lui objectaient que c'était la volonté expresse de l'empereur, il répondit :

— Un sujet fidèle doit dire son sentiment avec cette franchise que la raison & la droiture inspirent. p.118 Si je blâme la conduite de Han-ou-ti, c'est qu'elle me paraît reprehensible : j'ai parlé comme je pense ; dussé-je le payer de ma tête, je ne puis dissimuler mon sentiment, que je crois fondé sur l'équité.

Le premier ministre & les censeurs de l'empire prirent cette liberté en mauvaise part ; ils accusèrent Hia-heou-ching d'avoir mal parlé de l'empereur régnant, & d'avoir blâmé, sans raison, la conduite de Han-ou-ti. Ils accusèrent encore Hoang-pa d'avoir gardé un silence criminel, & de n'avoir pas rempli, à l'égard de Hia-heou-ching, le devoir que sa charge lui imposait. Ils les firent mettre tous deux dans la même prison : après quoi ils portèrent à l'empereur le résultat de leur assemblée, par lequel ils déterminaient qu'on donnerait à Han-ou-ti le titre de *Chi-tsong* ou de *respectable* de la dynastie, & que ce titre lui serait décerné publiquement.

Comme Hoang-pa prévit que leur détention serait longue, il proposa à Hia-heou-ching de tenir ensemble des conférences sur le *Chu-king*. Hia-heou-ching traita de dérision cette proposition, & lui dit qu'un homme qui n'attendait que la mort, devait être bien en état de commenter le *Chu-king*.

— Avez-vous oublié, répondit Hoang-pa, que Confucius dit, que celui qui le matin aurait appris l'essentiel de la saine doctrine, ne doit pas avoir regret de mourir le soir ?

Cette réponse rappela Hia-heou-ching comme d'un profond sommeil : il se livra entièrement avec son compagnon à l'étude des *King* ou livres canoniques, & les entretiens intéressants qu'ils avaient sur les matières dont ces livres traitent, charmaient l'ennui de leur captivité, qui dura deux ans.

A cette même époque, il arriva à Tchang-ngan un courrier du roi de Ou-sun, avec des dépêches de son maître, qui se <sup>p.119</sup> plaignait à l'empereur des courses continuelles des *Hiong-nou* sur ses terres, & lui demandait un prompt secours pour joindre aux cinquante mille hommes qu'il était seulement en état de leur opposer. L'empereur donna ordre de tenir prêts cent soixante mille chevaux, & nomma Tieng-kouang-ming avec cinq autres généraux pour les commander.

**71.** A la nouvelle de la marche de cette grande armée qu'on envoyait contre eux, les Tartares se retirèrent fort avant dans leur pays, en laissant seulement quelques détachements pour roder du côté du royaume de Ou-sun. Les cinq généraux qui avaient ordre de les pousser au-delà du *Cobj*, apprenant leur retraite, convinrent ensemble de supposer qu'ils en avaient tué un grand nombre, pillé leurs bagages & ruiné leur pays. Ils en firent, à leur retour, une relation circonstanciée & pompeuse ; mais leur fourberie ayant été découverte, l'empereur donna ordre de les arrêter, & sur le premier avis qu'ils en eurent, pour éviter un supplice honteux, ils se coupèrent tous les cinq la gorge.

Koen-mi, roi de Ou-sun, ne quitta pas comme eux la partie : il se mit à la tête de ses cinquante mille hommes de cavalerie, & accompagné de Tchang-hoei, officier chinois, il entra sur les terres des Tartares. Un de leurs princes voulut s'opposer à son incursion, mais il lui passa sur le ventre, & tua dans cette course plus de quarante mille hommes. Il fit passer dans ses États sept cent mille tant chevaux que bœufs ou moutons, qu'il enleva aux ennemis.

Le *tchen-yu*, informé des ravages du roi de Ou-sun, accourut avec plusieurs dix mille chevaux pour le repousser. La grande quantité de neige qu'il tomba alors fit périr presque tous ses chevaux ; il lui en resta à peine la dixième partie ; il perdit <sup>p.120</sup> encore ses troupeaux : de sorte qu'attaqué au nord par le roi de Ting-ling, à l'est par celui de *Ou-hoan*, & à l'ouest par Koen-mi, il se trouva dans la plus grande détresse, & fut contraint de s'humilier en demandant la paix à ses ennemis, aux conditions qu'ils voulurent.

A la première lune de cette même année, l'impératrice Hiu-chi mourut empoisonnée. Lorsque l'empereur monta sur le trône, il était déjà marié avec Hiu-chi, & comme elle avait été la compagne de sa vie privée, il voulut la faire participer à son élévation, & la fit déclarer impératrice. Ho-hien, femme du gouverneur de l'empire Ho-kouang, enivrée de la puissance & du crédit de son mari, conçut le dessein de faire impératrice sa fille, qui avait de la beauté & de l'esprit : elle l'introduisit dans le palais, & intrigua auprès de l'empereur pour lui obtenir ce rang ; mais la tendresse de ce prince pour Hiu-chi dérangerait les vues ambitieuses de Ho-hien.

Dans ces entrefaites l'impératrice, qui était enceinte, tomba malade. Ho-hien qui n'avait point renoncé à son projet, malgré le refus qu'elle avait essuyé, fut trouver Chun-yu-yen, médecin de cette princesse ; il devait sa fortune & sa place à Ho-kouang, qui l'avait produit à la cour à la recommandation de sa femme. Elle le séduisit par l'espérance d'une fortune encore plus brillante, & le mit entièrement dans ses intérêts. Dès

le lendemain, le médecin fut voir l'impératrice, & commença par lui donner un remède, qui la fit accoucher avant terme ; ce remède l'affaiblit beaucoup, & sous prétexte de la fortifier, Chun-yu-yen lui fit prendre une autre potion, qui lui causa un tournoiement de tête extraordinaire, suivi de convulsions affreuses, au milieu desquelles cette malheureuse princesse expira. Une mort aussi subite et aussi violente ne p.<sup>121</sup> parut pas naturelle ; on accusa les médecins de l'avoir avancée, & ils furent tous mis en prison.

Ho-hien, alarmée des suites de sa méchanceté, & craignant que Chun-yu-yen ne la chargeât à la question, découvrit à son mari la trame odieuse qu'elle avait ourdie avec ce médecin contre l'infortunée victime de son ambition. Au récit de cette noirceur, on vit tout le corps de Ho-kouang trembler. Cette femme criminelle osa lui demander d'employer son autorité, pour empêcher que Chun-yu-yen ne fut appliqué à la torture.

Dans le trouble & l'agitation où il était, Ho-kouang ne savait à quel parti se résoudre : tantôt il voulait aller découvrir à l'empereur le crime de sa femme ; mais la perte certaine de sa maison le retenait : tantôt il voulait s'arracher une vie qu'une action aussi noire, sortie du sein de sa famille, allait couvrir d'opprobre & d'infamie. Enfin, après bien des combats, il s'arrêta au parti d'assoupir cette affaire, en empêchant qu'on ne donnât la question aux médecins. Ho-hien, rassurée par l'espérance de l'impunité, recommença ses intrigues, & parvint à faire déclarer sa fille impératrice. Elle le fut à la troisième lune de la quatrième année du règne de Han-siuen-ti ; & ce prince exempta, à cette occasion, le peuple de tout impôt pendant un an.

**70.** L'année suivante, au commencement de l'été, on ressentit les secousses du plus violent tremblement de terre qu'on eût éprouvé depuis longtemps : une montagne en fut affaissée, & plusieurs maisons s'écroulèrent, du nombre desquelles était celle des *ancêtres* de la famille impériale.

L'empereur, saisi de crainte, regarda ce tremblement de terre comme un avertissement du Tien. Alors se dépouillant de ses ornements impériaux, il se revêtit d'un habit simple, & <sup>p.122</sup> fit un retour sur lui-même pour se corriger s'il avait fait quelque faute, ou commis quelque injustice. Il se ressouvint dans ce moment de Hia-heou-ching & de Hoang-pa, qui étaient détenus prisonniers depuis deux ans, à qui il rendit sur-le-champ la liberté, & donna des emplois honorables pour les consoler de leur disgrâce.

**69.** L'an 69, au printemps, il parut une comète du côté de l'occident, & le trente de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**68.** Depuis que Ho-kouang connaissait le crime affreux de sa femme, il était absorbé dans une mélancolie profonde & funeste à son repos ; il ne fit plus que languir, & le chagrin qu'il en eut, lui causa une maladie qui le conduisit au tombeau. L'empereur, informé de son état, l'honora d'une visite, & ne put s'empêcher de verser des larmes en le voyant dans un si grand accablement. Ho-kouang, pénétré de reconnaissance des bontés de son maître, lui recommanda seulement Ho-chan, petit-fils de son frère, sans parler du reste de sa famille, ni même de son propre fils. Cependant l'empereur étendit ses bienfaits sur tous ses parents : il lui fit faire les mêmes obsèques qu'aux empereurs, & lui fit élever un magnifique tombeau, à l'entretien duquel il commit trois cents familles, & exempta à perpétuité ses descendants de tous impôts.

Après ses funérailles, l'empereur créa Ho-chan prince ou *Heou* de Lo-ping, président de son conseil & grand maître de ses chars. Il nomma encore Ho-yu, fils de Ho-kouang, général des troupes de l'empire. Tant d'honneurs & d'autorité dans une même famille, mirent le pinceau à la main de Ouei-siang, pour faire à l'empereur des représentations, qu'il lui envoya sous le sceau. <sup>p.123</sup>

« Confucius dans son *Tchun-tsiou*, lui écrivit Ouei-siang, blâme un prince de donner trop de crédit à une même famille. Il trouvait à redire que, dans la principauté de Song, on eût

laissé, pendant trois générations, la même famille posséder la charge de chef des mandarins du premier ordre.

Aujourd'hui que le fils & le neveu de Ho-kouang sont les maîtres des troupes & des affaires les plus importantes de l'empire, n'est-ce pas mettre l'état à leur discrétion ? Tout homme qui a l'autorité en main peut s'oublier ; l'ambition est à ses côtés qui le sollicite : il faut avoir beaucoup de vertu pour lui fermer l'oreille ; le pas est glissant, & les exemples des inconvénients qui en sont résultés, prouvent combien il est dangereux de trop donner d'ascendant à des sujets que les liens du sang unifient, & que leur intérêt commun peut exciter à s'élever encore plus haut. La prudence semble donc exiger que Votre Majesté exclue Ho-chan du conseil, & qu'elle diminue la trop grande autorité qu'elle a confiée à sa famille.

Choui-kouang représenta aussi de son côté à l'empereur, que la liberté qu'il donnait à tout le monde de lui adresser directement des placets, était, à la vérité, un frein contre l'injustice & l'oppression, mais que nécessairement il devait se trouver accablé d'affaires ; c'est pourquoi il estimait qu'il valait mieux, pour son repos, faire revivre l'ancienne coutume, de faire passer d'abord ces placets par différents tribunaux, suivant la nature des affaires, afin que si elles ne méritaient pas qu'il les examinât par lui-même, il ne fut point surchargé de soins inutiles, auxquels il lui serait impossible de subvenir. Cet avis parut sage à l'empereur, qui établit un tribunal pour les placets, dont il nomma président Ouei-siang, qui venait <sup>p.124</sup> de lui donner des conseils contre l'élévation de la famille de Ho-kouan.

Depuis la mort de ce gouverneur de l'empire, Han-siuen-ti, qui ne voyait personne capable de le remplacer, s'appliquait avec une activité infatigable au gouvernement. Tous les cinq jours, il examinait les affaires portées aux différents tribunaux en présence de ceux qui en étaient chargés, & les décidait quand elles étaient suffisamment instruites. Il ne

remettait jamais que celles qui avaient besoin de plus grands éclaircissements ; de sorte qu'on obtenait une justice prompte & exacte. Cette conduite le fit aimer de son peuple, & il fut regardé comme un prince des plus éclairés & des plus consommés dans la science du gouvernement.

**67.** L'année suivante, à la quatrième lune, l'empereur déclara prince héritier son fils aîné, qu'il avait eu de l'impératrice Hiu-chi, morte empoisonnée. Ho-hien, veuve de Ho-kouang & mère de l'impératrice régnante, en eut tant de chagrin, qu'elle en perdit le repos & refusait toute nourriture. Comme l'empereur avait eu ce fils avant que d'être couronné, cette femme ne pouvait digérer qu'il le préférât, quoique né dans la condition de peuple, à celui que sa fille lui avait donné depuis qu'il était sur le trône. Dans la fureur que cette préférence lui causait, elle jura la perte du prince héritier, & fut trouver l'impératrice sa fille, qui n'était pas moins irritée que sa mère. Ces deux femmes conspirèrent ensemble de l'empoisonner ; mais depuis la mort funeste de sa mère, il se méfiait surtout de la famille de Ho-kouang, qu'il soupçonnait d'y avoir trempé, & il était, en garde contre le poison. Les officiers de la bouche ne lui servaient rien, ni à l'empereur, sans en avoir auparavant fait l'essai : ces précautions firent échouer <sup>p.125</sup> les tentatives criminelles de l'impératrice & de sa mère contre la vie d'un prince dont l'élévation les offusquait.

Vers le même temps, la place de premier ministre vint à vaquer par la mort de Ouei-hien, & l'empereur y nomma Ouei-siang. Ce nouveau ministre, qui n'avait jamais vu de bon œil le trop grand crédit de la famille de Ho-kouang, n'eut pas plutôt pris possession de sa charge, qu'il l'épia de fort près, & découvrit qu'il y régnait un esprit d'intrigue dangereux. Il en avertit sur-le-champ l'empereur, qui, n'ajoutant pas grande foi à son rapport, fit faire en dessous-main des informations qui le convinrent de la vérité. Ce prince commença par ôter le commandement général des troupes à Ho-yu, & changea la plupart des



officiers, pour mettre en leur place les parents de l'impératrice Hiu-chi, sur l'empoisonnement de laquelle il n'acquiesça pendant aucune preuve. Ces changements, qui diminuèrent l'autorité de la famille de Ho-kouang, la mirent hors d'état de pouvoir nuire.

On reçut à Tchang-ngan la nouvelle de la mort de Hou-yen-ti, *tchen-yu* des *Hiong-nou*, & que son frère Hiu-lu-kiuen-kiu lui avait succédé.

A la sixième lune, il tomba dans cette ville jusqu'à deux pieds & demi de grêle, dont les moindres grains étaient gros comme des œufs ; ils tuèrent plusieurs personnes & un grand nombre de bestiaux.

Jusqu'à ce moment, l'empereur n'avait encore pu s'occuper du projet qu'il avait formé à son avènement au trône, de rédiger les lois d'une manière claire & précise, afin que les membres des tribunaux ne fussent plus dans le cas de juger selon leur volonté, ni de s'écarter de la raison & de la justice. Cette jurisprudence arbitraire provenait de ce que chaque p.126 empereur, selon les circonstances & les besoins de l'État, avait fait des lois, qui avaient produit de bons effets dans leur temps. Comme elles formaient plusieurs volumes considérables, l'étude en devenait longue & pénible ; Han-siuen-ti en fit élaguer tout ce qui était inutile au gouvernement présent, & n'en conserva que ce qui serait applicable en tout temps & pourrait servir de règle à l'administration de la justice. Il en composa un code particulier, rédigé avec beaucoup d'ordre & de brièveté, afin que les gens de loi en pussent facilement saisir l'esprit & en connaître l'étendue, pour rendre à chacun la justice la plus prompte, dénuée de ces discussions épineuses qui ne servent qu'à faire traîner les affaires en longueur. Il recommandait surtout d'user de douceur à l'égard du peuple, parce qu'étant sans appui, il n'oserait pas se défendre contre les mandarins qui le vexeraient, s'il n'espérait pas d'être protégé par les lois. Quant aux criminels, ce prince statua qu'il valait mieux leur sauver la vie malgré la loi, quand leur crime n'était pas évidemment prouvé, que de sévir contre eux, parce que la vie étant le bien le plus

précieux de l'homme, on ne saurait apporter trop de circonspection à ne pas la lui ravir injustement.

**66.** Depuis que Ouen-siang occupait la place de premier ministre, il travaillait à abaisser la famille de Ho-kouang, & à changer entièrement ce qu'il avait fait. Ho-hien, Ho-yu, Ho-chan & Ho-yun voyant leur crédit tomber, en eurent le plus vif ressentiment. Comme Ho-chan se plaignit amèrement aux autres de ce que le ministre abusait de sa place pour les avilir & blâmer l'administration de Ho-kouang, il ajouta que les lettrés, que ce gouverneur de l'empire n'avait pu souffrir, & auxquels l'empereur, qui les aimait, permettait de lui adresser <sup>p.127</sup> des mémoires, faisaient courir le bruit que leur famille avait empoisonné l'impératrice Hiu-chi, & que cette calomnie était la source des disgrâces qu'ils essayaient.

Ho-hien, qui ne pouvait se dissimuler la vérité de cette inculpation, craignant d'ailleurs que son crime ne se manifestât, crut devoir leur en faire l'aveu, afin de prendre des précautions contre les suites qu'il pouvait avoir. Au récit circonstancié qu'elle leur fit de son attentat, tous s'écrièrent, en frémissant d'horreur :

— Ah, voilà la cause de notre ruine ! elle nous conduit au supplice ; il n'est point d'espoir pour nous de l'éviter.

Cette famille éprouva encore dans le même temps une autre humiliation. Li-king, oncle de Ho-yun, prétendit avoir le pas sur les princes & les grands. L'empereur lui envoya ordre, ainsi qu'à Ho-yun & à Ho-chan de se retirer & de se démettre de leurs emplois. Cette nouvelle disgrâce leur fit voir clairement qu'ils étaient tombés sans ressource ; alors ils ne ménagèrent plus rien, & ils se déterminèrent à tout entreprendre pour prévenir leur perte.

Dans ce dessein, ils se réunirent à l'impératrice régnante, & engagèrent Pou-ping-kiun, qui leur était dévoué, à inviter à un festin tous les officiers, depuis le premier ministre jusqu'à Ping-ngan-heou. Le complot était qu'au milieu du repas on enverrait Fan-ming-yeou & Ting-kouang-han, bien accompagnés, porter aux convives un ordre de

l'impératrice de se faire mourir ; & que s'ils refusaient de l'exécuter, alors on leur ferait à tous sauter la tête. On devait encore se saisir du palais & détrôner l'empereur, pour mettre Ho-yu à sa place : mais comme le secret est presque impossible, quand il est entre les mains de tant de monde, Ouei-siang eut vent que la famille <sup>p.128</sup> de Ho-kouang machinait quelque chose, & lorsqu'il en eut des preuves suffisantes, il fit arrêter Ho-yun, Ho-chan & Fan-ming-yeou, qui, au désespoir d'être découverts, se donnèrent eux-mêmes la mort, pour éviter le supplice infâme qu'ils méritaient ; mais Ho-yu, la coupable Ho-hien & toute sa famille, au nombre de plus de cent personnes, furent exécutés en place publique. A l'égard de l'impératrice, elle fut dégradée & condamnée à une prison perpétuelle dans le palais de Tchao-tai-kong.

Après cette exécution sanglante, mais juste, un des grands de la cour dit à l'empereur :

— On raconte qu'un voyageur passant devant la maison d'un seigneur, vit un grand amas de paille qui s'élevait jusqu'au faite & qui touchait au tuyau de la cheminée : il lui conseilla de changer la cheminée, ou bien d'en éloigner la paille. Le seigneur tint peu de compte de cet avertissement ; mais lorsqu'il s'y attendait le moins, le feu prit à la paille, & sans les prompts secours de ses voisins sa maison aurait été brûlée : il ne perdit que sa paille. Content d'avoir sauvé sa maison, il fit tuer un bœuf & prodigua son meilleur vin, pour régaler ceux qui l'avaient secouru. Il donna la place d'honneur à celui qui avait montré le plus de zèle, & les autres furent placés suivant les services qu'ils lui avaient rendus : il fit enfin changer sa cheminée.

Un de ses amis lui dit, si vous eussiez écouté ce passant, vous auriez encore votre bœuf, votre meilleur vin ne serait pas bu, ni votre paille consumée par les flammes. S'il vous en a coûté si cher pour n'avoir pas suivi un conseil prudent, c'est votre

faute ; mais vous n'en devez pas moins de la reconnaissance à celui qui vous avait averti. Le seigneur fit chercher ce voyageur & le retint plusieurs jours chez lui, le <sup>p.129</sup> traitant splendidement & lui faisant tout l'accueil possible.

Il en est de même de Siu-fou du pays de Méou-ling. Il a averti souvent Votre Majesté que la famille de Ho-kouang était trop près du feu, & que leur autorité excessive les porterait infailliblement à la révolte & les entraînerait à leur perte, si on n'y mettait ordre. Dès ce premier avertissement, si on leur eût ôté les emplois qui leur donnaient de l'orgueil, si l'on eût diminué leur autorité & leurs richesses, ils n'en seraient jamais venus à perdre l'honneur & la fidélité ; ils n'auraient pas subi une mort honteuse, qui imprime une tache ineffaçable à la mémoire du grand, du généreux Ho-kouang.

Votre Majesté a puni des sujets dignes du juste châtiment qu'on leur a infligé ; mais elle n'a point encore récompensé le zèle & la fidélité de Siu-fou. Les preuves qu'il en a données, lui font un titre honorable pour prétendre aux grâces de Votre Majesté, & ses talents le rendent encore plus recommandable auprès d'elle.

L'empereur ordonna qu'on remît dix pièces de soie à Siu-fou ; il ajouta à cette récompense une place de mandarin, & le fit entrer dans son conseil. Ce prince se rappela dans ce moment, que lorsqu'il allait à la salle de ses *ancêtres*, accompagné de Ho-kouang, il était saisi de crainte & que tout son corps tremblait ; mais que depuis la mort de ce gouverneur de l'empire, il n'éprouvait pas les mêmes craintes avec Kieou-ki son successeur, & qu'il était au contraire d'une sécurité & d'une tranquillité parfaite. Ce ne fut qu'après l'extinction entière de cette famille, qu'on osa se plaindre ouvertement de ses vexations, & parler de ce que l'empereur lui-même en avait souffert. Les officiers de la cour &

des provinces s'étaient contentés, avant ce temps, d'en murmurer en secret.

p.130 Quoique l'empereur, depuis son avènement au trône, n'eût pas paru s'inquiéter beaucoup de ce qui se passait dans les royaumes du *Si-yu*, cependant, pour conserver ces conquêtes de Han-ou-ti, il y envoya Fong-fong, comme le plus propre à remplir cette commission, suivant le conseil de Han-tseng, général des troupes du midi, & de l'avis de tous les autres grands de sa cour. Il fit expédier un ordre aux rois tributaires, chez lesquels il passerait, de l'escorter & de lui fournir toutes les choses nécessaires pour voyager commodément.

**65.** Fong-fong apprit à son arrivée à Siu-tching, que le frère de Ouan-nien, roi de Sou-kiu, l'avait assassiné & s'était emparé de son trône. Il fut encore que cet usurpateur s'était allié aux *Hiong-nou*, & qu'après avoir fait mourir l'officier chinois qui commandait dans ces contrées pour l'empereur, il en excitait les peuples à secouer le joug de la Chine, en faisant courir le bruit que tous les royaumes du nord du *Si-yu* s'était soumis aux *Hiong-nou*. Ce nouveau roi de Sou-kiu faisait même alors la guerre aux princes tributaires du midi du *Si-yu*, afin de les obliger à suivre son exemple & à se joindre à lui contre les Chinois ; ce qui rendait les chemins peu sûrs, & interceptait la communication avec l'empire.

Dans la perplexité où cette révolution le mit, Fong-fong supposa un ordre de l'empereur à tous les rois tributaires & aux gouverneurs voisins, d'amener les troupes au rendez-vous qu'il leur assignait. Ce commissaire de la cour rassembla par ce moyen une armée, avec laquelle il fut assiéger Sou-kiu, qu'il pressa avec tant de vigueur, que ce prince rebelle, se voyant sur le point de tomber entre les mains des Chinois, se donna lui-même la mort : la ville se rendit. Fong-fong dépêcha sur-le-champ un courrier à l'empereur, pour lui donner avis de ce p.131 qu'il venait de faire, & porter à Tchang-ngan la tête de l'usurpateur, à la place duquel il établit un de ses frères gouverneur de Sou-kiu.

Cette nouvelle causa une joie universelle à la cour. L'empereur témoigna sa satisfaction au général Han-tseng, de lui avoir procuré un homme tel que Fong-fong, capable de se tirer d'un pas difficile. Il ne fut embarrassé que sur la manière dont il le récompenserait ; tous les grands y opinèrent, à l'exception de Siao-ouang-tchi.

— Fong-fong, dit-il, n'avait ordre que d'aller dans le *Si-yu*, & non de faire la guerre. Il en a supposé un second de Votre Majesté, pour assembler une armée ; je veux qu'il n'en ait point abusé, & qu'il ait vaincu un prince rebelle ; je conviens encore que le temps pressait, & que d'attendre le retour d'un courrier qui apportât un nouvel ordre, le délai pouvait être funeste, & que l'ennemi en aurait profité pour entraîner les autres peuples dans sa révolte ; cependant une pareille licence est sujette à de grands inconvénients : elle est capable de favoriser l'ambition d'autres envoyés de Votre Majesté, & de leur fournir les moyens de lever des troupes pour s'emparer de dix mille ly de pays & se rendre indépendants. Ainsi, loin de récompenser Fong-fong, sa conduite est reprehensible, & la politique demanderait qu'il en fut puni.

Malgré ces raisons, l'empereur n'eut égard qu'au service, & mit Fong-fong au nombre des grands de sa cour.

**64.** Les *Hiong-nou*, qui avaient été malmenés par les Chinois, n'osaient plus, depuis quelques années, insulter les terres de l'empire. Cependant leur inquiétude naturelle, & leur avidité pour le butin, leur fit tourner leurs armes contre les petits rois tributaires voisins de leur pays. Ils se jetèrent principalement <sup>p.132</sup> sur le royaume de Tché-ssé, que Tching-ki, général chinois, envoyé sur les frontières, avait ordre de défendre en cas d'attaque ; mais ils le battirent complètement : de sorte qu'il dépêcha un courrier, pour demander un puissant secours contre les irruptions des Tartares. L'empereur ne voulut rien déterminer à cet

égard sans l'avis de son conseil. Le premier ministre Ouei-siang prit la parole, & dit :

— Une guerre est juste lorsqu'on l'entreprend pour étouffer une révolte, ou bien pour réprimer les entreprises d'un prince sur son voisin. Les guerres que Votre Majesté fait, sont toujours dirigées par l'équité ; & c'est ce qui a fait donner à vos armées le nom de *troupes de justice*. Elles ne mériteraient plus ce beau nom, si l'on faisait la guerre uniquement pour venger une injure légère, ou pour satisfaire son ambition.

Les Tartares n'insultent plus nos frontières ; en leur déclarant la guerre, elle serait injuste, & vos armes perdraient le titre qu'elles portent. On voit par nos registres, que, dans le cours de cette année, il a péri, tant de frères qui se sont entretués dans des querelles particulières, que de maris que leurs femmes ont fait assassiner, deux cent vingt-deux personnes ; & on souffre ces violences & ces crimes dans un État ! A peine les grands paraissent-ils en être touchés, & y faire quelque attention.

Le théâtre de la guerre que les Tartares font au roi de Tché-ssé, est loin de nous : il suffit que nous lui prêtions le secours que nous tenons sur nos frontières : nous ne devons nous mêler de cette guerre que comme auxiliaires, & non directement. « *Ce que je crains, dit Confucius, c'est le mal de Ki-sun, sans m'inquiéter de Tchuen-yu. Le mal qui me touche est celui qui arrive à ce qui m'appartient ; je dois m'occuper tout entier* <sup>p.133</sup> *à y remédier, & me mettre peu en peine de celui qui m'est étranger.* »

L'empereur eut égard à ce conseil, & se contenta de dépêcher Tchang-hoei avec un détachement de cavalerie, pour aller dégager Tching-ki. Cet officier arriva fort à propos pour le général chinois, qui se

trouvait embarrassé avec les Tartares. Il le tira du pas difficile où il s'était engagé, & le ramena à Kiu-ly, lieu de sa résidence ordinaire.

**63.** Han-siuen-ti qui avait à Ping-ki l'obligation de la vie, de son éducation, de son mariage avec Liu-chi, & pour ainsi dire de sa couronne, ne lui avait encore, jusqu'à ce moment, donné aucune marque de son souvenir ni de sa reconnaissance. On était étonné que ce prince, si attentif à tout, eût oublié son bienfaiteur. Ping-ki n'en témoignait aucun chagrin, & remplissait ses devoirs avec le même zèle que s'il eût reçu les plus grandes faveurs. La satisfaction d'avoir placé sur le trône un prince digne de l'occuper, était la seule récompense qui le flattait. Cependant un jour les dames du palais louant son extrême modestie en présence de l'empereur, il se rappela alors toutes les obligations qu'il lui avait, & dès le lendemain, ayant assemblé les grands, il le créa prince, en considération des soins paternels qu'il avait pris de lui. Il en fit une peinture dans laquelle toute la bonté de son cœur parut, & le déclara son bienfaiteur, en ajoutant à ce titre des libéralités en argent, avec la permission d'entrer au palais quand il le jugerait à propos. L'empereur voulut encore qu'on lui rendît des honneurs comme à la première personne de l'État après lui. Tant de faveurs n'enflèrent point le cœur de Ping-ki, & la modestie, dont il ne s'écarta jamais, accrut encore l'estime qu'on avait pour lui.

Le prince héritier, quoiqu'âgé seulement de douze ans, <sup>p.134</sup> savait déjà le *Lun-yu* ou *livre des sentences*, ainsi que le *Hiao-king* de Confucius, ou traité de *l'obéissance filiale*. Chou-kouang & son fils Chou-cheou, ses précepteurs, s'étaient appliqués à lui en expliquer les préceptes. Le père & le fils s'entretenant un jour ensemble, l'un dit à l'autre :

— Le proverbe dit, que *qui fait amasser, ne doit pas craindre de manquer* ; & que *quiconque amasse à propos, ne s'en repent jamais*. Nous avons l'un & l'autre de la réputation, nous remplissons auprès du prince héritier un poste honorable, notre



fortune est satisfaisante ; mais un revers peut nous accabler. Il n'est plus temps de prévenir les disgrâces quand elles sont arrivées, & le regret de n'avoir pas pris ses précautions, ne sert encore qu'à en augmenter le poids. Ainsi la prudence nous conseille de nous retirer de notre plein gré, tandis que nous en avons la liberté.

Dès le même jour, ces deux lettrés demandèrent leur congé & l'obtinent ; l'empereur leur donna vingt livres d'or, & le prince héritier cinquante. Les princes & les grands eurent ordre de les reconduire en cérémonie jusque hors des portes de la ville, & on leur fournit plusieurs centaines de chariots pour transporter leur bagage.

Arrivés dans leur patrie, ils ne songèrent plus qu'à passer agréablement leurs jours dans les plaisirs & la bonne chère. Un de leurs amis dit à Chou-kouang, que cette grande dépense absorberait bientôt ses fonds, & il lui conseilla de faire valoir ce qui lui en restait, afin de laisser du bien à ses enfants & à ses neveux.

— C'est parce que je pense à eux, lui répondit Chou-kouang, que je jouis maintenant du fruit de mes travaux. Je leur laisserai l'héritage de mes pères & mon exemple à suivre ; ils travailleront comme moi à augmenter leur bien-être, au lieu que s'ils espéraient une riche succession, elle <sup>p.135</sup> ne servirait qu'à entretenir leur paresse, ou à leur inspirer de l'orgueil & de l'ambition. Un sage dans l'opulence est exposé à perdre bientôt sa sagesse, & un fou riche à devenir plus méchant, ou bien à faire plus de folies. Si mes fils & mes neveux ne sont pas tous gens de bien, je veux au moins ne pas leur laisser ce qui peut servir à les rendre plus insensés ou plus vicieux.

**62.** L'empereur Han-ou-ti, dans la crainte que les *Hiong-nou* ne se joignissent aux *Kiang*, avait coupé toute communication entre ces deux peuples par les quatre *Kiun*, ou départements qu'il avait formés à l'ouest

du Hoang-ho : savoir Tsiou-tsiuen <sup>1</sup>, Ou-hoei <sup>2</sup>, Tchang-yé <sup>3</sup> & Hoang-tun <sup>4</sup>, & il avait repoussé les *Kiang* du côté de Hoang-chong <sup>5</sup>.

Han-siuen-ti envoya Y-kiu-ngan-koué, de la race des Tartares occidentaux, examiner tout le pays des *Kiang*. Le chef de la horde des *Sien-lien* lui ayant représenté qu'ils seraient bien mieux au nord de la rivière Hoang-choui <sup>6</sup>, parce que s'ils ne pouvaient pas cultiver la terre, ils nourriraient du moins des troupeaux, l'envoyé promit de demander pour eux à l'empereur la permission de changer de canton ; mais cette horde, sans attendre la réponse de la cour, fit sa paix avec les autres *Kiang* & s'établit au nord du Hoang-choui. L'empereur qui n'approuvait pas cette démarche, manda le général Tchao-tchong-koué, qui connaissait le pays, afin de le consulter. Ce <sup>p.136</sup> général lui dit que la transplantation des *Sien-lien* était sans doute l'ouvrage des *Hiong-nou*, qui sollicitaient depuis longtemps les *Kiang* de se joindre à eux pour s'emparer de Tchang-yé & de Tsiou-tsiuen, & que c'était probablement dans cette intention que les *Sien-lien* avaient passé le Hoang-choui, afin de se rapprocher des *Hiong-nou*. Il conseilla à l'empereur de dissimuler, parce qu'il n'était pas possible de faire la guerre dans un hiver aussi rude, ni de trouver du fourrage pour la cavalerie. Il ajouta qu'il était encore d'avis qu'on envoyât chez eux Y-kiu-ngan-koué avec un grand cortège, sous prétexte de les accommoder avec les *Kiang*, afin de les amuser tandis qu'on ferait sous-main des préparatifs pour les réduire par la force.

Arrivé au pays des *Kiang*, Y-kiu-ngan-koué invita les principaux officiers de la horde des *Sien-lien* à le venir trouver. Cet envoyé les fit tous massacrer, & tombant ensuite sur leurs gens, il en resta plus de mille sur le carreau. Cette perfidie irrita tellement les autres, qu'ils

---

<sup>1</sup> Sou-tcheou.

<sup>2</sup> Léang-tcheou.

<sup>3</sup> Kan-tcheou.

<sup>4</sup> Cha-tcheou, tous de la province du Chen-si.

<sup>5</sup> Si-ning, aussi du Chen-si.

<sup>6</sup> A quatre-vingts ly à l'ouest de Lan-tcheou de Lin-tao-fou du Chen-si.

prirent les armes & vinrent assiéger la ville où Y-kiu-ngan-koué s'était arrêté. La place fut emportée d'assaut, & on usa de représailles sur la suite de l'envoyé, qui fut trop heureux de se sauver seul, en abandonnant tous ses équipages.

**61.** A la sixième lune, il parut une comète du côté de l'orient.

La vengeance des *Sien-lien* fut comme le signal de la révolte. Les *Mon-gou* de la horde de *Han-kien* & tous les autres se joignirent à eux en corps d'armée pour attaquer la Chine.

L'empereur se trouva dans la perplexité par la disette de bons généraux pour les envoyer contre eux. Le grand âge de Tchao-tchong-koué, qui avait plus de soixante-dix ans, avait éloigné toute idée de se servir de lui. Cependant comme il connaissait <sup>p.137</sup> mieux que personne la capacité des officiers en état de commander, l'empereur lui fit demander par Ping-ki, celui qu'il jugeait le plus capable d'être chargé de cette expédition.

— Moi, répondit-il sans hésiter.

Ping-ki lui demandant encore combien il lui faudrait de monde pour réduire les *Mon-gou*.

— Je le dirai, répliqua-t-il, quand je serai à Kiu-tching <sup>1</sup>, & que j'aurai examiné le pays.

Sur cette réponse Tchao-tchong-koué fut nommé général, avec la liberté de prendre autant de troupes qu'il jugerait à propos. Il choisit les régiments qui avaient le moins de réputation, & leur assigna Kiu-tching pour rendez-vous. Ce choix parut singulier à tout le monde.

Arrivé à Kiu-tching, il établit, surtout du côté des *Mon-gou*, plusieurs corps de garde qui se soutenaient mutuellement, en attendant, disait-il, qu'il eût examiné la manière d'attaquer l'ennemi. Cependant il ne paraissait pas s'y disposer : il passait tous les jours en festins, régaland tantôt une partie de ses soldats & tantôt l'autre, qu'il traitait d'égal à

---

<sup>1</sup> Lan-tcheou du Chen-si.

égal. Il les animait par le récit des guerres passées & les avantages remportés sur les ennemis ; de sorte qu'il n'y avait pas un seul soldat qui ne brûlât d'en venir aux mains.

Il se passait peu de jours sans que les ennemis vinsent insulter ses postes avancés : le général chinois paraissait peu s'en inquiéter. Sa conduite étonnait la plupart de ses officiers, qui ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur surprise. Il leur dit que son plan était de détacher les *Mon-gou* des *Sien-lien*, & de traîner cette guerre en longueur, afin de tomber sur ces derniers, au moment qu'ils s'y attendraient le moins. Il ajouta <sup>p.138</sup> qu'il n'était pas à craindre que les ennemis osassent les venir attaquer, tant qu'ils resteraient dans le même poste, & que c'était le seul moyen de terminer cette guerre sans exposer les troupes.

Cependant Sin-ou-hien, gouverneur de Tchu-tchuen, qui n'était pas d'avis de rester dans l'inaction, écrivit à l'empereur que c'était la faute de Tchao-tchong-koué, si la guerre n'était pas encore finie. L'empereur qui connaissait l'expérience de son général, fit peu d'attention à ces plaintes, persuadé qu'il avait quelque expédient plus sûr que la force ouverte pour venir à bout des ennemis. Effectivement les *Mon-gou*, gagnés par les bons traitements que le général chinois faisait à leurs prisonniers, qu'il renvoyait avec honneur, retirèrent leurs troupes ; & s'ils ne se soumirent pas entièrement, ils refusèrent de se battre contre les Chinois. Sin-ou-hien fâché de voir cette expédition sur le point de s'achever sans tirer l'épée, écrivit une seconde fois à la cour, pour solliciter l'ordre d'attaquer les *Sien-lien*. Cet ordre fut expédié au moment que plus de dix mille des ennemis s'étaient déjà venus soumettre à Tchao-tchong-koué, & qu'il y avait apparence que tout allait s'arranger à l'amiable. Le général écrivit même à l'empereur qu'il était sur le point de renvoyer sa cavalerie, & qu'il n'avait besoin que de son infanterie, pour labourer les terres incultes de ces contrées, en attendant l'entière soumission des rebelles.

Ces dépêches étaient expédiées lorsque l'ordre de combattre les ennemis arriva. Le fils du général qui pensait comme Sin-ou-hien que c'était le meilleur expédient, se mit à la tête d'un détachement de troupes d'élite pour aller chercher les *Sien-lien* ; mais il fut vivement repoussé, & il aurait perdu tout son monde, si son père ne l'eût fait soutenir & contraint l'ennemi <sup>p.139</sup> de se retirer. Le général ne put s'empêcher de témoigner du chagrin d'une démarche faite si à contretemps, qui dérangeait le plan de douceur qu'il avait commencé à suivre. Il avait vu que le principe de la révolte de ces peuples venait de ce qu'au lieu de cent mille mesures de grains qu'on devait tenir dans les magasins de Kiu-tching & de Hoang-tchong, on n'y en remettait pas seulement quarante mille, malgré les ordres précis de l'empereur pour ces approvisionnements. Alors ces peuples manquant nécessairement de vivres & pressés par la faim, s'étaient révoltés de désespoir.

Pour remédier à cet inconvénient, le général chinois envoya un mémoire à la cour, dans lequel il appuyait fortement sur la nécessité de cultiver les terres de ce pays, afin de procurer aux habitants une nourriture suffisante & les engager par là à rentrer sous l'obéissance. Il disait encore dans ce mémoire, que de prétendre les réduire par force, on pourrait y trouver plus de difficultés qu'on ne pensait ; & enfin qu'il était d'avis d'assigner à dix à douze mille hommes de ses troupes une certaine portion de terrain à défricher, qui fournirait la subsistance aux *Kiang*, & les attirerait sans être obligé d'en venir avec eux aux dernières extrémités.

L'empereur ne s'en rapportant pas entièrement aux vues de son général, dépêcha un de ses officiers pour aller sur les lieux examiner la possibilité de l'exécution de son projet. Il communiqua même son mémoire aux grands de sa cour, dont les sentiments furent partagés : mais le premier ministre Ouei-siang, qu'il consulta sur cette opération, lui dit qu'il ne fallait pas hésiter à adopter le plan du général ; de sorte que sans attendre le retour de son commissaire, l'empereur fit expédier

l'ordre à Tchao-tchong-koué de renvoyer sa cavalerie, & <sup>p.140</sup> d'employer l'infanterie à défricher les terres suivant le plan qu'il avait proposé.

La récolte de ces terres, nouvellement mises en valeur, fut si abondante, que les *Sien-lien* désertaient par troupes pour venir s'établir aux environs de Kiu-tching & se soumettre aux Chinois. Leurs chefs presque abandonnés, craignant d'être forcés & perdus sans ressource, vinrent d'eux-mêmes se rendre, en demandant pour toute grâce d'être reçus au nombre des sujets de l'empire : c'était où le général avait voulu les amener par degrés ; & si on l'eût écouté d'abord, & qu'on ne se fût point écarté de son premier plan, on aurait épargné le sang & la vie des soldats sacrifiés à l'attaque sollicitée par Sien-ou-hien.

Tchao-tchong-koué fit savoir sur-le-champ ces heureuses nouvelles à la cour, & comme son expédition était entièrement terminée, il demandait à l'empereur l'ordre de se retirer avec ses troupes en lui proposant d'abandonner aux gens du pays les terres défrichées, à la charge de donner annuellement aux *Sien-lien* & aux *Han-kien* une certaine quantité de mesures de grains, que le gouverneur de Kiu-tching aurait soin de leur distribuer. L'empereur approuva cet arrangement, & tout fut pacifié de ce côté-là.

Vers le même temps mourut Hiu-lu-kiuen-kiu, *tchen-yu* des *Hiong-nou*. Ki-heou-tché aurait dû lui succéder, mais Ou-yen-kiu-ti fut élu, & Ki-heou-tché contraint de s'enfuir chez un de ses oncles, roi des *Ou-tchen-mou* dans le *Si-yu*.

Le prince tartare Sien-hien-tchen pour se mettre à couvert du ressentiment du nouveau *tchen-yu* Ou-yen-kiu-ti, avec lequel il avait eu des démêlés, résolut de se donner à la Chine. Il fit sonder Tching-ki, général de l'empire, qui résidait à Kiu-li pour contenir les petits rois tributaires du *Si-yu*. Ce <sup>p.141</sup> prince tartare lui fit dire qu'il l'irait joindre à la tête de toutes ses troupes ; mais le général chinois qui ne se fiait pas beaucoup à sa bonne foi, rassembla par précaution les troupes du voisinage, afin d'être en état de se défendre s'il lui tendait quelque

piège. Tching-ki fut au devant de Sien-hien-tchen à la tête de cinquante mille hommes, & le reçut avec beaucoup d'égards. Il le fit conduire à Tchang-ngan, & l'empereur en récompense de ce service, nomma Tching-ki gouverneur général du *Si-yu*, charge qui a commencé à lui : & afin de le mettre à portée de pourvoir aux besoins des royaumes tant du nord que de l'ouest, il lui fut permis de former un district sous le nom de *Mou-fou*, où il aurait sa résidence & son tribunal, & d'où il ferait passer les ordres de l'empereur aux trente-six royaumes du *Si-yu*. On lui accorda encore la permission de fortifier la ville de Ou-ley, éloignée de deux mille sept cents ly de Yang-koan, afin de pouvoir veiller sur Ou-sun, Kang-kiu & le reste de cette vaste contrée.

**59.** La joie qu'eut l'empereur de se voir maître d'une si grande étendue de pays, fut altérée par la mort de Ouei-siang, ce fidèle ministre, à l'habileté duquel il était redevable des douceurs de la paix dont l'empire jouissait depuis si longtemps. Il assembla les grands pour leur demander un sujet capable de le remplacer. Leur choix se réunit sur Ping-ki, comme le seul digne, par ses belles qualités & son amour pour le bien public, de lui succéder dans le ministère. L'empereur l'agréa pour son premier ministre, & tout le monde fit éclater sa satisfaction. Jamais l'empire ne fut plus tranquille que pendant les quatre ans que Ping-ki fut chargé de l'administration.

**58.** Cependant les peuples du Ho-nan murmuraient contre Yen-yen-nien leur gouverneur, dont la sévérité les faisait trembler. p.142 Accoutumés à la douceur de Hoang-pa son prédécesseur, que Han-siuen-ti avait rappelé à la cour pour le faire président du tribunal des crimes, & qu'il avait mis ensuite auprès du prince héritier, ces peuples sentaient la différence qu'il y avait de leur nouveau gouverneur au premier. Yen-yen-nien qui ne l'aimait pas, prit le contre-pied de sa conduite, & les moindres fautes auprès de lui étaient traitées de crime & punies de mort.

La mère de Yen-yen-nien, qui était restée à Tong-hai <sup>1</sup> sa patrie, informée de la réputation de dureté qu'avait son fils, vint le trouver dans son gouvernement : elle frémit au récit du nombre des criminels qu'il avait fait mourir. Gémissant sur leur sort, elle dit, dans l'amertume de son cœur, à son fils :

— Le Tien est seul le maître de la vie de l'homme. Croyez-vous qu'il vous soit permis d'en disposer à votre gré ? Je suis sur le bord de mon tombeau ; devais-je craindre avant que d'y descendre de voir mes enfants, eux que j'ai élevés avec tant de soins, finir leur carrière par un supplice infâme ! Votre cruauté, je le prévois, vous conduira sur l'échafaud. Adieu : je retourne à Tong-hai, attendre la triste nouvelle que mon fils, par sa trop grande sévérité, a été lui-même l'auteur de sa perte.

En effet, l'année suivante les plaintes & les cris du peuple contre ce gouverneur parvinrent jusqu'à l'empereur, qui le livra au tribunal des crimes, & il fut condamné à être exécuté publiquement.

**57.** Dans ces entrefaites il s'éleva de grands troubles parmi les *Hiong-nou*. Le caractère féroce & barbare de leur *tchen-yu* <sup>2</sup> p.143 Ou-

---

<sup>1</sup> Hai-tcheou de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.

<sup>2</sup> Le nom de *tchen-yu* que les *Hiong-nou* donnaient leurs rois, peut encore se lire en chinois *tan-jou*, & on doit présumer que c'est la véritable manière de l'écrire, s'il est vrai que ce nom soit une corruption de celui de *Tien-tcé*, c'est-à-dire *Fils du Ciel*, que les Chinois donnent à leurs empereurs. Les *Hiong-nou*, à l'imitation des Chinois, donnaient encore à leurs *tchen-yu* le titre de *tcengli-khoutou*, qui signifie de même *Fils du Ciel* ; *tcengli* dans leur langue marquant le *Ciel*, & *khouthou*, *filis*.

Le *tchen-yu* avait immédiatement au-dessous de lui douze ordres de grands, distingués en deux rangs, l'un *de la gauche* & l'autre *de la droite*. Le premier ordre était composé de deux *tou-ki-chi* ou sages rois ; le second comprenait deux *hou-li-ouang* ; le troisième deux grands généraux ; le quatrième deux grands commandants ; le cinquième deux grands *thang-hou* ; le sixième deux *khou-tou-heou* ; le septième deux *tcu-kiu*, &c. ce qui faisait en tout vingt-quatre chefs ; douze de la gauche, qui était la plus honorable, & douze de la droite. Les premiers ordres commandaient à plus de dix mille chevaux ; les derniers seulement à quelques milliers plus ou moins, selon leurs grades ; mais les uns & les autres, nonobstant cette inégalité, se nommaient *commandants de dix mille*. Ces dignités étaient héréditaires, & chacun de ces vingt-quatre chefs avait le pouvoir de se créer des lieutenants, des ministres, de grands commandants, des *thang-hou*, des *tcu-kiu*, & autres officiers. Chacun de ces vingt-quatre chefs possédait un État, dont la grandeur était proportionnée à sa dignité. Ceux de la droite étaient à la droite, ou à l'orient des États du *tchen-yu*, ceux de la gauche à l'occident. Le prince désigné empereur, était ordinairement *thou-khi* ou sage roi de la gauche.



yen-kiu-ti, révolta tous ses sujets. Les grands, plus mécontents encore que le peuple, se réunirent pour le déposer, & élurent à sa place Ki-heou-tché, fils de leur précédent *tchen-yu*, sous le nom de Hou-han-yé. Le mettant ensuite à leur tête, ils furent chercher Ou-yen-kiu-ti qui s'était sauvé : ils le battirent & le contraignirent, pour ne pas tomber entre leurs mains, de se donner lui-même la mort.

p.144 Le frère de Ou-yen-kiu-ti avait aussi gagné au large, & s'était fait un parti, à la tête duquel il mit Pou-sin-tang, sous le nom de To-ki *tchen-yu*. Il vint à son tour chercher Houan-yé, qu'il défit & obligea de prendre la fuite. Après cette déroute, la plupart des grands abandonnèrent son parti, non pas pour se donner à son compétiteur, mais pour se mettre eux-mêmes sur les rangs. Le prince Hou-kiei prit le titre de *tchen-yu*

---

Tous les ans dans la première lune, tous les commandants faisaient une petite assemblée à la cour du *tchen-yu*, & dans la cinquième lune, une assemblée générale dans la ville de Long-tching, où ils sacrifiaient aux mânes de leurs ancêtres au ciel & à la terre. Durant l'automne, lorsque les chevaux ont pris un embonpoint parfait, ils faisaient une assemblée générale près d'un bois, où ils offraient un sacrifice aux dieux tutélaires des champs & des grains, en tournant autour du bois. A la suite de cette cérémonie, on faisait la revue des hommes & des animaux, & on en marquait le nombre sur des rôles. La loi condamnait à mort quiconque aurait tiré son sabre de la longueur d'un pied, quoiqu'il n'eût pas frappé. Le vol était puni par la confiscation de la famille du voleur ; les crimes légers étaient punis par la torture, & les griefs par la mort. Un criminel ne pouvait être détenu dix jours entiers dans la prison. Le *tchen-yu* sortait le matin de son camp & adorait le soleil levant ; le soir il adorait la lune. Quand il était assis, il regardait le nord. Ils renfermaient leurs morts dans un double cercueil, & enterraient avec le cercueil de l'or, de l'argent, des habits & des fourures. Ils ne plantaient point d'arbres, & n'élevaient point de terre sur les sépultures comme les Chinois ; ils ne portaient point d'habits de deuil. Les officiers, les favoris & les concubines étaient obligés de se tuer pour suivre le mort, & le nombre quelquefois en était très considérable. Ils se réglaient sur la lune dans leurs entreprises ; ils attaquaient durant son accroissement, & se retiraient pendant son décours. On faisait boire une tasse de vin à celui qui apportait la tête d'un ennemi, & on lui en laissait la dépouille. Les ennemis faits prisonniers demeuraient esclaves de celui qui les avait pris ; c'est pour cette raison qu'ils combattaient avec l'ardeur de gens qui travaillaient pour leur profit. Ils étaient habiles à dresser des embuscades & à envelopper l'ennemi. Quand ils avaient l'avantage, ils se tenaient unis & serrés comme une bande de corneilles ; mais quand ils étaient vaincus, ils se dissipaient comme des tuiles que le vent emporte, ou comme des nuages qui se fendent. Celui qui dans le combat pouvait emporter un de ses camarades tués, devenait héritier de ses biens. Les *Tou-kiué* qui descendaient des *Hiong-nou*, avaient les mêmes mœurs & les mêmes coutumes : l'inauguration de leurs rois avait quelque chose de fort extraordinaire. Quand ils proclamaient un *khan*, les grands le portaient sur un feutre, & lui faisaient faire neuf tours suivant le soleil. A chaque tour il était salué par tout le monde. Après le dernier tour on le mettait à cheval, & on lui jetait autour du col une pièce de taffetas, avec laquelle on le serrait si fort, qu'il était près d'expirer. On le relâchait, & à l'instant on lui demandait combien de temps il pourrait régner. Quoique le trouble de son esprit ne lui permît pas de répondre juste à cette demande, ils auguraient cependant, par ce qu'il disait dans cette surprise, de la durée de son règne. *Éditeur.*

sans <sup>p.145</sup> changer de nom. Celui de Yeou-yu-kien se fit appeler Tché-li *tchen-yu*, aussi bien que le général Ou-tsi, qui prit le nom de Ou-tsi *tchen-yu*, de sorte que ces Tartares se trouvèrent avoir cinq rois ou *tchen-yu*.

Le *tchen-yu* To-ki, qui regardait les autres comme des rebelles, commença par attaquer Tché-li & Ou-tsi, & les battit. Ou-tsi vaincu, s'aboucha avec Hou-kiei, & ils convinrent qu'ils abdiqueraient l'un & l'autre pour ne reconnaître que Tché-li & le soutenir. To-ki victorieux, marcha contre Tché-li, qu'il battit également & contraignit de fuir. Les grands de la cour impériale représentèrent à Han-siuen-ti que la conjoncture était des plus favorables pour détruire ces ennemis de la Chine, & qu'il fallait profiter de leurs troubles domestiques. Siao-ouang-tchi dit à ce sujet qu'il y aurait de l'indignité de profiter du malheur d'autrui pour l'écraser ; qu'en tombant sur les Tartares, ce serait les obliger à se réunir pour se défendre d'une manière peut-être funeste à l'empire, & qu'il valait mieux les laisser s'entre-détruire eux-mêmes. L'empereur préféra ce dernier parti au conseil que lui donnaient les grands.

Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**56.** Hou-han-yé, le premier & le plus redoutable des rivaux de To-ki, était le seul qui lui donnât de l'inquiétude. Il le harcelait continuellement, sans pouvoir l'engager à une action décisive. Comme il n'avait plus que cet ennemi en tête, il rassembla toutes ses troupes & le força enfin à se battre. To-ki fut si maltraité, que, se croyant perdu sans ressource, il se tua lui-même. La plupart de ses gens se rangèrent sous les drapeaux de Hou-han-yé, qui se fit reconnaître de nouveau *tchen-yu*. <sup>p.146</sup> Cependant comme plusieurs dix mille de ces Tartares refusèrent de se soumettre à lui, Hou-tou-ou-ssé, frère aîné de To-ki, se mit à leur tête & s'en fit proclamer *tchen-yu*, sous le nom de Tchi-tchi-cou-tou-heou.

**55.** L'année suivante, le premier ministre Ping-ki fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. L'empereur fut le visiter, & comme

son emploi l'avait mis à portée de connaître les sujets qui avaient du mérite, ce prince lui demanda ceux qu'il croyait capables de le remplacer. Ping-ki lui en désigna trois, Tou-yen-nien, Yu-ting-koué & Tchou-ouan-nien. Étant mort quelques jours après, Han-siuen-ti lui fit faire des obsèques avec la pompe & les cérémonies usitées aux funérailles des empereurs. Il lui rendit ces derniers devoirs comme à un bienfaiteur qui lui avait tenu lieu de père, & auquel il était redevable de la vie & de la couronne. Cependant il préféra Hoang-pa pour la place de premier ministre, aux trois sujets qu'il lui avait nommés, & il ne les employa qu'en sous-ordre dans le ministère.

**54.** Le premier de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur était si bon, qu'il se déterminait avec peine à punir ses officiers. Yang-yun, fils d'un de ses ministres, en considération des services de son père, exerçait depuis sa jeunesse des emplois honorables : cet officier était d'un naturel brouillon & querelleur, se plaisant à fouiller dans la conduite des autres pour en parler mal, d'une cupidité excessive, opiniâtre dans ses volontés, tous ces défauts lui avaient attiré la haine de quelques grands, qui l'accusèrent auprès de l'empereur ; mais ce prince, par rapport à son père, ne fit pas beaucoup d'attention aux plaintes qu'on lui faisait de Yang-yun. Cependant Tai-tchang-lo, qu'il avait le plus irrité, l'accusa <sup>p.147</sup> de tenir des discours séditieux, & fournit des preuves si convaincantes, que l'empereur ne put se dispenser de sévir contre, lui. En lui accordant la vie, il le priva de toutes ses charges, & le réduisit au rang du peuple.

Yang-yun, loin de changer de conduite, se livra plus que jamais à ses plaisirs & à ses goûts dépravés. Comme il était sans occupation, il se donna libre carrière, en se plongeant sans aucune retenue dans la débauche la plus crapuleuse.

Sun-hoei-tsong, un de ses amis, lui écrivit à ce sujet une lettre de reproches. Il lui disait qu'un grand qui s'était fait dégrader & qui avait perdu, par sa faute, son emploi, devait vivre retiré, & prouver par une

conduire plus sage son repentir, en se privant surtout pendant quelque temps de la société de ses amis. Yang-yun lui fit la réponse suivante :

« On m'a mis au rang du peuple, je dois vivre à sa manière. Un laboureur cultive son champ dans les saisons du froid & du chaud ; s'il se donne beaucoup de mal, de retour dans sa maison, il fait tirer du vin & tuer un mouton, pour se divertir. Quand les fumées du vin commencent à lui monter à la tête, il lève les yeux au ciel & se met à chanter : *Les champs des montagnes du sud sont remplis de broussailles ; y ouvrir des sillons pour y semer des pois, ce serait augmenter ses richesses. L'homme n'est sur la terre que pour jouir des plaisirs : faut-il attendre d'être riche ? faut-il attendre d'être élevé aux grandeurs ? La joie & les plaisirs sont faits pour tous les États ; n'en pas jouir, c'est être ennemi de soi-même.*

De pareils sentiments étaient peu propres à lui inspirer le désir de changer de conduite : il porta le dérèglement à un excès si révoltant, qu'il fut accusé de nouveau & livré au tribunal des crimes. On trouva parmi ses papiers la réponse qu'il <sup>p.148</sup> avait faite à Sun-hoei-tsong ; l'empereur en fut si indigné, que sans attendre le jugement du tribunal, il le condamna à avoir la tête tranchée, comme un homme incorrigible & qui foulait aux pieds la vertu.

Après l'exécution de Yang-yun, les grands accusèrent Tchang-tchang, chef de la police, d'avoir eu des liaisons intimes avec Yang-yun, & demandaient qu'il fût renvoyé. L'empereur qui connaissait la vigilance de cet officier, & qui voyait que depuis qu'il était en place, on n'entendait plus parler de vols dans Tchang-ngan, préféra de conserver un homme si nécessaire à la sûreté publique, plutôt que de donner satisfaction aux grands sur leur accusation.

Dans cet intervalle, Tchang-tchang ordonna à Siu-chun, un de ses espions, de parcourir les rues de Tchang-ngan, pour examiner s'il ne s'y commettait point de désordre. Au lieu d'exécuter cet ordre, Siu-chun se

retira chez lui, en disant qu'il était inutile qu'il se donnât le moindre mouvement pour un officier qui n'avait tout au plus que cinq jours à rester en place. Le chef de la police, à qui on rapporta ces paroles, en fut piqué, & prit pour prétexte de le faire arrêter, sa désobéissance à ses ordres. Ce n'était point un crime capital, mais Tchang-tchang fit rechercher si sévèrement sa vie passée, qu'il parvint à trouver des griefs suffisants pour le faire condamner à mort. Comme on conduisait le malheureux Siu-chun au supplice, il lui fit dire avec une inhumanité insultante :

— Hé bien, ce chef de police *de cinq jours*, vous attendiez-vous qu'au commencement de l'hiver, il serait encore maître de votre vie ?

Un homme dans cette place ne peut manquer de se faire des ennemis : on l'accusa d'avoir sacrifié l'imprudent Siu-chun <sup>p.149</sup> à son ressentiment particulier. La preuve en était évidente, & l'empereur ne put s'y refuser : il le destitua de son emploi & le mit au rang du peuple. Tchang-tchang, sans se déconcerter, fut lui-même reporter le sceau de sa charge, & sans attendre qu'on lui signifiât sa sentence, il prit le chemin de sa patrie.

Quelques mois se furent à peine écoulés depuis son départ, que les voleurs se répandirent en foule dans la capitale & dans la province. Comme ils faisaient beaucoup de mal, l'empereur, sans consulter personne, envoya ordre à Tchang-tchang de revenir à la cour. L'accusation intentée contre lui était capitale ; quand sa femme & ses enfants virent arriver l'officier de l'empereur, ils le crurent perdu, & se mirent à pleurer amèrement & à se désespérer : mais lui ne put s'empêcher de rire de leur affliction, & il leur dit, pour les rassurer, que si l'empereur avait dessein de le punir, il ne lui enverrait pas un des officiers de sa présence, mais quelqu'un du tribunal des crimes. Il partit donc avec l'envoyé. L'empereur lui fit un accueil plein de bonté & lui pardonna, en l'exhortant d'avoir plus de circonspection à l'avenir. Il le

nomma gouverneur de toute la province de la cour, en lui recommandant de la purger des brigands qui l'infestaient. A peine Tchang-tchang eut-il été remis en place, que tous les voleurs disparurent, tant ils redoutaient sa vigilance & sa sévérité. Le calme & la sécurité se rétablirent aussitôt dans la capitale & dans la province.

Depuis quelques années surtout, Han-siuen-ti n'employait plus les lettrés dans le gouvernement. Il leur préférait ceux qui avaient plus de connaissance des mœurs du peuple, s'ils l'emportaient d'ailleurs par la capacité, la droiture & la douceur. Le prince héritier au contraire favorisait les lettrés. Il dit un jour à son père, que ses officiers étaient trop sévères <sup>p.150</sup> & péchaient souvent faute d'être instruits des anciennes constitutions : il ajouta que les lettrés, imbus dès leur jeunesse des maximes des anciens par la lecture des livres, lui paraissaient plus propres à gouverner que ceux dont on se servait.

Cette conversation surprit étrangement l'empereur. Il répondit à son fils :

— Notre dynastie a choisi ce qu'il y avait de meilleur dans les lois de ses prédécesseurs, & y a ajouté ce qu'elle a cru nécessaire aux conjonctures présentes. C'est par la sagesse de ses constitutions qu'elle s'est soutenue avec éclat, & qu'elle a poussé au loin les limites de l'empire. Les lettrés, gens ambitieux & pleins d'eux-mêmes, ne savent se plier aux temps. Rien ne leur paraît bien dans les nouvelles ordonnances ; entêtés du gouvernement ancien, ils sont plus propres à causer du trouble qu'à maintenir la paix. Leur but est de se faire un nom à quelque prix que ce soit. Je crois qu'il est dangereux de leur confier un gouvernement comme celui-ci. Ah ! continua-t-il en poussant un profond soupir, je crains bien qu'en vous livrant à eux, vous ne travailliez à perdre notre dynastie, & peut-être la couronne que je dois vous transmettre.

A cette époque, il arriva un courrier qui apportait la nouvelle que le *tchen-yu* Hou-han-yé avait dessein de venir à la cour faire hommage de ses États à l'empereur : ce *tchen-yu* désespérant de réduire son compétiteur, avait proposé de se soumettre à la Chine, afin d'en obtenir du secours. La plupart de ses grands désapprouvèrent ce projet, en lui représentant qu'étant nés libres, ils seraient peu propres à la soumission & à la souplesse qu'exige de ses sujets le gouvernement chinois.

— Élevés d'une manière dure, disaient-ils, notre principal mérite consiste dans la force du corps : accoutumés à passer p.151 notre vie à cheval, les courses à la guerre semblent être notre unique élément. C'est par ces deux moyens que notre réputation s'est établie & que nous avons donné de la consistance à notre nation. La succession de nos *tchen-yu* est déterminée : l'aîné succède à son père, & à son défaut, la couronne appartient au puîné de ses fils. Nos ancêtres rougiraient s'ils voyaient que nous ayons changé de coutumes pour suivre celles de la Chine, & nos voisins nous mépriseraient, avec justice, de nous être rendus ses esclaves. Cet état d'humiliation n'est pas fait pour une nation libre ; il nous reste assez de courage pour faire sentir à nos ennemis que nous ne les craignons pas, & pour ne pas nous avilir en achetant au prix de notre liberté un secours honteux. Savoir se battre & affronter la mort, est le partage d'un vrai Tartare.

**52.** Le prince Tso-y-tchi-tsé, qui inclinait comme le *tchen-yu* à se mettre sous la protection de l'empire, leur répondit qu'il fallait se plier aux circonstances : qu'autrefois ils pouvaient faire la loi ; mais que dans la conjoncture présente, étant pressés d'un côté par un ennemi puissant, & ayant à craindre de l'autre que la Chine ne profitât de leurs dissensions, pour achever de les détruire, la prudence demandait qu'ils se jetassent entre les bras de l'empereur, parce qu'ils auraient le temps de respirer, & qu'ils éviteraient par là une ruine entière. Ce sentiment

prévalut : le *tchen-yu* s'avança vers les frontières de la Chine, & arrivé à Ou-yen-kiun <sup>1</sup>, il dépêcha un courrier à Tchang-ngan, pour donner avis de sa marche.

L'empereur fit assembler tous les grands pour délibérer sur <sup>p.152</sup> la réception qu'on ferait à ce prince & sur le rang qu'on lui donnerait à la cour. Le premier ministre & les censeurs de l'empire opinèrent à ce qu'il eût rang immédiat après les princes de la famille impériale ; mais Siao-ouang-tchi, grand-maître de la maison de l'empereur, dit que le *tchen-yu* étant souverain, & de plus étranger, il devait avoir le pas sur les princes de la famille impériale, & qu'on devait d'ailleurs prendre garde de l'aliéner & d'éloigner ses successeurs par un cérémonial qui ne tirait point à conséquence : enfin, qu'il fallait ménager un vassal qui venait faire un hommage volontaire, & ne pas lui faire sentir, par trop de fierté, un joug qu'il s'imposait lui-même. L'empereur adopta le sentiment du grand-maître de sa maison ; mais il y mit la restriction qu'en lui parlant, le *tchen-yu* se servirait du terme de sujet.

Le courrier tartare fut renvoyé porter à son maître la réponse de l'empereur, qui fit encore partir plusieurs grands de sa cour pour l'aller recevoir sur la frontière, avec ordre de le défrayer lui & toute sa suite, & de lui rendre sur la route les mêmes honneurs qu'à lui-même.

**51.** Lorsque ce roi tartare approcha de Tchang-ngan, toutes les troupes furent au devant de lui à une journée de cette capitale. Les grands, en habits de cérémonie, vinrent l'attendre à deux lieues de la ville. L'empereur sortit hors des portes, accompagné des princes étrangers & chinois, & suivi de tous les mandarins d'armes & de lettres rangés en haie depuis le palais : il fit ce chemin au milieu des acclamations du peuple, qui répétait *Ouan-soui, dix mille ans ! dix mille ans de vie !* Ce cri de joie passant de bouche en bouche, annonça la présence de l'empereur, environné du plus brillant cortège.

---

<sup>1</sup> Au nord-ouest de Tai-tong-fou du Chen-si. Cette ville n'est plus.



Aussitôt que le roi tartare l'aperçut, il descendit de cheval <sup>p.153</sup> & courut à son char. Han-siuen-ti lui présenta la main en signe d'amitié, & l'ayant fait remonter à cheval, ils entrèrent ensemble dans la ville. L'empereur le conduisit au palais qu'il lui avait fait préparer.

Le lendemain à l'heure fixée pour la cérémonie de l'hommage que le *tchen-yu* devait rendre, deux princes de la famille impériale & plusieurs grands, précédés par les gardes de l'empereur, furent le prendre & le conduisirent dans une cour spacieuse, où tous les princes, les grands & les officiers en habits de cérémonie, au nombre de dix mille, étaient rassemblés & rangés en ordre. De là il fut introduit dans la salle d'audience, où l'empereur était assis sur un trône. Le *tchen-yu* se mit à genoux & rendit hommage. Après cette cérémonie, l'empereur l'invita à un festin, où il fut placé avant les princes & les grands. Ce roi tartare fit encore quelque séjour à Tchang-ngan, où il fut traité avec beaucoup de magnificence par les princes & les grands ; ensuite de quoi on le reconduisit jusqu'aux frontières, avec le même cortège & les mêmes honneurs qu'à son arrivée.

Cette démarche du *tchen-yu* des *Hiong-nou* produisit le meilleur effet sur l'esprit des rois du *Si-yu*. Depuis le royaume de *Ou-sun*, jusqu'à celui de *Ngan-si*, la crainte avait empêché ces Tartares d'être entièrement soumis à la Chine ; mais l'hommage du *tchen-yu* & la réception qu'on lui avait faite, inspirèrent à ces peuples la plus grande confiance. Dès ce moment ils regardèrent l'empire d'un autre œil, & ne se sentirent plus d'aversion pour reconnaître ses lois ; de sorte qu'on les vit bientôt aussi soumis & aussi zélés que les sujets immédiats de l'empire.

Han-siuen-ti, au comble de la joie de voir tous les <sup>p.154</sup> royaumes, depuis Tchang-ngan jusqu'à la mer Caspienne, soumis à sa domination, & ce qui ne s'était point encore vu, les *Hiong-nou* vassaux de l'empire, voulut consacrer cette époque glorieuse de son règne par un monument durable. Il fit construire une salle magnifique, qu'il appela *le Pavillon du Ki-lin*, où furent placés les portraits des officiers & des ministres qui

avaient travaillé à amener ces peuples à la soumission. On voyait à la tête celui de Ho-kouang, ce fameux gouverneur de l'empire ; mais parce que sa mémoire avait été flétrie par les crimes de sa famille, on ne mit point son nom au bas de son portrait. Venaient ensuite ceux de Tchang-ngan-chi, de Han-tseng, de Tchao-tchong-koué, de Ouei-siang, de Ping-ki, de Tou-yen-nien, de Lieou-té, de Leang-kieou-ho, de Siao-ouang-tchi & de Sou-ou, au nombre de onze, tous officiers qui avaient eu de la réputation dans le ministère ou dans le commandement des armées.

L'empereur ordonna aux savants de revoir les *King* ou livres canoniques, & de déterminer les exemplaires qu'on préférerait comme plus authentiques. Siao-ouang-tchi fut chargé de faire exécuter cet ordre. Il y eut plusieurs conférences tenues à ce sujet, où chacun donna son sentiment par écrit. L'empereur après les avoir examinés, vit que la plupart de ces docteurs s'arrêtaient à des discussions minutieuses, & décida qu'on s'en tiendrait à l'avenir au jugement de Leang-kieou-ho sur l'*Y-king*, à celui de Hia-heou-chang sur le *Chu-king*, & au sentiment de Kou-leang-tchi sur le Tchun-tsiou.

**50.** Tchi-tchi, compétiteur de Hou-han-yé au trône des *Hiong-nou*, envoya une ambassade à l'empereur, pour l'engager à garder la neutralité dans leur querelle ; mais au moment que son ambassadeur arrivait à la cour, il en vint un de la part de Hou-han-yé, & la différence de réception qu'on fit à ces deux <sup>p.155</sup> envoyés éclaira bientôt celui de Tchi-tchi, sur ce que son maître avait à craindre de la part de la Chine. Tchi-tchi, qui en fut instruit par le retour de son ambassadeur, désespérant de l'emporter sur son rival soutenu par la Chine, abandonna la partie, & fut chercher fortune ailleurs. Il fit d'abord sonder le roi de Ou-sun, en lui offrant de réunir ses sujets aux siens, & de n'en faire qu'un seul peuple. Le roi de Ou-sun, indigné de la proposition, fit mourir son envoyé, & se mettant à la tête de sa cavalerie, il marcha contre ce *tchen-yu*.

**49.** Tchi-tchi, offensé de son refus & de sa démarche, vint à sa rencontre & le battit ; ensuite de quoi, passant sur le ventre aux troupes que les rois de Ou-kiei, de Ting-ling & de Kien-koen voulaient lui opposer, il s'établit malgré eux à Kien-koen, à près de sept mille ly de la résidence ordinaire du *tchen-yu* des *Hiong-nou*.

Cette même année, à la troisième lune, il parut une comète à l'étoile *Ouang-leang*, qui, passant à l'étoile *Ko-tao*, fut se perdre dans le signe de *Tsé-oué*. L'empereur mourut à la douzième lune, à l'âge de quarante-deux ans, après vingt-cinq d'un règne glorieux. Han-siuen-ti était un prince consommé dans la science du gouvernement : dès sa jeunesse il s'était appliqué à l'étude des lois, & il marquait beaucoup d'estime aux habiles gens en ce genre. On lui dut la rédaction du code dépouillé de tout ce qui pouvait en retarder l'étude ou servir de subterfuge pour éluder de rendre une justice prompte. Il aimait à récompenser la vertu, mais en même temps il n'épargnait point le vice. Comme il était naturellement bon & pacifique, on a vu peu de règnes aussi exempts de troubles que le sien. Ce prince encouragea les arts utiles, qu'il cultivait lui-même, & cette émulation forma d'habiles ouvriers en tous <sup>p.156</sup> genres. Respecté & chéri de ses sujets, ses ordres étaient exécutés avec la plus grande exactitude, & personne n'eût hésité de prodiguer sa vie pour son service. Les évènements mémorables de son règne & le bien qu'il fit, le mettent au rang des plus grands princes qui aient occupé le trône de la Chine. Il eut pour successeur son fils Han-yuen-ti.

## HAN-YUEN-TI

@

**48.** Après les funérailles de son père, Han-yuen-ti qui avait montré beaucoup d'inclination pour les lettrés, lorsqu'il n'était encore que prince héritier, s'empressa de faire venir à la cour Ouang-ki & Kong-yu, qui avaient de la réputation. Ouang-ki mourut en chemin, mais Kong-yu se rendit à Tchang-ngan & fut admis dans le conseil secret.

A quelques jours de-là, l'empereur voulut l'entendre discourir sur le gouvernement, & ce lettré développa ainsi ses principes sur cette matière :

— Les anciens empereurs ne levaient sur leurs sujets que le dixième du produit de leurs terres, & les exemptaient de tout autre impôt. Alors les peuples vivaient dans l'aisance au sein de leurs familles, & ne songeaient qu'à jouir de leur bonheur.

Han-kao-ti, Han-ouen-ti & Han-king-ti n'avaient dans leur palais que dix à douze reines, en comptant l'impératrice. Les chevaux destinés à leur usage particulier n'excédaient pas le nombre de cent : aujourd'hui les gens attachés au service de l'empereur vont à plusieurs mille, & les dépenses en ornements & en meubles sont immenses. Il faut plus de dix mille mesures de grain pour la seule nourriture des chevaux. p.157

Han-ou-ti a le premier introduit une foule de gens inutiles dans le Palais. Il a épuisé le trésor de l'État pour entretenir des femmes & des filles par milliers ; & en cela il s'est écarté des sages instructions des anciens. Les intrigues, les dissensions ne peuvent manquer de régner parmi tant de femmes. Pour fournir à leur luxe, on tire la subsistance du peuple, qui réduit à l'indigence, ne peut plus rendre les derniers devoirs à ses morts, avec la même dépense qu'il le faisait autrefois ; à peine

a-t-il le moyen de les inhumer les uns sur les autres, en les couvrant d'un peu de terre. Voilà l'origine de la misère où il est plongé aujourd'hui.

La conduite des anciens & leurs sages préceptes doivent servir de règle à tout prince qui est sur le trône. Le Tien ne vous y a élevé que pour tenir sa place à l'égard du peuple, lui procurer la paix & l'abondance, & non pour jouir seul, au sein des plaisirs, du fruit de ses travaux.

L'empereur, frappé de la vérité des abus dont Kong-yu lui faisait la peinture, fit une réforme considérable dans son palais & dans ses écuries : il appliqua ces dépenses superflues au soulagement du peuple & des malheureux.

**47.** L'année suivante, ce prince fit choix de plusieurs lettrés pour remplir les premiers emplois. Ssé-kaou, quoiqu'étranger, fut nommé président du conseil : Siao-ouang-tchi & Tcheou-kan, qui avaient été ses maîtres, eurent ordre de se tenir toujours à ses côtés pour l'instruire par le récit des belles actions de ses prédécesseurs.

Dès que Siao-ouang-tchi fut en exercice de sa charge, il proposa à l'empereur Lieou-keng-ching, de la famille impériale, son intime ami, comme le plus instruit dans la connaissance des King ou livres canoniques, & celui qui était le plus <sup>p.158</sup> en état de lui faire remarquer les fautes que les anciens avaient faites dans le gouvernement.

Ssé-kaou, homme superbe & vindicatif, était ennemi de Siao-ouang-tchi, & cherchait toutes les occasions de lui nuire. Il y avait alors dans le palais deux eunuques nommés Hong-nou & Ché-hien, chargés de l'administration intérieure, dont ils s'acquittaient avec beaucoup de soin & d'intelligence. L'empereur, dans la persuasion que, n'ayant aucune relation au dehors, ils seraient exempts de partialité & fidèles dans leurs rapports, se servait de ces deux eunuques pour faire passer ses ordres à ses officiers, & recevoir les placets qui lui étaient présentés. Ché-hien surtout s'empara si bien des affaires, qu'il ne se faisait plus rien que par

son canal. C'était un homme adroit & souple, d'un esprit pénétrant & délié, qui sut, en peu de temps, se mettre au fait des affaires les plus difficiles, de manière qu'il gagna entièrement la confiance de l'empereur. Il savait si habilement le ménager, qu'il faisait toujours pencher la balance pour le parti qu'il favorisait. Le crédit où cet eunuque était auprès de son maître, lui donnait tant d'autorité, que les grands lui faisaient la cour & le craignaient.

Ssé-kaou qui sentit combien il lui serait utile pour perdre Siao-ouang-tchi, rechercha son amitié en le comblant de présents. Cependant il aurait eu peine à venir à bout de son dessein, si Siao-ouang-tchi n'en eût fourni lui-même l'occasion, en se mettant mal dans l'esprit de Ché-hien.

Siao-ouang-tchi, & les grands attachés auprès de la personne de l'empereur, souffraient impatiemment que toutes les affaires passassent par les mains de deux eunuques, à qui la cupidité & l'avarice faisaient commettre les injustices les plus criantes. Ces grands officiers représentèrent à l'empereur, que les p.159 décisions du conseil impérial étant comme la source de la sagesse & de l'harmonie du gouvernement, on ne devait confier les affaires qui avaient trait à l'administration, qu'à des gens d'une probité reconnue, d'un zèle & d'un désintéressement à l'épreuve, & dont la droiture était un garant de leur amour pour le bien public. Que si l'empereur Han-ou-ti s'était servi d'eunuques, c'est qu'il aimait les plaisirs & la bonne chère, & qu'anciennement ces sortes de gens n'étaient point admis dans le palais. Ils finissaient par dire que, si l'empereur était jaloux que la justice fut rendue exactement, le bien de l'État exigeait qu'il éloignât des affaires cette espèce d'hommes incapables de les bien gérer.

Ssé-kaou instruit par ses espions que ce placet avait été présenté par Siao-ouang-tchi, quoiqu'ils l'eussent fait dans le plus grand secret, en avertit les deux eunuques qui jurèrent la perte de cet officier, de Tcheou-chan & de Lieou-keng-ching, que Ssé-kaou leur nomma comme les principaux auteurs du mémoire donné contre eux. Ces eunuques & le

président du conseil, animés à la perte de ces trois lettrés, concertèrent ensemble de les accuser auprès de l'empereur, de chercher à éloigner des premiers emplois ceux en qui le prince avait confiance, pour les faire donner à leurs parents & à leurs créatures, afin de se rendre maîtres du gouvernement. Ils dressèrent en conséquence un placet, où ces chefs d'accusation étaient présentés sous les couleurs les plus fortes, en faisant envisager au prince les suites dangereuses de l'ambition de ces lettrés ; ils lui conseillaient, pour prévenir leurs desseins, de les faire arrêter & de les livrer au tribunal des crimes.

Cette accusation ainsi concertée, les eunuques épièrent le moment favorable de présenter leur mémoire. L'empereur, p.160 après l'avoir lu, leur dit :

— Siao-ouang-tchi a été mon maître ; je lui dois les connaissances que j'ai acquises, & pour prix de son zèle je le livrerais qu tribunal des crimes !

Ché-hien voyant l'empereur hésiter, répondit :

— La vie de vos peuples & la tranquillité de vos États doivent l'emporter sur la reconnaissance que vous devez à votre précepteur ; d'ailleurs son crime n'est point grave, on ne l'accuse que de quelques paroles indiscrètes, dont il lui sera facile de se justifier : mais, pour le maintien des lois & du bon ordre, vous ne pouvez vous dispenser de le mettre entre les mains du tribunal ; c'est un acte de justice que vous devez à la majesté du trône, afin de rendre vos sujets plus circonspects dans leurs discours.

L'empereur, qui n'avait aucun soupçon de la méchanceté des ennemis de son précepteur, eut la faiblesse de donner l'ordre de l'arrêter. Cet officier irréprochable, sensible à l'affront qu'on voulait lui faire, en voyant arriver ceux qui étaient chargés de le prendre, s'écria :

— J'ai toujours marché dans le chemin de l'honneur : grand général de l'empire, premier ministre, instituteur du prince, j'ai servi l'État en soldat, & mon maître en sujet fidèle. A l'âge de plus de soixante ans, courbé par les travaux & les fatigues, on me prépare des fers, & une mort infâme va flétrir ma vieillesse ! Non : quiconque a vécu sans reproche, doit mourir de même.

A ces mots il prend du poison & ce malheureux, mais respectable vieillard, termina ainsi une carrière qui eût dû avoir une fin moins funeste.

L'empereur fut inconsolable de sa perte & se reprochait de l'avoir causée. Il reçut durement les eunuques qui l'avaient sollicité de donner l'ordre de l'arrêter : ces deux hommes méprisables, se croyant perdus, se jetèrent à ses genoux en ôtant <sup>p.161</sup> leurs bonnets, & implorèrent le pardon d'une faute, disaient-ils, involontaire ; le temps adoucit cependant le chagrin du prince : il composa un éloge de son précepteur, qui fut gravé sur son tombeau, & il lui fit faire des obsèques magnifiques. Hong-kong, un de ses accusateurs, mourut peu de temps après.

Cette même année on sentit, à deux reprises, de violents tremblements de terre au pays de Long-si. Ces secousses répétées firent écrouler plusieurs maisons, sous les ruines desquelles un grand nombre de personnes furent ensevelies.

**16.** Sous le règne de Han-ou-ti, les *Yuei* s'étaient soumis à la domination de la Chine, & les peuples des îles Tchou-ngai & Tan-eulh, dans la mer du midi, avaient suivi leur exemple. Cette année, ces insulaires secouèrent le joug. A la première nouvelle de leur révolte, l'empereur voulut envoyer des troupes pour les faire rentrer dans l'obéissance ; cependant avant que de faire cette démarche, il crut devoir consulter les grands, & tint à ce sujet un conseil extraordinaire, dans lequel Kia-kiuen-tchi parla de la sorte.



— Du temps des sages empereurs Yao, Chun & Yu, quoique leurs États ne s'étendissent à l'est que jusqu'à la mer, & fussent bornés à l'ouest par Leou-cha ou le Cha-mo, que les Tartares appellent *Cobi*, cependant les préceptes qu'ils avaient donnés sur le gouvernement s'étaient répandus partout. S'il se rencontrait des peuples qui ne voulussent pas les recevoir, loin de les y contraindre, ils les abandonnaient à leurs volontés, & ne prodiguaient pas le sang de leurs sujets pour dompter des hommes indociles. Nous devons, dans la conjoncture présente, imiter leur conduite, & laisser ces barbares vivre à leur manière, puisqu'il est impossible de les policer & de <sup>p.162</sup> leur inspirer aucun sentiment de soumission & de fidélité.

La plupart des grands furent de cet avis, ce qui détermina l'empereur à se désister du dessein qu'il avait formé de mettre ces peuples à la raison par la voie des armes.

Cette même année, troisième du règne de Han-yuen-ti, il y eut une sécheresse si grande, qu'elle détruisit toutes les moissons.

**44.** La cinquième année, à la quatrième lune, il parut une comète à l'étoile *Sen*.

Le Tartare Tchi-tchi qui aurait bien voulu détacher la Chine des intérêts de Hou-han-yé son concurrent, à qui il avait été contraint de céder le trône des *Hiong-nou*, cherchait à lui nuire auprès de Kiang-nai-chi, envoyé de l'empereur dans ces cantons. Il maltraita cependant de paroles cet envoyé ; mais sentant la faute qu'il avait faite, il dépêcha un courrier à Tchang-ngan pour redemander son fils qui y était en otage, dans la crainte qu'on ne se vengeât sur lui de l'insulte qu'il avait faite à l'envoyé chinois. Le conseil de l'empereur étant d'avis de rendre cet otage, Kou-ki fut chargé de le reconduire jusqu'aux frontières seulement ; mais Kou-ki eut l'imprudence d'aller plus loin & de vouloir le remettre entre les mains de son père, qui voyant son fils hors du pouvoir des Chinois, eut la perfidie & la cruauté de faire mourir son conducteur.

A cette époque, le roi de Kang-kiu, qui était en guerre avec celui de Ou-sun, & avait toujours eu du désavantage, fit solliciter Tchi-tchi de se joindre à lui. Ce Tartare, qui était aussi mécontent du roi de Ou-sun, accepta la ligue contre leur ennemi commun, & se mit en marche par la route de l'ouest, dans la plus grande rigueur de l'hiver. Le froid fit périr, en chemin plus de trois mille de ses gens. Cependant il arriva <sup>p.163</sup> auprès du roi de Kang-kiu, qui, pour lui marquer plus d'estime, lui donna sa fille en mariage.

Avec ce renfort, le roi de Kang-kiu se crut en état de faire la loi à ses voisins. Tchi-tchi, à la tête de ses troupes & d'une partie de celles de Kang-kiu, fut chercher le roi de Ou-sun, avec lequel il en vint plusieurs fois aux mains. Ce monarque craignant de ne pouvoir lui résister longtemps, ruina, à l'ouest, plus de cinq mille ly d'étendue de terrain, & se retira du côté de l'est avec ses sujets ; de sorte que quand Tchi-tchi arriva à Tchi-kou-tching, il trouva cette ville détruite de fond en comble & tout le pays dévasté.

**43.** Quoique l'empereur Han-yuen-ti n'eût pas une grande étendue de génie, il avait cependant beaucoup d'estime pour les lettrés : docile à leurs conseils, rarement il osait les contrecarrer. A la huitième lune, se disposant à aller dans la salle de ses *ancêtres* y faire les cérémonies d'usage, il voulut s'y rendre par eau : les lettrés le désapprouvèrent. A peine fut-il dans son char pour gagner la barque qui devait le transporter, que Sié-kouang se présenta devant lui, & jetant son bonnet par terre, il lui dit qu'il était contre l'usage qu'un empereur s'embarquât pour aller honorer ses ancêtres, & qu'il fallait absolument qu'il passât sur le pont. Ce lettré empêchait le char d'avancer, ayant saisi les rênes des chevaux : l'empereur lui dit de ramasser son bonnet & de se couvrir ; mais Sié-kouang s'obstina à ne pas vouloir le remettre qu'il ne lui eût promis de ne pas s'embarquer. Il le menaça même, s'il le refusait, de se couper le col à ses yeux, & d'arroser de son sang les roues de son char, afin que s'il y remontait, au sortir de la barque, pour entrer dans la cour

de la salle de ses *ancêtres*, il eût à se reprocher d'avoir été cause, par son obstination, de la mort <sup>p.164</sup> d'un de ses sujets, que son zèle pour l'empêcher d'exposer sa personne, avait réduit au désespoir.

Tchang-mong, qui accompagnait l'empereur, appuya le conseil de Sié-kouang, en représentant qu'un prince sur le trône devait suivre le parti le plus sage & éviter de s'exposer sans nécessité. Il ajouta qu'il y avait du danger à se mettre dans une barque à la merci de l'eau, & qu'il valait mieux passer en sûreté sur un pont. L'empereur y consentit & ne parla plus de s'embarquer.

Depuis la mort funeste de Siao-ouang-tchi, l'eunuque Ché-hien & tous ceux de sa cabale étaient continuellement agités par la crainte. L'empereur leur avait marqué son ressentiment dans plusieurs occasions : ils savaient d'ailleurs que Lieou-keng-ching & ses amis étaient animés du désir de se venger. En effet, après avoir laissé écouler quelque temps, Lieou-keng-ching présenta contre eux le placet suivant :

« L'empereur Chun exhortait souvent ses mandarins à vivre dans la paix & l'union : il les engageait encore à avoir de l'indulgence les uns pour les autres. Si cette harmonie régnait aujourd'hui parmi les grands, elle se communiquerait comme autrefois au peuple.

Lorsque Ouen-ouang commença à réformer les abus, ses officiers le secondèrent par leur zèle pour le bien & leur soumission à ses ordres. Sa vertu influa tellement sur tous les esprits, qu'on vit disparaître les querelles & les procès.

Ou-ouang en marchant sur les traces de son père, se fit aimer des grands, & tous s'empressèrent à le reconnaître & à le servir comme leur maître. Sous les règnes de Yeou-ouang & de Li-ouang, les dissensions des grands mirent l'empire à deux doigts de sa perte. La tranquillité & la force de vos États dépendent de ceux que vous avez chargés de <sup>p.165</sup>

l'administration. S'ils ont de la droiture, s'ils aiment à remplir leur devoir, ils sont comme les colonnes de l'empire, & la source du bonheur du peuple ; mais si au contraire les passions ou l'intérêt personnel les dominant, on ne doit s'attendre qu'à voir des troubles & des désordres.

Quand le prince qui règne, timide comme le renard, ne fait point prendre un parti ni gouverner, alors les gens adroits & fourbes se présentent en foule pour le servir, & ils le conduisent à sa perte en lui faisant faire des fautes à chaque pas : lui-même, par son peu de discernement, est l'auteur de sa ruine, & son irrésolution, funeste à l'État, met le peuple à la merci de gens avides ou inhumains qui le vexent & l'oppriment.

La vertu & le vice ne sauraient habiter ensemble, & le sage ne peut vivre avec l'insensé. Si les insensés ont l'oreille du prince & tiennent les rênes du gouvernement, alors les sages sont contrains de s'éloigner. On lit dans *l'Y-king*, que *lorsque la loi de l'insensé s'élève, celle du sage est forcée de se taire, & le désordre se glisse dans le gouvernement ; mais que si le sage prévaut, l'insensé est confondu & la paix règne.*

Si Votre Majesté veut connaître la véritable situation de son peuple, il faut qu'elle commence par éloigner d'auprès de sa personne, ceux dont la conduite est suspecte, & qu'elle n'y admette que des gens droits & sincères, qui aient la vertu en recommandation & qui la pratiquent : alors le peuple, ne craignant plus les détours de la fourberie ni les vexations de l'injustice, vivra tranquille au sein de la paix & de la soumission. Voilà le vrai moyen de ressembler aux empereurs Yao & Chun, & de régner comme eux avec gloire, en rendant le peuple heureux. p.166

L'eunuque Ché-hien & ses partisans sentirent que Lieou-keng-ching les avait attaqués indirectement dans son placet : leur haine contre lui

s'accrut encore, en voyant que l'empereur destituait de leurs emplois Tchu-kouo-fong & Tchang-mong, & les reléguait dans les provinces, pour y servir sous les gouverneurs en qualité d'officiers subalternes. L'eunuque n'osa cependant se venger sur Lieou-keng-ching de la disgrâce de ses créatures, parce qu'il savait qu'il était aimé de l'empereur ; mais il fit retomber son ressentiment sur ses amis.

Yang-hing ayant demandé à Kia-kiun-tchi, ami intime de Lieou-keng-ching, de le protéger pour lui obtenir de l'emploi, celui-ci lui dit, que le seul moyen de parvenir était de s'adresser à l'eunuque Ché-hien. Cet eunuque promit tout à Yang-hing, qui, au comble de la joie, fut prier Kia-kiun-tchi de lui dresser un placet. Ce dernier ne fit aucune difficulté de rendre ce service à un homme pour lequel il s'intéressait vivement. Yang-hing remit à l'eunuque le placet accompagné de présents.

Charmé d'avoir en main l'occasion de se venger, Ché-hien porta le placet & les présents à l'empereur, en lui disant, que Kia-kiun-tchi employait l'intrigue & la séduction pour élever aux charges ses amis & qu'il avait cherché à le corrompre lui-même par des présents, afin qu'il s'employât pour eux. L'empereur voyant la preuve de cette accusation dans le placet écrit de la main de Kia-kiun-tchi, & les présents que Yang-hing avait faits à l'eunuque, donna ordre de les arrêter tous deux, & de les livrer au tribunal des crimes. Kia-kiun-tchi subit la mort par les menées de Ché-hien, & Yang-hing fut condamné à l'exil.

**42.** Le premier jour de la troisième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

p.167 Les *Kiang* de Long-si <sup>1</sup> se révoltèrent dans le même temps. L'empereur assembla son conseil, pour aviser aux moyens d'arrêter les progrès de cette révolte. Le premier ministre Ouei-hiuen-tching & la plupart des membres du conseil gardaient un silence morne : instruits que depuis quelques années les récoltes avaient manqué, ils craignaient

---

<sup>1</sup> Sur les frontières occidentales du Chen-si.

que d'autres peuples, sujets de l'empire, ne suivissent l'exemple des *Kiang*, & ils n'osaient s'en expliquer. L'empereur jugea par leur silence que le mal était plus grand qu'on ne le lui avait fait. Le général Fong-fong-chi, indigné de ce que personne n'avait la fermeté de parler, prit la parole & dit, que ce n'était point par l'inaction & la perplexité qu'on apporterait remède au mal présent. Il ajouta que son avis était d'employer la force pour faire rentrer les peuples de Long-si dans le devoir, afin d'en imposer à leurs voisins ; parce que si l'on attendait plus longtemps, tous ces petits royaumes, nouvellement soumis, ne manqueraient pas de se réunir, & que d'une affaire peu importante dans son principe, il en pourrait résulter une guerre de conséquence. Ce général offrit même de se charger de cette expédition.

L'empereur, que le silence de son premier ministre & des grands avait mis dans l'inquiétude, accepta sans hésiter l'offre du général Fong-fong-chi, en lui demandant seulement combien il lui fallait de troupes pour réussir. Il répondit qu'il lui en faudrait soixante mille, si les révoltés, qu'on disait au nombre de trente mille, étaient bien pourvus de munitions de guerre & de bouche ; mais que les croyant mal armés, quarante mille lui suffiraient, pourvu qu'on eût soin de lui fournir les vivres nécessaires. Le premier ministre trouva que ce <sup>p.168</sup> nombre était trop considérable, surtout aux approches de la moisson, que l'on n'avait pas assez de vivres pour une si grande armée. Il dit que dix mille hommes suffisaient pour contenir les rebelles jusqu'après la moisson. Le général insista sur sa première demande, en représentant que cette poignée de monde serait plus capable d'augmenter l'audace des révoltés, que de leur en imposer, & qu'il y avait encore à craindre qu'en leur montrant trop de faiblesse, les royaumes voisins ne profitassent de l'occasion pour se révolter & se joindre à eux ; que si on ne pouvait pas lui donner le monde qu'il demandait, il valait mieux différer, que d'exposer la réputation des troupes de l'empire à recevoir un échec : enfin qu'en terminant promptement cette guerre avec quarante mille hommes, il en coûterait beaucoup moins, que de la traîner en longueur

avec dix mille. L'empereur, persuadé par les raisons de Fong-fong-chi, lui accorda trente mille hommes, avec lesquels il se mit en marche.

Arrivé dans le pays de Long-si, ce général forma trois divisions, dont une, commandée par un de ses lieutenants, fut chercher les rebelles ; mais cet officier fut si complètement battu, qu'il perdit presque tout son monde. Fong-fong-chi dépêcha un courrier à Tchang-ngan, pour demander un secours de trente à quarante mille hommes, parce que les rebelles étaient plus en forces qu'il ne l'avait cru. L'empereur lui en envoya plus de soixante mille, & avec ce renfort il marcha aux ennemis, qu'il poussa au-delà des limites de l'empire, après leur avoir tué plusieurs mille des leurs. Cette victoire rétablit le calme dans ces contrées, & retint les peuples voisins dans la soumission. Les rebelles entièrement dissipés, Fong-fong-chi laissa quelques troupes dans ces quartiers, & reprit, avec le reste de son armée, p.169 le chemin de la cour, où il fut accueilli & libéralement récompensé.

**41.** L'année suivante, à la troisième lune, l'empereur créa Lieou-kang, un de ses fils, *Ouang* ou prince de Tsi-yang <sup>1</sup>.

A la onzième lune de cette même année, il y eut un tremblement de terre, accompagné de pluies si abondantes, qu'elles firent déborder les rivières d'une manière extraordinaire.

**40.** Le trente de la lune de l'an 40, il y eut une éclipse de soleil.

**39.** Sous le règne de Han-ou-ti, le Hoang-ho ayant rompu sa digue à Siuen-fang <sup>2</sup>, avait pris son cours vers le nord, où s'étant divisé en deux branches, il avait formé la rivière Tun-chi-ho <sup>3</sup>, qui allait se jeter au nord dans la mer. Ce fleuve s'étant débordé cette année, vint confondre ses eaux avec celles du Tun-chi-ho & s'emparer de son lit.

---

<sup>1</sup> Il était à cinquante ly au sud-ouest de Tsao-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

<sup>2</sup> A vingt-cinq ly au sud-ouest de Cai-tcheou de Tai-ming-fou dans le Pé tché-li.

<sup>3</sup> A deux ly à l'ouest de Koan-tao-hien de Tong-tchang-fou du Chan-tong.

**38.** Au commencement de l'année suivante, il tomba du ciel, dans le territoire de Leang <sup>1</sup>, des pierres de la grosseur d'une noix.

**37.** L'ascendant que l'eunuque Ché-hien prenait sur l'esprit de l'empereur, augmentait de jour en jour : il se rendait de plus en plus redoutable à tous ceux qui avaient part au gouvernement, & il était dangereux de se plaindre de sa tyrannie. Les placets ne parvenaient plus à l'empereur : ceux qui avaient trouvé moyen de lui en présenter contre ce favori, avaient <sup>p.170</sup> payé cette démarche par la perte de leurs biens ou de leurs emplois, & même de leur vie.

Ces exemples funestes ne ralentissaient cependant pas le zèle des gens bien intentionnés pour le bien public. L'empereur se trouvant un jour seul avec King-fang, se plaignit des maux qui affligeaient l'empire, & surtout de la disette qui était presque générale. King-fang lui demanda pourquoi sous les règnes de Yeou-ouang & de Li-ouang, de la dynastie des *Tcheou*, l'État était si mal gouverné. L'empereur lui répondit, que ces deux princes n'ayant aucunes lumières, avaient abandonné l'administration à des gens sans vertu & sans talents, qui bouleversaient toutes les règles & les constitutions. King-fang profita de cette réponse, pour lui demander, s'il croyait que l'empire fut actuellement gouverné avec sagesse ; & sur ce que l'empereur avoua qu'il y apercevait beaucoup de désordres, & que s'il en connaissait la cause il y apporterait du remède, King-fang lui fit sentir adroitement que ces abus provenaient de la trop grande confiance qu'il accordait à ceux qui décidaient dans le palais de toutes les affaires ; il ajouta qu'avec cette autorité excessive & illimitée, ils déplaçaient ceux qui étaient capables de remplir les charges, pour y mettre leurs créatures, & que par ce moyen ils ouvraient la porte aux vexations & aux injustices, ce qui était la véritable cause de la mauvaise administration, dont le vice était si évident & si sensible. Quoique King-fang n'inculpât point nommément l'eunuque Ché-hien,

---

<sup>1</sup> Tsi-tcheou de Koué-té-fou du Ho-nan.



l'empereur vit bien qu'il voulait parler de son favori, & de peur qu'il ne l'accusât, il rompit cette conversation & congédia King-fang.

Ces vérités, que King-fang venait de lui faire toucher au doigt, mirent l'empereur dans une grande perplexité. D'un <sup>p.171</sup> côté, il voyait le mal que faisait Ché-hien, & de l'autre il sentait le besoin qu'il avait d'un homme aussi versé & aussi expéditif que lui dans les affaires. La crainte de ne pouvoir pas le remplacer & de se trouver surchargé de soins qui l'effrayaient, le décida à le conserver. Cependant afin que la présence de King-fang ne lui fût pas un reproche continuels de sa faiblesse, il le nomma gouverneur de Ouei-kiun <sup>1</sup>, sous prétexte de le récompenser de son zèle & de ses services.

King-fang ne prit point le change sur son éloignement de la cour : cependant il remercia son maître de la faveur qu'il lui faisait ; & lorsqu'il fut prendre congé de lui, il lui demanda la permission de lui adresser directement ses placets tout cachetés. L'empereur la lui accorda ; mais faisant ensuite réflexion qu'il s'en servirait pour le solliciter de se défaire de son favori, il la rétracta, même avant son départ pour Ouei-kiun. King-fang sentit qu'il était perdu, & le dit même à l'empereur dans un placet secret qu'il lui présenta en partant.

L'eunuque Ché-hien instruit de ce qu'il avait fait contre lui, jura sa perte & celle de Tchang-fou, oncle du prince de Hoai-yang-kien & beau-père de King-fang. Tchang-fou en reconnaissance de ce que King-fang avait pris la peine d'instruire son fils, lui avait donné sa fille en mariage. Le nouveau gouverneur rencontrant son beau-père, lui raconta ce qui venait de se passer entre l'empereur & lui. Ché-hien qui avait des espions partout, saisit cette rencontre fortuite pour les accuser tous les deux d'avoir comploté contre l'État, & d'avoir parlé de l'empereur avec mépris. Ce prince qui avait été choqué de la comparaison que King-fang avait faite de son règne avec <sup>p.172</sup> ceux de Yeou-ouang & de Li-ouang,

---

<sup>1</sup> Tchang-té-fou du Ho-nan.

ajouta aisément foi à l'accusation de l'eunuque. Le gendre & le beau-père furent livrés au tribunal des crimes, & peu de jours après ils eurent la tête tranchée & leur famille fut envoyée en exil.

Le dernier mois de cette même année, on ressentit les secousses d'un violent tremblement de terre.

**36.** Depuis que Tchi-tchi avait uni ses forces à celles du roi de Kang-kiu, profitant de la faiblesse de ce monarque, il s'était rendu maître dans ses propres États : ce Tartare se fit même craindre de ses voisins, qu'il contraignit à lui payer des tributs & à lui fournir des ouvriers pour bâtir une ville.

L'empereur avait envoyé jusqu'à trois fois demander au roi de Kang-kiu la cause de la mort de Kou-ki son envoyé, sans en avoir pu obtenir de réponse satisfaisante. Tchi-tchi reçut mal celui qui était encore chargé de cette commission : il maltraita même cet envoyé, afin de marquer par cette insulte qu'il se regardait comme indépendant de la Chine.

L'empire avait alors sur ses frontières les deux généraux Tchin-tang & Kan-yen-cheou, tous deux pleins de bravoure & de capacité : Tchin-tang surtout ne cherchait que l'occasion de se signaler par quelque action d'éclat. Il proposa à Kan-yen-cheou d'aller attaquer Tchi-tchi avec les troupes réunies de Ou-sun & des royaumes voisins, afin de ne pas lui donner le temps de s'agrandir & de se fortifier dans la nouvelle ville qu'il faisait bâtir ; parce que si on le laissait devenir trop puissant, il ne manquerait pas d'envahir tous les petits royaumes tributaires du *Si-yu*, qui avaient appartenus autrefois aux *Hiong-nou*, dont il se prétendait encore le *tchen-yu*, puisqu'il en prenait le titre. Le général chinois ajouta qu'étant chargés, lui & son collègue, de veiller à la conservation de ces nouvelles <sup>p.173</sup> conquêtes de l'empire, leur devoir était de s'opposer aux progrès de Tchi-tchi, & de terminer, dans une matinée, une guerre que peut-être bien des années auraient de la peine à voir finir, si on laissait ce Tartare pousser impunément ses entreprises sur les royaumes de Ou-sun & de Ta-ouan.

Quoique cette expédition lui parût nécessaire, cependant Kan-yen-cheou ne voulut point consentir à la proposition de son collègue, sans en avoir l'ordre de l'empereur. Tchintang insista, en lui représentant que ces lenteurs les exposeraient à manquer leur coup ; que le conseil du prince étant composé de gens irrésolus, qui perdaient le temps à délibérer, & qui n'étaient pas à portée de juger comme eux des opérations qu'il était à propos de faire ni d'en saisir le moment, il n'y avait pas à balancer de marcher contre un ennemi que le temps ne pouvait que rendre plus redoutable. Sans attendre la réponse de Kan-yen-cheou, Tchintang le quitta, & supposant un ordre de l'empereur, il fit dire aux troupes qu'ils commandaient l'un & l'autre, & à celles des royaumes tributaires, de s'assembler au rendez-vous qu'il leur assignait.

Kan-yen-cheou informé de cette démarche, quoique malade, se leva de son lit saisi de crainte, & fut trouver Tchintang pour l'obliger à révoquer cet ordre. Comme il voulait l'exiger avec un ton d'autorité, Tchintang mit la main sur son sabre, & lui dit que les troupes étant déjà assemblées, il n'était plus temps de les renvoyer. Kan-yen-cheou, voyant qu'il n'y avait plus moyen de reculer, partit avec son collègue, & dépêcha à l'empereur un courrier pour le prévenir que, sur un ordre supposé, il avait assemblé plus de quarante mille hommes, afin de punir l'insolence de Tchi-tchi.

Après avoir joint leur armée, ces deux généraux furent <sup>p.174</sup> camper à cinquante ly de la nouvelle ville du prince tartare qui, étonné de leur approche, leur envoya demander pourquoi ils venaient à main armée, tandis qu'il était en paix avec l'empire. Les généraux chinois lui répondirent qu'ils avaient ordre de marcher contre lui, parce qu'on se plaignait qu'il opprimait le royaume de Kang-kiu, qui était sous la protection de la Chine, & que s'il doutait de cet ordre, il en pouvait voir lui-même le contenu, qui était conçu en ces termes :

« Tchi-tchi, par un orgueil insupportable, au mépris de mes ordres, s'est fait un parti pour se rendre indépendant, &

inquiéter les peuples du royaume de Kang-kiu ; j'ordonne à mes généraux Kan-yen-cheou & Tchintang de marcher contre lui, & de le punir de sa témérité.

Les deux généraux ajoutèrent à l'envoyé de Tchintchi, que pour ne pas jeter l'épouvante, ils ne s'étaient pas approchés plus près de la ville, & qu'ils attendaient la réponse de son maître.

Tchintchi, irrité de cet ordre, dissimula cependant, parce qu'il ne se sentait pas en forces pour éclater. Il prit le parti de négocier un accommodement mais comme il traînait en longueur, les généraux chinois firent approcher leurs troupes pendant la nuit, & investirent la ville. Ils avaient fait un grand amas de bois, auquel ils mirent le feu, de sorte que la violence du vent poussant la flamme du côté de la ville, l'embrassement se communiqua aux maisons par plusieurs endroits ; alors, profitant du désordre, **35.** les Chinois forcèrent la place par une attaque vigoureuse, où Tchintchi, se défendant en héros, reçut plusieurs blessures, dont il mourut peu de temps après. Les généraux chinois dépêchèrent un courrier, qui porta sa tête à Tchang-ngan, avec un détail circonstancié de leur expédition. <sup>p.175</sup> Ensuite de quoi ils licencièrent leurs troupes, qu'ils renvoyèrent dans leurs garnisons.

**34.** L'an 34, le trentième jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

La mort de Tchintchi, que le *tchen-yu* Hou-han-yé traitait de sujet rebelle, le délivra d'un ennemi qui aurait pu lui susciter de nouveaux embarras ; mais l'expédition des généraux chinois lui inspira tant de crainte, qu'il partit sur-le-champ pour la cour, afin de renouveler son hommage. L'empereur le reçut avec autant d'égards que la première fois. Cet accueil engagea le *tchen-yu* à demander une princesse en mariage, qu'on lui accorda d'autant plus volontiers, qu'on avait autant d'envie que lui d'entretenir la paix, & d'éviter tout ce qui pouvait tendre à renouveler entre les deux nations les anciennes guerres qu'on n'était pas en état de soutenir.

**33.** La relation de l'expédition contre Tchi-tchi étant parvenue à la cour, l'empereur envoya ordre à ses deux généraux de venir recevoir la récompense du service important qu'ils avaient rendu à l'État. Mais les choses changèrent à leur arrivée.

L'eunuque Ché-hien, piqué de ce que Kan-yen-cheou avait refusé d'épouser sa sœur, cabala contre eux, & fit entrer Kouang-heng dans son ressentiment. Ils représentèrent que ces officiers ayant supposé un ordre pour assembler les troupes, méritaient d'être punis, loin d'être récompensés, parce que ce serait en exciter d'autres à se permettre la même liberté & à contrefaire les ordres de l'empereur, qui de tout temps ont été sacrés. Ils dirent encore, que toute la grâce qu'on pouvait leur faire, était de leur accorder la vie & le pardon d'un crime qu'ils devaient payer de leur tête.

L'empereur se vit arrêté par cette opposition, à laquelle il <sup>p.176</sup> s'était peu attendu, n'ayant considéré la démarche de ses généraux que du côté de l'avantage qui en était résulté. Tandis qu'il flottait irrésolu sur le parti qu'il prendrait à leur égard, Lieou-hiang, de la famille impériale, qui n'aimait pas l'eunuque, présenta, en faveur des généraux, un placet conçu en ces termes :

« Sous le règne de Han-ou-ki, le général Li-kouang-li, après avoir perdu une armée de plus de cinquante mille hommes composée des meilleures troupes de l'empire, après avoir presque épuisé le trésor de l'État, pour une expédition qui coûta des sommes immenses, ramena une trentaine de chevaux qu'il avait enlevés aux Tartares dans leurs pâturages : cependant on mit ce général presque au-dessus des Ouen-ouang & de Ou-ouang, & il fut récompensé d'une manière distinguée & plus qu'il ne le méritait.

Aujourd'hui les royaumes du *Si-yu* qui se sont mis sous notre protection, sont menacés de subir le joug du Tartare Tchi-tchi, contre lequel nous avons d'ailleurs les plus grands

griefs, puisqu'il avait fait mourir un de nos envoyés, maltraité ceux qui lui en demandaient satisfaction ; nos deux généraux sans qu'il en coûte presque rien à l'État, arrêtent son ambition, le punissent de sa perfidie, nous envoient sa tête, mettent par là le *Si-yu* à l'abri de ses entreprises, rétablissent la paix & nous en conservent les royaumes dans la soumission, & ce service ne paraît pas assez important pour mériter une récompense ? Hé qu'avait donc fait Li-kouang-li en comparaison de cette belle, de cette utile action ? Il est de la justice de Votre Majesté de donner à Kan-yen-cheou & à Tchintang le prix de leurs services. C'est un encouragement qu'elle doit au zèle & la bravoure de ceux qui comme eux n'attendent que l'occasion <sup>p.177</sup> d'augmenter la réputation de vos armes, & de faire respecter le nom & la puissance de Votre Majesté.

L'empereur charmé de trouver une ouverture pour sortir de la perplexité où l'avait mis l'opposition de l'eunuque Ché-hien, envoya, sans le consulter, ordre aux grands de déterminer la récompense qu'on accorderait aux deux généraux : ils décidèrent que Kan-yen-cheou serait fait *Heou* ou prince du troisième ordre, & qu'on lui donnerait pour domaine la ville de Y-tching <sup>1</sup> ; & que Tchintang serait élevé à la même dignité dans la province de la cour. Peu de temps après leur avoir accordé cette faveur, Han-yuen-ti mourut la seizième année de son règne & la quarante-deuxième de son âge. C'était un prince dont l'âme naturellement grande & libérale ne s'était cependant pas développée, parce qu'elle était resserrée par la crainte & la timidité. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait aimé les lettres, & lorsqu'il fut parvenu au trône, il accueillit ceux qui les cultivaient. Il choisit successivement pour premiers ministres, des gens d'un mérite distingué, tels que Kong-yu-sié, Kouang-té, Ouei-huen-tching &

---

<sup>1</sup> A quarante ly au nord de Tsao-kieou-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

**Histoire générale de la Chine**  
Tome III

Kouang-heng. Cependant, par sa faiblesse, il rendit inutiles tant de belles qualités, & l'empire perdit beaucoup de son éclat sous son règne. Il fut enterré à Oué-ling, à douze ly au nord de Hien-yang dépendant de Si-ngan-fou.

## HAN-TCHING-TI

@

**32.** Han-tching-ti, son fils & son successeur, appliqué dès sa jeunesse à l'étude des *King* ou livres canoniques, avoir fait <sup>p.178</sup> concevoir de lui les plus grandes espérances ; mais s'étant relâché, pour se livrer à ses plaisirs, son père hésita longtemps s'il le nommerait son héritier : il n'y fut déterminé que par les promesses de changer que lui fit ce prince, auxquelles il ajouta foi trop aisément.

A peine fut-il monté sur le trône, qu'il confia toute l'autorité à ses oncles maternels. Le fameux eunuque Ché-hien, qui avait pour ainsi dire gouverné en maître sous le règne précédent, vit en un instant tout son crédit tomber ; il fut abandonné de tous ceux qui lui avaient fait servilement la cour & qui lui avaient les plus grandes obligations. On présenta contre lui une multitude de placets au nouvel empereur, qui par respect pour la mémoire de son père, auquel il avait été utile, ne voulut pas le livrer entre les mains de la justice. Il se contenta de lui ôter ses emplois & de l'envoyer en exil dans sa patrie.

Soit que l'empereur en eût donné l'ordre pour l'empêcher d'abuser du secret de l'État & d'y causer du trouble, soit que ses ennemis fussent indignés qu'on n'en fît pas un exemple comme il le méritait, ou bien que le désespoir l'ait pris en chemin, il n'arriva dans son village qu'après sa mort & enfermé dans une bière.

A la première lune de cette première année du règne de Han-tching-ti, il parut une comète à l'étoile *Yng-ché*.

A la quatrième lune, il s'éleva un brouillard épais de couleur jaune, qui inspira de la terreur à tout le monde & à l'empereur lui-même. Ce prince alarmé de ce phénomène, ordonna aux grands de ne lui rien déguiser, s'ils trouvaient des abus dans le gouvernement. Yang-hing, au nom de tous les grands, lui dit :



— L'auteur de votre auguste dynastie avait <sup>p.179</sup> établi pour loi fondamentale de l'empire des *Han*, de n'élever à la dignité de princes que ceux qui l'auraient mérité par leurs belles actions, ou par des services importants, à moins qu'ils ne fussent de la famille impériale. Cependant, au mépris de cette loi, les frères de l'impératrice, sans s'être signalés & sans avoir été utiles à l'État, viennent d'obtenir ce titre éminent. Le Tien irrité nous manifeste sa colère par les signes effrayants que nous voyons.

Ouang-fong, frère de l'impératrice, qui réunissait au titre de prince de la création de Han-tching-ti, la charge de grand général de l'empire, fut si épouvanté de la réponse des grands, qu'il donna sur-le-champ sa démission de ces deux dignités ; mais l'empereur ne voulut pas la recevoir & n'eut aucun égard aux remontrances des grands.

A la huitième lune en automne, on vit deux lunes paraître en même temps sur l'horizon & se suivre à une égale distance pendant un intervalle assez considérable.

**31.** L'année suivante on reçut la nouvelle de la mort de Hou-han-yé, *tchen-yu* des *Hiong-nou*, & que son fils Fou-tchou-ley-yo-ti lui avait succédé.

**30.** La troisième année du règne de Han-tching-ti, & le premier de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil : on sentit alors un tremblement de terre, dont les secousses plus violentes à Yuei-tsiun <sup>1</sup> avaient fait écrouler une montagne. Quelques mois avant ce tremblement, il y avait eu pendant quarante jours une pluie si abondante, que la ville de Tchang-ngan avait été entièrement inondée & que le peuple songeait déjà à se réfugier sur les remparts, & l'empereur avec sa cour à <sup>p.180</sup> se sauver sur des barques ; mais la pluie ayant cessé, les eaux s'écoulèrent, & l'effroi que cette inondation avait répandu se dissipa.

---

<sup>1</sup> Yuei-tsiun-oueï sur les frontières du Ssé-tchuen.

L'empereur, frappé de tant de prodiges répétés, invita les sages, & tous ceux qui avaient de l'attachement pour sa personne & de la droiture, à lui déclarer avec franchise ce qu'ils pensaient qui pût être la cause de ces signes funestes. Tous répondirent qu'on ne pouvait les attribuer qu'à ce qu'il donnait tous ses soins à une multitude de femmes qui lui faisaient négliger le gouvernement, & qu'un prince livré à ses plaisirs ne pouvait qu'irriter le Tien & attirer sur ses États une chaîne de malheurs inévitables.

**29.** L'année suivante, ces pronostics fâcheux continuèrent. A la quatrième lune & au commencement de l'été, il tomba une quantité prodigieuse de neige. Les pêchers & les abricotiers ne donnèrent des fruits qu'en automne, quoique les autres productions de la terre vinssent dans leur saison. Les eaux du Hoang-ho rompirent leur digue dans le territoire du Tong-kiun, & inondèrent jusqu'à trente-deux *hien* ou villes du troisième ordre : elles couvrirent à la hauteur de trois *tchang* ou de trente pieds plus de quinze *ouan* de *king* <sup>1</sup>. Les moissons furent absolument détruites. L'empereur ayant encore consulté sur les causes de ces signes, on lui fit la même réponse que l'année précédente ; mais rien ne put l'engager à renoncer à ses plaisirs.

Ceux qui s'étaient flattés que leurs conseils le corrigeraient, voyant leurs représentations inutiles, tinrent une conduite <sup>p.181</sup> toute différente. Comme l'excès de leur zèle pouvait à la fin déplaire à l'empereur, ils le louèrent de ce qu'ils supposaient qu'il avait fait. Kou-yong donna l'exemple de cette nouvelle espèce de placets, & il en fit parvenir un à l'empereur par le canal de Ouang-fong, dans lequel il lui disait que la Chine avait à se glorifier de voir tous les royaumes voisins soumis à sa domination ; qu'on devait être sans inquiétude du côté des Tartares, puisqu'on voyait régner partout la paix, & que tous les officiers chargés

---

<sup>1</sup> Le *king* chinois contient cent *mou*, & le *mou* est l'arpent de deux cent quarante pas de long sur un pas de large ; le pas est de dix pieds, & le pied à un millième près, est comme celui de Paris. *Ouan* est dix mille ; ainsi quinze *ouan* de *king* font quinze millions de *mou*. Éditeur.

de l'administration étant alliés à la famille impériale, ils n'avaient pas moins de zèle que le fameux Tchîn-pé, oncle de l'empereur Siuen-ouang de la dynastie des *Tcheou*. Il ajoutait qu'on ne devait pas craindre de voir renouveler les complots de Ma-tong, de Chang-koan-kiai, ni de la famille de Ho-kouang ; Kou-yong finissait cependant par dire, que si les ministres prêtaient trop facilement l'oreille aux accusations de gens mal intentionnés, il pouvait arriver que les sages fussent vexés & les coupables impunis, sous le prétexte que la connaissance des cas extraordinaires appartenait à eux seuls : qu'alors la conduite de ces officiers serait absolument contraire à l'intention du *Chang-ti*, & qu'il serait difficile que l'empire pût se maintenir longtemps en paix.

L'empereur à qui ce placet ne retraçait plus les idées sinistres que les pronostics passés lui avaient inspirées, en fut si content, qu'il courut le montrer à toutes ses femmes, afin de les rassurer & de leur prouver qu'il n'y avait rien à craindre, ni pour elles ni pour l'État. Il nomma Kou-yong, l'auteur de ce placet, président d'un des premiers tribunaux de la cour, pour le récompenser de ce qu'il avait flatté la vie efféminée qu'il menait.

Sur la fin de cette année, le premier ministre Kouang-heng <sup>p.182</sup> accusa Tchîn-tang d'avoir fait enlever de grandes richesses du royaume de Kang-kiu, en y commettant des exactions. Tchîn-tang envoya en toute diligence au-devant des témoins qu'on faisait venir de ce royaume pour déposer contre lui, & les fit disparaître : de sorte qu'étant assuré qu'il n'y avait point de preuves, il accusa à son tour le ministre de l'avoir calomnié. Tchîn-tang fut cependant arrêté & convaincu de concussions. Son jugement allait lui être prononcé, lorsque Kou-yong prit sa défense avec tant de chaleur, & peignit si fortement les services qu'il avait rendus, surtout en tuant le Tartare Tchi-tchi, que l'empereur le condamna seulement à perdre ses dignités, & à être mis au rang de simple soldat.

Le besoin qu'on eut bientôt de cet officier général, le fit réintégrer dans ses emplois. Toan-hoei-tsong, qui commandait sur les frontières du

*Si-yu*, dépêcha un courrier à Tchang-ngan, pour demander du secours contre le roi de Ou-sun qui était venu l'assiéger. Ouang-fong, grand général de l'empire, consulté sur le choix de celui qu'on mettrait à la tête de ce secours, nomma Tchintang comme le plus capable, le plus brave, & celui qui connaissait mieux le pays. L'empereur le fit venir : dans l'expédition contre Tchi-tchi, il avait reçu une blessure qui l'empêchait de se mettre à genou ; il l'en dispensa. Tchintang, après avoir lu les dépêches de Toan-hoei-tsong, dit à l'empereur qu'il n'y avait rien à craindre, parce qu'un soldat chinois valant cinq de ces Tartares, d'ailleurs mal armés, mal nourris & mal payés, on recevrait bientôt la nouvelle que ces hordes s'étaient retirées. Effectivement, le cinquième jour d'après, un courrier vint apporter la nouvelle de la levée du siège comme Tchintang l'avait prévu ; ce qui lui fit beaucoup d'honneur, & donna occasion à Ouang-fong de le proposer pour le mettre <sup>p.183</sup> à la tête des officiers des royaumes étrangers. L'empereur, convaincu de sa capacité & de son expérience, lui donna cette charge importante.

**28.** L'année suivante, le trente de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur, qui augurait mal de ces phénomènes, diminua & adoucit les supplices des criminels. Comme les nouvelles ordonnances, qu'on publiait selon les circonstances, grossissaient considérablement le code, ce prince les fit examiner par d'habiles gens, qui les mirent dans un ordre & dans un jour qui était à la portée de tout le monde.

A peine le feu de la guerre fut-il éteint dans le *Si-yu*, qu'il se ralluma au sud de cette contrée, entre les rois de Yé-lang <sup>1</sup>, de Keou-ting & de Leou-ou. Le conseil de l'empereur fut partagé sur la part qu'on prendrait dans cette querelle ; quelques-uns des membres estimaient qu'il fallait laisser ces petits princes s'entre-détruire : d'autres voulaient qu'on profitât de leurs divisions pour les réduire & les incorporer à la Chine. Un

---

<sup>1</sup> Sur les frontières occidentales du Ssé-tchuen.

troisième sentiment, qui prévalut, fut d'envoyer à ces petits rois Tchang-kouang & Té-tsié, leur enjoindre de mettre bas les armes & les concilier.

Les deux ambassadeurs chinois se rendirent auprès de Hing, roi de Yé-lang, persuadés que celui-là soumis, les deux autres ne feraient point de résistance : mais le roi de Yé-lang ne voulut pas les écouter & les renvoya même avec mépris.

Cet outrage fait à l'empire dans la personne de ses ambassadeurs, fit juger que la force seule pourrait mettre à la raison ces rois étrangers. Le grand général Ouang-fong fit partir Tchîn-ly avec l'ordre d'assembler les troupes dispersées dans <sup>p.184</sup> ces quartiers, & d'aller contraindre le roi de Yé-lang à accepter la paix, ou bien de chercher les moyens de le forcer & de le faire mourir.

Tchîn-ly à la tête d'une grande armée, s'avança jusqu'auprès de la capitale de Yé-lang, & envoya un des ses officiers prévenir le roi qu'il irait le trouver le lendemain. Ce prince fit assez d'accueil au général chinois, qui lui donna jusqu'au surlendemain pour se décider, parce qu'il refusait d'entendre à aucun accommodement.

Au jour assigné, Tchîn-ly entra dans la ville accompagné de quelques centaines de ses soldats les plus déterminés. Il fut droit au palais, où trouvant le monarque obstiné dans son refus, il lui fit couper la tête, & montra l'ordre qu'il en avait de l'empereur. Les officiers de ce prince voyant le général chinois maître de leur ville & une armée aux portes, acceptèrent toutes les conditions qu'on voulut leur faire. Les deux autres rois intimidés de cet acte de fermeté, se soumirent sans tirer l'épée, & le calme fut entièrement rétabli dans ces pays méridionaux.

**26.** L'année suivante, à la seconde lune, on ressentit au pays de Kien-ouei <sup>1</sup> un si grand tremblement de terre, que plusieurs montagnes en furent considérablement endommagées.

Le trentième de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

---

<sup>1</sup> Kien-ouei-hien du Ssé-tchuen.

L'empereur Han-tching-ti, l'esprit toujours frappé des phénomènes étranges qui s'étaient multipliés sous son règne, voulut voir par lui-même ce que les anciens en pensaient. Il se rendit à sa bibliothèque, qu'il trouva presque entièrement <sup>p.185</sup> dé garnie. Étonné de ce vide, il ordonna à Tchîn-nong d'aller chercher dans les provinces tous les livres, & de les remettre à Lieou-hiang, pour lui faire un tableau de tous les évènements extraordinaires arrivés depuis le grand Yu jusqu'à lui.

Lieou-hiang imbu de la saine doctrine, ne croyait pas que les astres influassent sur le gouvernement : cependant pour ne pas désobéir à l'empereur, il prit le chapitre du *Chu-king*, intitulé *Hong-fan*, auquel il ajouta tous les prodiges postérieurs ; il y joignit encore une peinture des vertus & des vices qui avaient régné dans ces temps intermédiaires, ainsi que des fautes commises dans l'administration & de succès qu'on y avait eus. Il en forma onze livres, qu'il intitula *Hong-fan-ou-hing-tchuen* ; c'est-à-dire, *tradition des cinq éléments* du *Hong fan*.

**25.** Le premier jour de la troisième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Sous le règne de Han-ou-ti, les Chinois avaient pénétré dans tous les royaumes du *Si-yu*, à l'exception de celui de *Ki-pin* <sup>1</sup>, comme étant trop éloigné. Cependant Han-ou-ti par la suite voulant l'attirer sous sa domination, comme il avait fait les autres, y envoya à plusieurs reprises pour engager les *Ki-pin* à le reconnaître ; mais loin d'écouter ses propositions, ils firent mourir tous ceux qu'il en chargea.

Ces peuples indociles se radoucirent cependant, & firent même proposer d'envoyer des députés à la cour, pourvu qu'on leur donnât des sûretés : elles leur furent accordées, & ils vinrent en conséquence faire des excuses ; mais l'empereur Han-yuen-ti monté sur le trône, jugeant par les sommes immenses qu'il en coûtait pour conserver dans l'obéissance le pays <sup>p.186</sup> des *Ki-pin*, qu'il était plus à charge

---

<sup>1</sup> Samarcande.

qu'avantageux à l'empire, par rapport à son grand éloignement, rompit tout commerce avec eux & leur ferma l'entrée de la Chine. Après la mort de Han-yuen-ti, ces peuples crurent l'occasion favorable de renouer avec l'empire, & envoyèrent des députés au commencement de la huitième année du règne de Han-tching-ti, lorsqu'on s'y attendait le moins & qu'on les avait presque oubliés.

Leur arrivée causa une joie universelle à la cour. Le grand général Ouang-fong, sans lequel on ne pouvait rien déterminer, fut d'avis de profiter de leur bonne volonté, & d'envoyer des présents à leur roi ; mais Tou-kin qui avait parcouru le *Si-yu*, & qui s'y était bien informé de ce qui concernait le royaume de Ki-pin, & surtout des chemins qu'il fallait prendre pour y arriver, fut trouver Ouang-fong pour le dissuader d'accueillir les *Ki-pin*.

— Lorsque la Chine, lui dit-il, a pris tant de peine pour pénétrer dans les royaumes voisins, son but a été de les rendre ses tributaires, afin de les empêcher d'insulter nos frontières. Les *Ki-pin* étant aussi reculés qu'ils le sont, il leur est impossible de venir nous inquiéter, parce qu'il faudrait qu'ils passassent par Huen-tou <sup>1</sup>, montagnes impraticables ; & s'ils proposent aujourd'hui de se soumettre, c'est afin de pouvoir plus aisément faire des courses dans les royaumes du *Si-yu* : mais en les refusant, nous les obligerons à se précautionner chez eux contre les attaques de leurs voisins, & ils ne songeront point à porter la guerre ailleurs. Cette raison avait déterminé Han-yuen-ti à rejeter toute communication avec eux. p.187

Si leur repentir de l'insulte qu'ils firent aux envoyés de Han-ou-ti eût été sincère, n'auraient-ils pas député quelqu'un de leurs principaux officiers à ce prince pour négocier leur paix : au lieu qu'il ne vint alors de leur part que quelques marchands, que l'appât du commerce attirait, & qui donnèrent à ce qu'ils

---

<sup>1</sup> A cinq mille huit cent quatre-vingts ly à l'ouest de Yang-koan.

apportaient le nom de tribut : les *Ki-pin* que nous voyons aujourd'hui, ne viennent pas dans une autre intention. Avec aussi peu d'assurance de leur mission, envoyer quelqu'un de nos gens dans leur pays, outre qu'il serait exposé aux dangers des montagnes *Huen-tou*, ce serait peut-être encore compromettre trop légèrement la dignité de l'empire.

Au sud des montagnes Pi-chan, il y a quatre à cinq royaumes qui ne nous sont point soumis : ces peuples pourraient soupçonner qu'on a des vues sur eux, & que nos envoyés viennent les espionner. Ils ne manqueraient pas de les insulter, & nous serions forcés à en tirer raison par la voie des armes ; ce qui serait très difficile, vu leur situation & leur éloignement.

Après les montagnes Pi-chan, on trouve celles de Téou-tong-chan & de Tchi-to-chin-gé, qu'on ne peut traverser sans frémir. Au-delà sont les défilés de San-tchi-pou & de Che-san-tao encore plus effrayants ; ils n'ont qu'un pied & sept pouces de large pendant trente ly, sur le bord d'un précipice qu'on ne peut regarder qu'avec horreur, & franchir qu'à l'aide d'une corde qui peut se rompre aisément. Au sortir de ces montagnes, & après avoir marché plus de mille ly, on arrive enfin à Huen-tou. Ainsi la difficulté des chemins, les dangers auxquels on est exposé, doivent éloigner toute idée de commerce avec les *Ki-pin* ; d'ailleurs il ne serait <sup>p.188</sup> d'aucune utilité à l'empire, puisqu'il se bornerait aux échanges que feraient de simples marchands, qui ne viennent nous les offrir que dans la vue des avantages qu'ils en espèrent. Cependant si l'empereur croit qu'il est de la dignité du trône de faire quelques grâces à ces prétendus envoyés, il peut les faire reconduire jusqu'aux montagnes Pi-chan, avec défense à ceux qui les accompagneront de passer outre, afin de ne pas se



compromettre, si en allant plus avant ils recevaient quelque insulte de ces barbares.

Ouang-fong approuva les raisons de Tou-kin, & abandonna toute idée d'entretenir une correspondance avec les *Ki-pin*. Il fit néanmoins traiter avec honneur leurs envoyés vrais ou faux, qui furent défrayés pendant toute la route jusqu'aux montagnes Pi-chan, où leurs conducteurs les quittèrent. Depuis ce temps là, soit qu'ils se fussent aperçu qu'on s'était défié d'eux, soit que d'autres raisons les retinssent dans leur pays, on ne les vit reparaître à la Chine que bien des années après.

**24.** Le trente de la seconde lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Han-tching-ti avait laissé prendre à son oncle un si grand ascendant sur son esprit, qu'il n'osait rien faire sans son approbation. Ouang-fong était si jaloux de son autorité, qu'il ne souffrait pas qu'on y donnât la moindre atteinte.

L'empereur avait auprès de lui le fils de Lieou-hiang, de la famille impériale, dont la douceur, l'affabilité, la circonspection & une prudence au-dessus de son âge lui avaient mérité qu'il le distinguât. Un jour les courtisans s'étendirent beaucoup sur les louanges de ce jeune homme, Han-tching-ti, charmé du bien qu'ils en disaient, leur répondit, qu'un sujet aussi accompli méritait quelque faveur particulière, & qu'il fallait p.<sup>189</sup> lui donner de l'emploi, sans attendre qu'il fût plus avancé en âge ; il ordonna même d'aller chercher un habit & un bonnet de cérémonies, dont il voulait le revêtir lui-même. Les courtisans lui objectèrent que Ouang-fong n'en était pas prévenu :

— N'importe, dit l'empereur, ceci est de si peu de conséquence, qu'il est inutile de lui en parler ;

& comme ils hésitaient encore, ce prince fut obligé d'en instruire son oncle, qui désapprouva fort ce dessein, & dit qu'il ne convenait pas d'accorder des honneurs ni de donner de l'emploi à quelqu'un d'aussi

jeune ; de sorte que l'empereur n'osa passer outre, ni déplaire à son oncle.

Vers le même temps, le prince de Ting-tao, frère de l'empereur, vint lui rendre ses devoirs : l'impératrice avait autant d'estime pour lui que son époux ; ils l'engagèrent tous les deux à rester à la cour. L'empereur même, pour l'y déterminer, lui dit que n'ayant point d'enfants, & la vie de l'homme étant sujette à une infinité d'accidents, il espérait de son amitié qu'il voudrait bien prendre soin de lui. Cette tendresse de Han-tching-ti pour son frère, causa de la jalousie à Ouang-fong. Ce premier ministre, pour ne pas lui donner le temps de le supplanter, exigea de l'empereur de renvoyer le prince son frère, en lui représentant qu'il était dangereux qu'il fut si longtemps absent de sa principauté ; l'empereur n'y voulait pas consentir ; mais Ouang-fong prit un ton d'autorité auquel Han-tching-ti n'osa résister. Le prince de Ting-tao fut enfin congédié, & la séparation des deux frères ne put se faire sans verser l'un & l'autre des larmes.

Cette autorité excessive de Ouang-fong alarmait les gens bien intentionnés pour la famille impériale : ses parents mêmes, & entre autres Ouang-tchang, blâmaient l'abus qu'il en <sup>p.190</sup> faisait. Ouang-tchang, que sa droiture avait rendu odieux à Ouang-fong, ne put s'empêcher de présenter à l'empereur un mémoire contre lui, quoiqu'il dût s'attendre au ressentiment de ce premier ministre. Il l'accusait de porter ses vues jusqu'au trône, par les soins qu'il prenait d'éloigner de la cour tous les princes de la famille impériale : il disait que Ouang-fong avait ôté les emplois à tous ceux qui montraient du zèle & de la fidélité pour la personne de l'empereur, afin de les donner à ses créatures, gens sans mérite & sans capacité ; & que s'étant rendu par là maître de tous les mandarinats & d'armes & de lettres, l'empire se trouvait pour ainsi dire à sa discrétion. Ouang-tchang terminait son mémoire par conseiller à l'empereur de couper racine à cet abus d'autorité, s'il ne voulait pas voir bientôt tout l'État en combustion.

Han-tching-ti, mécontent d'être en tutelle sous son oncle, fut charmé de trouver l'occasion de s'en affranchir. Il fit venir Ouang-tchang, & lui dit qu'il ne suffisait pas de lui avoir fait connaître les abus, mais qu'il lui fallait encore un homme, sur la droiture & l'habileté duquel il pût se reposer pour les réprimer, & qu'il chargeât du soin du gouvernement. Ouang-tchang lui nomma Fong-yé-ouang, gouverneur de Lang-yé ; & comme l'empereur n'étant encore que prince héritier, en avait déjà entendu parler avantageusement, il fixa son choix sur lui pour remplacer Ouang-fong.

Lorsque l'empereur s'entretenait avec Ouang-tchang de cette importante affaire, il faisait retirer tout le monde ; cependant ni l'un ni l'autre ne prit garde à un page de la famille de Ouang-fong, qu'il avait mis dans le palais pour espionner & lui rapporter tout ce qui s'y passerait. Le page voyant les précautions qu'on prenait, se glissa dans l'embrasement d'une <sup>p.191</sup> fenêtre, d'où il en entendit assez pour comprendre qu'il s'agissait de la perte de Ouang-fong, & il courut l'en avertir. Cette nouvelle ne lui fit pas d'abord beaucoup d'impression, mais craignant que l'empereur ne consommât son dessein & ne flétrît sa mémoire, il prétexta une maladie & envoya la démission de toutes ses charges, à laquelle il joignit un placet qu'il fit remettre à l'empereur par l'impératrice mère.

Cette princesse, sœur de Ouang-fong, qui avait beaucoup de tendresse pour lui & qui regardait l'élévation de sa famille comme son ouvrage, ressentit un chagrin mortel de le voir dépouillé de ses dignités. Quoique l'empereur fût convaincu de la vérité de l'accusation de Ouang-tchang, & qu'il perdait l'occasion de se délivrer du joug de son oncle, il ne put refuser aux prières de sa mère de le conserver dans ses emplois, & il lui envoya l'ordre d'en continuer l'exercice.

Ouang-fong maintenu dans son autorité, ne différa point à s'en servir pour se venger de Ouang-tchang, dans la crainte que quelque nouveau revers ne lui en ôtât le pouvoir. Les recherches qu'il fit de la conduite de

Ouang-tchang lui procurèrent plusieurs chefs d'accusation capitale, qu'il grossit encore dans le mémoire qu'il présenta à l'empereur. Quoique ce prince sentît qu'il usait de représailles, il signa l'ordre de livrer au tribunal des crimes Ouang-tchang, qui fut mis en prison en attendant qu'on eût acquis la preuve de l'accusation intentée contre lui. Ouang-tchang fut si sensible à cet affront, qu'il en mourut quelques jours après.

Cependant sur l'avis que Ouang-tchang lui avait donné par ordre de l'empereur, Fong-yé-ouang s'était rendu à Tchang-ngan, dans l'espérance de remplacer Ouang-fong. Ce gouverneur trouvant tout changé, & témoin de la catastrophe arrivée p.192 à Ouang-tchang, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il en resta au lit malade pendant plus de trois mois. L'empereur l'envoya visiter, & lui fit dire de se rétablir promptement, afin de retourner dans son gouvernement, où sa présence était nécessaire. Dès qu'il fut en état, il partit & passa dans sa patrie pour voir sa famille.

Ouang-fong, instruit du motif de son voyage, ne voyait pas de bon œil qu'il eût désiré d'être son successeur. Comme il ne cherchait qu'un prétexte pour le perdre, il voulut engager Tou-ki de l'accuser d'être contrevenu aux ordres de l'empereur, en s'arrêtant chez ses parents au lieu de se rendre en ligne directe à sa destination. Mais Tou-ki refusa de se prêter à cette manœuvre indigne, & lui répondit que Fong-yé-ouang n'avait manqué ni aux lois ni à son maître, qui avait su d'ailleurs la démarche de ce gouverneur sans l'avoir désapprouvée. Ouang-fong ne pouvant venir à bout de lui nuire par ce moyen, se servit de son autorité pour le casser & lui ôter son gouvernement.

**23.** La famille de l'impératrice mère se trouvait au comble de l'élévation. L'empereur lui donna encore plus de relief par la charge de président des censeurs de l'empire, qui était alors comme elle l'est encore aujourd'hui, une des premières de l'État. Tous les mandarins gouverneurs de provinces étaient leurs créatures. Il y avait cinq princes dans cette famille : Ouang-fong, Ouang-tan, Ouang-chang, Ouang-ken,

& Ouang-li. On leur offrait de tous côtés les choses les plus rares. Tous les officiers & les riches leur apportaient des présents & leur faisaient la cour. On les prenait souvent pour médiateurs & pour arbitres dans les procès. Ils accueillaien les gens de mérite, & honoraient les sages dont ils recherchaient <sup>p.193</sup> l'entretien. Généreux & magnifiques, ils répandaient d'une main ce qu'ils recevaient de l'autre. Les étrangers assiégeaient en foule leurs portes, & aucun ne s'en retourna jamais mécontent d'eux. Cette conduite leur gagnait tous les cœurs, & les rendait tout à fait maîtres de l'empire, de sorte qu'ils n'avaient plus qu'un pas à faire pour enlever le sceptre à la famille de Lieou-pang.

Lieou-hiang de la famille impériale, voyant que celle de l'impératrice mère allait infailliblement les écraser, ne put dissimuler son désespoir, & fit parvenir, à l'insu de Ouang-fong, un placet à l'empereur, qui après l'avoir lu manda Lieou-hiang, & lui dit :

— Tout ce que vous me représentez n'est que trop vrai ; je le vois, j'en suis convaincu ; mais il n'est pas encore temps d'agir. La prudence est nécessaire pour ne pas achever de tout perdre par trop de précipitation.

**22.** Cette prudence ou plutôt la crainte qu'il avait de son oncle, mirent sa famille & la couronne qu'elle possédait à deux doigts de leur perte. Effectivement Ouang-fong avait pris un si grand ascendant sur ce prince, qu'il le craignit encore après sa mort. Ce ministre mourut à la huitième lune. Durant sa maladie, l'empereur fut le visiter, & lui dit que si son état devenait désespéré, son intention était de donner ses emplois à Ouang-tan. Le ministre désapprouva ce choix, parce que Ouang-tan, quoique de ses parents, avait trop d'orgueil & de présomption. Il lui conseilla de préférer Ouang-yn, comme un sujet plus attentif à ses devoirs, & plus circonspect dans ses paroles & dans ses actions. L'empereur n'osa le contredire, & même après sa mort, il ne put prendre sur lui de ne pas exécuter ses volontés, en lui donnant pour successeur

Ouang-tan, qui lui était plus agréable, au lieu de Ouang-yn qu'il lui <sup>p.194</sup> avait désigné, & qu'il fit en conséquence son premier ministre.

**21.** L'année suivante, au commencement de l'été & à la quatrième lune, il tomba une quantité prodigieuse de neige : ce qui fournit aux astrologues matière de tirer des pronostics sur le gouvernement.

**20.** Depuis la mort de Ouang-fong, l'empereur parut vouloir entrer en possession de disposer des charges. Tous ceux qui étaient affectionnés à la dynastie des *Han*, furent charmés de voir que l'empereur voulait enfin agir en prince & se mêler du soin de l'État. Kou-yong lui proposa Siei-siuen pour la place de premier censeur de l'empire, comme celui qui en était le plus digne par ses lumières & sa droiture, & le plus capable de le guider dans le gouvernement. Sur ce témoignage & sur le mérite qu'il lui connaissait d'ailleurs, Han-tching-ti l'agréa & parut ne lui donner cet emploi que pour l'approcher du ministère, où il l'éleva peu de mois après.

Sur la fin de cette année, on reçut à la cour la nouvelle de la mort de Fou-tchou-lei-juti, *tchen-yu* des *Hiong-nou*, & que son frère Seou-hiaï-juti lui avait succédé.

**19.** La famille de l'impératrice mère, depuis la mort de Ouang-fong, n'avait rien diminué de son audace ni de sa fierté. Le nouveau ministre Siei-siuen veillait attentivement à arrêter les progrès de ses entreprises. Il observa pendant plus d'un an leur conduite, afin de pouvoir les convaincre par les preuves qu'il aurait acquises, & au bout de ce temps il présenta à l'empereur une accusation motivée, contre cinq personnes de cette famille, qui avaient le titre de princes ; cette accusation n'allait pas moins qu'à les faire tous condamner à avoir la tête tranchée.

**18.** Comme cette accusation était concertée avec l'empereur, il la reçut, non pas qu'il eût dessein de les faire mourir, mais <sup>p.195</sup> il voulait les humilier & les rendre plus circonspects. Aussitôt que les accusés apprirent qu'on allait instruire leur procès, Ouang-chang, Ouang-li &

Ouang-ken vinrent à la porte du palais implorer à genou & en posture de criminels leur pardon. Ouang-yn, successeur de Ouang-fong, était alors malade, & ne put se joindre à eux ; mais il écrivit à l'empereur pour lui demander la même grâce. Ce prince les laissa tout le jour à la porte du palais dans la posture de suppliants, & sur le soir il leur fit faire une mercuriale fort vive, en les avertissant que s'ils ne se corrigeaient, il n'y avait plus de pardon à espérer pour eux.

Après cette semonce, l'empereur plus tranquille qu'il ne l'était, reprit ses premiers goûts & se replongea dans la débauche. Parmi ses femmes, il y en avait une nommée Pan-tsiei, qu'il aimait & qui méritait de l'être. L'empereur se promenant, monté sur son char, dans les jardins du palais du nord, rencontra Pan-tsiei & l'invita à venir s'asseoir auprès de lui. Pan-tsiei s'en excusa modestement par cette réponse :

— Dans nos anciens tableaux, dit-elle, on peint nos grands & nos célèbres empereurs environnés d'une troupe de sages & de gens habiles : on représente au contraire ceux qui ont perdu les dynasties des *Hia*, des *Chang* & des *Tcheou*, au milieu de femmes qui leur faisaient mener une vie molle & voluptueuse, en les détournant du soin du gouvernement ; si je montais dans votre char, peut-être, sans le vouloir, fournirions-nous aux peintres de nos jours un sujet qui ferait beaucoup de tort à votre réputation dans les siècles à venir.

L'empereur sentit que c'était une leçon ingénieuse que Pan-tsiei lui donnait, & loin de lui en savoir mauvais gré, il l'en <sup>p.196</sup> loua beaucoup. L'impératrice, en l'apprenant, dit que si Fan-ki <sup>1</sup>, femme de Tchoang-ouang, prince de Tchou, passait pour une femme incomparable, Pan-tsiei ne lui cérait ni en esprit ni en mérite.

---

<sup>1</sup> Fan-ki est placée au rang des femmes illustres : le prince son époux perdait tout son temps à la chasse, qu'il aimait avec passion. Après lui avoir fait inutilement plusieurs remontrances à ce sujet, elle prit enfin le parti de se priver de manger de la chair des animaux ; au bout de deux ans, Tchoang-ouang touché du motif de de cette privation, renonça à la chasse & s'adonna au gouvernement de ses peuples. *Editeur.*

Après avoir quitté Pan-tsiei, l'empereur passa dans l'appartement d'une de ses autres concubines, où l'on jouait la comédie ; il remarqua parmi les actrices Tchao-fey-yen, dont il devint si éperdument amoureux, qu'il la fit loger dans le palais elle & sa sœur. C'était en effet une beauté rare & parfaite. Comme elle faisait l'admiration de tout le monde, Tcho-fang-king, vieil officier, dit à son sujet :

— Que de malheurs cette eau claire va nous causer ! Elle éteindra infailliblement tout le beau feu de ce palais.

Peu de jours après, l'impératrice Hiu-chi, piquée de ce qu'une comédienne lui enlevait le cœur de son époux, lui en fit des reproches fort vifs. L'empereur irrité la fit sortir de son palais, en la menaçant de la dégrader du rang d'impératrice, & de lui substituer Tchao-fey-yen. Ce prince s'étant plaint à Pan-tsiei des vivacités de l'impératrice, elle lui répondit :

— On dit que la vie est incertaine & la mort assurée ; les richesses & les grandeurs dépendent du Tien. Si en se comportant bien on a tant de peine à être heureux, à quoi doit-on s'attendre quand on s'abandonne au vice ?

L'empereur, en faveur de cette réponse, pardonna à l'impératrice, & Pan-tsiei profita <sup>p.197</sup> de cet instant pour lui demander la permission de se retirer avec cette princesse dans le palais de *Tchang-sin-kong* ; ce qu'il leur accorda.

**17.** L'année suivante, les eaux du Hoang-ho s'étant enflées extraordinairement, rompèrent leurs digues du côté du Chan-tong : elles inondèrent trente-une villes, où elles renversèrent quarante mille maisons, & firent périr beaucoup de monde.

**16.** Han-tching-ti, toujours éperdu de sa comédienne, s'oublia au point de vouloir la faire déclarer impératrice. Il s'en ouvrit même à l'impératrice sa mère, qui était cause du libertinage où il était plongé par le soin qu'elle avait pris de lui procurer les plus belles filles. Cependant



cette princesse eut honte de voir à son fils des sentiments si bas : elle lui représenta la naissance ignoble de cette comédienne & le métier infâme qu'elle faisait, en ajoutant qu'elle ne consentirait jamais à ce qu'il se déshonorât par une action indigne de son rang. L'empereur ne répliqua rien à sa mère, mais peu de temps après, il éleva Tchao-lin, père de sa comédienne, à une des premières dignités de l'empire ; il le créa encore prince de Tchang-yang, afin de couvrir par ces honneurs la bassesse de son extraction.

Lieou-fou, de la famille impériale, gouverneur de Ho-hien, au désespoir de l'affront que l'empereur allait faire à leur dynastie, se rendit en diligence à la cour, pour lui représenter avec fermeté, mais cependant avec ménagement, le déshonneur dont il allait couvrir son nom & la mémoire de ses ancêtres. Han-tching-ti, au lieu de prendre en bonne part son zèle, fut choqué de sa démarche, qu'il regarda comme une insulte, & il le fit conduire en prison. Sin-king-ki, Lien-pao, Ssé-tan, Kou-yong & les grands présentèrent un placet pour le justifier. Ils disaient que Lieou-fou étant de la famille impériale, <sup>p.198</sup> & occupant un poste qui lui donnait le droit de faire des représentations à l'empereur, c'était aller contre les constitutions fondamentales de l'État de l'avoir fait arrêter. Ils ajoutaient qu'en renversant ainsi une des plus anciennes lois, il en pouvait résulter de grands inconvénients, non seulement pour la personne du souverain, mais encore pour la durée de l'empire. Han-tching-ti jugea par ce placet, que le tribunal des crimes déclarerait Lieou-fou innocent, & comme il voulait le punir, il établit une commission pour le juger. La peine que ce tribunal prononça contre lui, fut de le condamner à aller pendant trois ans arracher les herbes qui croissaient sur les tombeaux de leurs ancêtres.

Malgré les représentations des grands, Han-tching-ti, à la sixième lune, déclara impératrice sa comédienne, & il la fit saluer en cette qualité par toute sa cour. A peine cette cérémonie était-elle achevée, que sa passion pour cette femme se refroidit, & qu'il se sentit épris de Tchao-y,

qui le captiva entièrement. Il fit loger cette nouvelle concubine dans le fameux palais de *Tchao-yang-kong*, où l'or, l'argent, les pierreries, les perles & les plus riches ornements en tous genres brillaient de toutes parts. Il en fit sortir la nouvelle impératrice & l'envoya demeurer dans un autre palais, où elle mena la vie la plus licencieuse & la plus débordée. Les remontrances que les serviteurs fidèles de la dynastie lui faisaient à l'occasion du scandale qu'il donnait, arrachaient quelquefois à ce prince faible des soupirs qui marquaient ses regrets, mais il n'avait pas la force de rompre ses indignes liens.

De huit frères qu'avait l'impératrice mère, le seul Ouang-man ne fut point décoré du titre de prince, étant mort trop tôt. Son fils Ouang-man, qu'il laissa en trop bas âge pour être <sup>p.199</sup> pourvu d'aucun emploi, était bien différent de ses oncles, qui se prévalant du mérite de leurs pères & de l'illustration de leur famille, passaient leur vie dans les plaisirs, ne s'occupant que de chasses & de courses, & s'abandonnant sans réserve à la débauche du vin & des femmes. Ouang-man, loin de les imiter, s'appliquait sans relâche & recherchait la compagnie & l'amitié des sages, & de ceux dont la réputation était sans reproche. Doux, affable & modeste, attentif à son devoir, respectueux envers tout le monde, ces qualités le firent distinguer par l'impératrice mère & l'empereur, de tous ceux de sa famille qui se trouvaient à pourvoir après la mort de Ouang-fong, & l'empereur le créa prince de Sin-tou. Loin que cette dignité lui inspirât de l'orgueil, elle le rendit encore plus affable & plus libéral. Il répandait à pleines mains, sur tous ceux qui l'approchaient, les sommes immenses que l'impératrice lui faisait donner ; de sorte qu'il était toujours le plus pauvre des grands de la cour. Ces libéralités excessives lui donnèrent dans tout l'empire une réputation de désintéressement & de magnificence, à laquelle aucun autre de sa famille n'a jamais parvenu ; mais il la ternit dans la suite par l'ambition démesurée dont il fut dévoré, & qui le porta à s'emparer du trône.

Le trentième jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**15.** L'année suivante, à la deuxième lune, on vit une quantité d'étoiles se détacher & tomber comme en pluie. Le 30 de la même lune, il y eut une éclipse de soleil.

Comme l'empereur continuait toujours de vivre dans la débauche, malgré les représentations des grands, ces fidèles sujets ne se rebutèrent point, & multiplièrent les placets au point qu'il en recevait tous les jours. Si leur fermeté & leur zèle sont dignes d'admiration, il n'est pas moins surprenant que l'empereur s'obstinât à demeurer enfoncé dans le vice. Ce prince était moins ému de leurs conseils que des éclipses, des tremblements de terre & d'autres phénomènes, qu'il croyait toujours pronostiquer quelque chose de sinistre à son égard. Aussi les grands ne manquaient-ils pas d'appuyer sur ces pronostics & sur les calamités présentes, comme étant des avertissements du Ciel irrité de sa conduite. Quelquefois ce prince se sentait ébranlé par ces vives exhortations ; elles en vinrent cependant à lui déplaire, & l'excès de leur zèle fit perdre à plusieurs leurs emplois. Le généreux ministre Siei-siuen, & Tché-fang-tchin, grand censeur de l'empire, durent à cette cause leur disgrâce & d'être mis au rang du peuple. L'un & l'autre furent remplacés par des gens que l'empereur crut moins ardents à le troubler dans ses plaisirs.

**14.** Le trente de la première lune de l'an 14, il y eut une éclipse de soleil ; **13.** & le même jour de la septième lune de l'an 13, il y en eut une seconde.

**12.** L'éclipse qui arriva le premier jour de la première lune de l'année d'ensuite, fut suivie de tant de prodiges, que la frayeur fut universelle. A la quatrième lune, en été, par le temps le plus serein, on entendit des coups de tonnerre affreux. Quelques jours après, il tomba, du côté du sud, une pluie d'étoiles qui s'étendit au loin. A la septième lune, il parut une comète à l'étoile *Tong-tsing*.

A cette même époque, on apprit la mort de Seou-hiaï-juti, *tchen-yu* des *Hiong-nou* : il eut pour successeur son frère Tché-ya-juti.

L'empereur, effrayé de tant de phénomènes, assembla son <sup>p.201</sup> conseil, pour lui demander ce qu'il fallait faire pour prévenir les maux qu'ils semblaient présager. Kou-yong prit le premier la parole, & fit un tableau de tout ce qui s'était passé sous le règne actuel. Il parla avec véhémence de la disgrâce de plusieurs sujets fidèles, dont tout le crime était d'avoir cherché à donner à leur souverain des preuves de leur attachement & de leur zèle, en lui représentant, avec vérité, le tort qu'il faisait à sa réputation & à l'empire. Kou-yong termina son discours en disant, que les prodiges qui épouvantaient tout le monde, étaient des signes manifestes de la colère du *Chang-ti*, irrité des désordres & de l'injustice du prince. Sa fermeté étonna autant les grands, que l'empereur lui-même.

Lieou-hiang, de la famille impériale, dit la même chose que lui, mais avec plus de modération. L'empereur le retint pour conférer avec lui, & congédia tous les autres. Cependant, malgré la sagesse de ses conseils & les ménagements avec lesquels il les lui présenta, Lieou-hiang ne put rien obtenir de l'empereur, qui ne se mit aucunement en devoir de changer de conduite.

Mei-fou voulut tenter dans un placet si son maître aurait égard à ce qu'il s'était proposé de lui dire dans le conseil, si chacun y eût parlé comme il s'y attendait. Il représentait à l'empereur que ce qui avait procuré à Han-kao-ti la couronne, était sa docilité aux conseils qu'on lui donnait, qui comme les roues d'un char lui rendaient légers les fardeaux les plus pesants. Il lui disait que c'était avec le secours de Tchîn-ping, chef de son conseil, & de Han-sin son général, que ce prince était parvenu à fonder l'auguste dynastie des *Han* ; & que Eul-chi-hoang-ti avait perdu celle des *Tsin*, en ne voulant souffrir aucunes représentations, & en se livrant, au fond de <sup>p.202</sup> son palais, à ses infâmes plaisirs, sans s'embarrasser du soin du gouvernement.

— Les cruautés, les injustices les plus criantes, ajoutait-il, ont marqué son règne ; aujourd'hui le zèle est forcé à se taire, par

la crainte des châtimens les plus rigoureux. Les conseils les plus sages sont méprisés, la vertu est avilie ; ceux à qui leur naissance donnerait le droit de chercher à réformer les abus, n'ont point d'autorité ; elle est toute entre les mains de la famille de l'impératrice mère : cependant il est temps de veiller à ce qu'elle n'en abuse. L'empereur est au-dessus de la force, mais l'autorité est au-dessus de celui qui la possède. Peut-être un jour Votre Majesté se repentira-t-elle, mais trop tard, de n'avoir pas pris les précautions que la prudence suggère, & de n'avoir pas écouté de fidèles sujets que son indifférence à cet égard alarme avec raison.

L'empereur lut tranquillement ce placet & continua de se comporter comme auparavant.

Tchang-yu, qui avait été précepteur de Han-tching-ti, avait alors l'oreille de ce prince & lui servait de conseil. Comme l'empereur était fatigué d'entendre toujours parler de présages sinistres qu'on lui rebattait sans cesse, il voulut savoir ce qu'en pensait Tchang-yu. Ce favori, qu'il avait élevé à la dignité de prince, voulant lui faire sa cour, lui répondit, que toutes les applications qu'on faisait de ces phénomènes, n'étaient que des rêveries des lettrés, qui cherchaient à trouver du mystère partout, afin de s'attirer l'estime & l'admiration du peuple ; & que personne ne pouvait savoir la cause ni rendre raison de ces évènements extraordinaires. Il lui dit encore qu'aucun homme sensé & éclairé ne pouvait ajouter foi aux absurdités qu'ils débitaient à ce sujet. Et comme cette réponse était plus consolante que celles qu'on lui avait faites jusqu'à p.203 présent, l'empereur sentit toutes ses craintes s'évanouir, & il se livra avec encore plus d'ardeur à ses plaisirs.

Quelque temps après, l'empereur tenant conseil avec ses grands, Tchu-yun prit la parole avec beaucoup de feu & dit :

— Tous les officiers qui sont ici occupent leurs places comme de véritables statues ; ils ont grand soin d'en toucher les

émoluments, sans s'embarrasser d'en remplir les devoirs. Si Votre Majesté voulait me mettre en main le meilleur de ses sabres, j'en abattrais la tête à l'indigne flatteur qui révolte tous vos sujets affectionnés, & qui est si peu jaloux de votre réputation & de votre gloire.

Comme l'empereur voulut savoir celui qu'il blâmait directement, il nomma Tchang-yu, prince de Ngan-tchang, qu'il peignit comme l'homme le plus indigne de vivre. L'empereur irrité lui dit avec mépris, qu'il n'appartenait pas à un misérable esclave, ni à un petit mandarin comme lui, de traiter de la sorte un prince qui avait été son précepteur : il ordonna de le charger de fers & de le conduire dans les prisons des criminels qui méritaient la mort. Tchu-yun lui répondit avec un air serein :

— Si je craignais de mourir pour une si belle cause, je serais indigne d'être votre sujet ; j'irai avec plaisir joindre Koan-long-pong & Pi-kan, fameux par leur fidélité, l'un sous les *Hia* & l'autre sous les *Chang*. Je les ai pris pour modèles, & j'ai ambitionné de mourir glorieusement comme eux, victime de mon zèle.

Après qu'on eut emmené Tchu-yun, le général Sin-king-ki, officier d'une grande réputation & fort considéré, se jeta aux genoux de l'empereur en mettant son bonnet bas, & tira le sceau de sa charge qu'il posa devant lui : il demanda avec instance la grâce de Tchu-yun, en alléguant pour sa justification, <sup>p.204</sup> que, s'il avait dit la vérité, il ne méritait pas d'être puni, & que s'il s'était trompé, c'était une erreur qu'il fallait lui pardonner en faveur de son zèle. **10.** Sin-king-ki priait l'empereur avec tant d'action de lui accorder cette grâce, qu'à force de battre la terre de son front, il s'était blessé, & son sang coulait sans qu'il s'en aperçût ; l'empereur à sa considération pardonna à Tchu-yun : il ne voulut même pas que la galerie de la salle d'audience, où Tchu-yun lui

avait parlé, fût détruite & il ordonna de l'appeler à l'avenir, *la galerie de droiture & de fidélité*.

**9.** A la première lune de l'année suivante, la montagne Min-chan s'affaissa, & pendant trois jours les eaux du Kiang furent engorgées. A cette nouvelle, Lieou-hiang s'écria :

— Quand on vit sous les *Tcheou* la montagne Ki-chan s'affaïsser, & les eaux des *trois rivières* s'arrêter, Yeou-ouang tomba. Cette montagne avait été comme le berceau de sa dynastie : celle des *Han* a pris naissance dans le royaume de Han, où est la montagne Mi-chan, ne devons-nous pas craindre que notre maître ne soit un second Yeou-ouang ?

**8.** Kou-yong, de la classe des grands, avait été le plus zélé à vouloir retirer Han-tching-ti du vice : il lui avait présenté plus de quarante placets, dans lesquels, il l'exhortait à changer de conduite ; mais tout avait glissé sur le cœur du prince de sorte que n'espérant plus aucun changement, & que même, sans la protection de l'impératrice mère, il aurait éprouvé le ressentiment de l'empereur, rebuté de tant de tentatives inutiles, il prétexta des infirmités pour donner la démission de ses charges, & se retirer de la cour : démission qui fut acceptée, & à la suite de laquelle il mourut peu de temps après.

Han-tching-ti n'avait point eu d'enfants de tant de <sup>p.205</sup> femmes auxquelles il s'était attaché. Dans la crainte que la famille de l'impératrice mère n'abusât de son crédit excessif pour enlever la couronne à la sienne, il prit la résolution de se nommer de bonne heure un héritier ; il jeta les yeux sur le prince de Tchong-chan son frère & sur son neveu, fils du prince de Ting-tao, un autre de ses frères qu'il avait beaucoup aimé. C'était ce frère qu'il avait voulu autrefois retenir à la cour, mais que le premier ministre Ouang-fong, par jalousie, l'avait forcé de renvoyer dans ses États, où ce prince était mort peu de temps après son retour. Cependant avant que de se déterminer sur le choix de l'un de ces deux princes, qui étaient les seuls qui pussent prétendre à la

couronne, il voulut prendre l'avis de son premier ministre, du président du tribunal des censeurs de l'empire, & de quelques autres membres de son conseil privé.

Ces grands consultés répondirent que, suivant le *Li-ki*, les fils des frères étaient frères entre eux, & qu'à défaut des uns, les autres pouvaient succéder ; c'est pourquoi ils estimaient que le jeune prince de Ting-tao, étant fils du frère de l'empereur, il était de droit son héritier. Cependant Kong-kouang objecta qu'en fait de succession, on doit avoir égard au plus proche, & qu'à défaut de l'aîné mort sans enfants, l'héritage appartenait au puîné. Il cita pour exempte celui de Poan-keng, de la dynastie des *Chang*, qui avait succédé à son frère Yang-kia ; ainsi il fut d'avis de préférer l'oncle au neveu.

L'empereur, qui inclinait pour le jeune prince de Ting-tao, répondit que le prince de Tchong-chan, son frère, avait peu d'esprit & de capacité, & que d'ailleurs il était écrit dans le *Li-ki* que l'aîné & le cadet ne devaient pas entrer ensemble dans la salle des *ancêtres* pour y faire les cérémonies. Il conclut <sup>p.206</sup> qu'il ne pouvait, sans enfreindre les anciennes lois, avoir d'autre héritier que le prince de Ting-tao son neveu ; en conséquence de quoi il le nomma son successeur. Cette préférence fut si sensible au prince de Tchong-chan, qu'il en mourut de chagrin à la huitième lune.

Cette même année mourut Thé-ya-juti, *tchen-yu* des *Hiong-nou* ; il eut pour successeur son frère Ou tchu-lieou-juti.

Chun-yu-tchang, favori de l'empereur, abusant de son crédit, traitait tout le monde, & surtout les grands, avec un orgueil insupportable. Après avoir séduit Hiu-mi, sœur de l'impératrice Hiu-chi, déposée à l'occasion de la comédienne qui lui fut substituée, ce favori prit Hiu-mi pour concubine. Hiu-chi reléguée dans le palais de *Tchang-ting-kong*, en enlevait tout ce qu'il y avait de plus précieux, pour le donner à Chun-yu-tchang, afin de rentrer, par son moyen, dans les bonnes grâces de l'empereur. Le favori lui promit de la faire réintégrer dans son rang



d'impératrice, quoiqu'il fût persuadé que la chose était impossible. Il amusait la sœur de cette princesse par le récit des progrès qu'il disait avoir faits auprès de l'empereur, auxquels il avait l'art de donner un air de vérité.

Ouang-mang, qui ne voyait pas de bon œil le crédit de Chun-yu-tchang, l'accusa auprès de l'empereur d'avoir des relations avec l'impératrice disgraciée. Ce prince, sans vouloir les approfondir, donna l'ordre de renvoyer Chun-yu-tchang dans sa patrie.

Quoique Ouang-li ne l'aimât pas, il lui fit cependant offrir par son fils des chevaux & des chariots pour transporter ses bagages. Chun-yu-tchang saisit habilement cette occasion pour empêcher l'effet de sa disgrâce. Il envoya beaucoup de pierres précieuses & d'autres choses d'un très grand prix à Ouang-li, <sup>p.207</sup> en reconnaissance de ses offres de service, afin de l'engager à parler pour lui à l'empereur. Effectivement, gagné par ces présents, il intercéda pour obtenir sa grâce & la permission de demeurer à la cour.

L'empereur voyant l'intérêt que Ouang-li prenait à Chun-yu-tchang, dont il le savait ennemi, soupçonna quelque pratique sourde dans cette démarche. Il ordonna au tribunal des crimes d'examiner scrupuleusement leur conduite à l'un & à l'autre. Ouang-li, craignant qu'on ne découvrit qu'il s'était laissé séduire, ordonna à son fils de se faire mourir, afin qu'on n'arrachât pas de lui, par la question, des aveux contre son père. Le fils obéit ; mais une mort aussi subite augmenta les soupçons de l'empereur, qui donna de nouveaux ordres d'arrêter Chun-yu-tchang & de l'appliquer à la torture.

A la vue des instruments qu'on préparait, ce courtisan élevé dans la mollesse fut si épouvanté, qu'il confessa tout. Il avoua qu'il avait fait présent à Ouang-li des effets précieux qu'il avait reçus de l'impératrice Hiu-chi : il ne cela rien du commerce qu'il entretenait avec cette princesse, ni de l'espérance dont il l'avait leurrée de la faire rentrer en grâce. A peine eut-il fait cet aveu, qu'il en prévit les suites terribles, & se

donna lui-même la mort dans sa prison. Comme il avait chargé l'impératrice Hiu-chi dans sa déposition, l'empereur lui envoya par Kong-kouang un breuvage empoisonné, qu'elle prit sans la moindre résistance ; il exila Ouang-li dans sa principauté de Kong-yang, & cassa plus de vingt officiers qui avaient été liés d'aminé avec Chun-yu-tchang.

Comme Ouang-mang avait le premier découvert ces intrigues, l'empereur fit l'éloge de son zèle & de sa fidélité en présence de tous les grands ; & pour l'en récompenser, quoiqu'il p.208 n'eût alors que vingt-huit ans, il le nomma grand général de l'empire. Elevé à ce poste éminent, il se trouvait le quatrième de sa famille qui l'avaient occupé successivement ; mais afin d'effacer la réputation de son prédécesseur, il donna libre accès à tous les habiles gens, qu'il recevait avec bonté & récompensait libéralement. Tout respirait chez lui la simplicité ; on n'y voyait aucun meuble qui annonçât le luxe, & la modestie régnait jusque dans son domestique. Sa femme ne se distinguait de ses suivantes que lorsqu'elle parlait ; il avait établi dans sa maison un si bel ordre, que s'il arrivait que quelqu'un de ceux qui lui étaient attachés s'en écartât, ou qu'il fit le moindre tort, il était renvoyé sur-le-champ. Tant de belles qualités ne pouvaient manquer de lui gagner tous les cœurs.

Le premier ministre Tché-fang-tsin, qui avait exercé les emplois les plus importants, & servi l'État pendant plus de trente ans, mourut au commencement de l'année suivante. L'empereur avait jeté les yeux sur Kong-kouang pour le remplacer, & il avait déjà fait graver le sceau qu'il lui destinait, en se proposant en même temps de l'élever à la dignité de prince. L'hommage que les princes de Tchou & de Leang vinrent alors rendre, fit différer sa nomination.

L'empereur, qui avait invité ces deux princes à un festin, y parut de la plus grande gaieté : il se retira sans aucune apparence d'indisposition, passa la nuit tranquillement, & se leva comme à son ordinaire ; en s'habillant il perdit tout à coup la parole & mourut. Le soupçon d'une mort aussi subite tomba d'abord sur Tchao-tchao-y, père de la

comédienne élevée au rang d'impératrice, & Ouang-mang reçut ordre de l'impératrice mère de l'arrêter. Tchao-tchao-y, qui craignit la rigueur <sup>p.209</sup> de la justice, se donna lui-même la mort, en protestant qu'il était innocent.

**7.** Han-tching-ti, à sa mort, était âgé de quarante-cinq ans ; il en avait régné vingt-six, & il fut enterré à Yen-ling. Ce prince avait la figure noble & agréable, cependant un peu grêlée : d'une taille haute & bien prise, le port majestueux, il représentait avec dignité, & on le distinguait facilement au milieu de toute sa cour. Ses sentiments répondaient peu à ces avantages de la nature. Adonné au vin & aux femmes, il se livra aux excès de la débauche, sans respecter même les dehors les plus ordinaires de la bienséance. D'un naturel timide & d'un esprit borné, il se laissa maîtriser par les parents de l'impératrice sa mère, qui tentèrent d'enlever la couronne à sa dynastie. Il eut pour successeur, sous le nom de Han-ngai-ti, le fils de son frère, le prince de Ting-tao, qu'il avait déclaré son héritier.

## HAN-NGAI-TI

@

Suivant l'intention de Han-tching-ti, l'impératrice mère établit Kong-kouang premier ministre ; & afin que Ouang-mang, qui commençait à prendre trop d'ascendant, ne pût lui disputer l'autorité qu'elle voulait conserver, elle résolut de lui faire donner l'ordre de se retirer. Ouang-mang, qui en fut averti, prévint cet affront, en se démettant de ses emplois entre les mains de l'empereur. Cette conduite prudente lui attira de nouveaux éloges.

Han-ngai-ti ne fut point fâché de voir que Ouang-mang prenait de lui-même ce parti ; ce prince le craignait : dès sa plus tendre jeunesse, il avait ouï blâmer la trop grande autorité que cette famille possédait. Cependant comme il ne faisait <sup>p.210</sup> que de monter sur le trône, il dissimula sa façon de penser à son égard.

Peu de temps après la démission de Ouang-mang, Hiai-kouang adressa un placet à l'empereur contre cette famille, dans lequel il lui représentait, que les mausolées des anciens empereurs n'étant point encore achevés, il serait à propos de charger de ce soin Ouang-ken & Ouang-kouang, afin de les retirer de la vie licencieuse qu'ils menaient. Han-ngai-ti satisfait de trouver l'occasion de les punir de leurs dérèglements, leur envoya, à tous les deux, ordre de ne plus paraître à la cour. Il dépouilla Ouang-kouang de sa principauté & de toutes ses prérogatives, en le mettant au rang du peuple. Et à l'égard de Ouang-ken, comme il avait rendu des services à l'État, il se contenta de le reléguer dans ses domaines.

On ressentit alors, dans l'espace de trente ly, une secousse de tremblement de terre, qui fit écrouler plusieurs maisons ; plus de quatre cents personnes périrent sous leurs ruines.

6. Au commencement de l'année suivante, Hiai-kouang présenta à l'empereur un second placet, dans lequel il lui disait, que dans le temps que l'impératrice Hiu-chi était aimée de Han-tching-ti, cette princesse en avait eu des enfants, dont on avait caché la naissance. Que le bruit s'en étant répandu, comme il était d'une extrême conséquence pour les sujets affectionnés à la dynastie des *Han* d'en connaître les rejetons, il avait vérifié par lui-même & par d'autres l'existence de ces enfants ; que Tchao-tchao-y les avait tous fait périr par le poison, lorsque la princesse Hiu-chi fut disgraciée ; qu'alors l'empereur qui n'avait plus de tendresse pour elle, n'avait témoigné aucun ressentiment de la mort de ces princes, quoiqu'il en fût instruit. Hiai-kouang ajoutait que quelque amnistie qu'il y eût eu depuis ce temps-là, l'énormité & la suite des crimes de Tchao-tchao-y le rendaient indigne lui & sa race d'y participer, & qu'il fallait abolir sa mémoire par l'extinction entière de sa famille. Il finissait par dire que leur châtement était le vœu de tous les honnêtes gens, & que quelque crédit qu'eût cette famille, il n'était pas à craindre qu'elle causât le moindre trouble, parce que personne ne serait porté à prendre son parti, étant aussi détestée qu'elle l'était.

Sur cette accusation, l'empereur après avoir fait d'exactes recherches & acquis la preuve des crimes de Tchao-tchao-y, cassa tous ceux de sa famille qui avaient des emplois, & les réduisit, ainsi que Tchao-kin, prince de Sin-tching, au rang du peuple. Il confisqua leurs biens & les envoya en exil à Leao-si <sup>1</sup>.

Cette même année, on découvrit encore la cause de la mort subite de l'empereur Han-tching-ti. Lieou-ki-tsé, prince de Tchong-chan, dans son enfance était sujet à une maladie qui tenait de la folie. La reine Fong-chi, son aïeule, avait pris un soin particulier de lui, & elle avait essayé de tous les remèdes pour le guérir, mais sans succès.

---

<sup>1</sup> A l'est de Yong-ping-fou du Pé-tché-li.

Han-ngai-ti ordonna au médecin Chang-yeou, qui avait de la réputation, d'entreprendre la cure de ce prince : mais comme le médecin était lui-même sujet à des vertiges, il disait alors tout ce qui lui venait dans l'esprit. Cependant il traita le prince & fut assidu auprès de lui. Dans le séjour que ce médecin fit au palais, il lui prit à lui-même plusieurs accès de folie, pendant lesquels il se tournait du côté de l'ouest, en vomissant mille injures contre la reine Fong-chi, p.212 qu'il accusait d'avoir fait mourir l'empereur Han-tching-ti.

Fong-chi & Fou-chi avaient été femmes de Han-yuen-ti, qui leur avait donné à l'une & à l'autre le titre de reine. Ce prince se promenant un jour dans sa ménagerie, accompagné de plusieurs de ses femmes, un ours força les barreaux de sa loge & vint droit à lui ; les femmes effrayées se sauvèrent à toutes jambes : la seule Fong-chi eut le courage de l'attendre, & de se mettre entre l'empereur & l'animal. L'ours la voyant en posture de lui faire tête, retourna tranquillement dans sa loge.

L'empereur, étonné de l'intrépidité de cette princesse, voulut savoir ce qui l'avait engagée à s'exposer à la fureur de cette bête féroce. Fong-chi lui répondit :

— Je ne suis qu'une femme ; ma vie importe peu au bonheur & à la tranquillité de l'État ; les jours de Votre Majesté lui sont précieux, & je ne devais pas hésiter de me sacrifier pour les sauver.

Depuis cette époque, l'empereur touché de sa générosité, la distingua de ses autres femmes & la traita même avec respect. Cette préférence donna de la jalousie à la princesse Fou-chi, qui conçut contre cette reine une haine implacable, dont elle lui donna des marques dans toutes les occasions.

A la mort de Han-tching-ti, Ting-huen fut chargé de faire des perquisitions sur cette mort, qui ne paraissait pas naturelle. Comme il fut quelques semaines sans faire aucune découverte, au bout de ce terme,

on donna sa commission à Ssé-ly, connu particulièrement de la princesse Fou-chi. Ce nouveau commissaire s'adressa à elle pour tâcher d'avoir par son canal des indices sur ce qu'il cherchait. Fou-chi, ennemie irréconciliable de Fong-chi, découvrit à Ssé-ly plusieurs choses qui jusque-là étaient demeurées cachées. Il fut que la sœur de Fong-chi <sup>p.213</sup> avait empoisonné son frère & plusieurs dizaines de personnes. Elle lui dit encore que cette reine s'était vantée d'être en état de mettre sur le trône le prince de Tchong-chan, après la mort de l'empereur, qui n'était pas éloignée. Ssé-ly rendit compte à l'empereur de ses découvertes.

Han-ngai-ti, sur cette accusation, le chargea lui-même d'interroger la princesse Fong-chi, qui niant tous ces faits, fut cependant embarrassée de répondre aux preuves qu'il lui apportait. Ssé-ly lui demanda pourquoi elle montrait si peu de fermeté dans son interrogatoire, elle qui avait eu le courage de braver un ours qui menaçait l'empereur Han-yuen-ti ? Cette question la surprit si fort, qu'elle se retira sans répondre un seul mot.

Rentrée dans son appartement, cette reine témoigna à ses suivantes son étonnement de ce que les officiers de justice étaient instruits d'un fait qui s'était passé dans l'intérieur du palais, & qui était même d'ancienne date. Elle jugea de ces connaissances qu'on en voulait à sa vie, & pour prévenir une mort honteuse, elle prit un poison qui la fit expirer quelques heures après.

La mort violente de cette princesse augmenta les soupçons de l'empereur contre elle : il donna ordre d'arrêter Fong-tsan, prince de Y-hiang, son frère, qui, croyant sa sœur coupable, se tua de désespoir avec dix-sept autres de sa famille, au moment que les officiers du tribunal des crimes entraient chez eux pour les prendre. Toutes ces morts prématurées laissaient toujours de l'incertitude sur ce qu'on cherchait à éclaircir. Sun-pao conseilla à l'empereur de pousser plus loin les recherches, & de faire de nouvelles informations. La princesse Fou-chi, qui craignit qu'on ne vînt découvrir qu'elle était peut-être aussi <sup>p.214</sup>

coupable que la reine Fong-chi, s'empporta contre Sun-pao, & on ne put l'apaiser qu'en le faisant mettre en prison. Cependant l'empereur l'en fit sortir quelque temps après, & le rétablit dans toutes ses charges.

**5.** L'année suivante, à la première lune, il parut une comète à l'étoile *Kien-nieou*.

La princesse Fou-chi ne s'arrogeait tant d'autorité, que parce qu'elle était mère de l'impératrice régnante. La complaisance que l'empereur avait pour elle, était un grand obstacle aux vues du premier ministre Kong-kouang, pour le bien de l'État. Comme il était presque toujours opposé aux ordres qu'elle donnait, elle ne put s'empêcher de lui en témoigner son chagrin. Kong-kouang ne ralentit rien de son zèle pour son maître, ni de son exactitude à remplir les devoirs de sa charge. Sa droiture inflexible irrita si fort la princesse Fou-chi, qu'elle le fit destituer de son emploi & mettre au rang du peuple. Elle fit donner à Tchu-pou sa place de premier ministre.

**4.** A la troisième lune de l'année suivante, il parut une comète aux étoiles *Ho-kou*, qui font au nord de la constellation *Kien-nieou*.

**3.** Il y avait alors à la cour un jeune homme appelé Tong-hien, dont la figure & l'esprit faisaient l'admiration de tout le monde. Il joignit à ces avantages beaucoup de douceur, d'affabilité & de modestie. L'empereur l'aimait si fort, qu'il voulait l'avoir sans cesse auprès de lui, & qu'il le faisait même coucher dans son appartement. Tout ce qu'il y avait de riche & de précieux dans le palais, était à sa disposition. Il lui fit bâtir un hôtel magnifique, qu'il fit décorer de tout ce qu'il y avait de plus rare dans les trésors de l'État, qu'il épuisa en quelque sorte pour son favori. Ce prince porta ses soins pour ce p.215 jeune homme jusqu'au-delà de la mort même, en lui faisant construire à Y-ling un tombeau, qui avait plusieurs ly de circuit. Cet attachement incroyable attira des représentations à l'empereur, surtout de la part de Tching-tsong, qui occupait un des premiers emplois à la cour.



Tching-tsong se plaignant à Tchao-tchang, son parent & son ami, de ce que l'empereur faisait peu de cas de ses remontrances, ce dernier adressa à ce sujet un placet à l'empereur, dans lequel il lui disait entre autres choses, que le mépris qu'il paraissait faire des avertissements de ceux qui étaient jaloux de sa réputation, pourrait dégénérer en troubles, & qu'il croyait de son devoir de l'en avertir.

A la lecture de ce placet, l'empereur entra dans une violente colère contre Tching-tsong, qu'il manda, pour lui dire de quel droit il osait trouver à redire à ce qui se passait chez son maître, lui dont la maison ressemblait à une halle remplie de marchands où la confusion régnait.

— Si ma maison, répondit Tching-tsong, ressemble à une halle, ma conduite est nette comme l'eau claire, & ne redoute pas les yeux les plus perçants.

L'empereur, plus irrité encore de cette réponse, le fit conduire devant le tribunal des crimes, avec ordre de l'examiner à toute rigueur.

Le tribunal servit la colère de l'empereur ; après avoir pris les informations les plus exactes, & fait appliquer Tching-tsong à la question extraordinaire, au point qu'il en était presque mourant, Sun-pao, dans un placet, rendit compte à l'empereur, qu'on l'avait trouvé irréprochable dans sa conduite, & qu'on n'avait pas même découvert la moindre trace ni le plus léger soupçon de crime : il l'avertissait encore que le peuple murmurait hautement, & soutenait que Tching-tsong <sup>p.216</sup> était innocent. Sun-pao conseillait en même temps à l'empereur de faire arrêter aussi Tchao-tchang, parce qu'étant l'auteur du placet qui avait été cause de la détention de Tching-tsong, il pouvait être son ennemi secret & donner des indices contre lui ; il disait que ce serait le moyen d'apaiser le peuple. L'empereur, mécontent de ce placet, ôta à Sun-pao toutes ses charges & le réduisit au rang du peuple. A l'égard de Tching-tsong, il mourut peu de jours après des suites de la question qu'il avait soufferte.

Non content de combler de richesses son favori, l'empereur l'éleva à la dignité de prince du premier ordre, sous le titre de prince de Kao-

ngan, & il fit tirer des arsenaux les plus belles armes, afin de lui composer un cortège dont la magnificence effaçât celles de tous les autres. Les grands & le peuple blâmaient ouvertement cette prodigalité & ces distinctions en faveur d'un jeune homme qui n'avait rendu aucun service à l'empire. Plusieurs lui firent à ce sujet les plus vives représentations ; mais personne ne parla avec plus de force & de liberté que Ou-tsiang-long. Il lui disait dans son placet, que les armes des arsenaux ayant été faites des deniers publics, elles appartenaient à l'État ; que l'empereur n'en pouvait pas plus disposer que des sommes destinées à leur fabrication ; que ces armes ne devaient sortir des arsenaux que pour le besoin en temps de guerre ; que c'était là l'intention du peuple en contribuant à leur dépense, & non qu'elles fussent employées au faste d'un jeune homme, dont tout le mérite était d'amuser son maître & de gagner ses bonnes grâces par des flatteries. Il ajoutait que ce favori incapable de les manier, n'étant dans le cas de s'en servir que pour les faire porter devant lui, ou les étaler orgueilleusement devant sa porte, il espérait que <sup>p.217</sup> l'empereur lui ordonnerait de les remettre dans les arsenaux, & de restituer au trésor de l'État l'argent & les bijoux qui en avaient été tirés pour l'en gratifier, parce que le peuple murmurait de voir employer à un pareil usage le fruit de ses travaux, qui devait être consacré à la défense & aux besoins de l'empire. Han-ngai-ti fut sensible à ces reproches, & dissimula cependant le déplaisir qu'ils lui causaient. Il se contenta de faire descendre Ou-tsang-long d'un degré plus bas que le rang qu'il avait à la cour.

**2.** Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

A l'occasion de cette éclipse, plusieurs grands firent des représentations à l'empereur pour l'engager à modérer les impôts, dont il ne chargeait le peuple que pour enrichir son favori. Le premier ministre Ouang-kia eut honte de garder seul le silence & de montrer moins de

zèle qu'eux pour le bien public. Il adressa à son maître un placet, dans lequel il lui disait que de tout temps ses prédécesseurs avaient regardé l'empire comme une seule famille, dont ils étaient les pères, & qu'ils ne se croyaient pas en droit de disposer, sans injustice, des richesses de l'État, à moins que ce ne fût pour récompenser le mérite. Il traitait le favori de vil flatteur, qui avait l'avidité de s'enrichir & l'ambition de s'élever au-dessus de tous les grands, pour mépriser les officiers & maltraiter le peuple. Le premier ministre ajoutait qu'il avait voulu vérifier par lui-même si les plaintes qu'on portait contre lui étaient aussi générales qu'on le disait, & qu'il n'était malheureusement que trop vrai que tout le monde n'avait qu'un cri contre les bienfaits & les distinctions dont l'empereur le comblait sans les mériter. Il finissait par exhorter Han-ngai-ti, puisqu'il <sup>p.218</sup> n'avait point d'héritier, de se choisir, dans la famille de Han-kao-ti, un successeur digne du trône & capable d'en soutenir la gloire.

L'empereur fut piqué de la droiture de son ministre. Il lut son placet, & le lui renvoya tout cacheté. Quelques jours après, il lui ôta son emploi & le fit mettre en prison, sous prétexte qu'il avait rétabli dans leurs charges trois officiers dégradés à l'occasion de Tong-hien, & que ce ministre n'avait remis en place qu'après une amnistie générale. Le peuple cria à l'injustice quand il vit conduire Ouang-kia dans les prisons, & il vomissait des imprécations contre le favori qu'il accusait d'être l'auteur de sa disgrâce.

Les juges s'étant assemblés le lendemain pour l'interroger, ils lui demandèrent pourquoi, abusant de son autorité, il avait réintégré dans leurs charges des officiers que l'empereur avait cassés. Le ministre leur répondit que tout le crime de ces officiers étant d'avoir blâmé la conduite de ceux qu'ils croyaient dangereux à l'État, & que leur connaissant du zèle & de la capacité, comme ils en avaient déjà donné des preuves dans les mêmes places, il avait cru devoir les leur rendre, surtout après que l'empereur avait lui-même accordé un pardon général, dont ils n'étaient

pas exclus. Alors un des juges ne put s'empêcher de demander aux autres en quoi consistait son crime.

Ouang-kia, levant les mains au ciel, ajouta, les larmes aux yeux, que pendant le peu de temps qu'il avait été dans le ministère, son principal soin avait été de n'employer que des gens habiles, bien intentionnés & zélés pour le bien public, & que s'il ne l'avait pas toujours fait, c'est qu'on l'en avait empêché. Comme ses juges le questionnaient pour savoir ceux <sup>p.219</sup> qui lui avaient porté obstacle, il nomma Tong-hien comme la principale cause de ce que Kong-kouang & Hou-ou, gens d'un mérite distingué & dignes des premières places, n'étaient point employés.

— Ce favori, continua-t-il, ruine l'État & perd le gouvernement ; je mourrais content s'il subissait la peine qu'il mérite : mais plutôt que d'être témoin du mal qu'il fait, & de me voir forcé à me taire, j'aime mieux renoncer à la vie.

En effet, peu de jours après, il trouva moyen de se procurer la mort dans sa prison.

L'empereur donna sa place de premier ministre à Kong-kouang, & celle de grand général des troupes de l'empire à Tong-hien son favori, âgé seulement de vingt-deux ans. Ce prince sentait qu'il n'était pas en état de remplir les fonctions d'une charge de cette importance, & il lui recommanda de s'en instruire auprès de Kong-kouang.

Cet officier, qui avait déjà été renvoyé du ministère par rapport au favori, était devenu bien plus souple à son égard. Chaque fois que Tong-hien se rendait chez lui, il se revêtait de ses plus riches habits, & allait l'attendre jusqu'à la porte intérieure de sa maison, où il le recevait, à la descente de son char, un genou en terre, comme si c'eût été l'empereur lui-même. Cette adulation valut à ses neveux la faveur d'être mis au nombre des grands.

L'affection de l'empereur pour son favori était si grande, qu'il lui dit un jour dans un festin à la salle *Kilin-tien*, qu'il voulait imiter Yao & lui céder l'empire, comme ce prince avait fait à l'égard de Chun. Ouang-hong, le seul qui restât des enfants de Ouang-fong, oncle & premier ministre de Han-tching-ti, ne put garder le silence. Il dit avec beaucoup de respect à l'empereur, que l'empire qu'il gouvernait aujourd'hui <sup>p.220</sup> était celui de Han-kao-ti ; qu'il ne l'avait que comme en dépôt pour le transmettre à ses descendants, & que cette affaire était de trop grande conséquence pour être traitée aussi légèrement. L'empereur parut fort mécontent de cette réflexion & prit un air sérieux.

Ouang-hong ne s'en tint pas à cette première remontrance : de retour chez lui, il mit la main au pinceau & écrivit un placet conçu en ces termes :

« L'empereur Han-ouen-ti aimait beaucoup Teng-tong, cependant il se contenta de l'élever aux premières charges de l'État. Han-ou-ti n'avait pas moins d'affection pour Han-yen, mais elle se bornait à des libéralités, & jamais ces deux grands princes ne donnèrent d'autorité à leurs favoris, quoiqu'ils eussent de la capacité. Tong-hien est un jeune homme sans expérience, qui n'a mérité en rien de l'État, & cependant Votre Majesté l'a élevé à la dignité de prince, après l'avoir comblé de richesses & de présents qui ont épuisé les trésors publics. Tout le monde en murmure ; le peuple s'en plaint amèrement, & une pareille conduite ne peut qu'irriter le Tien, dont le prince occupe la place sur le trône, pour être le père du peuple & le rendre heureux.

L'empereur fit peu d'attention à ce placet & agit comme s'il n'en eût eu aucune connaissance.

Sur la fin de l'année précédente, le *tchen-yu* des *Hiong-nou* avait envoyé un de ses officiers à la cour, pour donner avis qu'il voulait venir rendre l'hommage auquel ses prédécesseurs s'étaient soumis. Comme le

trésor se trouvait épuisé, on fut embarrassé des moyens de subvenir à une dépense aussi grande. La plupart des grands étaient d'avis de le détourner de faire ce voyage, parce que ne pouvant pas le recevoir avec la même <sup>p.221</sup> magnificence que par le passé, ce serait donner une mauvaise idée de la Chine à ces peuples, qui ne venaient lui faire hommage, que parce qu'ils redoutaient sa puissance. Yang-hiang, d'un sentiment opposé à celui des grands, adressa en conséquence à l'empereur le mémoire suivant.

« Ne pas accueillir les Tartares lorsqu'ils se présentent d'eux-mêmes, c'est les aliéner & les engager à se séparer de nous. Personne n'ignore qu'aucun empereur des dynasties des *Hia*, des *Chang* & des *Tcheou*, ne put obtenir qu'ils se soumissent à notre domination. Tsin-chi-hoang-ti, un des plus puissants princes qui aient occupé le trône, quoiqu'il eût les meilleures troupes, & le général Mong-tien, le plus grand capitaine de son temps, ne put jamais venir à bout de les réduire. Ce même prince crut arrêter leurs courses fréquentes sur nos terres, en faisant construire cette grande muraille, barrière impuissante contre leurs incursions qu'ils continuèrent comme auparavant.

Han-kao-ti, fondateur de notre auguste dynastie, à la tête de trois cent mille hommes, se vit bloqué par eux dans Ping-tching, & ne se tira de leurs mains que par la ruse. Après sa mort, & sous la régence de l'impératrice Liu-heou son épouse, leur *tchen-yu* Mé-té écrivit une lettre insolente à cette princesse, & les grands jugèrent qu'il était important pour l'État de les ménager, en lui faisant une réponse sage & prudente qui le fit rentrer en lui-même, & l'obligeât à lui faire des excuses.

Sous Han-Ouen-ti, ces barbares ayant pénétré jusqu'à Yong-kan-tsuen, répandirent la terreur dans Tchang-ngan même. On fit marcher contre eux trois généraux qui avaient de la réputation, & qui après avoir séjourné à Si-lieou, à <sup>p.222</sup> Ki-men

& à Pa-tchang, furent contraints de se retirer sans avoir rien avancé dans cette expédition, qui coûta des sommes immenses.

Han-ou-ti leva contre eux des armées formidables, & épuisa le trésor pour les soutenir. Ses troupes, après des fatigues excessives, & des marches longues & pénibles, qui en firent périr une partie, entrèrent fort avant dans le pays de ces barbares, & furent obligés de retourner sur leurs pas, faute de trouver d'ennemi à combattre.

Ce n'est qu'après les avoir été chercher jusque dans leurs déserts, qu'après les avoir battus dans plusieurs rencontres, qu'ils commencèrent à nous craindre & à demander la paix. Ils ne voulurent cependant pas se reconnaître sujets de l'empire, & il fallut encore plusieurs victoires & du temps pour les y forcer.

Les Tartares sont naturellement belliqueux, robustes & durs à la fatigue ; prompts & colères, ils aiment la liberté & ne cèdent qu'à la force. Ces peuples sont puissants & toujours redoutables ; les maux qu'ils nous ont faits, les guerres funestes que nous avons eues avec eux, doivent nous faire craindre de retomber dans les mêmes embarras : nous avons donc le plus grand intérêt à les ménager, & la dépense du voyage de leur *tchen-yu* peut-elle entrer en comparaison avec les pertes que nous ferions, s'ils redevaient nos ennemis ? D'ailleurs, la majesté du trône n'en souffrirait-elle pas, si ces peuples venaient à nous mépriser, en nous voyant hors d'état de la soutenir avec dignité ?

L'empereur donna ses ordres conformément à l'avis de Yang-hiang, & renvoya le député tartare porter sa réponse à son maître. Il le trouva dangereusement malade & hors d'état d'entreprendre un <sup>p.223</sup> si long voyage. **1.** Ce *tchen-yu* ne vint qu'un an après à Tchang-ngan, & fut

défrayé depuis la frontière. On le reçut avec la même magnificence que ses prédécesseurs, & il fut traité pendant son séjour & reconduit avec les mêmes honneurs qu'on leur avait faits.

0. Le trente de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil, & à la sixième lune, l'empereur mourut dans la trente-cinquième année de son âge & la sixième de son règne. Quatre mois après, il fut enterré à Y-ling <sup>1</sup>.

Han-ngai-ti avait de grandes qualités, qu'il ternit par son excessive sévérité à l'égard des grands, que les abus de l'autorité entre les mains de la famille de Ouang-fong lui avait rendus suspects. Il prêta trop facilement l'oreille aux flatteurs, & manqua de docilité aux sages conseils qu'on lui donnait & qu'il redoutait. Ce prince fit beaucoup de tort au gouvernement de la dynastie des *Han*.

Aussitôt que l'impératrice mère apprit sa mort, elle s'empara du sceau de l'empire, & prit en main les rênes du gouvernement. Elle manda Tong-hien, le grand général, pour consulter avec lui sur ce qu'il était expédient de faire dans la circonstance. Cet officier, qui n'avait jamais su que faire sa cour, fut embarrassé & resta muet. L'impératrice lui dit qu'à la mort de Han-tching-si, Ouang-mang avait tout réglé avec beaucoup d'intelligence, & qu'elle lui conseillait de s'en faire aider dans les fonctions de sa charge. Tong-hien lui dépêcha sur-le-champ un courrier, avec l'ordre de l'impératrice de se rendre à la cour. A son arrivée Ouang-mang, abordant Tong-hien, lui dit :

— L'empereur est mort, & vous vivez ? Avez-vous <sup>p.224</sup> déjà oublié la tendresse qu'il avait pour vous ?

Ouang-mang fut ensuite trouver l'impératrice, à laquelle il peignit l'ingratitude de Tong-hien avec des couleurs si noires, qu'elle lui défendit l'entrée du palais.

---

<sup>1</sup> A huit ly à l'ouest de Hien-yang-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.



Tong-hien, accablé de cette défense, se crut perdu : il prit les sceaux de ses emplois & de ses dignités, & se rendit chargé de chaînes à la porte du palais, où se mettant à genou, le bonnet bas, & dans la posture la plus humble, il implora la clémence de l'impératrice. Cette princesse, qui voulait élever Ouang-mang sur les ruines de ce favori, l'envoya lui-même le dépouiller des marques de ses dignités, qu'elle lui donna, ainsi que tous ses emplois. Tong-hien eut ordre de se retirer chez lui, où ce favori disgracié se donna de désespoir la mort, de même que sa femme.

Les domestiques, effrayés de leur mort violente vinrent avertir Ouang-mang, qui donna ordre d'enlever toutes leurs richesses : elles montaient à plus de quatre cent trente millions de *taëls*, qui furent confisqués au profit de l'État. Tong-kong, père de ce favori, & toute sa famille, furent envoyés en exil.

Han-ngai-ti était mort sans postérité & sans avoir pourvu son successeur. L'impératrice mère & Ouang-mang, sans consulter les grands, choisirent, de leur chef, le fils du prince de Tchong-chan, âgé seulement de neuf ans, & petit-fils de l'empereur Han-yuen-ti. Ils le firent proclamer, avec les cérémonies ordinaires, sans la moindre contradiction, à la lune du solstice d'hiver. C'est ce jeune prince qui fut nommé dans la suite Han-ping-ti, ou *l'empereur pacifique des Han*.

## HAN-PING-TI

@

p.225 **1.** Après l'inauguration de Han-ping-ti, l'impératrice mère & Ouang-mang lui donnèrent pour précepteur & pour gouverneur Kong-kouang, qui avait été employé avec distinction sous les trois règnes précédents, & qui passait pour un sage fort éclairé. Ils pourvurent ensuite aux autres charges importantes, qu'ils donnèrent à leurs créatures, & déplacèrent, autant qu'il fut en leur pouvoir, tous ceux qu'ils croyaient capables de s'opposer à leurs vues.

Kong-kouang, témoin d'un si grand changement, craignit que l'impératrice & Ouang-mang n'eussent des desseins funestes à la famille impériale : il prit la résolution de se retirer & demanda son congé. Ouang-mang qui en pénétra la raison, afin de le rassurer sur ses craintes, lui donna, de concert avec l'impératrice, l'intendance sur tout ce qui avait rapport au jeune empereur, soit pour sa nourriture & ses vêtements, soit pour sa garde ou son éducation, & généralement sur tout ce qui avait trait à la conservation de sa personne.

A cette époque, les députés du royaume de Yuei-chang, situé au sud de Kiao-tchi <sup>1</sup>, apportèrent à la cour leurs tributs. Parmi les présents qu'ils offrirent, il y avait des faisans blancs, qu'on regarda comme une chose rare & de bon augure. Ouang-mang, qui cherchait à étouffer les soupçons qu'on prenait de sa fidélité, proposa d'en orner la salle des *ancêtres* de la famille impériale. Les grands, qui lui étaient entièrement dévoués, présentèrent une supplique à l'impératrice, par laquelle, p.226 après avoir fait un éloge magnifique de Ouang-mang, ils demandaient à cette princesse, que, pour le récompenser de son zèle, on augmentât ses appointements, & qu'on lui décernât le titre glorieux de *Ngan-han-kong*,

---

<sup>1</sup> Le Tong-king.

ou *prince qui tranquillise la famille des Han*. L'impératrice acquiesça à leur requête.

Quoiqu'on fut persuadé que Ouang-mang en était l'instigateur, & qu'il s'entendait avec l'impératrice, il lui donna cependant, de son côté, un placet pour s'excuser de recevoir cette récompense, qu'il disait appartenir, à plus juste titre, à Kong-kouang, Ouang-chun, Tchîn-fong, Tchîn-haï, & plusieurs autres membres du conseil, qu'il louait beaucoup de leur capacité dans l'administration, & de ce qu'ils avaient fait pour la gloire de l'empire & la tranquillité du peuple. Il pria l'impératrice de révoquer l'ordre qu'elle avait donné en sa faveur, & feignant d'être malade, il garda le lit.

L'impératrice accorda des titres d'honneur à tous ceux que Ouang-mang avait nommés. Elle lui ordonna de continuer de donner ses soins au gouvernement, & de se rendre au palais. A cet ordre, Ouang-mang se levant avec un air tremblant & saisi de crainte, reçut le titre de prince de Ngan-han, & refusa l'augmentation de ses appointements ; & afin de prouver qu'il méritait ce nom, il fit donner le titre de prince à un grand nombre de personnes de la race impériale, dont trente-six de la seule branche de l'empereur Han-siuen-ti, à la quatrième génération ; mais ces vains titres étaient dénués de toute autorité. Il fit accorder le tiers de leurs appointements à ceux que l'âge ou les infirmités avaient obligés de quitter leurs emplois ; & après avoir fait une recherche exacte des vieillards impotents, des orphelins, des veuves & des malheureux sans recours, il leur fit assigner leur subsistance.

p.227 Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil. Lorsque les mathématiciens en présentèrent, suivant la coutume, le calcul à l'empereur, Ouang-mang proposa de rétablir, en faveur des chefs de ce tribunal, les anciens titres de *Hi* & de *Ho* qu'ils avaient eus dans les premiers temps : cette distinction leur fut accordée.

Ouang-mang qui roulait déjà dans sa tête le grand dessein qu'il avait conçu, chercha les moyens de se concilier l'estime de tout le monde.

Comme ceux qui suivaient la doctrine de Confucius pouvaient lui nuire beaucoup, il les ménagea principalement & chercha à les gagner, en créant prince de Pao-lou, dans le Chan-tong, Kong-tsé-koan, descendant de Tcheou-kong par King-kong, prince de Lou. Il éleva encore à la dignité de prince de Pao-tching, Kong-kiun, descendant de Confucius à la seizième génération.

2. Au printemps de l'année suivante, des envoyés du royaume de Hoang-tchi, à trente mille ly au sud de la Chine, au-delà du tropique, vinrent apporter des présents à l'empereur. Ce royaume ne se regardait pas comme tributaire de la Chine ; mais Ouang-mang, pour établir au loin sa réputation, avait envoyé en secret de magnifiques présents au roi de cette contrée. Ce monarque, en reconnaissance, lui fit présent d'un rhinocéros qu'il fit conduire par un des principaux officiers de sa cour, en le traitant d'empereur, & Ouang-mang fit passer ce présent pour un tribut & un hommage que le roi de Hoang-tchi rendait à l'empire, sur la grande réputation de sa vertu.

Kong-kouang, gouverneur du jeune empereur, voyant que tout conspirait à la gloire de Ouang-mang, lui fit la cour comme les autres, afin de l'engager à prendre les intérêts de son élève. Il proposa aux grands assemblés de lui donner, p.228 dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale, une place comme on l'avait autrefois accordée au sage & au fidèle Tcheou-kong de la dynastie des *Tcheou*.

Sun-pao prit la parole & dit :

— Quoique Tcheou-kong & Chao-kong fussent les deux plus sages de l'empire, & ne s'aimassent pas, comme on le lit dans le *Chu-king*, ils ne se nuisaient cependant en rien l'un & l'autre, & l'empire des *Tcheou* n'en souffrit aucun dommage. Aujourd'hui la saison des vents & de la pluie bienfaisante n'est pas encore arrivée, le cœur du peuple n'est pas réuni, & quand l'affaire en sera venue au point que tous les sages n'auront qu'un même sentiment, il sera alors temps d'admirer.

Tous les grands se regardèrent avec étonnement en changeant de couleur, & l'assemblée se sépara.

Quelque temps après Sun-pao fit inviter sa mère à venir demeurer à Tchang-ngan : comme elle était fort âgée & infirme, elle tomba malade en route. Sun-pao au lieu de lui envoyer son frère qui était sans occupation, ne fit partir que sa femme & ses enfants pour aller lui donner des soins.

Tchin-tchong chercha à faire sa cour à Ouang-mang, en lui fournissant l'occasion de se venger de la réponse que Sun-pao avait faite, lorsqu'il avait été question de lui donner une place dans la salle des *ancêtres*. Tchin-tchong l'accusa d'avoir manqué de respect pour sa mère. Ouang-mang fit parvenir cette accusation à l'impératrice, qui ordonna à trois grands de l'examiner. Sun-pao ayant avoué qu'il n'avait pas envoyé son frère à sa mère pour la soulager, comme il était de son devoir, il fut destitué de sa charge de président des travaux publics & renvoyé chez lui.

Cette même année, une sécheresse extraordinaire & une <sup>p.229</sup> quantité prodigieuse de sauterelles détruisirent entièrement les moissons. Le peuple se trouva réduit à la plus grande disette. Ouang-mang qui n'échappait aucun moyen de le gagner, proposa à l'impératrice, dans un placet, de diminuer son train & de retrancher le faste de ses habits, afin d'en donner elle-même l'exemple aux grands. Il supprima le luxe de sa maison ; on ne servit plus sur sa table que les mets les plus communs, & il parut à la cour vêtu d'habits les plus simples. Il fit distribuer aux pauvres jusqu'à un million de *taë/s*, & leur céda trois mille arpents de ses terres pour les cultiver. Chacun, à son exemple, selon ses facultés, fit les mêmes largesses au peuple, qui se vit, par ce soulagement, à couvert de la misère & en état d'attendre la récolte suivante.

La conduite populaire de Ouang-mang ne servait qu'à confirmer les gens bien intentionnés dans le soupçon qu'il avait des vues pernicieuses.

Kong-ching & Ping-han, pour ne pas être mêlés dans les troubles d'une révolution, demandèrent leur retraite. Ouang-mang, qui redoutait leur droiture, se chargea de faire agréer leur démission à l'impératrice, qui leur fit dire, qu'en les employant l'un & l'autre, elle avait voulu honorer & récompenser leurs vertus ; mais puisqu'ils désiraient se retirer, qu'elle y consentait avec le regret de voir le gouvernement privé de services de deux officiers de leur mérite. Cette princesse joignit à sa réponse de riches présents qu'elle leur fit.

Mei-fou, un des grands de l'empire, persuadé que Ouang-mang ambitionnait le trône, s'en ouvrit à un de ses amis & disparut, sans qu'on pût découvrir ses traces, abandonnant sa femme & ses enfants.

Les *tao-ssé*, disciples de Li-lao-kiun, qui prétendaient avoir <sup>p.230</sup> un secret pour se procurer l'immortalité, firent courir le bruit que Mei-fou, par rapport à sa grande probité, était passé au rang des immortels. Dans la suite, des marchands de Tchang-ngan, commerçant dans les provinces méridionales, rapportèrent qu'ils l'avaient vu à Ho-ki <sup>1</sup>, qu'ils lui avaient parlé, & qu'il s'était fait soldat, l'ayant trouvé en sentinelle à la porte de la ville.

Le trente de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Ouang-mang voulant se maintenir dans les bonnes grâces de l'impératrice, dont le suffrage pouvait influer beaucoup pour les vues qu'il avait, lui prodiguait les éloges & la flatterie. Il élevait la sagesse de son gouvernement au-dessus de celle des plus grands empereurs, en lui attribuant toute la gloire des entreprises qui réussissaient, & rejetant sur lui-même le mauvais succès de celles qui échouaient ; mais pour lui faire encore plus sa cour, il détermina le *tchen-yu* des *Hiong-nou* à lui envoyer une de ses filles pour la servir. L'officier qui conduisait cette jeune princesse Tartare, arriva avec elle à Tchang-ngan à la neuvième lune.

---

<sup>1</sup> Du Tché-kiang.

Suivant les instructions de Ouang-mang, ce conducteur s'étendit sur les louanges de l'impératrice, en lui disant, que c'était sur la réputation dont elle jouissait dans les royaumes voisins, & sur l'estime particulière que son maître avait pour elle, qu'il la priait de recevoir sa fille au nombre de ses suivantes. L'impératrice, enivrée par ces flatteries, caressa la jeune princesse, & renvoya son conducteur avec de magnifiques présents pour le *tchen-yu*.

A peine l'envoyé tartare fut-il parti, qu'il en arriva un second, chargé d'avertir la cour que Kou-keou, roi de <sup>p.231</sup> Tché-ssé, & Tang-teou, roi de Ku-hou-lay dans le *Si-yu*, après s'être sauvés de leurs États, étaient venus se donner au *tchen-yu*. Le gouvernement chinois le désapprouva fort d'avoir reçu ces deux rois fugitifs. Le prince tartare les envoya à Tchang-ngan ; mais Ouang-mang les fit repartir sur-le-champ avec un ordre de l'impératrice à ce *tchen-yu*, de les conduire lui-même dans le *Si-yu*, d'en assembler tous les rois, & de faire mourir ces deux princes en leur présence. Le porteur de ce premier ordre était encore chargé d'un second tout cacheté, qui défendait au *tchen-yu* de donner retraite à aucun déserteur, soit chinois, soit de *Ou-sun* & des *Ou-hoan*, ou des royaumes du *Si-yu*, ni à aucun prince tributaire de l'empire. On joignit à ce second ordre les traités faits avec ces différents peuples sous l'empereur *Han-siuen-ti*. Le *tchen-yu* exécuta ponctuellement tout ce qui était prescrit par la cour de Tchang-ngan.

**3.** Si la libéralité de Ouang-mang, à l'égard du peuple qu'il voulait mettre dans ses intérêts, était excessive, sa sévérité contre les officiers qui n'entraient pas dans sa vues, n'était pas moins grande. On comptait des jours où il avait fait mourir plusieurs centaines de personnes, dont tout le crime était d'appartenir à des gens qui n'approuvaient pas qu'il s'emparât de l'autorité. Pong-ming, voyant l'orage près d'éclater, dit à un de ses amis, que la prudence leur dictait de se retirer avant que Ouang-mang les en empêchât, en faisant éclore ses pernicieux desseins.

Il retourna sur-le-champ chez lui, où après avoir changé d'habit, il prit la route de l'est, & se retira par mer dans le Leao-tong.

4. L'année suivante, quatrième du règne de Han-ping-ti, Ouang-mang, avant que de se déclarer, voulut sonder les dispositions du peuple à son égard : il envoya dans les différentes p.232 provinces huit de ses complices, à la tête desquels était Ouang-chan, de sa famille, pour publier partout ses louanges. Comme il avait toujours ménagé les Tartares, il ne doutait pas qu'ils ne prissent son parti, de même que les autres peuples, tant du nord que de l'est & du midi ; mais il craignait que les royaumes de l'ouest ne se joignissent à ceux qui lui seraient opposés.

Pour n'avoir aucune inquiétude de leur côté, il envoya à ces peuples de l'ouest de riches présents en or & en soieries par ses créatures, qui vantèrent à ces *Kiang* les grandes qualités de l'impératrice & la douceur du gouvernement de Ouang-mang, sans leur parler en aucune manière de l'empereur Han-ping-ti. Ces peuples plus charmés de ces présents, qu'entraînés par l'éloge qu'on leur faisait de ceux qui gouvernaient la Chine, promirent tout ce qu'on voulut. Cependant Ouang-mang, pour s'en assurer davantage, érigea leur pays en province, sous le nom de Si-hai-kiun, où il établit des gouverneurs. Il leur donna des lois rédigées en cinquante articles, & y fit passer beaucoup d'exilés ; ce qui les mécontenta beaucoup.

Mais afin de connaître le nombre des opposants qu'il avait à redouter, Ouang-mang, muni d'un ordre de l'impératrice, fit faire un dénombrement de tous les descendants mâles de Han-kao-ti. Il se servit du prétexte de leur donner un état convenable à leur naissance, & d'établir des collèges pour y instruire les jeunes gens de cette famille. On trouva qu'elle montait à plus de cent mille mâles des différentes branches dont Han-kao-ti était la tige. Ce nombre étonna Ouang-mang sans le faire renoncer à son dessein ; d'autant plus que Kong-kouang, gouverneur du jeune empereur, dont il craignait la vigilance & la fidélité, étant mort, il trouvait un obstacle de moins à ses vues ambitieuses.



p.233 **5.** Ouang-mang sentait trop bien que l'argent était le nerf de son entreprise ; mais la difficulté était de s'en procurer sans fouler le peuple qu'il avait intérêt de ménager, & qu'il craignait d'exciter par là à se mettre contre lui. Il crut parer à cet inconvénient en faisant fouiller dans les tombeaux, pour enlever les richesses qu'on y avait enfouies. Il respecta cependant ceux des princes & des princesses tant qu'il eut l'espérance de trouver ce qu'il cherchait dans ceux des particuliers ; mais quand un scélérat a fait le premier pas, les crimes, les profanations ne lui coûtent plus rien ; il proposa à l'impératrice de tirer des tombeaux des princes & des princesses les sceaux qu'on avait enterrés avec eux, & d'abolir, par un coup d'autorité, une coutume préjudiciable à l'État, parce qu'on enfermait, dans le sein de la terre, des richesses qui étaient perdues, & qu'on aurait pu employer utilement. L'impératrice eut horreur de cette proposition sacrilège, & refusa absolument de s'y prêter ; mais Ouang-mang, dont l'autorité égalait la sienne, la força d'y consentir. Cependant elle lui recommanda de faire courir le bruit qu'il voulait changer leurs cercueils, afin d'adoucir, dans l'esprit du peuple, l'indignité de cette profanation.

Ouang-mang, qui n'avait d'autre considération que celle d'en venir à son but, s'embarrassa fort peu de sauver les apparences. Dès qu'il eut l'ordre de l'impératrice, il fit ouvrir les tombeaux des princes & en tira les choses précieuses qui s'y trouvaient renfermées. Il s'y prit d'une manière si indigne, qu'il révolta tout le monde. Ma-kong, qui avait succédé à Kong-kouang dans la place de gouverneur du prince, pour n'être pas témoin des malheurs qui menaçaient son élève, demanda son congé & l'obtint.

p.234 Le jeune empereur, à la merci du perfide Ouang-mang, ne tarda pas à être la victime de sa scélératesse. Cet ambitieux, profitant d'une cérémonie qui se fit à la douzième lune, lui présenta une coupe de vin empoisonné que ce prince but, & dont il ressentit bientôt les funestes effets. Comme les ravages du poison augmentèrent le lendemain, le

traître Ouang-mang feignit la douleur la plus vive, & à l'exemple de Tcheou-kong, qui s'était dévoué pour l'empereur Ou-ouang son frère, il composa une prière, & dans un sacrifice solennel qu'il fit au *Chang-ti* pour le rétablissement de la santé du jeune empereur, il s'offrit de mourir à sa place ; ensuite de quoi il renferma sa prière dans le *kin-ting*, ou l'armoire fermée d'une bande d'or, de la salle des *ancêtres* de la famille impériale, en défendant, à ceux qui en avaient soin, de divulguer son dévouement. L'empereur mourut le jour suivant & fut enterré à Kang-ling.

Dès que Han-ping-ti eut les yeux fermés, l'impératrice fit assembler les grands pour lui donner un successeur. La branche de Han-yuen-ti était entièrement éteinte ; il restait de celle de Han-siuen-ti, à la deuxième génération, cinquante-trois princes, qui tous avaient des apanages, & qui étaient en état de gouverner l'empire ; mais Ouang-mang, qui ne voulait pas de maître & qui visait au trône, les exclut tous, & proposa de prendre un de leurs fils. Les grands acceptèrent cette proposition, à condition que Ouang-mang tiendrait, à l'égard du jeune empereur, la même conduite qu'avait tenue autrefois Tcheou-kong à l'égard de Tching-ouang son neveu. L'impératrice donna en conséquence un ordre de lui amener les vingt-trois descendants à la troisième génération de Han-siuen-ti, afin d'en choisir un pour le mettre sur le trône. Celui qu'elle préféra n'avait que deux ans & était encore en nourrice. Cette <sup>p.235</sup> princesse déclara que Ouang-mang gouvernerait l'empire pendant sa minorité, comme Tcheou-kong l'avait gouverné pendant celle de Tching-ouang, & elle lui recommanda d'imiter ce sage & fidèle ministre.

Les partisans de Ouang-mang lui représentèrent, que pour faire respecter davantage les ordres du nouveau gouverneur de l'empire qu'elle venait d'établir, il convenait que, dans les jours de cérémonies, il parût avec les habits impériaux ; que les grands lui parlent avec le même respect qu'à leur maître ; qu'il eût le même cortège que

**Histoire générale de la Chine**  
Tome III

l'empereur, qu'il en prît le titre & en fit les fonctions dans les sacrifices, & enfin que le peuple lui donnât ce nom. Cependant que quand il s'agirait de décider de quelque affaire importante, Ouang-mang ne le pourrait sans sa participation, & que toutes les fois qu'il paraîtrait devant elle ou devant l'empereur, il remplirait ses devoirs de sujet. L'impératrice consentit à ce que Ouang-mang usât de toutes ces prérogatives, & elle en fit expédier l'ordre.

## JU-TSE-YNG

@

6. A la troisième lune de cette année, on produisit, dans la grande salle du palais, le fils de Lieou-hien, âgé de deux ans, que l'impératrice avait choisi pour l'élever à l'empire, mais qui ne fut cependant pas proclamé : on se contenta de le déclarer prince héritier ; & afin d'accoutumer peu à peu à reconnaître Ouang-mang pour empereur, il fut arrêté qu'il en prendrait le titre, jusqu'à ce que Ju-tsé-yng, nom qu'on donna au nouveau prince héritier, fût en état de régner.

Le premier jour de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

p.236 Lieou-tchong, prince de Ngan-tchong, indigné de voir usurper par un étranger la couronne destinée à un rejeton de sa famille, répandit un manifeste pour animer tous les descendants de Han-kao-ti à venger l'injure qu'on faisait à sa dynastie, & à punir Ouang-mang de sa témérité. Il prit les armes & rassembla quelques mille soldats ; mais comme il ne fut soutenu de personne, Ouang-mang, avec les forces de l'empire, l'eut bientôt écrasé. Ce prince aima mieux mourir les armes à la main, que de survivre au déshonneur de sa famille & de plier sous Ouang-mang.

7. Tché-y, gouverneur de Tong-kiun <sup>1</sup>, s'y prit avec plus de précaution que Lieou-tchong : il fit inviter en secret les fidèles sujets des *Han* à se joindre à lui contre l'usurpateur Ouang-mang, & les ayant rassemblés au rendez-vous qu'il leur assigna, il se vit à la tête de plus de cent mille hommes.

Cette nouvelle effraya si fort Ouang-mang, qu'il fut pendant plusieurs jours comme hors de lui-même, sans savoir à quel parti se résoudre ; à la fin, l'impératrice lui conseilla de faire marcher contre Tché-y les meilleures troupes de l'empire, sous les ordres de Ouang-y. Ce fut

---

<sup>1</sup> Tong-tchang-fou du Chan-tong.

encore par son conseil qu'il fit publier, qu'il n'avait d'autres vues que d'imiter Tcheou-kong, & de conserver le trône au prince qu'on avait choisi, pour le lui remettre quand il serait en âge de l'occuper. Ce manifeste produisit tout l'effet qu'il en attendait : la plupart de ceux qui avaient suivi Tché-y, l'abandonnèrent lâchement au moment qu'il en était venu aux mains avec les troupes impériales. Il fut battu & périt dans l'action. Cette victoire rendit le parti de Ouang-mang encore plus formidable.

p.237 **7.** L'année suivante, au printemps, il y eut un violent tremblement de terre.

Quoique les avantages que Ouang-mang avait remportés sur Lieou-tchong & sur Tché-y, fussent en eux-mêmes peu considérables, ils lui firent cependant une réputation qui attira un grand nombre d'officiers & de lettrés, qui vinrent lui offrir leurs services. Se voyant recherché par tant de gens de mérite, il crut qu'il n'avait plus rien à craindre, & il leva enfin le masque.

A la douzième lune de cette même année, il tint un conseil avec les grands qui lui étaient dévoués, dans lequel il fut arrêté, qu'à la première lune de l'année où l'on allait entrer, on enlèverait le sceau de l'empire qui était dans l'appartement du jeune prince héritier ; que le sceau serait remis à Ouang-mang, qui dès lors prendrait possession du trône. Il fut encore déterminé dans ce conseil, que l'empire ne s'appellerait plus *Han-tchao*, ou l'empire des *Han*, mais qu'il s'appellerait *Sin-tchao*, ou l'empire des *Sin*. On convint que l'impératrice régente prendrait le nom de *Sin-chi*, *ouen-mou*, *tai-hoang-tai-heou* ; c'est-à-dire, *grande & auguste souveraine impératrice* de la dynastie des *Sin*. Tout cela fut exécuté le premier jour de l'année suivante, première du règne de Ouang-mang.

## OUANG-MANG

@

9. Il commença son règne par diminuer l'autorité des princes de l'empire qui pouvaient lui nuire, & les fit descendre d'un degré au nombre de deux cent douze. 10. L'année suivante, il dégrada & mit au rang du peuple tous les princes de la famille des *Han*. Ces changements, quelque violents qu'ils fussent, se firent sans causer aucun trouble. Ouang-mang se <sup>p.238</sup> persuada que s'il pouvait s'assurer des Tartares, il serait inébranlable sur le trône, & que sa nouvelle dynastie serait solidement établie. Dans ce dessein, il fit défiler des troupes vers les frontières, & il envoya en même temps des officiers de sa cour avec de riches présents, afin d'attirer les princes tartares & de s'en saisir.

Les officiers chinois arrivés sur les frontières, invitèrent le *tchen-yu* Ou-tchu-lieou de venir avec ses enfants recevoir les présents que l'empereur lui envoyait. Ce prince refusa de s'y rendre & défendit à ses enfants d'y aller. Cependant Yu-li-han-ouang-hien, prince tartare, vint avec ses deux fils, Tchou & Teng, trouver les envoyés chinois. Ces officiers le caressèrent beaucoup & lui donnèrent ce qu'ils avaient apporté de plus précieux, en lui promettant de le faire *tchen-yu* des Tartares. Yu-li-han-ouang-hien, qui était fort attaché à son prince, connut sans peine la perfidie des Chinois, qui se trahirent eux-mêmes en lui faisant trop de promesses. Il dissimula & reçut leurs présents ; mais abandonnant ses deux enfants, il se sauva pour aller avertir son maître de la trahison que Ouang-mang lui préparait. Les officiers chinois surpris de son évasion, jugèrent qu'il avait éventé leur dessein. Ils emmenèrent ses deux fils à Tchang-ngan : Tchou y mourut peu de jours après son arrivée, & son frère Teng y fut retenu prisonnier.

Depuis le règne de Han-siuen-ti, les limites septentrionales de l'empire avaient joui des douceurs de la paix ; les peuples de ces

contrées en avaient profité pour se procurer l'abondance, & l'on voyait les campagnes couvertes de nombreux troupeaux de toutes espèces.

**11.** Sur le récit de Yu-li-han-ouang-hien, le *tchen-yu* fut indigné des desseins de Ouang-mang contre sa personne ; à ce motif <sup>p.239</sup> se joignit encore le serment qu'il fit de venger la famille de Han-siuen-ti de l'usurpation de Ouang-mang. Il fit avertir les hordes voisines, & s'étant mis à la tête de tous ces Tartares, il entra sur les terres de l'empire, où il mit tout à feu & à sang. Il passa sur le ventre aux troupes qu'on voulut lui opposer, & tua le général chinois qui commandait sur les frontières.

Ouang-mang, sensible à cette insulte, prit cependant le parti de dissimuler, dans la crainte que les mécontents, quoique tranquilles en apparence, ne profitassent de l'occasion pour remuer. Ainsi, loin de penser à la guerre, il ne s'occupa que du soin de faire reconnaître son fils prince héritier, afin d'assurer la couronne à ses descendants. Après y avoir pourvu, il songea à donner pour gouverneur à ce jeune prince, quelqu'un dont la réputation pût influencer sur celle de l'élève. Il jette les yeux sur Kong-ching, qu'on regardait comme le plus sage & plus habile de son temps. Afin de l'engager à accepter cet emploi, il lui en envoya le sceau par un de ses premiers officiers, avec les plus beaux chevaux de ses haras, dont il lui faisait présent. Kong-ching était alors malade : il prit ce prétexte pour refuser la place qu'on lui offrait. L'officier, chargé de commission, voulut lui laisser le sceau & le mit auprès de lui ; mais Kong-ching le repoussa avec la main, de sorte que l'officier fut obligé de le rapporter & de s'en retourner rendre compte de son refus.

Après son départ, Kong-ching dit à Kuo-hoei & à ses autres disciples, qu'ayant servi la famille des *Han* avec zèle & fidélité tout le temps qu'elle avait occupé le trône, il rougirait d'avoir déshonoré sa vieillesse en acceptant les bienfaits d'un usurpateur. Depuis cet instant, pour ne pas survivre à la ruine de la dynastie à laquelle il était dévoué, il refusa toute nourriture <sup>p.240</sup> & mourut au bout de quatorze jours. Ses disciples publièrent la cause de sa mort, qui lui fit beaucoup d'honneur.

**12.** Cependant les Tartares continuaient leurs courses, sans que les officiers, qui gardaient les frontières, pussent s'y opposer. Ils dépêchaient courrier sur courrier à Tchang-ngan pour demander du secours ; mais Ouang-mang, qui ne se croyait pas bien affermi sur le trône, dans la crainte de quelque échec, ne voulut pas s'embarquer dans une guerre pour repousser ces Tartares. S'imaginant que Teng, qu'il retenait prisonnier, était le motif de leurs incursions, il le fit empoisonner, & répandit le bruit qu'il était mort à la suite d'une maladie.

La mort de ce jeune Tartare ne fit qu'irriter davantage ces hordes réunies. Non contentes de ravager les frontières, elle firent encore soulever les royaumes du sud-ouest, qui, après avoir fait mourir Tcheou-hin qui commandait dans ces contrées pour l'empereur, entrèrent à main armée dans la Chine, pillèrent & saccagèrent tout à la manière des Tartares. Les *Yen-chi* traitèrent de même Tien-kin, chargé par la Chine de les maintenir dans le devoir ; ce qui obligea Ouang-mang à renforcer les garnisons des frontières, en ordonnant à ses officiers de ne pas attaquer, mais seulement de se tenir sur la défensive.

**13.** La cinquième année du règne de Ouang-mang, mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, l'impératrice Ouang-chi, qui avait été la première cause des troubles de l'empire, en facilitant à ce prince, qui était de sa famille, les moyens de s'emparer du trône. Elle fut enterrée à Ouei-ling.

Cette même année, à la onzième lune, mourut aussi Ou-tchu-lieou, *tchen-yu* des *Hiong-nou*. Ou-lei-juti lui succéda. Dans le même temps il parut une comète.

p.241 **14.** L'année suivante, le trente de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la quatrième lune, & en été, les plantes & les arbres furent gelés au point que tout périt. A la sixième lune, il s'éleva un brouillard jaune & épais, & à la septième, un vent furieux déracina les arbres ; il était accompagné de grêle d'une grosseur extraordinaire, qui tua quantité de



bœufs & de moutons dans les campagnes. La disette fut si grande l'hiver de cette année, surtout sur les frontières du nord, que les hommes se mangeaient les uns & les autres.

**15.** A la deuxième lune de l'an 16, il y eut un grand tremblement de terre, & il tomba plus de dix pieds de neige. Les bambous périrent presque tous.

Le trente de la septième lune de cette année, huitième du règne de Ouang-mang, il y eut une éclipse de soleil.

Les peuples des royaumes de l'ouest n'avaient point discontinué leurs courses sur les terres de l'empire : Ouang-mang, voyant les provinces intérieures assez tranquilles, se détermina enfin à repousser ces insultes. Il mit sur pied cent mille hommes de cavalerie, qu'il fit marcher vers les frontières sous les ordres de Fong-yng. Cette armée eut d'abord quelque avantage sur l'ennemi ; mais comme on n'eut pas soin de l'approvisionner, la faim & les maladies en emportèrent bientôt une grande partie. Le général Fong-yng au désespoir de voir son armée se consumer & dépérir sans aucun avantage pour le service de l'État, força les peuples de ces cantons à lui céder la moitié de leurs terres pour nourrir ses troupes, auxquelles il abandonna à discrétion la ville de Leang-tcheou qu'il livra au pillage.

**16.** Ouang-mang qui craignit de révolter les peuples, blâma <sup>p.242</sup> la conduite de son général ; cependant comme il ne voulait pas mécontenter les officiers qui étaient à son service, il n'osa le faire mourir & se contenta de le casser. Il envoya à sa place Ouang-tsiun, de sa famille, avec Li-tchong, auxquels il donna une armée plus forte & mieux pourvue de vivres que celle de Fong-yng.

Aussitôt qu'ils parurent sur la frontière avec ces forces redoutables, tous ces petits royaumes se soumirent sans résistance, & s'empressèrent d'envoyer des vivres & des rafraîchissements aux Chinois. Cependant les *Yen-chi* se fiant trop à la valeur de leurs soldats, ne se rendirent qu'en apparence pour tromper les Chinois & les attirer dans une embuscade

qu'ils avaient préparée. Ouang-tsiun qui en fut averti, s'avança avec son armée jusqu'auprès de l'embuscade & fit sommer les ennemis de mettre bas les armes. Ceux-ci se voyant découverts, se rendirent sur-le-champ à discrétion ; mais Ouang-tsiun, pour les punir de leur perfidie, les fit tous passer au fil de l'épée. Cette sévérité aliéna si fort tous les royaumes du *Si-yu* qu'ils ne voulurent plus avoir de communication avec la Chine.

**17.** Cette expédition avait épuisé les trésors de Ouang-mang. A la vérité il avait rétabli le calme, mais il lui restait l'inquiétude que quelqu'un de la famille des *Han* ne profitât de cet épuisement pour lui susciter une guerre, bien plus à craindre que celle des royaumes tributaires, & qu'il lui eût été impossible de soutenir sans argent. Afin de réparer ce vide, il augmenta les tributs & établit de nouvelles douanes pour percevoir des droits sur toutes sortes de marchandises. Cette surcharge d'impôts, jointe à une mauvaise récolte & à la dureté avec laquelle les mandarins exigeaient les nouvelles taxes, produisit beaucoup de voleurs, qui se rassemblèrent en troupes <sup>p.243</sup> dans les bois, ou sur les bords des rivières pour dépouiller les voyageurs. Le pays de Lin-hoai <sup>1</sup> en était si rempli, qu'ils se réunirent en corps pour passer le fleuve Kiang, & aller se saisir de Tchang-tcheou <sup>2</sup> & de tout le pays de Hoi-ki <sup>3</sup>.

D'un autre côté Liu-ou, d'une extraction commune, se sentant de l'audace & de l'habileté, rassembla plusieurs mille hommes, à la tête desquels il força Hai-kio <sup>4</sup>, dont il tua le gouverneur, & après avoir pillé la ville, il s'embarqua sur la mer pour exercer le métier de pirate.

Dans le pays de King-tcheou <sup>5</sup>, Ma-ou, Ouang-tchang & Tching-tan avec quelques centaines de malheureux réduits à la mendicité, se

---

<sup>1</sup> Hiu-y-hien de Fong-yiang-fou du Kiang-nan.

<sup>2</sup> Tchang-tcheou-fou du Kiang-nan.

<sup>3</sup> Du Tché-kiang.

<sup>4</sup> Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

<sup>5</sup> Kiang-tcheou-fou du Hou-kouang.

retirèrent à la montagne To-lin-chan <sup>1</sup>. Leur nombre s'accrut en peu de temps jusqu'à sept à huit mille.

On vit encore à Nan-kiun & à Kiang-hia une autre troupe de plus de dix mille mécontents qui désolaient & saccageaient tout le pays. Tant de brigandages de tous côtés empêchaient de cultiver les terres & d'élever les vers à soie, de sorte que la Chine se trouvait dans un état déplorable.

Ouang-mang qui craignait la guerre, voulut essayer de les ramener par la douceur. Il leur envoya offrir une amnistie générale, en leur demandant la cause de leurs attroupements. Les officiers chargés de cette commission tentèrent tous les moyens de les faire rentrer dans le devoir ; & dans le compte qu'ils rendirent à Ouang-mang des griefs de ces rebelles, ils <sup>p.244</sup> dirent qu'ils se plaignaient que les lois de son gouvernement étaient trop multipliées & trop sévères, que les impôts & les droits étaient excessifs, & que ceux qui les percevaient, ne songeant qu'à s'enrichir, leur arrachaient leur subsistance pour leur faire payer ces taxes ; enfin que le désespoir les avait forcés à se réunir pour chercher les moyens de vivre & qu'ils espéraient les trouver. Ouang-mang, furieux à cette réponse, cassa tous ces officiers & fit serment d'exterminer tous ces rebelles, puisqu'ils se rendaient indignes du pardon qu'il leur offrait.

**18.** Cependant comme il avait à cœur d'apaiser les mécontents du pays de King-tcheou, il en nomma Fey-hing gouverneur ; mais avant de le faire partir, il voulut savoir comment il s'y prendrait pour les faire rentrer dans l'obéissance. Fey-hing lui répondit que le peuple de King-tcheou s'étant retiré dans des montagnes inaccessibles, dont le plat pays est coupé par des rivières, il y aurait trop de risque à vouloir les réduire par force ; mais que comme ils se plaignaient d'être surchargés d'impôts & vexés par les mandarins, il se proposait de les traiter avec bonté & de les exempter de tous tributs jusqu'à ce qu'ils aient pu se rétablir de leurs pertes, & qu'il espérait par là les engager à retourner chez eux. Ouang-

---

<sup>1</sup> A cent dix ly au sud-est de Tchang-yang-hien de King-tcheou-fou.

mang qui avait besoin d'argent & qui ne voyait pas d'autres moyens de s'en procurer que par la levée des impôts, fut mécontent du plan que Fey-hing avait dessein de suivre. Il vit qu'en accordant cette exemption aux gens de King-tcheou sans y faire participer les autres, ce serait les mécontenter davantage ; ces considérations le mirent de si mauvaise humeur contre Fey-hing, qu'il lui ôta tous ses emplois & confisqua ses biens. Les richesses immenses qu'on trouva chez lui, firent juger à p.245 Ouang-mang qu'il remplirait aisément ses coffres, en faisant rechercher tous les riches. Il commença par les mandarins, & fut étrangement surpris de trouver plusieurs millions de *taëls* chez des gens auxquels il ne donnait que de médiocres appointements. Cette découverte lui fit ordonner qu'on tînt un registre exact de tous les biens fonds des mandarins & des gens riches, qu'il divisa en cinq parts, dont il en prit quatre qu'il vendit pour en verser l'argent dans ses coffres, afin de s'en servir pour les besoins de l'État. Il ordonna que les meubles, comme toiles, soieries, seraient portés sur la frontière pour y être vendus aux royaumes voisins, espérant les ramener à l'obéissance par cette branche de commerce.

On reçut alors à la cour la nouvelle que Fan-tchong, qui entendait fort bien la guerre & qui était connu pour avoir de la bravoure, s'était fait un parti, & qu'il avait réuni sous ses drapeaux des soldats, à la vérité sans expérience, mais dont le nombre montait à une dizaine de mille, à la tête desquels il désolait tout le pays de Tsing <sup>1</sup>, de Yen <sup>2</sup> & de Siu <sup>3</sup>. Ouang-mang envoya contre eux des troupes qui apprirent à leurs dépens, que Fan-tchong méritait la réputation de bravoure & d'habileté qu'il avait. Ce partisan, quoiqu'avec des troupes mal exercées, battit les impériaux, & les contraignit de se retirer du pays dont il s'était emparé.

Cette même année, le *tchen-yu* Ou-lay-juti mourut, & Hou-tou-chi-tao-caojuti, son frère, lui succéda.

---

<sup>1</sup> Tching-tcheou-fou du Chan-tong.

<sup>2</sup> Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

<sup>3</sup> Pé-siu-tcheou du Kiang-nan.

**19.** La sécheresse avait été si grande les années précédentes, que p.246 les grains devinrent d'une cherté exorbitante. Cette disette, jointe aux troubles qui commençaient à s'élever, causèrent une famine qui fit périr beaucoup de monde.

**20.** L'année suivante, en automne, à la septième lune, un vent impétueux renversa la salle *Ouang-lo-tang*, dans laquelle Ouang-mang aimait à se délasser de ses fatigues. On en tira des pronostics fâcheux. A la neuvième & à la dixième lune il y eut, contre l'ordinaire, des pluies continuelles mêlées d'orages. Un certain Tchi-yun, astrologue de profession, publia alors que ces évènements annonçaient que la famille des *Han* allait remonter sur le trône : il osa même le dire à Ouang-mang dans un placet. Ce prince, irrité de sa hardiesse, le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à l'été d'ensuite, que Ouang-mang accorda une amnistie générale dont il profita pour recouvrer sa liberté.

**21.** L'automne d'après, un froid excessif fit périr la seconde récolte. Cette calamité arrivant au milieu des bruits qui couraient toujours en faveur des *Han*, chagrina si fort Ouang-mang, qu'il fit détruire de fond en comble la salle des *ancêtres* de cette famille, dont Han-kao-ti était le premier.

Les gens du pays de Ting-tcheou, que la misère avait réduits à s'attrouper, rodaient dans les bourgs & les villages pour en enlever des vivres, sans faire d'autre mal pourvu qu'on ne leur refusât point ce qu'ils demandaient. Lo-kin, que Ouang-mang avait envoyé contre eux, ne voulut point user de rigueur contre des gens qui avaient de la modération : il les engagea à quitter cette vie errante & à retourner dans leurs foyers ; mais ils lui firent la même réponse qu'ils avaient faite aux officiers que Ouang-mang leur avait déjà envoyés, en se plaignant toujours de la sévérité des lois de ce prince & p.247 des exactions des mandarins chargés de lever les impôts. Lo-kin voyant que leur nombre augmentait de jour en jour, & craignant de n'être plus en état d'arrêter les progrès de leur révolte, se mit en marche dans le dessein de les

réduire par force. Ces rebelles se préparèrent à lui faire tête & s'avancèrent en bon ordre au-devant de lui.

Lorsque les deux armées furent en présence, Lo-kin voulut encore tenter un accommodement ; mais sur leur refus de se soumettre, il les fit charger avec impétuosité. Les *King-tcheou*, charmés de n'être pas les agresseurs, le reçurent en braves gens : ils lui tuèrent la plus grande partie de son monde & le firent lui-même prisonnier. Loin de lui faire aucun mal, ils le traitèrent au contraire avec beaucoup d'égards ; ils essayèrent même de l'engager à entrer dans leur parti ; mais comme il refusa absolument, ils le renvoyèrent comblé de toutes sortes de bons traitements.

Enhardis par cette victoire, les *King-tcheou* se présentèrent devant King-ling <sup>1</sup> & Ngan-lo <sup>2</sup>, qui se mirent en disposition de se défendre. Ces rebelles en firent le siège & les prirent d'assaut. Après avoir pillé ces deux villes, ils en emmenèrent un grand nombre de femmes & d'enfants dans leurs cavernes de la montagne Lo-lin.

A ces nouvelles fâcheuses, Ouang-mang rassembla les grands, & au lieu de chercher avec eux les moyens de remédier à la misère du peuple, l'unique cause de ces troubles, il en accusa l'avarice & la cupidité des mandarins, en se plaignant que les grands ne s'occupaient pas de leur devoir essentiel, qui <sup>p.248</sup> était de préposer aux différents districts des officiers désintéressés. Il les menaça, s'ils n'y mettaient ordre au plutôt, & s'il apprenait que les troubles continuaient, de s'en prendre à eux, & qu'ils lui en répondraient sur leurs têtes. Ces menaces intimidèrent si fort les mandarins des provinces, qu'aucun n'osa plus donner avis des troubles de son district, ni employer les troupes de l'empire à les réprimer. Le seul Tien-kouang, gouverneur de Y-ping <sup>3</sup>, rassembla une armée de cinquante mille hommes, composée de l'élite de la jeunesse de

---

<sup>1</sup> King-ling-hien de Mien-yang-tcheou du Hou-kouang.

<sup>2</sup> Tchang-té-fou du Hou-kouang.

<sup>3</sup> Elle était dans le territoire de Tsi-nan-fou du Chan-tong.

son département, pour l'opposer à Fan-tchong s'il venait l'attaquer. Mais ce partisan n'osa insulter les dépendances de son gouvernement.

**22.** Cependant ce rebelle se rendait de jour en jour plus redoutable ; le nombre de ses troupes augmentait par le mécontentement du peuple, à la misère duquel on n'apportait aucun soulagement. Fan-tchong faisait observer une discipline exacte à ceux qui venaient se ranger sous ses drapeaux, en leur défendant de tuer personne, à moins qu'on n'eût tué de leurs camarades, de sorte qu'il ne faisait du mal qu'autant qu'on lui en faisait.

Ouang-mang, instruit des forces de Fan-tchong, ordonna à Ouang-kouang, auquel il donna Lien-tan pour lieutenant, de marcher contre lui avec l'élite des troupes. Ouang-kouang partit pour cette expédition à la tête de cent mille hommes. Fan-tchong, averti que les impériaux venaient à lui, fit peindre en rouge les sourcils de tous ses soldats, voulant faire entendre par là qu'ils étaient prêts à se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il cherchait encore à intimider les ennemis p.<sup>249</sup> & voulait animer ses gens, en leur inspirant l'ardeur de se battre avec opiniâtreté. Il fit même courir une chanson, dont le sens était : « Si vous rencontrez les *sourcils rouges*, joignez-vous à eux, c'est le moyen de se mettre en sûreté. On peut, sans danger, s'opposer à Ouang-kouang, mais quiconque cherche la mort, suive son lieutenant. »

Les deux généraux de l'empire, à la tête de leur armée, rencontrèrent bientôt Fan-tchong : égal à eux en nombre, il venait au-devant d'eux avec une contenance assurée. Ouang-kouang, se fiant sur ce qu'il avait l'élite des troupes, ne douta point de la victoire. Il forma deux divisions de cinquante mille hommes chacune, & prit la première pour faire l'avant-garde, laissant l'arrière-garde à Lien-tan. Après avoir rangé en bataille le corps qu'il commandait, ce général fit charger les rebelles, mais Fan-tchong le reçut en capitaine expérimenté. Ce partisan enveloppa une partie de sa division qu'il hacha en pièces ; tombant ensuite sur l'autre, il la mit en fuite. Lien-tan, qui n'avait point encore

donné, fit doubler le pas à sa division pour soutenir l'avant-garde, & faciliter aux fuyards les moyens de se rallier, mais ces derniers communiquant l'épouvante & le désordre où ils étaient aux soldats de Lien-tan, ceux-ci lâchèrent le pied à la seule vue des troupes de Fan-tchong, qui poussaient vivement leur victoire. Lien-tan, au désespoir de leur lâcheté, se jeta tête baissée, avec une troupe de braves comme lui, au milieu des ennemis, où il trouva une mort glorieuse & digne de lui.

Jusqu'à cette époque personne de la famille des *Han* ne s'était déclaré ouvertement. Les trois fils de Lieou-kin, qui descendait à la quatrième génération de Lieou-fa, prince de Tchang-cha, douzième fils de l'empereur Han-king-ti, furent p.250 les premiers qui parurent animés du désir de venger leur famille. L'aîné de ces fils s'appelait Lieou-yen, le second Lieou-tchong & le troisième Lieou-sieou. Lieou-yen avait beaucoup de courage, & souffrait impatiemment l'usurpation de Ouang-mang. Lieou-sieou, le plus jeune des trois, avait une figure noble, le nez long & le front large : il s'était adonné particulièrement à l'étude du *Chu-king* ; il avait composé son extérieur sur les instructions qu'il y avait puisées : cependant il était un peu timide & même trop réservé, ce qui lui fit donner par Lieou-yen le nom de frère aîné de Han-kao-ti, fondateur de leur dynastie.

Lieou-sieou se trouvant un jour chez Tsai-chao-kong, qui se mêlait de tirer l'horoscope, cet astrologue dit à un de ses amis en lui montrant Lieou-sieou :

— Ce jeune homme-là sera infailliblement empereur de la Chine.

Comme les murmures contre Ouang-mang éclataient de tous côtés, Li-y dit à son frère Li-tong, que si les *Han* voulaient profiter de la fermentation où les peuples étaient, il leur serait facile de recouvrer le trône. Li-y proposa à son frère de donner ces ouvertures aux trois fils de Lieou-kin, comme les plus capables d'entreprendre & de diriger cette importante affaire. En conséquence de quoi il s'adressa d'abord à Lieou-



sieou, qui se rendit chez Li-tong pour en conférer & prendre des mesures pour la faire réussir. C'est précisément dans cette première conférence qu'on jeta les fondements du rétablissement des *Han* sur le trône. Ils convinrent de lever des troupes parmi leurs parents & leurs amis, & d'attirer dans leur parti les mécontents réfugiés dans les montagnes.

Lieou-yen, à qui Lieou-sieou rendit compte de ce premier plan, l'approuva & se joignit à ses deux frères pour en hâter <sup>p.251</sup> l'exécution. Ils rassemblèrent sept à huit mille hommes déterminés, & fournis d'armes à l'épreuve ; ensuite de quoi ils envoyèrent secrètement un des leurs vers Ouang-fong & Tchîn-mey, chefs des mécontents, pour les prévenir de leur dessein & les inviter à venir à leur secours.

Les deux chefs des rebelles se mirent aussitôt en marche ; ils prirent en passant Tchâng-tsu, ruinèrent de fond en comble Tang-tsé-hiang <sup>1</sup>, & défirent les troupes de Hou-yang, dont ils tuèrent le commandant. De-là, se portant vers Ki-yang <sup>2</sup>, ils livrèrent cette ville au pillage, après quoi ils firent la jonction avec Li-y & ses amis qu'il avait rassemblés en corps de troupes. Le gouverneur de King-tcheou s'avança à la tête de ce qu'il avait pu mettre de troupes sur pied, afin d'arrêter les progrès de l'incendie qu'il voyait s'allumer ; mais il fut battu à Chang-tang, & perdit dans cette rencontre la plus grande partie de son monde.

A la onzième lune de cette même année, il parut une comète à l'étoile *chang*.

Dès que Lieou-yen se vit en état de tenir la campagne, il résolut de faire le siège de Ouan, & s'avança, dans cette intention, jusqu'à Siao-tchang-ngan-tsu. Il y trouva l'armée de Ouang-mang sous la conduite de Tchîn-fou, qui le battit & l'obligea de revenir sur ses pas à Ki-yang, où les débris de son armée se rallièrent.

---

<sup>1</sup> Il était à cent ly au sud de Tang-hien de Nan-yang-fou du Ho-nan.

<sup>2</sup> Près de Tchîng-tcheou de Nan-yan-fou du Ho-nan.

Tchin-fou, enflé de cette victoire, laissa ses équipages à Lan-hiang & vint camper à la tête de cent mille hommes au sud de la rivière Pi-choui. Les soldats de Ouang-fong & de <sup>p.252</sup> Tchin-mey découragés par l'échec qu'ils avaient reçu, étaient prêts à se débander, lorsqu'il parut un corps de cinq à six mille hommes venant de Hia-kiang, qui se posta à Y-tsou. Lieou-yen & Lieou-sieou se rendirent à leur camp, & demandèrent à parler à leurs officiers. Ouang-tchang qui les commandait se présenta. Lieou-yen & Lieou-sieou ne s'expliquèrent pas d'abord ouvertement sur le motif qui les amenait ; mais Ouang-tchang leur dit qu'il était inutile de dissimuler, & que le gouvernement de Ouang-mang étant généralement détesté & les *Han* commençant à reprendre de l'ascendant au point qu'ils semblaient déjà être redevenus maîtres de l'empire, il se dévouait volontiers à les servir.

Après cet entretien, Ouang-tchang assembla ses officiers & leur communiqua le dessein où il était de se donner aux *Han*. Il leur dit cependant qu'il n'avait rien voulu conclure sans prendre leur avis, mais qu'il lui semblait que le parti le plus sage était de se ranger du côté de ceux qui avaient le cœur du peuple, & qu'en cela ils suivraient la volonté du Tien, qui n'approuvait pas le gouvernement actuel, puisque les troubles s'élevaient de tous côtés.

— Nous avons pris les armes, ajouta-t-il, pour faire revivre le gouvernement des *Han* : quand nous viendrons à bout de conquérir tout l'empire, il nous serait impossible de le garder si nous n'avons pas le peuple pour nous. Maintenant nous avons à Nan-yang <sup>1</sup> des gens de la famille des *Han* dignes qu'on s'attache à eux ; ils ont les armes à la main ; le succès suivra la justice de leur cause, & le Tien nous a amenés ici pour nous joindre à eux & partager la gloire qu'ils acquerront.

Tous les officiers se levant <sup>p.253</sup> de leurs places, lui firent une profonde

---

<sup>1</sup> Nan-yang-fou du Ho-nan.

révérence, en lui disant qu'ils étaient prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire.

Ouang-tchang, pour ne pas laisser refroidir leur bonne volonté, les fit décamper sur-le-champ & fut joindre Lieou-yen & Lieou-sieou. A leur arrivée dans le camp, ce ne furent que festins & réjouissances pendant trois jours, au bout desquels Lieou-yen divisa ses troupes en six corps, auxquels il fit prendre six routes différentes, en leur assignant pour rendez-vous Lan-yang, où l'armée de Ouang-mang avait renvoyé ses bagages. Les troupes de Lieou-yen attaquèrent cette place, qu'elles emportèrent d'emblée, & en enlevèrent tout ce que les ennemis y avaient laissé.

**23.** Après cette expédition, Lieou-yen se trouva à la tête de plus de cent mille hommes & en état de faire face à l'armée de Ouang-mang. Cependant les troupes de Lieou-yen n'étaient composées que de différents partis qui s'étaient réunis sans avoir un commandant en chef, & la plupart même se gouvernaient selon leur volonté. Les officiers qui avaient quelque expérience sentirent la nécessité de se choisir un chef ; ils étaient même d'avis de lui donner le titre d'empereur, & leurs suffrages, presque à tous, se réunissaient sur Lieou-yen, qu'ils jugeaient le plus capable de rétablir la dynastie des *Han* & de soutenir le poids de cette grande entreprise : mais Ouang-fong, Tchîn-mey & les autres partisans qui avaient les premiers pris les armes, craignant d'être éclipsés par le mérite & la réputation de Lieou-yen, & qu'on n'eût plus pour eux la même considération qu'on avait eue jusqu'alors, s'opposèrent à ce choix, & exigèrent qu'on lui préférât Lieou-hiuen, qu'ils regardaient comme un homme faible & de peu de capacité, <sup>p.254</sup> mais auquel on donnerait de bons officiers pour suppléer aux talents qui lui manquaient. Personne de la famille des *Han* ne se trouva à cette assemblée, afin de ne pas gêner les suffrages, ni d'élever des contestations qui auraient pu nuire au bien de l'entreprise commune.

Lieou-yen, à qui on communiqua le résultat de cette assemblée, leur témoigna sa sensibilité au zèle qu'ils faisaient paraître pour sa famille ;

mais il leur observa que n'étant pas les seuls qui eussent pris les armes pour la même cause, il était à craindre qu'ils ne s'en fissent des ennemis, si sans leur participation ils se donnaient un maître. Il leur nomma l'armée des *sourcils rouges*, commandée par le brave Fan-tchong, dans laquelle il pouvait se trouver quelqu'un de leur famille qui eût les mêmes vues qu'eux de rétablir leur dynastie, & qui peut-être deviendrait le concurrent de celui qu'on aurait choisi. C'est pourquoi il leur dit qu'il était d'avis de différer cette élection, & de ne s'occuper que du plan de faire tomber l'usurpateur Ouang-mang, en observant entre eux les lois ordinaires de la guerre, sous la conduite d'un chef qui n'aurait que le titre de prince & l'autorité nécessaire pour la discipline des troupes.

Ce conseil prudent fut généralement approuvé. On déféra le commandement à Lieou-hiuen, comme il avait été déterminé, & on n'y joignit que le titre de prince. Cette cérémonie se fit sur le bord de la rivière Yu-choui <sup>1</sup>, le premier jour de la deuxième lune. On éleva un théâtre, sur lequel on fit monter Lieou-hiuen comme sur un trône : là tous les officiers généraux le saluèrent comme leur chef.

p.255 Lieou-hiuen ne monta sur ce théâtre qu'en tremblant, avec un air embarrassé & l'inquiétude peinte sur le visage : en un moment on vit la sueur dégoutter de son front, & il se trouva si déconcerté, qu'il ne put proférer un seul mot. Ceux qui l'avaient élu en conçurent peu d'estime, & afin de prévenir les suites de son incapacité, on lui nomma sur-le-champ, pour lieutenants généraux & pour ministres, ses deux frères, Lieou-yen & Lieou-sieou, dont la sagesse & la bravoure étaient connues.

Lieou-sieou, à la tête d'une division, fut se saisir de Koen-yang <sup>2</sup>, de Ting-ling <sup>3</sup> & de Yen <sup>4</sup>. Au bruit de ces succès, Ouang-mang, épouvanté, fit une si grande levée, qu'on publiait qu'elle montait à un million

---

<sup>1</sup> A trois ly à l'est des murailles de Nan-yang-fou du Ho-nan.

<sup>2</sup> Elle était au sud de Yè-hien de Nan-yang-fou.

<sup>3</sup> A vingt-cinq ly au nord de Yè-hien de Nan-yang-fou.

<sup>4</sup> Hiu-tcheou de Kai-fong-fou.

d'hommes. Il en donna le commandement à Ouang-sin & à Ouang-y de sa famille.

Les troupes de Lieou-hiuen, effrayées de ce que cette armée formidable les menaçait, se réfugièrent dans les villes qu'elles avaient prises, croyant s'y mettre en sûreté. Lieou-sieou qui en vit entrer à Koen-yang un détachement considérable avec la plus grande confusion, leur dit, qu'ils étaient dans l'erreur s'ils se croyaient en sûreté dans des places dénuées de munitions de guerre & de bouche ; qu'il valait mieux pour eux tenir la plaine, que de s'enfermer dispersés dans des murailles où ils se trouveraient sans défense si l'ennemi les y venait assiéger. Que leur véritable intérêt à tous était de se mettre en état de disputer la victoire en se joignant ensemble, au lieu qu'ils allaient se perdre sans ressource s'ils divisaient leurs forces.

p.256 Les officiers reçurent mal ce conseil que la prudence dictait ; ils étaient même disposés à se mutiner au point de méconnaître le commandement de Lieou-sieou. Cependant, quand ils entendirent que l'ennemi approchait & qu'il n'y avait plus moyen de l'éviter, ils se radoucirent & vinrent prier Lieou-sieou de les commander, en protestant de lui obéir en tout.

Il n'y avait dans Koen-yang que huit à neuf mille hommes en état de se défendre, avec Lieou-sieou, Ouang-fong & Ouang-tchang pour les commander. Lieou-sieou les instruisit de la manière dont ils devaient soutenir les attaques, en leur recommandant surtout de ménager leurs soldats. Pour lui, il sortit de la ville, en leur promettant que, s'ils tenaient seulement quelques jours, il leur amènerait du secours & une armée pour les délivrer.

Lieou-yen faisait alors le siège de Ouan-hien, défendu avec beaucoup de vigueur par Tchou-pong. Yen-yeou, qui sentait l'importance de conserver cette place, conseilla à Ouang-sin & à Ouang-y de ne pas s'arrêter à Koen-yang qu'ils venaient d'investir avec plus de cent mille hommes, mais d'aller plutôt faire lever le siège de Ouan-hien, parce que

cette place étant sauvée & les assiégeants repoussés & battus, il ne resterait plus aucune espérance à ceux de Koen-yang, & qu'alors il serait facile de les réduire ; au lieu qu'en consumant du temps devant cette place, ils leur tueraient beaucoup de monde & ne songeraient pas à se rendre tant qu'ils compteraient d'être rafraîchis & secourus à propos par l'armée qui était devant Ouan-hien. Les deux généraux de l'empire eurent sujet de se repentir de n'avoir pas suivi ce conseil.

Après plusieurs mois de siège, Tchîn-pong fut obligé de se rendre à discrétion. Les officiers de Lieou-yen, animés contre <sup>p.257</sup> ce gouverneur, demandaient qu'on le fît mourir ; mais Lieou-yen leur dit, qu'un aussi brave homme ne méritait pas un traitement si cruel : il ajouta, qu'en considérant l'état pitoyable de la place dont la défense lui était confiée, il ne pouvait assez admirer son courage & sa capacité, d'avoir tenu aussi longtemps, & que puisqu'il s'offrait à servir sous leurs drapeaux, il valait mieux conserver un officier de ce mérite qui pouvait leur être utile.

Lieou-sieou, qui avait promis de secourir Koen-yang, avait rassemblé ses troupes dispersées par la crainte de l'armée de Ouang-mang. Il vint joindre son frère à Ouan-hien, & lui proposa d'aller dégager la garnison de Koen-yang. Les officiers de Lieou-yen enrichis par les prises qu'ils avaient faites, pour ne pas s'exposer à les perdre, firent naître quelques difficultés ; mais Lieou-sieou leur ayant prouvé la nécessité de prendre ce parti, parce qu'après avoir levé l'étendard, ils devaient être certains qu'on ne les laisserait pas jouir en paix de ces dépouilles, ils se déterminèrent à le suivre pour aller chercher l'armée de Ouang-mang, & l'obliger à lever le siège de Koen-yang.

Les troupes réunies des deux frères s'étant mises en marche, Lieou-sieou prit les devants avec mille & quelques cavaliers, afin de redonner courage aux assiégés. Les impériaux, avertis de leur marche, détachèrent quelques mille des leurs pour aller au devant d'eux, & ils se rencontrèrent à quatre à cinq ly du camp ; le choc fut vif de part & d'autre ; mais Lieou-sieou donnant l'exemple à ses soldats & se faisant

jour partout, les impériaux furent contraints de se retirer en désordre dans leur camp.

Lieou-sieou dépêcha sur-le-champ un courrier à son frère, pour lui donner avis de l'avantage qu'il venait de remporter, & le presser de hâter sa marche. Lorsqu'ils se furent joints, <sup>p.258</sup> Lieou-sieou prit encore les devants avec trois à quatre mille hommes d'élite, & vint insulter le camp ennemi. Alors les impériaux ne jugèrent pas à propos de sortir de leurs lignes ; cependant Lieou-sieou fut attaquer le quartier de Ouang-siun, tandis que son frère pressait le camp d'un autre côté, Il pénétra dans les retranchements & tua de sa propre main Ouang-siun. La mort de leur général sema l'épouvante dans son armée ; Ouang-y ne put jamais les rallier, & il s'en fit une horrible boucherie. De leur côté les assiégés firent une sortie, qui, mettant les impériaux entre deux feux, les obligea à chercher leur salut dans la fuite. Leur défaite fut complète ; armes & bagages, tout fut la proie des vainqueurs ; après en avoir fait transporter, pendant plusieurs jours, ce qui leur convenait, ils mirent le feu au reste. Cette victoire fit tant de bruit, qu'elle mit tout l'empire en mouvement.

Lieou-sieou soumit, sans perdre de temps, le pays de Yng-tchuen <sup>1</sup> ; mais avant que d'y pénétrer, il avait fait reprendre haleine à ses troupes. Fong-y vint alors le trouver pour se donner à lui avec les cinq villes du premier ordre qui composaient son département. Ce gouverneur ne se détermina à cette démarche, que par rapport à sa mère qui était dans Fou-tching <sup>2</sup>, dont Lieou-sieou s'était rendu maître. Fong-y craignit que le vainqueur, quoiqu'humain & bienfaisant, n'usât de sévérité à l'égard des habitants de Fou-tching ; mais il les traita avec beaucoup de douceur, & Fong-y lui-même entre les mains duquel il ordonna de remettre sa mère, en défendant expressément de lui faire aucun mal.

---

<sup>1</sup> Le pays de Kai-fong-fou du côté de Hiu-tcheou.

<sup>2</sup> Dans le pays de Ju-tcheou de Nan-yang-fou.

Ouang-mang, consterné de la défaite de son armée, apprit <sup>p.259</sup> encore que le bruit s'était répandu parmi le peuple, qu'il avait empoisonné l'empereur Han-ping-ti ; persuadé que c'était là le prétexte qui mettait les armes à la main de tous côtés, il chercha à détruire ce bruit, & fut, accompagné de tous les grands, à la salle des *ancêtres*, pour tirer de la cassette l'acte de son dévouement qu'il y avait fait enfermer : alors le montrant aux grands, il leur dit :

— Celui qui veut mourir pour sauver les jours de son prince en est-il l'assassin ? Je ne vous montre cet écrit qu'afin que vous convainquiez le peuple de l'injustice de ses soupçons & qu'il cesse de mettre l'empire en combustion.

Mais la révolte était trop générale, & les deux frères, Lieou-yen & Lieou-sieou, trop puissants qu'on pût les forcer de renoncer au dessein de rétablir leur famille sur le trône.

La réputation de ces deux frères excita la jalousie même de quelques-uns de leurs partisans, & il en coûta la vie à Lieou-yen. On se plaignit que Lieou-hiuen n'avait aucune capacité pour être un chef de parti. Lieou-tsi, entièrement dévoué à Lieou-yen, proposa de lui ôter l'autorité, en disant qu'un homme comme lui ne méritait tout au plus que de commander à une poignée de monde.

Ces paroles méprisantes furent rapportées à Lieou-hiuen, qui par le conseil de ses créatures voulut faire mourir Lieou-tsi ; mais Lieou-yen prit sa défense avec fierté, de sorte que Li-y jugeant que cette dispute pouvait avoir des suites funestes, sans en attendre l'ordre, tua Lieou-yen & Lieou-tsi.

Lieou-sieou, qui était alors à Fou-tching, instruit de la mort de son frère, se rendit en diligence à Ouan-hien. Tous les officiers de Lieou-yen furent au devant de lui pour lui offrir leurs services : mais Lieou-sieou loin de faire paraître le <sup>p.260</sup> moindre sentiment de vengeance, ne laissa échapper aucune plainte contre Lieou-hiuen, avec lequel il se comporta



de même que s'il n'eût point eu de reproches à lui faire : il affecta même beaucoup de gaîté & une indifférence de la perte de son frère, dont il ne prit pas le deuil. Lieou-hiuen, trompé par ces apparences, était sans inquiétude à son égard, & il le fit grand général de toutes ses troupes.

Dans ces entrefaites, Lieou-sieou apprit que Ouei-tsoui & Ouei-y avaient fait de grandes levées en faveur de la famille des *Han*. Ouei-ngao, neveu de Ouei-tsoui, fut chargé de régler leur marche & les opérations qu'on leur ferait faire. Cet officier avait acquis de grandes connaissances par la lecture des *King*, qu'il avait sans cesse entre les mains, & il passait pour un des plus habiles hommes de son temps.

Lorsque leur parti fut assez considérable pour se déclarer, ils élevèrent un vaste pavillon, dans lequel les chefs assemblés sacrifièrent en l'honneur du fondateur des *Han* & des plus célèbres empereurs de cette dynastie ; on lut le détail des crimes de Ouang-mang, & l'éloge des avantages que les *Han* avaient procurés à l'empire, dont ils avaient accru la gloire & la puissance ; ensuite de quoi ils tuèrent un cheval, dont ils burent le sang suivant l'ancienne coutume, & firent le serment de sacrifier leur vie pour punir le perfide Ouang-mang, & rendre à la famille des *Han* le trône usurpé sur elle.

Dans un court espace de temps, leur armée grossit & monta à plus de cent mille hommes, à la tête desquels ils entrèrent dans le pays de Yong-tcheou & de Ngan-ting, dont ils tuèrent les gouverneurs qui firent résistance ; alors, se divisant en plusieurs corps, ils se rendirent maîtres du pays de Long-si, de Ou-tou, de Kin-tching, de Ou-ouei, de Tchang-yé, de <sup>p.261</sup> Tsiou-tsiuen, de Tun-hoang, & de tout ce qui était à l'ouest de la province de la cour. Ils envoyèrent offrir à Lieou-hiuen toutes ces conquêtes & leurs troupes.

De son côté, Lieou-hiuen s'avancit vers Tchang-ngan sans que Ouang-mang se mit en devoir de l'arrêter. Arrivé près du fort Ou-koan <sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> A quatre-vingts ly à l'est de Kao-tcheou de Si-ngan-fou.

Teng-yé, & Yu-kouang, loin de lui disputer ce passage important, lui en ouvrirent les portes & se rangèrent sous ses drapeaux.

A la nouvelle de sa marche, toutes les villes de la province de la cour prirent les armes & furent investir Tchang-ngan. Ouang-mang, qui n'avait que peu de troupes auprès de lui, arma les habitants & les prisonniers auxquels il rendit la liberté, & qu'il chercha à encourager en leur promettant les plus grandes récompenses s'ils faisaient leur devoir.

Quoique l'armée, qui assiégeait Tchang-ngan, ne fût composée que de bourgeois & de paysans rassemblés en tumulte & peu exercés à manier les armes, Li-fong & Teng-yé, qui les commandaient, leur firent conduire les travaux du siège dans les formes. Ils s'y portèrent avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils espéraient d'être bientôt soutenus par Lieou-hiuen, qui approchait de cette capitale ; & les travaux furent poussés avec tant de vivacité, que le premier de la neuvième lune, la place fut emportée d'assaut. Les vainqueurs coururent au palais de Yé-ting-kong, & mirent le feu à la salle *Tching-ming-tien*.

Ouang-mang, se voyant perdu sans ressource, se réfugia dans la salle du trône impérial, & tournant tout autour, il s'écriait :

— Si le Tien me donnait du courage, que pourrait la famille des *Han* ?

S'étant sauvé en répétant les mêmes <sup>p.262</sup> paroles, il monta sur une tour avec quelques grands de son parti, où il fut forcé. Les soldats lui coupèrent la tête, qu'on envoya à Ouan-hien, où Lieou-hiuen tenait sa cour. La vue de cette tête inspira une si grande fureur à tout le monde qu'il n'y eut personne qui ne lui fît quelque insulte : la rage fut même portée si loin, que quelques-unes lui arrachèrent la langue & la mangèrent. Son corps fut mis en pièces, & ses membres dispersés furent foulés aux pieds dans les rues de Tchang-ngan.

## LIEOU-HIUEN

@

Lieou-hiuen, à qui la mort de Ouang-mang semblait assurer le trône, résolut d'en prendre possession & d'établir sa cour à Lo-yang. Il chargea Lieou-sieou de faire les préparatifs nécessaires, & de mettre le palais en état. Lieou-sieou fit en conséquence rédiger les anciennes coutumes telles qu'elles étaient sous les *Han*, & les fit publier dans tout l'empire.

Lorsque Lieou-hiuen entra dans la province de Lo-yang tous les mandarins & le peuple accoururent en foule sur son passage ; les vieillards pleuraient de joie en voyant les bannières des *Han* reparaître avec honneur. Cependant, si Lieou-hiuen avait les vœux du peuple, les lettrés & les sages étaient portés pour Lieou-sieou.

Après que Lieou-hiuen eut pris possession du palais de Lo-yang, Lieou-sieou envoya plusieurs de ses officiers aux différents chefs de partis qui s'étaient révoltés contre Ouang-mang sans se déclarer pour la famille des *Han*. Les plus à craindre étaient les *Tché-moei* ou les *sourcils rouges*. Il chargea un de ses officiers, propre à la négociation, de les engager à se soumettre. Fan-tchong, leur chef, n'était point alors avec eux. Sur le bruit des succès <sup>p.263</sup> de Lieou-hiuen, il était venu à Lo-yang accompagné d'une vingtaine de ses cavaliers. On le reçut à la cour avec beaucoup d'égards & de distinctions. Cependant les avantages qu'il avait remportés le mirent dans la perplexité de savoir s'il resterait chef de parti, ou bien s'il se soumettrait aux *Han*. Tandis qu'il était dans cette irrésolution, il apprit que ses troupes, ne le voyant pas revenir, se dissipaient. Cette nouvelle le décida à se dérober de la cour, & à retourner en diligence joindre son armée.

Lieou-sieou, suivi d'un corps considérable de cavalerie d'élite, passa le Hoang-ho & trouva toutes les villes disposées à recevoir ses lois. Il pourvut aux emplois qu'il donna à des gens capables, en destituant ceux qui n'étaient pas en état de les exercer ; il abolit les lois & les coutumes

établies par Ouang-mang, pour y substituer celles des *Han*, ce qui causa une si grande joie aux peuples de ces contrées, qu'on lui apportait, avec profusion, toutes sortes de provisions & de rafraîchissements ; mais Lieou-sieou ne voulut les recevoir qu'en les payant, & il eut surtout l'attention de payer libéralement tout ce qu'il prenait pour son armée.

Sur la réputation que Lieou-sieou s'était faite, le lettré Teng-yu, originaire de Nan-yang, connu par son mérite & ses talents, vint le trouver à Yé-hien <sup>1</sup> & s'offrit à le servir. Lieou-sieou qui jugea de sa capacité dès le premier entretien qu'il eut avec lui, lui proposa de le faire mandarin ; mais Teng-yu dit que ce n'était pas cette place qu'il avait en vue, mais d'employer auprès de sa personne ses talents à faire connaître ses vertus & à rédiger par écrit les belles actions qu'il avait faites. Il lui dit encore que le Chan-tong n'étant pas soumis, parce que Fan-tchong p.264 y était à la tête de ses *sourcils rouges* au nombre de plusieurs dizaines de mille & que Lieou-hiuen manquant de capacité pour gouverner, n'étant d'ailleurs environné que de gens avides de s'enrichir, lui seul pouvait venir à bout de pacifier l'empire. Ce lettré ajouta que la droiture & l'affabilité avec laquelle Lieou-sieou se comportait, lui avait gagné tous les cœurs ; qu'il savait récompenser & punir à propos ; que sous son commandement les troupes marchaient avec confiance, & que c'était par une semblable conduite que Han-kao-ti était parvenu à vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à ce qu'il devînt maître absolu de l'empire. Lieou-sieou retint ce lettré à son service, & depuis cet instant il ne fit rien sans le consulter.

Cependant Lieou-sieou conservait toujours du ressentiment de la mort de Lieou-yen son frère ; il avait dissimulé son chagrin tout le temps qu'il était relié à la cour : dès qu'il en fut éloigné, sa douleur sembla reprendre des forces au point de le priver du repos & de l'empêcher de prendre aucune nourriture. Fong-y le voyant absorbé dans cette profonde tristesse, voulut lui conseiller de se venger de cette mort ; mais

---

<sup>1</sup> Tchang-té-fou du Ho-nan.

Lieou-sieou lui ordonna d'un ton sévère de ne jamais lui en ouvrir la bouche : alors Fong-y changeant de discours, se mit à blâmer le gouvernement de Lieou-hiuen. Il lui dit que le peuple gémissait toujours accablé de misère, sans qu'on parût songer à y apporter aucun soulagement : il conseilla à Lieou-sieou d'envoyer dans les différents districts des officiers pour en tranquilliser les peuples & leur procurer les moyens de subsister, parce que tout leur espoir & leur confiance étaient en lui seul. Il lui fit entrevoir que ces soins ne manqueraient pas de les attacher à sa personne, & que la reconnaissance les porterait <sup>p.265</sup> à le reconnaître pour leur maître au moment qu'il le voudrait. Ce conseil plut davantage à Lieou-sieou que le premier : il s'occupa à soulager les peuples foulés par l'usurpateur Ouang-mang, & bientôt il recueillit le fruit des bienfaits qu'il versa sur eux.

Sous Ouang-mang un particulier était venu à Tchang-ngan & se faisait appeler Tsé-yu, en se disant fils de l'empereur Han-tching-ti. Ouang-mang, sans vérifier la chose, l'avait fait mourir. Comme il restait de l'incertitude, un aventurier de Han-tan <sup>1</sup>, nommé Ouang-lang, voulut se faire passer pour le prince Tsé-yu, & publia que le premier n'était véritablement qu'un imposteur. Cet aventurier parvint à persuader les mandarins & les peuples du bas Leao-tong, qui le proclamèrent empereur. Ouang-tsé-tsié, gouverneur de Ki-tcheou <sup>2</sup> où Lieou-sieou se trouvait alors, y fut trompé comme les autres : il partit suivi d'un nombre de soldats pour se rendre auprès de Ouang-lang.

Lieou-sieou, craignant d'y être surpris, sortit de Ki-tcheou & évita de séjourner dans les villes, parce qu'il appréhendait que les gouverneurs ne fussent ébranlés comme Ouang-tsé-tsié. En arrivant à Hia-kiu-yang <sup>3</sup> on vint lui dire que l'armée de Ouang-lang le suivait de près. Cette nouvelle l'étonna & il continua sa route en bon ordre jusqu'auprès de la

---

<sup>1</sup> Han-tan-hien de Kouang-ping-fou du Pé-tché-li.

<sup>2</sup> Aujourd'hui Pé-king.

<sup>3</sup> Kiu-yang-hien de Tchinting-fou du Pé-tché-li.

rivière Hou-tou-ho. Ses coureurs lui rapportèrent qu'il n'y avait point de bateaux, & que d'ailleurs les glaces que la rivière charriait, en rendaient le passage impraticable. Lieou-sieou fit semblant <sup>p.266</sup> de ne pas les croire, & envoya Ouang-pa examiner si leur rapport était vrai. Cet officier, comprenant la pensée du prince, n'alla pas jusqu'au bord de la rivière & vint dire qu'elle était entièrement gelée. Cette nouvelle fit beaucoup de plaisir aux troupes de Lieou-sieou : effectivement, quand elles arrivèrent pour la passer, la rivière se trouva prise ; mais à peine quelques cavaliers eurent-ils mis le pied sur la glace qu'elle se rompit ; ainsi on fut obligé de renoncer à cette tentative.

Pour obvier à ce contretemps, Lieou-sieou fit prendre à son armée le chemin de Sin-tou <sup>1</sup>, la seule ville de ce canton, avec Ho-yang <sup>2</sup>, qui ne se fut point déclarée pour Ouang-lang. Gin-kouang & Pi-tong, qui en étaient gouverneurs, vinrent se joindre à lui, afin de consulter sur les moyens de dissiper le parti de Ouang-lang. Plusieurs officiers de Lieou-sieou étaient d'avis de retourner sur leurs pas ; mais Pi-tong en fit voir les inconvénients, & dit que la puissance de Ouang-lang n'étant appuyée que sur une supposition de nom, cette imposture une fois dévoilée, ceux qui l'auraient suivi, indignés qu'il les eût trompés, l'abandonneraient infailliblement. Pi-tong ajouta que quand ils lui resteraient attachés, leurs forces qu'ils venaient de réunir les mettrait en état de les battre, & que le seul parti à prendre était de marcher à eux, parce qu'en reculant, non seulement on perdrait tout le Ho-pé, mais encore que ce serait accréditer l'imposture de Ouang-lang, en faisant croire que la famille des *Han* le reconnaissait pour le véritable fils de Han-tching-ti, & qu'elle n'osait lui faire la guerre. Ces raisons déterminèrent Lieou-sieou à aller chercher Ouang-lang.

<sup>p.267</sup> **24.** Jugeant son armée encore trop faible, malgré la jonction des troupes de Gin-kouang & de Pi-tong, Lieou-sieou fit publier partout qu'il

---

<sup>1</sup> Ki-tcheou de Tchinting-fou.

<sup>2</sup> Tchinting-fou.

n'était venu que pour réprimer les perturbateurs de l'empire, & il invita tous les sujets affectionnés à la dynastie des *Han* à le venir trouver, pour unir leurs forces aux siennes contre ces ennemis du repos public ; de sorte qu'en très peu de temps il vit son armée renforcée de plus de vingt mille hommes, qui vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Dans ces entrefaites, le prince Lieou-yang se déclara pour Ouang-lang ; & avec les troupes qu'il lui amena, cet aventurier se vit à la tête de plus de cent mille hommes. Lieou-sieou, que cette jonction mettait dans la plus grande perplexité, imagina, pour s'en tirer, de demander à Lieou-yang sa sœur en mariage, & il lui dépêcha Lieou-tché pour le fonder sur cette alliance. Lieou-yang, qui n'était jaloux que de la réputation de Lieou-sieou, charmé d'y participer en s'alliant avec lui, lui accorda sa sœur & lui promit de se joindre bientôt à lui. Le mariage se fit sans cérémonies, afin que Ouang-lang n'en fût pas instruit, parce qu'il avait déjà une bonne partie des troupes de Lieou-yang.

N'ayant plus rien à craindre du côté de ce prince, Lieou-sieou s'empara des villes de Yuen-chi <sup>1</sup> & de Fang-tsé <sup>2</sup> ; il défit & tua Li-yun, qui venait à leur secours avec une partie de l'armée de Ouang-lang : de là, se rendant à Kouang-ho <sup>3</sup>, il y fut joint par des renforts si considérables, que, les voyant arriver, il les prit d'abord pour l'armée de Ouang-lang, & <sup>p.268</sup> se mit en état de se défendre. Aux mouvements qu'il fit, ces auxiliaires, craignant qu'on ne les eût trompés, se retirèrent à quelque distance, & envoyèrent à la ville demander quel parti on y tenait, & quel était celui qui commandait dans la place. Dès qu'ils surent que c'était le grand général Lieou-sieou, il s'avancèrent avec confiance jusqu'au pied des murailles : cependant avant que de leur ouvrir les portes, Lieou-sieou monta sur les remparts pour les reconnaître ; il

---

<sup>1</sup> Tchao-tcheou de Tchinting-fou.

<sup>2</sup> Lin-tching-hien de Tchao-tcheou.

<sup>3</sup> Kiang-ping-hien de Tchinting-fou.

demanda leur chef, & après s'être assuré qu'ils étaient amis, il les reçut dans la ville où il leur fit le plus grand accueil.

Se voyant en état par ce renfort de tenter quelque expédition, Lieou-sieou tint un conseil de guerre. Il y fut décidé qu'on ferait le siège de Kiu-lou <sup>1</sup>, place importante que Ouan-lang, suivant toutes les apparences, ne laisserait pas prendre sans la secourir. En effet, cet aventurier n'eut pas plutôt appris que cette ville était investie, qu'il détacha le général Hong pour en faire lever le siège. Lieou-sieou vint au-devant de lui ; mais le général Hong le mena si mal, que, sans la cavalerie Kang-ki <sup>2</sup>, il aurait été complètement battu. Cette cavalerie donna avec tant de vigueur, que tout plia devant elle, & qu'elle mit en déroute l'armée ennemie. Lieou-sieou qu'elle avait si heureusement dégagé, lui en témoigna sa reconnaissance en allant la recevoir après que la bataille fut gagnée ; il la loua sur sa bravoure, dont elle venait de donner des preuves, & dit que c'était à juste titre qu'elle portait le nom de Kang-ki. Cette victoire, dont il lui attribua tout l'honneur, opéra la reddition de Kiu-lou, qui se soumit sans aucune condition.

p.269 Après la prise de cette ville, Keng-chun conseilla à Lieou-sieou de ne pas laisser refroidir le courage de ses troupes, & d'aller faire le siège de Han-tan, où Ouang-lang faisait son séjour, afin de terminer cette guerre en se rendant maître de la personne de ce prétendu prince. Lieou-sieou détacha un corps de cavalerie pour aller investir la place, en attendant l'arrivée du reste de l'armée qui suivait de près : & à la quatrième lune la tranchée fut ouverte devant Han-tan.

Ouang-lang qui n'avait ni capacité ni bravoure, se voyant serré, commença à craindre & envoya Tou-ouei pour tâcher de négocier un accommodement favorable. Il offrait de mettre bas les armes & de reconnaître Lieou-sieou pour son maître. Cet envoyé, introduit dans la tente de Lieou-sieou, voulut entamer un long discours pour prouver que Ouang-

---

<sup>1</sup> Chun-té-fou du Pé-tché-li.

<sup>2</sup> Kang-ki, veut dire, à qui rien ne résiste.



lang était le prince Tsé-yu ; mais le grand général l'interrompit, pour lui dire que quand Han-tching-ti lui-même reviendrait, il ne serait pas le maître de disposer de l'empire, & à plus forte raison un imposteur qui se disait son fils.

Tou-ouei jugeant qu'il ne gagnerait rien de ce côté-là, en vint à la proposition de se soumettre, à condition que Ouang-lang serait fait prince de dix mille familles. Lieou-sieou révolté de la proposition, répondit que ce serait encore lui faire beaucoup de grâce que de lui accorder la vie, loin de l'élever à la dignité de prince. De sorte que Tou-ouei, peu satisfait de cette réponse, se retira sans rien conclure.

La retraite brusque de Tou-ouei fit juger à Lieou-sieou que son dessein était de lui faire acheter la prise de Han-tan & celle de Ouang-lang. En effet, les assiégés se défendirent pendant un mois, avec toute la bravoure possible. Lieou-sieou pressait les attaques & se trouvait partout, en s'exposant comme le <sup>p.270</sup> moindre soldat. Tout étant disposé pour un assaut général, il fit sommer les assiégés de se rendre, en les menaçant de les traiter avec la dernière rigueur, s'ils se laissaient forcer. Ces gens répondirent avec autant de fermeté & d'insolence que s'ils n'eussent eu rien à craindre, & que la place eût été en état de tenir. Les soldats de Lieou-sieou en furent si irrités, que dès le lendemain ils montèrent à l'assaut avec une espèce de rage, & l'emportèrent dès la première attaque. Ouang-lang chercha à se mettre en sûreté par la fuite ; mais Ouang-pa, qui était entré un des premiers dans la ville, l'ayant atteint, lui abattit la tête, qu'il porta à Lieou-sieou. Son palais, les maisons de ses officiers, tout fut abandonné au pillage. On trouva parmi ses papiers la liste de tous ceux qui avaient suivi son parti. Lieou-sieou la jeta au feu, sans vouloir la lire, en disant qu'il ne fallait pas que les malheurs des temps & les troubles pussent nuire à tant de braves gens qui s'étaient laissés séduire. Ceux qui furent témoins de cette action, la répandirent partout, afin de tranquilliser ceux qui étaient dans le cas de craindre qu'on ne les punit d'avoir favorisé Ouang-lang. Bientôt tout le pays qui lui était soumis vint reconnaître Lieou-sieou, sans avoir besoin d'employer la force.

Afin de maintenir la paix dans ces cantons, Lieou-sieou distribua une partie de son armée dans différents quartiers : il voulait encore empêcher par là les malintentionnés de causer du désordre ; & comme il était en suspens sur le choix de l'officier qu'il y laisserait pour commander en son absence, tous d'une voix unanime demandèrent le *Ta-chou-tçiang-kiun*, c'est-à-dire le grand général de l'*arbre* : c'est ainsi qu'ils appelaient Fong-y. Ce nom lui fut donné parce qu'il lui était arrivé plusieurs fois de passer les nuits sous un arbre, pour céder aux p.271 autres officiers son logement, lorsqu'il ne s'en trouvait pas assez pour tout le monde : de sorte que ceux qui ne le connaissaient pas, l'appelaient le général de l'*arbre*, & ce nom lui était resté. Fong-y était brave ; il choisissait toujours le poste le plus périlleux dans une action. Le soldat marchait avec confiance sous ses ordres & le succès le suivait partout. Lieou-sieou fut charmé qu'on le demandât de préférence pour commander dans un pays qui avait été le théâtre des derniers troubles, & il fut tranquille sur ceux qu'il y aurait à craindre à l'avenir, persuadé que Fong-y saurait les dissiper dès leur naissance, ou en arrêter les progrès, si les ennemis de l'État voulaient faire quelques tentatives.

Lorsqu'on apprit à la cour de Lieou-hiuen les avantages remportés par Lieou-sieou, ceux qui ne lui étaient pas affectionnés, jaloux de sa réputation, intriguèrent pour le faire rappeler. Mais afin d'écarter tout soupçon de leur manœuvre, ils engagèrent Lieou-hiuen à le nommer prince de Siao <sup>1</sup>, en récompense des services qu'il avait rendus. Suivant ce plan, Lieou-sieou reçut ordre de mettre ses troupes en quartier & de se rendre à Tchang-ngan avec ses principaux officiers.

Sans paraître affecté de cet ordre, Lieou-sieou chargea Miao-tseng de veiller sur Yeou-tcheou, Ouei-chun sur Chang-kou, & Tsai-tchong sur Yu-yang ; il fit toutes ses dispositions comme s'il se fut déterminé à partir pour Tchang-ngan.

---

<sup>1</sup> Siao-hien de Pé-sin-tcheou du Kiang-nan.

Quelques jours après, se trouvant seul dans le palais de Han-tan avec Keng-kan, l'un des officiers qui s'étaient donnés à lui à Kouang-ho, celui-ci lui dit que quoique le parti de Ouang-lang fût détruit, il restait encore beaucoup à faire pour <sup>p.272</sup> pacifier l'empire : il compta parmi les mécontents qui avaient encore les armes à la main, Tong-ma, les *sourcils rouges* & d'autres bandes, qui réunies ensemble formeraient plusieurs centaines de mille hommes, dont on avait à craindre les entreprises. Il ajouta que Lieou-hiuen étant incapable de leur faire tête, il fallait qu'il laissât Lieou-sieou lui-même suivre le cours de ses premiers succès, parce qu'il fallait un chef qui à la bravoure joignît la capacité & une réputation qui lui gagnât les cœurs des peuples. C'est pourquoi il lui dit que dans la conjoncture présente Lieou-hiuen avait tort de le rappeler, & qu'il fallait ne pas obéir, parce que le bien de l'État exigeait qu'il n'abandonnât point ce qu'il avait si heureusement commencé pour rétablir le calme dans l'empire.

Lieou-sieou, qui entra dans les vues de Keng-kan, l'excita à lui dire ce qu'il pensait du gouvernement actuel. Cet officier continuant de s'expliquer ouvertement, dit que le peuple ne regrettait si fort le gouvernement des *Han*, que parce qu'il était réduit à la misère sous Ouang-mang. Il ajouta cependant que sa situation semblait avoir empiré sous Lieou-hiuen, dont l'incapacité lui attirait le mépris de la plupart de ses sujets, parce qu'il n'arrêtait point les courses des différents partis qui désolaient les campagnes & ruinaient les peuples ; de sorte que le gouvernement de Ouang-mang, quelque dur qu'il fût, leur paraissait encore préférable. Keng-kan concluait que Lieou-hiuen, avec si peu d'attention à procurer la paix & le nécessaire au peuple, ne devait pas occuper longtemps la place qu'on lui avait déférée, & que Lieou-sieou, dont on louait partout l'équité, la justice & l'humanité, était seul capable de faire ce que Lieou-hiuen n'avait pas le talent d'exécuter, qui était de rendre à l'auguste dynastie des *Han* l'empire usurpé sur elle.

p.273 Miao-tseng, Ouei-chan & Tsai-tchong étaient d'un sentiment contraire à celui de Keng-kan. Ces trois officiers, sans s'ouvrir sur leur façon de penser, partirent pour les départements qu'on leur avait assignés. Lieou-sieou jugeant par leur silence qu'il ne devait pas compter sur eux, envoya Ou-han après Miao-tseng ; Ou-han l'atteignit & le tua. Keng-kan chargé de courir après les deux autres, leur fit le même traitement & ramena leurs soldats au service de Lieou-sieou.

Huit bandes de brigands & de vagabonds désolaient alors l'empire par leurs vols & leurs cruautés : ils avaient pour chefs Tong-ma, Tiei-king, Yu-laï, Ta-tong, Chang-kiang, Fou-ping & Hoa fou, & tous ensemble ils faisaient plusieurs centaines de mille hommes. Lieou-sieou voulut commencer ses conquêtes par l'extinction de ces brigands, & fit marcher ses troupes contre Tong-ma, le plus puissant des huit. Ce chef de parti, informé de l'approche de Lieou-sieou, profita de l'obscurité de la nuit pour se mettre en sûreté ; mais Lieou-sieou fit tant de diligence, qu'il l'atteignit & le défit entièrement. Le grand général de l'empire traita les prisonniers avec beaucoup de douceur, & leur fit donner tout ce qui leur était nécessaire. Il les renvoya même tout armés rejoindre leurs camarades. Ces prisonniers se dispersèrent parmi les sept autres bandes, & y publièrent les bons traitements qu'ils avaient reçus de Lieou-sieou, de sorte que plus de cent mille désertèrent pour venir se ranger sous ses drapeaux.

Ceux qui voulurent persister dans leur brigandage, se réunirent en un seul corps pour aller joindre les *sourcils rouges* ; mais Lieou-sieou, qui les suivait de près, les atteignit & les battit. Yu-laï, un de leurs chefs, se sauva avec un assez grand p.274 nombre de ces brigands à la montagne Long-liu-chan <sup>1</sup>, & le reste, montant de vingt à trente mille hommes, s'enfuit du côté de Yé-tching <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> A vingt-cinq ly au nord-ouest de Lin-hien de Tchang-té-fou du Ho-nan.

<sup>2</sup> Tchang-té-fou.

Ou-han & Tchîn-pong furent détachés à la poursuite de ces fuyards, qu'ils joignirent assez près de Yé-tching, & les obligèrent de mettre bas les armes. Lieou-sieou fut chercher Yu-laï à la montagne Long-liu-chan, où il le força & lui tua la plus grande partie de son monde : le reste se dissipa de lui-même, & il vint ainsi à bout de délivrer l'empire de ces huit bandes de brigands qui l'infestaient.

Fan-tchong, qui commandait les *sourcils rouges*, apprenant les succès rapides de Lieou-sieou, chercha à l'éviter & s'avança, pendant qu'il était occupé ailleurs, vers Tchang-ngan, dont il fit le siège, dans l'espérance d'un riche butin. Cependant Lieou-sieou, informé de sa marche, fit partir Teng-yu, avec vingt mille hommes, pour aller secourir cette capitale ; il consulta cet officier sur le choix de celui à qui il confierait le commandement de la province de Ho-nui, qu'il lui importait beaucoup de conserver. Teng-yu lui dit qu'il ne connaissait que Keou-sun qui fût capable de remplir ce poste ; en conséquence, Lieou-sieou le nomma gouverneur de cette province & commandant général des troupes qu'il y laissait. Lorsqu'il lui en remit les provisions, Lieou-sieou lui dit :

— Keou-sun, souvenez-vous que Han-kao-ti dut à l'habileté & à la vigilance de Siao-ho, la conservation du pays de Han-tchong. J'attends de vous le même zèle & les mêmes soins pour la province de Ho-nui. Pourvoyez à la subsistance de <sup>p.275</sup> vos troupes ; que rien ne leur manque ; aimez-les comme un bon général doit les aimer ; n'oubliez pas de les exercer ; & surtout ne souffrez pas que les troupes étrangères insultent les terres de votre district.

Après avoir fait ces dispositions & laissé Fong-y avec un corps de cavalerie sur les bords du Hoang-ho, pour en garder les passages, Lieou-sieou prit la route du nord.

Fan-tchong, craignant que Lieou-sieou ne vînt en personne au secours de Tchang-ngan, leva brusquement le siège à la première nouvelle de la marche des troupes qu'on envoyait contre lui ; mais ayant

su que Lieou-sieou ne commandait pas ce secours, il revint sur ses pas. Lieou-hiuen, qui avait profité de la levée du siège pour faire entrer des troupes dans la ville, se vit en état de se défendre dans les murs de Tchang-ngan, & d'aller même chercher Fan-tchong. Il le battit, & après lui avoir tué beaucoup de monde, il le poursuivit du côté du Hoang-ho.

**25.** Dans ces entrefaites, Lieou-sieou battit aussi Yu-laï qui s'était joint à Ta-tsiang & à Ou-fan. Il leur tua dans leur fuite plus de quinze mille hommes. Ces brigands se sauvèrent jusqu'à l'ouest du Leao-tong, où les Tartares *Ou-hoan* achevèrent de les détruire. Kia-fou, qui avait été envoyé à leur poursuite, fut dangereusement blessé. Cette nouvelle attrista Lieou-sieou ; c'était un officier du premier mérite qu'il estimait beaucoup, & croyant sa perte inévitable, il promit dans ce moment, si la femme de Kia-fou accouchait d'une fille, de l'unir à son fils, & si elle donnait le jour à un garçon, de le faire élever comme son propre enfant. Cependant Kia-fou guérit de sa blessure, & revint peu de temps après rejoindre Liéou-sieou, qui témoigna beaucoup de joie de le voir parfaitement rétabli. Toute l'armée <sup>p.276</sup> fit également éclater sa satisfaction ; il était généralement aimé & estimé de l'officier & du soldat.

La destruction des brigands & la victoire remportée sur les *sourcils rouges*, rétablirent le calme dans l'empire. Lieou-sieou se mit en route pour se rendre à Tchang-ngan. Arrivé à Tchong-chan <sup>1</sup>, ses officiers lui proposèrent de prendre le titre d'empereur, mais il le refusa. Lorsqu'il fut rendu à Ping-ki <sup>2</sup>, ils insistèrent de nouveau, mais il persista dans son refus. Le corps des officiers lui députa Keng-chun, en le chargeant de lui dire, de leur part, qu'après avoir quitté leur patrie, leurs familles & leurs biens, pour essayer à son service les dangers & les fatigues, s'il s'obstinait à refuser le trône, il était à craindre que, mécontents de son refus, ils ne se retirassent chacun chez eux, avec la résolution de ne plus

---

<sup>1</sup> Ting-tcheou de Tchou-ting-fou.

<sup>2</sup> Elle était à trois ly au sud de Tchao-tcheou de Tchou-ting-fou.

revenir sous ses drapeaux. Que le vœu unanime de son armée était de lui voir accepter la couronne impériale, puisqu'ils n'avaient combattu & prodigué leur sang que dans l'espérance de la lui voir un jour sur la tête. Lieou-sieou leur répondit, qu'il se consulterait sur cette affaire importante. Comme ils le crurent ébranlé, ils le firent solliciter de nouveau par Fong-y & par plusieurs lettrés, qui avaient plus de pouvoir sur son esprit que Keng-chun. Ils le pressèrent si fort, qu'il se rendit enfin à leur empressement. Il reçut à Hao <sup>1</sup> le serment de fidélité & l'hommage de son armée, qui le proclama empereur sous le nom de Kouang-ou-ti, & il fit publier dans toutes les provinces son élévation à l'empire, en accordant une amnistie générale.

---

<sup>1</sup> A vingt ly au nord de Pé-hiang-hien de Tchinting-fou.

## KOANG OU-TI

@

p.277 A cette nouvelle, Teng-yu passa le Hoang-ho & entra dans le pays de Hia-yang <sup>1</sup>, en se tenant sur ses gardes. Il prévoyait que Lieou-hiuen ne manquerait pas d'envoyer à sa poursuite : effectivement Lieou-hiuen, enflé de la victoire qu'il avait remportée sur les *sourcils rouges*, fit partir Kong-ching-chi avec dix à douze mille hommes pour l'aller combattre. Teng-yu fut au-devant de lui, & sans lui donner le temps de ranger ses troupes en bataille, il le fit charger brusquement & le battit.

Les *sourcils rouges* jugeant l'occasion favorable de se venger de l'échec qu'ils avaient reçu, & de s'emparer de Tchang-ngan, qu'ils savaient presque sans garnison & sans commandant pour la défendre, se présentèrent hardiment devant cette capitale, qu'ils prirent sans beaucoup de résistance. Lieou-hiuen eut à peine le temps de se sauver à Kao-ling <sup>2</sup>. Tous ses officiers se rendirent à l'exception de Tsao-king, qui préféra de mourir dans les plus cruels tourments, plutôt que de manquer de fidélité à Lieou-hiuen.

Kouang-ou-ti envoya assurer Lieou-hiuen de ne rien craindre de sa part, & que pour lui donner des preuves de son amitié, il le créait prince de Hoai-yang. Il éleva en même temps à la dignité de prince du premier ordre Tcho-mao, dont la droiture, l'affabilité & la vertu sans affectation lui avaient mérité l'estime de tout le monde. Il était d'un caractère si doux & si <sup>p.278</sup> liant, que depuis sa tendre jeunesse jusqu'à l'âge avancé où il était alors parvenu, il n'avait jamais eu de querelle avec personne. Sous les empereurs Han-ngai-ti & Han-ping-ti, il avait été gouverneur de Mi <sup>3</sup>, dont il avait traité le peuple en père, en cherchant tous les moyens de lui procurer sa subsistance & de le soulager. Jamais il ne voulut

---

<sup>1</sup> A Tai-yang-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

<sup>2</sup> Kao-ling-hien de Si-ngan-fou.

<sup>3</sup> Tching-tcheou de Kai-fong-fou.



recevoir aucun présent, & il défendit à ses officiers de rien prendre du peuple. Un jour, un particulier lui dit qu'il avait fait un présent de viande & de riz au capitaine de quartier. Tcho-mao voulut savoir si l'officier ne l'avait pas reçu pour prix de quelque service qu'il devait lui rendre, ou pour quelque grâce qu'il lui demandait, & sur ce que ce particulier lui assura qu'il lui avait fait ce présent sans aucune vue d'intérêt, Tcho-mao lui répondit, qu'il était inutile qu'il lui en parlât.

— J'ai ouï dire, reprit cet homme, que lorsque les peuples ont pour maître un prince sage & éclairé, ils ne craignent pas les mandarins & les mandarins n'ont pas sujet de se plaindre du peuple. Comme je n'ai offert ce présent au capitaine de quartier que parce que je sens que je le crains, c'est ce qui m'a engagé à vous le dire.

— Si vous n'y prenez garde, répondit Tcho-mao, votre cœur se laisse aller au trouble. Le lien qui doit unir les hommes c'est l'amour. La justice & l'honnêteté doivent le former, il doit être soutenu par le respect & la vertu. Si une société fondée sur ces principes ne vous convient pas, il faut vous retirer dans un désert, parce que vous n'obtiendrez pas de l'autorité des mandarins le repos que vous devez chercher à vous procurer vous-même, en remplissant les devoirs de <sup>p.279</sup> cette société, & en contribuant autant qu'il sera en vous à n'en point troubler l'harmonie. Ce capitaine à qui vous avez fait un présent, était dans les commencements un bon officier ; il suffisait de lui donner dans les premiers jours de l'année, & dans les autres temps fixés par la coutume, des choses de peu de conséquence.

Le particulier lui répliqua, que si le principe & l'harmonie de la société dépendaient des hommes, & n'étaient pas le résultat des lois, il était inutile d'en publier un si grand nombre. Tcho-mao lui répondit en riant :

— Les lois établissent les usages, qu'on change ou qu'on réforme quand il y a des abus ; mais la vertu ne varie point & elle rend stable l'union des cœurs. Allez, quittez toute crainte & prenez la vertu pour guide, elle ne vous trompera jamais.

Tcho-mao en arrivant dans son gouvernement avait trouvé tout dans la plus grande confusion : cependant sans employer les châtiments il était venu à bout de rétablir l'ordre, en inspirant au peuple des sentiments de vertu & d'honneur, au point qu'on vit disparaître toutes querelles & tous procès, & qu'on laissait pendant plusieurs mois des choses de prix exposées au milieu des rues, sans que personne y touchât. Il était si aimé, qu'ayant été rappelé à la cour pour y occuper un emploi plus considérable, les habitants de Mi lui témoignèrent les regrets les plus vifs. Jeunes gens & vieillards, hommes & femmes, tous l'accompagnèrent à plus de vingt ly, en le pleurant comme un père tendre qu'ils perdaient. A peine fut-il installé dans sa nouvelle place, que Ouang-mang s'empara du trône : Tcho-mao demanda alors sa retraite & quitta la cour.

Kouang-ou-ti, sur la réputation qu'il s'était faite, avait conçu beaucoup d'estime pour lui ; aussitôt qu'il se vit sur le <sup>p.280</sup> trône, il s'informa s'il vivait encore. Tcho-mao était alors âgé de soixante-dix ans passés. L'empereur le nomma gouverneur de ses fils en le créant prince de Pao-té. Il lui en fit porter le diplôme par un des premiers officiers de sa cour, avec ordre de l'amener, & de lui faire rendre, partout où il passerait, les honneurs dûs au rang où il venait de l'élever.

L'empereur faisait alors le siège de Lo-yang où il voulait établir sa cour. Tchu-ouei, qui en était gouverneur, défendait la place avec beaucoup de bravoure. Il y avait déjà plusieurs mois que le siège durait sans que ce gouverneur parût disposé à se rendre. On conseilla à l'empereur de lui envoyer Tchou-pong qui avait servi sous lui, afin de l'engager à se soumettre ; cet officier n'avança pas beaucoup sa négociation auprès du gouverneur. Tchu-ouei avait toujours été opposé à

Lieou-sieou. Il avait conseillé à Lieou-hiuen de ne pas s'éloigner de la cour, afin de prévenir ce qui était effectivement arrivé, en laissant à Lieou-sieou les moyens de s'emparer du trône ; ces motifs & le ressentiment qu'il supposait que Lieou-sieou devait avoir contre lui, l'empêchaient de se mettre entre ses mains, dans la crainte qu'il ne le fît mourir ; prévenu de cette idée, il s'obstina à se défendre jusqu'à la dernière extrémité & à périr glorieusement en gardant la fidélité qu'il devait à Lieou-hiuen son maître. Ainsi ce gouverneur fit réponse à Tchinpoung, qu'on n'aurait la ville qu'avec sa vie.

Kouang-ou-ti renvoya Tchinpoung lui dire que l'empereur de la Chine oubliait les injures faites à Lieou-sieou, & l'assurer de sa part qu'en lui rendant la ville, il le confirmerait dans tous ses emplois. Sur cette assurance Tchou-ouei, après avoir donné ordre d'ouvrir les portes à l'empereur, vint se jeter aux pieds de ce prince, qui le reçut avec bonté : il le nomma pour <sup>p.281</sup> être un de ses lieutenants, avec le titre de prince de Fou-kéou ; ensuite de quoi il entra dans Lo-yang dont il prit possession, & fut loger dans le palais du *Midi*, en déclarant qu'il y établissait sa cour.

Lieou-hiuen refusa avec fierté la principauté que Lieou-sieou lui avait offerte : désespéré de le voir possesseur d'une couronne qu'il lui enlevait, il ne voulut pas se soumettre, & préféra de se donner aux *sourcils rouges*. Fan-tchong, leur chef, à qui Lieou-kong en fit la proposition de sa part, lui promit tout ce qu'il demandait. Cependant à peine eut-il Lieou-hiuen en son pouvoir, qu'il résolut de le faire mourir. Lieou-kong eut beau le conjurer de ne pas exécuter ce dessein cruel, Fan-tchong était décidé à le faire périr. Lieou-kong, au désespoir, tira son sabre & voulait se donner la mort, afin qu'on ne lui imputât point celle de Lieou-hiuen, qu'il avait décidé à se jeter dans le parti des *sourcils rouges*. Fan-tchong & quelques autres officiers lui saisirent le bras comme il allait se frapper, & lui promirent de respecter les jours de Lieou-hiuen, auquel ils donnèrent même dès ce moment le titre de

prince de Tchang-cha. Lieou-kong parut rassuré par ces promesses ; cependant ne se fiant pas trop à leur parole, il ne voulut plus quitter de vue Lieou-hiuen.

Comme les soldats de Fan-tchong n'étaient qu'un amas de vagabonds qu'il avait peine à contenir, ils pillaient tout ce qu'ils trouvaient & désolaient le pays par leur brigandage. Les peuples qui avaient moins souffert sous le gouvernement de Lieou-hiuen, conçurent le dessein de le tirer des mains de Fan-tchong. Tchang-niang, un de ses officiers qui en fut averti, envoya quelques-uns de ses bandits assommer à coups de bâton le malheureux Lieou-hiuen, sans que Lieou-kong pût le garantir p.<sup>282</sup> de cette mort funeste. Il parvint cependant à dérober pendant la nuit son corps qu'il cacha pour le soustraire aux insultes de ces brigands : il fut enterré à Pa-ling.

Oueï-ngao, officier de Lieou-hiuen, qui avait jusque-là suivi sa fortune, se sauva dans le pays de Tien-choui <sup>1</sup> ; il prit la qualité de lieutenant général des armées du roi de Han, & leva des troupes. Sa modestie & son affabilité attirèrent beaucoup de monde sous ses drapeaux. Chin-tou-kang, Tou-lin, Ma-yuen, Yang-kouang, Ouang-tçun, Tcheou-tçong, & une infinité d'autres officiers, qui avaient de la réputation, vinrent se donner à lui. Ma-yuen surtout était avantageusement connu dans tout l'empire. Né d'une famille fort pauvre, il fut obligé, dans sa jeunesse, d'aller cultiver la terre sur les frontières, & d'y élever des troupeaux. Ma-kouang son aîné, dans un voyage qu'il fit dans ces cantons, témoin de son activité, lui dit que quand on savait s'occuper à des travaux rudes & pénibles comme il le faisait, on ne pouvait manquer de s'avancer, & que c'était là le vrai moyen de parvenir.

Ma-yuen ne portait pas alors ses vues plus loin que le soin de faire valoir ses terres & de multiplier ses troupeaux. Il disait souvent à ses

---

<sup>1</sup> Tsin-tcheou de Long-tchang-fou du Chen-si.

amis que lorsqu'un homme sage savait se fixer, quelque pauvre qu'il fût, il devait être constant & ferme dans ses principes, & que la vieillesse ne devait ni l'abattre ni le rendre chagrin. Cependant il devint par la suite si riche, qu'il avait des troupes composés de plusieurs mille bêtes, & qu'il recueillait tous les ans plusieurs dizaines de mille mesures de grain.

Etonné lui-même de ses richesses, il s'écria un jour :

— Tant <sup>p.283</sup> de biens ne sont-ils pas inutiles à qui ne sait que les garder pour s'en rendre esclave ? Il en coûte plus d'embarras pour les conserver, qu'on n'a eu de peine à les amasser.

Cette réflexion le détermina à les distribuer à ses parents & à ses amis, en ne se réservant que le nécessaire pour vivre commodément. Cette action, qui devint publique, lui attira beaucoup d'estime & lui fit une grande réputation. Oueï-ngao qui connaissait son mérite, ayant dessein de lever des troupes, fut le trouver & l'engagea à prendre le parti des armes.

De son côté Téou-yong qui avait toujours été attaché à Lieou-hiuen apprenant sa mort, demanda à Léang-tong quel était le bon parti dans la circonstance présente, où plusieurs avaient encore les armes à la main & prétendaient à l'empire. Comme Léang-tong était avec cinq de ses amis, il leur proposa de défendre, sans se déclarer ouvertement, les cinq départements du Ho-si <sup>1</sup>, & de choisir un d'entre eux pour leur chef, en attendant l'issue des troubles qui agitaient encore l'empire. Téou-yong leur dit encore que le pays de Ho-si pouvant leur fournir dix mille hommes de bonne cavalerie, ils se verraient par là en état de soutenir le parti qu'ils pourraient prendre. Les autres, sans autre délibération, le choisirent sur-le-champ pour leur chef ; ils donnèrent le gouvernement de Tsiou-tsuen <sup>2</sup> à Tchou-tseng ; celui de Tun-hoang <sup>3</sup> à Sin-joug. Oueï-

---

<sup>1</sup> Sou-tcheou, Kan-tcheou, Leang-tcheou, Ho-tcheou & Cha-tcheou du Chen-si.

<sup>2</sup> Sou-tcheou.

<sup>3</sup> Cha-tcheou.

kiun eut celui de Kin-tching <sup>1</sup>, qu'il avait déjà possédé. Ssé-pao fut fait gouverneur de Tchang-yé <sup>2</sup>, & p.284 Leang-tong eut le département de Ou-hoeï <sup>3</sup>. Téou-yong n'avait point de résidence fixe ; il devait, comme chef, parcourir ce différents districts & pourvoir à tout ce qui serait nécessaire pour les maintenir en paix.

Le caractère doux & pacifique des peuples de ces contrées fit obtenir à leurs gouverneurs beaucoup de soumission de leur part. Téou-yong les traitait avec la plus grande douceur : il les exerçait souvent à monter à cheval & à tirer de la flèche afin de les mettre en état de se défendre s'ils étaient attaqués. Téou-yong devait les commander, & les autres gouverneurs l'aider en cas de besoin.

**26.** Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Les *sourcils rouges* après avoir dévasté les environs de Tchang-ngan & consommé toutes les provisions qu'ils y trouvèrent, furent contraints d'abandonner cette ville & d'aller chercher leur subsistance ailleurs. Le jour marqué pour leur départ, ils chargèrent sur des chariots tout l'or & l'argent avec les meubles précieux qu'ils avaient pillés, & firent main basse sur ceux dont ils avaient reçu quelque mécontentement. Après avoir mis le feu à plusieurs endroits de cette capitale & au palais des empereurs, ils sortirent pour se retirer du côté de Ngan-ting <sup>4</sup>, où ils espéraient trouver des vivres.

Teng-yu, qui attendait leur départ avec impatience, accourut pour éteindre l'incendie qu'ils avaient allumé, & sauver quelques restes de cette grande ville. Il visita les tombeaux des princes de la famille impériale & laissa des troupes pour les garder.

---

<sup>1</sup> Ho-tcheou.

<sup>2</sup> Kan-tcheou.

<sup>3</sup> Leang-tcheou.

<sup>4</sup> King-tcheou de Ping-léang-fou du Chen-si.

p.285 Les restes du parti de Lieou-hiuen, qui refusaient de reconnaître l'empereur, étaient encore à craindre. Les plus nombreux & ceux qui avaient de meilleurs officiers étaient les *Yen* & les *Ouan* <sup>1</sup>. L'empereur, ne voulant nommer personne de son chef pour aller les soumettre, tint un conseil de guerre, où il exposa l'importance & les dangers de cette expédition, & demanda quel était celui de ses généraux qui voulait s'en charger. Kia-fou, sans lui donner le temps d'achever, s'offrit d'aller réduire les *Yen*. L'empereur lui dit en souriant, qu'il ne doutait pas qu'un brave homme comme lui ne tînt sa parole & ne vînt à bout de soumettre ces rebelles. Effectivement Kia-fou, chargé de les combattre, les força à mettre bas les armes & à rentrer dans la soumission.

Ou-han, un des premiers capitaines de l'empire, fut encore plus heureux dans son expédition que Kia-fou : il vint à bout, sans tirer l'épée, de ramener les *Ouan* à l'obéissance. Il conduisit même à la cour la femme & les fils de Lieou-hiuen ; l'empereur créa ces enfants princes du second ordre.

Les armes de l'empereur avaient partout du succès. Kia-fou réduisit encore Tchao-ling <sup>2</sup> & Sin-fié <sup>3</sup>. Kou-yen, après un long siège, prit la ville de Soui-yang <sup>1</sup>, & chassa Lieou-yong de cette province. Cependant, les *sourcils rouges* étaient toujours redoutables, & la plus grande difficulté était de les vaincre.

Au sortir de Tchang-ngan, ces rebelles avaient pris la route de Ngan-ting. Oueï-ngao, craignant qu'ils ne vinsent insulter p.286 ses terres, envoya contre eux un corps de troupes choisies, qui les battit & les obligea de se retirer ailleurs. Ils revinrent à Tchang-ngan, où ils profanèrent les tombeaux des empereurs. Après avoir pillé les richesses qu'ils renfermaient, ils commirent des indignités affreuses sur les cadavres qu'ils y trouvèrent. Teng-yu ne put voir ces abominations sans

---

<sup>1</sup> Hien-tcheou de Cai-fong-fou.

<sup>2</sup> A vingt-cinq ly à l'est de Yen-tching-hien de Cai-fong-fou.

<sup>3</sup> Sié-hien de Ju-ning-fou du Ho-nan.

chercher à les en punir. Malgré leur supériorité, il tomba dessus ces brigands ; mais ils le reçurent en gens déterminés, & l'obligèrent de leur abandonner Tchang-ngan.

L'empereur, jugeant que Teng-yu n'était pas en état de tenir tête à Fan-tchong, le rappela & envoya Fong-y à sa place. Dans les instructions qu'il donna à ce général, il lui dit de ménager le pays qui était le théâtre de la guerre, parce qu'il avait déjà cruellement souffert sous Ouang-mang & sous Lieou-hiuen, & qu'il était encore désolé par le brigandage & les cruautés des *sourcils rouges*. Il lui recommanda de ne sévir que contre ceux qui persisteraient dans la rébellion, & d'épargner ceux qui se soumettraient, en s'assurant des chefs & envoyant les autres travailler à la terre. Il lui ordonna de veiller sur ses officiers & sur ses soldats, & de ne pas souffrir qu'on causât le moindre dommage aux peuples soumis ou qui demanderaient à se soumettre ; il ajouta à cet ordre celui d'épargner le sang dans les combats & dans la prise des villes, & de pardonner à quiconque mettrait bas les armes. Fong-y, rendu à l'armée dont il venait prendre le commandement, fit publier les instructions pleines de sagesse & de bonté que lui avait donné l'empereur : elles engagèrent un grand nombre de personnes à venir joindre ses drapeaux.

Après le départ de Fong-y, l'empereur envoya Heou-tchin, avec un fort détachement, camper à Sin-ngan, & Keng-kan <sup>p.287</sup> à Y-yang, afin d'empêcher les *sourcils rouges* de venir dans ces quartiers chercher des vivres dont ils manquaient. Leur armée était alors de plus de deux cent mille hommes ; Fong-y n'en avait pas cent mille : comme il avait beaucoup d'expérience, il se contenta de les harceler en évitant d'en venir à une action générale ; de sorte qu'il leur tua beaucoup de monde dans dix à douze escarmouches, & leur fit cinq mille prisonniers, qui prirent volontiers parti dans ses troupes.

---

<sup>1</sup> Koué-té-fou du Ho-nan.



Cette même année, l'empereur fit reconnaître impératrice Kouo-chi son épouse, & déclara prince héritier l'aîné des fils qu'elle lui avait donnés.

**27.** Au commencement de l'année suivante Fong-y, qui avait souvent tâté l'ennemi, quoiqu'inférieur en nombre, résolut cependant de lui livrer bataille ; il employa la ruse pour s'assurer la victoire, ne pouvant espérer de l'obtenir par la force. Il fit habiller beaucoup de ses soldats comme les *sourcils rouges*, & les mit en embuscade. Le lendemain, les ennemis détachèrent dix mille hommes pour venir insulter son camp. Fang-y sortit de ses lignes avec une partie de ses troupes pour les repousser : il les mena jusqu'au gros de leur armée, qui, étonnée de sa hardiesse, le chargea à son tour. Fong-y soutint leur choc en capitaine expérimenté, & en reculant insensiblement jusqu'à l'embuscade qu'il avait dressée : alors il fit ferme & recommença le combat avec plus de vigueur. Au plus chaud de l'action, les soldats de Fong-y sortirent en bon ordre de leur embuscade & se mêlèrent aux *sourcils rouges* : ceux-ci, les prenant pour de leurs gens, n'en eurent aucune défiance ; mais bientôt les soldats de Fong-y, tournant contre eux leurs armes, les mirent dans un si grand désordre, qu'il ne purent se rallier, & ne songèrent plus qu'à échapper, par la suite, au <sup>p.288</sup> carnage horrible qu'ils en firent. Fong-y donnant en même temps sur eux, la victoire fut complète. Le nombre des prisonniers & de ceux qui se rendirent montait à plus de quatre-vingt mille hommes. Cette bataille, la plus fameuse de toutes ces guerres, dura depuis le matin jusqu'au soleil couché. L'empereur envoya un des officiers de sa présence féliciter Fong-y & lui écrivit de sa propre main.

Les débris de l'armée ennemie avaient pris la route de Y-yang. L'empereur, avec un renfort, voulut aller joindre Keng-kan qu'il y avait envoyé avant la défaite des *sourcils rouges*. Ce secours devint inutile, puisque ces rebelles furent dispersés & détruits sans en venir aux mains.

Pour se mettre à couvert du nom odieux de rebelles & des peines qu'ils encouraient, les *sourcils rouges* avaient choisi depuis deux ans,

pour leur chef, Lieou-pen-té, de la famille des *Han*, frère de Lieou-kong, auquel ils avaient donné le nom d'empereur. En approchant de Y-yang, ils apprirent que Kouang-ou-ti les y attendait avec une armée considérable. Lieou-pen-té voyant que la sienne était diminuée de plus de moitié, & qu'il était hors d'état de résister, envoya Lieou-kong proposer à l'empereur les conditions auxquelles il consentait de se soumettre. L'empereur répondit à cet envoyé, qu'en leur faisant grâce de la vie, c'est tout ce qu'il pouvait accorder, & qu'il en donnait sa parole. Quelque peu favorable que fussent ces conditions, Lieou-pen-té les accepta, & vint avec trente ou quarante de ses officiers se mettre à la discrétion de l'empereur. Ce monarque les reçut avec bonté & envoya ordre à leurs troupes de mettre bas les armes & de camper à l'ouest de Y-yang, où il les fit garder par un détachement de son armée.

p.289 Ces *sourcils rouges* étaient encore au nombre de plus de cent mille. L'empereur les fit disperser dans plusieurs villes pour y être employés aux corvées, & entretenus aux dépens de l'État. Ko Leur général Fan-tchong fut distingué des autres. L'empereur lui donna des terres & une maison pour s'y retirer avec sa famille. Lieou-pen-té eut le titre de mandarin, mais purement honoraire.

Cette guerre terminée ne pacifia pas pour cela entièrement l'empire : il y avait encore des gens inquiets & remuants qui profitaient de ces temps fâcheux pour s'arroger une pleine liberté. Teng-fong, comblé des bienfaits de l'empereur, eut l'ingratitude de prendre les armes.

L'empereur marcha en personne contre lui : il le battit & le contraignit de se rendre. Ce prince, malgré sa révolte, ne pouvait le haïr. Il estimait sa bravoure, & comme il était fils naturel de Ou-han, il était disposé à lui pardonner ; mais Tchou-pong & Keng-kan lui représentèrent que cette impunité l'enhardirait à exciter de nouveaux troubles. L'empereur qui connaissait la légèreté de Teng-fong, ne put se dissimuler qu'ils avaient raison, & il lui fit trancher la tête.

Lorsque les *sourcils rouges* étaient dans le Koan-tchong ou province de la cour, il y avait une infinité d'autres petits partis qui avaient arboré l'indépendance & qui ravageaient aussi cette contrée. Yen-tchin, un des principaux de ces partisans, voyant les *sourcils rouges* détruits, imagina de réunir en un seul corps ces différents petits partis composés les uns de mille & les autres de dix à douze mille hommes, & de se rendre maître du pays de Koan-tchong. Il leur fit proposer d'unir leurs forces contre Fong-y & de le chasser de la province, parce qu'étant dispersés comme ils l'étaient, il n'y avait aucune sûreté pour <sup>p.290</sup> eux, & que ce général ne manquerait pas de les attaquer séparément pour les détruire les uns après les autres. Leur intérêt commun leur fit sentir la nécessité de cette réunion, & ils déférèrent le commandement à Yen-tchin.

Fong-y fut charmé de les voir rassemblés en un seul corps pour les exterminer tous à la fois. Comme il n'ignorait pas qu'ils n'étaient que des vagabonds sans discipline & peu aguerris, il les laissa approcher, & dès la première attaque il les fit pousser si vigoureusement, qu'ils jetèrent bas les armes & implorèrent la clémence de ce général. Yen-tchin, avec quelques-uns des siens, se sauva du côté de Nan-yang ; mais la défaite complète de ces rebelles fit tellement redouter Fong-y dans ces quartiers, que personne n'osa plus remuer & que le calme se rétablit dans cette province.

Le général Ou-han obligea le rebelle Sou-mao de s'enfermer dans la ville de Kouang-lo <sup>1</sup>. Tchéou-kien, qui tenait son parti, accourut à la tête de cent mille hommes pour le dégager. Ou-han décampa pour aller à sa rencontre & lui livrer bataille. Ce général tomba de cheval au commencement de l'action & se blessa à la cuisse. Tchéou-kien au lieu de tomber avec vigueur sur l'armée impériale, se contenta de profiter du désordre occasionné par la blessure de Ou-han pour se jeter dans la ville, où il entra sans beaucoup de difficulté.

---

<sup>1</sup> Il dépendait de Hien-tcheou-fou du Chan-tong.

La plupart des officiers de l'armée impériale voyant leur général blessé, étaient d'avis de se retirer ; ils lui en firent même la proposition ; mais Ou-han, indigné de les voir dans ces sentiments, bande lui-même sa plaie & sort de sa tente pour se montrer à ses soldats. Il leur parla avec tant <sup>p.291</sup> d'assurance, qu'il dissipa entièrement les craintes que sa blessure leur avait inspirées.

Tcheou-kien & Sou-mao réunis ensemble, se voyant supérieurs en forces à Ou-han & assurés de trouver la ville de Kouang-lo pour retraite en cas d'événement malheureux, résolurent de sortir de cette place & de tenter le sort d'une bataille. Ou-han s'était préparé à les recevoir : il rangea ses troupes de manière que dès le premier choc il tourna l'ennemi & lui coupa la communication avec la ville. Cette manœuvre des impériaux déconcerta tellement les rebelles, qu'ils ne se défendirent que faiblement ; ils furent battus & contraints de fuir du côté de Hou-ling <sup>1</sup>, en abandonnant la ville & leurs équipages.

Le trente de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Tant de troubles inquiétaient l'empereur : les pays occidentaux ne se soumettaient point. Comme ce prince en témoignait son chagrin à Lai-ché & l'embarras où il était de trouver quelque expédient pour réduire ces peuples, Lai-ché lui dit que Oueï-ngao, chef de ces rebelles, lui avait toujours paru zélé pour le rétablissement de la famille des *Han*, & que s'il ne s'était pas encore soumis, c'est qu'il ignorait sans doute ses succès. Il demanda à l'empereur d'aller de sa part apprendre à ce chef de parti les événements qui avaient rendu à leur dynastie le sceptre usurpé par Ouang-mang. La circonstance était favorable : Oueï-ngao songeait de son côté à envoyer assurer l'empereur de son obéissance. L'arrivée de Lai-ché lui fit plaisir : il fut encore plus satisfait de l'ordre plein de bonté qu'il lui apportait.

---

<sup>1</sup> Yu-tai-hien de Yeu-tcheou-fou du Chan-tong.

p.292 Oueï-ngao, que cette ouverture tirait de perplexité, fit voir à Ma-yuen l'ordre de l'empereur, & l'engagea à aller lui-même le porter à Kong-sun-chou. Ma-yuen & Kong-sun-chou, nés dans le même village, avaient toujours été liés d'amitié. Suivant l'usage entre amis, Kong-sun-chou aurait dû venir au devant de Ma-yuen, lui présenter la main, & lui témoigner la joie que lui causait son arrivée. Au lieu de cette cordialité, Kong-sun-chou fit mettre ses troupes sous les armes en haie sur le passage de son ami. L'ayant fait entrer dans sa tente, il reçut son compliment avec un air de supériorité qui était déplacé : ensuite de quoi il le fit conduire avec le même cérémonial dans le logement qu'il lui avait fait préparer.

**28.** Ma-yuen, choqué de cet accueil, partit le lendemain sans rien dire à Kong-sun-chou, & rendit compte à Oueï-ngao de la réception qu'il lui avait faite. Il se plaignit de l'orgueil & de la vanité qu'il avait fait paraître à son égard. Oueï-ngao, sans s'expliquer sur ce qu'il pensait de Kong-sun-chou, chargea Ma-yuen d'un placet pour l'empereur, qui contenait sa soumission, avec la lettre qu'il écrivait à Kong-sun-chou, & le fit partir pour Lo-yang. L'empereur lui donna sur-le-champ audience & affecta de le recevoir sans cérémonie.

— Vous paraissez, lui dit ce prince, en bien peu de temps devant deux empereurs ; peut-être en usé-je avec trop peu de façons la première fois que je vous vois ?

— Il n'y a que trop de gens, lui répondit Ma-yuen, qui s'érigent en maîtres. Kong-sun-chou, mon égal & que j'ai cru mon ami, m'a reçu avec une hauteur qui ne lui appartenait pas. Je ne le reconnais point pour mon maître : c'est ici que je viens le chercher & lui rendre hommage au nom de Oueï-ngao & au mien. On n'en doit qu'au digne successeur de Han-kao-ti, lui seul p.293 mérite d'être reconnu pour le légitime souverain de cet empire.

Après ce qui s'était passé entre Ma-yuen & Kong-sun-chou, ce dernier pensait bien qu'on ne le laisserait pas tranquille. Comme il avait cent mille hommes à ses ordres, il en détacha quelques dizaines de mille qu'il fit conduire par Li-yu & Tching-ou, deux de ses officiers, pour en faire la jonction avec les troupes de Liu-oueï & tâcher de s'emparer du pays de San-fou <sup>1</sup>.

Fong-y, qui avait l'œil à toutes leurs démarches, vint à leur rencontre & les mit en fuite. Kong-sun-chou ne pouvait manquer d'être battu, car Oueï-ngao s'avancait pour soutenir Fong-y en cas qu'il eût besoin de secours.

L'empereur, informé de cette action volontaire de Oueï-ngao lui écrivit de sa propre main pour le louer du zèle qu'il faisait paraître pour son service. Il lui attribuait l'honneur d'avoir sauvé, par sa vigilance & sa bravoure, le pays de San-fou de l'invasion de Kong-sun-chou, & il lui promettait de le récompenser un jour autant que ses belles actions le méritaient.

Dans le même temps que Oueï-ngao reçut cette lettre, Kong-sun-chou lui envoya par un courrier les sceaux & le titre de prince de Foungan. Pénétré de reconnaissance de l'honneur que l'empereur lui faisait, Oueï-ngao mit en pièces les sceaux & les provisions, & marchant à la tête de ses troupes, il obligea Kong-sun-chou de reculer plus au midi.

**29.** Ma-yuen de retour de la cour, rendit compte à Oueï-ngao de la commission dont il l'avait chargé. Il lui fit un portrait <sup>p.294</sup> fort avantageux de l'empereur & de ses grandes qualités. Il lui dit que pour l'esprit & la pénétration, aucun prince n'avait plus approché de l'empereur Han-kao-ti, & qu'il était fort dans la connaissance des *King* & la science du gouvernement, dont il parlait en homme qui possédait à fond la matière. Ma-yuen ajouta qu'il était fort difficile de le tromper ; qu'il aimait à être instruit de toutes les affaires des mandarins & de leurs

---

<sup>1</sup> Département de Si-ngan-fou du Chen-si.

devoirs ; que cependant il ne jugeait pas qu'il dût l'emporter pour le mérite sur Han-kao-ti, & comme il terminait son portrait en disant que toutes les actions de l'empereur régnant étaient réglées par la prudence, & qu'il n'était point porté au vin comme Han-kao-ti, Oueï-ngao l'interrompit avec une espèce de colère, pour lui dire que, d'après son propre témoignage, l'empereur actuel était encore un plus grand prince que le fondateur de sa dynastie.

La satisfaction de l'empereur de s'être attaché Oueï-ngao & Ma-yuen, deux personnages de réputation, fut troublée par la révolte de Long-meng. Ce seigneur, par sa douceur & sa politesse, s'était insinué fort avant dans ses bonnes grâces, & l'empereur n'en parlait jamais qu'en des termes fort avantageux, qui marquaient l'affection qu'il avait pour lui. Ce favori ayant témoigné l'envie qu'il avait de faire une campagne, l'empereur y consentit & l'envoya avec Kou-yen pour réduire le rebelle Tong-hien. Comme Long-meng était plus propre à être courtisan que général, Kou-yen fut chargé de la conduite de cette expédition, & tous les ordres lui furent en conséquence adressés, comme ayant le plus d'expérience, ce qui chagrina Long-meng. Ce favori regarda cette préférence comme une injure, & se persuada qu'on soupçonnait sa fidélité. Ces idées fâcheuses lui inspirèrent le dessein de se révolter. p.295 Le crédit qu'il avait à la cour, lui avait fait beaucoup de créatures, surtout parmi les officiers : il ne lui fut pas difficile de les mettre dans ses intérêts & de les engager à faire prendre les armes à leurs soldats, pour attaquer ceux qui étaient sous les ordres de Kou-yen. Long-meng le battit & se joignit à Tong-hien, contre lequel il avait été envoyé. Il prit le titre de prince de Tong-ping, que Tong-hien ne voulut pas lui disputer.

L'ingratitude de Long-meng indigna si fort l'empereur, qu'il voulut marcher en personne contre lui. Il le fit savoir à ses généraux par un ordre conçu en ces termes :

— J'avais toujours regardé Long-meng comme le sujet le plus affectionné à notre famille de Han. Quelle honte pour moi

d'avoir comblé de bienfaits un ingrat qui ne les mérite point !  
J'ai résolu de me venger de ce perfide. Vous tous, mettez vos troupes en état & rendez-vous à Soui-yang.

Long-meng & Tong-hien pour se mettre à couvert du ressentiment de l'empereur, concertèrent de se saisir de Pong-tching <sup>1</sup>. Long-meng se chargea de cette expédition : comme il avait d'excellentes troupes, il emporta cette place d'emblée & prit Sun-meng, gouverneur de Tchou, qu'il condamna à mourir, afin d'inspirer de la terreur aux autres & de faire redouter ses armes.

Lieou-ping, lieutenant de Sun-meng, voyant les bourreaux prêts à le frapper, se jeta entre eux & ce gouverneur pour le couvrir de son corps, & reçut sept blessures. Long-meng, touché de cette générosité, fit grâce à Sun-meng. Son lieutenant transporté de joie, se leva malgré ses blessures & voulut p.296 le faire lever, mais il avait perdu connaissance : sans s'effrayer de cet accident, il lui fit avaler du sang qui découlait de ses plaies, & par ce moyen il le fit revenir de son évanouissement.

Tong-hien & Lieou-yu informés que l'empereur marchait en personne contre Long-meng, lui envoyèrent un renfort conduit par Sou-mao Kiao-kiang ; mais ils ne servirent qu'à augmenter la gloire de l'empereur. Ce prince, dont la présence & l'exemple encourageaient les soldats, trouvant les rebelles assemblés du côté de Pong-tching, les battit si complètement que Kiao-kiang, avec ses troupes, mit bas les armes & se soumit. Sou-mao ne pouvant rejoindre Lieou-yu, alla se jeter entre les bras du rebelle Tchang-pou. Long-meng en fuyant porta l'épouvante parmi les troupes de Tong-hien, qui se révoltèrent contre leur général & lui coupèrent la tête, qu'elles portèrent à l'empereur en se remettant à sa discrétion. Après avoir dispersé & réduit ces rebelles, ce prince revint à la cour.

Tchang-pou était un des officiers de l'aventurier Ouang-lang, qui s'était arrogé le titre d'empereur. Depuis la chute de Ouang-lang, cet

---

<sup>1</sup> Pé-siu-tcheou du Kiang-nan.



officier avait toujours conservé un esprit de révolte, & s'était fait un parti assez considérable pour mériter l'attention de l'empereur. Il nomma Keng-kan pour aller le réduire.

De son côté Tchang-pou se prépara à se défendre. Il fit marcher en avant Feï-y, avec ordre de camper à Li-hia <sup>1</sup>, & lui avec le reste de son armée fut se poster à la montagne Tai-chan. Il divisa ses troupes en plusieurs piquets ; qui <sup>p.297</sup> pouvaient se rejoindre facilement & dans cette disposition il attendit de pied ferme qu'on vînt l'attaquer.

Keng-kan commença son expédition par emporter de force Tchu-ho <sup>2</sup>. Tchang-pou n'était pas encore rendu à son armée : la prise de Tchu-ho y répandit la terreur, & plusieurs de ses piquets prirent la fuite.

Le général de l'empereur fit courir le bruit qu'il en voulait à Kiu-ly, & qu'il se proposait d'en faire le siège. Feï-y, campé à Li-hia, détacha sur-le-champ son frère Feï-kan pour se jeter dans la place, & le suivit peu de temps après avec trente mille hommes pour le soutenir. Keng-kan, charmé d'avoir fait donner Feï-y dans le piège, fit bloquer Kiu-ly par trois mille hommes seulement, & se mettant à la tête de sa cavalerie, il marcha à grandes journées contre Feï-y qu'il surprit & battit. Il le tua & lui coupa la tête qu'il fit exposer auprès des murs de Kiu-ly. Les habitants effrayés coururent aux armes & chassèrent Feï-kan, qui trouva moyen de se sauver avec une partie de son monde, qu'il conduisit auprès de Tchang-pou. Les gens de Kiu-ly ouvrirent leurs portes à Keng-kan qui en prit possession, après quoi il s'avança vers la montagne Tai-chan, où était le gros de l'armée ennemie. Ce général en enleva plusieurs quartiers & dispersa les autres.

Tchang-pou, consterné de cette défaite, envoya Tchang-lan, son frère, avec vingt mille hommes se jeter dans Si-ngan <sup>3</sup>. Il recueillit environ dix mille hommes de ses troupes dispersées, dont il renforça la

---

<sup>1</sup> Li-tching-hien de Tsi-nan-fou du Chan-tong.

<sup>2</sup> Yun-tching-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

<sup>3</sup> Lin-tsé-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

garnison de Lin-tsé <sup>1</sup>, afin d'occuper p.298 Keng kan & de gagner du temps pour rétablir ses affaires.

Keng-kan fut se poster entre ces deux villes : là assemblant son conseil, il proposa d'attaquer l'une ou l'autre de ces deux places. La première, quoique petite, était bien fortifiée & défendue par une bonne garnison. Il fut décidé qu'on ferait le siège de la seconde, quoique plus considérable, parce qu'elle était moins en état de tenir que l'autre ; mais Keng-kan qui voulait encore tromper l'ennemi, fit courir le bruit qu'il allait attaquer Si-ngan.

Le jour fixé pour décamper, il donna l'ordre à minuit de prendre la route de Lin-tsé. Siun-léang qui ignorait ce qui s'était passé dans le conseil, alla, suivi de quelques officiers, représenter à ce général qu'il valait mieux faire le siège de Si-ngan que celui de Lin-tsé, parce que la garnison de cette première place étant nombreuse, elle ne manquerait pas de les inquiéter, au lieu qu'il n'y avait rien à craindre de celle de Lin-tsé. Keng-kan lui répondit qu'ayant répandu le bruit qu'il en voulait à Si-ngan, les ennemis n'auraient pas manqué de se préparer à une bonne défense, au lieu que tombant à l'improviste sur Lin-tsé, la prise de cette place paraissait assurée : qu'elle serait d'autant plus avantageuse qu'elle couperait aux ennemis la communication avec Si-ngan, & que cette dernière ville ne pourrait alors leur échapper. Les impériaux se portèrent donc vers Lin-tsé, qui se rendit dès la première insulte, & la garnison fut faite prisonnière de guerre.

Tchang-lan, qui était dans Si-ngan, fut si épouvanté de la prise subite de Lin-tsé, qu'il abandonna la place qu'il devait défendre, & fut avec la garnison de Si-ngan rejoindre, par un long détour, Tchang-pou son frère.

Quoique Keng-kan fût informé que Tchang-lan avait p.299 abandonné Si-ngan, il ne fit cependant aucun mouvement pour s'en emparer. Laisant une partie de ses troupes dans Lin-tsé, il fit camper l'autre hors

---

<sup>1</sup> Y-tou-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

des murs, dans l'intention d'y attendre Tchang-pou, ne doutant pas qu'il ne fît un dernier effort. En effet, ce chef des rebelles avait augmenté ses forces de tout ce qu'il avait pu rassembler de soldats. Il publiait que son armée était de deux cent mille hommes, à la tête desquels il vint camper à l'ouest de Lin-tsé, résolu d'en chasser Keng-kan à quelque prix que ce fût, & de reprendre les places qu'il lui avait enlevées.

Lorsque Keng-kan le vit assez près, il retira de la ville ses troupes, qu'il réunit à celles du dehors, & vint camper auprès de la rivière Tsé-chouï. Tchang-pou s'avança pour l'attaquer dans ses retranchements ; mais afin de lui prouver qu'il ne le craignait pas, quoiqu'inférieur en nombre, Keng-kan sortit de ses lignes avec une partie de ses troupes, l'autre en embuscade dans son camp. Ce général voulait par là paraître encore plus faible aux yeux de l'ennemi ; cependant il se présenta en ordre de bataille, faisant bonne contenance.

Tchang-pou regardant ce corps de bataille comme une poignée de monde en comparaison de son armée, ne douta point de la victoire. Il fit charger le premier. Les impériaux soutinrent le choc avec une intrépidité sans égale ; cependant ils se virent sur le point de se voir arracher la victoire & d'être accablés par le nombre ; mais Keng-kan reculant insensiblement, attira l'ennemi entre ses troupes & son camp, d'où ceux qu'il y avait postés en embuscade sortant tout à coup en bon ordre, épouvantèrent si fort les rebelles, que tout prit la fuite. Pour réparer cet échec, Tchang-pou fit avancer des troupes fraîches qui rengagèrent l'action avec plus de <sup>p.300</sup> vivacité qu'elle n'avait commencé ; mais les impériaux parurent reprendre de nouvelles forces, & reçurent l'ennemi avec tant de bravoure, qu'ils auraient décidé la victoire sans la nuit qui les en empêcha.

L'empereur vint lui-même à grandes journées au secours de Keng-kan. Il lui amenait tout ce qu'il avait de troupes à Lo-yang & aux environs. Cette nouvelle causa beaucoup de joie à l'armée de Keng-kan,

surtout quand on sut que l'empereur était déjà arrivé à Lou <sup>1</sup>. Tchîn-kiun conseilla à Keng-kan d'attendre & de se retrancher dans son camp ; mais ce général lui répondit que le devoir d'un fils & d'un sujet, lorsque son prince ou son père arrivaient, était de préparer le meilleur vin & de tuer le veau gras pour le recevoir, & d'aller au-devant d'eux :

— Ainsi, ajouta-t-il, puisque l'empereur est si près de nous, il faut que dès demain nous donnions bataille, afin de nous mieux disposer à aller au devant de lui, & de paraître en sa présence comme de braves & de fidèles sujets.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Keng-kan rangea son armée en bataille & fit charger l'ennemi. L'action dura tout le jour, sans que la victoire parût se déclarer pour aucun des deux partis. Comme les ennemis avaient perdu beaucoup plus de monde que lui, Keng-kan jugea que leur chef ne voudrait pas hasarder une troisième bataille, surtout étant instruit que l'empereur approchait avec du renfort ; il ne douta pas qu'il ne prît le parti de la retraite, & il envoya en conséquence sa cavalerie en embuscade sur le chemin par où Tchang-pou devait passer. Effectivement, sur le minuit ce chef des rebelles fit défiler son armée & arriva à la pointe du jour auprès de <sup>p.301</sup> l'embuscade : alors la cavalerie impériale tombant sur lui à l'improviste, elle porta le désordre dans son armée, dont elle fit une horrible boucherie, & poursuivant les fuyards l'épée dans les reins jusqu'à la rivière Kiu-mei-chouï <sup>2</sup>, il y en eut une si grande quantité de tués & de noyés, que les corps morts, entassés les uns sur les autres, arrêtaient le cours de l'eau. Cependant Tchang-pou & ses trois frères trouvèrent moyen d'échapper, & se sauvèrent chacun de leur côté où ils espérèrent trouver un asile.

Deux jours après cette déroute générale des rebelles, l'empereur arriva, & voulut voir ses troupes victorieuses rangées en bataille : il parcourut tous les rangs, &, loua chacun sur la bravoure qu'il avait

---

<sup>1</sup> Kio-feou-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

<sup>2</sup> A cent dix ly au sud de Lin-kin-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

montrée. Il leur abandonna les dépouilles des ennemis, & leur fit distribuer une somme considérable en argent. Après cette revue, l'empereur se rendit au palais qu'on lui avait préparé dans Lin-tsé, & fut suivi par tous les officiers qu'il admit en sa présence. Il leur parla avec bonté, & leur demanda le nom de leur famille & leur âge : ensuite de quoi s'adressant à Keng-kan, il lui dit qu'avec d'aussi braves gens, il n'y avait point d'ennemis qu'il ne pût venir à bout de vaincre. Il ajouta qu'on louait beaucoup Han-sin, général de Han-kao-ti, de la fameuse victoire de Li-hia, qui décida de l'empire entre ce prince & Pa-ouang, mais que celle qu'on venait de remporter était au moins aussi glorieuse, & qu'à son égard il la mettait beaucoup au-dessus de celle de Han-sin.

Tchang-pou avait pris la route de Ki <sup>1</sup>, où il avait établi sa résidence : il rencontra dans son chemin Sou-mao qui lui <sup>p.302</sup> amenait un secours de dix à douze mille hommes. Sou-mao le blâma beaucoup d'en être venu aux mains avec Keng-kan sans attendre qu'il l'eût joint. Dès le soir même de cette rencontre, un officier de l'empereur déguisé trouva moyen de s'introduire dans leur camp & de leur parler séparément : il leur persuada, chacun en particulier de se défaire l'un de l'autre, avec promesse d'être élevés à la dignité de prince. Cet officier s'étant acquitté de sa commission disparut. Tchang-pou pour se tirer d'embarras & dans la crainte que Sou-mao ne le prévînt, piqué d'ailleurs des reproches qu'il lui avait faits, lui coupa dans la nuit même la tête, & vint en diligence l'apporter à Keng-kan, en se remettant à la discrétion de l'empereur. On lui tint parole ; il fut créé prince de Ngan-kieou : on pardonna à ses frères, qui vinrent se jeter aux pieds de l'empereur, & de cette manière tout fut pacifié dans ces cantons ; après quoi l'empereur reprit le chemin de la cour.

A son arrivée à Lo-yang, ce prince reçut contre Fong-y un mémoire qui lui fut présenté par un député de la ville de Tching-tou : on accusait Fong-y de se rendre trop puissant dans le pays de Koan-tchong, &

---

<sup>1</sup> Cheou-kouang-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

d'avoir inspiré au peuple une si grande confiance en lui, qu'il obéissait aveuglément à ses ordres ; & que même le peuple lui donnait le nom de prince de Hien-yang, dont il paraissait flatté. L'empereur qui ne doutait pas de l'innocence & de la fidélité de Fong-y, lui envoya ce mémoire, afin qu'il se mît en garde contre les intrigues de ses ennemis. Ce général, saisi de crainte à la lecture du mémoire, prit sur-le-champ le pinceau & fit une réponse pleine de sentiments de fidélité & de soumission, en demandant avec instance son rappel. L'empereur lui écrivit de sa main par le même courrier :

« Fong-y, vous remplissez à mon égard les <sup>p.303</sup> devoirs d'un fidèle sujet envers son prince, & c'est ce que les lois du gouvernement vous prescrivent ; mais suivant notre inclination mutuelle, nous sommes vous & moi comme le père & le fils ; avons-nous sujet de nous défier l'un de l'autre ? Votre maître est votre ami ; que la crainte soit bannie de votre cœur.

On ne devait pas compter sur Oueï-ngao comme sur Fong-y. Sous un extérieur de soumission, Oueï-ngao conservait toujours un esprit de révolte d'autant plus dangereux qu'il était plus caché ; mais afin d'écartier tout soupçon, il avait envoyé à Lo-yang Oueï-siun son fils aîné, avec sa femme & ses autres enfants pour y demeurer comme en otage. Il permit encore à Ma-yuen d'y mener toute sa famille, & il le chargea de veiller sur la conduite de Oueï-siun.

Oueï-ngao n'était rien moins que ce qu'il cherchait à paraître. Il répétait souvent que Ouen-ouang & Ou-ouang, de petits princes qu'ils étaient d'abord, avaient été élevés à l'empire, & qu'il pouvait bien se comparer à eux pour l'esprit, la sagesse & la bravoure ; que d'ailleurs ce n'était que des hommes comme lui, & que s'il avait de l'ambition, il pourrait aussi bien qu'eux parvenir à la première place de l'empire. Ouang-yuen, un de ses officiers, l'entendant parler de la sorte, sentit qu'il portait ses vues plus loin qu'il ne le disait. Il lui fit voir la possibilité de s'emparer de l'empire, ou au moins de se faire roi, en profitant des

avantages du pays de Tien-tchoui <sup>1</sup> sa patrie, naturellement fortifié par sa situation, un des plus riches de l'empire, dont le peuple était brave, & qu'il suffirait de faire bien garder le passage de Han-kou-koan.

p.304 Oueï-ngao, sans réfléchir aux conséquences ni aux inconvénients du conseil de Ouang-yuen, saisit avidement son projet ; mais Chin-tou-kang qui avait plus de prudence, chercha à le dissuader de faire cette démarche, & lui dit :

— Le Tien aime les sujets fidèles & rejette les rebelles : l'empire a un maître ; vous l'avez reconnu, & vous l'avez assuré de votre obéissance ; vous lui avez donné votre fils votre héritier comme en otage, & toute votre famille est entre ses mains ; se soustraire de sa dépendance, c'est se faire donner le nom odieux de rebelle ; c'est passer pour un homme qui sacrifie à son ambition tout ce qu'il a de plus cher, ses enfants, une épouse. Et si le succès ne couronne pas cette démarche inconsidérée, vous vous précipitez dans une abîme de malheurs, vous perdez tous les avantages que vous donne votre rang & votre fortune ; tandis que vous pouvez jouir en paix des honneurs où vous êtes élevé & des biens que vous possédez.

La sagesse de ce conseil ne fit aucune impression sur Oueï-ngao : il n'écoula que son ambition, & se rendit maître du pays de Ouen-chouï. Comme sa conduite, pleine en apparence de droiture & de fidélité, avait attiré à son service une infinité d'honnêtes gens, dès qu'ils virent qu'il avait levé le masque & qu'il cherchait à se rendre indépendant, ils l'abandonnèrent tous & se retirèrent chacun chez eux. Cette défection le déconcerta. Cependant comme il avait toujours vécu en bon intelligence avec Téou-yong & ses compagnons, qui s'étaient emparés du pays de Ho-si, il crut qu'ils entreraient volontiers dans son parti.

---

<sup>1</sup> Tsing-tcheou de Kong-tchang-fou du Chen-si.

Téou-yong & les cinq officiers qui tenaient pour lui, étant fort éloignés de Lo-yang, avaient été les derniers à apprendre <sup>p.305</sup> la révolution qui s'était faite en faveur des *Han*. Un bruit confus que Lieou-sieou avait été reconnu empereur, était bien parvenu jusqu'à eux, & ils avaient intention de se soumettre à ce prince ; mais la difficulté était de se rendre à la cour.

Oueï-ngao les sachant dans cette disposition, afin de les empêcher de reconnaître Lieou-sieou, leur envoya des sceaux par Tchang-siuen, & chargea cet officier de leur dire de sa part, que quand on avait choisi pour chef Lieou-hiuen, on devait s'attendre à voir finir les troubles de l'empire ; que cependant aujourd'hui que ce prince était tombé, il était visible que le Tien ne voulait pas que la famille des *Han* remontât sur le trône : ainsi, que le meilleur parti qui leur restait à prendre était de se rendre maître chacun du pays où ils se trouvaient, afin de le protéger & d'y conserver la paix, jusqu'à ce qu'ils eussent un souverain déterminé, auquel ils fussent dans le cas d'obéir.

Téou-yong & ses compagnons venaient d'être mieux informés de l'état présent des affaires ; ils avaient appris plus positivement que Lieou-sieou était légitimement sur le trône. Ainsi ils répondirent froidement à l'envoyé de Oueï-ngao qu'ils examineraient ses propositions & dans le conseil qu'ils tinrent, il fut arrêté qu'ils se soumettraient à Lieou-sieou, comme le digne héritier des États & des vertus de Han-kaoti. Ils dirent que puisqu'il remplissait le vœu général de l'empire, qui était de voir la famille des *Han* rétablie, & que d'ailleurs la sagesse de son gouvernement & la réputation de ses armes étaient tout ce que les gens vertueux devaient désirer d'un souverain, & qu'ils le trouvaient en lui, il n'y avait pas d'autre moyen de rendre la paix à l'empire. Ils cachèrent cependant la résolution qu'ils venaient de prendre & <sup>p.306</sup> renvoyèrent Tchang-siuen avec des paroles qui ne les engageaient à rien ; mais aussitôt après son départ, ils dépêchèrent Lieou-kiun vers l'empereur pour l'assurer de leur soumission.



De son côté l'empereur avait fait partir un de ses officiers pour le pays de Ho-si, afin d'engager Téou-yong & ses compagnons à le reconnaître. Les deux envoyés se rencontrèrent, & comme ils se connaissaient, ils se firent part mutuellement de leur mission. L'envoyé de l'empereur jugeant qu'il était inutile qu'il continuât son chemin, revint à Lo-yang avec celui de Téou-yong.

L'empereur accueillit & caressa Lieou-kiun. Il le renvoya avec des lettres qui établissaient Téou-yong & ses compagnons gouverneurs de Leang-tcheou & de Ho-si, sans rien changer aux coutumes qu'ils y avaient introduites. Téou-yong fut pénétré de la sagesse & de la bonté avec lesquelles les dépêches de l'empereur étaient écrites. Il les rendit publiques, & elles firent tant d'impression sur l'esprit de ces peuples, qu'en bénissant leur maître, ils lui restèrent constamment soumis sous la conduite du brave Téou-yong.

Quelque temps après, & sur la fin de cette année, cinquième du règne de Kouang-ou-ti, l'occasion de récompenser la fidélité de ce gouverneur se présenta. Depuis l'usurpation de Ouang-mang, les royaumes du *Si-yu* n'avaient presque plus de communication avec l'empire : les *Hiong-nou* se les étaient rendus tributaires ; le seul roi de Sou-kiu était demeuré fidèle au gouvernement chinois. Kang, son fils aîné qui lui succéda, docile aux instructions & aux dernières volontés de son père, loin de chercher à se soustraire à cette domination, engagea quelques royaumes voisins à s'unir avec lui contre les *Hiong-nou* ; de sorte que ces Tartares n'osèrent rien entreprendre contre eux, & <sup>p.307</sup> que le nouveau roi de Sou-kiu & ses voisins demeurèrent attachés aux Chinois.

Kang hérita du trône de son père dans le même temps que Oueï-ngao envoyait Tchang-siuen à Téou-yong. Ce nouveau roi de Sou-kiu, à son avènement, fit partir un de ses officiers pour aller sur les frontières s'informer de l'état des affaires. Téou-yong en donna avis à la cour, & l'empereur, pour lui témoigner sa confiance & son estime, le chargea de confirmer le roi Kang dans sa succession au trône de Sou-kiu ; il donna

encore à Téou-yong plein pouvoir de gouverner ces royaumes tributaires selon sa sagesse & sa prudence, approuvant dès à présent tout ce qu'il ferait, sans avoir besoin de nouveaux ordres, & lui remettant toute son autorité pour se faire obéir & respecter.

**30.** Quoique Oueï-ngao dès l'année précédente eût conçu son plan d'indépendance, il n'avait point encore levé l'étendard, & ne s'en était ouvert qu'à très peu de personnes. Ses démarches le rendaient suspect mais il n'en avait pas encore assez fait pour être puni comme rebelle.

A cette époque, Kong-sun-chou tenta de se rendre maître du pays de King-tcheou & de Chou. Il avait fait prendre les devants à Tien-jong avec un corps de troupes considérable, & il le suivit de près avec le gros de l'armée. L'empereur envoya ordre à Oueï-ngao de couvrir le pays de Chou. Cette commission l'embarrassa : ses mesures n'étaient pas encore assez bien prises pour lever le masque & refuser d'obéir. Après avoir consulté ses amis, il fit réponse à l'empereur qu'il exécuterait ses ordres & qu'il agirait selon les nouvelles qu'il recevrait de ces contrées ; mais qu'il ne fallait pas se presser, d'autant plus qu'il avait soin de veiller sur les démarches de <sup>p.308</sup> Kong-sun-chou, & qu'il se mettrait en campagne aussitôt qu'il le jugerait nécessaire.

L'empereur, mécontent de cette réponse, sentit qu'elle cachait quelque défaite. Il chargea Lai-ché, autrefois l'ami & le compagnon de Oueï-ngao, d'aller le faire expliquer. Lai-ché, accoutumé à lui parler avec franchise, ne pût lui dissimuler les soupçons qu'il avait de sa fidélité, & lui fit voir les suites funestes que pouvaient avoir pour lui & pour sa famille les vues ambitieuses qui le dominaient. Il lui donna à entendre que l'empereur n'était point dupe de ses subterfuges, & que s'il le ménageait encore, c'était par un reste d'estime pour ses bonnes qualités, connaissant parfaitement les projets dangereux qu'il avait formés. Enfin Lai-ché lui parla avec tant de véhémence, & porta un œil si pénétrant dans les replis de son cœur, que Oueï-ngao ne pouvant dissimuler la vérité de ses reproches, conçut le dessein de le tuer ; il

l'aurait fait sans Ouang-tsun, qui vint à bout par ses instances de l'en détourner : il le laissa partir. Cet envoyé, en rendant compte de sa commission, peignit Oueï-ngao comme un homme sur lequel il ne fallait plus compter.

Le trente de la neuvième lune, en automne, il y eut une éclipse de soleil.

Ma-yuen, qui avait eu d'étroites liaisons avec Oueï-ngao, apprenant les dispositions pernicieuses où il était, lui écrivit avec la chaleur de l'amitié, pour l'engager à rentrer en lui-même. Le zèle de Ma-yuen lui déplut, & le décida enfin à prendre les armes.

Indigné contre lui, Ma-yuen sollicita pour lui-même le commandement des troupes qu'on enverrait contre ce rebelle, en promettant de l'amener mort ou vif. Cependant <sup>p.309</sup> l'empereur, sans beaucoup compter sur cette promesse, lui donna des troupes capables de le soutenir en cas d'événement, & Ma-yuen se mit en marche avec l'armée soumise à ses ordres. Il vint à bout de faire parvenir des lettres aux officiers de Oueï-ngao, qu'il connaissait pour la plupart, & qui vinrent le joindre comme il était encore à deux journées du camp de Oueï-ngao.

Encouragé par ce premier succès, Ma-yuen fit avancer ses troupes dans le dessein de livrer bataille. Oueï-ngao, affaibli par la désertion de ses officiers, n'osa se risquer à en venir aux mains : la frayeur le saisit, & pour ne pas tout perdre, il fut avec ceux de ses gens qui lui étaient dévoués se donner à Kong-sun-chou.

**31.** Le trente de la troisième lune, de l'an 31, il y eut une éclipse de soleil. A cette occasion, l'empereur ordonna aux grands d'examiner s'il y avait des abus dans le gouvernement, afin de les réformer. Il voulut qu'on les lui exposât avec une entière liberté, & qu'on lui remît à lui-même, tout cachetés, les placets qu'on lui adresserait à ce sujet. Ce prince leur défendit expressément de se servir à l'avenir du mot de *ching* ou *saint*, qu'on employait en parlant de sa personne ou de ses ordres.

**32.** Au commencement de la huitième année de son règne, l'empereur envoya Laï-ché avec deux mille travailleurs ouvrir un chemin dans les montagnes, pour aller attaquer Oueï-ngao qui s'était retiré dans son pays & en faisait garder tous les passages. Il avait chargé Ouang-yuen de défendre Long-ti <sup>1</sup>, Hing-siun gardait Pou-siu-keou, & Ouang-mong Ki-teou-tao <sup>2</sup> ; Nieou-han était posté à Oua-ting <sup>3</sup>, & Oueï-ngao, avec le p.310 gros de l'armée, se tenait prêt à se porter du côté où l'on viendrait l'attaquer. Le reste du pays était bordé de montagnes inaccessibles et impraticables à une armée.

Laï-ché qui connaissait parfaitement le local, se fraya dans ces montagnes un chemin, & vint avec ses deux mille hommes fondre sur Hing-siun. Il força ensuite Pou-siu-keou, & de là, marchant à Lio-yang, il s'empara de cette ville, dont il fit mourir le gouverneur. Laï-ché dépêcha un courrier à l'empereur pour lui demander du renfort, parce qu'il s'attendait à être bientôt assiégé dans Lio-yang par Oueï-ngao, qui ne manquerait pas de tenter l'impossible pour reprendre une place qui lui était d'une si grande importance.

Oueï-ngao consterné de la prise de Lio-yang & de la mort de Kiu-leang, gouverneur de cette ville, sur la bravoure duquel il faisait beaucoup de fond, en donna aussitôt avis à Kong-sun-chou, & vint avec quelques dizaines de mille hommes en faire le siège & tâcher de la reprendre.

Kong-sun-chou détacha sur-le-champ Tien-kan avec un corps considérable de troupes, pour presser le siège avant que la place pût être secourue. A l'arrivée de ce renfort, Oueï-ngao envoya dix mille hommes couper du bois pour faire des batardeaux de détourner le cours de la rivière ; il la fit entrer dans la ville qu'il inonda, afin d'obliger les assiégés de se rendre plus tôt.

---

<sup>1</sup> A soixante ly au nord-ouest de Fong-tsiang-fou du Chen-si.

<sup>2</sup> A douze ly à l'ouest de Ping-léang-fou.

<sup>3</sup> A cent quatre-vingts ly au nord-ouest de Hoa-ting-hien de Ping-léang-fou.

Malgré cette incommodité, Lai-ché & toute la garnison ne perdirent point courage : ils se défendirent, pendant plusieurs mois que dura le siège, avec beaucoup de bravoure, résolus de périr plutôt que de céder. Les flèches leur ayant manqué ils prirent, pour s'en faire de nouvelles, le bois & le fer des maisons, qu'ils démolirent.

p.311 L'empereur, sur la nouvelle du coup de main hardi qu'avait fait Lai-ché, voulut aller en personne continuer cette guerre. Cependant Kou-yen lui représenta qu'il n'était pas de la prudence de quitter sitôt sa capitale, parce que, nonobstant le rétablissement de la paix dans les provinces orientales, on pourrait profiter de son absence pour y former des partis ; mais comme ce prince persista dans sa résolution, Kou-yen le jour de son départ arrêta son char, & coupa à coups de sabre les rênes de ses chevaux. L'empereur, loin de s'en fâcher, le loua publiquement de son zèle, & n'en partit pas moins comme il l'avait déterminé.

Téou-yong informé que l'empereur commandait lui-même son armée, lui amena quelque dizaines de mille hommes, & cette jonction la rendant plus nombreuse, l'empereur la divisa en plusieurs corps, auxquels il fit prendre différents chemins pour entrer dans les cantons qui tenaient le parti de Oueï-ngao.

Cette armée formidable sema la terreur partout. Dix des principaux officiers de Oueï-ngao vinrent se donner à l'empereur ; seize villes se soumirent ; plus de cent mille hommes mirent bas les armes, & par cette défection générale, Oueï-ngao se croyant perdu, s'enfuit avec sa femme & ses enfants à Si-tching <sup>1</sup>, où il se joignit à Yang-kouang.

Lai-ché, dégagé par cet abandon du siège, vint au devant de l'empereur à quelques dizaines de ly de Lio-yang. Ce prince lui fit l'accueil que méritait la belle défense qu'il venait de faire. Ayant ordonné

---

<sup>1</sup> A quatre-vingt ly à l'ouest de Kong-tchang-fou du Chen-si.

un festin, où tous les généraux furent invités, il fit mettre Lai-ché à la première place, & donna plus de mille pièces de soie à sa femme.

p.312 Dès le lendemain l'armée décampa pour se porter du côté de Chang-koueï <sup>1</sup>. L'empereur envoya cependant proposer à Oueï-ngao une amnistie ; mais ce rebelle opiniâtre ne voulut point quitter les armes : l'empereur indigné de son refus, fit mourir son fils Oueï-siun, & fit partir Ou-han & Tchîn-peng pour aller faire le siège de Si-tching, en laissant Keng-kan & Kou-yen devant Chang-koueï qu'il venait d'investir.

Lorsqu'il achevait de faire ces dispositions, un courrier extraordinaire vint l'avertir que les mécontents s'attroupaient dans le pays de Yng-tchuen & de Ho-tong, & qu'à la cour même des esprits remuants cherchaient à exciter du trouble. L'empereur se ressouvint alors du conseil de Kou-yen & se repentit de ne l'avoir pas suivi. Il partit sur-le-champ pour retourner à la cour, donnant ordre à ses généraux de venir l'y rejoindre aussitôt après la réduction des deux places qu'ils assiégeaient.

A son arrivée à Lo-yang, l'empereur fit des reproches aux grands qu'il avait chargés de veiller au gouvernement pendant son absence. Kéou-siun lui répondit que le mal n'était pas dangereux, & qu'il se faisait fort de dissiper promptement ces émeutes, si on lui permettait d'aller contre les rebelles. L'empereur le chargea de cette commission ; mais ne se fiant pas beaucoup à sa capacité, il marcha peu de jours après sur ses traces. Effectivement, les rebelles méprisèrent Kéou-siun ; mais l'approche de l'empereur les intimida si fort, qu'ils posèrent les armes & vinrent implorer sa clémence. Ainsi ce prince, par sa seule présence, rétablit le calme & répara tout le désordre que son absence avait causé.

Cependant Oueï-ngao assiégé dans Si-tching, s'y défendait p.313 avec opiniâtreté dans l'espérance d'être secouru par Kong-sun-chou. L'empereur craignant que cette longue résistance ne fît manquer de

---

<sup>1</sup> Tsin-tcheou de Kong-tchang-fou.

vivres à ses troupes, auxquelles il était presque impossible d'en faire passer, avait envoyé ordre à Ou-han de lever le siège & de revenir.

Ou-han, qui n'en voulait pas avoir le démenti, obstiné à prendre Oueï-ngao mort ou vif, n'obéit point à cet ordre, & redoubla ses attaques. Cependant ses vivres diminuaient chaque jour, sans apparence de recevoir de nouveaux rafraîchissements. Oueï-ngao tenait avec une fermeté incroyable : les soldats de Ou-han murmuraient & la désertion était grande dans son camp.

Tandis qu'il était dans cette perplexité, il parut sur une montagne voisine un cordon de troupes rangées sur une seule ligne qui s'étendait fort loin. Elles présentaient un front semblable à celui d'une armée entière. C'était un secours à la vérité peu considérable que Ouang-yuen & quelques officiers de Oueï-ngao avaient ramassé & qu'ils venaient tenter de jeter dans la place, mais ils avaient eu soin de faire courir le bruit que c'était partie d'une armée de cent mille hommes que Kong-sun-chou envoyait ; de sorte que les soldats de Ou-han murmurèrent encore plus haut, & dans leur mécontentement ils grossissaient le nombre des ennemis. A ces murmures succéda la frayeur, qui mit tout le camp des impériaux en mouvement : Ouang-yuen apercevant ce désordre, se prépara à tomber sur eux dès que la nuit serait venue : alors descendant sans bruit de la colline, il força un de leurs quartiers sans y trouver beaucoup de résistance, & entra dans la ville. Ou-han se vit contraint de lever le siège, & de mettre le feu à ses équipages les plus embarrassants, pour empêcher les ennemis d'en profiter. **33.** p.314

Keng-kan se vit également obligé d'abandonner Chang-koueï. Ainsi Ngan-ting, Long-si, Si-tching & tout le pays d'alentour revinrent sous la domination de Oueï-ngao. Ce rebelle ne jouit pas longtemps de ces avantages ; les fatigues excessives qu'il avait essuyées au siège de Si-tching, & l'inquiétude continuelle où il était de tomber entre les mains de l'empereur altérèrent si fort sa santé, qu'il mourut l'année suivante. Son fils Oueï-chun hérita de ses biens & de sa révolte. Il prit la qualité de

prince, & après le deuil de son père, il se mit à la tête de ses troupes, & s'empara du pays de Ki <sup>1</sup>, où il reçut un renfort considérable de Kong-sun-chou.

L'empereur envoya contre lui Laï-ché, auquel il donna Ma-yuen pour lieutenant. Ces deux généraux furent camper auprès de Tchang-ngan. Laï-ché fit alors la visite des magasins, qu'il trouva mal approvisionnés, & il écrivit à l'empereur d'y pourvoir, ne voulant pas s'engager plus avant sans être sûr de ne pas manquer de vivres. Comme il disait encore dans ses dépêches que la misère était l'unique cause de la révolte des peuples, & qu'en leur donnant leur subsistance il ne doutait pas qu'on ne les vît rentrer dans l'obéissance sans y employer la force, l'empereur lui fit passer soixante mille grandes mesures de grains pour les distribuer.

**34.** Au commencement de l'année suivante mourut le brave Fong-y, fidèle à son maître & digne des regrets de tout l'empire. Il avait servi avec honneur, & il jouissait de la réputation d'un des plus honnêtes hommes de son temps. L'empereur reçut la nouvelle de sa mort à Tchang-ngan, où il était venu pour être plus à portée de pourvoir aux besoins <sup>p.315</sup> de l'expédition contre Oueï-chan. Ce prince fut sensible à la perte de Fong-y, & il en porta le deuil pendant plusieurs jours.

Tout étant disposé pour la guerre contre Oueï-chun, Laï-ché se mit en marche avec l'armée pour l'aller chercher. Ce rebelle était campé à Lo-men <sup>2</sup>. Laï-ché après l'avoir battu, le fit prisonnier : le seul Ouang-yuen, qui se sauva dans le pays de Chou <sup>3</sup>, échappa à cette déroute. Oueï-chun & ceux de sa famille qui avaient été faits prisonniers furent envoyés à Lo-yang. L'empereur, par grâce, leur ayant laissé leur liberté, ils abusèrent pour se faire des partisans afin de renouveler les troubles : ils disparurent tout à coup ; mais comme ils avaient mal pris leurs mesures, ils furent arrêtés & mis à mort.

---

<sup>1</sup> Fou-kiang-hien de Kong-tchang-fou.

<sup>2</sup> Au sud de Fou-kiang-hien de Kong-tchang-fou.

<sup>3</sup> Partie du Ssé-tchuen du côté de la capitale.



Tout le pays de l'occident qui obéissait à Oueï-ngao, ne fit aucune difficulté de se soumettre après la mort de Oueï-chun. Tchîn-pong fut envoyé du côté du midi, pour réduire le pays de Tsin-hiang <sup>1</sup>, qui reconnaissait Kong-sun-chou. Il eut à disputer le terrain contre Tien-jong par des combats presque continuels, sans aucun avantage considérable.

**35.** L'empereur informé du peu de progrès que faisait Tchîn-pong, l'envoya soutenir par Ou-han & Lieou-long, avec soixante-cinq mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux. Il leur ordonna, après leur jonction avec ce général, de s'emparer de King-men <sup>2</sup>. Tchîn-pong qui avait proposé cette expédition à la cour, avait fait préparer plusieurs dizaines de <sup>p.316</sup> grandes barques, qu'il jugeait nécessaires pour le succès. Ou-han qui ignorait la manœuvre d'un combat naval, eut à ce sujet des démêlés fort vifs avec Tchîn-pong, & voulait faire briser les barques, comme inutiles & n'étant propres qu'à augmenter la consommation des vivres par rapport aux matelots qu'on emploierait pour les conduire. Tchîn-pong instruit par sa propre expérience combien les soldats de Chou savaient se battre sur l'eau, & l'avantage qu'ils en retireraient dans un pays coupé d'une infinité de rivières, s'opposa fortement à la destruction des barques. Ces deux généraux écrivirent en cour chacun de leur côté, & ils reçurent cette réponse :

« Ou-han sait commander sur terre la cavalerie & l'infanterie, mais il ne s'est jamais battu sur l'eau. Cependant, dans les provinces méridionales ces sortes de combats sont inévitables, comme dans l'attaque de King-men ; ainsi qu'on suive les ordres de Tchîn-pong.

Ce général, en conséquence de cet ordre, fit ses dispositions pour rompre un pont de bateaux qui lui barrait le passage. Il promit une récompense à celui qui en viendrait à bout. Lou-ki, un de ses lieutenants, s'en chargea. Cet officier profita d'un vent d'est, qui poussa

---

<sup>1</sup> Partie du Ssé-tchuen du côté de Tchong-king-fou.

<sup>2</sup> King-men-hou-ya de Mien-yang-tcheou du Hou-kouang.

avec violence contre le pont les barques qu'il commandait, n'espérant pas toutefois le rompre, à cause des poutres & des grosses chaînes qui l'attachaient ; mais faisant monter sur le pont ses soldats le sabre à la main, ils dispersèrent ceux qui le défendaient, & mirent ensuite le feu au pont, de même qu'aux tours qu'on avait élevées pour le protéger. Le vent qui soufflait avec beaucoup de force excitant la flamme, tout fut en peu de temps réduit en cendres & le passage rendu libre.

Tchin-pong ne voulant pas laisser refroidir l'ardeur de ses troupes, fit attaquer King-men par terre & par eau. La terreur <sup>p.317</sup> s'empara de ses habitants & de la garnison, quand ils virent leur pont brûlé. Plusieurs mille se noyèrent en voulant se sauver. Gin-moan fut tué & Tching-sin fut fait prisonnier : Tien-jong se sauva du côté de Kiang-tcheou <sup>1</sup>. La ville se trouvant sans défense, Tchin-pong y entra, & après en avoir établi Lieou-lang gouverneur, il se disposa à pénétrer dans le pays de Pa <sup>2</sup>. Avant de partir, il fit publier des défenses à ses soldats de causer le moindre dommage au peuple, sous peine d'être punis sévèrement.

La discipline exacte que Tchin-pong faisait observer, lui gagna l'affection des peuples : on lui apporta de tous côtés des vivres en abondance. Les portes des villes s'ouvraient à son approche : il ne trouvait partout que de la soumission. Comme la ville de King-tcheou était bien approvisionnée & en état de se défendre, il y laissa Fong-tsiun pour la garder, & se portant du côté de Tien-kiang, il se rendit maître de Ping-kio.

Kong-sun-chou pressé d'un côté par Lai-ché, que le succès n'abandonnait point, n'avait pas moins d'inquiétude des progrès de Tchin-pong. Dans la crainte de l'avoir encore sur les bras, il détacha Ouang-yuen & Hoan-ngan pour l'arrêter ; mais Lai-ché & Kou-yen les ayant rencontrés à Ho-tchi <sup>3</sup>, ils les maltraitèrent si fort, qu'ils n'osèrent

---

<sup>1</sup> Pa-hien de Tchong-king-fou du Ssé-tchuen.

<sup>2</sup> Tchong-king-fou.

<sup>3</sup> Oueï-tcheou de Kong-tchang-fou.

plus reparaître. Ces deux rebelles ne voyant point d'autre moyen de vaincre Laï-ché, résolurent de le faire assassiner. Un de leurs gens, qu'ils avaient séduit par la promesse d'une forte récompense, fit <sup>p.318</sup> mine de désertir & fut s'offrir à ce général, qu'il poignarda peu de jours après. Kou-yen instruit de ce malheur, courut à sa tente & ne put le voir expirant sans verser des larmes. Comme il détournait les yeux, affligé de le voir dans cet état :

— Quoi, lui dit Laï-ché, m'envieriez-vous la gloire de mourir pour le service de mon prince ? Je ne regrette point la vie puisque je meurs en servant l'État. Le sacrifice de mes jours lui est dû. Les pleurs sont inutiles : c'est en battant l'ennemi que vous me vengerez.

Quoique sa blessure fût mortelle & qu'il fût considérablement affaibli par le sang qu'il avait perdu, il donna cependant à Kou-yen, avec beaucoup de tranquillité, toutes les instructions qu'il crut nécessaires pour soutenir la réputation des armes de l'empereur & parvenir à la réduction des rebelles : ensuite de quoi prenant le pinceau, il écrivit à l'empereur pour l'exhorter à ne se servir que de gens sages & éclairés pour l'aider dans le gouvernement. Il lui nomma Loan-siang comme un homme droit & vertueux, ayant un véritable zèle pour le bien commun. Il avertit l'empereur de se défier de son frère aîné, en le priant de veiller sur sa conduite, parce qu'il craignait qu'un jour il ne s'oubliât & ne prît quelque parti contraire à son devoir. Laï-ché n'eut pas la force de lui en écrire davantage ; le pinceau lui tomba des mains, & il rendit les derniers soupirs. En lisant les dépêches de ce général, l'empereur ne put retenir ses larmes ; & lorsque son corps fut arrivé à Lo-yang, il prit le deuil & honora sa mémoire de ses regrets, en témoignant la douleur la plus vive de la perte d'un si grand homme.

Dans le même temps que Kong-sun-chou envoya Ouang-yuen & Loan-ngan contre Laï-ché, ce chef des rebelles fit marcher <sup>p.319</sup> Yen-tchin, Lin-ouei & Kong-sun-hoei contre Tchou-pong. Les troupes que ces

trois officiers commandaient, formaient deux divisions ; l'une fut occuper Kouang-han <sup>1</sup>, & l'autre entra dans Tsé-tchong <sup>2</sup>. Il fit encore garder par vingt mille hommes le passage de Hoang-ché sous les ordres de Heou-tan.

Tchin-pong, informé de ces dispositions, envoya Tsang-kong avec cinquante mille hommes à Ping-kio, & lui fit côtoyer la rivière pour s'opposer à Yen-tchin. Ce général, avec le reste de l'armée, après être descendu à Kiang-tcheou, remonta par le To-kiang, & fut attaquer Heou-tan qu'il défit entièrement : ensuite de quoi usant d'une diligence extraordinaire, & marchant jour & nuit, il fut se saisir de Ou-yang <sup>3</sup>, d'où il détacha un corps de cavalerie pour aller surprendre Kouang-tou, qui n'était qu'à quelques dizaines de ly de Tching-tou <sup>4</sup>. Il jeta tellement l'épouvante partout, que les garnisons des villes dont il approchait, abandonnaient leurs postes & se sauvaient avec la plus grande précipitation. Kong-sun-chou ne pouvait concevoir comment il avait pu en si peu de temps faire tant de chemin.

Tsang-kong, envoyé contre Yen-tchin, voyait ses troupes considérablement augmentées par les rebelles qui venaient journellement se rendre à lui ; mais ses provisions diminuaient beaucoup par ce surcroît de bouches. Prêts à manquer de vivres, ces rebelles paraissaient disposés à se révolter de nouveau ; de sorte que Tsang-kong était dans la plus grande perplexité, lorsqu'un renfort de cavalerie, envoyé par l'empereur <sup>p.320</sup> à Tchin-pong, parut. Tsang-kong supposant un ordre, dit à l'officier qui le commandait que ce secours était pour lui & le retint. Alors faisant occuper par son armée une colline qui était à la vue de l'ennemi, il fit battre tous les tambours d'une force extraordinaire, en signe de réjouissance du secours qu'il venait de

---

<sup>1</sup> Han-tchuen-tcheou de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

<sup>2</sup> Tsé-hien de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

<sup>3</sup> Tsin-yen-hien de Tching-tou-fou.

<sup>4</sup> Tching-tou-fou, capitale du Ssé-tchuen.

recevoir, afin que Yen-tchin crût qu'il était plus considérable qu'il ne l'était en effet.

Dans ce moment ce lieutenant de Kong-sun-chou se trouvait à la tête de son camp. Le bruit des tambours l'épouvanta si fort, de même que ses soldats, qu'on les vit dans la plus grande agitation & que tout le camp fut en mouvement. Tsang-kong jugeant l'instant favorable pour les attaquer, descendit de la colline & força leurs retranchements, où après leur avoir tué plus de dix mille hommes, le reste se rendit à discrétion. Yen-tchin se sauva presque seul à Tching-tou & il y porta la consternation.

Ouang-yuen voyant la fortune constamment attachée aux armes de l'empereur, vint implorer sa clémence & se soumettre avec les troupes qu'il avait sous ses ordres. Tant de victoires répétées auraient dû déterminer Kong-sun-chou à suivre l'exemple de Ouang-yuen. L'empereur voulut bien encore faire proposer une amnistie ; mais ce rebelle, aveuglé au milieu des dangers qui l'environnaient, refusa de quitter les armes, conçut le dessein de faire périr Tchou-pong, dont la bravoure & la capacité étaient si funestes à son parti, de la même manière dont ses lieutenants s'étaient défaits du brave Lai-ché. Un assassin s'étant venu rendre sous ses drapeaux, se glissa la nuit dans sa tente, & lui donna un coup de poignard dans le cœur dont il mourut sur-le-champ. Son corps fut porté à Lo-yan et y reçut les mêmes honneurs funèbres que celui de Lai-che. <sup>p.321</sup> Tchou-hing prit le commandement jusqu'à l'arrivée de Ou-han auquel il le remit.

**36.** Ou-han eut d'abord de l'avantage contre Oueï-tang & Kong-sun-yong : il fut ensuite assiégé Ou-yang, que les ennemis avaient repris à la mort de Tchou-pong. Kong-sun-chou envoya Ché-hing au secours de cette place, mais Ou-han ayant été à sa rencontre le battit. Cette victoire fut suivie de la prise de Ou-yang, après quoi Ou-han entra fur les limites de Kien-oueï <sup>1</sup>, où il reçut ordre d'aller investir Kouang-tou.

---

<sup>1</sup> Siu-tcheou-fou du Ssé-tchuen.

Pendant que ce général en faisait le siège, il détacha une troupe de gens déterminés pour aller brûler les faubourgs de Tching-tou. L'intrépidité avec laquelle ils s'acquittèrent de cette commission, inspirant tant de frayeur aux habitants, que plusieurs officiers de Kong-sun-chou l'abandonnèrent & vinrent trouver Ou-han.

L'empereur qui était encore disposé à pardonner à ce rebelle, lui fit dire que s'il se soumettait, il lui donnait sa parole de ne pas le rechercher sur les meurtres de Lai-ché & de Tchou-pong : il lui promettait de plus d'avoir soin de lui & de toute sa famille. Rien ne put l'amener à profiter des bontés de l'empereur. Se fiant sur quelques petits avantages qu'il avait eus contre Ou-han & sur une armée de plus de cent mille hommes, commandée par Sieï-fong & Yuen-ki, ses deux meilleurs généraux, il leur envoya ordre de serrer de près Ou-han & de l'obliger à en venir à une action générale.

Ou-han jugeant de leur dessein par leurs manœuvres, sortit de ses lignes, & quoiqu'inférieur en nombre, il accepta la bataille & la gagna. Les deux généraux Sieï-fong & Yuen-ki furent <sup>p.322</sup> tués, & Ou-han poursuivit les fuyards presque jusqu'aux portes de Tching-tou.

Tsang-kong, à qui Ou-han avait envoyé ordre de le venir joindre, ne se trouva pas à cette bataille. Il servit plus utilement l'empire en s'emparant de Mien-tchou <sup>1</sup> & de Fou-tching <sup>2</sup>. Ayant rencontré Kong-sun-koueï qui venait au secours de cette dernière place, il le battit & le tua ; après quoi il fut se saisir de Fan <sup>3</sup> & de Pi <sup>4</sup>, & ne vint joindre Ou-han qu'après toutes ces expéditions.

Kong-sun-chou voyant ses troupes battues de tous côtés, demandait à Yen-tchin le parti qu'il prendrait. Ce général lui répondit qu'il n'y avait point à balancer de faire le sacrifice des trésors qu'il avait amassés,

---

<sup>1</sup> Mien-tchou-hien de Tching-tou-fou.

<sup>2</sup> Ngan-hien de Tching-tou-fou.

<sup>3</sup> Sin-fan-hien de Tching-tou-fou.

<sup>4</sup> Pi-hien de Tchang-tou-fou.

surtout s'agissant de sauver ses jours & de le tirer du pas difficile où il était engagé. Il ouvrit ses coffres, distribua une partie de ses richesses à ses soldats. Il en choisit cinq mille des plus braves, auxquels il fit plus de largesses qu'aux autres, & les donna à Yen-tchin avec une division de vingt à trente mille hommes pour aller attaquer Tsang-kong, dont le camp était séparé de celui de Ou-han : Kong-sun-chou, avec l'autre division qui était plus nombreuse, marcha contre Ou-han.

Ce général apprenant que l'ennemi venait à lui, en donna avis à Tsang-kong, qui avait déjà fait ses dispositions, s'attendait d'être bientôt obligé d'en venir aux mains. Il se battit trois jours de suite contre Yuen-tchin, avec une opiniâtreté qui ne fut ralentie que parce que les deux partis étaient <sup>p.323</sup> excédés de lassitude. Cependant Tsang-kong eut en quelque sorte du désavantage, quoique Yuen-tchi ne lui fit pas perdre beaucoup de terrain. Ou-han dédaigna de se mesurer avec Kong-sun-chou : il envoya contre lui Kao-ou & Tang-han avec l'élite de ses troupes, égales à peu près en nombre à celles de son ennemi.

Dès que Kao-ou fut en présence, il fit charger si brusquement, que tout plia devant lui. Ce général donnait l'exemple à ses soldats : ayant remarqué Kong-sun-chou qui animait également les siens, il perça jusqu'à lui la lance en arrêt & lui en déchargea un coup si terrible sur la tête, qu'il le renversa de dessus son cheval. Kao-ou revint ensuite avec la même intrépidité reprendre son premier poste.

Les ennemis voyant qu'on conduisait avec beaucoup de précipitation leur chef à Tching-tou, le crurent mort : l'épouvante les saisit, ils se débandèrent & s'enfuirent en désordre du côté de cette ville.

La blessure de Kong-sun-chou était mortelle : se voyant près de sa fin, il recommanda sa famille à Yen-tchin, en lui remettant son autorité avec le commandement de son armée, & il mourut la même nuit.

Ou-han vint en diligence joindre les troupes victorieuses & investit Tching-tou. Yen-tchin se crut perdu sans ressource s'il différait de se rendre : ainsi dès le lendemain matin il ouvrit toutes les portes de la ville

& se mit à la discrétion des impériaux, dans l'espérance qu'il aurait la vie sauve. Ou-han entra triomphant dans Tching-tou, & lorsqu'il y fut bien établi, il fit mourir la femme & les enfants de Kong-sun-chou, sans aucune pitié pour leur âge ni pour leur sexe. Yen-tchin eut le même sort, pour avoir été le conseil de Kong-sun-chou & p.324 l'avoir toujours entretenu dans un esprit de révolte. Sa famille ne fut point exempte de sa proscription. L'empereur blâma cet excès de sévérité, tout à fait opposée à la bonté de son cœur. Il écrivit une lettre de reproches à Ou-han, afin que ses autres généraux ne se portassent plus à une semblable barbarie.

**37.** Le pays de Chou soumis à l'empereur, & tout ce qui avait suivi le parti de Kong-sun-chou étant pacifié, Ou-han mit de bonnes garnisons dans les places les plus importantes & reprit le chemin de la cour, où il arriva à la quatrième lune de l'année suivante. Les autres généraux s'y rendirent pareillement suivant les ordres qu'ils en reçurent. L'empereur pour célébrer l'époque heureuse de cette pacification générale, qu'il désirait depuis si longtemps, fit faire de magnifiques festins aux officiers & aux soldats qui avaient contribué par leurs travaux & leurs fatigues à procurer la paix. Il les récompensa tous au-delà de leurs espérances. Les généraux morts dans cette expédition & ceux qui en étaient revenus, Lai-ché, Keng-kan, Tchín-gong, Ma-yuen, Fong-y, Ou-han, Kao ou & d'autres, furent créés princes du premier ordre, & il voulut que cette dignité fût perpétuée parmi leurs descendants mâles qu'ils laisseraient pour héritiers. L'empereur fit ensuite une promotion des officiers suivant leur rang & leur mérite, & il assigna à tous les soldats une subsistance suffisante pour eux & pour leurs familles.

Depuis cet instant l'empereur défendit de parler de guerre ; il voulut au contraire qu'on ne s'appliquât qu'à l'étude des *King* & à s'instruire dans la science du gouvernement. Cependant. le prince héritier lui demanda un jour la manière de ranger une armée en bataille : l'empereur lui répondit sèchement que Ling-kong, prince de Ouei, faisant



la même question <sup>p.325</sup> à Confucius, ce philosophe garda le silence, afin de témoigner par là au prince de Oueï qu'il désapprouvait sa demande. En lui citant cet exemple, il voulut faire entendre à son fils qu'il ne devait penser qu'à la paix.

L'empereur était si excédé de ces guerres, & il craignait si fort de troubler la paix dont ses peuples jouissaient, qu'il refusa de protéger les rois de Sou-kiu & de Chen-chen contre les *Hiong-nou*.

**38.** Au commencement de cette année, quatorzième du règne de Kouang-ou-ti, ces deux rois envoyèrent lui rendre hommage & lui représenter que depuis longtemps ils étaient tributaires de l'empire & sous sa protection. Ils demandèrent qu'on leur donnât chez eux un grand de la cour, pour empêcher les *Hiong-nou* de les charger d'impôts & de tributs comme ils le faisaient. L'empereur, pour toute réponse, leur dit qu'il veillerait à ce qu'ils ne fussent plus vexés par ces Tartares.

Ce prince, pour se délasser des soins du gouvernement, allait quelquefois à la chasse. Il fut un jour surpris par la nuit, & n'arriva que quand toutes les portes de la ville furent fermées. Il était sorti par la porte de l'est & se présenta à son retour à celle de l'orient, en ordonnant de lui ouvrir. La sentinelle avertit le commandant Tchi-yun qui avait les clefs. Tchi-yun monta sur les remparts pour examiner ceux qui voulaient entrer ; mais comme l'obscurité l'empêchait de discerner les personnes qui lui parlaient, il ne voulut jamais ouvrir, quoique les gens de la suite du prince lui criassent que c'était l'empereur. Il fut obligé d'aller à une autre porte. L'officier de garde, moins surveillant, ouvrit aussitôt qu'on lui dit que c'était l'empereur.

Tchi-yun, loin de craindre d'être repris pour avoir refusé la <sup>p.326</sup> porte à son maître, lui présenta le lendemain un placet pour l'engager à se modérer sur ces parties. Il lui disait que Ouen-ouang allait rarement à la chasse, de peur de fouler ses peuples & de perdre son temps à des occupations capables de le distraire des soins du gouvernement. Il représentait à l'empereur que, s'il y passait le jour & la nuit, les affaires

en devaient nécessairement souffrir, & qu'aucun de ses officiers ne pouvait s'imaginer qu'après le soleil couché, il dût être encore hors de son palais.

Loin de lui d'avoir mauvais gré de son zèle, l'empereur lui fit présent de cent pièces de toile, afin de lui faire connaître l'estime qu'il faisait de ceux qui s'acquittaient bien de leur devoir ; il cassa l'officier qui lui avait ouvert la portes de la ville, & il lui donna un emploi moins honorable que celui qu'il lui ôtait.

**39.** A la première lune de l'année suivante, il parut une comète à l'étoile *Mao*, ou les *Pléïades*.

L'empereur avait donné vers le même temps, à Ngheou-yang-hi, la charge de président du tribunal des corvées ; il eut à peine pris possession de cet emploi, qu'il fut accusé de n'avoir pas rendu un compte exact des terres de Ju-nan, & d'en avoir celé dix mille arpents pour se les approprier. Il fut arrêté & mis en prison. L'accusation était fondée, & il méritait la mort suivant les lois.

Ngheou-yang-hi était homme de lettres. Il avait commenté le *Chu-king* & s'était fait une grande réputation. Ses disciples, informés de sa détention, vinrent au nombre de plus de mille solliciter sa grâce. Ils se présentèrent devant le palais les cheveux épars & dans l'état le plus humiliant, s'offrant de réparer le tort de leur maître & de le payer au double. Un d'eux, p.327 nommé Li-tchin, âgé seulement de dix-sept ans, voyant qu'on ne les écoutait pas, & que Ngheou-yang-hi était condamné, s'offrit généreusement à mourir pour lui ; mais l'empereur ne se laissa point fléchir. Il leur dit que leur reconnaissance pour leur maître était louable, mais que s'ils aimaient l'ordre, ils ne devaient pas demander une grâce qui tendait à le renverser. Ngheou-yang-hi fut exécuté à la onzième lune.

**40.** Au commencement de l'année suivante, il parut une héroïne qui entreprit de délivrer le pays de Kiao-tchi <sup>1</sup>, sa patrie, du joug des

---

<sup>1</sup> Le Tong-king.

Chinois. Elle était fille de Lou-tsiang, qui l'avait mariée à Ché-lou. Tching-tsé, c'est le nom de cette héroïne, était dotée d'un esprit supérieur & de beaucoup de jugement ; elle portait le courage jusqu'à l'intrépidité ; capable d'affronter les plus grands dangers pour rendre la liberté à son pays qu'elle aimait, elle souffrait impatiemment d'en voir les peuples victimes de la tyrannie. En effet, le gouverneur chinois envoyé pour les maintenir dans la soumission, les traitait avec beaucoup de dureté. Il ne cherchait qu'à s'enrichir par toutes sortes de moyens, & lorsqu'on ne satisfaisait pas sa cupidité, il exerçait les plus grandes cruautés & les injustices les plus criantes.

Tching-tsé, après avoir cherché longtemps avec Tching-eulh, sa sœur, les moyens de tirer ces compatriotes de l'oppression, se détermina à l'entreprendre elle-même, puisqu'il ne se trouvait aucun homme assez courageux pour l'oser. Mais pour le faire avec prudence & en assurer le succès, elle commença, sans se faire connaître, par mettre dans son parti les royaumes de Kieou-tchin, de Gé-nan, de Ho-pou & de <sup>p.328</sup> Man-ly, également intéressés à recouvrer leur liberté. Elle leva des troupes & assigna à ses voisins un rendez-vous, où se fit leur jonction. Comme ils avaient ignoré quel devait être leur général, ils furent étrangement surpris de voir une femme se présenter pour les commander. Cependant la sagesse avec laquelle elle leur parla, & le courage qu'elle fit paraître, les détermina à se soumettre à ses ordres. Cette héroïne fut à leur tête chercher les impériaux qui s'étaient rassemblés au premier bruit de ces mouvements. Elle gagna contre eux une bataille, & leur enleva soixante-cinq villes. Tching-tsé se fit proclamer reine de Kiao-tchi, & établit sa cour à Mi-ling. Sou-ting & les autres gouverneurs des places qu'elle conquit n'eurent que le temps de se sauver sur les terres de l'empire pour s'y mettre en sûreté.

Le trente de la troisième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

Quelque temps après, plusieurs bandes de voleurs s'attroupèrent dans les provinces pour piller & désoler les campagnes. Les mandarins des villes envoyaient bien contre eux des troupes qui les dispersaient ; mais dès qu'elles étaient retirées, ils recommençaient leur brigandage. Pour y mettre fin, l'empereur s'avisa d'un expédient qui réussit ; il fit publier que celui de ces voleurs qui apporterait la tête de son camarade, serait récompensé généreusement & qu'on lui ferait grâce du passé. Cet ordre leur donna tant de méfiance les uns des autres, qu'ils se dissipèrent d'eux-mêmes & n'osèrent plus reparaître.

**41.** Le trente de la deuxième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

La tendresse de l'empereur pour l'impératrice Kouo-chi s'était refroidie au point qu'il la négligeait entièrement. Cette <sup>p.329</sup> princesse y fut si sensible qu'elle ne put renfermer son chagrin, & qu'elle s'en plaignit amèrement. L'empereur irrité la dégrada du rang d'impératrice, pour le donner à la princesse Yn-chi qu'il aimait. Cette cérémonie se fit sans éclat.

Tchi-yun, dans un placet, représenta à l'empereur que le lien du mariage étant indissoluble, les devoirs du mari & de la femme étaient aussi réciproques & aussi indispensables que ceux de père & de fils, de prince & de sujet, & qu'il était trop éclairé pour ne pas savoir que les cinq devoirs principaux sont la base du bon gouvernement. L'empereur lui fit dire qu'il reprenait avec trop de liberté la conduite de son souverain, & qu'il ne devait pas la blâmer, puisqu'il ignorait ce qui se passait dans sa famille ; qu'au surplus, il n'eût aucune crainte de lui voir rien faire qui pût nuire au bien de l'État.

Il arriva alors à la cour un envoyé du roi de Sou-kiu. Il venait demander qu'on donnât à son maître le commandement dans les royaumes du *Si-yu*, en attendant qu'on y envoyât un officier chinois. L'empereur, qui n'y voyait aucun inconvénient, ordonna de lui en expédier la commission ; mais Peï-tsun, gouverneur de Tun-hoang, lui

représenta que, de donner de l'autorité à un roi du *Si-yu*, ce serait mécontenter tous les autres & les exciter à la révolte. L'empereur en sentit les conséquences & fit retirer le sceau qu'on avait déjà remis à l'envoyé de Sou-kiu, auquel on voulait substituer celui de général des troupes chinoises, que l'envoyé refusa. Peï-tsun prit ce second sceau, afin que le refus ne parvînt pas jusqu'à l'empereur. L'envoyé rendit compte à son maître de ce qui s'était passé. Ce prince, pour s'en venger, s'arrogea lui-même l'autorité qu'on lui avait refusée. Il l'annonça à ses voisins, qui tous le reconnurent pour leur chef & se soumirent à lui.

p.330 L'empereur, honteux qu'une femme lui eût enlevé le pays de Kiao-tchi, envoya ordre aux mandarins de Tchang-cha, de Ho-pou<sup>1</sup> & des environs, de préparer des chars & des barques pour une nombreuse armée. Cet ordre portait encore de construire des ponts sur les rivières par où elle devait passer, d'aplanir les chemins & de faire de grandes provisions de bouche & de guerre. Lorsque tout fut prêt, il fit partir Ma-yuen pour aller réparer l'honneur de l'empire. **42.** Ce général s'embarqua d'abord, mais ensuite ayant pris terre, il fit plus de mille ly de chemin qu'il fut obligé de s'ouvrir dans les montagnes. Il descendit à Lang-po, ville dépendante de la capitale, où il trouva Tching-tsé à la tête de ses troupes disposée à le recevoir.

Cette héroïne ne refusa point le combat. Elle soutint le choc des impériaux avec une bravoure qui surprit Ma-yuen. Il la voyait partout le sabre à la main animer ses soldats & leur montrer l'exemple. Tout pliait devant elle. L'action fut chaude & opiniâtre. Elle dura tout le jour avec un égal avantage ; & si les alliés de la courageuse Tchang-tsé l'eussent secondée, elle aurait remporté la victoire. Sur la fin du jour ces auxiliaires lâchèrent le pied ; l'héroïne fut entraînée dans leur fuite. Ma-yuen les fit poursuivre avec tant de vigueur, qu'ils ne purent se rallier, & tout fut dissipé.

---

<sup>1</sup> Lien-tcheou-fou du Kouang-tong.

Quoique l'empereur eût dégradé de son rang la princesse Kouo-chi, il n'avait point ôté à son fils le titre de prince héritier. **43.** Un jour que ce prince, sensible à l'affront fait à sa mère, le témoignait vivement à Tchi-yun, celui-ci lui dit que le respect filial devait l'empêcher de faire éclater son <sup>p.331</sup> ressentiment, parce que ce serait donner un exemple dangereux ; il ajouta qu'il sentait bien que, dans le poste où il était, il lui serait difficile d'oublier l'injure faite à sa mère, c'est pourquoi il lui conseillait d'abdiquer le titre de prince héritier & de se retirer auprès de cette princesse, plutôt que de causer des troubles qui pouvaient avoir des suites funestes pour lui, & nuire à la tranquillité & au bien de l'État. Il lui dit enfin que cette abdication sage & prudente rendrait son nom immortel, & le ferait admirer de tout l'empire.

Le prince, qui aimait beaucoup sa mère, se détermina sans peine à suivre ce conseil. Il fit part aux grands de l'intention où il était de se démettre de sa qualité de prince héritier, & demanda à l'empereur son agrément. L'empereur le refusa avec colère, & fut plusieurs mois sans vouloir en entendre parler : enfin voyant que son fils insistait, il accepta sa démission, en le créant prince de Tong-haï. Il nomma à sa place Lieou-yang prince héritier, auquel il donna pour précepteur Hoan-jong, lettré célèbre, afin qu'il lui expliquât les *King*.

Quelque temps après l'empereur fut curieux de l'entendre discourir sur ces livres. Il fit venir plusieurs autres lettrés qui se vantaient de les savoir parfaitement, & les mit aux prises avec le précepteur de son fils. Hoan-jong montra sur eux une supériorité qui charma l'empereur. Il disserta d'une manière claire & précise sur toutes les matières dont ces livres traitent, en répondant avec beaucoup de justesse & d'honnêteté aux objections qu'on lui faisait. L'empereur convaincu qu'aucun de ceux qui étaient entrés en lice avec lui n'approchait point de ses connaissances ni de son mérite, lui fit un présent beaucoup plus considérable que le prix qu'il avait proposé à ces lettrés pour les engager à venir faire preuve de leur science.

p.332 Quelque temps auparavant, un domestique de la princesse Houyang, sœur de l'empereur, avait tué un homme en plein midi, & s'était réfugié chez cette princesse, pour se mettre à l'abri des recherches de la justice. Comme le tribunal avait paru pendant plusieurs mois ne faire aucune perquisition, le meurtrier crut la chose assoupie. La princesse étant sortie de son palais, ce domestique s'assit derrière son char. Tong-siuen l'ayant aperçu, arrêta le char, & tua en pleine rue cet assassin. La princesse regardant cette violence comme une insulte, en porta ses plaintes à l'empereur, qui fit venir Tong-siuen, & après l'avoir maltraité de paroles, il ordonna d'aller le faire mourir à l'endroit même où il avait insulté sa sœur. Tong-siuen, sans paraître ému, demanda la permission de parler :

— Je ne crains pas, dit il, de mourir ; c'est un pas que nous devons tous faire : mais un prince qui est parvenu à l'empire par sa vertu & sa sagesse, peut-il se flatter de bien gouverner en permettant à de vils esclaves d'assassiner le monde ? Je préfère la mort au chagrin d'être témoin de pareils désordres.

En achevant ces mots, il se leva tranquillement pour marcher au supplice.

L'empereur à qui la princesse avait celé le meurtre commis par son domestique, fit surseoir l'exécution, & sut par les informations que Tong-siuen n'avait pas tort ; il lui pardonna, à condition qu'il ferait des excuses à la princesse. Tong-siuen ne voulut pas s'y soumettre, & donna pour raison, qu'il n'avait fait que son devoir en empêchant que les lois ne fussent violées, & en punissant un meurtrier comme il le méritait. Quelques efforts que les eunuques fissent pour l'obliger à battre la terre de son front devant cette princesse, ils ne purent venir à bout de le forcer à s'humilier. La princesse furieuse dit à son p.333 frère que dans le temps qu'il n'était que simple peuple, il retirait bien les fugitifs chez lui, sans qu'on osât violer leur asile, & elle, sœur de l'empereur, n'aurait pas le privilège de protéger un malheureux qui avait imploré sa pitié !

L'empereur sourit de son emportement ; il lui dit que les circonstances étaient actuellement bien différentes, & que Tong-siuen était digne de l'emploi de chef de la justice qu'il exerçait avec tant de zèle & de droiture. Pour le récompenser de sa fermeté, il le fit reconduire avec honneur chez lui, en lui donnant trois cent mille deniers <sup>1</sup>, qu'il distribua aux petits officiers de son tribunal, sans en rien réserver pour lui.

**44.** L'année suivante, Ma-yuen revint de son expédition de Kiao-tchi. L'empereur envoya au devant de lui Mong-ki, pour le féliciter de sa part. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, Ma-yuen lui dit qu'il avait dessein de demander à l'empereur de l'envoyer combattre les *Hiong-nou* & les *Ou-hoan*, qui étaient venus depuis peu insulter les frontières, en ajoutant qu'un homme de cœur ne devait pas mourir tranquillement dans son lit, près de sa femme & de ses enfants ; & qu'un champ de bataille, jonché de flèches, de piques & de sabres était son véritable lit d'honneur. Mong-ki lui répondit que ces sentiments étaient ceux d'un héros.

Peu de jours après, on apprit que les *Hiong-nou* étaient venus faire leurs courses ordinaires sur les terres de Chang-tang <sup>2</sup> & de Tien-chouï <sup>3</sup>. Ma-yuen demanda la permission d'aller les repousser, & l'empereur y consentit ; mais sur la seule réputation de ce général, les Tartares se retirèrent, de <sup>p.334</sup> sorte que Ma-yuen fut obligé de revenir sans avoir tiré l'épée.

**45.** A peine fut-il de retour, qu'il s'offrit d'aller contre les *Ou-hoan* qui étaient entrés dans le Ho-si <sup>4</sup>. Ces peuples entreprenants, braves, intrépides dans une action, avaient leur demeure, au pied des montagnes Pé-chan ou Siué-chan <sup>5</sup>. A l'approche de Ma-yuen, ils se retirèrent chargés de butin, mais à petites journées. Le général chinois

---

<sup>1</sup> Valant près de cinq mille deniers de France.

<sup>2</sup> Ping-ting-tcheou de Tai-yuen-fou.

<sup>3</sup> Tsin-tcheou de Kong-tchang-fou.

<sup>4</sup> Partie la plus occidentale du Chen-si.

<sup>5</sup> Montagne blanche ou montagne de neige ; on les nomme encore *Tien-chan* ou *Ki-lien-chan* : *Ki-lien* dans la langue du pays signifie *Tien* ou Ciel.



accoutumé à voir reculer l'ennemi devant lui, prit leur retraite pour une fuite. Il se mit à leur piste à la tête de sa cavalerie : les ayant atteints, il les fit charger, mais ils le reçurent de pied ferme & le battirent. Il apprit, par sa propre expérience, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemi.

Tsaï-yong fut plus heureux contre les *Sien-pi*, horde de Tartares qui avait pris son nom d'une montagne où elle s'était réfugiée après une déroute. Ces peuples étaient devenus dans la suite très puissants. Ils vinrent au nombre de dix mille pour butiner dans le Leao-tong. Tsaï-yong, qui en était gouverneur, prit autant de troupes d'élite avec lesquelles il les surprit, & les fit charger si brusquement, que la plupart se noyèrent en voulant se sauver ; les autres, se voyant pressés, se débarrassèrent de leurs armes pour fuir encore plus vite, de sorte qu'ils furent tous dissipés, & qu'ils n'osèrent plus approcher des frontières du Leao-tong tant que Tsaï-yong en eut le gouvernement.

Du côté du *Si-yu*, à l'ouest de la Chine, le roi de Sou-kiu qui s'était attribué l'autorité impériale, s'en était servi pour se rendre le plus puissant de cette contrée. Il avait formé le projet <sup>p.335</sup> de soumettre tous les rois ses voisins ; & pour y parvenir, il faisait des courses continuelles sur leurs terres, afin de tâter leurs forces. Pour parer à cette oppression, les rois de Tché-ssé, de Chen-chen, de Yen-tchi & d'autres, au nombre de dix-huit, ne trouvèrent point de meilleur expédient que d'envoyer leurs enfants en otage à la cour de l'empereur, & de demander un mandarin qui les protégeât contre leur ennemi commun.

La paix n'était pas encore bien affermie dans l'empire, & même du côté du nord, il y avait des peuples qui n'étaient pas soumis. L'empereur refusa d'entrer dans leur querelle, & leur renvoya leurs enfants avec des présents considérables, sans leur accorder le mandarin qu'ils demandaient. Cette réponse affligea tous ces souverains du *Si-yu* : cependant, à leur sollicitation, le gouverneur de Tun-hoang <sup>1</sup> reçut leurs

---

<sup>1</sup> Cha-tcheou, hors des limites du Chen-si à l'ouest.

enfants dans son district ; ils répandirent que c'était par ordre de l'empereur qui les y avait envoyé demeurer, jusqu'à ce qu'il eût fait partir le mandarin & les troupes qui devaient protéger le *Si-yu*. Ils cherchaient à empêcher par là le roi de Sou-kiu de continuer de les inquiéter. L'empereur ne désapprouva point l'expédient.

**46.** Le trente de la cinquième lune de l'année suivante, dont la première lune était intercalaire, il y eut une éclipse de soleil ; & à la neuvième lune, on sentit à Lo-yang les secousses d'un tremblement de terre.

Cette même année mourut Yu, *tchen-yu* des *Hiong-nou* ; son fils Pou-nou lui succéda.

Les enfants des rois du *Si-yu*, ennuyés de ne pas voir paraître <sup>p.336</sup> le mandarin qu'on avait publié que l'empereur enverrait, se sauvèrent pour la plupart de Tun-hoang, & retournèrent dans leur pays.

Le roi de Sou-kiu, découvrant qu'on l'avait trompé par ce faux bruit, se mit en campagne, & après avoir défait les troupes de Chen-chen, il battit celles de Tché-ssé : leur roi qui les commandait fut tué dans cette action.

Le roi de Chen-chen dépêcha un courrier à l'empereur pour lui représenter la détresse où ils étaient, & que si on ne les secourait promptement, ils se verraient contraints de se mettre sous la protection des *Hiong-nou*. Ayant encore essuyé un refus de la part de la Chine, ils eurent enfin recours aux *Hiong-nou*.

Quelque temps auparavant, il s'était élevé de grandes dissensions parmi ces Tartares. Leur *tchen-yu*, dernier mort, avait refusé à Tchi-ya-chi son frère, qui prétendait lui succéder, le titre de prince de Tso-hien, qui était le premier pas pour monter sur le trône. Tchi-ya-chi piqué parut avoir dessein de se séparer de son frère, & se faisait même un parti. Le *tchen-yu*, qui voulait assurer sa couronne à son fils Pou-nou, fit mourir Tchi-ya-chi dans la crainte qu'il ne lui nuisît. Pi, frère aîné de Pou-nou,

qui avait la charge de *Yeou-yn-kien*, & qui en cette qualité commandait aux huit hordes qui étaient sur les frontières, se plaignit hautement que la mort de son oncle était injuste ; il dit que ses prétentions étaient fondées, & que, comme frère du *tchen-yu*, le sceptre lui appartenait ; après quoi il devait revenir à lui Pi, comme étant l'aîné. Depuis ce moment, il ne voulut plus assister aux assemblées qui se tenaient pour les affaires du gouvernement. Cette conduite donna de violents soupçons contre lui à son père, qui envoya deux officiers pour le relever dans le commandement des troupes <sup>p.337</sup> qui étaient à ses ordres. Pi fut très sensible à cet affront.

**47.** A la mort de son père, voyant son frère sur le trône, il en fut au désespoir, & sans consulter les intérêts de sa famille, il envoya par un certain Kouo-heng, Chinois qui avait été à son service, la carte du pays des *Hiong-nou* aux gouverneurs des frontières pour la Chine, en les invitant d'en venir prendre possession au nom de l'empereur.

Les deux *Kou-tou-heou*, ou *commandant de dix mille*, instruits de cette démarche, en rendirent compte au *tchen-yu*, & le sollicitèrent de faire mourir Pi. Un de ses frères qui était à côté de la tente du *tchen-yu*, entendant qu'on prenait cette résolution funeste contre ses jours, lui dépêcha un courrier pour l'en avertir. Pi rassembla quarante à cinquante mille hommes des huit hordes qu'il commandait, & attendit le retour des deux *Kou-tou-heou* pour les tuer eux-mêmes. Ces deux officiers ne furent avertis du danger qu'ils couraient, qu'au moment qu'ils étaient près d'arriver auprès de Pi. Ils retournèrent précipitamment sur leurs pas en informer le *tchen-yu*, qui leur donna dix mille hommes pour faire rentrer Pi dans le devoir ; mais comme il était supérieur en forces, ils n'osèrent rien tenter, & ils se virent obligés de se retirer sans avoir exécuté les ordres qu'ils avaient reçus.

Se voyant alors le maître du pays où il était, Pi en soumit sans peine les huit hordes, dont les chefs le proclamèrent *tchen-yu*, sous le nom de Hou-han-hié. Ce prince s'approchant ensuite des frontières de la Chine,

envoya un de ses officiers faire hommage à l'empereur des pays de sa dépendance, & lui demander un ordre d'aller faire la guerre aux Tartares du nord. Cette proposition souffrit de grands débats dans le conseil impérial. On y arrêta cependant qu'on reconnaît p.338 les deux frères ; savoir, Pou-nou pour *tchen-yu* des *Hiong-nou* du septentrion, & Houhan-yé pour *tchen-yu* de ceux du midi.

**48.** L'automne de cette même année, les peuples de Ou-ling <sup>1</sup> se révoltèrent. L'empereur parut mépriser cette révolte, & se contenta d'y envoyer quelques troupes sous les ordres de Lieou-chang, afin de les intimider & de les engager à se retirer. Lieou-chang qui pensait de même à leur égard que l'empereur, remonta la rivière Yuen-chouï sans beaucoup de précaution, & rencontra les rebelles à Ou-ki <sup>2</sup>. Il continua de s'avancer dans le pays sans paraître s'inquiéter d'eux ; mais il se trouva tout à coup enveloppé par ces rebelles, qui hachèrent ses troupes en pièces, & il eut beaucoup de peine à se tirer de leurs mains.

Encouragés par ce premier succès, les rebelles se rendirent maîtres du pays de Lin-yuen <sup>3</sup>. Li-song & Ma-tching qui commandaient pour l'empereur dans ces quartiers, après avoir réuni toutes leurs troupes, ne purent venir à bout de les réduire. Ces deux généraux furent battus dans toutes les rencontres. Ces échecs causèrent de l'étonnement & de la consternation à la cour ; & comme l'empereur cherchait quelqu'un de tête & de réputation pour l'envoyer contre ces rebelles, Ma-yuen s'offrit d'y aller. L'empereur lui dit que son âge & ses fatigues exigeaient qu'il se reposât. Ma-yuen lui répondit qu'un officier qui pouvait encore endosser une cuirasse & monter à cheval n'était pas si vieux, ni hors d'état de commander une armée.

Quelques heures après, l'empereur étant sorti du palais, p.339 Ma-yuen se présenta devant son char revêtu d'une cuirasse, le casque en

---

<sup>1</sup> Tchang-té-fou du Ou-kouang.

<sup>2</sup> Lou-ki-hien de Chin-tcheou-fou du Hou-kouang.

<sup>3</sup> Yuen-kiang-hien de Tchang-té-fou.

tête & monté sur un beau cheval, en caracolant aussi lestement qu'un jeune homme. Il demanda à l'empereur s'il le croyait encore capable de servir. Ce prince souriant, le nomma général des quarante à cinquante mille hommes qu'il envoyait contre les rebelles de Ou-ling. Ma-yuen en était si transporté de joie, que rencontrant Tou-yu son ami, il lui dit qu'il venait de recevoir de l'empereur la plus grande grâce qu'il pouvait lui faire, en lui donnant l'occasion de sacrifier sa vie pour le bien de l'État.

**49.** Le trente de la troisième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Ma-yuen partit enfin pour son expédition, qui fut d'abord heureuse. En arrivant à Ou-ling, il apprit que les rebelles étaient du côté de Lin-hiang, où il les trouva qui l'attendaient en disposition de le bien recevoir. Ce général les fit charger ; mais eux qui n'avaient pas envie de se battre, & qui n'avaient fait mine de tenir ferme que pour l'attirer dans leurs montagnes, lâchèrent le pied & se retirèrent après une faible résistance. Ma-yuen ne voulut pas les poursuivre ni exposer ses troupes dans un pays inconnu & de si difficile accès : il fit camper son armée à Hia-tsiun, en attendant qu'il eût trouvé des guides pour aller à l'ennemi. On lui enseigna deux chemins, l'un par la montagne Ou-teou-chan <sup>1</sup>, étroit & dangereux à cause des eaux, l'autre par Tchong <sup>2</sup>, assez ouvert, mais cependant difficile à pénétrer, à cause que les rebelles en <sup>p.340</sup> étaient les maîtres & que d'ailleurs il était presque impossible d'y transporter des vivres : on lui dit qu'en prenant le premier chemin, il couperait la communication aux rebelles de Tchong avec les autres, qui se verraient nécessairement forcés à se soumettre.

Après avoir pris ces connaissances du local, Ma-yuen préféra le chemin de Ou-teou-chan. Il fit attaquer un poste dans les gorges de ces montagnes gardé par les rebelles, qu'il ne put jamais forcer. Les chaleurs

---

<sup>1</sup> Elle est à cent trente ly à l'est de Chin-tcheou-fou du Hou-kouang.

<sup>2</sup> Il était à deux cent quarante ly à l'ouest de Tsé-ly-hien de Yo-tcheou-fou de Hou-kouang.

excessives occasionnèrent dans son armée des fièvres qui lui emportèrent beaucoup de monde ; lui-même en fut attaqué & se trouva hors d'état d'agir.

Keng-chou, un des officiers généraux de cette armée, fit savoir à Keng-kan son frère, l'état déplorable où elle était réduite. L'empereur fit partir sur-le-champ Leang-fong pour relever Ma-yuen, qu'il trouva mort à son arrivée. Les officiers ayant tenu conseil sur ce que l'armée était diminuée de moitié, & qu'une grande partie de l'autre était encore malade & hors d'état de se battre, plusieurs étaient d'avis, dans une conjoncture aussi fâcheuse, de supposer un ordre de l'empereur apporté par Leang-fong, qui accordait une amnistie générale aux rebelles s'ils se soumettaient ; mais les autres officiers & Leang-fong lui-même baissèrent les yeux & gardèrent le silence, parce que, suivant les lois, cette supposition d'ordre était un crime digne de mort. Cependant Tsong-kiun les voyant interdits, leur dit qu'il n'y trouvait aucun inconvénient, parce que si l'empereur connaissait leur situation critique, il ne manquerait pas de donner cet ordre, & qu'en tout cas il prenait sur lui seul l'événement. Après cette assurance, il envoya annoncer cette amnistie aux rebelles, qui la reçurent avec joie ; & comme leur chef faisait quelque difficulté <sup>p.341</sup> de l'accepter, ils lui coupèrent la tête qu'ils apportèrent au camp impérial. Ils se dispersèrent ensuite pour retourner chacun chez eux. Ainsi le calme fut rétabli dans ces contrées, & les troupes de l'empereur furent ravies de sortir d'un pays où elles avaient tant souffert & perdu une si grande quantité des leurs, sans avoir pour ainsi dire tiré l'épée.

Tsong-kiun en arrivant à la cour, se mit en posture de criminel & présenta à l'empereur un placet, dans lequel il s'accusait d'avoir supposé un ordre pour engager les rebelles à quitter les armes. L'empereur loin de lui en faire un crime, lui donna pour récompense une somme considérable en or & beaucoup de soieries.

Depuis la défaite des *Sien-pi* par Tsai-yong, ces Tartares n'osaient plus approcher des frontières, & leur commerce avec l'empire était interrompu. La Chine se trouvait par là privée d'une infinité de choses utiles qui provenaient de leur pays. Tsai-yong entreprit de rétablir le commerce & d'engager même ces *Sien-pi* ainsi que les *Ou-hoan* à se reconnaître sujets de l'empire. Il commença par gagner quelques-uns de leurs chefs par des présents, auxquels il employa tout ce qu'il possédait d'or & de soieries. Il fournit à ces hordes les grains dont elles avaient besoin, & insensiblement elles s'humanisèrent & prirent dans Tsai-yong toute la confiance qu'elles devaient à leur bienfaiteur.

Pien-ho, chef d'une horde de *Sien-pi*, se donna le premier à Tsai-yong, & fut si satisfait de la manière honorable dont il le reçut, qu'il lui proposa d'engager les autres hordes à reconnaître la Chine. Tsai-yong qui avait à cœur de venger l'empire des courses des *Hiong-nou*, dit à Pien-ho qu'il lui demandait pour preuve de la sincérité de ses promesses & de la <sup>p.342</sup> fidélité de ses compatriotes, de lui apporter régulièrement aux quatre saisons de l'année des têtes de *Hiong-nou*, & qu'à ces conditions il pouvait les assurer de la protection de Chine. Pien-ho de retour dans son pays, détermina les *Ou-hoan* & les *Sien-pi* à se soumettre à la domination de la Chine, & il fut conclu qu'on enverrait des députés faire hommage à l'empereur. Cependant Pien-ho ne voulut pas retourner auprès de Tsai-yong sans lui apporter les têtes de quelques *Hiong-nou*.

Ces Tatares se faisaient alors la guerre. Hou han yé, *tchen-yu* du midi, avait envoyé un de ses frères à la tête de dix mille hommes contre ceux du nord. Pou-nou, leur *tchen-yu*, en avait fait avancer autant de son côté ; mais ils furent si maltraités, que leur général ayant été fait prisonnier, Pou-no épouvanté abandonna le lieu de sa résidence ordinaire, pour se retirer à plus de mille ly vers le nord.

**50.** L'empereur n'avait pas beaucoup de confiance dans les *Hiong-nou* du midi. Il connaissait l'antipathie naturelle des deux nations : c'est

pourquoi il ordonna à Toan-tchin & Ouang-yu de bâtir un fort sur leurs limites, à quatre-vingts ly à l'ouest de Ou-yuen, & d'y demeurer pour les observer. Il traitait d'ailleurs leur *tchen-yu* avec toutes sortes de distinctions : il lui fit faire des habits pour les jours de cérémonies, & lui donna un sceau ; il lui fit présent d'un char & lui composa un cortège digne de son rang ; il reçut encore son fils à son service, & voulut qu'on eût pour lui les mêmes égards que pour les princes ses enfants.

Ces *Hiong-nou* du midi, fiers de la protection de la Chine, détachèrent un des fils de leur *tchen-yu* avec trois mille chevaux, pour aller insulter ceux du nord, qui le reçurent de manière qu'il n'en échappa pas un seul de ce détachement ; tous <sup>p.343</sup> furent pris. Hou-han yé, pour se venger de cet échec, se mit à la tête de toutes ses troupes. Ceux du nord qui s'attendaient d'être attaqués, s'étaient préparés à le recevoir ; ils le battirent & lui enlevèrent une partie de son pays, en l'obligeant de chercher un asile sur les terres de la Chine. L'empereur lui accorda Meï-tsi pour sa demeure.

**51.** Après cette grande victoire, le *tchen-yu* Pou-nou envoya dire par un de ses officiers aux mandarins de Ou-oueï, que son intention n'était pas d'insulter l'empire en poursuivant jusque sur les limites des rebelles qui avaient pris les armes contre leur maître légitime, & qu'il n'avait pas voulu pénétrer plus avant, afin de prouver à l'empereur qu'il ne cherchait pas la guerre. L'envoyé ajouta que, pour preuve que le *tchen-yu* voulait vivre en bonne intelligence avec la Chine, il était chargé de proposer un traité d'alliance, & de demander en mariage une princesse pour son maître. Les mandarins firent beaucoup d'accueil à cet officier tartare, & dépêchèrent un courrier pour faire part à la cour de ses propositions.

L'empereur assembla les grands, dont les sentiments furent partagés. Jamais on ne fut plus indécis que dans ce conseil. Le prince héritier voyant qu'on ne s'arrêtait à aucun parti, prit la parole & dit, que si les Tartares du nord recherchaient l'alliance de la Chine, ce n'était que dans la crainte qu'on ne favorisât ceux du midi, & que leur politique en cette



occasion était de se ménager les moyens de se relever, & d'ôter tout appui à leurs ennemis. L'empereur fut du même sentiment que le prince héritier, & fit expédier un ordre aux mandarins de Ou-oueï, de renvoyer l'officier tartare sans lui permettre de venir à la cour. Tsang-kong & Ma-ou présentèrent à ce sujet un mémoire à l'empereur, dans lequel ils lui disaient, <sup>p.344</sup> que l'inclination naturelle des *Hiong-nou* au brigandage, leur peu de bonne foi & leur insolence, devaient porter à profiter de toutes les occasions de les détruire. Ils lui représentèrent encore, que la mortalité ayant été très grande chez eux parmi les hommes & les bestiaux, & que les sauterelles ayant ruiné leur pays, ils étaient réduits à la dernière misère, c'est pourquoi ils venaient se présenter avec un air de soumission ; mais que dès l'instant qu'ils pourraient se relever de ces pertes, on les verrait reprendre leur insolence naturelle & porter la désolation sur les terres de l'empire. Tsang-kong & Ma-ou terminaient leur mémoire en disant qu'il valait mieux, tandis qu'ils étaient affaiblis, souffrir une année ou deux les fatigues & les inconvénients de la guerre, afin de s'en délivrer pour toujours, que de leur laisser le temps de se rétablir & d'être exposé à de nouvelles insultes de leur part. L'empereur qui ne voulait absolument point entendre parler de guerre, leur répondit, que l'État ni les peuples n'étaient pas encore assez tranquilles pour s'embarquer dans une expédition de cette importance, & surtout pour faire la guerre dans un pays si éloigné. Ainsi personne n'osa plus parler d'aller attaquer les Tartares.

**52.** Le *tchen-yu* ne fut point offensé du refus qu'il essayait : Il chercha cependant les moyens de renouer sa négociation. Ayant fait choix d'un nombre considérable de ses plus beaux chevaux, avec plusieurs autres productions de son pays, il envoya un second ambassadeur offrir ces présents, & redemander la princesse qu'il n'avait pu obtenir la première fois.

L'hommage que le *tchen-yu* avait chargé son ambassadeur de faire en son nom, fit regarder ses propositions d'un autre œil qu'on ne l'avait

fait d'abord : l'alliance qu'il demandait fut de nouveau agitée dans le conseil ; on considéra que les *Hiong-nou* <sup>p.345</sup> du midi étant soumis, & ceux du nord offrant de faire hommage, on s'assurait d'avoir la paix de leur côté ; ainsi l'empereur fit venir à la cour l'ambassadeur tartare, qu'il reçut avec toutes sortes d'honneurs, & lui accorda l'alliance qu'il demandait pour son maître.

**53.** Le premier jour de la deuxième lune de l'an 53, il y eut une éclipse de soleil.

**54.** L'année d'ensuite, l'empereur se proposant d'aller visiter les provinces septentrionales, les grands lui représentèrent que, quoiqu'il fût dans la trentième année de son règne, il n'avait point encore été faire de sacrifices à la montagne Taiï-chan, & qu'il devait dans sa tournée s'acquitter de ce devoir religieux. L'empereur leur répondit que, dans la circonstance présente où le cœur du peuple était encore rempli de trouble & d'inquiétude, ces sacrifices ne pouvaient être purs, & que ce serait vouloir tromper le Tien. Il ajouta que, suivant l'instruction donnée autrefois par Confucius à Lin-fang, les vrais rites & les vraies cérémonies doivent partir d'un cœur pur, sincère & tranquille, qu'autrement ce n'est qu'hypocrisie. Depuis cette réponse, on ne lui parla plus de sacrifices. Ce prince, après avoir parcouru les provinces du septentrion, revint à Lo-yang à la deuxième lune intercalaire de cette année.

Cette même année, il parut une comète au signe *Tsé-oueï*.

**55.** Le trente de la cinquième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

**56.** A la sixième lune de la trente-deuxième année du règne de Kouang-ou-ti, on vit sortir, au milieu de Lo-yang, une source d'eau de couleur de vin, mais extraordinairement amère. Il crut autour une herbe du plus beau rouge ; ce qui fut regardé comme un pronostic heureux pour le <sup>p.346</sup> gouvernement miel. Les grands se réunirent pour demander à l'empereur de faire consigner ce phénomène dans l'histoire ; mais ce

prince refusa par modestie d'en donner l'ordre, alléguant que le bien qu'il semblait pronostiquer ne devait pas lui être attribué. Cependant comme le peuple se joignit aux grands, il ne put refuser de consentir à ce qu'il en fut fait mention dans les fastes de l'empire.

Le trente de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Peu de temps après mourut Hou-han-yé, *tchen-yu* des *Hiong-nou* du midi. Il eut pour successeur son frère Mou. Aussitôt que l'empereur fut instruit de cette mort, il envoya porter le sceau, le bonnet & les habits de cérémonie au nouveau *tchen-yu*. On établit pour l'avenir cette manière de donner l'investiture d'une couronne, & ce fut le dernier règlement que fit l'empereur Kouang-ou-ti. **57.** Ce prince mourut à la troisième lune de l'an 57, trente-troisième année de son règne & la soixante-troisième de son âge : il fut enterré à Yuen-ling.

Kouang-ou-ti avait donné des preuves de sa valeur dans plus d'une occasion, où souvent il s'était exposé comme le moindre de ses soldats, qui marchaient avec confiance sous ses ordres. Il dut le trône à ses grandes qualités & à ses vertus. Infatigable à en remplir les devoirs, il se rendait de grand matin à la salle où se déterminaient les affaires de l'État, & n'en sortait qu'après le soleil couché, pour s'entretenir avec les habiles gens de sa cour sur quelques endroits des *King*. Ces entretiens duraient jusqu'à minuit. Le prince héritier lui représenta que cette application continuelle pourrait altérer sa santé, & qu'en voulant acquérir les lumières du grand Yu & de Tching-tang, elles lui deviendraient inutiles s'il se mettait hors <sup>p.347</sup> d'état d'en faire usage. L'empereur lui répondit qu'il avait tant de plaisir à s'entretenir des sages instructions de ces deux princes, qu'il ne s'apercevait pas de la fatigue.

Kouang-ou-ti ne décidait jamais rien de ce qui avait trait au gouvernement sans consulter les grands. Il commençait par proposer la chose aux mandarins d'armes, & prenait l'avis de chacun en particulier : faisant ensuite venir les mandarins de lettres, il leur demandait leur

sentiment, & après avoir pesé leurs raisons, il se déterminait sur ce qu'il croyait le plus avantageux au bien de l'État ; de cette manière il y eut peu d'entreprises dont il ne vînt à bout avec succès.

Doux, affable, aimant la paix, évitant ce qui pouvait la troubler, il cherchait tous les moyens de soulager le peuple & de le rendre heureux. Mais afin d'empêcher les mandarins de le fouler, il augmenta leurs appointements. Le seul soupçon que quelqu'un d'entre eux eût commis la moindre concussion, suffisait pour lui faire perdre son emploi. Il prononça toujours à regret une sentence de mort. Ses sujets ressentirent vivement sa perte. Han-ming-ti, son quatrième fils, lui succéda.

@

## HAN-MING-TI

@

**58.** Après les premières cérémonies du deuil de son père, Han-ming-ti prit possession du trône. Le prince de Tong-ping, son frère, lui dit alors qu'il lui semblait à propos de profiter du temps de paix où l'on était pour faire revivre les anciennes coutumes qu'on avait négligé de remettre en vigueur, quoiqu'il y eût plus de trente ans que leur famille eut recouvré l'empire. Han-ming-ti ordonna en conséquence aux grands de s'assembler, afin de travailler de concert avec le prince de <sup>p.348</sup> Tong-ping au rétablissement de ces lois, & ils arrêtèrent que le tertre pour les sacrifices au Ciel serait placé au midi de la ville, & celui de la terre au nord. Il fut expliqué que ces sacrifices se feraient, suivant les anciennes cérémonies, pour honorer le *Chang-ti* seulement, comme on l'avait de tout temps pratiqué. On régla ensuite les habits que l'empereur & les mandarins devaient porter dans les différentes occasions, les chars dont le prince se servirait, & son cortège pour les jours de grandes ou de petites cérémonies.

Dans ces entrefaites le prince de Tong-hai, frère de l'empereur, tomba dangereusement malade ; se voyant hors d'espérance, il écrivit à l'empereur :

« J'ai vécu en prince malheureux ; faible & sans vertu, j'ai augmenté les chagrins de l'impératrice ma mère. Je laisse un fils peut-être incapable de gouverner cette principauté, & dans cette crainte, je la remets entre vos mains. C'est pour la dernière fois que je vous demande une grâce ; daignez prendre soin de ma mère. Demain je ne serai plus, & ce sera une consolation pour moi d'emporter en mourant l'espoir que vous ne l'abandonnerez pas.

Effectivement ce prince mourut peu de jours après. L'empereur ne put retenir ses larmes à la lecture de ce placet. Il ordonna que la mère du

prince & sa veuve seraient traitées comme des reines du premier ordre, & qu'elles auraient les mêmes équipages & les mêmes appointements. Il voulut que l'aîné de ses fils héritât de sa principauté, avec les mêmes prérogatives que son père. A l'égard de ses autres enfants, il les fit élever comme les siens propres. Il fit doubler la pompe des funérailles usitées pour les princes de Tong-haï, afin de témoigner combien il honorait la mémoire d'un frère qui avait fait paraître une si grande piété filiale envers sa mère, p.349 en sacrifiant son rang de prince héritier pour la servir.

On reçut alors à la cour la nouvelle que les *Ou-hoan* étaient partis de la montagne Tchi-chan pour venir faire leurs courses & piller sur les limites du Léao-tong, mais que Tsaï-yong les avait battus & que leur chef avait été tué. Ils furent si épouvantés de cette défaite qu'ils se soumirent, & qu'on jouit d'une parfaite tranquillité dans ces cantons, depuis Ou-oueï <sup>1</sup> à l'ouest jusqu'à Hiuen-tou <sup>2</sup> à l'est.

**59.** L'empereur profita de ce calme pour rétablir les académies où l'on s'exerçait à tirer de la flèche & aux autres manœuvres de la guerre. Il fit également rétablir les écoles où la jeunesse allait s'instruire des préceptes admirables contenus dans les *King*. L'empereur se plaisait à fréquenter ces écoles, accompagné de Hoan-jong son précepteur, dans le temps qu'il n'était encore que prince héritier. Il proposait aux étudiants les questions les plus difficiles & les développait avec beaucoup d'esprit & de clarté : de sorte qu'on venait en foule admirer ce jeune prince qui par son exemple donnait de l'émulation à ceux qu'on formait à la science du gouvernement.

L'empereur eut pour son précepteur les mêmes égards & le même respect qu'il avait pour lui avant que d'être monté sur le trône. Quand il allait dans les académies, & qu'on lui proposait quelque difficulté en

---

<sup>1</sup> Leang-tcheou du Chen-si.

<sup>2</sup> Dans le Leao-tong.

présence de Hoan-jong, il répondait avec modestie que son maître était là & qu'il résoudre mieux la question que lui.

Peu de temps après ce lettré mourut. Pendant sa maladie l'empereur lui fit plusieurs visites : mais afin de donner l'exemple <sup>p.350</sup> du respect qu'on doit avoir pour ceux qui nous instruisent, il avait l'attention de descendre de son char dans la rue & il gagnait à pied l'appartement de son précepteur. Tous les grands, à l'imitation du prince, furent visiter cet homme célèbre & estimable. L'empereur en porta le deuil & accompagna son corps jusqu'à Cheou-chan, où il fut enterré. Les grands assistèrent aussi à son convoi, ce qui le rendit des plus nombreux & des plus magnifiques.

**60.** La troisième année de son règne, l'empereur Han-ming-ti pensa à déclarer une des reines impératrice. L'estime que l'impératrice mère avait pour le brave Ma-yuen, lui avait fait jeter les yeux sur sa fille, qui joignait à la beauté beaucoup de sagesse & de modestie, & cette princesse l'avait introduite dans le palais de son fils, alors prince héritier. La fille de Ma-yuen, par sa conduite & ses manières respectueuses & engageantes, gagna le cœur du prince, qui parvenu au trône lui donna aussitôt le titre de reine.

L'impératrice mère avait encore introduit chez son fils Kia-chi, nièce de la femme de Ma-yuen. Kia-chi lui avait donné un fils, & il n'en avait point de Ma-chi, sur laquelle il aurait bien voulu faire tomber son choix pour la nommer impératrice, mais sa stérilité y mettait un grand obstacle. L'impératrice mère inclinait aussi beaucoup pour cette princesse. Elle suggéra à l'empereur de faire adopter par la reine Ma-chi le fils de Kia-chi, en lui témoignant cependant quelque inquiétude qu'elle n'en prît pas tout le soin possible, parce qu'elle n'en était pas la mère. L'empereur se prêta à cet arrangement, qui s'accordait avec l'inclination qu'il avait pour cette reine. Ma-chi reçut l'enfant avec des transports de joie incroyables, & elle eut pour lui encore plus de tendresse que s'il eût <sup>p.351</sup> été son propre fils. L'empereur qui voulait voir comment elle en

userait avec ce fils adoptif, avait différé de nommer une impératrice. Les censeurs de l'empire qui ignoraient les motifs de ce délai, pressèrent l'empereur de se décider sur le choix d'une impératrice, qu'il aurait dû déjà avoir nommée depuis deux ans qu'il était sur le trône. L'impératrice mère charmée de la tendresse que la reine Ma-chi avait pour le petit prince, profita des instances des censeurs pour fixer le choix en faveur de Ma-chi. Elle fut enfin déclarée impératrice, & cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Ce rang élevé n'éblouit point la nouvelle impératrice : plus modeste encore & plus affable qu'auparavant, elle n'était occupée qu'à veiller à l'éducation du petit prince, qui fut dans le même temps déclaré prince héritier. Ennemie de l'oisiveté, cette princesse s'appliquait à la lecture. Elle avait banni le luxe de ses habits & elle n'en portait que de simples, même les jours de cérémonies.

Suivant l'usage, les princesses du palais venaient lui rendre leurs devoirs le premier & le quinze de chaque mois. Elles s'aperçurent que ses robes étaient de la soie la plus grossière & se mirent à rire : l'impératrice leur dit qu'elle préférait cette soie, parce qu'elle prenait mieux la teinture que celle qui était plus fine. Cette leçon de modestie fit tant d'impression sur toutes les femmes de la cour, que par la suite elles furent de la plus grande circonspection.

Au sortir du conseil, l'empereur qui connaissait sa prudence & sa pénétration lui faisait part des affaires qu'on y avait agitées. Il avait remarqué que personne n'en saisissait mieux les difficultés & ne prenait un parti plus sage. Ce prince avait tant de confiance en elle, qu'il n'examinait jamais les <sup>p.352</sup> ordres qu'elle donnait, persuadé que ce qu'elle ordonnait était ce qu'il fallait faire.

Cette même année, à la sixième lune, il parut une comète à la constellation *Tien-tchuen*, qui est composée de neuf étoiles. Une autre constellation plus septentrionale s'appelle *Tchuen-sing*.



Malgré les mauvaises récoltes de l'été causées par la sécheresse, l'empereur faisait travailler aux embellissements & aux réparations de son palais. Tchong-li-y, président d'un des tribunaux de l'empire, se présenta à la porte du palais à genou, le bonnet bas, en priant ceux qui étaient chargés de faire parvenir les représentations à l'empereur, de lui dire de sa part que Tching-tang, fondateur de la dynastie des *Chang*, dans un temps de famine, s'accusa d'en être l'auteur, & offrit de se dévouer pour sauver son peuple ; qu'aucune des fautes dont il se disait coupable n'approchait de celle de faire des dépenses superflues dans un temps de calamité ; que les troubles n'étaient pas venus de ce que les empereurs étaient logés dans des palais trop peu spacieux, mais de ce que les peuples étaient foulés, & qu'ils supportaient impatiemment de voir leur subsistance enlevée par des dépenses de faste ou de peu de nécessité. Quoique l'empereur fût naturellement emporté, il sentit la vérité des remontrances de Tchong-li-y : il fit sur-le-champ suspendre les travaux, à l'exception de ce qu'il était indispensable de faire ; & dès le même jour, il tomba une pluie qui répara en automne la perte des récoltes de l'été.

L'emportement que l'empereur avait fait paraître contre Yo-fong, un des premiers officiers de sa cour, avait fait prendre le parti à Tchong-li-y de se présenter à la porte du palais en posture de criminel. Yo-fong avait osé dire son sentiment sur une affaire importante d'une manière peu mesurée & peu <sup>p.353</sup> respectueuse. L'empereur offensé prit un bâton & voulut en frapper Yo-fong, qui évita le coup & fut se cacher sous un lit. L'empereur plus irrité lui ordonna d'en sortir. Yo-fong au lieu de lui faire des excuses, lui dit avec fermeté :

— Un prince sur le trône ne doit rien faire qui déroge à la gravité ni à la majesté ; ses grands le représentent comme dépositaires de son autorité. Il n'y a aucun exemple qu'un empereur se soit avisé de les battre lui-même.

Ce peu de mots fit plus pression sur son esprit, que toutes les

remontrances qu'on lui avait faites jusqu'à ce moment pour l'exhorter à réprimer sa colère. Il écouta tranquillement Yo-fong, & après avoir arrêté l'objet pour lequel il était venu, il le congédia sans lui témoigner aucun ressentiment. Depuis cet instant, il fut beaucoup plus modéré qu'il ne l'avait été.

Le trente de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**61.** L'empereur, n'étant encore que prince héritier, avait beaucoup d'inclination pour Tching-tchong, fils de Tching-hing : il aurait voulu s'en faire un ami qui eût pour lui, non les égards respectueux d'un sujet, mais les épanchements de la confiance. Tching-tchong se tenait avec lui dans les bornes de la réserve & de la circonspection la plus grande. Leang-fong, chargé par le prince héritier de l'amener à cette intimité, fut fort étonné du refus de Tching-tchong : il s'excusa sur ce que devant être un jour son maître, il ne lui appartenait pas de le traiter en ami, & que suivant la maxime de la dynastie régnante, les princes ne doivent pas se familiariser avec les gens qui ne sont pas de leur rang. Leang-fong eut beau lui représenter qu'il ferait beaucoup de peine au prince ; Tching-tchong lui répondit qu'il valait mieux mourir que d'agir contre la <sup>p.354</sup> raison & contre son devoir. Le prince héritier conçut encore plus d'estime pour lui quand il vit jusqu'où il portait la prudence & l'amour de son devoir. Ces sentiments favorables du prince sauvèrent dans la suite la vie à Tching-tchong quand Leang-fong se perdit, lui, sa famille & ses amis. Leang-fong comblé des bienfaits de Han-ming-ti, eut l'ingratitude de former un parti contre ce prince lorsqu'il monta sur le trône. Son dessein transpira : l'empereur le fit arrêter avec tous ses amis, mais par l'estime qu'il avait pour Tching-tchong, il ne voulut point l'envelopper dans sa disgrâce.

Si l'empire jouissait alors de la paix, il n'en était pas de même des royaumes voisins. Le roi de Sou-kiu, abusant d'une autorité qu'il s'était arrogée comme lui ayant été donnée par l'empereur, était devenu si puissant, qu'il se faisait craindre de tous ses voisins. Bientôt il les traita

comme s'ils eussent été ses sujets. Après avoir mis à contribution les royaumes de Yu-tien, de Ta-ouan & de Koueï-fou, il y laissa des troupes avec deux de ses généraux pour les maintenir dans l'obéissance. Les peuples de Yu-tien souffraient impatiemment ce joug ; ils coururent aux armes, surprirent Kiun-té qui les gouvernait pour le roi de Sou-kiu, le tuèrent & choisirent Hiou-mou-pa, un des premiers d'entre eux, qu'ils proclamèrent roi.

A la nouvelle de cette révolte, le roi de Sou-kiu marcha en diligence contre Hiou-mou-pa avec les troupes des royaumes ses tributaires, qu'il joignit aux siennes. Hiou-mou-pa entendait la guerre, & s'était préparé contre les attaques du roi de Sou-kiu. Il le battit, dissipa son armée & le poursuivit jusqu'à sa capitale, dont il fit le siège. Ce roi de Yu-tien, en faisant sa ronde autour de la place, reçut un coup de flèche dont il mourut. Kouang-té son neveu fut élu à sa place.

p.355 Quoique le père de Kouang-té fut prisonnier du roi de Sou-kiu, il n'en poussa pas moins vivement le siège. Il était sur le point de se rendre maître de cette capitale, lorsque le roi de Sou-kiu fit des propositions de paix ; il offrait sa fille en mariage à Kouang-té & de lui renvoyer son père. Il consentait encore de retirer ses officiers des royaumes qu'il avait asservis, & de leur rendre la liberté. Kouang-té accepta ces conditions ; il leva le siège & retourna dans son royaume.

Cette paix, quoique cimentée par une alliance, ne fut pas de longue durée. Hien, roi de Sou-kiu, qui avait régné avec tant de gloire, honteux d'avoir été forcé sur ses vieux ans de se soumettre à des conditions peu honorables, ne se vit pas plus tôt dégagé, qu'il songea à réparer cet affront. Il leva des troupes dans le dessein de recommencer la guerre. Le roi de Yu-tien se tenait sur ses gardes ; dès qu'il sut que son beau-père faisait des préparatifs contre lui, il se mit à la tête de ses troupes & vint à sa rencontre. Le roi de Sou-kiu ne dissimula plus : il lui présenta la bataille, qu'il perdit & où il fut tué. Kouang-té, profitant de sa victoire, s'empara de son royaume.

Les *Hiong-nou* du nord, qui ne voyaient pas de bon œil les conquêtes du roi de Yu-tien, se mirent en campagne pour l'obliger à restituer le royaume de Sou-kiu à Pou-kiu-tching, fils de Hien, qui était en otage chez eux. A l'approche de leur armée, Kouang-té, craignant de tout perdre pour vouloir trop garder, céda le royaume de Sou-kiu au fils de Hien. Mais à peine les *Hiong-nou*, ses protecteurs, eurent-ils repris le chemin de leur pays, que Kouang-té revint sur Pou-kiu-tching, qu'il battit & tua : cependant, pour ne pas donner de l'ombrage aux *Hiong-nou*, Kouang-té fit reconnaître Tsi-ly, frère de Pou-kiu-tching, roi de Sou-kiu.

p.356

**62.** Au retour de cette expédition, les *Hiong-nou* ne voulant pas qu'il fût dit qu'ils s'étaient mis en campagne sans avoir tiré l'épée, rabattirent sur les *Hiong-nou* du midi leurs ennemis ; mais ceux-ci, au premier bruit de leurs mouvements, s'étaient préparés à la défense en cas d'attaque, de sorte que ceux du nord les voyant si bien disposés à les recevoir, n'osèrent rien entreprendre contre eux.

La protection de la Chine ôtant tout espoir aux *Hiong-nou* du nord de pouvoir soumettre ceux du midi, ils résolurent de vivre en paix avec eux ; & leur *tchen-yu* envoya en conséquence un de ses officiers demander à celui du midi son amitié en offrant à ses sujets la liberté de venir trafiquer dans le nord comme les siens iraient commercer dans le midi.

**64.** Charmé de cette ouverture, le *tchen-yu* du midi fit le plus grand accueil à l'envoyé de celui du nord. Il souscrivit toutes ses propositions, en ajoutant cependant qu'il était à propos de demander à l'empereur son agrément sur ce traité. L'envoyé répondit que ses ordres portaient d'aller à la cour impériale, & afin de lui donner plus de créance, le *tchen-yu* du midi le fit accompagner par un de ses officiers. Cette précaution faillit à rompre la négociation. Quelques-uns des grands représentèrent que l'union de ces deux rivaux était à craindre, parce que la Chine se retrouverait avoir des voisins trop puissants, qu'elle avait intérêt de tenir divisés, & dont elle n'avait que trop éprouvé les insultes & les

entreprises. Ces grands disaient encore, qu'il valait mieux laisser ces Tartares s'entre-détruire, que de leur permettre un commerce réciproque, qui ne pouvait manquer d'être préjudiciable à celui de la Chine. Le sentiment contraire prévalut cependant. On considéra que les deux *tchen-yu* ne voudraient pas se céder <sup>p.357</sup> mutuellement, & que, hors les affaires de leur commerce, ils seraient toujours en garde l'un contre l'autre. Ainsi ne trouvant point d'inconvénient à leur permettre de commercer ensemble, d'autant plus que l'empire ne pourrait qu'y gagner par l'importation des productions de leur pays, l'empereur fit expédier l'ordre qui ratifiait leur traité, & renvoya les deux ambassadeurs avec de riches présents pour leurs maîtres.

**65.** Le trente de la dixième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse totale de soleil.

C'est à cette époque que la secte de *Foé* vint infecter la Chine de ses dogmes pernicieux. Le prince de Tchou, sixième fils de Kouang-ou-ti, séduit par les *tao-ssé*, qui lui avaient promis de lui faire avoir communication avec les esprits, apprenant qu'il y avait dans le pays de Tien-cho un esprit appelé *Foé*, pressa l'empereur de le faire venir <sup>1</sup>. L'officier chargé de la commission de l'aller chercher, ne ramena qu'un de ses ministres, que les gens du pays appellent *cha-men*, en chinois *ho-chang* & en tartare *lama*. Il en rapporta encore un livre contenant leur doctrine, qui n'admet pour principe de <sup>p.358</sup> toutes choses que le néant & le vide. Suivant cette doctrine, les principales vertus de l'homme sont l'amour & la pitié qui lui fait épargner les animaux de toute espèce. Ces

---

<sup>1</sup> Cet officier se nommait Ouang-sun : il fut envoyé avec dix-sept autres qui pénétrèrent jusqu'au pays de Yué-chi, l'un des royaumes du *Si-yu*. Ces députés y rencontrèrent deux *cha-men* ou religieux de *Fo*, dont l'un s'appelait Ché-kia-mo-teg, & l'autre Cho-fa-lag, qu'ils emmenèrent à la Chine : ils y rapportèrent des images du Dieu *Fo* ou *Boudha*, peintes sur une toile fine des Indes, avec quarante-deux chapitres des livres canoniques des Indiens, qu'ils mirent, ainsi que les images, sur un cheval blanc. L'ambassade revint à Lo-yang la huitième année du règne de Han-ming-ti. Avant cette époque, on n'avait aucune connaissance à la Chine de ce néant & de ce vide que les Bonzes donnent comme le premier principe de tout. On ignorait également le système de la transmigration & de la circulation des âmes dans le corps des animaux, & cette doctrine, aujourd'hui si universellement répandue dans la haute Asie, n'avait point encore franchi les bords du Gange. *Éditeur.*

sectateurs de *Foé* enseignaient encore que quand les hommes ou les animaux meurent, leur âme va animer un autre corps, suivant qu'on a bien ou mal vécu, & que le grand secret est de parvenir à être *Foé*, ce qu'on ne peut obtenir qu'en vivant bien. Ce fut à la dixième lune de la huitième année du règne de Han-ming-ti, qu'on éleva la première statue à *Foé*, & que sa doctrine commença à se répandre. Les princes, les grands & les lettrés la rejetèrent. Le seul prince de Tchou s'en déclara le partisan, & embrassa cette secte comme il avait déjà fait celle des *tao-ssé*.

**66.** On était d'autant plus surpris de voir l'empereur autoriser cette nouvelle doctrine, qu'il était fort zélé pour celle des *King*. Il voulut même que tous les grands envoyassent leurs enfants dans les collèges qu'il avait rétablis, pour s'instruire des matières traitées dans les *King* : il fit assister à ces leçons le prince héritier & ses autres fils ; mais afin qu'ils ne se trouvassent pas confondus avec le peuple, & qu'ils pussent acquérir les connaissances nécessaires à leur condition, l'empereur ordonna de n'expliquer que les *King* dans ces collèges : il en fit bâtir d'autres pour les enfants des officiers subalternes & de ceux qui n'étaient pas en charge, où ils devaient apprendre le *Hiao-king* de Confucius, ou *traité de l'obéissance filiale*.

**67.** Le prince de Tchou voyait avec peine que la secte de *Foé* faisait peu de prosélytes parmi les grands. Il employait tous les moyens pour les engager à l'embrasser. Ce zélateur ne vint à bout que de gagner Lieou-king, prince de Kouang-ling, son frère, en le flattant de l'espoir d'être un jour plus élevé qu'il ne l'était. <sup>p.359</sup> De tous les fils de Kouang-ou-ti, Lieou-king était celui qui lui ressemblait le plus : il s'imagina qu'il devait avoir la même fortune que son père & occuper comme lui le trône. Il consultait souvent les devins, qui ne manquaient pas de lui prédire les choses qui flattaient ses idées. Ayant fait venir un jour un de ces devins, dont on vantait l'habileté, il lui demanda si ayant une parfaite ressemblance avec l'empereur Kouang-ou-ti, parvenu au trône à l'âge de

trente ans, lui qui devait bientôt les avoir, ne devait pas déjà lever des troupes pour obtenir la couronne impériale. Le tireur d'horoscope, stupéfait de la question, ne lui fit que des réponses ambiguës, que le prince comprit fort peu ; mais au sortir de cette conversation, le devin fut l'accuser aux tribunaux, afin de se mettre à l'abri des suites de cette dangereuse confiance.

Le prince de Kouang-ling averti presque aussitôt de l'accusation, ne vit point de meilleur expédient pour se tirer d'affaire, que de se rendre lui-même en prison. Cette démarche lui sauva la vie. L'empereur lui fit grâce, & se contenta de le priver de toute autorité sur les mandarins & sur le peuple : il lui conserva cependant ses appointements.

Lieou-king sorti de ce mauvais pas, se compara à Lieou-sieou ou Kouang-ti, lorsque ce prince, à la mort de Lieou-yen son frère, s'était vu sur le point de succomber, & était cependant parvenu avec le temps & de la prudence à se relever de cette perte. Lieou-king n'en fut que plus persuadé que le sceptre ne pouvait lui échapper & qu'il trouverait infailliblement une occasion plus favorable à son ambition. Il renoua avec les *tao-ssé* & les magiciens ; toute son occupation était de faire des sacrifices pour hâter l'accomplissement de la fortune que sa ressemblance avec son père lui présageait.

p.360 Trop de monde était imbu de cette affaire, pour qu'elle pût demeurer secrète : les mandarins du dehors en furent instruits ; ils s'opposèrent avec tant d'activité à ses progrès qu'une infinité de gens en perdirent la vie. L'empereur pardonna encore à son frère. Les grands, mécontents de cette indulgence, se plaignirent que Lieou-king étant le plus coupable ; il méritait d'être puni le plus sévèrement. L'empereur leur répondit avec aigreur :

— Voudriez-vous que je fisse mourir mon frère ? S'il était mon fils, oseriez-vous exiger de moi ce sacrifice ?

Fan-tcheou prenant la parole, lui dit avec fermeté :

— Cet empire ne vous appartient pas, il est celui de Han-kaoti. On lit dans le *Tchun-tsiou*, que si un souverain a juste sujet de craindre ses parents, il doit les faire mourir. Nous partageons la peine que Votre Majesté doit avoir de faire périr un frère ; mais si par une faiblesse indigne de nous, nous souffrions que Votre Majesté s'écartât des sages constitutions du gouvernement, mériterions-nous de la servir, & ne serait-ce pas trahir la justice & manquer à la droiture que nous devons apporter dans l'exercice des emplois qui nous sont confiés ? Oui, si le prince votre fils était coupable d'un pareil crime, & que nous fussions ses juges, il ne soustrairait point sa tête au châtement qu'il aurait mérité.

L'empereur, pénétré de la douleur la plus vive envoya ordre à son frère de se donner lui-même la mort & détruisit sa principauté de Kouang-ling.

**70.** Le trente de la dixième lune de l'an 70, treizième du règne de Han-ming-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Le mois d'ensuite Lieou-yng, prince de Tchou, l'auteur de ce que la secte de Foé avait été introduite en Chine, perdit sa <sup>p.361</sup> principauté & fut exilé à Tan-yang <sup>1</sup>. Ce prince, environné sans cesse de *tao-ssé* & de magiciens, avait fait faire une tortue en or & un pélican de pierres précieuses, sur lesquels il avait fait graver des caractères, & il disait que par la vertu de ces deux figures mystérieuses, il n'y avait rien dont on ne pût venir à bout. Yen-tchong, membre du conseil de l'empereur, instruit de ces pratiques criminelles, ayant acquis des preuves certaines, accusa auprès de l'empereur son frère Lieou-yng d'avoir intention de se révolter & demanda qu'on le fit mourir. Le fait était si positif & si évident, que l'empereur ne put l'excuser ; mais ne pouvant se résoudre à condamner encore à la mort un de ses frères, il l'exila à Tan-yang, en lui ôtant sa principauté, qu'il abolit. Cependant il eut soin que rien ne lui manquât

---

<sup>1</sup> Ning-koué-fou du Kiang-nan.



dans le lieu de son exil. Ce prince, après y être arrivé, fit de sérieuses réflexions sur le mal qu'il avait voulu faire à l'instigation des *tao-ssé*, & vit clairement l'illusion de leurs promesses ; considérant encore combien il avait entraîné de personnes, par son exemple, dans la croyance de cette fausse doctrine & dans son esprit de révolte, **71.** le désespoir le prit & il se tua lui-même à la quatrième lune de la quatorzième année du règne de Han-ming-ti.

Les mandarins apprenant cette mort funeste, firent une descente pour visiter le corps du prince, & ils en dressèrent un procès-verbal fidèle, qu'ils envoyèrent à la cour avec tous ses papiers, parmi lesquels se trouva la liste de ceux qu'il avait gagnés pour se faire un parti. L'empereur à qui on les remit, signa l'ordre d'arrêter les complices de son frère & de leur faire subir les interrogatoires les plus rigides. Cependant il vit avec peine qu'un grand nombre de personnes de la <sup>p.362</sup> première considération étaient entrées dans ce complot. Plus de mille furent exécutées à mort, & ce n'était que peu en comparaison de ceux qui avaient mérité le même châtement si on eût poussé l'affaire à toute rigueur ; mais les juges voyant l'agitation d'esprit de l'empereur & l'affliction qu'il ressentait d'avoir fait verser tant de sang, usèrent d'indulgence & déclarèrent innocents la plupart des autres criminels, ce qui le tranquillisa un peu. Deux jours après, il fut lui-même dans les prisons & il en fit sortir plus de mille sur le rapport des mandarins.

**72.** L'année suivante l'empereur, pour dissiper le chagrin que les catastrophes de ses deux frères lui avaient causé, partit à la douzième lune pour visiter les provinces orientales. Arrivé dans la principauté de Lou, il se rendit, accompagné des grands de sa suite, à la maison de Confucius. S'étant assis, il ordonna au prince héritier d'expliquer quelques pages des *King* mis en ordre par Confucius. Le jeune prince s'en acquitta d'une manière à exciter l'admiration de toute l'assemblée. L'empereur prit ensuite la parole, & dit, que si un souverain s'abaisse en allant visiter un de ses sujets, Confucius devait être excepté de cette

loi : il ajouta, qu'il le regardait comme le maître de l'empire, puisqu'on le gouvernait suivant ses maximes, & qu'il se croyait honoré en rendant à ce philosophe l'hommage de faire expliquer, dans sa propre maison, les préceptes contenus dans ses livres.

La paix régnait dans l'intérieur de l'empire ; mais sur les limites, les Tartares abusaient de l'union qu'on leur avait permise, pour faire des courses en Chine. On rendit alors justice à la prudence de ceux qui avaient prévu les suites des relations de commerce, qu'il était de l'intérêt de l'empire d'empêcher, entre ces *Hiong-nou* du nord & ceux du midi.

p.363 King-ping, commandant sur les frontières, pressa plusieurs fois la cour de porter la guerre en Tartarie. On fit peu d'attention à ses premières plaintes ; mais comme il revint à la charge, il reçut ordre de consulter avec Téou-kou, Téou-yong & les autres officiers du Ho-si, sur le parti qu'il y avait à prendre. Tous jugèrent la guerre nécessaire pour réprimer les Tartares, & ils écrivirent chacun leur sentiment à l'empereur. Le mémoire de King-ping était plus détaillé que les autres : il y disait que, si on avait eu autrefois tant de peine à réduire les *Hiong-nou*, c'est qu'ils étaient unis ensemble & ne formaient qu'une seule puissance qui s'était rendue formidable ; que s'ils donnèrent quelques marques de soumission sous l'empereur Han-ou-ti, ce ne fut qu'après que ce prince eut fait bâtir des villes dans le Ho-si, qu'il divisa en quatre départements <sup>1</sup>. Il fallut encore qu'il se fût rendu maître de Kiu-yen <sup>2</sup>, qu'il eût fortifié Sou-fang, & que les royaumes du *Si-yu* fussent devenus tributaires de l'empire. King-ping ajoutait, que les *Hiong-nou* étant aujourd'hui divisés en deux nations, l'occasion de les soumettre était des plus favorables, quoiqu'on ne fût pas, comme autrefois, maître du *Si-yu*, ce qui rendait difficile le chemin pour aller attaquer ceux du nord ; mais qu'en commençant par forcer les *Ou-hoan* dans Pé-chan, & se saisissant

---

<sup>1</sup> Kan-tcheou, Sou-tcheou, Leang-tcheou & Cha-tcheou.

<sup>2</sup> Cours & nom de rivière au nord de Cha-tcheou.

ensuite de Y-ou <sup>1</sup>, de Tché-ssé, on couperait, pour ainsi dire, les bras aux *Hiong-nou*, si on envoyait des troupes dans les pays de Ou-sun & dans les autres royaumes du *Si-yu*, parce qu'en leur interceptant la <sup>p.364</sup> communication avec les *Nan-hou-yen*, une de leurs hordes qui habitait du côté de Y-ou, ils n'en pourraient tirer aucun secours ; qu'alors il n'y aurait point de difficulté à les réduire quand bien même ils se réuniraient en un seul corps.

Les autres officiers entraient dans des détails moins circonstanciés de cette expédition, mais ils proposaient de former plusieurs attaques à la fois. L'empereur en fit en conséquence expédier l'ordre, & ces différents généraux rassemblèrent les troupes des provinces voisines, dont ils formèrent plusieurs divisions, à la tête desquels ils se mirent en marche pour entrer dans le pays des Tartares.

**73.** Téou-kou & King-tchong prirent le chemin de la montagne Tien-chan ; ils rencontrèrent le prince de Ou-yen, qu'ils battirent & lui tuèrent plus de mille de ses soldats. Ils le poursuivirent jusqu'au lac *Pou-lei-hai* <sup>2</sup>, d'où prenant la route du nord, ils furent s'emparer de Y-ou, & après y avoir mis une bonne garnison, ils employèrent le reste de leurs troupes à cultiver la terre.

King-ping & Tchou-pong sortirent de la Chine par Long-si, & entrèrent sur les terres des Tartares par Tien-choui. Ils tombèrent sur les troupes du prince de Hiong-lin, & leur passant sur le ventre, ils pénétrèrent plus de six cents ly en avant dans le *Chamo*. Ils furent jusqu'à la montagne San-mou-lou, d'où ils revinrent sur leurs pas.

Laï-miao, chargé de la défense de Ou-hoan, sortit avec Ouen-mou par le fort Ping-ting ; ils furent jusqu'à la rivière Hiong-ho-choui, toujours en poussant devant eux les Tartares, qu'il ne leur fut jamais possible d'atteindre.

---

<sup>1</sup> Hami.

<sup>2</sup> Hou-hon-nor.

p.365 Tsai-yong & Ou-ting prirent la route de Kao-kiuei, & firent faire à leurs troupes plus de neuf cents ly. Ils parvinrent jusqu'à une petite montagne, qu'ils prirent par erreur pour celle de Tcho-yé-chan, située au milieu du pays des Tartares du nord, & ils revinrent sur leurs pas sans avoir pu rencontrer l'ennemi. On accusa Tsai-yong d'avoir ménagé les Tartares du nord, parce qu'il était brouillé avec ceux du sud, & qu'il ne voulait pas les affaiblir pour les rendre la proie de leurs ennemis. Tsai-yong fut rappelé, & convaincu de n'avoir pas fait son devoir, il fut cassé & mis aux fers. L'empereur, en considération de les services passés, lui rendit la liberté ; mais cet officier pénétré de douleur de se voir déshonoré par la dernière action qu'il venait de faire, ne survécut que de quelques jours à cette grâce.

Téou-kou fut celui de tous ces généraux qui se comporta le mieux : il se maintint à Y-ou, & chercha à engager les rois du *Si-yu* à se déclarer en faveur de l'empire. Il chargea Pan-tchao, un des commandants de sa cavalerie, d'aller avec Kou-siun sonder les dispositions de ces princes.

Pan-tchao s'adressa d'abord à Kouang, roi de Chen-chen, dont il reçut le plus grand accueil ; cet envoyé en augura bien pour sa commission. Cependant au bout de quelques jours, il le trouva dans des dispositions tout à fait défavorables. Les gens de sa suite, étonnés de ce changement subit, en accusaient l'inconstance naturelle de cette nation ; mais Pan-tchao soupçonna que quelque émissaire des *Hiong-nou* était venu le traverser : afin de s'en assurer, il interrogea d'un ton sévère l'officier que le roi de Chen-chen leur avait donné pour les servir. Cet officier, voyant que Pan-tchao lui parlait en maître & comme p.366 un homme instruit, fut saisi de crainte & avoua que, depuis trois jours, il était arrivé un député des *Hiong-nou*, & qu'il était logé à trente ly de l'endroit où ils étaient.

Sur ces éclaircissements, Pan-tchao retint prisonnier l'officier de Chen-chen, en lui promettant de ne lui faire aucun mal ; ensuite de quoi rassemblant sa suite, composée de trente-six personnes seulement, il leur dit, qu'étant fort éloignés des frontières de la Chine, ils n'en

pouvaient espérer aucun appui, & que le roi de Chen-chen paraissant tout à fait changé à leur égard depuis l'arrivée de l'envoyé des *Hiongnou*, il était à craindre que ce monarque ne les livrât en trahison à ce Tartare, pour les conduire en triomphe dans son pays ; qu'alors ils n'auraient plus d'espoir de revoir leurs familles, ni leur patrie : il finissait par leur demander quel parti ils croyaient devoir prendre dans ce danger commun. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre & qu'il pouvait commander. Alors Pan-tchao leur dit qu'il fallait dès cette nuit même aller attaquer le tigre & le prendre dans sa retraite. Il ajouta que, comme ce Tartare ignorait combien ils étaient de monde, ils profiteraient de la frayeur où cette brusque attaque ne manquerait pas de le jeter, & qu'ils réussiraient infailliblement à s'en défaire : d'ailleurs, que c'était l'unique moyen d'en imposer au roi de Chen-chen, & de l'amener au but qu'ils s'étaient proposé. Comme cette résolution fut prise sans consulter Kou-siun qu'on avait donné pour conseil à Pan-tchao, quelques-uns furent d'avis de savoir si ce lettré l'approuvait. Mais Pan-tchao s'emporta & dit, que des lettrés étant peu accoutumés à ces coups de main, Kou-siun gâterait tout par trop de timidité, & que si leur complot était une fois éventé, leur perte était certaine. Cette <sup>p.367</sup> réplique leur ferma la bouche & ils se préparèrent à obéir.

Après le soleil couché, Pan-tchao fit prendre les armes à sa petite troupe. Il mena avec lui dix tambours, & se rendit à la nuit close au quartier de l'envoyé tartare, dont la suite était composée de deux à trois cents personnes, Pan-tchao posta ses dix tambours à quelque distance, en leur ordonnant de battre avec le plus de force qu'ils le pourraient au signal convenu, & lorsqu'ils verraient la flamme s'élever. La plupart des maisons n'étant construites que de bois, celle de l'envoyé fut bientôt tout en feu. L'activité de l'incendie & le bruit des tambours épouvantèrent si fort les Tartares, que, se levant à demi-nus, ils ne pensèrent qu'à fuir. Pan-tchao s'était mis en embuscade, & tombant tout à coup sur eux le sabre à la main, il en tua trois de sa main & ses gens plus de trente, du nombre desquels fut l'envoyé tartare. Le reste de sa suite ne sachant où

donner de la tête, voulut rebrousser chemin pour chercher un asile dans leur logement ; mais ceux qui échappèrent au fer des Chinois furent la proie des flammes excitées par un vent furieux. Tous ces Tartares périrent sans qu'aucun Chinois reçût la moindre blessure. Pan-tchao, content de son expédition, ramena sa petite troupe victorieuse.

Kou-siun en apprenant ce qu'il venait de faire, changea de couleur & parut fâché : Pan-tchao jugeant qu'il avait regret de ne s'être pas trouvé à cette action, lui dit avec la franchise d'un militaire, de se rassurer, qu'il ne prétendait pas s'en attribuer seul tout l'honneur, mais qu'il voulait le partager avec lui. Kou-siun, reprenant un visage plus serein, fit éclater sa joie du succès de l'entreprise, & donnait les plus grands éloges à la bravoure de son collègue.

Pan-tchao porta au roi de Chen-chen la tête de l'envoyé <sup>p.368</sup> tartare. Ce monarque frémit à cette vue & admira la hardiesse du Chinois. Pan-tchao profita de la disposition où il le voyait pour lui faire une peinture avantageuse de la puissance de la Chine & de la bravoure de ses troupes, & le menaça de l'éprouver lui-même, s'il s'unissait aux Tartares du nord. Ce prince, redoutant l'effet de ces menaces, se soumit à la domination de la Chine, & donna pour otage son fils aîné, que Pan-tchao envoya à Lo-yang.

De retour auprès de Téou-kou, Pan-tchao en reçut tout l'accueil que méritaient l'action hardie qu'il venait de faire & les avantages que la Chine en retirait. Ce général demanda l'agrément de la cour pour envoyer Pan-tchao dans les autres royaumes du *Si-yu*, afin d'en obtenir la même soumission que du roi de Chen-chen. Ces nouvelles satisfirent beaucoup l'empereur, qui donna plein pouvoir à Téou-kou de diriger cette négociation comme il l'entendrait. Il gratifia Pan-tchao de la charge de grand général de la cavalerie, & lui fit passer des sommes considérables en or & beaucoup de pièces de soie pour faire des présents aux rois du *Si-yu*, auprès desquels il serait envoyé en ambassade.

En conséquence des ordres de l'empereur, Téou-kou fit partir Pan-tchao & voulut augmenter sa suite ; mais il refusa de prendre plus de monde que les trente-six braves qui l'avaient accompagné à son expédition de Chen-chen, parce que cent ou deux cents pourraient l'embarrasser & l'empêcher de se tirer d'un mauvais pas s'il s'y trouvait engagé.

Kouang-ti, roi de Yu-tien, regardait comme ses remparts les royaumes du midi, & il était défendu au nord par les Tartares qui avaient alors un envoyé à sa cour. Ce prince reçut froidement Pan-tchao, quoiqu'il ne fût pas sans crainte du <sup>p.369</sup> côté de l'empire. Comme il était fort adonné à la magie, il consulta les esprits. Ils répondirent qu'il envoyât demander à l'ambassadeur chinois un beau cheval qu'il avait pour le leur sacrifier. Le roi de Yu-tien chargea de cette commission Ssé-la-pi, son premier ministre. Pan-tchao sentit bien que cette demande était l'effet de quelque intrigue de l'envoyé tartare : il répondit à Ssé-la-pi qu'il ne convenait pas qu'il conduisît lui-même ce cheval, & que puisqu'il devait être sacrifié aux esprits, il fallait que leurs prêtres le vinsent chercher eux-mêmes. Le premier ministre retourna rendre la réponse de Pan-tchao & revint peu de temps après avec les prêtres. A peine furent-ils entrés, que Pan-tchao leur fit couper la tête, & maltraita à coups de bâton Ssé-la-pi, auquel il remit les têtes des prêtres, avec ordre de les porter à son maître : il le fit accompagner par un de ses officiers, qui intimida si fort par ses menaces le roi de Yu-tien, que ce prince informé d'ailleurs de ce qui s'était passé à Chen-chen, envoya sur-le-champ couper la tête à l'envoyé tartare, pour prouver l'intention où il était de se soumettre à la Chine. Pan-tchao satisfait de cette action, fit de riches présents à ce monarque & à toute sa cour. Il fit répandre dans les autres royaumes du *Si-yu* la nouvelle de l'hommage du roi de Yu-tien. Plusieurs rois de cette contrée suivirent son exemple & donnèrent leurs aînés pour otages de leur fidélité. Ainsi après soixante-cinq ans d'interruption, les royaumes du *Si-yu* rentrèrent sous l'obéissance de la Chine.

Le trente de la cinquième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

Les Tartares du nord, pour venger les insultes que Pan-tchao avait faites à leurs envoyés aux royaumes de Chen-chen <sup>p.370</sup> & du Yu-tien, vinrent avec un corps considérable de troupes du côté de Yun-tchong, dans le dessein de piller & de faire main basse sur les Chinois qu'ils y trouveraient. Lien-fan qui en était gouverneur, quoiqu'il eût beaucoup moins de monde qu'eux, ne laissa pas de se mettre en devoir de les arrêter. Ses officiers lui conseillaient de demander du renfort aux gouverneurs voisins ; mais Lien-fan, persuadé que quelque diligence qu'il fit ce secours serait toujours tardif, se débarrassa des Tartares par un stratagème. Il fit prendre à chacun de ses soldats une torche de paille attachée au bout d'un bâton, & après les avoir divisés en trois bandes, il les fit sortir du camp à la chute du jour. Quand la nuit fut plus sombre, il les fit rentrer dans le camp, portant ces torches allumées comme pour éclairer la marche de nouvelles troupes qui arrivaient, ensuite de quoi il les rangea sur une ligne.

Les Tartares ne doutèrent point qu'il ne fût venu un renfort considérable à Lien-fan. Ce gouverneur, dès la pointe du jour, fit insulter d'une manière brusque leur camp ; ce qui confirma les Tartares dans la persuasion qu'il lui était arrivé du secours. Le désordre se mit alors dans leurs troupes, qui se sauvèrent en laissant plus de deux mille des leurs sur le carreau. Depuis cette déroute, ils n'osèrent plus reparaître dans le pays de Yun-tchong.

**74.** L'empereur ne fut pas moins heureux au sud-ouest qu'il l'était au nord & à l'ouest. Les petits royaumes de ces contrées, depuis plusieurs années, ne payaient plus de tribut à la Chine. Tchu-fou, gouverneur de Y-tcheou <sup>1</sup>, les intimida si fort par le récit de ce qu'avaient fait Pan-tchao à Chen-chen & à <sup>p.371</sup> Yu-tien, & Lien-fan contre les *Hiong-nou*, que les

---

<sup>1</sup> Le Ssé-tchuen.



royaumes de Pé-lang, de Po-mou & leurs voisins envoyèrent d'eux-mêmes des députés à la cour avec les tributs qu'ils payaient autrefois.

Cependant comme Kien, roi de Kiu-tsé, devait sa couronne aux Tartares du nord, il ne voulut point se reconnaître tributaire de l'empire. Persuadé que ces Tartares le soutiendraient, il leva des troupes & s'empara du royaume de Chou-lé, dont il fit mourir le roi, & mit à sa place Téou-ti, un de ses sujets, pour gouverner ce petit État.

Pan-tchao revenait alors rejoindre Téou-kou son général : apprenant la révolution arrivée depuis peu à Chou-lé, il dit à Tien-liu, un de ses officiers, dont il connaissait l'intrépidité, d'aller ordonner à Téou-ti de se soumettre à la Chine, & de le tuer s'il refusait. Tien-liu, accompagné de peu de monde, se rendit à Chou-lé ; il fut admis sans difficulté en la présence de Téou-ti, qui fut déconcerté de cette apparition subite. Cependant comme il craignit les Tartares, il n'osa promettre de reconnaître la domination chinoise. Tien-liu le voyant tergiverser, s'approcha insensiblement de lui : il le saisit au corps, & lui passant une corde au col, il le traîna hors de son palais. Ce coup hardi épouvanta si fort toute sa cour, que personne ne se mit en devoir de le défendre & que chacun chercha à se garantir du même traitement par la suite.

Les officiers de Chou-lé voyaient avec regret la couronne de leurs princes sur la tête de Téou-ti : loin de s'opposer à la violence qu'on lui faisait, ils se joignirent au contraire à Tien-liu, & envoyèrent avertir Pan-tchao, qui, de concert avec eux, établit sur le trône le prince Tchong, neveu du précédent roi, que Kien avait fait périr. Le nouveau roi de <sup>p.372</sup> Chou-lé & ses officiers étaient d'avis qu'on fît mourir Téou-ti ; mais Pan-tchao s'y opposa, en leur faisant voir que cette inhumanité serait gratuite, parce qu'ils n'en retireraient aucun avantage ; & que d'ailleurs Téou-ti, comme sujet du roi de Kiu-tsé, avait dû lui obéir en acceptant la couronne. Il ajouta que le roi Kien était le seul coupable, & qu'il valait mieux appuyer sur la justice l'action qu'ils venaient de faire, en rendant

à la famille des princes de Chou-lé une couronne qui leur avait été ravie par la force. Ainsi Pan-tchao mit Téou-ti en liberté.

Tandis que Pan-tchao faisait la loi dans ces petits royaumes, Téou-kou était allé joindre King-ping & Lieou-tchang, envoyés pour réduire les royaumes du *Si-yu* & y établir des mandarins. Dans un conseil de guerre que ces trois généraux tinrent auprès de la montagne Koën-lun, dans le district de Tun-hoang <sup>1</sup>, il fut décidé qu'on commencerait par attaquer le royaume de Tché-ssé, divisé en deux États, l'un au nord & l'autre au sud. Celui du sud était gouverné par le fils du roi du nord, qui se trouvait éloigné de son père de plus de cinq cents ly.

Pour aller attaquer les États du nord, il fallait passer par des chemins presque impraticables & des montagnes escarpées, qui rendaient cette expédition difficile & son succès fort douteux. Ces inconvénients faisaient incliner Téou-kou à se porter du côté du sud, mais King-ping insista pour l'attaque du nord ; & comme il vit que la plupart des officiers étaient de l'avis de Téou-kou, il sortit brusquement du conseil & se mit à la tête de sa division, en lui faisant prendre la route du nord. Ce <sup>p.373</sup> général, après avoir vaincu la difficulté des chemins, passa sur le ventre aux garnisons qui gardaient les passages ; tombant ensuite sur l'armée du roi du Tché-ssé septentrional, il la battit si complètement, que ce monarque, craignant de tout perdre, vint se mettre entre ses mains, & se soumit aux conditions qu'il voulut lui imposer.

De son côté Téou-kou, dans le sud, avait aussi contraint le fils de ce prince à recevoir la loi. Il établit à Kin-pou-tching, Tching-mou & Keng-kong, pour veiller sur le Tché-ssé du nord, & Koang-tchong sur celui du sud, en lui assignant Lieou-tchong-tching pour le lieu de sa résidence. Après avoir préposé ces officiers à l'inspection de ces deux États, Téou-kou se retira avec son armée.

---

<sup>1</sup> Cha-tcheou.

**75.** Les Tartares du nord apprenant sa retraite, envoyèrent vingt mille chevaux, sous la conduite du prince Kouli, faire le siège de Kin-pou-tching. Cette place était défendue par un bon fossé rempli d'eau, qui était la seule ressource des habitants pour s'en procurer. Les Tartares travaillèrent aussitôt à en détourner le cours, de sorte que l'eau manquant absolument aux assiégés, les maladies se mirent parmi les hommes & les chevaux. Cependant Keng-kong, qui avait prévu cet inconvénient, avait fait creuser plusieurs puits sans avoir pu trouver de source. L'état déplorable où la ville fut bientôt réduite par la disette d'eau, faisait saigner le cœur de Keng-kong ; il rassembla ce peuple affligé, & au milieu d'eux les larmes aux yeux, dans la posture la plus humble, il conjura le Tien d'avoir pitié des malheureux habitants de Kin-pou-tching. Sa prière n'était pas encore achevée, qu'il plut & que les puits qu'il avait fait creuser se remplirent d'eau. Ce prodige ranima le courage des soldats : les assiégeants qui en furent instruits, p.374 persuadés que les esprits se déclaraient pour les Chinois, levèrent le siège avec précipitation & regagnèrent leur pays.

A la sixième lune de cette même année, il parut une comète aux étoiles *Tai-oueï* ; & à la huitième lune, en automne, l'empereur Han-ming-ti mourut la quarante-huitième année de son âge & la huitième de son règne. Ce prince ne changea rien à ce qu'avait fait Kouang-ou-ti son père : il ne voulut ni donner le titre de prince, ni confier aucune autorité relative au gouvernement, aux parents des princesses du palais. Une de sa sœurs, mariée à Léang-fong, avait un fils qui annonçait beaucoup d'esprit & de capacité : cette princesse lui demanda pour son fils un emploi, qui, sans donner beaucoup d'autorité à la cour, ne laissait pas d'être important au dehors & dans les provinces ; mais elle essuya un refus, & il lui dit que s'il ne lui accordait pas sa demande, c'est qu'il craignait qu'en éloignant son fils de la cour le peuple n'en souffrît.

Un jour de cérémonie, l'officier chargé de recevoir les placets, les renvoya à un autre temps. Han-ming-ti lui en fit de sévères

**Histoire générale de la Chine**  
Tome III

réprimandes, en lui disant que son intention n'était pas de faire attendre le peuple après le soulagement qu'il venait chercher, & que cette conduite était tout à fait contraire au bon gouvernement. Son fils Hantchang-ti, qui lui succéda, le fit enterrer à Hien-tsié-ling.

## HAN-TCHANG-TI

@

Quelques-uns des royaumes du *Si-yu* crurent ce changement de règne favorable pour recouvrer leur liberté & s'affranchir du joug de la Chine. Les peuples de Yen-tché & de Kiu-tsé prirent les armes, & massacrèrent Tchîn-mou que Téou-kou <sup>p.375</sup> avait établi pour les surveiller & les maintenir dans la soumission. Les Tartares du nord assiégèrent Koan-tchong dans Lieou-tchong-tching au royaume de Tché-ssé, qu'ils soulevèrent contre les Chinois, & s'étant unis aux troupes de ce royaume, ils furent de nouveau investir Kin-pou-tching, où Keng-kong commandait. Cet officier, déjà maltraité dans le premier siège, ne pouvait pas espérer de tenir longtemps. Cependant quoiqu'il ne lui restât que quelques dizaines de soldats, il se défendit avec une bravoure que le général tartare ne put s'empêcher d'admirer.

Après une défense longue & opiniâtre, le général tartare sachant que la garnison était réduite à peu de monde, & qu'elle allait manquer de vivres, envoya un de ses officiers à Keng-kong, pour lui témoigner son estime & le regret qu'il avait de voir périr tant de braves gens qui s'obstinaient à défendre une place qu'il était sûr d'emporter : ainsi il leur faisait offrir une capitulation honorable. Keng-kong, pour toute réponse, tira son sabre & fendit la tête à l'officier tartare. Le général tartare, furieux en apprenant cette insulte, redoubla ses attaques & jura de n'épargner personne ; mais la garnison continua de se défendre avec la même bravoure, ce qui donna le temps à King-ping de lui amener un secours de sept à huit mille hommes, que les Tartares, rebutés de la résistance de Keng-kong, n'osèrent attendre. Au premier bruit de la marche de ce renfort, ils levèrent le siège en abandonnant une partie de leurs équipages.

Le trente de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

**76.** Aussitôt que King-ping apprit la levée du siège de Kin-pou-tching, il marcha droit à l'armée de Tché-ssé, qu'il battit <sup>p.376</sup> complètement. Plusieurs mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Après avoir remis ce royaume sous l'obéissance des Chinois, il détacha Fantziang avec deux mille soldats, pour aller au devant de Keng-kong, & reprendre avec lui le chemin de la Chine. Ces deux officiers se rencontrèrent au royaume de Chou-lé. Il ne restait plus à Keng-kong qu'vingt-six hommes de la garnison de Kin-pou-tching, encor la plupart étaient-ils exténués des fatigues & des maladies qu'ils avaient essuyées au siège de cette ville. La moitié de cette petite troupe périt encore avant que d'arriver à Yu-men.

L'empereur donna les ordres les plus positifs pour qu'on eût soin de ces braves gens ; ils furent récompensés comme il le méritaient, pour avoir soutenu avec tant d'intrépidité un siège qui donna une réputation étonnante aux troupes de l'empire dans tous les royaumes du *Si-yu*.

Pan-tchao eut ordre de se rendre à la cour. Son rappel répandit la consternation dans tout le Chou-lé. Il y était aimé comme un père & comme un protecteur, seul capable d'en maintenir les peuples dans la paix dont on y jouissait. Deux villes du Chou-lé se croyant perdues, envoyèrent même avant son départ des<sup>2</sup>députés aux rois de Kiu-tsé & Yu-tien, allié des Tartares, afin de se précautionner contre les insultes qu'elle craignaient. Pan-tchao instruit de cette démarche, contraire à la soumission qu'elles devaient à la Chine, fit mourir les auteurs de ce conseil, & retint ainsi ces deux villes dans l'obéissance.

A la sixième lune de cette même année, il y eut un tremblement de terre, & à la huitième lune, il parut une comète aux étoiles *Tien-chi*.

**77.** Lorsque Keng-kong fut arrivé à la cour, Yang-tchong, <sup>p.377</sup> membre du conseil privé de l'empereur, lui représenta dans un placet particulier, que depuis qu'on avait commencé la guerre contre les Tartares, les vivres avaient haussé exorbitamment de prix, & qu'on avait augmenté les impôts ; que le peuple était foulé, & qu'il était à propos

que l'empereur s'occupât du soin de le soulager, en diminuant le nombre des troupes qu'on entretenait à l'étranger. L'empereur renvoya l'affaire à son conseil, dans lequel Téou-loan loua beaucoup le zèle de Yang-tchong ; mais Mou-yong & Pao-yu dirent qu'un fils bien né ne devait point toucher à ce que son père avait fait, & que par cette raison l'empereur ne pouvait changer ce que tant de princes les prédécesseurs avaient fait pour venir à bout de réduire les Tartares & les royaumes du *Si-yu*, sans compromettre l'honneur de l'empire & sa propre réputation.

Yang-tchong persistant dans son sentiment, répondit que Tsin-chi-hoang-ti n'en eut pas moins de gloire, & rendit son nom encore plus fameux dans tous les royaumes étrangers, en abandonnant le pays des Tartares, pour s'en séparer par cette grande muraille qui sert de barrière à la Chine contre leurs incursions. Que Han-yuen-ti avait renoncé à conserver le pays de Chou-haï, afin de soulager l'État de la dépense qu'il occasionnait ; & enfin que Kouang-ou-ti, le restaurateur de la dynastie des *Han*, ne vint pas moins à bout de réunir tout l'empire, pour ne s'être pas voulu mêler des querelles des royaumes du *Si-yu*. Ces exemples déterminèrent l'empereur à rappeler les troupes qu'il avait à Y-ou, qui retourna au pouvoir des Tartares.

Han-tchang-ti avait une si grande vénération pour l'impératrice Machi, sa mère adoptive, que, pour reconnaître <sup>p.378</sup> les soins qu'elle avait pris de son enfance & de son éducation, il voulait élever sa famille aux premières places de l'empire mais cette princesse, digne par ses vertus du rang qu'elle occupait, s'y opposa si fortement, que l'empereur fut obligé de se désister de cette résolution.

Cette année la récolte fut mauvaise par rapport à la sécheresse. Les grands, pour faire leur cour à la famille de l'impératrice mère, en prirent prétexte pour dire, dans un placet à l'empereur que c'était une punition du Tien, pour n'avoir pas créé princes les parents de l'impératrice qui avaient rendu de si grands services à l'État. L'impératrice voulut elle-même répondre à ce placet ; elle le fit en ces termes :

« Le jour que les cinq frères de l'impératrice Ouang-chi <sup>1</sup> furent élevés à la dignité de princes, un brouillard épais, de couleur jaune, couvrit tout l'horizon, & il ne tomba, cette année, aucune pluie favorable aux biens de la terre. Jusqu'ici on a vu peu de parents d'impératrices, devenus riches & puissants, ne pas causer du trouble. Cette considération a toujours rendu les anciens empereurs circonspects à n'élever, qu'en tremblant, leurs oncles maternels à une dignité qui leur donnât trop de crédit & qui les mît à même de pouvoir abuser de l'autorité qui leur était confiée. L'empereur mon fils qui ne peut se comparer à ces grands princes, doit-il se déterminer ainsi à une démarche qu'ils ont toujours redouté de faire ?

Quoique je sois la mère de l'empire, & qu'on m'en rende les honneurs, cherché-je à me distinguer par un luxe, qui ne serait cependant point étranger à mon rang ? Mes habits <sup>p.379</sup> sont simples & sans ornements : ceux qui sont à mon service sont vêtus avec la même simplicité ; ma table est frugale, & si je bannis le faste & la profusion, c'est pour en donner l'exemple aux grands, & afin qu'ils ne s'occupent qu'à rendre les peuples heureux. Je sais que quelques-uns d'entre eux blâment ma conduite.

J'ai vu avec chagrin, le jour que je fus à Tchu-long-men, plusieurs de mes parents venir au devant de moi dans des chars magnifiques, traînés par des chevaux qui avaient la vitesse des dragons. Ils étaient suivis d'une multitude de domestiques vêtus plus superbement que les miens : je ne leur en fis aucun reproche, persuadée qu'ils auraient honte de ce luxe déplacé : il me semble cependant qu'en s'oubliant eux-mêmes, ils oublient ce qu'ils doivent à l'État. On dit communément, que le maître doit mieux que personne

---

<sup>1</sup> De la famille de Ouang-mang, mère de Han-tching-ti.



connaître ceux qui le servent, à plus forte raison ses parents. Ma famille serait-elle plus privilégiée que les autres ? Y aurait-il une exception particulière pour moi ; & dois-je consentir à exposer l'empire aux mêmes dangers où l'impératrice Ouang-chi le laissa ?

L'empereur sollicita lui-même sa mère de se relâcher de cet excès de rigidité à l'égard de sa famille. Cette princesse lui répondit :

« L'empereur Han-kao-ti avait sagement arrêté qu'on ne donnerait la qualité de prince qu'à ceux qui l'auraient mérité par quelque action d'éclat & par les services rendus à l'empire : qu'ont fait mes frères, & en quoi ont-ils été utiles ? Peuvent-ils se comparer aux frères des impératrices Yn-chi & Kou-chi ? Lorsque les arbres s'épuisent en portant trop de fruits, la racine ne peut manquer de s'en ressentir. Je ne m'oppose à l'élévation de mes frères que <sup>p.380</sup> parce que je veux leur bien & leur tranquillité. Cependant si vous l'exigez, j'y souscris à regret, mais en même temps je me retire, pour qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir eu la faiblesse de ne m'être pas opposée aux maux que je prévois.

L'inflexibilité de l'impératrice mère fit cesser les sollicitations de l'empereur, & il parut renoncer au dessein qu'il avait d'élever les parents de cette princesse. Elle fit alors publier un second ordre par lequel elle déclarait que ceux de sa famille qui se rendraient dignes par leurs vertus & par leur capacité d'être faits gouverneurs de villes du premier ou du second ordre, seraient récompensés suivant les constitutions de l'État mais que si quelqu'un de ses parents chargé de quelque portion du gouvernement ne s'acquittait pas de son devoir, on n'aurait aucun égard aux liens qui l'attacheraient à elle, & qu'il subirait la rigueur des lois. Cette fermeté de l'impératrice bannit le luxe de la cour ; elle y ramena la modestie & l'exactitude à remplir ses devoirs.

Cette même année, à la douzième lune, il parut une comète aux étoiles *Tsé-oueï*.

**78.** L'année suivante, l'empereur déclara impératrice Téou-chi sa légitime épouse ; & l'année d'après, il nomma prince héritier le fils qu'elle lui avait donné.

**79.** A cette occasion, les censeurs de l'empire présentèrent une supplique à l'empereur pour le presser encore de déclarer princes ses oncles maternels. Comme tout était en paix dans l'intérieur & sur les frontières de l'empire, Han-tchang-ti leur conféra à tous cette dignité, à l'insu de sa mère, sous le titre de princes du second ordre.

Lorsqu'elle apprit cette nouvelle :

— J'ai toujours tâché, <sup>p.381</sup> dit-elle, de ne rien faire qui nuise à ma réputation ; aujourd'hui, quoiqu'accablée sous le poids des années, je veille avec la même attention sur ma conduite. J'ai cherché à faire le bien : on détruit mon ouvrage, & près de descendre au tombeau, j'ai le chagrin de voir l'espérance d'en recueillir le fruit s'évanouir.

Comme les frères de l'impératrice ne pouvaient plus, sans offenser l'empereur, refuser la dignité dont il les honorait, ils en acceptèrent seulement le titre sans en retenir l'autorité.

Deux mois après leur élévation, & à la sixième lune, cette princesse mourut. Son mérite seul lui avait fait obtenir le rang d'impératrice : elle doit servir de modèle à toutes celles qui parviendront à cette dignité éminente. L'empereur conserva toujours pour elle un tendre souvenir, quoiqu'elle ne fût sa mère que par adoption, & ce prince lui donna encore après sa mort des marques de son respect.

**80.** Le premier jour de la deuxième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Pan-tchao qui avait si bien réussi dans les royaumes du *Si-yu*, voyait avec regret qu'on eût abandonné cette entreprise. Il fit parvenir à

l'empereur un placet, dans lequel il lui disait qu'à l'exception des royaumes de Yen-tchi & de Kiu-tsé, tous les autres n'aspiraient qu'à vivre sous sa domination. Il lui représentait qu'en moins d'un mois le royaume de Kiu-tsé lui-même serait soumis, si avec quelques centaines de soldats, qu'on joindrait aux troupes des autres royaumes, on mettait sur le trône Pé-pa, fils du roi de Kiu-tsé. Il montrait la possibilité de réduire avec les forces des royaumes tributaires & voisins, ceux qui refuseraient de se soumettre, sans envoyer ni troupes ni vivres de la Chine, parce que les pays de Sou-ki <sup>p.382</sup> & de Chou-lé, naturellement fertiles, fourniraient des grains & des fourrages, & qu'on y trouverait encore des soldats de même que dans ceux de Tun-hoang & de Chen-chen.

L'empereur qui ne s'était désisté de cette entreprise que sur les représentations de quelques grands, fut aisément déterminé à la reprendre par le témoignage de Pan-tchao : & comme il ne connaissait personne plus capable de la conduire que cet officier, il le nomma pour commander les troupes qui seraient employées à cette expédition.

Siu-kan, mandarin du tribunal des crimes, qui aimait le métier des armes, demanda la commission d'y conduire les criminels, dont la peine de mort avait été commuée en celle de servir : elle lui fut accordée, avec l'ordre de prendre mille à douze cents hommes de troupes de Y-tsong, province occidentale de la Chine. L'empereur le nomma encore général de la cavalerie sous les ordres de Pan-tchao.

Le royaume de Sou-kiu, dans la croyance que l'empire ne voulait plus se mêler des affaires du *Si-yu*, s'était soumis au roi de Kiu-tsé. Pou-tchin dans le royaume de Chou-lé avait détrôné son prince & s'était fait élire à sa place.

En arrivant sur les frontières du *Si-yu*, Pan-tchao surpris d'apprendre ces changements, délibéra avec Siun-kan de tomber d'abord sur Pou-tchin. Ils le joignirent bientôt & le battirent si complètement, qu'ils l'obligèrent de s'enfuir hors du pays de Chou-lé, dont Pan-tchao resta le

maître absolu. Il dépêcha sur-le-champ un courrier à la cour pour y porter la nouvelle de ce premier succès, & proposer de lui envoyer l'ordre de prendre les troupes de Ou-sun, qui passaient vingt mille hommes, afin d'aller attaquer, à force ouverte, le royaume de Kiu-tsé. On était fort prévenu à la cour contre son expédition : p.383 cependant la nouvelle de la défaite de Pou-tchin ramena les esprits. L'empereur persuadé que Pan-tchao était mieux instruit que personne des forces de ces royaumes & des moyens de les réduire, lui donna carte blanche, malgré l'avis de quelques grands qui désapprouvaient cette guerre.

**81.** L'année suivante, sixième du règne de Han-tchang-ti, le trente de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**83.** L'impératrice Ma-chi eut à peine les yeux fermés, que sa famille, oubliant l'exemple qu'elle lui avait donné & ses sages conseils, fit voir que les craintes de cette princesse n'étaient que trop fondées. Cependant Ma-miao, son frère, ne s'écarta point de la modération & de la modestie qu'on avait admirées dans sa sœur ; mais ses enfants, dont il avait négligé l'éducation, s'abandonnèrent au luxe & à la débauche, & foulaient le peuple dont ils excitaient les murmures.

Ma-fang & Ma-kouang, frères de Ma-miao, firent bâtir des hôtels qui ne le cédaient point en magnificence au palais de l'empereur. Leur suite était composée de plusieurs centaines de personnes, & leurs équipages effaçaient ceux des princes du premier ordre.

L'empereur, par égard pour la mémoire de sa mère, les fit souvent avertir qu'ils sortaient des bornes de leur état. Ces princes, dans la confiance qu'il ne les punirait jamais, ne changèrent point de conduite. Les censeurs de l'empire présentèrent contre eux un placet, par lequel ils demandaient qu'on les privât de leur qualité de princes & qu'on les réduisît à l'état de simples particuliers. Les plaintes des censeurs étaient si pressantes, que l'empereur ne put se dispenser de les punir : il se contenta cependant de les exclure de l'administration, & de les reléguer

dans leurs terres, en leur conservant leur titre de princes, mais sans autorité sur le peuple.

p.384 Les peuples de Kiao-tchi étaient obligés d'apporter leurs tributs par mer & venaient débarquer à Tong-tchi <sup>1</sup>. Il en coûtait toujours la vie à plusieurs des leurs dans cette traversée. Tching-hong, commandant pour la Chine dans ce royaume, envoya un mémoire à la cour pour représenter combien ce voyage pouvait les rebuter & les porter à se délivrer de cette servitude : il proposait donc d'ouvrir un chemin par Ling-ling <sup>2</sup> & Koué-yang <sup>3</sup>, qui leur faciliterait le transport de leurs tributs & à moindre frais, & que ces épargnes les mettraient à même de faire des provisions pour les temps de disette. Tching-hong par le tableau de la dépense que ce chemin pouvait coûter, faisait voir qu'elle ne passerait pas cent mille taëls. L'empereur fit en conséquence expédier l'ordre de travailler à ce chemin, & il en confia la direction à Tching-hong.

**84.** Durant ce calme de l'empire, Han-tchang-ti se plaisait à converser avec les habiles gens qu'il avait attirés à sa cour : il aimait surtout à s'entretenir des *King*, du *Chu-king* & de l'histoire. Il se trouvait parmi les lettrés attachés au collège impérial, un descendant de Confucius, appelé Kong-hi. Ce lettré, en parlant des grandes qualités de Han-ou-ti dit que cet empereur, au commencement de son règne, avait plus fait pour le rétablissement de la saine doctrine que Han-ouen-ti & Han-king-ti ; mais qu'en se livrant ensuite aux superstitions des *tao-ssé*, il avait détruit tout le bien qu'il avait fait. Sur ce propos, Kong-hi fut accusé d'avoir parlé en des termes peu respectueux des plus grands princes de la dynastie des *Han*. p.385 L'empereur renvoya cette affaire aux censeurs de l'empire. Kong-hi fut mandé à leur tribunal pour être interrogé & répondre aux chefs de l'accusation intentée contre lui. Ce lettré sachant qu'il avait beaucoup d'ennemis, demanda à ses juges la

---

<sup>1</sup> Fou-tcheou-fou, capitale du Fou-kien.

<sup>2</sup> Yong-tcheou-fou.

<sup>3</sup> Koué-yang-tcheou de Heng-tcheou-fou du Hou-kouang.

permission de répondre par écrit, afin que l'empereur examinât lui-même ses raisons, & il lui adressa sa justification dans le placet suivant :

« Je suis bien éloigné de la présomption de vouloir m'ériger en censeur de la conduite de vos augustes prédécesseurs ; c'est une calomnie inventée par mes ennemis. J'ai parlé du gouvernement de Han-ou-ti comme l'histoire en parle. Si j'en avais blâmé ce que nos historiens louent, ma critique ne serait-elle pas démentie par l'impartialité que l'on sait être particulière à ces écrivains ? L'histoire est la leçon des princes & de la postérité : elle est faite pour les instruire & les empêcher de tomber dans les mêmes fautes que leurs prédécesseurs ; est-ce un crime de citer ce qu'elle a trouvé de reprehensible ? Les bonnes & les mauvaises actions des princes ne peuvent être ignorées ; tous les yeux sont fixés sur eux, & s'ils se comportent mal, est-ce à tort qu'on les blâme ? L'histoire rend justice aux grandes qualités de Han-ou-ti ; mais si elle eût excusé ses défauts, ou les eût dissimulés, tout l'empire eût déposé contre son témoignage. Si je mérite la mort pour avoir répété ce qui est écrit, il faut proscrire l'histoire & abolir ses tribunaux : rien n'échappe à son exactitude. Elle ne pourrait taire le traitement qu'on m'aurait fait pour avoir porté le même jugement qu'elle sur des actions qu'elle a jugé dignes de blâme, & la réputation de Votre Majesté ne pourrait éviter d'être compromise dans son récit. Qu'elle daigne faire attention qu'elle doit compte de sa conduite à la postérité, <sup>p.386</sup> comme moi j'ai dû, en fidèle sujet, lui représenter le tort qu'elle se ferait en me condamnant à la mort.

L'empereur loin de le juger coupable, lui donna au contraire un mandarinat d'un degré plus élevé que celui qu'il possédait.

**85.** L'an 85, l'empereur visita les provinces orientales ; en passant par le Chan-tong, il donna ordre à Koan-ly qu'on préparât une grande salle où il plaça dans le fond l'effigie de Confucius, & sur les côtés celles de soixante-douze de ses disciples. Ce prince s'y rendit avec une suite nombreuse, & fit à Confucius les cérémonies des disciples à leur maîtres, afin de témoigner par là l'estime qu'il faisait de sa doctrine. Adressant ensuite la parole à Kong-hi qui était à la tête de soixante-deux descendants de ce philosophe, il lui demanda si les honneurs qu'il venait de rendre à Confucius n'illustraient pas encore sa famille. Kong-hi lui répondit qu'un prince sage & éclairé honorait toujours son maître en marquant de l'estime pour sa doctrine ; & que l'empereur en dépouillant pour un moment sa dignité, & traitant Confucius comme son maître, lui avait fait un honneur qui appartenait tout entier à ce philosophe célèbre ; & que sa famille ne devait pas se l'attribuer. L'empereur sourit & dit, que si Kong-hi n'eût pas été un des descendants de Confucius, il n'aurait pas fait une réponse aussi juste : il l'éleva au rang des grands de sa cour, & revint à Lo-yang au commencement de l'été à la quatrième lune.

**86.** L'an 86, au printemps, l'empereur fit une tournée dans le pays de Hoaï & revint à la troisième lune. A peine fut-il arrivé à la cour, que Tching-hong se disposa à lui présenter une accusation grave contre Téou-hien, frère de l'impératrice, & contre Tchang-lin & Yang-kouang dont il se servait pour fouler le peuple. Tching-hong ayant consulté sur <sup>p.387</sup> son dessein un de ses officiers, ami de Yang-kouang, cet officier lui découvrit tout, & par ce moyen Téou-hien instruit de ce qui se tramait contre lui, prévint Tching-hong en l'accusant lui-même & en lui faisant ôter son emploi. Tching-hong, sûr de son innocence, se rendit volontairement en prison, au moment qu'on venait lui enlever les sceaux de sa charge, & demanda d'être examiné avec la dernière rigueur. Comme il avait affaire à des juges intègres, ils le déclarèrent innocent & furent présenter à l'empereur le jugement qui le lavait de toute

accusation. Ce prince qui estimait Tching-hong, signa avec plaisir sa justification & le rétablit dans sa place.

Malgré cette réparation glorieuse pour lui, Tching-hong conçut tant de chagrin d'avoir été accusé, qu'il ne voulut pas reprendre ses fonctions, ni retourner au palais : il tomba malade, & se sentant près de sa fin, il fit un placet qu'il ordonna de remettre à l'empereur, par lequel il accusait Téou-hien des injustices les plus criantes & des crimes les plus affreux. Il disait à l'empereur que Téou-hien n'était qu'un fourbe, un méchant qui le trompait sans cesse & vexait le peuple. Tching-hong en prenait à témoignage les grands & tout l'empire.

« Votre Majesté, ajouta-t-il, assise sur le trône le plus auguste, doit donner l'exemple de vertu & de circonspection, en ne se laissant pas séduire par de vils flatteurs, & en examinant avec soin leurs actions. Je suis sur le bord de mon tombeau, mais quand je retournerais à la vie, rien ne me fera démentir le zèle que j'ai toujours eu pour votre service & pour votre réputation. Vous devez transmettre à la postérité votre nom, en lui laissant l'exemple d'un bon prince à suivre, & vous devez encore à vos sujets tout le bien que vous pouvez faire en empêchant les méchants de leur nuire.

p.388 L'empereur fut sensible à la mort de Tching-hong, mais ses remontrances ne lui firent point changer de conduite à l'égard de Téou-hien.

**87.** L'an 87, le trente de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Dans le même temps, les *Sien-pi* qui étaient en guerre avec les *Hiong-nou* du nord leur livrèrent une bataille si sanglante que leur *tchen-yu* Yeou-lieou ne put échapper au carnage qu'ils en firent. Les *Sien-pi* les poussèrent si vivement, que cinquante-huit hordes de ces *Hiong-nou* vinrent implorer la protection de la Chine & se soumettre.



Pan-tchao, profitant de la détresse des *Hiong-nou*, leva une armée de vingt mille hommes, composée des troupes de Yu-tien & de leurs voisins, avec laquelle il se proposait de réduire le royaume de Sou-kiu. Le roi de Kiu-tsé qui voulait se maintenir dans l'indépendance, sentit que les États de Sou-kiu une fois soumis, Pan-tchao tomberait sur les siens ; il se ligua avec le roi de Ouen-siou & d'autres petits princes du *Si-yu* qui ne s'étaient pas encore déclarés, & ils formèrent entre eux une armée de cinquante mille hommes pour secourir le royaume de Sou-kiu.

Pan-tchao les laissa avancer assez près de lui : alors il fit courir le bruit que, se sentant trop faible pour leur résister, il allait licencier ses troupes & se retirer. Le roi de Kiu-tsé donna dans le panneau, & afin de ne pas avoir déployé l'étendard en vain, il se mit à la tête d'un détachement de dix mille hommes, avec lequel il fut se poster sur les frontières du Sou-kiu à l'occident, pour tomber sur ceux qui sortiraient de ce côté-là. Le roi de Ouen-siou se porta dans le même dessein à l'est avec huit mille chevaux, pour attendre au passage le roi de Yu-tien.

p.389 Le général chinois, instruit par ses espions de la division que les confédérés avaient faite de leurs forces, surprit dans son camp le roi de Sou-kiu, qui fut obligé de se rendre & de se joindre à lui contre les deux autres. Les rois de Kiu-tsé & de Ouen-siou apprenant la défaite de leur allié, furent contraints de retourner chacun chez eux, pour se mettre en état de défendre leur liberté.

**88.** L'année suivante, à la première lune, mourut l'empereur Hantchang-ti, la trente-unième de son âge & la treizième de son règne. Son fils Han-hiao-ho-hoang-ti lui succéda.

## HAN-HO-TI

@

**89.** A l'avènement de Han-ho-ti au trône, Téou-hien, frère de l'impératrice, occupait une des premières charges de l'empire. Les affaires les plus importantes lui passaient par les mains, & afin de s'en rendre tout à fait le maître, il avait obtenu pour Les frères Téou-tou, Téou-king & Téou-koué, les places qui donnaient le plus d'autorité dans l'administration.

Tsouï-yn, zélé pour le bien de l'État, crut devoir, dans ce changement de règne, exhorter Téou-hien à se comporter d'une manière à se faire honneur ; & il lui écrivit en conséquence la lettre suivante :

« Ceux qui naissent riches sont ordinairement remplis d'orgueil, & ceux qui ont une naissance illustre ont beaucoup de fierté. On a vu jusqu'à présent peu d'exemples du contraire. Autrefois Fong-yé-ouang s'acquit la réputation de sage ; de nos jours, Yn-oueï-yu en réprimant son penchant à l'orgueil, s'est attiré l'estime de tout le monde, & a fait son bonheur à lui-même. Les familles d'impératrices entraînent dans leur chute la ruine <sup>p.390</sup> de leur postérité. Quiconque passe les bornes de son état, revient difficilement au point où il devrait être. Depuis l'établissement de la dynastie des *Han*, de vingt familles d'impératrices qui ont régné, à peine y en a-t-il quatre qui subsistent. Peut-on, dit le *Chou-king*, porter un regard sur la dynastie des *Chang*, & ne pas être de la plus grande circonspection sur ses propres démarches ?

Ces conseils ne firent aucune impression sur Téou-hien ; comme l'empereur n'avait que dix ans, & qu'il était par conséquent incapable de gouverner, l'impératrice fut déclaré régente, & Téou-hien son frère, sur qui elle se reposa du gouvernement, s'empara de toute l'autorité.

Lieou-tchang, prince de Tou-hiang, de la famille impériale, se rendit à la cour pour assister aux funérailles de Han-tchang-ti & faire hommage à son successeur. Comme il était fort versé dans les affaires & dans la science du gouvernement, Téou-hien craignit qu'il ne lui enlevât l'autorité, & il le fit assassiner ; mais afin de couvrir la part qu'il avait à ce meurtre, il parut en rechercher avec beaucoup de vigilance les auteurs. Il en fit accuser Lieou-kang, frère de ce prince, & le gouverneur de Tsing-tcheou, qui furent arrêtés & conduits dans les prisons, d'où il les fit sortir quelques jours après pour être exécutés publiquement.

Han-ling, président d'un des tribunaux, certain que Lieou-kang n'avait eu aucun démêlé avec son frère, & qu'il ne pouvait s'être volontairement porté à cette extrémité, avoir fait secrètement des informations, & avait découvert le véritable auteur de l'assassinat. On tenait alors un conseil. pour décider si l'on enverrait des troupes contre les *Hiong-nou*, qui étaient entrés sur les terres de l'empire. Comme on demandait ce qu'il p.<sup>391</sup> fallait faire pour les arrêter, Han-ling répondit brusquement, que le plus grand ennemi de l'État était dans son enceinte même, & non hors de ses limites ; qu'il fallait commencer par punir Teou-hien de ses crimes, pour avoir joint au meurtre du prince de Tou-hiang, dont il était l'auteur, le supplice injuste de deux innocents qu'il en avait accusés.

L'impératrice régente informée de ce qui s'était passé dans le conseil, persuadée que son frère était incapable de tant de scélératesse, donna les ordres les plus précis pour approfondir l'accusation, résolue de punir sévèrement le délateur si le crime n'était pas avéré. Les preuves furent si convaincantes, que cette princesse fit arrêter son frère & lui donna son palais pour prison. Téou-hien voyant qu'il échapperait difficilement à une mort infâme, demanda de commuer sa peine en celle d'aller faire la guerre aux Tartares. La régente y consentit ; & afin de le faire réussir, elle lui donna l'élite des troupes, & elle eut soin de le faire fournir abondamment de vivres & de toutes les munitions de guerre. Téou-hien, accompagné de Keng-ping, excellent officier, sortit des terres de l'empire

par Sou-fang <sup>1</sup> : apprenant que les Tartares étaient campés à Ki-lo-chan, il s'avança à la tête de sa brillante armée, & remporta sur eux une victoire qui obligea quatre-vingt-une de leurs hordes, formant ensemble plus de deux cent mille personnes, à se soumettre à la Chine.

Enflé de ce premier succès, Téou-hien pénétra jusqu'à la montagne Yen-gen-chan, située à plus de trois mille ly au nord de Sou-fang, toujours en chassant devant lui les Tartares. Là, ne trouvant plus d'ennemis, il dit à Pan-kou, président p.392 des historiens, qui l'accompagnait dans cette expédition, de faire graver sur une pierre les avantages qu'il avait remportés & de placer ce monument sur la montagne, afin qu'il attestât sa victoire & fît redouter aux Tartares la puissance de la Chine. Ce général obtint à son retour le pardon de ses crimes, & reçut pour récompense de ses services la place de grand général de l'empire : alors cette famille n'ayant plus rien à craindre s'empara des premières charges & de toute l'autorité. Personne ne fut plus à couvert de leur tyrannie & de leur avidité. Ils foulaient le peuple & dépouillaient impunément ceux qui avaient la réputation d'être riches. Les filles, les femmes, les jeunes gens, tout était enlevé par force pour servir à leurs infâmes plaisirs. Les emplois n'étaient donnés qu'à leurs créatures ou à ceux qui avaient les mêmes vices qu'eux & les favorisaient.

Le seul Téou-koué, quatrième frère de Téou-hien, n'entraît point dans leurs intrigues : entièrement livré à l'étude des *King*, il ne se mêlait de rien qui fût étranger au devoir de sa charge. Cependant comme la conduite de ses frères & de sa famille faisait trop d'éclat & que le murmure était général, il les exhorta à se corriger ; mais il ne fut point écouté.

Ho-tchong, président d'un tribunal, connaissant la droiture de ses intentions, lui écrivit sous le sceau du secret.

---

<sup>1</sup> Nin-hia du Chen-si.

« Aimer & ne pas instruire, laisser insensiblement triompher le vice, c'est comme si l'on donnait du poison à ses amis. Vos frères abusent de l'autorité pour vexer impunément le peuple, & lui ravir ses biens, son honneur & la vie même ; tant de crimes accumulés amèneront infailliblement leur perte, & votre famille s'écrasera sous le poids de la grandeur où elle aspire. Vous seul pouvez la garantir d'une chute aussi funeste : montrez-vous bon parent & sujet zélé : quittez votre p.393 emploi, & prenons ensemble des mesures pour sauver l'État & votre famille.

**90.** L'an 90, second du règne de Han-ho-ti, à la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Téou-hien, vainqueur des Tartares, se remit en campagne & s'empara de la ville de Y-ou <sup>1</sup>. Le roi de Tché-ssé lui donna pour otage son fils aîné, qu'il mit au service de l'empereur.

Dans ces entrefaites, le roi de Yueï-chi fit partir un ambassadeur pour demander en mariage une *kong-tchu*, ou princesse du sang. Pan-tchao, irrité de sa témérité, fit arrêter son ambassadeur & le renvoya. Ce monarque, sensible à cet affront, leva une armée de soixante-dix mille chevaux, qu'il envoya contre Pan-tchao sous les ordres du prince Sieï. Leur nombre effraya les troupes de Pan-tchao : ce général eut beaucoup de peine à les rassurer, quoiqu'il leur fît voir que les ennemis excédés par une longue marche & par les fatigues qu'ils avaient essuyées au passage de la montagne Tsong-ling, fussent hors d'état de les attaquer avec avantage. Il leur dit encore qu'il était impossible qu'ils eussent des vivres pour longtemps, & que s'ils tenaient seulement dix à vingt jours, ils les verraient demander la paix aux conditions qu'on voudrait leur accorder.

---

<sup>1</sup> Hamg.

Le prince Sieï, après avoir tenté sans succès de forcer le camp de Pan-tchao, voyant ses vivres près d'être consommés, détacha quelques centaines de cavaliers pour aller demander des rafraîchissements au roi de Kiu-tsé. Pan-tchao, qui avait prévu que ce prince serait obligé de prendre ce parti, avait posté en avant & en embuscade deux à trois cents hommes <sup>p.394</sup> d'élite, sur lesquels il pouvait compter. Le détachement de Yueï-chi marchait sans précaution dans la confiance qu'il ne trouverait aucun ennemi sur sa route. Se voyant attaqué brusquement, l'épouvante les saisit & ils se firent presque tous tuer sans se défendre. Il en échappa à peine quelques-uns, qui furent porter la nouvelle de leur défaite & la consternation dans le camp du prince Sieï, qui se vit réduit, faute de vivres, à recevoir la loi de Pan-tchao. Ce général lui fournit tous les vivres dont il avait besoin pour s'en retourner : les deux armées se retirèrent, & le roi de Yueï-chi ne manqua pas d'envoyer tous les ans le tribut auquel il s'était soumis.

Depuis la dernière victoire remportée sur eux par Téou-hien, les *Hiong-nou* du nord n'osèrent plus reparaitre les armes à la main. Ils demandèrent la paix & envoyèrent un ambassadeur prêter hommage au nom de leur *tchen-yu*. Téou-hien, glorieux de cette démarche qui était une suite de ses succès, fit partir Pan-kou pour aller recevoir sur les frontières l'ambassadeur tartare & l'amener à la cour.

**91.** Pan-kou était à peine parti, qu'un envoyé des *Hiong-nou* du sud vint demander à Téou-hien du secours contre ceux du nord. Téou-hien, homme fourbe & méchant, sans respecter la bonne foi, donna ordre au général Keng-tan de mener toutes ses troupes aux Tartares du sud. Cette jonction les ayant mis en état d'aller attaquer ceux du nord, ils remportèrent une victoire complète ; leur *tchen-yu* même fut blessé & put à peine échapper. Les *Hiong-nou* du sud devenus formidables par ces succès, entretenirent sur pied cinquante mille hommes de troupes réglées.

L'ambassadeur des Tartares du nord, sur la nouvelle du <sup>p.395</sup> secours donné par les Chinois à ceux du sud, avait rebroussé chemin & n'avait pas voulu se rendre à la cour. Téou-hien qui attendait l'événement de cette guerre, apprenant la défaite des *Hiong-nou* du nord, résolut de les détruire entièrement. Il leva une armée formidable, dont il donna le commandement à Keng-koué. Ce général fut les chercher à la montagne Kin-oueï-chan, à plus de cinq mille ly des frontières de la Chine, où ils s'étaient retirés avec leur *tchen-yu* & presque toute sa famille : il leur tua cinq mille hommes ; la mère du *tchen-yu* & plusieurs de ses parents furent trouvés parmi les morts. Ce roi tartare se sauva sans qu'on pût découvrir sa retraite. On n'avait point encore pénétré si avant dans son pays. A la nouvelle de cette victoire, Téou-hien revint à la cour à la quatrième lune de l'année suivante.

**92.** Le premier jour de la sixième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

Ces succès, qu'il regardait comme son ouvrage, rendirent Téou-hien encore plus fier & plus puissant. Il dispensait en maître les grâces & les emplois ; les mandarins ne s'adressaient plus qu'à lui pour les affaires de leur district. Quoique l'empereur n'eut alors que quatorze ans, il sentait l'abus que faisait Téou-hien de l'autorité ; mais il avait la prudence de ne s'en plaindre qu'avec modération afin de ne pas aigrir les esprits. Cependant un jour qu'il en parlait avec plus de chaleur à l'eunuque Tching-tchong, le seul du palais qui ne fît pas la cour à Téou-hien, cet eunuque lui dit qu'il lui était facile de se délivrer de ce ministre ambitieux en le faisant mourir, & que la considération de l'impératrice ne devait point l'arrêter puisqu'elle n'était pas sa mère. L'empereur étrangement surpris de ces dernières paroles, le pressa de lui en expliquer le <sup>p.396</sup> mystère. Alors l'eunuque lui dit que quoiqu'il se fût promis de garder un éternel silence sur ce secret, l'ambition & la tyrannie de Téou-hien le forçaient à le rompre :

— Non vous n'êtes pas le fils de Téou-chi ; jamais elle n'a eu d'enfants : après qu'elle eut été déclarée impératrice, elle vous enleva à la princesse Léang-chi, votre mère, & vous adopta pour son fils. Mais craignant qu'à la mort de l'empereur elle ne vous réclamât, & ne voulût se faire substituer à sa place, l'ambitieuse Téou-chi fit mourir votre infortunée mère ainsi que Léang-song son frère. Elle prit de si justes mesures que ce secret n'a point transpiré, & que peu de personnes en sont les dépositaires.

L'empereur frémit à ce récit. Il fut si indigné de l'inhumanité de l'impératrice, qu'il voulait sur-le-champ la dégrader & lui ôter les rênes du gouvernement ; mais l'eunuque lui représenta qu'il fallait agir avec plus de prudence dans cette conjoncture délicate. Il lui conseilla de faire venir au palais Téou-hien & ses frères, de leur ôter les sceaux de leurs emplois & de leur donner ensuite ordre de se faire mourir eux-mêmes pour éviter l'infamie du supplice qu'ils méritaient par leurs crimes. A l'égard de l'impératrice, il lui dit que l'ayant traitée jusqu'à présent comme sa mère, il fallait la laisser mourir en paix. L'eunuque ajouta qu'il devait exempter de la proscription Téou-koué comme ayant toujours condamné la conduite de ses frères qui avaient méprisé ses remontrances, & que d'ailleurs c'était un homme de bien que l'empereur devait protéger, afin de montrer qu'il savait discerner l'innocent d'avec les coupables. L'empereur suivit le conseil de l'eunuque ; après avoir dégradé toute cette famille, il l'exila dans différents endroits. Le seul Téou-koué fut conservé avec honneur dans <sup>p.397</sup> tous ses emplois : l'empereur rendit un témoignage public à ses vertus, & envoya aux autres, peu de jours après, l'ordre de se faire mourir, ordre qui fut exécuté ; & pour récompenser l'eunuque, il le fit rentrer dans l'administration des affaires.

**93.** Comme les *Hiong-nou* du nord, après les terribles échecs qu'ils avaient essuyés se trouvaient réduits à un petit nombre, & que leur pays



était presque abandonné, les *Sien-pi* vinrent s'y établir à main armée, & soumirent à leur domination cent & tant de mille Tartares qui restaient. Ces Tartares, pour obtenir des conditions plus favorables, renoncèrent à leur origine & se firent naturaliser *Sien-pi*. Cette époque est le commencement de la grandeur des *Sien-pi* qui se rendirent redoutables.

Cette même année, mourut Tun-tou-ho, *tchen-yu* des *Hiong-nou* du midi. Il eut pour successeur Ngan-koué, frère puîné du *tchen-yu* Siuen, qui s'était fait reconnaître par force & sans l'agrément de la Chine. **94.** L'empereur envoya ordre de le destituer & de le faire mourir. Il fut remplacé par Tso-hien, fils de Tun-tou-ho.

Depuis que Pan-tchao était dans le *Si-yu*, il n'était encore parvenu qu'à rendre tributaires de la Chine huit de ses royaumes. Résolu d'y employer la force, il rassembla les troupes de ces huit royaumes, à la tête desquelles il fut attaquer Kouang, roi de Yueï-chi, qu'il fit mourir, & réduisit celui de Kiu-tsé. Poussant ensuite de conquête en conquête jusqu'à la mer du Nord <sup>1</sup>, il soumit plus de cinquante royaumes, dont il prit les héritiers présomptifs, qu'il envoya en otage à la cour.

**95.** Le premier de la quatrième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. A la septième lune, la terre <sup>p.398</sup> s'entr'ouvrit à Y-yang, & à la neuvième, il y eut un grand tremblement de terre. **96.** L'année d'après, une prodigieuse quantité de sauterelles détruisit les moissons.

**97.** A la troisième lune de la neuvième année du règne de Han-ho-ti, il y eut un grand tremblement de terre à Long-si, & la huitième lune intercalaire, mourut l'impératrice Téou-chi.

**98.** Les années suivantes furent encore plus fâcheuses. La dixième année, les pluies furent si abondantes qu'elles inondèrent les campagnes & réduisirent le peuple à une grande misère. **99.** La onzième toutes les provisions des greniers tant publics que particuliers, même de ceux de l'empereur, furent presque épuisés pour secourir les pauvres. **100.** Le

---

<sup>1</sup> Mer Caspienne.

premier jour de la septième lune de la douzième, il y eut une éclipse de soleil, **101.** & la treizième fut encore si pluvieuse, que les peuples de l'ouest n'ayant rien recueilli, la faim les obligea de s'attrouper & d'entrer à main armée dans les provinces intérieures de l'empire. Mais le bon ordre qu'on y apporta, en leur fournissant des grains pour attendre la récolte suivante, les fit bientôt retourner dans leur pays. **102.**

Lorsque Pan-tchao fut arrivé sur les bords de la mer septentrionale, il fut tenté de la passer pour voir s'il n'y avait point au-delà des nations à soumettre : mais comme on lui dit qu'avec un vent favorable il fallait deux mois pour la traverser & au moins deux ans avec le vent contraire, ces difficultés & les infirmités de l'âge qu'il commençait à ressentir le firent désister de ce dessein. Il préféra de retourner en Chine, & il écrivit en conséquence pour demander son rappel.

L'empereur ne fit aucune attention à sa demande. La famille de ce général, qui désirait le revoir après une si longue absence, attendait impatiemment la réponse de l'empereur. Comme il ne la donnait pas, la savante Tsao-ta-kou, sœur de Pan-tchao, p.399 prit le parti de faire elle-même un placet & de le présenter à l'empereur, qui fit sur-le-champ expédier un ordre qui commettait Gin-chang pour remplacer Pan-tchao. Ce nouveau commandant du *Si-yu* le pria, avant de le quitter, de lui donner les instructions nécessaires pour gouverner ces peuples & les maintenir dans la soumission.

« Les Chinois, lui dit Pan-tchao, qui habitent ces contrées, sont pour la plupart des exilés qu'on y a relégués pour leurs crimes. Les naturels ressemblent à des bêtes farouches qu'on n'apprivoise qu'avec beaucoup de peine. Vous êtes vif & prompt : souvenez-vous qu'on ne prend que difficilement le poisson dans l'eau claire, & que lorsque le gouvernement est trop rigide, rarement on obtient la paix ; cette maxime nous vient des anciens. Ainsi si vous voulez réussir à vous faire respecter, soyez affable, indulgent & libéral. Ne vous arrêtez

point à des choses de peu de conséquence ; n'exigez pas de ces peuples une entière exactitude à remplir leurs devoirs : glissez sur les fautes légères ; excusez les défauts qui ne sont point graves, & ne demandez que la pratique des principales obligations, sans vous embarrasser de celles qui fatigueraient ces peuples sans les rendre meilleurs.

Après le départ de Pan-tchao, Gin-chang dit à ses officiers que la manière de gouverner de son prédécesseur n'avait rien de merveilleux, & qu'il n'était pas bien difficile d'en faire autant que lui. Cependant Gin-chang ne fut pas longtemps sans connaître, par sa propre expérience, qu'il n'est pas si aisé qu'il le croyait de ménager tous les esprits. Les peuples du *Si-yu* accoutumés à la douceur de Pan-tchao, furent bientôt mécontents de leur nouveau gouverneur. Gin-chang trop prompt voulut user de douceur & ne fit que les irriter davantage. Il <sup>p.400</sup> reconnut alors que Pan-tchao lui avait donné un conseil dicté par la prudence. Quant à ce général, il arriva à Lo-yang à huitième lune, après bien des fatigues, chargé d'ans & gloire. Il mourut au sein de sa famille, un mois après son retour, âgé de près de quatre-vingts ans.

Depuis la mort de Téou-hien, l'eunuque Tching-tchong était presque le seul que l'empereur consultait sur le gouvernement. Comme il se comportait avec beaucoup de prudence & d'affabilité, il avait l'estime de tout le monde, & personne n'était jaloux de son crédit, mais il aurait dû borner là son ambition. L'empereur, qui l'aimait beaucoup, le créa prince du second ordre, ce qui était sans exemple. Cette faveur excita des murmures, que la modestie du nouveau prince fit bientôt cesser.

**103.** Le trente de la quatrième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. Les grandes pluies ruinèrent en partie les moissons. **104.** La sécheresse causa le même dommage l'année d'ensuite. **105.** L'empereur mourut à la douzième lune de l'an 105, la vingt-septième année de son âge & la dix-septième de son règne.

## **Histoire générale de la Chine**

### Tome III

Ce prince digne du trône, avait montré dès l'âge de quatorze ans beaucoup de prudence & de fermeté, en réprimant la très grande puissance de la famille de l'impératrice Téou-chi & la punissant de ses forfaits. Après qu'il eut pris les rênes du gouvernement, il vécut en bonne intelligence avec ses frères qu'il contint dans les bornes de leur devoir.

Han-ho-ti aimait les sages & les habiles gens, dont il recevait des conseils. Il maintint en paix l'empire & ses voisins. Toute sa conduite annonça toujours les inclinations & les qualités d'un grand prince. La mort l'enleva trop tôt à ses sujets. Son fils, âgé seulement de cent jours, fut déclaré son successeur.

## HAN-CHANG-TI

@

**106.** <sup>p.401</sup> L'impératrice, mère de cet empereur au berceau, fut nommée régente sans aucune opposition. Voyant son fils si jeune & d'une faible constitution, elle prit des mesures pour lui donner un successeur en cas de mort. Le prince de Tsing-ho, frère de l'empereur Han-ho-ti, avait un fils âgé de treize ans, qui donnait les plus grandes espérances : l'impératrice jeta les yeux sur lui pour le faire succéder à son fils, si la mort le lui enlevait. Ainsi après les cérémonies des funérailles de Han-ho-ti, lorsque le prince de Tsing-ho voulut partir, elle fit rester sa femme & son fils à Lo-yang sans s'expliquer sur ses vues.

Cette même année, à la cinquième lune, la montagne Hoan-chan, auprès de Yuen-hien, s'affaissa considérablement. Les pluies continuelles causèrent une inondation qui ravagea les campagnes & ruina la récolte. La régente effrayée de ces présages sinistres qu'elle appliquait à son fils, dont les forces diminuaient chaque jour, ordonna aux grands de retrancher leur superflu, & d'examiner si leur conduite était régulière. Pour donner l'exemple, elle diminua son train, ne fit servir sur table que les viandes les plus communes, & elle réforma tous les chevaux inutiles. Cette princesse supprima encore les équipages de chasse, les ménageries & tout ce qu'on entretenait pour les parties de plaisir. Elle remit au peuple l'excédent des impôts, en ne prenant que ce qui était nécessaire pour la dépense de la cour. Les prisonniers détenus pour des fautes légères furent élargis, & ceux qui avaient mérité une punition grave, reçurent un adoucissement à la peine qu'on leur infligeait. Enfin l'impératrice régente mit tout en usage <sup>p.402</sup> pour obtenir la conservation de son fils, qui mourut cependant à la huitième lune de cette même année.

Au lieu de s'abandonner à des pleurs & à des regrets inutiles, cette sage princesse s'occupa entièrement du soin de donner un maître à l'empire. Après avoir consulté son frère Teng-tchi, elle assembla les

grands & leur proposa le fils du prince de Tsing-ho, qui allait entrer dans sa quatorzième année, & qu'elle fit proclamer empereur.

Le même jour, elle publia un ordre très rigoureux contre ceux de sa famille qui s'écarteraient de leur devoir.

« On frémit encore aujourd'hui, disait-elle, des maux que les parents des impératrices ont causés, & personne n'ignore la fin tragique qu'ils ont eue. Ces exemples me font trembler pour les miens : s'ils ont du mérite, il est juste de les élever ; mais s'ils se comportent mal, j'entends qu'ils soient punis plus sévèrement que les autres. Ainsi, je déclare qu'à l'avenir ils seront exceptés des amnisties, & que quoique leurs fautes soient gracieuses pour tout autre, ils n'obtiendront aucun pardon. L'honneur qu'ils ont d'appartenir à la famille impériale doit les rendre plus zélés à la servir, & leur ingratitude ne mérite aucune indulgence.

## HAN-NGAN-TI

@

**107.** A la troisième lune de la première année du règne du nouvel empereur Han-ngan-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Malgré l'ordre de l'impératrice régente, Teng-tchi, Teng-koué, Teng-hong & Teng-tchang, ses quatre frères, furent élevés à la dignité de prince. Teng-tchi, l'auteur de cet ordre, refusa obstinément cet honneur. Il avait déjà quitté la cour & menait une vie retirée, en se comportant avec beaucoup de <sup>p.403</sup> modestie, afin d'en donner l'exemple à sa famille dont il était le chef. Il fallut un ordre de l'impératrice sa sœur, pour l'obliger à accepter ce rang & à retourner à la cour, afin de l'aider dans le gouvernement.

Teng-tchi commença son ministère par représenter que les dépenses excessives qu'on faisait pour maintenir les royaumes du *Si-yu* dans la soumission, sans pouvoir établir parmi ces peuples une paix solide, étaient à charge à l'empire, & que d'ailleurs leur éloignement empêchait d'avoir une correspondance suivie & surveillée avec les officiers qui commandaient dans ces contrées pour la Chine, & qu'il en pouvait résulter de grands inconvénients ; ainsi, il fut d'avis de rappeler ces officiers, & de laisser les peuples du *Si-yu* se gouverner comme ils le jugeraient à propos.

L'impératrice fit en conséquence expédier un ordre aux officiers qui étaient à Y-ou & à Léou-tchong, de revenir & de ramener avec eux les troupes de l'empire.

Teng-tchi rendit encore un service plus important à l'État, par la découverte qu'il fit d'une conspiration contre l'empereur, l'impératrice, Teng-tchi lui-même, & tous ceux qui étaient attachés au gouvernement actuel.

L'impératrice, sans trop consulter les grands, avait précipité l'élévation de Han-ngan-ti. Plusieurs en étaient mécontents, & entre autres Lieou-tchang, dévoué au prince de Ping-yuen, fils d'une concubine de Han-ou-ti. Lieou-tchang forma le projet de mettre la couronne impériale sur la tête du prince de Ping-yuen, & pour y réussir, il gagna par des présents les officiers mêmes du palais. Le complot était de faire main basse sur toute la famille de Teng-tchi, & de faire mourir les eunuques Tching-tchong, Tsaï-lun & autres ; de dégrader <sup>p.404</sup> l'empereur & l'impératrice, & de mettre le prince de Ping-yuen sur le trône. Teng-tchi fit arrêter plusieurs officiers de palais qui étaient entrés dans cette conspiration, & envoya des soldats pour prendre Lieou-tchang. Ce dernier, averti par ses espions que la trame était découverte, se donna lui-même la mort, pour se soustraire au supplice infamant qu'il méritait ; ainsi tout fut étouffé avant que d'éclorre, & chacun se maintint dans le devoir.

**108.** Teng-tchi, qui aimait les gens de lettres, voyant le calme régner, chercha à faire reflourir les sciences qui étaient négligées depuis quelques années. Il fit venir à la cour plusieurs lettrés, auxquels il donna des emplois honorables afin de les encourager. Yang-tchin, quoiqu'un des plus habiles hommes de son siècle, ne fut point mandé. Cependant il s'était, tout sa vie, adonné à l'étude. Les poètes en faisaient le plus grand éloge dans leurs vers, & le nommaient le *Confucius* de leur temps. Teng-tchi, qui jusque-là avait ignoré son mérite, répara cet oubli en le nommant gouverneur de Tong-laï <sup>1</sup>. Yang-tchin, en allant prendre possession de son gouvernement, s'arrêta à King-tcheou chez Ouang-mi, mandarin de ses amis. Le soir Ouang-mi lui offrit de l'or, que Yang-tchin refusa en lui disant qu'il était venu voir son ancien ami, & qu'il était étonné qu'il oubliât les siens. Ouang-mi lui répondit, qu'étant nuit, personne ne pouvait savoir ce qu'il lui présentait :

---

<sup>1</sup> Laï-tcheou-fou du Chan-tong.



— Est-ce que le Tien ne le sait pas, répliqua Yang-tchin ? Ni vous ni moi ne pouvons le tromper. Rempportez votre or, & apprenez qu'il ne doit jamais être le prix de l'amitié.

p.405 Quoique Yang-tchin fût riche & qu'il pût vivre avec magnificence dans son gouvernement, il préféra d'employer ses richesses à soulager les pauvres & les infirmes qui étaient hors d'état de se procurer leur subsistance. Sa table était très frugale. Il sortait toujours à pied vêtu comme le peuple, pour remplir les devoirs de sa place, & il ne souffrit jamais que ses parents se prévalent de son autorité ni du poste où il était élevé, pour en avoir de l'orgueil. Le peuple de Tong-laï l'aimait comme son père & le respectait comme son maître.

Les évènements extraordinaires qui arrivèrent ces années, remplirent la cour de consternation & de crainte. A la douzième lune de la première année du règne de Han-ngan-ti, il y eut un grand tremblement de terre, qui fut suivi d'un vent si impétueux, que beaucoup d'arbres en furent déracinés ; il tomba ensuite une pluie mêlée de grêle si terrible, qu'en très peu de temps les campagnes furent submergées. Il périt une infinité de monde.

La deuxième année il y eut, comme la précédente, un second tremblement de terre ; des vents & des pluies, accompagnés de grêle, saccagèrent toutes les campagnes. **109.** Ces accidents causèrent une si grande disette dans l'empire, qu'à Lo-yang même où l'empereur tenait sa cour, au printemps de la troisième année, on mangeait de la chair humaine.

Un troisième tremblement de terre se fit encore sentir à la douzième lune de cette année, & dans le même temps, il parut au ciel une comète à la constellation *Tien-yuen*. Tant de fâcheux pronostics, qui se succédaient, remplirent de frayeur toute la cour. L'impératrice ordonna de supprimer la musique & les divertissements ; elle fit faire des recherches exactes des grains qui restaient, & les fit distribuer avec tant de sagesse, qu'ils p.406 suffirent pour soulager le peuple pendant un

temps. Cette princesse visita elle-même les prisons, dont elle fit sortir plusieurs criminels, & détermina ce qu'il fallait donner aux autres pour subvenir à leurs nécessités.

**110.** Ces temps fâcheux de famine & de détresse ne manquèrent pas d'exciter quelques révoltes en différents endroits de l'empire. Le *tchen-yu* des *Hiong-nou* du midi fut des premiers à prendre les armes. Il avait envoyé un ambassadeur à la cour, pour y prêter hommage de fidélité suivant la coutume. Cet ambassadeur avait à sa suite un certain Hantsong, Chinois, qui, voyant tant de misère, au lieu d'en être touché, ne pensa qu'à augmenter l'affliction où était sa patrie, en y introduisant les Tartares.

De retour auprès du *tchen-yu*, il lui exagéra l'état déplorable où l'empire était réduit, en l'excitant à profiter de l'occasion de se rendre maître au moins d'une partie de la Chine ; ce prince se laissa persuader & mit sur pied une armée, à la tête de laquelle il vint causer des désordres, que Keng-koué ne put empêcher. Mais cet officier chinois ayant reçu du renfort, fut à son tour chercher le *tchen-yu*, qu'il battit si complètement, que ce roi tartare fut obligé de venir demander pardon. Keng-koué reçut sa soumission, & depuis ce temps-là ce prince vécut en bonne intelligence avec l'empire.

Pendant ces temps de calamité, Ning-ki s'était mis à la tête de quelques malheureux, que la faim avait contraints de s'attrouper. Ce chef de parti avait forcé la ville de Tchao-kou <sup>1</sup>, dont il avait tué le gouverneur, & après s'être rendu maître de cette place, il s'était encore emparé du pays de sa <sup>p.407</sup> dépendance. Les mandarins des villes voisines ayant tenté vainement de le réprimer, avaient été obligés d'avertir la cour de cette sédition.

Teng-tchi jugeant qu'il ne serait pas facile de l'apaiser, fit nommer Yu-hiou au gouvernement de Tchao-kou. Il estimait cet officier & ne

---

<sup>1</sup> Oueï-kiang-fou du Ho-nan.

l'aimait pas. Ses amis le voyant chargé d'une commission aussi périlleuse lui en témoignèrent leur chagrin. Yu-hiou ne put s'empêcher d'éclater de rire :

— Eh quoi ! leur dit-il, un fidèle sujet doit-il reculer quand il s'agit de servir l'État ? Notre devoir nous le commande, & l'honneur nous prescrit de voler à sa défense. Si l'entreprise est difficile, la gloire du succès en sera plus grande, & jamais une plus belle occasion ne me fut offerte de montrer mon zèle & le peu d'habileté dont je suis capable..

Quelque temps après il rencontra Ma-ling, gouverneur de Ho-nui, qui lui dit :

— Yu-hiou, vous êtes un homme de lettres, bon pour le cabinet ; mais je tremble de vous voir chargé d'une expédition militaire où vous n'entendez rien.

Yu-mou lui répondit, qu'il ne voyait rien de si aisé que de réduire ces rebelles, qu'on devait regarder comme des bêtes affamées qui cherchaient à manger. Il lui dit encore, qu'en faisant venir des grains de la province de Tsing-tcheou & de celle de Ki-tcheou, & ouvrant les greniers à ces malheureux, on les verrait bientôt renoncer à leur brigandage & retourner dans leurs foyers. Ma-ling n'en parut pas persuadé.

Lorsque Yu-hiou fut arrivé auprès de Tchao-kou, avec le peu de troupes qu'on lui avait donné, il n'entreprit pas de reprendre de force cette place, mais il se contenta de camper à quelque distance, & se fit amener les criminels coupables de meurtres ou qui avaient été faits prisonniers les armes à la p.408 main avec les révoltés. Cet officier leur fit ôter leurs fers & leur accorda le pardon de leurs crimes, à condition qu'ils feindraient de se joindre aux rebelles, & qu'ils les engageraient à venir insulter le camp des impériaux : qu'alors ils tourneraient leurs armes contre les révoltés & se rangeraient du côté des impériaux pour les

charger. Yu-hiou, après leur avoir donné ces instructions, les régala tous & les fit partir.

Ces gens qui jugeaient que les rebelles ne pourraient tenir longtemps, s'acquittèrent fidèlement de leur commission. Ils persuadèrent aux révoltés qu'ils auraient bon marché de Yi-hiou & de ses troupes : de sorte que le plus grand nombre sortit de la ville comme en triomphe, croyant marcher à une victoire certaine.

Yu-hiou avait posté en embuscade, sur leur passage, ce qu'il avait de soldats déterminés, qui tombèrent brusquement sur les rebelles au moment qu'ils s'y attendaient le moins : alors les émissaires qu'on avait envoyés pour les conduire dans le piège, se joignant aux impériaux, ils en couchèrent plus de mille sur la place, & en firent beaucoup de prisonniers ; le reste prit la fuite & regagna la ville.

Cette ruse lui ayant réussi, Yu-hiou en employa une autre, qui fut de ramasser un grand nombre de baladins, & de les envoyer à Tchao-kou pour y jouer leurs farces. Il leur ordonna de se mêler aux révoltés qu'on faisait déguiser pour aller chercher des provisions dans les campagnes. Yu-hiou prit encore la précaution de faire cacher dans les villages plusieurs bandes des siens, qui enlevaient ceux qui étaient chargés d'aller chercher des vivres. Il diminua si considérablement le nombre de révoltés, que, se voyant réduits à très peu de monde, ils prirent la résolution de se rendre. Yu-hiou les reçut sans autre <sup>p.409</sup> condition que celle de savoir le pays de chacun, où il les fit conduire par ses gens, pour être remis à leurs mandarins ; ensuite de quoi il entra en triomphe dans la ville de son gouvernement.

Tchang-pé-lou, un autre chef des révoltés, n'était pas moins à craindre ; il s'était emparé de quatre villes du second ordre, & paraissait vouloir se défendre. Teng-tchi fit marcher contre lui Ouang-tsong & Fa-hiong, deux officiers expérimentés, qui le battirent & l'obligèrent à prendre la fuite.

Dans ces entrefaites, la cour accorda une amnistie générale, que les mandarins eurent soin de faire publier partout, afin d'engager les rebelles à mettre les armes bas ; mais ceux-ci, persuadés qu'on leur tendait un piège, ne voulurent pas se soumettre.

Ouang-tsong & Fa-hiong tinrent à ce sujet un conseil de guerre. Plusieurs étaient d'avis de les pousser à toute outrance comme des ennemis de l'État ; mais Fa-hiong représenta que ce serait un mauvais parti, parce qu'indépendamment de l'incertitude du succès, les rebelles se voyant serrés de trop près, pourraient se cantonner dans quelque île de la mer, d'où il serait difficile de les chasser. Il fut d'avis au contraire de licencier l'armée, pour prouver aux rebelles que l'amnistie était réelle. Ce sentiment fut adopté ; on renvoya les troupes dans leurs quartiers : cependant celles de Tong-lai ne voulurent point se retirer, ce qui fit juger aux rebelles que c'était une feinte ; ainsi ils se déterminèrent à chercher un asile dans une île de la mer <sup>1</sup>.

La récolte de l'automne fut entièrement perdue par les <sup>p.410</sup> pluies continuelles, qui, occasionnant des crues d'eau, submergèrent les campagnes. A la neuvième lune, il y eut un tremblement de terre, & à la dixième, la mère de l'impératrice Teng-tchi mourut. Toute sa famille demanda la permission de quitter ses emplois pour en porter le deuil. L'impératrice l'avait d'abord refusée, mais elle y consentit sur ce que la savante Tsao-ta-kou lui représenta que ce serait donner un mauvais exemple. Le deuil fini, cette princesse ordonna à Teng-tchi & aux autres de reprendre leurs fonctions, & elle les confirma dans leur qualité de princes. Teng-tchi & ses parents prièrent instamment de les dispenser de rentrer dans l'administration ; l'impératrice ne voulut pas leur faire violence. Cependant, quoiqu'ils ne fussent plus dans l'emploi, on les consultait toujours sur toutes les affaires importantes, & ils étaient appelés au conseil.

---

<sup>1</sup> A quatre-vingts ly à l'est de Hai-tcheou, de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.

**111.** Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Cette même lune, il y eut un tremblement de terre ; & à la troisième, Fa-hiong fut attaquer Tchang-pé-lou avec tant d'avantage, qu'il le défit, le tua & dissipa tous ceux qui tenaient son parti ; ce qui mit fin à cette guerre.

**112.** La récolte de l'année suivante ne fut guère meilleure que celle des années précédentes ; la sécheresse & les vers la ruinèrent en partie.

**113.** A la deuxième lune de la septième année de Han-ngan-ti, il y eut un tremblement de terre, & le trente de la quatrième lune, une éclipse de soleil. **114.** A la deuxième lune de la huitième année, la terre s'entr'ouvrit de plus de cent ly d'étendue au pays qui est au-delà du tropique ; & à la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil. Le premier jour de la dixième lune de cette <sup>p.411</sup> même année, il y eut encore une éclipse de soleil ; & à la même lune, on sentit un tremblement de terre.

**115.** L'an 115, le trentième jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Tant d'éclipses, de tremblements de terre & d'années stériles, épouvantaient les peuples, & causaient beaucoup de mécontents qui prenaient les armes, sous prétexte que le Ciel n'approuvait pas le gouvernement présent : Ling-tchang fut un de ceux qui se déclarèrent le plus hautement ; il entra à main armée sur le territoire de Y-tcheou <sup>1</sup>, à la tête d'une infinité de vagabonds qu'il avait ramassés.

Lorsque la nouvelle en vint à la cour, on expédia aussitôt des ordres à Pan-hiong, à Ssé-ma-kiun & à Pong-tsang de prendre les troupes de leurs départements, & d'aller, par différents chemins, s'opposer aux désordres de ces révoltés. Pan-hiong fut d'abord battu & contraint de se retirer. Pong-tsang rencontra, à l'est de la ville de Yong-ssé-tching, Tou-ki-kong, un des chefs des rebelles, qui le défit & l'obligea de fuir devant

---

<sup>1</sup> Tchîn-tou-fou du Ssé-tchuen.

lui. Ssé-ma-kiun fut le seul qui eut quelque succès : il attaqua la ville de Ting-hi-tching & la prit. Tou-ki-kong, voyant qu'il ne pouvait en empêcher la prise, fit semblant d'avoir peur & se sauva avec ses gens. Ssé-ma-kiun donna dans le piège & détacha Tchong-kouang, un de ses officiers, pour aller enlever les moissons des peuples de Kiang qui s'étaient déclarés pour les rebelles : Tchong-kouang s'étant trop avancé, se vit investi de tous côtés par Tou-ki-kong qui l'attendait au passage. Il n'échappa pas un seul homme de son détachement. Ces échecs firent regarder cette révolte comme <sup>p.412</sup> une affaire plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord ; l'ordre fut expédié d'assembler une armée de troupes réglées sous commandement de Gin-chang & de Yu-hiou.

Ces deux généraux rendus à leur destination, s'entretenant sur les opérations de la campagne, Yu-hiou dit à son collègue que, suivant les principes établis dans les traités de la guerre, une armée plus faible ne doit point attaquer un ennemi supérieur en nombre, ni le poursuivre quand il lui est impossible de l'atteindre :

— Les troupes des rebelles, ajouta-t-il, ne sont composées que de cavalerie qui vient à nous comme le vent & la pluie, & qui se retire avec la rapidité d'une flèche ; nous n'avons que de l'infanterie, & quand nous aurions une armée de plusieurs centaines de mille hommes, sans cavalerie, l'ennemi nous échapperait toujours : il est donc nécessaire, si l'État ne peut nous fournir des chevaux, de réformer une partie de nos troupes, & d'en employer la solde à monter un corps de cavalerie qui soutienne notre infanterie & en impose aux rebelles, qui ne sont qu'un ramas de gens dont le courage ne consiste que dans la vitesse de leurs chevaux. Comme ils ne savent pas combattre de pied ferme, nos soldats auront toujours cet avantage sur eux ; & quelque peu de cavalerie que nous leur opposions, nous n'en viendrions jamais aux mains

avec eux sans qu'il leur en coûtât cher : ainsi je pense que c'est là l'unique moyen de les réduire.

Gin-chang, convaincu de la nécessité d'avoir de la cavalerie, écrivit en conséquence en cour. L'impératrice, en réponse, nomma Yu-hiou gouverneur de Ou-tou <sup>1</sup>, avec le titre de p.413 général des troupes de l'empire. Yu-hiou mit une bonne garnison dans Ou-tou, afin de la garantir des insultes des rebelles. Ceux-ci, résolus de l'en chasser, commencèrent par ruiner le pays d'alentour ; mais Yu-hiou qui avait prévu ces inconvénients, avait si bien approvisionné la ville, qu'on ne s'y aperçut en aucune façon de ces dégâts, ni de la cherté du riz & du sel. Yu-hiou fit alors une sortie & surprit si à propos les rebelles, qu'après leur avoir tué beaucoup de monde, il les dissipa, & à la suite de cette expédition, il fit venir dans son gouvernement une si grande quantité de grains & de sel, que jamais on ne les avait vus à si bon marché.

A la onzième lune de cette année, on ressentit les secousses d'un tremblement de terre, qui se renouvelèrent à la première lune de l'année suivante. **116.** A la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil ; & à la quatrième, Teng-tsun battit Ling-tchang, qui le fut encore par Gin-chang peu de temps après. A la douzième lune, ce général remporta une seconde victoire sur ce chef des rebelles : sa femme & ses enfants furent faits prisonniers dans cette dernière action ; on les fit mourir, parce qu'il aimait mieux les sacrifier que de quitter les armes.

**117.** L'an 117, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Après ces deux victoires, Gin-chang détacha un de ses officiers pour aller au devant de Tou-ki-kong, qui venait au secours de Ling-tchang. Comme il ignorait la défaite de ce dernier, il n'était point sur ses gardes ; de sorte que le détachement des impériaux fondant sur lui à l'improviste, il fut entièrement défait & perdit même la vie, qu'il vendit chèrement en

---

<sup>1</sup> Kiaï-hien de Kong-tchang-fou du Chen-si.



se défendant en héros. Profitant de cet avantage, Gin-chang fut chercher Ling-tchang, qu'il battit & tua. Lang-mou, qui <sup>p.414</sup> remplaça ce chef des rebelles, fit mine de vouloir tenir tête ; mais le général chinois, sans lui donner le temps de se retrancher, le poussa l'épée dans les reins & le maltraita si fort, que son armée se dissipa & abandonna la partie. Cette victoire complète rétablit le calme dans le pays de Long-si <sup>1</sup>.

Cependant Lang-mou trouva des ressources & releva son parti, qui devint plus formidable qu'il ne l'avait encore été. Ce rebelle s'était enfui dans le département de Yong-tchang, d'où il envoya des émissaires dans ceux de Y-tcheou & de Chou-hiun. Il se joignit à Fong-ly, autre chef de rebelles, & ils entraînent tant de monde dans leur parti, que leur armée montait à plus de cent mille hommes. Avec ces forces, il s'emparèrent d'abord de plus de vingt villes : se répandant ensuite dans les campagnes, ils y mirent tout à feu & à sang. Les peuples épouvantés abandonnèrent leur pays pour chercher ailleurs un asile, de sorte qu'on parcourait plus de mille ly sans rencontrer un seul habitant.

Cette révolte causa les plus vives inquiétudes au gouvernement. L'empereur fit marcher Teng-tsun, frère de l'impératrice, avec l'élite des troupes. Les rebelles, se fiant sur leur nombre, ne furent point intimidés à son approche, persuadé que Teng-tsun vaincu, personne ne serait plus tenté de se mesurer avec eux : ils vinrent donc à sa rencontre & se présentèrent fièrement devant lui ; mais le succès ne répondit point à leur attente. Lang-mou leur chef fut tué ; une grande partie de leurs gens demeura sur la place, & le reste fut dissipé. Cette victoire signalée valut à Teng-tsun le titre de prince du second ordre, que l'empereur lui conféra à son retour, en récompense de ses services.

<sup>p.415</sup> Le premier jour de la huitième lune, en automne, il y eut une éclipse de soleil. Vers la fin de cette année, un violent tremblement de terre se fit sentir.

---

<sup>1</sup> Kong-tchang-fou du Chen-si.

**119.** L'an 119, douzième du règne de Han-ngan-ti, à la deuxième lune, on en éprouva un second ; & le premier de la douzième lune, il y eut une éclipse totale de soleil, qui fut suivie d'un troisième tremblement de terre.

A cette époque, la communication avec les royaumes du *Si-yu* se rouvrit. Depuis que la Chine les avait abandonnés, plusieurs s'étaient donnés aux Tartares du nord, auxquels ils se joignaient pour faire des courses sur les terres de l'empire. Tsao-tsong, gouverneur de Tun-hoang, voyait avec chagrin leur brigandage. Il écrivit en cour pour demander d'envoyer à Y-ou un officier de tête avec deux mille hommes de bonnes troupes, afin d'en imposer à ces Tartares. Le gouvernement chinois fit partir Sou-pan, dont l'arrivée dans le *Si-yu* fit craindre au roi de Tché-ssé du midi & à celui de Chen-chen, que l'empire ne voulût leur faire un mauvais parti ; ils envoyèrent assurer Sou-pan de leur soumission, par des officiers qui se rendirent à la cour pour y prêter hommage au nom de leurs maîtres.

**120.** Les Tartares du nord ne virent pas tranquillement la défection de ces deux royaumes, & pour empêcher les autres de suivre leur exemple, ils s'unirent au roi de Tché-ssé du nord, pour attaquer Sou-pan & le chasser de Y-ou. La plupart des Chinois & leur commandant périrent dans cette attaque, & ce qu'il en réchappa fut porter à Tsao-tsong la nouvelle fâcheuse de leur défaite. Tsao-tsong vit par cet échec tout son plan détruit. Il voulait se mettre sur-le-champ à la tête de ses troupes pour s'en venger ; mais la réflexion lui fit <sup>p.416</sup> attendre un ordre de la cour qui l'autorisât à cette démarche ; il y dépêcha un courrier pour annoncer la perte de Y-ou, & la proposition qu'il faisait de forcer les royaumes du *Si-yu* à rentrer sous l'obéissance de la Chine comme ils étaient autrefois.

L'impératrice convoqua une assemblée des grands, pour délibérer sur cette affaire importante. Tous furent d'avis de ne rien entreprendre de ce côté-là, & de se contenter de garder le passage de Yu-men par où les

Tartares pouvaient entrer sur les terres de l'empire. L'ambition de l'impératrice ne fut point satisfaite de cette réponse. Comme cette princesse voulait se faire un nom, elle ordonna de consulter Pan-yong, fils de Pan-tchao, qui avait toujours accompagné son père dans ses expéditions du *Si-yu*. Pan-yong répondit :

— Lorsque Han-ou-ti soumit le *Si-yu*, il ôta par là le courage aux Tartares qui n'osèrent plus rien tenter contre la Chine. Kouang-ou-ti, environné de troubles dans l'intérieur de l'empire abandonna cette contrée ; mais Han-ming-ti, paisible sur le trône, poussa vivement les Tartares, & en s'emparant du *Si-yu* ; il procura la paix aux frontières. Comme ce prince l'abandonna dans la suite, les Tartares employèrent la force pour se rendre ces royaumes tributaires. Il est aisé de juger par la conduite des rois de Tché-ssé du midi & de Chen-chen, qu'ils préfèrent notre domination à celle des Tartares.

Le plan de Tsao-tsong souffre des difficultés : il faudrait beaucoup de troupes & d'argent pour réduire par la force les peuples du *Si-yu* ; mais dans la circonstance actuelle où l'État manque de provisions & d'espèces, cette expédition me paraît impossible. Je crois qu'il suffirait, pour tenir *Si-yu* en respect, de mettre trois cents hommes de garnison <sup>p.417</sup> à Tun-hoang & cinq cents à Léou-lan, pour empêcher à l'ouest les royaumes de Yen-tchi & de Kiu-tsé de remuer. Cette précaution n'effarouchera aucun de ces petits rois : elle maintiendra au sud Chen-chen & Yu-tien ; nos troupes seront à portée de réprimer les *Hiong-nou* du nord s'ils font quelque tentative, & comme elles ne seraient pas éloignées de Tun-hoang, la garnison de cette ville pourrait aisément soutenir celle de Léou-lan en cas de besoin : de cette manière, on éviterait des dépenses à charge à l'État, & on ne laisserait pas de retirer de grands avantages de la communication avec le *Si-yu*.

Cet avis fut suivi, & l'expérience prouva que le conseil était sage.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil, & quelque temps après un tremblement de terre.

Quoique l'empereur fût dans la vingt-sixième année de son âge, la régente ne lui remettait cependant pas les rênes du gouvernement. Tout le monde en murmurait. Les grands lui avaient présenté à ce sujet plusieurs suppliques. Teng-kang, frère de cette princesse, l'avait pressée de se démettre de l'autorité souveraine ; mais son ambition lui suggérait de la retenir, & elle voulait gouverner jusqu'au tombeau. Teng-kang, voyant son obstination, aima mieux se retirer & abandonner le service, que d'être témoin d'une conduite si contraire aux constitutions de l'État. L'impératrice sa sœur fut si irritée de sa retraite, qu'elle le priva de ses emplois & l'exila dans ses terres. Le chagrin de voir ses parents mêmes opposés à ses vues, joint à son grand âge, causa à cette princesse une maladie qui l'emporta à la troisième lune de l'année suivante.

Les belles qualités que l'empereur avait fait paraître dans sa jeunesse, avaient déterminé l'impératrice à le préférer pour <sup>p.418</sup> le mettre sur le trône ; mais ce prince prit avec l'âge du goût pour les plaisirs, auxquels il se livrait entièrement. Ce penchant qu'elle voyait augmenter en lui, était un des principaux motifs qui avaient décidé la régente à ne point quitter le gouvernement ; elle était même si prévenue contre l'empereur qu'elle songeait à le faire déposer, & dans ce dessein, elle avait fait venir à la cour le fils du prince de Ho-kien qu'elle y faisait élever.

L'empereur, averti de son projet, changea de conduite & devint beaucoup plus modéré dans ses plaisirs. Il se comporta d'une manière si réservée, qu'il gagna l'affection des grands ; les parents seuls de l'impératrice, qui formaient un parti assez considérable, ne s'attachèrent point à lui. La crainte que ce changement dans la conduite de l'empereur & le dessein qu'on n'ignorait pas que l'impératrice avait de lui substituer le fils du prince de Ho-kien n'occasionnassent des troubles furent cause

qu'elle ne se dessaisit point de l'autorité ; mais à la mort de cette princesse, ses frères & toute sa famille, à l'exception de Teng-kang qui ne voulut point entrer dans le complot, se réunirent pour élever sur le trône impérial le fil du prince de Ho-kien ; ils gardèrent si peu le secret dans leur démarche, que les censeurs de l'empire en furent d'abord instruits, & pressèrent l'empereur de donner des ordres précis pour en arrêter l'effet. Ce prince envoya sur-le-champ des soldats se saisir des sceaux de tous les conjurés qui étaient en place. Il dégradra la famille de l'impératrice régente, excepté Teng-kang, & les mit au rang du peuple, avec ordre de se retirer de la cour ; & pour rendre leur punition plus exemplaire, il confisqua leurs biens & les assujettit comme le peuple aux corvées publiques. Cette humiliation leur fut si sensible, <sup>p.419</sup> qu'ils se tuèrent tous, à l'exception de Teng-tchi qui se laissa mourir de faim.

A la onzième lune de l'an 122, il y eut un tremblement de terre ; **123.** & à la quatrième de l'année suivante, il tomba une grêle dont les grains avaient trois pouces de diamètre. Elle tua beaucoup de bestiaux, & toute la campagne fut saccagée. Cette même année il y eut deux tremblements de terre, l'un à la septième, & l'autre à la neuvième lune.

Après la prise de Y-ou, les Tartares se liguèrent avec le roi du Tchétché du nord, pour fondre sur le pays de Ho-si <sup>1</sup>. Tchang-tang, gouverneur de Tun-hoang, instruit de leur dessein, en donna avis à l'empereur. Il disait dans ses dépêches, que, lorsqu'il était encore à la cour, & avant que de se rendre à son gouvernement, il avait été d'avis d'abandonner le *Si-yu* ; mais qu'il pensait différemment depuis qu'il était sur les lieux, parce qu'il serait presque impossible, sans lui, de conserver le Ho-si : il ajoutait, qu'il croyait à propos de s'emparer de tout le pays qui est au nord de Pou-leï <sup>2</sup>, jusqu'à Tsin-hai, ainsi que de soumettre, comme auparavant, tout le *Si-yu*. Il proposait d'aller avec deux à trois mille hommes de troupes réglées, en passant par la montagne Koen-lun,

---

<sup>1</sup> Léang-tcheou Kan-tcheou du Chen-si.

<sup>2</sup> Deux lacs.

attaquer le roi de Hou-yen, de qui dépendait tout le pays entre Tsin-haï & Pou-leï, & d'éteindre la race de ce prince : ensuite de quoi, de réduire le Tché-ssé du nord avec cinq mille hommes des troupes de Chen-chen. Tchang-tang disait encore dans ses dépêches, que, si on ne prenait pas cette voie, qui était la plus courte & la plus sûre, il fallait au moins augmenter les officiers & les troupes des <sup>p.420</sup> quatre départements du Ho-si, & se mettre en état d'arrêter l'ennemi. Comme on ne voulait point de guerre, le gouvernement adopta ce dernier parti, & on renforça en conséquence les garnisons du Ho-si.

**124.** A la douzième lune de cette même année, il y eut un tremblement de terre.

Comme tous les mémoires qu'on avait envoyés à la cour sur le *Si-yu*, avaient fait impression, Pan-yong fut nommé commissaire pour aller dans ces quartiers examiner l'état des choses. Lorsqu'il arriva à Léou-lan, le roi de Chen-chen le fit assurer de sa soumission. Pan-yong traita magnifiquement les envoyés de ce monarque, & les combla d'honneurs & de présents : le bruit s'en étant répandu dans les royaumes voisins, les rois de Kiu-tsé, de Kou-mé & de Ouen-fou lui députèrent aussi pour l'assurer de la même obéissance. Il profita adroitement des dispositions favorables où il les voyait, pour les engager, sans pouvoir éluder, à lui donner leur troupes contre les *Hiong-nou*, qui s'étaient emparés du Tché-ssé du nord. Pan-yong, avec les troupes de ces trois royaumes, chassa les Tartares, en remportant sur eux une victoire complète, après laquelle il vint s'établir à Lieou-tchang, capitale de ce royaume, qu'il choisit pour le lieu de sa résidence.

Le trente de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil, qui fut suivie d'un tremblement de terre & d'une tempête affreuse mêlée de grêle.

**125.** L'année suivante l'empereur, dont la santé s'altérait, voulut aller visiter les provinces du midi, afin de se dissiper.

Le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil ; & cette même lune, l'empereur mourut à Tching-king dans la dix-neuvième année de son règne & la <sup>p.421</sup> trente-unième de son âge. On ne publia cependant sa mort qu'après que son corps eut été transporté à la cour.

L'impératrice Yen-chi, veuve de Han-ngan-ti, aspirait depuis longtemps à se saisir du gouvernement. Elle n'avait point eu d'enfants de l'empereur, qui avait désigné pour son successeur le fils d'une reine que l'impératrice avait fait mourir, afin de se délivrer d'une concurrente qui aurait pu lui enlever l'autorité ou au moins la partager avec elle. Le fils de Han-ngan-ti avait déjà douze ans à la mort de son père. Comme ce jeune prince était instruit de la fin tragique de sa mère, que l'impératrice avait avancée, cette princesse craignant qu'il ne voulût la venger, l'exclut du trône & fit proclamer empereur un petit-fils de Han-tchang-ti.

Plusieurs grands désapprouvèrent ouvertement ce choix, & dirent que l'exclusion du légitime héritier était injuste. Ils protestèrent de ne pas reconnaître celui que l'impératrice voulait leur donner pour maître. Ces oppositions mirent cette princesse dans la perplexité ; mais comme elle s'était trop avancée pour reculer, elle employa les châtiments contre les plus opiniâtres. La mort qui enleva à la dixième lune le prince qu'elle avait fait couronner, rendit le trône à celui auquel il appartenait de droit.

Aussitôt que les grands opposés à l'impératrice apprirent cette mort, ils conduisirent au palais le fils de Han-ngan-ti, escorté d'un détachement capable de le soutenir, & d'intelligence avec dix-neuf eunuques, ils introduisirent ce prince dans la salle du trône impérial, où il reçut l'hommage & le serment de fidélité de ces grands, qui le saluèrent empereur. Après cette cérémonie, on s'assura de Yen-hien, frère de l'impératrice, & de tous ses parents, auxquels on fit le procès comme <sup>p.422</sup> à des rebelles. Quant à cette princesse, elle fut condamnée à une prison perpétuelle.

## HAN-CHUN-TI

@

**126.** Tchéou-kiu, l'un des grands qui avaient contribué à placer Han-chun-ti sur le trône, désapprouvait qu'il eût fait enfermer l'impératrice. Il fut trouver Li-hou, gouverneur de ce prince, & lui dit :

— Quoique Chun n'ignorât pas que Kou-seou, son père, cherchait à le perdre & à le faire mourir, il redoubla de respect & d'attentions à son égard.

Il lui dit encore qu'avant que Tsin-chi-hoang-ti fût maître de tout l'empire, quoiqu'il eût sujet de se plaindre de la conduite irrégulière de sa mère, après lui en avoir témoigné son mécontentement, il la traita avec toutes sortes d'honneurs ; & que les historiens le louent de ce respect filial, en le blâmant d'ailleurs de ses actions répréhensibles.

— Si l'impératrice, ajouta Tchéou-kiu, vient à mourir du chagrin que doit lui causer sa détention, quels reproches l'empereur n'aura-t-il pas à se faire, & quel exemple donnera-t-il à ses sujets ?

Li-hou rendit cette conversation à l'empereur, qui touché des exemples que Tchéou-kiu avait cités, assembla tous les grands & fut à leur tête reconnaître l'impératrice Yen-chi pour sa mère. Il fit rendre à cette princesse tous les honneurs dus à son rang, & ces distinctions la consolèrent de sa disgrâce passée ; mais elle en jouit peu, étant morte quelques jours après.

Les *Kiang*, qu'on n'avait encore pu venir à bout de réduire, crurent que le changement de règne & les troubles que causa l'élévation de Han-chun-ti au trône, étaient une occasion favorable de prendre les armes. Comme le gouvernement fut <sup>p.423</sup> aussitôt averti de leur dessein, il envoya contre eux Ma-hien, qui les surprit à Lin-tao, où ils s'assemblaient, & leur ayant tué deux mille hommes, les autres, saisis de



frayeur, mirent bas les armes & se soumirent. Cette victoire rétablit la paix dans le Léang-tcheou.

A peine eut-on pacifié ces contrées, que les *Hiong-nou* du midi firent des plaintes à la cour contre les *Sien-pi*. Ils étaient d'autant plus exposés à leurs insultes, que depuis Sou-fan vers l'ouest, tous les forts étaient ruinés & hors d'état de défense. Les *Hiong-nou* demandèrent la permission de les rétablir ; mais on la leur refusa, parce qu'ils pouvaient par la suite s'en servir contre l'empire. Pour suppléer à ces forts, le gouvernement donna ordre à la garnison de Li-yang de se rendre sur les limites septentrionales de Tchang-chan, & il la fit soutenir par l'infanterie de ces quartiers, qui fut augmentée, afin de donner du secours à la garnison de Li-yang en cas de besoin.

Les royaumes du *Si-yu*, à l'exception de celui de Yen-chi, étaient alors soumis à la Chine comme ils l'avaient été autrefois. Pan-yong demanda la permission d'aller attaquer le roi de Yen-chi ; mais la cour en fit expédier l'ordre à Tchang-lang, en lui donnant le commandement des troupes du Ho-si, qu'il joignit à celles des autres royaumes. Cet officier, à la tête de ces troupes réunies, entra par deux chemins dans le royaume de Yen-chi. Tchang-lang avait commis une faute, dont il cherchait à effacer la tache, par quelque service signalé. Il se comporta dans cette expédition avec tant de sagesse & de prudence, qu'à son approche le roi de Yen-chi vint se soumettre, sans attendre qu'on l'y contraignît par la force. Après avoir rempli sa mission, Tchang-lang revint à son poste, & en conséquence d'un ordre secret de la cour, dont il se <sup>p.424</sup> disait porteur, il fit arrêter Pan-yong, auquel il ôta ses emplois & qu'il constitua prisonnier.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Le lettré Fan-yng, du territoire de Nan-yang, était alors en si grande réputation, qu'on venait en foule le visiter & chercher à lier connaissance avec lui. Cet empressement lui faisait peine & le fatiguait. Comme il n'avait point l'ambition d'être connu, il prit le parti de se retirer à la

montagne Hou-chan, où il demeura caché pendant quelque temps. Cette fuite le rendit encore plus célèbre. Plusieurs grands, jaloux de se l'attacher pour profiter de ses conseils, l'invitèrent à venir auprès d'eux ; mais il ne se rendit point à leurs instances. L'empereur Han-chun-ti fit lui-même plusieurs tentatives pour l'attirer à sa cour.

— De quelle utilité serais-je au prince, répondit Fan-yng, moi qui ne puis venir à bout de me perfectionner, quelques soins que je me donne pour y parvenir ? Je n'ai pas la présomption de me croire capable de diriger les autres tandis que j'ai beaucoup de peine à me conduire moi-même.

Ce lettré ne voulut point quitter sa solitude.

Han-chun-ti qui entendait toujours parler avec éloge de Fan-yng, résolut de le faire absolument venir. Il lui en fit porter l'ordre par un de ses officiers, avec une lettre écrite de sa propre main & de magnifiques présents. Le lettré persistait à demeurer dans sa retraite. Cependant l'officier, après bien des difficultés, obtint qu'il le suivrait.

En arrivant à la cour, Fan-yng fut conduit au palais & parut en la présence de l'empereur, qu'il ne salua point, ce qui indigna ce prince contre lui. Han-chun-ti lui en témoigna son mécontentement, en lui disant qu'il était le maître de le <sup>p.425</sup> faire mourir ou de le laisser vivre, de l'élever ou de l'abaisser, & de l'enrichir ou de le réduire à la misère.

— J'ai reçu la vie du Ciel, lui répondit avec gravité Fan-yng : il dépend de lui d'en accourcir ou d'en prolonger le terme. Le pouvoir de Votre Majesté sur mes jours, est subordonné à la volonté du Tien ; & si vous me laissez vivre, ou vous me faites mourir, c'est que le Tien le voudra ainsi.

L'empereur, satisfait de cette réponse, le nomma pour être de son conseil. Bientôt l'embarras des affaires & la gêne d'aller assidûment au palais déplurent à ce lettré, & lui firent regretter sa solitude. Ce genre de vie, auquel il n'était point accoutumé, lui causa une maladie. Il demanda

son congé, que l'empereur ne lui accorda que parce qu'on lui dit qu'il y avait du danger de le retenir, & qu'il pouvait mourir pour peu qu'on différât de le renvoyer. L'empereur le vit partir avec regret ; il augmenta le titre de son mandarinat & lui assigna une pension considérable : il voulut encore qu'aux quatre saisons de l'année on lui portât, de sa part, des présents de vins & d'autres choses. Fan-yng, dans le peu de temps qu'il était resté à la cour, avait donné tant de preuves de sa prudence & de sa capacité, que l'empereur l'envoya consulter dans sa retraite sur toutes les affaires épineuses & de quelque importance.

**128.** L'année suivante, il y eut un tremblement de terre. Il ne tomba presque point de pluie & la récolte fut mauvaise.

**129.** Le gouverneur de Koué-yang ayant trouvé une perle d'une grosseur extraordinaire, voulut faire sa cour à l'empereur en la lui envoyant. Ce prince la refusa, & la lui fit reporter, en disant qu'il ne devait point s'occuper de ce qui ne pouvait servir qu'à entretenir le luxe & la vanité, tandis que le peuple <sup>p.426</sup> souffrait de la stérilité qui avait mis la disette partout, & qu'on devait au contraire songer à retrancher le superflu pour le soulager.

**130.** Pan-chi, prince de Ting-yuen, avait épousé une princesse de la famille impériale, femme hautaine & adonnée à ses plaisirs. Elle n'eut pas demeuré longtemps avec son époux qu'elle le déshonora sans ménagements. Le prince l'exhorta à changer de conduite, mais elle n'y fit aucune attention. Il la menaça de l'y forcer, & cette femme n'en devint que plus impudente. Le déshonneur de son époux & le scandale étant à leur comble, ce prince irrité de se voir la fable du public, entra en fureur contre elle & la tua. Il fit ensuite hacher son corps en pièces. L'empereur révolté de cette dernière action, ordonna de lui faire son procès, & il le fit exécuter publiquement.

**131.** Le prince de Ho-kien, qui était aussi de la famille impériale, ne menait pas une conduite plus régulière que cette princesse. L'empereur qui l'aimait, crut que c'était faute d'avoir auprès de lui un sage qui l'aidât

de ses conseils ; & dans cette idée, il lui envoya Chin-king, censeur de l'empire, pour lui servir de premier ministre. Lorsqu'il fut arrivé à Ho-kien, le prince le reçut en négligé, sans aucune cérémonie & sans lui donner la moindre marque d'estime. Chin-king de son côté fit semblant de méconnaître le prince & ne lui fit aucun salut. Un des officiers l'avertissant de cet oubli, Chin-king lui demanda avec un air d'étonnement où était le prince. Tous ceux qui étaient présents le lui montrèrent ; mais Chin-king, sans se déconcerter, dit :

— Quand un prince n'a rien qui le distingue du commun, quelle différence y a-t-il de lui à un homme ordinaire ? Si le prince était ici, recevrait-il de la sorte un envoyé de l'empereur ?

Le prince, confus de ce reproche, <sup>p.427</sup> sortit précipitamment pour aller changer d'habits, & il reparut avec les marques de sa dignité ; alors Chin-king se mettant à genou, lui rendit les honneurs dus à son rang.

Au sortir du palais, Chin-king fut chez le gouverneur du prince. Il y manda la plupart des seigneurs de cette cour, auxquels il reprocha le peu de zèle qu'ils montraient pour l'amendement & l'honneur de leur maître :

— Que faites-vous à son service, leur dit-il d'un ton sévère ? Vous mangez inutilement les pensions qu'il vous donne, & n'êtes-vous auprès de lui que pour cela ? Il est homme comme les autres : si ceux qui doivent l'aider de leurs conseils flattent servilement ses passions, au lieu de le reprendre de ses défauts, ne méritent-ils pas d'être sévèrement punis comme auteurs de ses vices. Je vous déclare donc de la part de l'empereur qui m'envoie ici, que je ferai une punition exemplaire de ceux qui auront entretenu ce prince dans les écarts dont il était de leur devoir de le retirer.

Chin-king effectua ses menaces : il remplit les prisons de ces vils adulateurs, & il en fit mourir plus de cent. Cette sévérité fit impression sur le prince de Ho-kien, qui renonça à ses vices pour embrasser la vertu.

L'empereur avait alors un excellent ministre dans la personne de Tso-hiang. Sa vigilance pour tout ce qui avait trait au gouvernement, lui fit remarquer que les mandarins qui n'avaient pas quarante ans, s'acquittaient légèrement de leurs fonctions. Il crut devoir présenter à l'empereur un mémoire à ce sujet, dans lequel il lui disait entre autres choses, que Confucius regarde un homme à quarante ans comme formé, & que suivant le *Li-ki* on peut, à cet âge, lui confier le maniement des affaires. Il y disait encore qu'à moins d'être un <sup>p.428</sup> Yen-hoeï <sup>1</sup> ou un Tsé-ki <sup>2</sup>, dont le mérite avait devancé l'âge, il croyait à propos, pour le bien de l'État & la gloire de la dynastie régnante, de ne pas mettre dans les charges ceux qu n'auraient pas atteint quarante ans. L'empereur en porta la loi, qui fit perdre leurs charges à plus de douze gouverneurs qui n'avaient pas l'âge compétent, & on ne laissa en place qu'environ trente de ceux qui étaient au-dessous de cet âge parce que leurs emplois étaient de moindre conséquence.

**133.** Ce ministre ne réussit pas si bien lorsqu'il entreprit d'empêcher l'empereur de déclarer Song-ngou, sa nourrice, princesse & gouvernante du pays de Chan-yang. Il lui représenta en vain que Han-kao-ti avait établi pour loi fondamentale de ne donner des principautés qu'à ceux qui auraient rendu des services essentiels à l'État, & qu'il était inouï qu'aucun empereur eût créé princesse sa nourrice & eût donné un gouvernement à une femme. L'empereur n'eut aucun égard à ses représentations & passa outre.

Peu de temps après, à la quatrième lune, on ressentit à Lo-yang un tremblement de terre si violent, qu'il fit une ouverture de plus de huit mille pieds de long. Cet événement jeta la cour dans la plus grande

---

<sup>1</sup> Yen-hoeï ou Yen-yuen, originaire du pays de Lou & disciple de Cong-fou-tsé ou Confucius, dont ce philosophe fait le plus bel éloge dans le livre classique *Lun-yu*, en disant à Ngai-kong, roi de Lou, qu'il n'avait jamais connu personne d'aussi ardent dans la recherche de la vertu & de la sagesse, & d'aussi sobre dans le boire & le manger. Il mourut à l'âge de trente-deux ans ; Confucius le pleura amèrement. *Éditeur.*

<sup>2</sup> Tsé-ki, originaire du royaume de Tsi, posséda à l'âge de dix-huit ans une charge qu'il ne dut qu'à son mérite, & où il se distingua par sa bienfaisance envers les pauvres. *Éditeur.*

consternation. L'empereur ordonna aux sages de lui représenter les abus qu'ils trouvaient dans le gouvernement.

p.429 Li-kou & plusieurs autres lui citèrent le tort qu'il avait eu de donner une principauté à sa nourrice, & lui dirent qu'il était odieux de voir des eunuques chargés des affaires de l'État. L'empereur encore effrayé du tremblement de terre, reprit à sa nourrice sa principauté & ôta aux eunuques leurs charges. Cependant quelques jours après, deux courtisans qui savaient l'affection que ce prince avait pour sa nourrice, lui présentèrent une adresse, par laquelle ils lui demandaient de la rétablir ainsi que les eunuques : l'empereur profita de cette occasion pour leur rendre leurs places ; mais sa nourrice ayant trempé dans une conspiration contre l'État, elle fut une seconde fois privée de toutes ses prérogatives & renvoyée dans sa patrie pour y finir ses jours.

**134.** Les *Hiong-nou* du nord, fâchés d'avoir perdu le royaume de Tché-ssé du nord, avaient fait plusieurs tentatives secrètes pour en engager les peuples à se déclarer pour eux : mais n'ayant pu réussir, ils eurent recours à la force. Les Tché-ssé, loin d'en être intimidés, s'avancèrent fièrement au devant d'eux, les provoquèrent au combat & les défirent. La mère de leur *tchen-yu* fut même faite prisonnière dans cette action.

**135.** L'an 135, le premier jour de la huitième lune intercalaire, il y eut une éclipse de soleil ; & à la douzième, un tremblement de terre.

**136.** L'empereur s'était si fort laissé prévenir en faveur des eunuques, que non content d'en avoir élevé plusieurs à la dignité de prince, il avait déclaré que les enfants qu'ils adopteraient hériteraient de leurs principautés. Ces distinctions & ces prérogatives les avaient rendu si puissants, qu'ils en imposaient à tout le monde. Cependant le sage, le courageux Ouang-kong, un des officiers de la cour du premier mérite, osa p.430 présenter des placets contre eux, sans que l'empereur parût faire attention. Les eunuques, qui craignaient que ce prince cédât enfin à l'importunité de Ouang-kong, le firent accuser d'un crime capital par des

gens qui leur étaient dévoués. L'empereur, excédé de ses plaintes contre ses favoris, donna ordre de l'arrêter & de le juger selon la rigueur des lois.

Tous les grands prirent ouvertement le parti de Ouang-kong. Ils députèrent vers l'empereur Li-kou & Léang-chang pour lui représenter la méchanceté des eunuques & la fausseté de l'accusation intentée contre Ouang-kong. Ils chargèrent leurs députés de dire encore à ce prince que la droiture & le zèle de Ouang-kong exigeaient qu'il se plaignît des abus qu'il ne pouvait dissimuler, qu'ils pensaient tous de même que lui & que si l'empereur traitait ainsi ses sujets fidèles, pour se livrer à ceux qui flattaient ses passions, il était à craindre qu'il ne se vît bientôt abandonné & qu'il n'exposât sa dynastie à une ruine certaine. Cette démarche des grands & leur fermeté firent rendre la liberté à Ouang-kong, qui fut rétabli dans tous ses emplois, parce que l'empereur appréhenda de les mécontenter & qu'il n'en résultât des suites fâcheuses pour sa personne & pour l'État.

**137.** L'année suivante, il y eut deux tremblements de terre, l'un en été à la quatrième lune, & l'autre en hiver à la dixième lune. **138.** L'année d'après, on en éprouva pareillement deux autres : le premier au printemps à la deuxième lune, & le second en été à la quatrième lune intercalaire. Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'abus de l'autorité entre les mains des eunuques causa partout des soulèvements, que les mandarins avaient peine à réprimer. Ils devinrent même si fréquents & si considérables, qu'on <sup>p.431</sup> fut obligé d'en avertir l'empereur, afin qu'il envoyât des troupes contre les séditeux. Les provinces de Tchang-cha & de Koué-yang souffraient surtout de leur brigandage. Ils s'y étaient rassemblés au nombre de plusieurs dizaines de mille, ayant à leur tête un certain Na-ly, homme entreprenant & intrépide, mais sans prudence & sans jugement.

**139.** Le général Ma-hien fut envoyé contre eux : il les battit, mais sans les détruire. Ce ne fut qu'à la quatrième lune de l'année suivante que Na-ly, ayant eu la hardiesse de venir chercher sa revanche, fut complètement défait. Il perdit la vie dans cette seconde action, avec la plupart de son monde : le reste se dissipa de lui-même.

**140.** A la deuxième lune de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre ; & le trente de la cinquième lune, une éclipse de soleil.

Après la défaite de Na-ly, les eunuques qui distribuaient tous les emplois, donnèrent le gouvernement de Ping-tcheou à Laï-ki, & celui de Léang-tcheou à Lieou-ping, leurs créatures. Ces deux officiers, aussi corrompus qu'eux, regardèrent leurs gouvernements comme des sources où ils pouvaient puiser, & ils ne s'occupèrent qu'à satisfaire leur cupidité. Le peuple foulé murmura d'abord ; il se plaignit hautement & en vint ensuite aux menaces : les gouverneurs ajoutèrent la cruauté à leurs concussions.

Les peuples de leurs départements, réduits à la dernière misère, prirent les armes & s'assemblèrent en si grand nombre, qu'ils formèrent, en peu de temps, un corps d'armée considérable. Ils furent assiégés Ou-tou, qu'ils forcèrent & mirent au pillage : de là se portant vers le fort Long-koan <sup>1</sup>, ils p.432 l'emportèrent d'emblée & le réduisirent en cendres pour intimider les autres places qui feraient résistance.

**141.** Ma-hien, quoique hors d'état de commander par rapport à son grand âge, reçut cependant ordre de la cour de marcher contre eux. Les rebelles vinrent à sa rencontre, résolus de le charger sans lui donner le temps de faire reprendre haleine à ses troupes. Les deux armées se trouvèrent en présence, à la première lune. La bataille fut sanglante, & funeste aux impériaux : ils furent si maltraités, qu'ils n'osèrent plus tenir la campagne. Alors les rebelles se répandant dans tout le pays où ils furent joints par ceux de Kong-tang, se rendirent maîtres la lune

---

<sup>1</sup> A soixante ly à l'ouest de Long-tcheou de Fong-tsiang-fou du Chen-si.



suivante, qui était intercalaire, de San-fou & de ses dépendances, où ils commirent les plus grands désordres en brûlant les maisons & en détruisant de fond en comble les tombeaux.

Ces nouvelles fâcheuses consternèrent ceux qui étaient portés pour le bien public. Leur zèle les fit solliciter le gouvernement d'envoyer un général plus actif pour relever Ma-hien, que la vieillesse rendait peu propre à une expédition qui demandait de la vigueur. Les eunuques s'y opposèrent ; ainsi l'empereur voulut que Ma-hien fût conservé dans le commandement pour cette campagne.

A la deuxième lune de cette même année, il parut une comète dans la constellation *Ché* ; & le trente de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**142.** Cependant les rebelles continuaient leurs hostilités : l'empereur, malgré les représentations des grands & surtout de Tchang-kang, ne se mettait pas en devoir de les réprimer, ni de faire remplacer Ma-hien. Fatigué des instances de Tchang-kang, il le nomma lui-même gouverneur de Kouang-ling, où <sup>p.433</sup> était le fort des rebelles, avec ordre de se rendre sur-le-champ à sa destination, sans lui donner des troupes pour aller prendre possession de son département.

Tchang-kang obéit & partit de la cour. Arrivé à Kouang-ling, il descendit au camp des rebelles & se fit conduire à la tente de Tchang-yng, leur chef, suivi seulement de deux ou trois personnes. Comme Tchang-kang jouissait d'une grande réputation de droiture & de probité, Tchang-yng le reçut avec tout le respect & les égards dus à un homme qu'il regardait comme le plus estimable de l'empire. Tchang-kang, prenant la parole, lui dit :

— La cupidité, l'avarice & la cruauté des mandarins qu'on vous avait donnés pour gouverneurs, vous ont mis les armes à la main : ils sont coupables sans doute de vous avoir forcé d'en venir à cette extrémité ; mais vous m'avouerez que se révolter contre son prince n'est pas une action digne de louange.

L'empereur ne respire que la paix & le bonheur de ses peuples : on le trompe en les vexant, & c'est aller contre les sentiments de son cœur paternel, que de leur ravir leur fortune & leur tranquillité. Je viens par ses ordres pour vous gouverner ; je vous donne ma parole que si vous quittez les armes, ceux qui ont quelques grades parmi vous, les obtiendront à son service, & qu'on fournira aux autres tout ce qui leur sera nécessaire pour vivre contents au sein de leur famille. Profitez des dispositions favorables de votre maître à votre égard, & si vous avez en moi quelque confiance, ne me croyez pas capable de venir demeurer au milieu de vous pour vous tromper.

Tchang-yng lui répondit que l'éloignement de la cour & les défenses d'en approcher, les ayant mis à la merci des <sup>p.434</sup> concussions & des cruautés des mandarins, ils n'avaient pas eu d'autre motif de prendre les armes, que celui d'échapper à la voracité de ces tigres, & de se procurer quelque soulagement dans leur misère ; mais puisqu'il les assurait qu'elle allait finir, qu'ils mettraient les armes bas sur sa parole, & qu'il ne demandaient pas mieux que de retourner vivre en paix dans leurs foyers.

Tchang-kang satisfait de les avoir si heureusement amené à ces dispositions de paix, régala magnifiquement les officiers & fit distribuer une somme considérable d'argent aux soldats. Il retint les officiers, auxquels il fit donner de l'emploi, & renvoya chez eux les autres, satisfaits de la manière plein d'affabilité & de douceur avec laquelle il les avait traités. Tchang-kang ne fut qu'un an gouverneur de Koang-ling ; la mort l'enleva au bout de ce terme, & trop tôt pour la tranquillité des peuples de son département. Tous les rebelles qu'il avait fait rentrer dans le devoir assistèrent à ses funérailles, & lui témoignèrent leurs regrets par des présents proportionnés à leur état & à leurs facultés.

**143.** L'année suivante, depuis la neuvième lune jusqu'à la douzième, il y eut cent quatre-vingts tremblements de terre dans le pays de Léang-tcheou. Plusieurs montagnes s'écroulèrent ; la terre s'entr'ouvrit dans beaucoup d'endroits ; un grand nombre de maisons furent renversées, & il périt une infinité de monde. **144.** L'empereur tomba malade de la frayeur que lui causa le récit de ces événements sinistres, & mourut à la huitième lune, la trente-unième année de son âge & la dix-neuvième de son règne.

La mort de l'empereur & le mécontentement général contre les eunuques, excitèrent de nouveaux troubles. Fan-jong dans <sup>p.435</sup> le pays de Yang-tcheou se révolta, & battit Yao qui voulut s'y opposer à la tête des troupes de l'empire. Les peuples de Kiao-tchi prirent aussi les armes ; mais Hia-sang, par sa prudence, sut si bien ménager les esprits, qu'il les engagea à rentrer dans la soumission.

Le plus hardi & le plus entreprenant de tous, fut Ma-mien, qui après avoir désolé le pays de Kieou-kiang, voyant que personne ne l'en empêchait, se fit proclamer empereur par ses soldats à Tang-tou <sup>1</sup> : de là s'approchant de Lo-yang, il ne se retira qu'après avoir détruit & pillé à Hien-ling les tombeaux de la famille impériale.

---

<sup>1</sup> A huit lieues au sud-est de Hoï-yuen-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

## HAN-TCHONG-TI

@

**145.** L'empereur Han-chun-ti ne laissa qu'un fils, âgé seulement de deux ans, qui fut déclaré empereur sous le titre de Han-tchong-ti. Ce jeune prince était d'une santé si délicate, que l'impératrice prévoyant qu'il ne vivrait pas longtemps, songea à lui chercher un successeur. Elle fit tenir à portée de la cour deux jeunes princes Lieou-souon & Lieou-tsouon ; le premier, fils du prince de Tsing-ho, & le second, fils du prince de Pou-haï, tous deux descendants de l'empereur Han-tchang-ti. Cette précaution était sage, car le jeune empereur mourut à la première lune du commencement de son règne.

Les grands s'assemblèrent aussitôt pour lui choisir un successeur dans les deux princes que l'impératrice avait fait venir. Ils inclinaient pour Lieou-souon, comme le plus âgé & celui qui annonçait déjà beaucoup de sagesse & de prudence ; mais <sup>p.436</sup> Léang-ki, frère de l'impératrice, qui voulait s'emparer de l'autorité, fit préférer le prince Lieou-tsouon, quoiqu'il n'eût que neuf ans & qu'il fût d'une faible complexion. Ce choix arrêté, l'impératrice fut le chercher : elle le conduisit au palais, & l'ayant fait asseoir sur le trône impérial, tous les grands le reconnurent pour leur maître.

## HAN-TCHÉ-TI

@

**146.** Les commencements du règne de Han-tché-ti semblèrent promettre l'avenir le plus heureux. Tchang-yng, que Tchang-kang avait ramené à l'obéissance, depuis la mort de ce gouverneur, avait repris les armes pour se soustraire à la tyrannie du mandarin qui lui avait succédé ; il vint de lui-même se soumettre avec les *Kiang* qui avaient suivi son parti.

D'un autre côté, Teng-fou qu'on avait envoyé contre Ma-mien tailla son armée en pièces, & tua ce chef de rebelles & le général Fan-jong. Il rétablit le calme parmi les peuples de Kieou-kiang, qui rentrèrent dans le devoir.

Après cette expédition, Teng-fou conduisit ses troupes victorieuses contre Hoa-mong : ce rebelle s'était aussi arrogé le titre d'empereur & désolait le pays de Li-yang. Comme son armée n'était qu'un ramas de troupes tumultueuses qui ignoraient l'art de se battre avec ordre & de pied ferme, Teng-fou en eut bon marché, & il lui tua la plupart de son monde. Hoa-mong fut trouvé parmi les morts.

Malgré sa grande jeunesse, l'empereur montrait beaucoup de prudence & de capacité. Il donna ordre de lui-même & sans que personne le lui eût suggéré, de rétablir le collège impérial dans son premier éclat :

— C'est une honte, dit-il aux <sup>p.437</sup> grands de sa cour, d'avoir si peu respecté les vues sages de mes prédécesseurs, dont l'intention était de faire fleurir les sciences par les établissements qu'ils ont fondés. Il est inutile d'avoir des collèges & d'y entretenir tant d'habiles maîtres, si vous n'y envoyez pas vos enfants : je vous ordonne donc de n'y plus

manquer à l'avenir, & de faire instruire vos enfants de ce qu'ils doivent savoir pour concourir au bien de l'État.

Il donna cet ordre d'un ton si ferme, que tous ceux qui étaient présents furent dans la surprise & dans l'admiration. En moins d'un mois, le collège impérial fut fréquenté par plus de dix mille écoliers. L'empereur voulant juger par lui-même si ses ordres étaient exécutés, s'y rendit, & vit avec plaisir cette affluence de jeunes gens ; mais cette satisfaction lui coûta cher. Comme tous les grands l'accompagnaient, Léang-ki, frère de l'impératrice, se trouva de sa suite. L'empereur le fixant, s'écria en disant :

— Le terrible général que voilà !

Léang-ki garda le silence, mais l'altération de son visage fit assez connaître qu'il était choqué de l'apostrophe que l'empereur venait de lui faire. Pour s'en venger, il trouva dès le même jour le moyen de jeter adroitement du poison dans un mets que l'empereur aimait. Au sortir de table, ce prince se mit à vomir avec de violents efforts ; le feu qu'il ressentait dans les entrailles lui causait une soif excessive : il demanda de l'eau ; mais le traître Léang-ki lui dit qu'elle lui serait contraire dans l'état où il se trouvait, & empêcha de lui en donner : il ne le quitta point qu'il n'eût vu les effets de son crime. L'empereur mourut la nuit même à la sixième lune intercalaire, la première année de son règne.

Dès le lendemain, Léang-ki en publiant sa mort, paraissait vouloir lui donner, de son autorité privée, un successeur.

<sup>p.438</sup> Li-kou, Hou-kouang & Tchao-kiaï lui dirent que le choix d'un maître de l'empire devait être déterminé dans une assemblée des grands, & que c'était le moyen de le faire approuver par le Tien & recevoir avec satisfaction du peuple. Ils ajoutèrent qu'on pouvait aisément donner un homme à l'empire mais que rien n'était plus difficile que de lui donner un bon maître. Léang-ki convoqua donc une assemblée des grands pour élire un successeur à Han-tché-ti. Le prince Lieou-souon, sur lequel on avait déjà jeté les yeux, aurait été élu sans l'opposition de

Tsao-tseng & de ses adhérents. Tsao-tseng en voulait à ce prince, parce qu'il avait paru le mépriser dans une occasion : les voix se trouvant partagées, l'élection fut remise au lendemain.

Le jeune prince de Ping-yuen, Lieou-tchi, à qui l'impératrice avait promis une de ses sœurs en mariage, était arrivé depuis peu à la cour pour conclure cette alliance. Tseng-teng résolut de l'élever au trône. Il se rendit la nuit & en secret chez Léang-ki, auquel il fit un portrait désavantageux de Lieou-souon, & de son humeur hautaine & impérieuse : il lui peignit au contraire Lieou-tchi comme un prince doux, affable, complaisant, & surtout facile à gouverner, ce qui flattait le plus Léang-ki, & il fut arrêté entre eux que ce dernier aurait la préférence.

Les grands s'étant assemblés une seconde fois, Léang-ki leur dit d'un ton si absolu qu'il fallait, sans hésiter, élire le prince Lieou-tchi, qu'ils en demeurèrent dans le plus grand étonnement. Cependant Li-kou & plusieurs autres qui avaient donné leur suffrage à Lieou-souon, ne voulurent point se rétracter. Léang-ki jugeant que leur fermeté empêcherait l'élection qu'il favorisait, les fit exclure du conseil par ordre p.439 de l'impératrice. Cette princesse, elle-même à la tête des grands, fut prendre Lieou-tchi & et le conduisit au palais, où il fut solennellement proclamé empereur.

## HAN-HOUON-TI

@

**147.** Le règne de Han-houon-ti s'annonça par une éclipse de soleil, arrivée le premier jour de la première lune ; & à la quatrième, de même qu'à la neuvième, il y eut des tremblements de terre assez considérables.

L'impératrice sentant le besoin qu'elle avait d'un habile homme pour l'aider dans le gouvernement, jeta les yeux sur Tou-kiao qui avait de la réputation, & elle le mit dans le ministère pour remplacer Li-kou, qui venait d'être renvoyé par rapport à son opposition à l'élection de l'empereur régnant. Dès que Tou-kiao fut en place, il conseilla à l'impératrice de faire un choix des plus habiles gens, & de les employer dans l'administration au lieu des parents de Léang-ki & des eunuques qu'elle y avait admis, & qui par leur incapacité décriaient le gouvernement. Il lui dit encore que c'était le vœu unanime de toutes les personnes zélées pour le bien de l'État, & qu'elle devait signaler le commencement de sa régence par cette réforme. L'impératrice, qui ne voulait pas mortifier Léang-ki, refusa même de lire le placet que Tou-kiao lui adressait, étant instruite auparavant de ce qu'il contenait.

Quoique l'élection de Han-houon-ti dût être une affaire terminée, cependant Lieou-ouen crut qu'il ne serait pas impossible de remettre sur les rangs Lieou-souon. Il s'en ouvrit à Sié-kao, ministre de ce prince, qui ne voulut jamais entrer dans le complot, parce qu'il en prévit les suites dangereuses.

<sup>p.440</sup> Son refus fit craindre à Lieou-ouen qu'il n'eût intention de l'accuser & de le perdre : il crut devoir prendre des précautions & le prévenir en le faisant mourir ; mais Lieou-ouen trahit par là son secret : la trame fut découverte. L'impératrice se contenta de punir Lieou-souon, en le faisant descendre au rang de prince du second ordre, & en l'exilant



à Koué-yang. Ce prince fut si pénétré de sa disgrâce, qu'arrivé au lieu de son exil, il se donna lui-même la mort.

Léang-ki n'était pas sans inquiétude du côté de Li-kou & de ses partisans : il se servit de cette occasion pour s'en défaire. Sous prétexte qu'il était entré avec Tou-kiao dans la conspiration de Lieou-ouen, il les fit conduire l'un & l'autre chargés de chaînes dans les prisons des criminels d'État, où les ayant fait périr inhumainement, il fit jeter leurs corps à la voirie, avec défense, sous peine de la vie, de les pleurer & de leur donner la sépulture.

Kouo-léang, jeune disciple de Li-kou qui n'était pas encore en âge de prendre le bonnet, ne put voir son maître aussi barbaquement traité sans en être vivement affecté. Prenant un placet d'une main, & de l'autre une hache d'armes, comme un homme qui mérite la mort, il se rendit au palais pour demander à l'impératrice la permission de rendre les derniers devoirs à son maître ; mais elle lui fut refusée.

Tong-pan, Yang-kouang, & autres de ses disciples quittèrent leurs mandarinats & vinrent à la cour, où ayant appris le refus que Kouo-léang avait essuyé, ils construisirent ensemble une mauvaise hutte couverte de chaume auprès du corps de leur maître, qu'ils pleurèrent pendant douze jours ; après quoi ils firent une seconde tentative auprès de l'impératrice, qui leur permit enfin de l'enterrer ; ce qu'ils firent avec magnificence.

p.441 **148.** L'année suivante, l'empereur, ayant atteint sa seizième année, prit le bonnet le premier jour de la première lune, avec les cérémonies usitées en pareille occasion. A la cinquième lune, le feu prit à son palais du nord & il fut obligé d'aller demeurer dans celui du midi.

**149.** Le trente de la troisième lune de la troisième année de son règne, il y eut une éclipse de soleil. A la huitième lune, il parut une comète dans la constellation *Tien-chi* ; & à la neuvième, il y eut deux tremblements de terre.

**150.** A la première lune de l'an 150, l'impératrice remit à l'empereur le gouvernement, & cette princesse mourut à la deuxième lune.

**151.** Le premier jour de la cinquième année du règne de Han-houonti, tous les mandarins de la cour étant venus, suivant la coutume, rendre leurs hommages à l'empereur, Léang-ki parut le sabre au côté ; ce qui est un crime digne de mort. Tchang-ling, président d'un tribunal, s'en aperçut, & outré de colère, il commanda aux gardes du palais de le lui ôter : Léang-ki tombant aux genoux du président, demanda avec instance qu'on lui pardonnât un défaut d'attention. Tchang-ling, sans avoir égard à ses excuses, présenta un placet à l'empereur pour obtenir l'ordre de le livrer entre les mains de la justice, afin qu'elle le punît suivant les lois : mais l'empereur qui avait obligation de la couronne à Léang-ki, se contenta de le priver de ses appointements pendant un an.

A la quatrième lune de cette année, l'empereur s'étant allé promener à la maison de Léang-yu, parent de Léang-ki, il s'éleva un vent si furieux, que plusieurs arbres en furent déracinés & beaucoup de maisons détruites : le reste du jour devint aussi obscur que la nuit la plus sombre. La disette fut extrême <sup>p.442</sup> dans le voisinage de la cour. Les *Hiong-nou* du nord profitèrent de ce temps de calamité pour reprendre la ville de Y-ou. A la onzième lune, il y eut de violents tremblements de terre. Ces prodiges, qui se succédaient si rapidement, effrayèrent l'empereur. Il invita par un ordre les sages à se rendre auprès de lui, pour l'aider de leurs conseils. Comme on lui vantait beaucoup le mérite de Tsouï-ché, il fit venir ce lettré, qui ne fit pas un long séjour à la cour : dès qu'il vit qu'on voulait l'employer dans le gouvernement, il s'en excusa sur la faiblesse de sa santé ; mais le véritable motif de son refus venait de ce que Léang-ki s'étant emparé de l'autorité, il jugea qu'il s'opposerait toujours au bien qu'il voudrait faire. Tsouï-ché se retira sans vouloir donner aucuns conseils à l'empereur. Cependant lorsqu'il fut arrivé dans sa patrie, il composa une dissertation, qu'il intitula *Tching-lun*, ou *discours sur le gouvernement*, dans laquelle il développait les

principes d'une sage administration, & démontrait d'une manière frappante le vice du gouvernement actuel. Ce discours, qui se répandit partout, reçut une approbation générale ; mais ce fut là tout l'effet qu'il produisit.

**152.** Au commencement de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre ; & à la quatrième lune, l'impératrice Yen-chi, mère de l'empereur Han-tchang-ti, mourut. A la septième lune en automne, il y eut une éclipse de soleil ; & à la dixième, un nouveau tremblement de terre.

**153.** Les récoltes précédentes avaient été si mauvaises, & il y avait si peu d'apparence que celle de l'année serait favorable, principalement dans la province de Ki-tcheou, que plus de cent mille familles en sortirent pour aller s'établir ailleurs & y chercher leur subsistance. L'empereur envoya Tchu-mou pour empêcher ceux qui restaient de s'expatrier, & tâcher de faire revenir les émigrants.

p.443 Les mandarins de cette province, au nombre de plus de quarante, vinrent au devant du commissaire de la cour, afin de lui prouver qu'ils ne craignaient pas l'examen de leur conduite. Ils s'avancèrent jusqu'aux bords du Tsi-ho, portant les sceaux de leurs emplois attachés à leurs cols. Tchu-mou instruit qu'ils étaient en partie cause de la désertion du peuple, leur fit subir un examen rigoureux, & comme ils furent convaincus de concussions, il les fit mettre en prison & en donna avis à l'empereur.

La plupart de ces mandarins voyant qu'ils ne pouvaient échapper au châtiment qu'ils méritaient, se donnèrent eux-mêmes la mort ; d'autres la subirent naturellement dans la prison. Le père de Tché-tchong était du nombre de ces derniers : cet eunuque obtint la permission de lui aller rendre les devoirs funèbres ; ce qu'il fit avec une magnificence inouïe, jusqu'à se servir de boîtes de pierre précieuse <sup>1</sup>, qu'il n'était p.444 permis

---

<sup>1</sup> On peut remarquer dans l'histoire de la Chine l'avidité de certains conquérants qui

d'employer qu'aux funérailles des princes du premier ordre. Tchu-mou indigné de le voir insulter, par ce faste, à la misère publique, fit ouvrir le tombeau de son père & en tira les richesses qu'il y avait fait enfermer, pour les employer au soulagement du peuple. Tché-tchong en porta des plaintes amères à l'empereur, qui donna ordre d'arrêter Tchu-mou & de le conduire dans les prisons du tribunal des crimes. Tchu-mou qui avait prévu ce qui lui arriverait, avait mis ordre à ses affaires, & quand on vint pour l'arrêter, il suivit les officiers du tribunal sans faire paraître le moindre étonnement ni la moindre émotion. Le peuple, pour lequel il s'était si généreusement sacrifié, ne l'abandonna point. Lieou-tao, suivi de plusieurs mille habitants de la province, se rendit à la cour, & cette multitude présenta en commun le placet suivant, adressé à l'empereur :

« Les eunuques connaissent mieux que personne ce qui se passe dans l'empire : ils s'arrogent l'autorité sans qu'on ose leur dire qu'ils ne le doivent pas. Décorés de la dignité de princes, ils sont l'organe des ordres de Votre Majesté, & ils gouvernent l'État à leur gré. Ils peuvent ravir impunément au peuple les choses de première nécessité, sans qu'il lui soit permis de s'en plaindre. Ce sont les eunuques qui ont rendu Kié l'exécration de la postérité, & il a fallu la fermeté & la sagesse du ministre Y-yn pour réparer le mal qu'ils avaient fait

---

n'ont pas craint de violer les tombeaux pour en tirer les richesses qu'on y renferme, quoique ce soit un grand crime dans l'esprit des Chinois. Le sentiment de l'immortalité de l'âme & de son retour futur dans le corps qu'elle a déjà animé, semble avoir pu seul occasionner tant de soins & de dépenses pour les défunts. Cette opinion religieuse, à laquelle Ménès ou Osiris, fondateur de la monarchie égyptienne, a donné naissance, se répandit assez rapidement dans tout le monde, & d'ailleurs elle date de si haut, qu'il ne paraît pas absolument impossible que la colonie qui alla peupler la Chine n'en ait emporté la connaissance des plaines de Senaaar ; cependant si l'on considère l'amour, la complaisance & le respect extraordinaires que les enfants ont à l'égard de leurs pères, chez les Chinois, & jusqu'à quel point de perfection ils ont poussé ce premier sentiment de la nature dès le berceau de leur empire, peut-être conviendra-t-on que la vénération qu'ils leur conservent après leur mort, & l'espèce de culte dont ils les honorent en sont une suite naturelle. On doit distinguer les sentiments des anciens Chinois, des pratiques superstitieuses introduites par les bonzes dans les temps postérieurs. Les Chinois ont leurs rituels qu'il faut consulter. Tout est d'étiquette chez eux, et se règle suivant le rang & la qualité. Cet objet sera traité à la fin de cette histoire, lorsqu'on parlera des mœurs & des usages des Chinois. *Éditeur.*

au gouvernement. Ce rétablissement n'a pu s'opérer que par l'entière destruction de la famille impériale des Hia. p.445

Tchu-mou, le Y-yn de nos jours, s'expose à perdre son repos, ses biens & sa vie même pour la gloire de Votre Majesté & le soulagement de ses peuples : les eunuques après leur avoir arraché leur subsistance pour s'enrichir eux & leurs familles, emploient le fruit de leurs concussions à se procurer des honneurs qui ne sont dus qu'au souverain & aux princes du premier ordre. Tchu-mou justement indigné de leur arrogance, enlève, par zèle pour Votre Majesté & par affection pour son peuple, ces richesses, afin d'adoucir la misère publique. S'il s'est rendu coupable par cette action, il mérite qu'on lui pardonne ; mais il ne devait pas se comporter autrement sans manquer à son devoir & sans compromettre l'honneur du trône, en souffrant que ceux qui n'en ont pas le droit s'attribuent des prérogatives qui tendent à renverser les constitutions de l'État. C'est donc le zèle pour les intérêts de l'empire qui a fait agir Tchu-mou ; sa faute est trop honorable pour que Votre Majesté loin de le punir ne le récompense pas au contraire de sa fidélité. Cependant s'il doit ressentir les effets de votre colère, nous venons nous offrir pour victimes ; nous mourrons contents, si nous pouvons conserver à Votre Majesté un sujet qui mérite à si juste titre de vivre & pour la gloire du trône & pour le bonheur du peuple.

Après avoir lu ce placet, l'empereur fit sur-le-champ expédier l'ordre de mettre Tchu-mou en liberté, & il le rétablit dans tous ses emplois.

**154.** L'année suivante, à la troisième lune, il y eut un tremblement de terre ; & le premier jour de la neuvième lune, il arriva une éclipse de soleil.

**155.** La disette fut si grande cette huitième année du règne de Han-houon-ti, que le pays de Pong-yé était infesté de p.446 voleurs, qui

rendaient les routes inabordables. La famine se fit si cruellement sentir dans le pays de Ki-tcheou, qu'on fut forcé de se nourrir de chair humaine. Pour comble de misère, les pluies continuelles submergèrent les récoltes, ce qui réduisit le peuple au désespoir.

Les *Hiong-nou* du midi, réunis aux *Kiang*, profitèrent de ces temps de calamité pour tenter de secouer le joug de la Chine. Quoique Tchang-hoan, qui ne faisait que d'arriver pour prendre le commandement sur ces limites, n'eût que deux cents hommes de troupes réglées, il n'hésita point à marcher contre ces rebelles, afin de ne pas leur donner le temps de se fortifier. Les officiers qui lui étaient subordonnés lui représentèrent en vain que c'était se sacrifier de gaieté de cœur, & qu'il valait mieux attendre du renfort. Tchang-hoan, sans les écouter, vint avec sa poignée de monde camper auprès de la grande muraille ; de là détachant un de ses officiers pour aller dire aux *Kiang* de s'approcher, sur leur refus il décampa & fut à grandes journées se saisir de Kiu-tsé. Il coupa, par ce moyen, aux *Kiang* la communication avec les *Hiong-nou*. Ce coup de main hardi en imposa aux *Kiang* : ils se persuadèrent que Tchang-hoan était soutenu. Leurs chefs, ayant tenu conseil, opinèrent à demander la paix : c'était où Tchang-hoan voulait les amener. Après qu'elle fut signée, il joignit leurs troupes aux siennes & fut à leur tête combattre les *Hiong-nou*, qu'il contraignit à se soumettre.

Cette guerre terminée, les *Kiang*, charmés de la manière dont Tchang-hoan s'était comporté avec eux, lui députèrent quelques-uns de leurs principaux, chargés de lui offrir vingt beaux chevaux & huit pièces de vaisselle d'or. Il traita ces députés avec beaucoup de distinction, & refusa leurs <sup>p.447</sup> présents.

— Je ne fais pas plus de cas, leur dit-il, d'un cheval que d'un mouton : je ne trouverais pas le riz meilleur dans cette écuelle d'or. Je ne suis point envoyé ici pour prendre vos richesses, mais pour vous aider à les conserver & vous procurer la paix.

Ce désintéressement causa d'autant plus d'admiration à ces peuples,

qu'il avait été rare dans les prédécesseurs de Tchang-hoan. La cupidité & l'avarice de la plupart de ces mandarins avaient rendu les *Kiang* difficiles à gouverner, & les avait toujours entretenus dans le désir de profiter de l'occasion de se révolter ; mais sous le gouvernement de Tchang-hoan, l'empire n'eut point de sujets plus soumis ni plus fidèles.

**156.** Du côté de l'est, les *Sien-pi* étaient devenus très nombreux. Leur puissance s'accrut sous Tan-ché-hoai, leur roi, prince d'une grande bravoure & d'une étendue de génie prodigieuse. Il était si absolu, que ses sujets n'osaient lui désobéir, & qu'ils exécutaient aveuglément ses ordres. Non moins redouté de ses voisins, il leur faisait la loi : on y respectait tout ce qu'il disait, & personne n'eût été assez hardi pour insulter ses gens.

Le roi des *Sien-pi* venait sans cesse faire des courses au sud de la Chine. Au nord, il faisait trembler le royaume de Ting-ling : à l'est, il conquiert le royaume de Fou-yu, & vainquit à l'ouest les *Ou-sun*. Il ajouta à ces conquêtes tout le pays des *Hiong-nou*, & se vit, par là, le maître de près de quatorze mille ly d'étendue est-ouest. Sa résidence ordinaire était à la montagne Tan-han-chan <sup>1</sup>.

La province de Léao-tong avait été souvent exposée à ses insultes ; mais il n'avait osé s'y engager trop avant, parce qu'il <sup>p.448</sup> craignait Touan-keng, qui commandait dans cette contrée pour l'empereur, surtout depuis une action où il avait malmené les *Sien-pi*. Ces Tartares, sous la conduite de leurs meilleurs généraux, étaient venus tenter s'ils ne pourraient pas faire quelques conquêtes dans le Léao-long : Touan-keng fut à leur rencontre, mais ils se retirèrent à son approche. Le général chinois qui l'avait prévu, avait envoyé, par des chemins détournés, un détachement considérable pour les couper & les arrêter dans leur retraite : il les mit par ce moyen entre deux feux ; alors les pressant lui-même vivement, ils donnèrent dans l'embuscade, & malgré

---

<sup>1</sup> A cinq cents ly au nord de Pé-king.

la bravoure avec laquelle ils se battirent, tous ces *Sien-pi* furent ou pris ou tués ; il en resta plus de dix mille sur le champ de bataille.

Cette même année, à la douzième lune, il y eut un tremblement de terre. **157.** Le trente de la quatrième lune de l'an 157, il arriva une éclipse de soleil : **158.** on en vit encore une autre le trente de la cinquième lune de l'an 158.

Depuis leur défaite, les *Sien-pi* n'osèrent plus rien tenter sur le Léao-tong ; mais ayant joint leurs troupes à celles des *Ou-hoan*, ils attaquèrent les *Hiong-nou* du midi. L'empire avait trop intérêt de s'opposer à cette puissance, pour ne pas leur donner du secours. Les *Sien-pi*, avertis de l'intention du gouvernement chinois, firent la paix avec les *Hiong-nou* & les engagèrent à s'unir avec eux contre l'empire. Ces Tartares confédérés entrèrent sur les terres de Ping-tcheou & de Léang-tcheou, qu'ils dévastèrent au point que Tchîn-koué, envoyé au secours des *Hiong-nou*, trouvant ces deux provinces dans la dernière désolation, écrivit en cour pour demander la remise des impôts de l'année, qui leur fut accordée. Tchîn-koué, à l'approche duquel les ennemis s'étaient retirés, jugeant sa <sup>p.449</sup> présence inutile, revint à la cour. Léang-ki, son ennemi, qui cherchait l'occasion de lui nuire, l'accusa de n'avoir pas fait toute la diligence qu'il pouvait pour empêcher la ruine des provinces de Ping-tcheou & de Léang-tcheou, & demandait qu'il fût puni de mort. L'empereur, convaincu qu'on ne pouvait rien reprocher à cet officier, ne voulut point recevoir l'accusation. Tchîn-koué fut si pénétré de se voir accusé, au lieu de recevoir des éloges pour avoir fait fuir l'ennemi, qu'il lui fut impossible de prendre aucune nourriture, & qu'il mourut peu de jours après.

**159.** L'impératrice Léang-chi, sœur de Léang-ki, mourut l'année suivante, & sa famille perdit avec elle son plus grand appui. On avait vu dans cette famille, & presque en même temps, sept princes, trois impératrices, six reines & trois grands généraux : trois princesses du sang impérial y étaient entrées ; cinquante-sept personnes avaient



occupé, ou occupaient encore, les premières charges de l'État. Depuis vingt ans, Léang-ki jouissait de toute l'autorité dont il s'était emparé ; il distribuait à son gré les emplois, & toutes les affaires allaient d'abord à lui. Si quelqu'un se fut avisé de s'adresser à l'empereur sans sa permission, le moins qu'il lui en coûtait, c'était la perte de son emploi. L'empereur voyait à regret tant d'autorité entre les mains de Léang-ki ; il saisit l'occasion, qui se présenta bientôt, pour se défaire d'un sujet qui lui causait tant d'inquiétude.

Teng-hiang avait eu de Siuen-chi sa femme une fille d'une beauté accomplie, à laquelle il donna le nom de *Teng-mong*. Son dessein était de l'offrir à l'empereur, mais la mort le prévint. Sa veuve, remariée à Léang-ki, oncle de Sun-chéou, voyant sa fille si belle, l'introduisit dans le palais, où elle eut <sup>p.450</sup> d'abord le titre de reine. Léang-ki, qui se croyait tout permis, voulut l'adopter pour sa fille ; mais comme la mère s'y opposait, il envoya des assassins pour s'en défaire. Ces satellites approchaient de la maison, lorsqu'un des domestiques, averti du danger que courait sa maîtresse, ferma les portes, & courut au palais en informer la reine Teng-mong. Cette princesse fut se jeter aux genoux de l'empereur & implorer sa protection pour sauver les jours de sa mère. L'empereur, indigné de l'audace de Léang-ki, donna sur-le-champ ordre à un des officiers de sa présence de faire retirer les satellites, & fit appeler l'eunuque Tang-hang, ennemi juré de Léang-ki. Lui ayant demandé quels étaient ceux de ses gens qui haïssaient le plus Léang-ki, l'eunuque lui nomma Chen-tchao & Tso-kouan, comme les plus animés contre lui & contre sa famille : il lui cita encore Siu-hoang & Kiu-yuen, qui ne lui en voulaient pas moins. L'empereur manda Chen-tchao & Tso-kouan, auxquels il découvrit le dessein où il était de se défaire de Léang-ki, & il prit avec eux des mesures pour l'exécuter. Quoiqu'on gardât inviolablement le secret, cependant Léang-ki soupçonna qu'il se tramait quelque chose contre lui, & pour s'en assurer, il ordonna à Tchang-yun, officier de la garde du palais, d'y passer la nuit, en lui recommandant d'épier avec soin tout ce qui s'y passerait & de l'en avertir sur-le-champ,

Kiu-yuen, qui savait que Tchang-yun était dévoué à Léang-ki, le fit arrêter, & engagea l'empereur à passer dans son palais du midi. Il en commit la garde à Yn-hiun, auquel il défendit d'y laisser entrer personne sans un ordre exprès signé de lui. Kiu-yuen, accompagné de Kiu-tseou, de Hou-pen, de Yu-lin & de Tou-heou, à la tête de plus de mille soldats de la garde du palais, fut ensuite investir la maison de Léang-ki, qui était p.451 alors avec Sun-chéou. Ces deux hommes, se voyant perdus sans ressource, pour éviter une mort ignominieuse, se la donnèrent eux-mêmes. Leurs familles furent enveloppées dans leur proscription & exécutées publiquement. Han-yen, Hou-kouang, Sun-lang, & plusieurs autres qui étaient attachés à Léang-ki, furent privés de leurs emplois & mis au rang du peuple. Les mandarins qu'on connaissait pour être de leurs créatures, furent destitués de leurs charges au nombre de plus de trois cents. On confisqua tous les biens de Léang-ki, qui se trouvèrent monter à plus de cinq cents millions de taëls, que l'empereur fit distribuer en grande partie au peuple, pour le soulager dans la disette où il était. L'empereur fit encore détruire ses magnifiques maisons de plaisance, avec les jardins & les parcs, qui occupaient des terrains immenses. Il donna ce terrain à de pauvres familles qui avaient peine à subsister ; de sorte que beaucoup de personnes profitèrent des dépouilles de cette famille, qui avait causé des maux infinis à l'État. Chacun témoigna de la satisfaction de sa chute, & conçut l'espérance d'un gouvernement plus doux & plus tranquille. Hoang-kiong remplaça Léang-ki dans le ministère. Le nouveau ministre examina sévèrement la conduite des mandarins ; plusieurs furent convaincus de concussions & punis de mort. Il renvoya dans leur patrie ceux qu'il trouva incapables d'exercer leurs emplois. L'éloge du nouveau ministre retentissait dans toutes les bouches.

Tchin-fan, voyant que le gouvernement prenait une nouvelle face, proposa à l'empereur de faire venir cinq sages, que le malheur des temps avait obligé de se cacher & de vivre inconnus. L'empereur leur

envoya des chars avec des présents <sup>p.452</sup> en or & en soieries, en les invitant de venir à sa cour ; mais tous refusèrent.

Siu-tchi, l'un de ces cinq sages, était retiré à Yu-tchang : il ne voulait vivre que du grain qu'il recueillait dans les champs qu'il avait labourés lui-même. Sa probité & sa modestie le faisaient respecter & chérir dans tout le voisinage : on le regardait comme un oracle ; & dès qu'il avait prononcé sur un différend, on s'en tenait à sa décision. Un seul mot de sa part suffisait pour entretenir la paix, & ramener ces peuples à leur devoir.

Tchin-fan l'ayant un jour invité à le venir voir à la cour, sans le prévenir du motif, dès qu'il sut que c'était pour le faire mandarin, il repartit pour son village, & refusa constamment d'entrer dans les charges. Cette modestie ne servit qu'à augmenter l'estime qu'on avait déjà pour lui.

Kiang-hong, le second de ces sages, était de Pong-tching : il était l'aîné de deux autres frères, nommés Kiang-haï & Kiang-kiang, avec lesquels il vivait dans une union parfaite. Un jour qu'il allait avec Kiang-kiang, le plus jeune, à la ville d'où leur endroit dépendait, ils furent surpris de la nuit & tombèrent entre les mains des voleurs, qui après leur avoir pris leur argent voulaient leur ôter la vie. Kiang-hong se jetant à leurs pieds, les conjura d'épargner son frère, parce que leur père & leur mère touchaient à la vieillesse, & qu'ils avaient besoin de quelqu'un pour les servir. Kiang-kiang les pria de son côté de faire grâce à son frère, parce qu'il gouvernait toute leur maison, & qu'il était chéri de son père & de sa mère ; il leur disait que Kiang-hong était même capable de rendre des services à l'empire, au lieu que lui n'étant qu'un enfant en comparaison de son frère, & moins utile que lui, <sup>p.453</sup> il s'offrait de mourir pour le sauver. Les voleurs, touchés de ce combat de générosité & d'amour fraternel, les laissèrent aller, en gardant cependant l'argent qu'ils leur avaient pris, avec leurs habits, dont ils les dépouillèrent. Les deux frères arrivèrent presque nus à la ville, où ils furent rencontrés par

de leurs amis. Ceux-ci les pressèrent de leur expliquer la cause de cet étrange équipage ; mais ils ne voulurent jamais l'avouer, afin qu'on ne fît point de recherches contre ceux qui les y avaient mis.

Un des voleurs étant entré peu de temps après eux dans la ville, descendit à une auberge où l'on parlait de leur aventure. Il fut curieux de savoir ce qu'on en publiait, & apprit, avec beaucoup de satisfaction, que les deux voyageurs n'avaient jamais voulu les dénoncer. Le voleur fut sur-le-champ raconter à ses camarades ce qu'il venait d'entendre. Ces brigands eurent regret d'avoir volé de si honnêtes gens : ils résolurent unanimement de leur restituer ce qu'ils leur avaient pris, & furent le leur reporter dans leur village. Kiang-hong ne voulut pas le reprendre : il les régala tous, & les exhorta à changer de vie. La douceur avec laquelle il leur parla, fit tant d'impression sur ces brigands, qu'ils renoncèrent à leur métier infâme, & ils prouvèrent, par leur changement, que la vertu est toujours respectable aux yeux des hommes les plus corrompus. Ce trait de générosité se répandit partout : les voleurs eux-mêmes le publièrent, en enchérissant sur le bien qu'on disait de ces trois frères. Ce fut cette réputation qui avait engagé Tchîn-fan à proposer à l'empereur de faire venir Kiang-hong, mais celui-ci refusa de quitter sa solitude & de s'embarquer dans l'embaras des affaires.

Yuen-hong, le troisième de ces sages, s'était appliqué dès <sup>p.454</sup> sa jeunesse à l'étude des *King*, & il en faisait encore toute son occupation. Il était d'une exactitude sans égale à pratiquer la vertu & à la faire pratiquer aux autres.

Oueï-tchu, le quatrième, afin de n'être pas obligé d'accepter de l'emploi dans ces temps où le gouvernement était si mal dirigé, vivait dans la plus grande solitude, s'entretenant avec ceux qui venaient le visiter sur la vertu, dont il leur recommandait la pratique.

Li-tan, le cinquième de ces sages, était de Yng-tchuen. A l'exemple de Chun, il s'était fait une grande réputation par son respect & sa soumission pour sa belle-mère, dont l'humeur brusque & acariâtre

révoltait tous ceux qui avaient des relations d'affaires avec elle. Quelques sujets de mécontentement qu'elle lui eût donnés, il ne voulut point l'abandonner & il refusa la faveur qu'on voulait lui faire de le placer à la cour.

Quoiqu'aucun de ces cinq lettrés n'eût répondu à son invitation, l'empereur fit cependant encore inviter Oueï-hoan de Ngan-yang, dont il avait entendu parler avec éloge. Les gens de son endroit & ses amis le pressaient de recevoir l'honneur que son souverain voulait lui faire ; mais ce lettré, pour se délivrer de leurs importunités, leur dit :

— Ceux qui entrent dans les charges ne doivent le faire qu'avec la ferme résolution de concourir au bien général & de travailler pour la gloire de leur souverain & le bonheur du peuple. Mais que peut un homme bien intentionné dans les circonstances actuelles ? L'empereur entretient dans son palais plus de mille femmes ; il a dans ses écuries plus de dix mille chevaux ; il souffre auprès de lui une troupe de *tao-ssé*, dont la doctrine pernicieuse infecte l'empire ; les eunuques se sont emparés p.455 de l'autorité, & ils font beaucoup de mal à l'État : le prince voudra-t-il réformer tous ces abus ? consentira-t-il à diminuer le nombre de ses femmes, à supprimer la dépense énorme de ses haras, à expulser les *tao-ssé*, & à réprimer l'excès du pouvoir des eunuques ? Non, sans doute, il ne voudra point faire tant de réformes nécessaires pour ramener les choses aux principes de nos anciens sur le gouvernement.

Comme ceux qui l'écoutaient lui répondirent qu'il demandait l'impossible :

— Eh quoi ! s'écria-t-il, est-ce trop exiger du prince, que d'attendre de lui qu'il donne l'exemple de vertu à son peuple ? Qu'irais-je faire à la cour, si la vertu y est étrangère ? On peut la pratiquer ici en liberté, ainsi je dois préférer d'y rester.

Ce lettré congédia ceux qui l'étaient venu chercher de la part de

l'empereur.

Les refus qu'il essayait de tous côtés de la part des sages, auraient dû éclairer ce prince sur les abus du gouvernement ; mais prévenu encore plus fort en faveur des eunuques, surtout depuis qu'ils l'avaient délivré de l'inquiétude que lui causait Léang-ki, loin de les éloigner de l'administration, il en éleva au contraire plusieurs à la dignité de princes. Ce nouveau crédit des eunuques excita les murmures du petit nombre de sages qui étaient à la cour. Li-yun fut celui d'entre eux qui se plaignit plus ouvertement : il présenta même un placet, dans lequel il disait à l'empereur :

— Si Han-kao-ti, l'auguste fondateur de la dynastie des *Han*, était témoin des désordres qui se sont introduits dans le gouvernement, s'il voyait qu'on respecte si peu la loi qu'il a si sagement établie, en élevant à la dignité de princes des gens qui loin de rendre des services à l'État, le conduisent au contraire à sa perte, quels reproches ne ferait-il pas à Votre Majesté ? Tout le mérite de ces <sup>p.456</sup> eunuques, de ces âmes de boue, est de savoir flatter leur maître, pour l'amener à les autoriser à faire le mal, à rendre son gouvernement dur & difficile, & à en faire ralentir tous les ressorts. Hé ! quelle humiliation n'est-ce pas pour vos généraux du Nord, ces guerriers qui se sacrifient pour le service de l'État, de recevoir l'ordre de gens vils & méprisables ? Les exemples d'eunuques qui ont perdu les dynasties les plus florissantes, doivent faire craindre à Votre Majesté de voir la sienne éprouver le même sort : il est temps qu'elle agisse en prince, & qu'elle éloigne du gouvernement des gens dont l'incapacité & l'esprit pervers ne peuvent qu'entraîner la ruine de l'État, en substituant leurs caprices à la sagesse des ses constitutions.

L'empereur irrité de la hardiesse de Li-yun, le fit charger de chaînes & conduire dans les prisons du tribunal des crimes avec ordre de

l'examiner avec la dernière rigueur. Plusieurs des grands applaudirent ouvertement à la fermeté de Li-yun. Tou-tchong demanda de mourir avec lui pour une si belle cause : l'empereur le prit au mot & le fit mettre dans la même prison.

Cette sévérité de l'empereur ne fit qu'animer le zèle des autres pour le bien public. Tchín-fan, Yang-ping, Mou-mao, Chang-koan-tchi, tous grands du premier ordre, présentèrent en commun un placet que l'empereur reçut mal. Ce prince leur ôta leurs emplois & les renvoya chez eux.

Cependant Li-yun & Tou-tchong furent juridiquement interrogés. Leurs juges examinèrent les placets qu'ils avaient donnés, & n'y trouvèrent rien de reprehensible suivant les lois. Koan-pa, président du tribunal, rendit compte à l'empereur, & lui dit que ces deux prisonniers devaient être mis en liberté & rétablis dans leurs emplois. L'empereur, mécontent <sup>p.457</sup> du jugement, lui répondit avec colère, que la liberté que Li-yun s'était permise de blâmer la conduite de son maître était une insulte à la majesté du trône, & qu'ils auraient dû l'en punir comme d'un manque de respect d'un sujet envers son prince. Il ne voulut point confirmer la sentence du tribunal, & retint Li-yun & Tou-tchong en prison, où il les fit mourir peu de temps après.

Le premier ministre Hoang-kong tomba malade du chagrin que lui causa une si grande injustice. Il prit le pinceau & écrivit le placet suivant, adressé à l'empereur :

« Depuis que Votre Majesté est montée sur le trône, les troubles se succèdent : le gouvernement des eunuques est encore plus funeste à l'État que ne l'était celui de Léang-ki. Li-kou & Tou-kiao ont été victimes de leur zèle pour la gloire de Votre Majesté ; & tout récemment Li-yun & Tou-tchong viennent d'être sacrifiés pour la même cause. Les peuples voient avec douleur ces injustices ; leur mécontentement

éclate, & il est à craindre que les eunuques n'amènent les choses au point de n'y plus trouver de remède.

L'empereur informé d'avance du contenu de ce placet, ne voulut pas le lire ; cependant afin de calmer les esprits qu'il voyait s'aigrir de plus en plus, il rétablit Tchîn-fan dans ses emplois : mais cet officier ne voulant pas laisser le moindre soupçon qu'il eût mendié son rappel par une approbation servile des désordres qu'il avait blâmés, revint à la charge & adressa un second placet conçu en ces termes :

« Les princes sont dans l'empire comme les vingt-huit constellations dans le ciel ; ils doivent en faire la gloire & l'ornement. Élever aux premières places des gens incapables & sans mérite, dont les sentiments sont méprisables & rampants, p.458 c'est ternir, c'est offusquer cet éclat que votre personne doit répandre sur tout ce qui l'environne. Votre Majesté entretient encore dans son palais plusieurs milliers de femmes, dont la dépense l'oblige à fouler le peuple pour subvenir à leur parure & à leur table. Le proverbe dit que les familles où il se trouve cinq filles, ne doivent pas craindre les voleurs, parce que la pauvreté les en met à l'abri. Tant de femmes dans votre palais n'appauvriront-elles pas à la fin l'État.

L'empereur ne fut point choqué de ce placet ; il parut même l'approuver, car il renvoya plus de cinq cents femmes, & fit descendre les eunuques, qu'il avait créés princes, d'un degré au-dessous du rang qu'ils avaient d'abord obtenu.

Quelque temps après, l'empereur se trouvant seul avec Yuen-yen, lui demanda ce qu'on disait de lui.

— Que vous êtes le maître de l'empire, lui répondit Yuen-yen : vous avez remis le gouvernement de l'empire entre les mains de Tchîn-fan, & toute l'autorité entre celles des eunuques ; n'est-ce pas disposer de l'empire en maître ?



Yuen-yen, prenant occasion de là pour lui parler des abus, ajouta :

— Quand un prince remplit les devoirs du trône, il est attentif à récompenser le mérite, & à n'admettre auprès de sa personne que des gens vertueux & capables de lui donner de bons conseils. Il a soin d'écarter ces vils flatteurs, la peste des princes & les fléaux d'un État, dont toutes les vues sont concentrées dans l'ambition de s'élever & la cupidité de s'enrichir : tels sont les eunuques, qui déshonorent le ministère, & sous le gouvernement desquels on ne doit pas espérer de jouir d'une paix constante.

L'empereur l'écouta tranquillement, & ne se mit point en devoir de réformer les abus qu'il lui faisait toucher au doigt & qu'il ne pouvait se dissimuler.

p.459 **160.** A la première lune intercalaire de l'année suivante, il se donna une bataille meurtrière entre les *Kiang* & les troupes impériales, commandées par Toan-yng, un des plus grands généraux de l'empire. Ces peuples, naturellement inquiets & aussi entreprenants que les Tartares, s'étaient révoltés, & la cour n'avait jugé personne plus capable que Toan-yng de les faire rentrer dans le devoir. Aussitôt qu'ils apprirent que ce général venait à eux, ils forcèrent la marche toute la nuit afin de surprendre les impériaux. A peine le jour commençait-il à poindre, qu'ils les attaquèrent avec beaucoup d'impétuosité. Toan-yng, quoiqu'inférieur en nombre, soutint le choc avec une bravoure qui étonna l'ennemi. La bataille dura jusqu'à midi, sans que les impériaux parussent faiblir : alors Chao-ho, général des *Kiang*, désespérant de les rompre, fit sonner la retraite. Toan-yng, malgré la fatigue d'une journée aussi rude, se mit à leur piste & les harcela continuellement jusqu'à la montagne Tsi-chéchan, hors des limites de l'empire, où il les poussa jusqu'à deux mille ly. Chao-ho, résolu de décider du sort des deux armées, accepta la bataille que Toan-yng lui présentait : elle fut sanglante du côté des ennemis, mais de peu de durée. Après une heure de combat, les *Kiang* furent

enfoncés & mis en déroute. Les impériaux, animés par leur première victoire, en firent une boucherie affreuse : le général Chao-ho fut tué, & ce qui échappa de son armée à la fureur des Chinois, se soumit aux conditions qu'on voulut leur imposer.

**161.** A la première lune de l'année 161, le feu prit au palais du midi ; & à la seconde lune, au magasin des armes. A la cinquième lune, il parut une comète à l'étoile *Sin* ; & à la sixième, il y eut un tremblement de terre si violent, que les montagnes <sup>p.460</sup> Taï-chan & Pou-yu-laï-chan s'entr'ouvrirent en plusieurs endroits.

Dans ces entrefaites, l'empereur fit venir à la cour Lieou-tchong, gouverneur de Koué-ki <sup>1</sup>, pour lui donner la charge de président des ouvrages publics. Les peuples de son département, qu'il avait traités avec beaucoup de douceur, & gouvernés avec une sagesse admirable, voulurent lui donner un témoignage public du regret qu'ils avaient de le perdre. Cinq vieillards, suivis d'une foule de peuple, portant chacun quelques mille deniers, furent l'attendre à la montagne Yo-yé-chan. Lorsque Lieou-tchong y passa, ces vieillards & leur suite se mirent à genou devant son char, en lui disant :

— Nous sommes un peuple peu instruit de la manière dont nous devrions vous témoigner notre reconnaissance ; nous ne savons que sentir le bien que vous nous avez fait, & la différence qu'il y a de vous aux autres gouverneurs qu'on nous a donnés. Sous vos prédécesseurs, les gens de leur tribunal nous inquiétaient jour & nuit, & les hurlements continuels des chiens troublaient notre repos ; mais sous votre gouvernement, nous ne nous apercevions pas que vous aviez un tribunal ; le calme le plus profond régnait pendant les nuits ; nos chiens nous devenaient inutiles pour la garde de nos maisons, & jamais on ne les entendit aboyer pour écarter

---

<sup>1</sup> Tchao-hing-fou du Tché-kiang.

les voleurs. Après tant de bienfaits, pourrions-nous vous quitter sans regret ? Daignez accepter cette faible marque de notre reconnaissance, que nous sommes venus vous offrir appuyés sur nos bâtons.

Lieou-tchong leur répondit qu'il n'avait pas fait pour eux <sup>p.461</sup> tout ce qu'il aurait désiré. Il leur recommanda de vivre en sujets soumis & de se souvenir de lui : cependant afin de leur prouver combien il était sensible à leur affection, il prit de chacun un denier seulement & continua son chemin.

Le général Toan-yng, croyant la guerre entièrement finie contre les *Kiang*, était rentré en Chine avec son armée, qu'il avait dispersée dans des quartiers. Aussitôt que les *Kiang* le virent éloigné d'eux, ils reprirent les armes, & vinrent insulter le pays de Ping-tcheou & de Léang-tcheou. Au premier avis qu'il en reçut, Toan-yng donna des ordres pour assembler ses troupes ; mais Kou-hong, qui voulait avoir la gloire de cette expédition, fit perdre tant de temps aux troupes, qu'elles ne se trouvèrent point assemblées à propos pour repousser l'ennemi : plusieurs même, ennuyés de ces lenteurs, quittèrent l'armée & se retirèrent.

Kou-hong voyant son dessein manqué, en rejeta toute la faute sur Toan-yng, & il écrivit contre lui en cour. Toan-yng fut arrêté & mis en prison. Les *Kiang* profitèrent de ces démêlés pour répéter leurs courses & causer plus de ravages. Hoang-fou-koué, affligé de voir les sujets de l'empire exposés à leurs hostilités, s'offrit pour aller les faire cesser : il dit à l'empereur, qu'étant né dans le pays de Pin <sup>1</sup>, il y avait passé la plus grande partie de sa vie ; que dans le temps qu'il était mandarin de ces cantons, les *Kiang* s'étaient révoltés deux fois, & qu'il était venu à bout de les ramener à la soumission. Il ajouta qu'il croyait qu'on s'y était mal pris en employant la force pour les repousser, & qu'il espérait y

---

<sup>1</sup> Pin-tcheou de Si-ngan-fou du Chen-si.

réussir par une autre voie, étant connu de ces peuples, qui avaient quelque <sup>p.462</sup> estime pour lui, parce qu'il leur avait toujours montré beaucoup de désintéressement ; ce qui était le plus sûr moyen de les persuader. L'empereur lui donna en conséquence le commandement de ses troupes. Hoang-fou-koué battit les *Kiang* ; ensuite de quoi il leur envoya dire que c'était malgré lui qu'il en était venu à cette extrémité avec eux, & qu'il leur offrait la paix. Plus de cent mille *Kiang*, pleins de confiance dans sa parole, vinrent se donner à lui.

**162.** Dans le temps que ceux-ci se soumettaient, les *Chin-ti* prirent les armes & se jetèrent sur les terres de Tchang-yé & de Tsiou-tsiuen. Hoang-fou-koué s'avança avec la horde des *Sien-ling* pour les repousser, espérant les rencontrer à Long-yeou ; mais tandis qu'il était en marche, une fièvre épidémique lui emporta plus du tiers de son monde. Il allait lui-même visiter les malades, & donnait ses soins également au soldat comme à l'officier : il vendit tous ses équipages & se privait du nécessaire pour leur procurer du soulagement. Cette générosité fit tant d'impression sur les rebelles, qu'ils vinrent d'eux-mêmes se rendre à ce général.

Tout étant pacifié, Hoang-fou-koué, âgé de soixante ans passés, content d'avoir encore une fois été utile à l'État, demanda la permission de se retirer dans son village, pour terminer tranquillement sa carrière. Cet officier espérait qu'on lui accorderait une retraite honorable & proportionnée à ses services ; mais au lieu de la récompense qu'il attendait, des gens du tribunal des crimes, munis d'un ordre de l'empereur vinrent l'arrêter & le conduisirent dans les prisons des criminels d'État.

Avant cette dernière guerre, Hoang-fou-koué avait été plusieurs années sans emploi : comme il n'avait pas <sup>p.463</sup> l'ambition de s'avancer, il négligea de faire sa cour aux eunuques qui avaient l'autorité en main. Ceux-ci croyant que c'était mépris de sa part en furent piqués & résolurent de le perdre. Ils l'accusèrent d'avoir mis le peuple à

contribution pour acheter la soumission des *Kiang*, qui d'ailleurs, disaient-ils, n'était que simulée, afin de s'en faire un titre pour obtenir les grâces de la cour, & que l'agrément qu'il demandait de se retirer dans sa patrie, n'était que pour jouir tranquillement du fruit de ses concussions, qu'on savait de science certaine monter à des sommes considérables. C'était sur cette accusation que l'empereur avait signé l'ordre de l'arrêter.

Hoang-fou-koué, instruit des faits qu'on lui imputait, dressa lui-même sa justification dans un placet qu'il remit à ses juges pour le faire parvenir à l'empereur. Son innocence y était si démontrée, qu'ils ne doutèrent pas qu'il n'obtînt la justice qu'il méritait : mais comme la plupart des placets passaient par les mains des eunuques, ils virent que celui-ci mettait trop en évidence leurs calomnies, & que l'empereur ne pourrait s'y refuser. Au lieu de le présenter, ils firent proposer à Hoang-fou-koué de le tirer d'affaire, moyennant une certaine somme d'argent, d'une manière aussi honorable qu'avantageuse pour lui. Ce respectable officier, digne d'un meilleur traitement, répondit avec courage à cette infâme proposition, qu'il ne voulait point d'autre appui que son innocence & la justice de sa cause : que les services qu'il avait rendus à l'État déposaient en sa faveur, & qu'il n'avait pour tout bien, ayant même de la peine à subsister, que l'espérance d'être récompensé, comme il avait tout lieu de s'y attendre, lorsque l'empereur serait instruit de la manière dont il s'était comporté à l'égard des *Kiang*. Cette réponse ferme déconcerta <sup>p.464</sup> les eunuques ; ils n'osèrent cependant soustraire le placet, mais en le présentant à l'empereur, ils surent donner une si mauvaise tournure à tout ce que Hoang-fou-koué alléguait pour sa justification, que le prince n'y eut aucun égard, & que cet officier resta en prison, d'où il ne sortit qu'à la faveur d'une amnistie générale.

**163** Cette tyrannie des eunuques fit une infinité de mécontents : les troubles s'élevaient de tous côtés ; au nord, au sud, à l'est & à l'ouest on ne voyait que des rebelles les armes à la main. Les *Sien-pi* ravagèrent le

Léao-tong, & on ne parvint à les en chasser qu'en répandant beaucoup de sang & avec des frais immenses pour entretenir les troupes qu'on envoya contre eux.

Les peuples de Tai-chan ne pouvant souffrir d'être gouvernés par les créatures des eunuques, qui étaient en exécration dans tout l'empire, mirent ces mandarins en pièces & levèrent l'étendard de la rébellion. Les eunuques quoique peu contents de Hoang-fou-koué, ne jugèrent pas de meilleur moyen de les apaiser, que de leur envoyer cet officier, persuadés que ces peuples, le connaissant pour n'être pas leur partisan, l'écouteraient volontiers. Cet expédient leur réussit ; Hoang-fou-koué parut à peine parmi eux, qu'il les ramena à l'obéissance. Ainsi la seule réputation d'un homme d'honneur fit en un moment plus d'effet, que n'aurait pu faire avec bien du temps une armée entière.

La nouvelle du traitement injuste que les eunuques avaient fait essayer à Hoang-fou-koué, étant parvenue aux *Kiang*, ils en furent si indignés qu'ils reprirent les armes. Le feu de la sédition mit en mouvement tout le pays de Tchang-cha & Koué-yang : il fallut plusieurs années d'une guerre sanglante pour les réduire. L'empereur y avait d'abord envoyé <sup>p.465</sup> Fong-koué, officier de réputation ; mais les eunuques auxquels il n'avait pas voulu faire la cour, & dont il ne prétendait pas tenir son emploi, résolurent de lui faire sentir le poids de leur crédit. A peine fut-il arrivé au rendez-vous de l'armée qu'il devait commander, que les eunuques insinuèrent à l'empereur que ce général avait traité si durement les peuples de ces cantons, qu'il avait augmenté le nombre des mécontents. L'empereur, sans approfondir l'accusation, envoya ordre à Tou-chang d'aller relever Fong-koué dans le commandement de l'armée. Il fut cassé de tous ses emplois & renvoyé chez lui comme particulier.

**164.** Tou-chang, suivant ses instructions, se rendit à l'armée, qu'il conduisit contre les rebelles de Ngai-hien. Il les surprit & les battit ; ce qui en obligea la plus grande partie à se dissiper & à retourner chez eux

pour y vivre tranquille. Ce général n'eut pas si bon marché de ceux de Koué-yang. Depuis plusieurs années, ces peuples s'étaient aguerris en se battant contre les troupes de l'empire : ils avaient d'ailleurs à leur tête Pou-yang & Pou-hong, deux officiers qui entendaient la guerre.

Les *Koué-yang*, apprenant la défaite de ceux de Ngai-hien, ne voulurent pas risquer le sort d'une bataille : ils se contentèrent de harceler les troupes impériales, persuadés qu'elles ne pourraient subsister longtemps. Comme ils avaient des magasins dans leurs montagnes, ils prirent le parti de s'y retirer pour y attendre de pied ferme les impériaux. Tou-chang ne se rebuta point de la difficulté de les y aller attaquer : il prit les devants, & atteignit une partie de leur bagage dont il se saisit & dont il battit l'escorte ; cet avantage causa beaucoup de joie à ses soldats, auxquels il abandonna le butin qu'il venait de faire. S'étant ensuite avancé pour reconnaître le terrain, il <sup>p.466</sup> trouva tant de difficultés pour aller à l'ennemi, qu'il préféra de se retrancher, résolu d'observer les rebelles & de profiter des occasions de tomber dessus. L'expérience lui fit connaître qu'il avait pris le parti le plus sage ; car s'il eût voulu aller en avant, il aurait couru risque d'être abandonné de ses soldats. La proposition qu'il leur fit de se tenir dans leur camp les contenta beaucoup : ils ne voulaient pas s'exposer à perdre les dépouilles des ennemis, dont on les avait enrichis ; toutes les fois qu'on leur parlait de les aller attaquer, on leur voyait un air morne, découragé & de mauvaise humeur.

Tou-chang, connaissant la cause du mal, résolut de l'extirper dans sa racine. Comme il s'était déjà passé un mois sans que les ennemis fissent aucune tentative pour les déloger de leur poste, le général chinois proposa à ses soldats de faire une partie de chasse, & le lendemain, dès le grand matin, tout le monde partit, à l'exception de quelques soldats, auxquels Tou-chang avait donné le mot du guet, & qu'il fit rester pour mettre le feu dans tous les quartiers du camp, lorsqu'ils verraient les chasseurs un peu éloignés. Il fut ponctuellement obéi. Le feu gagna si

rapidement toutes les tentes, que les chasseurs, accourant à toutes jambes aussitôt qu'ils aperçurent la flamme, ne purent rien sauver. Ils étaient inconsolables de la perte qu'ils venaient de faire : Tou-chang lui-même en paraissait affligé. Il leur dit que leurs regrets ne leur rendraient pas ce que les flammes avaient consumé, & que le seul moyen de réparer cet accident, était de marcher aux ennemis, qui devaient avoir accumulé des richesses par le brigandage qu'ils avaient exercé depuis leur révolte. Il leur dit encore qu'ils ne s'attendraient sûrement pas d'être sitôt attaqués, surtout ayant été spectateurs de l'incendie qu'ils venaient <sup>p.467</sup> d'essuyer, & que pour les dédommager de leurs pertes, il leur promettait de leur laisser tout ce qu'ils prendraient. Les soldats, animés par l'espoir d'un nouveau butin, ne montrèrent que de l'impatience de marcher aux retranchements des rebelles. Tou-chang augura bien de cette ardeur pour l'attaque qu'il méditait, & le lendemain, dès la pointe du jour, il les conduisit aux ennemis, qui ne purent soutenir l'intrépidité avec laquelle les impériaux les attaquèrent. Comme ils n'étaient pas sur leurs gardes, ils ne disputèrent point le terrain, qui faisait cependant leurs principales forces. Après que les impériaux l'eurent emporté, ils les poussèrent avec tant de vivacité qu'ils leur tuèrent beaucoup de monde : les autres tâchèrent de mettre leur vie en sûreté par la fuite, & abandonnèrent aux vainqueurs tous leurs bagages, ainsi que les richesses qu'ils avaient pillées. Tou-chang n'en voulut rien retenir suivant la parole qu'il en avait donnée : ses soldats se les partagèrent & furent consolés de la perte de leur premier butin.

**165.** Le trente de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

A l'occasion de cette éclipse, l'empereur ordonna aux sages de l'avertir des abus qu'ils trouvaient dans le gouvernement. On lui présenta une multitude de placets contre les eunuques & leurs créatures : mais comme ils passaient par leurs mains, la plupart furent supprimés. Les mandarins qui les virent sans réponse, ne



doutèrent point de la manœuvre des eunuques : quelques-uns de ces officiers, bravant leur ressentiment, osèrent se servir de l'autorité qu'ils avaient en main pour sévir contre les coupables. Yang-ping en donna l'exemple. Sur les plaintes des concussions énormes de Héou-tsan, gouverneur de Yé-tcheou, frère de l'eunuque Héou-lan, il le fit arrêter & mettre <sup>p.468</sup> en prison : il en avertit en même temps l'empereur par un placet public. Héou-tsan qui se sentait coupable des crimes dont on l'accusait, vit bien qu'il ne pouvait échapper à une mort honteuse, & que Yang-ping rechercherait sa conduite avec la plus grande sévérité. Comme on avait négligé de le fouiller, il avait sur lui un couteau, dont il se servit pour se couper la gorge & se soustraire à l'ignominie du supplice qui aurait rejailli sur sa famille. En conséquence de cet événement, Yang-ping fit un placet qu'il adressa à l'empereur, dans lequel il lui disait que suivant les règlements de ses prédécesseurs, les eunuques ne pouvaient posséder d'emploi plus considérable que celui de garder les portes du palais & d'y veiller la nuit : que cependant les eunuques abusant aujourd'hui des bontés de leur maître, s'étaient emparés des rênes du gouvernement, & avaient envahi presque toute l'autorité. Il ajoutait dans son placet que Héou-tsan, gouverneur de Yé-tcheou, coupable de plusieurs crimes, venait de se donner la mort pour se soustraire à la rigueur des lois ; que ce gouverneur n'aurait pas osé commettre ces crimes, s'il ne se fût senti appuyé du crédit de l'eunuque Héou-lan, son frère, qui n'ignorait pas la conduite répréhensible de ce gouverneur. Ainsi il concluait que Héou-lan était lui-même coupable de complicité avec son frère, & que l'empereur ne devait plus s'en servir dans l'administration ; mais qu'il fallait le faire rentrer dans le palais, pour y exercer l'emploi convenable à un eunuque.

Le président du conseil, à qui ce placet fut renvoyé, répondit que Yang-ping étant mandarin du dehors, il n'avait aucune inspection sur les affaires du dedans, & que ses représentations contre l'eunuque Héou-lan étaient déplacées. Yang-ping, sur cette décision, fit la réplique suivante : <sup>p.469</sup>

« Nous lisons dans le *Tchun-tsiou* que lorsque l'État ou la personne de l'empereur sont en danger, il est du devoir d'un fidèle sujet de s'y opposer de tout son pouvoir. Personne n'ignore combien la violation des lois ou la négligence à les mettre en vigueur sont funestes à un empire : celles de la dynastie régnante, si sagement établies, défendent d'employer les eunuques ailleurs qu'au service du palais. Tout l'empire est témoin comme moi des maux qui résultent de l'infraction de cette loi : ainsi en élevant la voix contre les abus, je ne fais rien d'étranger à mes fonctions. Ce n'est pas le service intérieur du palais que j'accuse, c'est le vice dans l'administration extérieure qui fait murmurer les peuples & soulève tant de monde ; je dois donc empêcher le mal de faire de plus grands progrès & me sacrifier, s'il le faut, pour retenir l'empereur & l'État sur le penchant de la ruine où les eunuques l'entraînent.. Mon devoir me le prescrit, & le vôtre est de me seconder.

Le conseil ne pouvant se dissimuler ces vérités & ces principes, donna sa décision contre Héou-lan, en conséquence de laquelle l'empereur fut obligé, malgré lui, de lui ôter toute autorité au dehors & de l'employer seulement dans l'intérieur du palais.

L'exemple de Yang-ping excita Han-yen à accuser Tsou-koan & Tsou-tching. Les chefs d'accusation qu'il présenta contre eux étaient si graves & si avérés, qu'ils prévinrent le châtement qu'ils méritaient en se donnant eux-mêmes la mort. Han-yuen ne réussit pas également contre l'eunuque Kiu-yen & son frère. L'empereur les aimait & ils n'étaient pas si capables que les autres. Ce prince se contenta de diminuer leur autorité sans leur ôter leurs emplois.

Li-yng, fils du fameux Li-kou, qui avait été victime de <sup>p.470</sup> son zèle pour le bien de l'État, fut alors mis au nombre des censeurs de l'empire. Il avait hérité de la droiture de son père & il était d'ailleurs d'un caractère rigide & sévère. Tchang-chou, mandarin de Yé-ouang & frère de l'eunuque

Tchang-yong, fut si effrayé quand il le vit en place, que se sentant coupable de plusieurs crimes, il vint se réfugier auprès de son frère, & se tint caché dans l'appartement le plus secret de sa maison. Sa fuite fit beaucoup d'éclat. Li-yong, qui été contraire à l'élévation des eunuques, saisit l'occasion de leur faire redouter la sévérité de la justice : il prit main forte & enfonce les portes de la maison de l'eunuque. Ayant fait arrêter Tchang-chou, & l'ayant convaincu des crimes les plus noirs, il le fit exécuter publiquement. Ce trait de sévérité intimida si fort les eunuques, qu'ils n'osèrent pendant longtemps sortir du palais.

Lieou-yu, de la famille impériale, eut honte de ne pas montrer autant de zèle que ces mandarins, pour la destruction des eunuques qui faisaient détester le gouvernement, & il se détermina à présenter contre eux un placet conçu en ces termes :

Il paraît contre toute raison de voir les eunuques élevés aux premières charges & aux premières dignités de l'empire ; la liberté qu'ils ont d'adopter des enfants pour leur succéder, le nombre de femmes qu'ils entretiennent inutilement, sans pouvoir donner des sujets à l'État, sont autant d'abus préjudiciables au bien général. Leurs maisons effacent la magnificence des palais ; elles sont environnées de fossés comme des forteresses ; les meubles les plus précieux & les plus rares les embellissent, & des trésors immenses y restent enfouis, sans circuler dans l'État. Mais d'où viennent ces richesses <sup>p.471</sup> excessives, si ce n'est des concussions affreuses qu'ils ont exercées sur le malheureux peuple ? On ne peut conserver ses emplois, qu'en achetant leurs bonnes grâces à prix d'argent. Nos plus grands généraux mêmes qui n'ont pas voulu fléchir devant eux, ou satisfaire leur avarice en partageant avec eux les dépouilles qu'ils supposaient avoir enlevées aux ennemis, ces généraux après avoir rendu les services les plus signalés, après avoir pacifié les rebelles, ont

eu peine à garantir leur vie de leur ressentiment ; & combien n'en ont-ils pas fait périr par leurs calomnies & leurs manœuvres odieuses ?

On a vu des pères être forcés à vendre leurs enfants, des maris leurs femmes, pour contenter l'avidité de ces sangsues publiques, & se soustraire à la mort dont ces monstres de cruauté les menaçaient. Des pères, des mères, des frères, des sœurs, arrachés inhumainement des bras des uns & des autres, ont été contraints, par leurs ordres barbares, de se séparer en pleurant amèrement ; & ces atrocités n'indigneraient pas le cœur paternel de Votre Majesté ? Oui, sans doute, elle sera touchée des maux que son peuple souffre sous la verge de ces tyrans, & elle y apportera un prompt remède, si désiré par tous les honnêtes gens, & par ceux qu'un véritable zèle anime pour la gloire du trône & le bien de l'État.

Dans ces entrefaites, les rebelles du midi reprirent les armes. Tou-chang, qui commandait dans ces quartiers, les battit en les poussant jusqu'aux limites du Kiao-tchi <sup>1</sup>. Tchang-pou, qui le gouvernait pour l'empire, tomba sur eux & les battit à son tour, en les chassant hors des terres de son district.

<sup>p.472</sup> Hou-lan, chef de ces rebelles, ayant ramassé les débris de son armée, revint sur ses pas & s'avança jusqu'au pays de King-tcheou. Tou-chang, qui ne s'y était pas opposé, craignant qu'on ne lui en fit un crime, écrivit en cour que ces rebelles étaient des peuples du département de Tchang-pou qui, foulés par ce gouverneur, s'étaient attroupés pour ravager le pays de King-tcheou. Il fit en conséquence arrêter Tchang-pou, & le fit conduire dans les prisons de Ting-yeou.

La cour ne voulait pas perdre un officier du mérite de Tchang-pou, qui par son habilité & sa prudence avait contenu les peuples de Kiao-tchi ;

---

<sup>1</sup> Le Tong-kin.

elle répondit que l'empereur ayant accordé une amnistie générale, il ordonnait que ce gouverneur fût mis en liberté. Tou-chang, à qui cet ordre fut adressé, le fit passer aux mandarins de Ting-yeou, & leur fit dire d'élargir Tchang-pou, & de lui déclarer que l'empereur lui rendait son gouvernement. Les mandarins lui ayant intimé l'ordre de la cour, ils furent surpris de voir qu'il ne voulût pas sortir de prison.

— Moi, leur dit-il, profiter d'une amnistie ? ce serait m'avouer coupable : je suis innocent, ainsi un pardon ne peut me regarder. Je vous déclare que je ne sortirai point d'ici que je ne sois lavé du crime dont on m'accuse. L'infamie me suivrait, si j'acceptais la grâce qu'on veut me faire : ce n'est pas la prison, c'est le crime qui fait la honte.

Les mandarins ayant rendu compte à Tou-chang du refus de Tchang-pou, il sentit qu'il avait fait une fausse démarche & fut saisi de crainte, en considérant les suites qu'elle pouvait avoir. Il vint lui-même faire des excuses à Tchang-pou & le solliciter de sortir de prison ; mais ce gouverneur s'obstina à rester. Tou-chang fut forcé d'écrire en cour le contraire de ce <sup>p.473</sup> qu'il avait dit contre cet officier, & d'avouer qu'il ne l'avait accusé que pour se mettre à couvert du ressentiment de l'empereur par rapport à l'incursion de Hou-lan dans le King-tcheou. Il rendit encore justice à Tchang-pou sur la belle action qu'il avait faite en battant les rebelles. La cour donna à la conduite de Tchang-pou tous les éloges qu'elle méritait, en lui envoyant l'ordre de retourner à son poste : elle pardonna à Tou-chang en faveur de ses services & de l'aveu qu'il faisait lui-même de ses torts.

Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

A cette époque, plusieurs lettrés de la classe des grands, tels que Li-yng, Fou-ping, Tchou-tsi, Tchou-tsin, Lieou-tsan, & quelques autres connus par leurs talents, formèrent une académie où tout le monde eut la liberté de venir entendre les leçons qu'ils y donnaient. En peu de

temps le concours de leurs auditeurs fut si grand, qu'on en comptait plusieurs mille. Toute la ville retentissait des éloges de ces académiciens. Il courait partout des chansons où l'on vantait leur mérite & leur science : on y faisait la comparaison de leur vie avec celle des autres grands, dont les actions ne répondaient pas à la dignité des places qu'ils occupaient. Les eunuques surtout & leurs créatures y étaient fort maltraités. Ces sarcasmes les irritèrent contre les académiciens. Ce fut dans ces circonstances que Tchou-tsi, en vertu d'un ordre de Tchou-tsin son supérieur, fit arrêter un riche marchand appelé Tchou-fan, protégé par les eunuques, qui menait une vie fort déréglée & fort scandaleuse, sans s'embarrasser de ce que les mandarins pouvaient lui dire : une amnistie générale qui survint pendant le temps qu'on instruisait son procès, n'empêcha pas Tchou-tsi de procéder contre <sup>p.474</sup> lui & de le faire exécuter. **166.** Lieou-tsan, gouverneur de Taï-yuen, en agit de même à l'égard de l'eunuque Tchou-tsin, qu'il fit mourir après la publication de l'amnistie. Les eunuques excitèrent la femme du marchand à venger la mort de son mari, en dressant eux-mêmes une accusation qu'ils lui firent présenter & qu'ils appuyèrent auprès de l'empereur. Ils saisirent l'occasion de charger encore Tchou-tsin & Lieou-tsan : l'empereur ordonna qu'ils fussent arrêtés & mis en prison.

Pendant que ceci se passait à la cour, Siu-siuen, neveu de l'eunuque Siu-hoang, n'ayant pu obtenir en mariage la fille de Li-kao, l'enleva de force à la tête d'une troupe de soldats. Hoang-fou, un des académiciens, qui était ministre du prince de Tong-haï où cette violence s'était commise, fit exécuter toute la famille de Siu-siuen pour servir d'exemple. Les eunuques, outrés d'une si grande sévérité, noircirent si fort Hoang-fou auprès de l'empereur, qu'il le fit mettre dans la même prison que Tchou-tsin & Lieou-tsan.

Tchou-fan & Lieou-mao, deux autres académiciens, présentèrent en leur faveur un placet dont l'empereur parut fort mécontent ; ce qui intimida Lieou-mao au point de lui faire craindre de s'attirer des affaires,

& il abandonna la partie. Tchîn-fan, plus hardi & plus zélé, insista par un second placet, dans lequel, après avoir pleinement justifié les trois lettrés, en faisant un tableau des crimes énormes de ceux qu'ils avaient punis, il se déchaîna contre les eunuques, qui n'en devinrent que plus ardents à poursuivre la perte de Tchang-tsin & de Lieou-tsan. Ces deux lettrés moururent peu de jours après dans leur prison.

Dans le même temps Tchang-tching, magicien de profession, excita son fils à assassiner quelqu'un à qui il en voulait. <sup>p.475</sup> Li-yng fit arrêter le meurtrier pour le juger selon les lois. Les eunuques, qui se servaient souvent du père & du fils, imaginèrent pour les sauver de faire accorder par l'empereur un pardon général ; mais Li-yng qui vit leur but, apprenant par les dépositions du fils qu'il n'avait commis ce meurtre qu'à la sollicitation de son père, le fit également arrêter, & malgré l'amnistie il les fit tous deux exécuter publiquement.

Les eunuques jurèrent dès ce moment la perte de Li-yng, & pour y réussir ils engagèrent un des disciples du *tao-ssé* Tchang-tching, nommé Lao-sin, à l'accuser d'avoir tué ce *tao-ssé* & son fils. Ils lui firent encore insérer dans son placet, que Li-yng, sous prétexte d'instruire de la doctrine des *King*, rassemblait dans le collège plus de mille personnes qu'il excitait à blâmer la conduite de l'empereur, & qu'il ne cherchait qu'à détruire dans ses sujets le respect & l'amour qu'ils doivent avoir pour leur souverain. Ils le faisaient encore accuser d'entretenir des liaisons dangereuses avec des gens de toutes les provinces, & de méditer quelque projet pernicieux à l'État.

A la lecture de ce placet, l'empereur, furieux contre Li-yng & ceux qu'on disait ses complices, signa sur-le-champ l'ordre de les arrêter & l'envoya aux tribunaux pour le faire publier dans toutes les provinces, afin que les peuples connussent ceux qui tramaient des complots nuisibles à leur tranquillité, & combien leur prince lui-même les avait en horreur.

Lorsqu'on porta cet ordre au tribunal des censeurs, Tchinfan, qui en était président, ne voulut point le recevoir.

— Quoi, dit-il, arrêter les sujets les plus fidèles de l'empire & les plus zélés pour la gloire de leur maître ; eux qu'on a vu se sacrifier dans toutes les occasions pour le bien de l'État ! S'ils étaient coupables de quelque crime, ne devrait-on pas <sup>p.476</sup> leur pardonner en considération de leurs services ? Mais ils sont innocents & on veut les charger de fers ? L'injustice est trop manifeste, & je ne puis consentir à y participer.

Cette réponse irrita encore davantage l'empereur, & à l'instigation des eunuques, il fit lui-même arrêter Li-ying & quelques-uns de ceux qui se trouvaient avec lui, qui furent conduits dans les prisons du palais.

Le mandarin chargé de les interroger, chercha, pour faire sa cour, à impliquer dans leur procès plusieurs de ceux qu'il savait ennemis des eunuques, tels que Tou-mi, Tchinfan, Tchinché, Fan-pong & d'autres au nombre de plus de deux cents. La plupart, instruits de cette accusation, cherchèrent à se mettre en sûreté par la fuite. Leurs biens furent confisqués, & on donna dans toutes les provinces les ordres les plus précis de les arrêter.

Tchinché & Fan-pong, moins intimidés que les autres, se rendirent d'eux-mêmes en prison, afin de donner l'exemple de soumission aux ordres de la justice. Ils jugèrent qu'en cherchant à s'y soustraire, ce serait augmenter le mal, & que s'il fallait se sacrifier, il leur serait glorieux de mourir pour le bien public.

Tchinfan présenta un second placet, dans lequel il disait à l'empereur que c'était se déshonorer que de maltraiter de la sorte tant de sages ; que l'ambition des eunuques était la seule cause de tous ces troubles, & qu'en les reléguant dans le palais pour le service des reines, le calme règnerait partout. Ce placet déplut à l'empereur ; & comme il ne voulait pas faire arrêter un homme du mérite de Tchinfan, il lui ôta ses emplois.



Tous ceux qui furent resserrés à cette occasion, jouissaient <sup>p.477</sup> de la plus grande réputation & étaient universellement estimés. Le général Hoang-fou-koué ambitionna de partager leur disgrâce : il dit à l'empereur qu'ayant été autrefois mis en prison avec Tchang-hoan, qu'on venait encore d'arrêter, ils n'en étaient sortis l'un & l'autre qu'à la sollicitation de Tchang-fong, un des académiciens qui se trouvaient aujourd'hui prisonniers ; que ce service l'avait lié d'amitié & de reconnaissance avec lui, & qu'étant aussi coupable que ces deux lettrés, il demandait pour grâce d'être enfermé avec eux : mais l'empereur ne voulut point lui accorder sa demande.

Pendant que la cour était livrée à ces intrigues funestes aux gens de bien, les *Hiong-nou* du midi, réunis avec les *Ou-hoan* & les *Sien-pi*, vinrent avec une puissante armée ravager neuf *kiun* ou départements, qu'ils dévastèrent de la manière la plus cruelle. La cour fit expédier des ordres aux troupes voisines de s'assembler, & tira Tchang-hoan de prison pour aller à leur tête repousser l'ennemi.

Dès que les *Hiong-nou* & les *Ou-hoan* apprirent qu'on envoyait Tchang-hoan contre eux, ils lui députèrent pour lui proposer leur soumission. Dans les circonstances fâcheuses où était le gouvernement, ce général n'hésita point à les recevoir sans leur faire de conditions. Les *Sien-pi* refusèrent de suivre leur exemple & se retirèrent chargés de dépouilles.

L'empereur vit avec chagrin que ces derniers ne voulaient pas se soumettre. Il envoya un ambassadeur à Tan-ché-hoai, leur roi, pour lui offrir le sceau de prince de l'empire, & de faire alliance avec lui, en lui donnant une princesse en mariage. Tan-ché-hoai reçut cette proposition avec dédain & avec fierté.

— Je suis roi, dit-il à l'ambassadeur, & votre maître veut me faire prince ? Je n'ai pas besoin de son approbation pour <sup>p.478</sup> soutenir ce titre ; s'il me le dispute, je saurai le défendre. Dites-lui que je ne veux point de son alliance ; j'en serai

humilié au prix qu'il y met, & Tan-ché-hoai n'est pas fait pour l'être.

Il congédia l'ambassadeur chinois peu satisfait de cette réponse.

Ce monarque divisa tout son pays en trois grandes hordes, qu'il appela l'une, depuis le Léao-tong jusqu'à Yeou-pé-ping <sup>1</sup>, *la horde de l'est* ; la seconde, depuis Yeou-pé-ping jusqu'à Chang-kou <sup>2</sup>, *la horde du milieu* ; & la troisième, depuis Chang-kou jusqu'au royaume de Ou-sun, *la horde de l'ouest*. Il mit partout de bonnes garnisons qui inquiétèrent, par leurs courses continuelles, les provinces de la Chine, limitrophes de ses États.

**167.** Le trente de la cinquième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis que Tchín-fan avait perdu ses emplois pour avoir montré trop de zèle en faveur des académiciens détenus prisonniers, aucun des grands n'osait s'employer pour eux ; d'ailleurs les premières places étaient pour la plupart occupées par des créatures des eunuques, qui se donnaient de garde de leur déplaire.

Kia-piao, mandarin dans les provinces orientales, indigné de ce silence général, se rendit à Lo-yang & fut trouver Téou-ou, père de l'impératrice, qu'il engagea à prendre les intérêts de ces respectables prisonniers. Ils mandèrent Ho-siu, afin de concerter avec lui les moyens les plus prompts pour leur faire rendre leur liberté, & ils dressèrent entre eux un placet motivé de la sorte. p.479

« Depuis que Votre Majesté est sur le trône, le gouvernement a toujours souffert de l'ambition de ceux qui ne devraient pas s'en mêler. Sur la seule délation de Lao-sin, homme généralement détesté & reconnu pour méchant, elle a fait arrêter Li-yng, un de ses plus fidèles sujets ; & par une suite

---

<sup>1</sup> Yong-ping-fou du Pé-tché-li.

<sup>2</sup> Pao-ngan-tcheou de Suen-hoa-fou du Pé-tché-li.

de scélératesse, on enveloppe dans sa disgrâce les personnes les plus dignes de l'estime publique, & les plus zélées pour l'honneur du trône & le bien de l'État. Quelques informations rigoureuses qu'on ait faites, on n'a pu le convaincre d'aucun crime. Li-yng est un sage comparable à Héou-tsi & à Y-yn. Il a autant d'amour pour la vertu, & de haine pour le vice, qu'en avaient ces anciens sages. Quels regrets n'aurait pas Votre Majesté de sacrifier un sujet aussi respectable à la vengeance odieuse de gens perdus de crimes, & qui ne cherchent que la ruine de votre dynastie & de l'empire.

Ce placet parvint à l'empereur dans le même temps que Ho-siu lui en présenta un de son côté : il parut qu'ils avaient un peu radouci l'empereur. Il envoya l'eunuque Ouang-fou, comme le moins intéressé dans toutes ces manœuvres, pour interroger les prisonniers. On les amena devant lui chargés d'une pesante & large cangue <sup>1</sup>, & leur ayant demandé pourquoi ils avaient formé une union si étroite ensemble ; Fan-pong, prenant la parole, lui répondit avec un air sérieux & une contenance assurée :

— J'ai toujours regardé la vertu comme le plus bel ornement de la vie, & le vice comme la chose la plus affreuse & celle qui déshonore davantage l'humanité. J'ai tâché d'inculquer ces deux vérités à tout le monde, & principalement à ceux qui p.480 approchent le plus du trône. Je ne me suis jamais lassé d'entendre discourir sur les avantages d'un bon gouvernement, & sur les moyens de rendre les peuples heureux. Si c'est contracter des liaisons criminelles que de rechercher ceux qui traitent de ces matières, ou qui sont imbus de sages principes, j'avoue que je suis coupable, & je ne demande pour toute grâce, si je dois mourir, que d'être enterré auprès de montagne Chéou-yang-chan, à côté des fidèles sujets de

---

<sup>1</sup> Voyez la note, Tome II, page 171, sur le mot *cangue*.

l'empire qui ont été victimes de leur zèle. Ma réputation égalera celle de Pé-y & de Héou-tsi, & mon souvenir ne sera point odieux aux hommes

Ouang-fou changea plusieurs fois de couleur, & ne voulut pas pousser plus loin ses questions, de peur d'en faire trop dire contre les eunuques. D'un autre côté il craignait, avec raison, qu'en les faisant élargir comme innocents, ces prisonniers, rentrés en charge, ne fissent éprouver à leurs accusateurs le ressentiment qu'ils devaient avoir du traitement qu'ils avaient essuyé. Dans cette perplexité, Ouang-fou leur fit d'abord ôté leur *cangue*, & imagina de faire accorder par l'empereur une amnistie, à la faveur de laquelle ils obtiendraient leur liberté comme criminels. Ainsi ils furent renvoyés chez eux, destitué de leurs emplois, & sans pouvoir en être pourvus à l'avenir.

Lorsque la nouvelle de leur délivrance se répandit, les mandarins de Yu-nan, patrie de Fan-pong, avec tout ce qu'il y avait de personnes de considération dans le canton, se disposèrent à le recevoir avec honneur. Ils sortirent avec plusieurs mille chars, suivis d'une foule de monde. Yn-tao & Hoang-mou, ses anciens amis, prirent les devants, & lui annoncèrent la joie que son retour causait à ses compatriotes, comme il en jugerait par leur empressement à venir au devant de lui. p.481

— Vous me perdez, leur répondit Fan-pong ; j'étais innocent & vous me rendez coupable par l'excès de votre bon cœur.

Il continua cependant son chemin, & témoigna sa sensibilité aux marques d'attachement qu'on lui donnait ; mais dès le soir même il disparut, pour se cacher dans une retraite connue de peu de monde.

Cette même année, les *Kiang* se revoltèrent & désolèrent le pays de San-fou <sup>1</sup>. A la cinquième lune, il y eut un tremblement de terre, & la mer, sortant de ses bornes, submergea le pays d'alentour, qui fut totalement ruiné.

---

<sup>1</sup> Partie du Chen-si.

L'empereur inquiet de voir si souvent les *Kiang* les armes à la main, donna ordre à Toan-keng d'en examiner la cause. Cet officier lui répondit qu'il ne fallait l'attribuer qu'à la facilité qu'ils avaient de communiquer avec les *Hiong-nou*, sur le secours desquels ils s'appuyaient, & que tant qu'on ne se rendrait pas maître du pays qui les joignait avec les Tartares, on ne pouvait espérer de les contenir. Toan-keng ajoutait dans sa réponse, que si on voulait lui donner dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux & trois cents chariots de guerre, il se faisait fort de se rendre maître du pays qui leur servait de communication. Il observait que quoiqu'on ne pût éviter certains frais pour cette guerre, qu'ils ne pouvaient être comparés cependant avec les pertes que ces peuples faisaient essuyer dans leurs courses à l'empire, en pillant tout ce qu'ils trouvaient & en saccageant les campagnes.

Le conseil, où cette proposition fut agitée, adopta le plan de Toan-keng : on lui fit expédier les ordres nécessaires, en conséquence desquels, après avoir fait ses provisions, il sortit de <sup>p.482</sup> Pong-yang <sup>1</sup> & marcha droit à Kao-ping <sup>2</sup>, où il rencontra la horde *Sien-lien* des *Kiang*, avec laquelle il en vint aux mains. Le terrain fut vivement disputé, sans que les Chinois, malgré leur bravoure, eussent aucun avantage, quoiqu'on se battît depuis longtemps. Toan-keng fit alors avancer son corps de réserve, & se mettant à leur tête, le sabre à la main, il leur dit :

— Souvenez-vous que vous avez souvent battu ces même ennemis : qu'ils apprennent encore aujourd'hui qu'ils ont des maîtres.

Ce peu de mots inspira tant de courage à ses soldats, qu'ils foncèrent avec impétuosité sur les *Sien-lien*. Les premiers rangs furent bientôt rompus ; le désordre se mit parmi eux, & ils lâchèrent le pied, en laissant huit mille des leurs sur le carreau & beaucoup de prisonniers. Cette victoire causa une joie universelle à la cour, qui venait de perdre

---

<sup>1</sup> A quatre-vingts ly à l'est de Tchîn-yuen-hien de Ping-léang-fou du Chen-si.

<sup>2</sup> Tchîn-yuen-hien de Ping-léang-fou du Chen-si.

l'empereur Han-houon-ti. Ce prince mourut la trentième année de son âge & la vingt-unième de son règne. L'impératrice fit distribuer deux cent mille *taëls* aux officiers & aux soldats de l'armée de Toan-keng, pour les récompenser de la bravoure avec laquelle ils s'étaient comportés dans l'affaire avec les *Sien-lien*, & elle leur envoya de nouvelles troupes pour achever de les réduire.

L'empereur Han-houon-ti ne laissa point de postérité. L'impératrice ayant consulté Téou-ou & Lieou-chou sur le choix de son successeur, Lieou-chou, qui était de la famille impériale, dit que la couronne appartenait de droit à Lieou-hong, fils du prince de Hiaï-tou-ting & petit-fils à la quatrième génération de l'empereur Han-tchang-ti, & que d'ailleurs ce <sup>p.483</sup> jeune prince méritait par ses belles qualités qu'on jetât les yeux sur lui de préférence à tout autre. L'impératrice & Téou-ou pensant de même à son égard, rassemblèrent les grands, qui applaudirent unanimement à ce choix. Ils firent une députation pour aller chercher ce prince, âgé seulement de douze ans, qu'ils proclamèrent empereur de la Chine.

Peu de temps après cette cérémonie, un courrier de Toan-keng apporta la nouvelle d'une seconde victoire sur les *Sien-lien* : ses dépêches portaient, qu'aussitôt leur première défaite, sans leur donner le temps de se recruter, il les avait poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à Ling-ou, & que les y ayant atteints il les avait encore battus, en obligeant les quatre mille hommes qui leur restaient de s'enfuir dans les montagnes de Han-yang <sup>1</sup> où ils s'étaient dispersés.

---

<sup>1</sup> Kong-tchang-fou du Chen-si.

## HAN-LING-TI

@

**168.** Lorsque l'impératrice Téou-chi prit les rênes du gouvernement comme régente, pendant la minorité de l'empereur, elle se souvint que Tchîn-fan avait beaucoup contribué à son élévation : elle réhabilita sa réputation, ainsi que celle de tous les autres académiciens, en les déclarant capables d'entrer dans les charges dont ils avaient été exclus, sous le règne précédent, par les intrigues des eunuques. Cette princesse remit presque toute l'autorité entre les mains de Tchîn-fan, en le faisant nommer avec Téou-ou & Hou-kouang gouverneurs de l'empire.

Tchîn-fan & Téou-ou étaient liés d'une étroite amitié : tout leur désir était de rétablir l'ancien gouvernement, altéré <sup>p.484</sup> par les désordres qui s'y étaient introduits ; & pour y parvenir, ils firent donner les places les plus importantes aux académiciens les plus éclairés, tels que Li-yng, Tou-mi, Yn-hiun, Lieou-yu, & d'autres sages capables de les remplir. On espérait, par ces dispositions, qui furent approuvées de tout le monde, voir bientôt la paix rétablie dans l'empire.

Pendant qu'on s'occupait à prendre ces mesures pour rendre au gouvernement son premier lustre & sa première vigueur, Tchao-yao, nourrice du nouvel empereur, & toutes les filles du palais, se joignirent aux eunuques Tsao-tsié, Ouang-fou & autres, pour captiver les bonnes grâces de l'impératrice & s'insinuer dans sa confiance : ils y réussirent si bien, que cette princesse ajoutait aveuglément foi aux rapports que les eunuques lui faisaient. Tchîn-fan & Téou-ou virent avec peine l'ascendant qu'ils prenaient sur l'esprit de la régente. Le premier dit à son collègue que s'ils n'y coupaient racine, on verrait infailliblement renouveler les troubles que les eunuques avaient causés sous le règne précédent. Ils convinrent ensemble de consulter Yn-hiun, sur ce qu'il était expédient de faire pour empêcher les eunuques de se mêler de l'administration extérieure, & ruiner les nouvelles tentatives qu'ils faisaient pour s'emparer

de l'autorité, dont ils avaient si cruellement abusé. Yn-hiun fut d'avis, afin de procéder dans les formes, que Téou-ou présentât un placet à l'impératrice, qu'ils rédigèrent en conséquence de cette manière :

« Suivant les lois de la dynastie régnante, & l'ancien usage, les eunuques ne doivent être employés qu'au service intérieur du palais, comme d'avoir soin des habits & des bijoux. Les élever, de même que leurs parents, à des postes qui leur donnent de l'autorité dans le gouvernement, c'est exposer <sup>p.485</sup> l'État à des troubles ; c'est les exposer eux-mêmes, avec leurs familles, à se perdre. N'avons-nous pas des exemples récents des murmures qu'ils ont excités, & du désordre qui en est arrivé ? Pour prévenir ces maux, avant qu'il soit impossible d'y remédier, il est absolument nécessaire de les exterminer tous : c'est le seul moyen de procurer la paix au peuple, qui sera toujours dans l'inquiétude de retomber sous leur tyrannie, & dans la volonté de se révolter pour s'y soustraire, s'il les voit une seconde fois à la tête du gouvernement.

L'impératrice répondit à ce placet que de tout temps il y avait eu des eunuques dans le palais, & demanda pourquoi on voulait changer cette ancienne coutume. Elle ajouta que s'il y avait des eunuques coupables il fallait les punir, mais qu'il n'était pas juste de confondre avec eux ceux qui étaient innocents.

Téou-ou jugea par cette réponse que l'impératrice ne les seconderait pas : cependant comme elle avait dit qu'il fallait faire mourir les coupables, il fit arrêter l'eunuque Koan-pa, qui était l'âme de leur cabale, comme ayant le plus de souplesse & de ressource dans l'esprit. Il fit aussi mettre en prison Kou-kang, & le tribunal des crimes fut chargé d'instruire leur procès à tous les deux. Ce tribunal les condamna l'un & l'autre à la mort, & la sentence fut exécutée. Téou-ou voulut faire subir le même sort à l'eunuque Tsao-tsié, mais l'impératrice refusa d'y consentir. Tchín-fan lui présenta à cette occasion un placet, dans lequel il



accusait les eunuques & la nourrice de l'empereur de s'être ligués ensemble pour bouleverser le gouvernement. Il avertissait cette princesse qu'elle avait tout à craindre de leur part, & que si elle voulait avoir une certitude de ce dont il la prévenait, elle n'avait qu'à rendre public son placet, & qu'il ne doutait pas que tout le monde, même <sup>p.486</sup> ceux qui approchaient de sa personne, ne lui rendissent témoignage que le seul zèle pour le bien de l'État l'animait, en cherchant à écarter du gouvernement ceux dont une expérience funeste n'avait que trop fait connaître les mauvaises intentions. Lieou-yu lui présenta aussi un placet, dans lequel il exposait les mêmes griefs contre les eunuques, & demandait, comme Tchîn-fan, qu'on en fit un exemple. La régente ne voulut jamais les abandonner aux rigueurs de la justice, ni entrer dans le plan de les détruire entièrement. Cependant, peu de temps après, Tchîn-fan & Téou-ou firent arrêter l'eunuque Tchîng-ly, accusé de concussions, & le firent mettre dans les prisons du tribunal des crimes. Chan-ping & Yn-hiun eurent commission de l'interroger. Il chargea dans ses réponses les eunuques Tsao-tsié & Ouang-fou, que les juges décrétèrent de prise de corps, & ils en donnèrent avis à l'impératrice.

Lorsque Lieou-yu, suivant le devoir de sa charge, rendit compte à cette princesse du décret lancé contre Tsao-tsié & Ouang-fou, Téou-ou lui présenta un nouveau placet, par lequel il la sollicitait de prévenir les troubles que les eunuques étaient sur le point d'exciter. Un des gardes de la porte ayant découvert qu'il se tramait quelque chose de funeste contre eux, en donna avis à Tchu-yu, qui était de ses amis. Cet eunuque ayant été sur-le-champ à l'appartement de l'impératrice, y vit le placet de Téou-ou, qu'il saisit adroitement, & après l'avoir lu il le remit à sa place, sans que cette princesse s'en aperçût. Tchu-yu, furieux contre Tchîn-fan & Téou-ou, jura leur perte ; & dans le trouble où la lecture du placet l'avoir jeté, il disait hautement dans le palais qu'ils avaient formé, avec l'impératrice, le complot de détrôner l'empereur. Kong-pou, un de ses amis, lui fit sentir l'imprudence des propos qu'il <sup>p.487</sup> tenait, & lui dit qu'il fallait prendre des mesures pour parer au coup terrible qu'on voulait

leur porter. Dès la même nuit, ils s'assemblèrent au nombre de dix-sept dans un lieu écarté du palais. Là, après s'être juré de se soutenir mutuellement, ils en firent le serment le plus fort en buvant du sang, suivant l'ancienne coutume. Ils déterminèrent encore dans cette assemblée nocturne, de supposer un ordre de l'empereur qui déclarerait Tchîn-fan, Téou-ou & leurs adhérents coupables de trahison, & qui les condamnerait à mourir : & pour l'exécution de leur complot, ils devaient avoir des troupes prêtes à les secourir en cas de besoin.

Le lendemain dès le matin, Tsao-tsié proposa à l'empereur de venir dans la salle du trône pour lui voir faire l'exercice du sabre, où il excellait. Ce jeune prince, qui aimait beaucoup ces sortes de divertissements, s'y rendit avec sa nourrice & d'autres femmes du palais. Les eunuques avaient eu soin de fermer toutes les portes, & de faire entrer dans l'intérieur des gens armés. Après avoir fait placer l'empereur sur son trône, ils firent écrire sur une tablette un ordre supposé, qui donnait le commandement de la garde du palais à l'eunuque Ouang-fou. Le même ordre portait qu'il irait au tribunal des crimes arrêter Yu-hiun & Chan-ping pour les faire mourir sur-le-champ : on y avait encore inséré que Tchîn-ly serait mis en liberté, & qu'il irait avec main forte se saisir de Tchîn-fan, de Téou-ou & de leurs partisans.

Les eunuques coururent en tumulte à l'appartement de l'impératrice, & lui enlevèrent le sceau de la régence : ils conduisirent ensuite cette princesse au palais du midi, où ils la firent enfermer. Ce complot fut exécuté avec tant de promptitude, que tous ceux à qui on en voulait furent arrêtés, à l'exception <sup>p.488</sup> de Tchîn-fan & de Téou-ou, qui firent quelque résistance. Toute la scène se passa pendant que Tsao-tsié amusait l'empereur en jouant du sabre ; de sorte que ce jeune prince n'en avait aucun soupçon, & il ne le sut que quand tout fut fini.

Tchîn-ly trouva Téou-ou prévenu de leur complot, & sorti de chez lui pour en arrêter les progrès : en effet, Téou-ou avait ramassé ce qu'il avait trouvé de soldats sous sa main, à la tête desquels il fut à tous les

corps de garde leur ordonner de le suivre pour réprimer la sédition excitée par les eunuques, qu'il accusait de s'être révoltés. Téou-ou sortit de la ville avec quelques mille hommes, & fut camper à Tou-ting.

Tchin-fan, qui ignorait le parti que Téou-ou avait pris, fut droit au palais accompagné de quatre-vingt soldats & de plusieurs de ses disciples, & enfonça une des portes. Ouang-fou opposa à sa petite troupe la garde du palais, qui l'eut bientôt écrasée par son nombre. Tchin-fan fut arrêté & conduit en prison, où les eunuques, de leur propre autorité, le firent mourir cruellement.

Le général Tchang-hoan arriva dans ces entrefaites à la cour, ignorant ce qui s'y passait. Il tomba entre les mains des eunuques, qui lui montrèrent un ordre de se mettre avec Ouang-fou à la tête des gardes pour aller attaquer Téou-ou qui, lui dit-on, s'était révolté. Téou-ou, bon officier, ne fut point intimidé de la supériorité des troupes qu'on envoyait contre lui : il se disposa à se défendre, & avait si bien animé ses soldats, qu'il aurait pu remporter l'avantage si on en fût venu le même jour aux mains ; mais Ouang-fou jugea à propos de différer l'attaque, & fit répandre le bruit dans le camp de Téou-ou que le dessein de cet officier était de détrôner l'empereur, & que leur souverain n'employait la force que pour <sup>p.489</sup> défendre sa couronne. La plupart des gens de Téou-ou désertèrent pendant la nuit & furent se ranger du côté de Ouang-fou. Le lendemain Téou-ou se voyant presque abandonné se donna lui-même la mort, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Ouang-fou fit exposer sa tête à Tou-ting, & détruisit entièrement sa famille & celles de Lieou-yu & de Fong-fou, sans en épargner personne.

Tandis que les choses se passaient ainsi au dehors du palais, l'eunuque Tsao-tsié, & Tchao-yao, nourrice de l'empereur, firent entendre à ce prince que Tchin-fan, Téou-ou, Lieou-yu & Fong-fou avaient comploté avec l'impératrice de le détrôner, & que si on n'y eût apporté la plus grande diligence, il était à craindre qu'ils n'eussent

réussi. L'empereur encore trop jeune pour avoir de l'expérience, ajouta foi à ce récit : il fut si irrité, qu'il donna les ordres les plus rigoureux contre les auteurs de la prétendue conspiration & leurs complices. Une infinité de gens vertueux & irréprochables furent enveloppés dans cette proscription.

Le trente de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil ; à la douzième, les *Sien-pi* vinrent exercer leur brigandage ordinaire dans les départements de Yeou-tcheou & de Ping-tcheou, & se retirèrent chargés de butin.

**169.** Le quinze de la quatrième lune de la deuxième année du règne de Han-ling-ti, tous les grands étant assemblés dans la salle d'audience, à peine l'empereur fut-il monté sur son trône, qu'un coup de vent furieux, sorti d'un des coins de la salle, vint le frapper ; on vit en même temps sortir de dessus la grande poutre un serpent noir monstrueux, long de plus de quarante pieds, qui vint s'entortiller autour du siège du trône. L'empereur en fut si fort effrayé qu'il tomba évanoui. Les <sup>p.490</sup> mandarins d'armes coururent à son secours & le transportèrent hors de la salle. Quant aux mandarins de lettres, la peur les fit fuir avec tant de précipitation, qu'ils se renversaient les uns sur les autres. Le serpent disparut, & quelque perquisition qu'on en fit, il fut impossible d'en découvrir les traces.

Peu de temps après, le tonnerre gronda d'une manière effrayante : il était accompagné d'une grêle & d'une pluie si violentes, que les plus intrépides en pâlassaient. L'orage dura jusqu'à minuit ; il se dissipa enfin après avoir renversé plusieurs maisons & tué beaucoup de monde. Ce désastre frappa si fort l'empereur, qu'il ordonna aux grands de lui faire connaître les abus du gouvernement, & de lui expliquer ce que signifiaient ces pronostics fâcheux. Le général Tchang-hoan saisit cette occasion pour lui dire, dans un placet, que la véritable cause de ces prodiges sinistres ne provenait que de ce qu'il n'avait point encore réhabilité la mémoire de Tchîn-fan & de Téou-ou, dont tout le monde

avait connu la droiture & le zèle, & de l'innocence desquels personne ne doutait. Il l'attribuait encore à ce que ces deux victimes de leur amour pour le bien de l'État étaient demeurées sans sépulture, & que l'arrêt qui flétrissait tant de personnes recommandables par leurs vertus, en excluant leurs familles des charges, n'était point encore révoqué. Il ajoutait que la détention de l'impératrice, à laquelle il ne rendait aucuns devoirs, était encore une des causes de ces malheurs, & que s'il voulait prévenir les effets de la colère du Ciel, qui se manifestait par ces signes terribles, il fallait qu'il rendît à Tchín-fan & à tous ceux qu'il avait proscrits, l'honneur que ses ordres précipités leur avaient ravi, & qu'il rétablît dans toutes leurs prérogatives les familles de ces illustres victimes de leur fidélité. Enfin Tchang-hoan <sup>p.491</sup> exhortait ce prince à mettre en liberté l'impératrice, & à lui donner des preuves de la reconnaissance qu'il lui devait pour avoir contribué à son élévation. L'empereur, persuadé par Tchang-hoan, voulait exécuter ce qu'il lui représentait, mais les eunuques l'en empêchèrent. Sieï-pi crut devoir lui adresser aussi un placet, pour tâcher de ne pas laisser évanouir les dispositions favorables que les eunuques cherchaient à étouffer en lui.

« Nous lisons dans le *Li-ki*, disait Sieï-pi dans son placet, que quiconque a reconnu une femme pour sa mère, il lui doit l'obéissance & le respect. Si le chagrin de se voir renfermée comme une criminelle conduisait l'impératrice au tombeau, quel tort Votre Majesté ne se ferait-elle pas de l'avoir traitée si durement ? En montant sur le trône, vous avez succédé à l'empereur Han-hoan-ti, & vous avez pris la place de son fils : vous devez donc regarder l'impératrice comme votre mère, & lui rendre les devoirs d'un fils.

L'emploi de chef du conseil est un des plus importants de l'empire ; cet officier est le premier mobile du gouvernement, & les affaires de quelque conséquence lui passent toutes par les mains : mais parmi les grands, Lieou-tchong est le seul zélé

pour le bien public ; tous les autres mangent inutilement les appointements qu'on leur donne, & la plupart sont même pernicious à l'État. On ne peut se rappeler sans frémir le danger auquel Votre Majesté vient tout récemment d'échapper. Les pronostics fâcheux qui ont suivi, sont un avertissement du Tien, dont Votre Majesté doit profiter en rappelant Ouang-tchong & Li-yng. Si elle se livre à leurs conseils, elle doit être exempte de toute crainte ; mais il faut leur donner le pouvoir nécessaire pour faire le bien <sup>p.492</sup> & réformer les abus qui ne se sont que trop multipliés.

Quelques précautions que Sieï-pi eût prises pour faire parvenir secrètement son placet à l'empereur, les eunuques en furent instruits & résolurent de le perdre. Ils firent entendre à l'empereur qu'il était un des principaux chefs de la conspiration à laquelle il avait échappé. Ce prince donna l'ordre de l'arrêter, & les eunuques le firent mourir en prison.

Les académiciens avaient donné lieu de suspecter leur fidélité, surtout à des esprits malintentionnés ou prévenus contre eux. Tchîn-fan, Téou-ou & Lieou-chou se faisaient appeler *San-kiun*, ou *les trois sages* : on les nommait encore *les trois chefs* ou *les trois maîtres*. Li-yng, Siun-y, Tou-mi, Ouang-tchang, Lieou-yu, Oueï-lang, Tchao-tien & Tchu-yu se nommaient *les Pa-tsiun*, ou *les huit hommes* d'un mérite extraordinaire & supérieur aux autres. Kouo-mi, Fan-pong, Yu-hiun, Pa-fou, Tsong-tsé, Hia-fou, Tsai-yen & Yang-tsi avaient le nom de *Pa-kou*, ou *les huit attentifs* aspirant au plus haut degré de sagesse. Tchang-kien, Tchétchao, Tchîn-tchi, Fan-kang, Lieou-piao, Tchîn-siang, Kong-y & Tan-fou portaient le nom de *Pa-ki*, voulant faire entendre par là qu'ils étaient capables, tous les huit, de devenir un jour les chefs de l'académie. On nommait *Pa-pi*, ou les huit qui pouvaient aider la société de leurs richesses, Tou-chang, Tchang-yao, Ouang-hiao, Lieou-ju, Hou-ou-pan, Tsin-tcheou, Fan-hiang & un autre Ouang-tchang. Les eunuques ayant trouvé cette liste parmi les papiers de Sieï-pi, la montrèrent à l'empereur

afin de lui prouver que ce n'était point à tort qu'ils accusaient les lettrés d'avoir formé un complot contre ses intérêts, & ils le sollicitèrent de les faire tous mourir.

L'eunuque Héou-lan en voulait surtout à Tchang-kien, <sup>p.493</sup> parce qu'il avait fait destituer de son emploi Tchu-ping, un de ses amis. Cependant l'empereur ne se prêta pas d'abord à sa vengeance ; alors l'eunuque & Tchu-ping eurent recours à une accusation motivée qu'ils firent signer à vingt-quatre personnes, où, entr'autres griefs, ils taxaient Tchang-kien d'être un des principaux membres de cette association de lettrés qu'ils voulaient faire passer pour dangereuse à l'État. Comme l'empereur paraissait dans l'irrésolution de sévir contre des gens qui ne lui avaient jusqu'alors montré que du zèle, il demanda à l'eunuque Tsao-tsié, qui le pressait de les faire arrêter, quel mal ils avaient fait ?

— D'être trop unis entre eux pour n'avoir pas des vues pernicieuses, répondit l'eunuque.

— Mais, lui dit encore l'empereur, cette union ne cause aucun trouble.

— Son but, reprit l'eunuque, n'est autre que de renverser les lois, de ravir le trône à Votre Majesté, & de détruire la famille impériale.

L'empereur, sans en entendre davantage, fit expédier l'ordre d'arrêter des sujets qu'on lui peignait comme ses ennemis & comme des criminels d'État.

La nouvelle de l'ordre lancé contre les lettrés s'étant répandue partout, un des amis de Li-yng le sollicita de se soustraire à sa rigueur, & de se mettre en sûreté :

— En fuyant, lui répondit il, ce serait m'avouer coupable ; & si je l'étais, je devrais me soumettre au châtement que j'aurais mérité. J'ai déjà soixante ans ; nos jours sont comptés & le

terme de notre vie est arrêté. Il n'y a point d'asile contre la mort lorsqu'elle nous poursuit.

En effet, ce lettré plein de ces sentiments, se rendit de lui-même dans les prisons de Lo-yang où les eunuques le firent mourir peu de jours après qu'il y fut entré. Ils firent ôter les emplois à tous ceux qui avaient été ses disciples, & on les déclara incapables d'en posséder à l'avenir.

p.494 Ou-tao, mandarin général dans le Yu-nan, chargé d'arrêter Fan-pong, obéit avec répugnance à cet ordre injuste. Arrivé à Tching-kiang-hien, il fut si pénétré de sa commission, qu'au lieu de l'exécuter sur-le-champ, il s'enferma seul dans une chambre, & se mit à pousser des gémissements si haut, que les voisins les entendirent. Fan-pong, instruit de cette scène, jugea que l'ordre dont il était porteur le regardait, & il fut sans hésiter se constituer prisonnier. Le mandarin du tribunal admirant sa générosité, le sollicita de s'évader, en lui proposant de quitter son emploi pour l'accompagner.

— Votre affection pour moi, lui répondit Fan-pong, vous perdrait infailliblement : je ne consentirai jamais à vous rendre malheureux. Ma mort peut tout apaiser, & je ne demande pour dernière grâce, que la satisfaction de faire mes adieux à ma mère.

Cette femme vertueuse informée de ce qu'il venait de faire, accourut à sa prison :

— Allez, mon fils, dit-elle, vous marchez à l'immortalité sur les pas de Li-yng & de Tou-mi, qui n'ont pas hésité de venir d'eux-mêmes se mettre entre les mains de leurs ennemis. La gloire de mourir comme eux, victime de votre zèle pour la patrie, est préférable à la vie que vous avez reçue de moi. Vous en êtes digne par vos sentiments généreux : je serai honorée de vous avoir eu pour fils, & la postérité vous comptera parmi les personnages vertueux qui n'ont pas craint de se sacrifier pour le bien public.



Fan-pong se prosternant à ses pieds, la remercia des instructions qu'elle lui donnait : il la quitta pour aller se mettre entre les mains de Ou-tao, qui devait le conduire prisonnier à la cour. Cette mère généreuse lui cria encore de ne pas oublier les exemples de vertu qu'elle avait toujours tâché de lui <sup>p.495</sup> donner, & lui recommanda, s'il avait remarqué quelque faiblesse en elle, de ne pas l'imiter.

— Souvenez-vous, ajouta-t-elle, des dernières paroles d'une mère qui vous aime.

Leurs adieux attendrissants tirèrent des larmes de tous ceux qui en furent témoins. Fan-pong & plus de cent personnes recommandables par leurs vertus furent immolés à la haine des eunuques sur la fausse accusation que les liaisons intimes qu'ils avaient entre eux annonçaient des desseins de révolte. Six à sept cents familles furent enveloppées dans la proscription & envoyées en exil. Tout leur crime était de déplaire aux eunuques. Cette terrible exécution fit trembler tout le monde, & principalement ceux qui avaient eu des relations avec ces infortunées victimes de la calomnie des eunuques.

Kouo-tai, agrégé à cette société, échappa cependant à leur vengeance. Comme il fut assez prudent pour ne pas blâmer le gouvernement, on ne fit point de recherches contre lui. Il n'était pourtant pas exempt d'inquiétude, & même il ne savait à quel parti s'arrêter, en considérant, d'après ce qui est dit dans le *Chu-king* qu'un empire dénué de gens de mérite & zélés, ne peut subsister longtemps : il voyait encore qu'il ne pouvait espérer de sûreté nulle part, parce que la dynastie des *Han* courait à sa perte.

Tchang-kien se réfugia dans le Chan-tong, chez Kong-pao, de la famille de Confucius. Ce lettré était alors absent, & quoique Kong-yong, son frère, n'eût que seize ans, il reçut Tchang-kien & le tint caché. Cependant cette retraite ne fut pas si secrète qu'elle ne vînt à la connaissance des mandarins, ce qui obligea Kong-yong de faire évader son hôte. Les mandarins, fâchés d'avoir laissé échapper Tchang-kien,

firent arrêter les deux frères. A l'interrogatoire, Kong-yong, prenant la parole <sup>p.496</sup> avant que les juges l'eussent questionné, dit que c'était lui qui avait recélé Tchang-kien, & qu'on n'en pouvait faire un crime à son frère, puisqu'il était absent. Kong-pao l'interrompit pour dire que c'était lui que Tchang-kien était venu chercher, que par conséquent on ne devait rien attribuer à Kong-yong. Tandis qu'ils disputaient généreusement pour s'excuser l'un & l'autre, en voulant se charger seul de la faute, leur mère, qu'on avait envoyé arrêter, fut amenée devant eux : s'adressant aux juges, elle leur demanda si le crime de donner l'asile à quelqu'un qui est recherché par le gouvernement ne regarde pas le maître de la maison où il s'est réfugié.

— Mes enfants n'ont rien à démêler ici, ajouta-t-elle ; je suis la maîtresse, ils n'ont fait que ce que je leur ai ordonné, & c'est à moi que vous devez vous en prendre d'avoir caché Tchang-kien, & de l'avoir soustrait aux rigueurs de la justice.

Les juges, frappés d'admiration, n'osèrent rien déterminer ; ils rendirent compte à l'empereur, qui ordonna de relâcher cette mère courageuse & ses deux fils. Il défendit encore de pousser plus loin cette affaire ; de sorte que Tchang-kien retourna tranquillement dans sa patrie.

Le trente de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil. Dans le même temps les *Sien-pi* vinrent faire des courses dans le pays de Ping-tcheou, d'où ils remportèrent un butin considérable. **170.** Le trente de la troisième lune de l'an 170, il y eut une autre éclipse de soleil.

**171.** Le premier jour de la quatrième année du règne de Han-ling-ti, ce prince entrant dans sa seizième année, prit le bonnet & accorda, à cette occasion, une amnistie générale. A la deuxième lune, il y eut un violent tremblement de terre : la mer franchit ses limites & inonda tout le pays circonvoisin. <sup>p.497</sup> Le premier de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil. Il régna une maladie contagieuse qui fit périr beaucoup de monde. Les *Sien-pi* revinrent exercer leur brigandage dans le territoire de Ping-tcheou.

**172.** L'année suivante, l'impératrice Téou-chi mourut presque subitement, sans même qu'on fût prévenu de sa maladie. Le bruit se répandit que les deux eunuques Tsao-tsié & Ouang-fou avaient avancé sa mort ; il se trouva même quelqu'un d'assez hardi pour mettre un placard à la porte du palais, où l'on accusait ces eunuques non seulement d'avoir empoisonné cette princesse, mais encore de l'avoir fait mourir cruellement dans sa prison.

Les eunuques, furieux de cette inculpation, firent donner l'ordre à Lieou-mong de rechercher l'auteur du placard, & de le découvrir sous peine de la vie. Cet officier ne fit que de légères perquisitions, ce qui irrita si fort les eunuques, qu'ils le firent lui-même arrêter, & donnèrent sa commission à Toan-keng. Ce nouveau commissaire faisant continuellement la patrouille autour du palais, arrêta tous les lettrés qu'il rencontrait. Leur nombre monta jusqu'à près de mille ; alors les eunuques se persuadant qu'ils avaient l'auteur du placard, firent mourir tous ces lettrés, de même que Lieou-mong.

Les princes de la famille impériale ne furent pas plus à couvert que les autres de la cruauté des eunuques. Sous l'empereur Han-houon-ti, Lieou-koué, par punition, avait été transféré de la principauté de Pou-haï à celle de Yng-tao, qui ne valait pas à beaucoup près la première. Lieou-koué sachant que l'eunuque Ouang-fou était fort avant dans les bonnes grâces de Han-houon-ti, lui promit une somme considérable s'il lui faisait rendre la principauté de Pou-haï ; l'eunuque lui <sup>p.498</sup> obtint cette faveur ; mais comme Han-houon-ti mourut peu de temps après qu'il l'eut accordée, Lieou-koué éluda de donner à Ouang-fou la somme promise. L'eunuque piqué au vif d'avoir été dupe, accusa Lieou-koué d'être celui sur lequel l'association des lettrés avait jeté les yeux pour le mettre sur le trône. Han-ling-ti trop susceptible & trop peu en garde contre ces rapports insidieux, fit arrêter Lieou-koué, qu'il obligea de se donner lui-même la mort. Il fit encore exécuter publiquement plus de cent personnes de sa suite, afin de manifester qu'il n'accorderait aucun

pardon à ceux qui auraient participé à la prétendue conspiration des lettrés : & pour ne laisser aucun doute qu'il serait inexorable sur cet article, il éleva à la dignité de prince les douze eunuques qui avaient été les auteurs de ces exécutions sanglantes & injustes.

**173.** L'empire qui gémissait sous la tyrannie des eunuques, était encore affligé de maladies contagieuses, qui s'étendaient de plus en plus & faisaient d'affreux ravages dans toutes les provinces. Les *Sien-pi* augmentèrent la désolation publique dans les départements de Yeu-tcheou & de Ping-tcheou par les hostilités qu'ils y vinrent commettre. A la sixième lune, on sentit un tremblement de terre, & le trente de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil. **174.** L'année suivante les *Sien-pi*, qu'on ne se mettait pas en devoir d'écarter des frontières, revinrent dans le Ping-tcheou, qu'ils achevèrent de ruiner.

**175.** L'empereur ne voulant pas s'attirer la réputation d'ennemi des sciences, auxquelles la perte de tant d'habiles gens devait nécessairement être fatale, ordonna à Tsai-yong de faire graver sur quarante-six pierres les soixante *King* en cinq sortes de caractères, connus sous les noms de *Ta-tchuen*, de *Siao-tchuen*, de *Li-chu*, de *Kiaï-chu* & de *Ko-téou-ouen*, en choisissant <sup>p.499</sup> de ces derniers ce qui avait été en usage sous les trois premières dynasties des *Hia*, des *Chang* & des *Tcheou*, parmi les soixante & dix sortes de caractères dont on se servait dans ces premiers temps, & dont on n'avait presque plus de connaissance. Ces quarante-six tables furent élevées sur des piédestaux de marbre au devant de la porte du midi du collège impérial, afin qu'étant continuellement exposées à la vue du public, les jeunes gens fussent excités à s'instruire des *King* & à acquérir la connaissance de ces différents caractères qu'il voulait par là transmettre à la postérité.

**176.** Cette attention de l'empereur, pour conserver les sciences, fit croire à Tsao-lun, gouverneur de Yong-tchang, que le moment était favorable pour parler des lettrés qu'on avait si inhumainement traités. Il lui adressa un placet, dans lequel il lui disait que ce serait une tache à sa

réputation & à la gloire de son règne de ne se pas servir de tant d'habiles gens injustement accusés. Que les plus grands criminels trouvant leur grâce dans les amnisties générales, les lettrés ne devaient pas être mis dans la même classe, & encore moins être exclus de participer aux bienfaits de leur souverain, puisqu'ils étaient ses sujets. Il lui représentait encore, que tous les fléaux qui affligeaient l'empire étaient autant de signes visibles que le Tien n'approuvait pas la rigueur dont on usait à leur égard, & que s'il y avait quelque chose de reprehensible dans leur conduite, il était de la bonté de son cœur de leur pardonner.

A la lecture de ce placet, l'empereur transporté de colère, donna sur-le-champ ordre d'arrêter Tsao-lun & de le mettre en prison : peu de jours après, les eunuques l'y firent étrangler. Leur haine ne fut point assouvie par sa mort ; ils firent des recherches qui coûtèrent la vie à une infinité <sup>p.500</sup> de personnes distinguées par leur mérite & par leurs vertus.

**177.** Le premier jour de la dixième lune de l'an 177, il y eut une éclipse de soleil, qui fut suivie d'un tremblement de terre.

Les *Sien-pi* renouvelèrent alors leurs courses dans le Léao-si. Tchao-pao nommé depuis peu à ce gouvernement, y arrivait à peine & avait détaché quelques-uns de ses officiers pour aller au devant de sa mère, qui le suivait à quelques journées. Tandis qu'il entra dans son département par un côté, les *Sien-pi*, au nombre de dix à douze mille, se jetèrent par l'autre sur le pays où était sa mère & la firent prisonnière. Tchao-pao se mit à la tête de ses troupes pour aller la délivrer. Dès le second jour, il rencontra les *Sien-pi* & campa assez près d'eux. Ces Tartares, pour l'intimider & l'empêcher de les attaquer, placèrent sa mère à l'entrée de leurs retranchements, en le menaçant de la tuer au premier mouvement qu'il ferait, & ils lui firent dire que le seul moyen de la sauver était de se retirer.

La crainte de voir immoler sa mère à ses yeux, ou de manquer à son devoir, mettait Tchao-pao dans la plus cruelle perplexité ; cependant sa

mère trouva moyen de lui faire dire de ne pas épargner les ennemis de l'État pour lui prolonger le peu de jours qu'elle avait encore à vivre ; elle lui ordonna de n'avoir aucune considération pour elle, mais de servir son prince & sa patrie, & de faire ce qu'ils avaient attendu de lui en lui confiant la défense du peuple soumis à ses ordres. Elle lui dit encore que de fléchir dans cette occasion, ce serait la déshonorer & déroger aux sentiments généreux qu'elle avait toujours cherché à lui inspirer. Tchao-pao n'eut pas plutôt reçu cet ordre, qu'il fit charger l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il renversa tout ce qui se présenta devant lui. Ayant aperçu le corps de sa mère que les *Sien-pi* avaient tuée, animé <sup>p.501</sup> du désir de la venger, il lui sacrifia autant d'ennemis qu'il lui en tomba sous la main, & il ne fit quartier à personne.

Le combat ayant cessé par la fuite des *Sien-pi*, Tchao-pao vint pleurer sur le corps de sa mère, qu'il fit transporter dans la sépulture de ses ancêtres ; & après lui avoir rendu les derniers devoirs, il ne voulut plus quitter son tombeau. Il s'accusait de ne s'être pas sacrifié, plutôt que d'exposer à périr celle qui lui avait donné le jour ; & dans la douleur dont il était pénétré, il se regardait comme un monstre en horreur à l'humanité. Les efforts qu'il fit en poussant des gémissements furent si violents, qu'il vomit le sang & expira auprès du tombeau de sa mère.

**178.** L'an 178, le premier de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil, qui fut suivie d'un tremblement de terre. On en sentit un second à la quatrième lune. Dans le même temps on entendit, pendant plusieurs jours de suite, dans les cours du palais les coqs chanter comme les poules & les poules imiter le chant des coqs. A la sixième lune, une exhalaison noire, qui répandait une odeur infecte, ayant la forme d'un dragon & longue de plus de cent pieds, apparut dans la salle d'audience & environna le trône. A la septième lune & en automne, un arc-en-ciel embrassa de son ceintre tout l'appartement de l'empereur. A la huitième lune, il parut une comète dans la constellation *Tien-chi* ; & le trente de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil. Tant de phénomènes jetèrent

l'épouvante dans l'âme de l'empereur : il ordonna aux grands de lui en expliquer la cause. Yang-tsé lui répondit :

— La cause de ces présages sinistres, n'est autre que l'abus de l'autorité entre les mains des femmes & des eunuques : les gens les plus vils & les plus méprisables sont consultés sur<sup>p.502</sup> les affaires les plus importantes du gouvernement ; n'est-ce pas obscurcir la lumière du soleil & de la lune, & plonger l'empire dans d'épaisses ténèbres ?

On ne voit dans les premiers emplois que ceux qui prodiguent la flatterie ou l'argent aux eunuques ; tandis que les gens qui ont un vrai mérite sont obligés pour subsister de labourer la terre, ou de se tenir cachés pour se soustraire à la proscription. Un Yo-long, un Gin-tsé, un Tsiao-tsien, un Léang-kou, tous gens chargés de crimes, déshonorent les premiers emplois qu'ils ont achetés ; & ceux que leur capacité en rend dignes en sont exclus ou vivent dans l'obscurité. N'est-ce pas changer son bonnet pour ses souliers, & mettre aux pieds ce qui doit couvrir la tête ?

Nous lisons dans le *Chu-king*, que lorsque le Tien manifeste sa colère par de pareils avertissements, le prince doit renouveler la vertu & dans sa personne & dans l'empire. Les mandarins doivent aussi examiner s'ils n'ont point manqué aux obligations de leurs places, & le peuple s'il a rempli ses devoirs & si sa conduite n'est pas repréhensible. Mais qui pourra donner à Votre Majesté ces sages conseils, si elle écarte d'auprès de sa personne tous ceux qui ont de la droiture & de la fidélité ? L'intrigue l'assiège de tous côtés : on la trompe, & trop de gens sont intéressés à étouffer la vérité, si quelqu'un tentait de lui en faire entendre la voix. Cependant il est temps que Votre Majesté rompe cette chaîne funeste de brigues qui l'environne, & qu'elle rende au trône l'éclat qu'il a reçu du Ciel. C'est le seul

moyen de remplir la volonté du Tien, qui n'établit les princes que pour faire triompher la vertu & rendre les peuples heureux.

Tsaï-yong, un autre grand, lui dit que les évènements p.503 extraordinaires étaient les avant-coureurs de la destruction d'un empire ; que le chant des coqs & des poules n'ayant pas été naturel, il signifiait qu'il n'était pas dans l'ordre que les femmes & les eunuques fussent chargés du gouvernement.

— C'est une honte, ajouta-t-il, que Tchao-yao, nourrice de Votre Majesté, soit la première personne de l'empire, & que Ho-yu, perdu de débauche, coupable de malversation & en horreur à tout le monde, remplisse une des charges les plus éminentes.

Il avertissait l'empereur que Tchang-ho, Tchaï-tchang, Tchao-hoa & Kou-chang ayant captivé ses bonnes grâces, ces hommes dangereux ne pouvaient que précipiter la chute de la dynastie, & que pour prévenir ces malheurs, il devait prendre pour conseils Kou-si, Tsiao-hoa & Koué-tsong, dont la droiture & les talents ne pouvaient manquer de rendre son règne glorieux par le zèle pour sa personne qu'il leur connaissait.

— Les ministres, continua-t-il, sont comme les bras & les pieds du gouvernement : les faire mouvoir au gré de gens malintentionnés dont le cœur est corrompu, c'est travailler à accélérer la perte d'un État. Cependant si Votre Majesté veut sincèrement extirper les abus, il ne lui reste d'autre parti à prendre que de confier l'administration à des gens dont la probité & la vertu sont à l'épreuve, & qui soient prêts à donner leur vie pour soutenir ses intérêts. Alors les vicieux rougissant de ne pas suivre leur exemple, se corrigeront ; la volonté du Tien s'accomplira ; les évènements surnaturels ne sèmeront plus l'épouvante, tout rentrera dans l'ordre, & les peuples béniront leur maître en s'acquittant avec joie de leurs devoirs.



L'empereur en lisant ces placets parut inquiet & rêveur ; il soupira plusieurs fois : se levant de son siège avec agitation, <sup>p.504</sup> il les jeta sur une table. L'eunuque Tsao-tsié profita adroitement de l'occasion de les lire pendant que l'empereur était occupé à changer d'habits, & il en avertit sur-le-champ ses camarades, qui ne virent point d'autre moyen de conjurer la tempête qui les menaçait, que d'accuser Yang-tsé & Tsai-yong d'être de la société des académiciens, contre qui l'empereur était toujours irrité : ils furent tous deux arrêtés & conduits en prison, où ils n'auraient pu éviter de périr si le prince Liéou-kiang n'eût intercédé en leur faveur.

Les eunuques voyant tout le monde ligué contre eux, se décidèrent à ne plus rien ménager ; & afin de se procurer de l'argent pour se soutenir contre leurs ennemis, ils persuadèrent à l'empereur de rendre les charges vénales. Ils établirent à l'ouest du palais un bureau pour en recevoir la finance, dont le général Toan-keng, qui était dans leurs intérêts, eut la direction.

**179.** Ce premier abus fut suivi d'une infinité d'autres que commirent l'eunuque Ouang-fou, son père & tous ses parents, qui occupaient les premiers emplois, tant à la cour que dans les provinces. Leur avidité pour les richesses leur faisait employer toutes sortes de moyens pour engager les gens opulents à acheter des charges. Bassesses, adulation, procès injustes, mauvais traitements, tout fut par eux mis en usage pour satisfaire leur insatiable cupidité. Ils firent même expirer sous le bâton plusieurs personnes qui refusaient de leur donner leur argent en échange de ces charges.

Yang-kiéou, président d'un des tribunaux de la cour, instruit de leur conduite tyrannique, fit des informations secrètes, par lesquelles il acquit la preuve que Ouang-fou & les mandarins ses parais avaient, dans l'espace de cinq ans, fait périr <sup>p.505</sup> injustement plus de dix mille personnes. Muni de cette preuve, il accusa Ouang-fou, sa famille & Toan-keng, chargés pour lui de la recette de la vente des charges. L'empereur

fut si frappé du tableau de leurs exactions & de leurs crimes, qu'il signa l'ordre de les constituer prisonniers à Lo-yang, & donna à Yang-kiéou la commission de les juger. Cet officier, dont l'intégrité était connue, voulut manifester leurs crimes, & d'après les informations qu'il rendit publiques & leurs aveux, il se trouva qu'ils avaient mérité les cinq sortes de supplices déterminés par les lois : cependant ils ne furent condamnés qu'à être étranglés ; & comme Toan-keng n'était pas si coupable que Ouang-fou & ses parents, & que d'ailleurs il avait rendu des services à l'État, il ne fut condamné qu'à se faire mourir lui-même. Ces deux jugements furent exécutés à la rigueur.

Le premier de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Les eunuques consternés de la perte de Ouang-fou & de toute sa famille, craignirent que Yang-kiéou ne leur fît le même traitement. Comme ils ne trouvaient aucune prise à l'accuser, parce que sa conduite était irréprochable, & que l'empereur avait beaucoup d'estime pour lui, ils cherchèrent les moyens d'écarter de la cour un surveillant si terrible pour eux. L'eunuque Tsao-tsié saisit habilement le quart d'heure où l'empereur était disposé à l'écouter, pour lui parler de Yang-kiéou : il commença par en faire l'éloge, mais il ajouta qu'il était d'une vigilance & d'une sévérité un peu outrées : il insinua à l'empereur de le changer d'emploi, & de le mettre dans un autre qui lui donnât moins d'autorité sur les mandarins. L'empereur, sans trop de réflexion, fit ce changement, qui réveilla les murmures & la haine contre les eunuques.

<sup>p.506</sup> Liéou-ho, dont ils avaient fait mourir le frère aîné, Liéou-fou, avec Tchín-fan, Téou-ou & d'autres, ne respiraient que la vengeance. Tchín-kiéou, fils de Tchín-fan, qui le savait dans ces sentiments, lui proposa de les accuser auprès de l'empereur de l'avoir trompé, en lui faisant déplacer Yang-kiéou, qui était si nécessaire dans son emploi, & en même temps de dévoiler la scélératesse de leurs actions : mais Liéou-ho lui répondit que les eunuques avaient les yeux fort grands & les

oreilles fort longues, & qu'il craignait que cette démarche ne leur attirât quelque disgrâce qui mît leur vie en danger. Liéou-na témoin de leur conversation, l'interrompit pour leur dire que devant se regarder comme les soutiens de l'empire, il n'y avait point à hésiter de se sacrifier pour le sauver de la ruine où les eunuques l'entraînaient. Ce sentiment généreux & patriotique fit disparaître l'irrésolution de Liéou-ho. Ils mandèrent Yang-kiéou pour convenir avec lui de la marche qu'ils suivraient. De retour à sa maison, Yang-kiéou ne put contenir la joie qu'il avait de se venger des eunuques. Il en parla à sa femme, fille adoptive de l'eunuque Tching-hoang ; cette femme frémit de la confidence : cependant elle s'informa adroitement de ce qu'ils avaient comploté d'exécuter, & elle en donna sur-le-champ avis à Tching-hoang. Celui-ci fit part de l'avertissement à Tsao-tsié, qui prévint ses ennemis en les déférant tous quatre comme perturbateurs du repos public, dont le projet était de faire revivre l'association des lettrés, que Han-ling-ti avait en horreur. Ce prince, facile à s'enflammer, donna aussitôt l'ordre de les arrêter. Les eunuques, dans la crainte qu'ils ne se justifiasent, les firent mourir en prison peu de jours après.

**180.** A la dixième lune de l'an 180, il parut une comète aux <sup>p.507</sup> étoiles *Lang-sing* & *Hou-sing*. Le premier jour de la neuvième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

A cette même époque, la tyrannie & les concussions des eunuques firent tant de mécontents, qu'on ne voyait que des troupes de rebelles courir les armes à la main dans toutes les provinces, sans qu'on pût les arrêter. Leur brigandage réduisit les peuples à une extrême misère. Pour surcroît d'affliction, une maladie contagieuse causa des ravages affreux & enleva beaucoup de monde. **182.** La grande sécheresse fit manquer la récolte.

A la septième lune, il parut une comète à la constellation *Tai-oueï*.

**183.** L'année d'ensuite la sécheresse fut aussi grande qu'elle l'avait été l'année précédente ; cependant les eaux du Hoang-ho grossirent prodigieusement & inondèrent tout le pays voisin.

**184.** Comme la peste continuait ses ravages, un certain Tchang-kio, qui avait fait une étude particulière des livres de Hoang-chi & de Lao-kion qui traitent de la magie, trouva une recette dans un de ces livres, intitulé *Tai-ping-tao*, c'est-à-dire, règles pour établir la paix. Ce remède consistait à boire de l'eau sur laquelle on prononçait des paroles mystérieuses. Tchang-kio fit afficher qu'il avait découvert un spécifique infallible contre la contagion. Il débuta par traiter ses compatriotes, qui guérèrent effectivement en usant de sa recette. Comme la cure était prompte, il se fit bientôt une si grande réputation, qu'on accourait en foule de tout le voisinage pour avoir son remède. Les plus habiles gens se faisaient un honneur de se rendre ses disciples ; mais comme il ne pouvait suffire seul à cette affluence de monde, il choisit cinq cents de ceux qui se proposaient pour être ses disciples, qu'il initia à son secret & il les dispersa ensuite dans différents endroits.

p.508 Ses disciples eurent partout un succès égal à celui de leur maître. Les malades entre leurs mains recouvraient promptement la santé ; ce qui l'engagea à augmenter encore le nombre de ses disciples. Il y avait tels départements où leur nombre montait jusqu'à dix mille, dans d'autres il en avait jusqu'à six & sept mille. Il leur donna des chefs, afin de les maintenir dans le respect & l'obéissance, & il nomma ses deux frères Tchang-léang & Tchang-pao, inspecteurs généraux.

Cette grande réputation & la vanité de se voir tant de disciples lui inspirèrent des pensées de révolte. Il répandit, par le moyen de ses émissaires, que le ciel bleu était fini & que le ciel jaune devait prendre sa place. Il fit encore courir la prédiction que le peuple jouirait de la paix & du bonheur dans l'année marquée des deux premières lettres du cycle chinois *Kia-tsé*, & il ordonna à ses disciples de faire mettre sur toutes les portes les deux caractères *Kia-tsé*. Il fut obéi : on ne voyait partout,

même sur les portes des tribunaux & des temples, que ces deux caractères affichés. Les habitants de King-tcheou, Siu-tcheou, Yeou-tcheou, Ki-tcheou, Yang-tcheou, Tsing-tcheou, Yu-tcheou & de Yen-tcheou placèrent chacun dans leurs maisons, avec celles de leurs ancêtres, la tablette de Tchang-kio, en le qualifiant de grand, de sage maître, & à certains jours, ils lui faisaient les mêmes cérémonies qu'à leurs ancêtres.

Tchang-kio ambitionnait plus que ces honneurs stériles : il portait ses vues vers le trône & cherchait à gagner le cœur du peuple. Quand il le vit si bien disposé en sa faveur, il voulut aussi s'appuyer à la cour, & pour cet effet il y dépêcha Ma-yuen-y avec des sommes considérables, des soieries & des pierres précieuses, qu'il s'était procurées avec son eau p.<sup>509</sup> merveilleuse. Il le chargea de négocier auprès de l'eunuque Fong-siu & les autres de son parti, afin de les mettre dans ses intérêts.

Pendant que Ma-yuen-y s'acquittait de sa commission, Tchang-kio s'ouvrit à ses deux frères, Tchang-léang & Tchang-pao, & leur fit part du projet qu'il méditait. Il leur dit qu'il fallait profiter des dispositions favorables où le peuple était à leur égard, & que l'occasion une fois manquée, il serait peut-être difficile de la retrouver. Ils convinrent ensemble de faire faire des étendards jaunes, & de commencer leur entreprise le cinq de la troisième lune : ensuite de quoi ils firent partir Tang-tcheou pour la cour, avec des instructions pour Ma-yuen-y & l'eunuque Fong-siu ; mais cet envoyé n'y trouva pas les esprits prévenus en faveur de Tchang-kio comme dans les provinces.

Les mandarins voyant que Tchang-kio avait tant d'ascendant sur le peuple, soupçonnèrent qu'il avait des vues pernicieuses, & ils en donnèrent avis à la cour. D'un autre côté, l'éloge outré que Ma-yuen-y & Fong-siu faisaient de Tchang-kio confirmèrent ces soupçons ; ils furent arrêtés, & on trouva parmi leurs papiers les instructions que Tchang-kio avait données à Ma-yuen-y. On découvrit par là toute la trame. Plus de mille personnes furent exécutées publiquement avec Fong-siu & Ma-

yuen-y. Tchang-tcheou qui apprit en arrivant cette terrible catastrophe, retourna en diligence sur ses pas, en avertir Tchang-kio qui en avait déjà été instruit par une autre voie. Tchang-kio, sans perdre de temps, ordonna à ses émissaires, répandus de tous côtés, de rassembler & de lui amener promptement le plus de soldats qu'ils pouvaient, auxquels ils feraient prendre des *bonnets jaunes* pour marque de leur engagement à son service. Il se vit par ce moyen, & en peu de temps, plus de cinq cent mille de ces *bonnets jaunes* qui vinrent joindre ses drapeaux.

p.510 Appuyé de ces forces redoutables, Tchang-kio leva enfin le masque. Il divisa cette grande armée en trois corps, à la tête desquels il se mit avec ses deux frères. Il prit le nom de général *du ciel* ; il donna à Tchang-léang le nom de général *de la terre*, & à Tchang-pao celui de général *de l'homme* <sup>1</sup>.

Ces trois divisions s'étant séparées, elles prirent leur marche par des chemins différents, & mirent tout à feu & à sang à la moindre résistance qu'on leur faisait, laissant partout des traces du brigandage le plus affreux. Tout fuyait à leur approche ; les mandarins même & les soldats abandonnaient les villes confiées à leur garde.

Ces nouvelles fâcheuses ne tardèrent pas à parvenir à la cour. L'empereur fit assembler les grands pour les consulter sur les moyens de remédier à ces désordres. Hoang-fou-song dit qu'il fallait commencer par révoquer les ordres rigoureux lancés contre ceux qu'on accusait d'association contre l'État & ne pas épargner les trésors de l'empereur ni les chevaux de ses haras. Cet expédient déplut à ce prince, qui s'adressa

---

<sup>1</sup> Le ciel, la terre & l'homme font ce que les Chinois appellent *San-tsaï*, ou les trois bases de l'univers, qui ont un rapport direct avec les trois puissances *Tien-hoang*, *Ti-hoang* & *Gin-hoang*, ou les trois monarques du ciel, de la terre & de l'homme, dont le père de Mailla parle dans sa préface, pag. 21-25, & dont plusieurs historiens très postérieurs ont voulu faire trois monarques, qui auraient gouverné la Chine pendant quatre cent trente-deux mille ans. Ce sont des idées mystagogiques des *tao-ssé*, qui n'ont aucun fondement raisonnable ; mais comme ces idées, tout extravagantes qu'elles soient, doivent leur origine à un certain Po-chi, qui fleurissait sous la dynastie des *Tsin* dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne, il est tout probable que Tchang-kio & ses frères avaient en vue ces trois puissances imaginaires, lorsqu'ils en prirent les dénominations, & qu'il se regardaient déjà comme les maîtres de toute la Chine. *Éditeur*.

à l'eunuque Siu-kiang, pour lequel il avait une estime particulière, & qui était un des principaux membres du conseil. <sup>p.511</sup> L'avis de l'eunuque fut de choisir les plus habiles d'entre ceux qu'on taxait d'association pour les mettre dans les emplois ; parce qu'il était à craindre qu'ils ne cherchassent à se donner un autre maître si on continuait à les persécuter. Il conseilla à l'empereur d'user d'indulgence à leur égard & de leur pardonner le passé, en lui disant qu'on murmurait hautement de les voir exclus de l'administration, & que Tchang-kio ne manquerait pas de profiter de leur mécontentement pour les attirer dans son parti ; ce qui aggraverait encore le mal & pourrait rendre sa révolte bien plus funeste à l'empire.

Cet avis, sorti de la bouche d'un des plus grands ennemis de l'association, effraya l'empereur & lui fit croire que le mal était encore plus grand qu'on ne le lui avait dit : ainsi il consentit à tout ce que l'eunuque avait proposé, & dans ce même conseil Ho-tsin, frère de l'impératrice, fut fait grand général de l'empire : on y donna à Lou-tchi le commandement de l'armée contre Tchang-kio, & on nomma Hoang-fou-song, avec Tchu-tsiun, général de l'armée contre les *bonnets jaunes* de Yng-tchuen.

Ces deux derniers généraux s'étant rendus à l'armée qu'ils devaient commander, ils en formèrent deux divisions, dont l'une aux ordres de Hoang-fou-song, alla se poster à Tchang-chi <sup>1</sup>, & Tchu-tsiun fut avec l'autre chercher les rebelles, dont il rencontra un détachement conduit par Pé-tsaï qu'il battit. Les fuyards furent rejoindre le gros de l'armée commandée par Tchang-léang qui, sur l'avis que Hoang-fou-song était allé à Tchang-chi, sut l'y assiéger. Ce général des rebelles fit occuper par son corps d'armée le penchant d'un coteau, où <sup>p.512</sup> l'herbe était fort haute & fort sèche, ce qui donna l'idée à Hoang-fou-song de se servir de la position même des ennemis pour les incommoder. A quelques jours de-là, profitant du vent qui s'était élevé, il envoya plusieurs de ses

---

<sup>1</sup> A deux cent vingt-cinq ly au sud-est de Kai-fong-fou du Ho-nan.

soldats mettre le feu à ces herbes <sup>1</sup>. La flamme, excitée par le vent, se communiqua avec une rapidité qui mit les rebelles dans la plus grande confusion ; & comme ceux qui avaient allumé cet incendie joignaient leurs cris au bruit du vent & de la flamme, ils crurent que toute l'armée leur tombait sur le corps ; la frayeur les saisit : mais elle fut bien plus grande quand ils virent venir à eux Hoang-fou-song à la tête de toutes ses troupes. Alors les rebelles ne songèrent plus qu'à se mettre en sûreté par la fuite. Tsao-tsao, officier de Peï-koué, arrivant comme leur déroute commençait, il les fit charger, & il en coucha plus de vingt mille sur le carreau, sans perdre beaucoup des siens.

Tsao-tsao, qui se rendit si fameux par la suite, descendait à la vingt-quatrième génération de Tsao-tsan, ce grand ministre de l'empereur Hiao-hoeï-ti, fils de Han-kao-ti, fondateur de la dynastie régnante. Quelques-uns prétendent que Tsao-tsao était de la famille de Hia-héou, & seulement fils adoptif de Tsao-teng : d'autres assurent qu'il était fils de ce dernier. Quoi qu'il en soit, il avait annoncé dès sa plus tendre jeunesse beaucoup d'esprit & d'adresse : il aimait la chasse & la musique, & avait un goût décidé pour les exercices de la guerre, où il p.<sup>513</sup> excellait. Cependant l'étude des sciences avait pour lui peu d'attraits, & on en conjecturait qu'il ne pousserait pas bien loin sa fortune.

Kiao-hiuen & Ho-yong étaient les seuls qui connussent son mérite. Le premier lui dit un jour que l'empire étant menacé de grands troubles, lui seul était capable de les apaiser, & Ho-yong l'assura qu'il pensait de même à son égard. L'idée avantageuse que ces deux sages avaient de lui, donna de l'émulation à ce jeune homme : il eut la curiosité d'aller consulter Hiu-chao, fameux physionomiste, qui demeurait dans le Ju-nan. Cet homme, après l'avoir considéré, lui dit :

---

<sup>1</sup> Ce stratagème a souvent été employé par les Tartares, qui, prenant l'avantage du vent, allumaient des tourbes & des herbages, dont la fumée épaisse couvrant l'armée ennemie, leur donnait la liberté de manœuvrer sans en être aperçus. Ils s'en servirent dans leurs expéditions en Europe, & se firent passer pour des sorciers qui avaient le pouvoir d'élever des brouillards. *Éditeur.*



— En temps de paix vous serez un grand homme, mais dans la guerre vous emploierez la ruse & la finesse ; il sera dangereux de se fier à vous.

Tsao-tsao content de l'horoscope, prit le parti des armes, & il avait déjà un grade avancé lorsqu'il battit les *bonnets jaunes*.

Liu-tchi qu'on avait envoyé contre Tchang-kio, ne tarda pas à le rencontrer, & malgré l'inégalité de ses forces, il le fit charger & lui tua plus de dix mille hommes. Tchang-kio s'enfuit à Kouang-tsong <sup>1</sup>, où Liu-tchi le poursuivit & le serra de si près, qu'il lui était impossible d'échapper.

Dans ces entrefaites, l'eunuque Tso-fong arriva au camp de Liu-tchi : l'empereur inquiet de l'état des affaires contre les rebelles, l'avait envoyé pour en avoir des nouvelles certaines. Liu-tchi reçut l'eunuque avec tous les honneurs dus à un envoyé de son maître, & il lui fit voir comment Tchang-kio ne pouvait se tirer du détroit où il l'avait mis : mais l'eunuque voulait moins la destruction des rebelles que de l'argent. p.514 Liu-tchi, né dans l'indigence, n'avait d'autre bien que ses appointements ; il ne put satisfaire la cupidité de l'eunuque : cet envoyé de retour à la cour, desservit Liu-tchi en l'accusant de trop temporiser & de décourager par cette lenteur ses soldats. Il ajouta que les rebelles devraient déjà être dispersés, & que Liu-tchi attendait sans doute que leur chef vînt lui offrir la victoire sans tirer l'épée. L'empereur, sur ce rapport lui ôta le commandement & le fit relever par Tong-tcho, avec ordre de le conduire dans les prisons de Lo-yang.

Tchang-kio voyant qu'il n'avait plus en tête un général qu'il redoutait, ne donna pas le temps à Tong-tcho de se reconnaître : il fondit sur lui & le mena toujours battant plusieurs dizaines de ly, après quoi il prit la route pour aller joindre ses deux frères ; mais il tomba malade en chemin, & mourut en arrivant auprès de Tchang-léang.

---

<sup>1</sup> Koang-tsong-hien de Chun-té-fou du Pé-tché-li.

A la nouvelle de la défaite de Tong-tcho, l'empereur nomma Hoang-fou-song pour aller prendre le commandement de son armée, & lui donna ordre d'attaquer les rebelles où ils avaient porté leurs principales forces. Tong-tcho fut rappelé, & Hoang-fou-song, en conséquence de ses ordres, marcha droit aux rebelles ; mais trouvant Tchang-léang avantageusement posté, il se retrancha à la vue de son camp : s'étant mis à la tête d'un détachement de cavalerie, il fut reconnaître l'ennemi & sonder l'endroit par où il pourrait l'attaquer.

De retour dans ses lignes, Hoang-fou-song assembla un conseil de guerre, où il fut résolu que dès le lendemain on irait attaquer les rebelles : ce général fit en conséquence ses dispositions, & se présenta en ordre de bataille dès la pointe du jour.

Tchang-léang rangea aussi son armée : on en vint aux mains ; le choc fut rude & opiniâtre : on se battit pendant plus de <sup>p.515</sup> quatre heures sans avantage décidé de part ni d'autre. Alors Hoang-fou-song jugeant, d'après la bravoure avec laquelle il avait été reçu, qu'il disputerait inutilement la victoire, fit sonner la retraite & rentra dans ses retranchements : le général ennemi se retira aussi de son côté & regagna son camp.

Hoang-fou-song tint un nouveau conseil de guerre, dans lequel on arrêta de laisser reprendre haleine aux troupes pendant quelques jours, après quoi on irait dans l'obscurité de la nuit insulter le camp ennemi. Le jour pris pour cette attaque, Hoang-fou-song sortit à minuit, & fit marcher ses soldats les rangs fort serrés. Il parvint au camp des rebelles au premier chant du coq & commença l'attaque : les retranchements furent aussitôt forcés. Tchang-léang, payant de sa personne, accourut disputer le terrain aux impériaux, & donna par là le temps à son année de se former. L'action devint alors plus vive ; les rebelles même, au jour, commençaient à repousser les assaillants, lorsque Tchang-léang, qui faisait partout l'office de général & de soldat, fut tué.

La mort de leur chef répandit la consternation & la terreur parmi les rebelles. Ils se mirent à la débandade avec tant de précipitation, que plus de cinq mille périrent étouffés dans la presse en voulant se sauver. Il en resta plus de trente mille sur le carreau. Tout leur bagage fut pris : on trouva le cercueil de Tchang-kio, dont on coupa la tête, qui fut envoyée à la cour.

Hoang-fou-song, pour ne pas donner le temps aux rebelles de reprendre haleine, & afin de profiter de la consternation où leur défaite les avait mis, fut chercher Tchang-pao qu'il rencontra à Hia-kiou-yang. Sa victoire fut complète ; il fit beaucoup de prisonniers, & on compte que dans ces deux <sup>p.516</sup> actions les rebelles perdirent cent mille hommes. Tchang-pao fut tué dans la dernière.

Il était à présumer qu'après la mort des trois frères la guerre dût être terminée, & que les rebelles n'ayant plus de chefs, ils seraient dissipés ; mais Tchao-hong, disciple de Tchang-kio se mit à la tête des *bonnets jaunes* dans la résolution de venger la mort de son maître. Son armée montait encore à cent mille hommes, avec lesquels il fut se saisir de Ouan-tching <sup>1</sup>.

Tchu-kiun, envoyé contre lui, ne voulut pas le laisser maître d'une place de cette importance : il en fit le siège, qui traîna cependant en longueur. Han-tchong, que Tchao-hong avait chargé de sa défense, soutint avec beaucoup de bravoure les attaques des assiégeants.

Pendant que les impériaux pressaient cette place, Tchao-hong tenait la plaine, & il s'avança dans le dessein d'en faire lever le siège. Tchu-kiun sortit de ses lignes pour aller à sa rencontre ; il le tua & dissipa son armée. Après cette victoire, le général chinois vint reprendre ses travaux devant Ouan-tching, & il fit redoubler les attaques.

Han-tchong, l'unique officier de réputation qu'eussent les rebelles, n'ayant plus d'espérance d'être secouru, demanda à capituler : il offrit de

---

<sup>1</sup> Nan-yang-fou du Ho-nan.

rendre la ville & de mettre bas les armes à condition que lui & ses gens auraient la vie sauve. La plupart des officiers de l'armée impériale étaient d'avis d'accepter sa proposition, mais Tchu-kiun la rejeta, en disant que ce serait laisser un levain de révolte qui tôt ou tard fermenterait & qu'on verrait infailliblement les troubles se renouveler. Il ajouta que puisqu'elle se présentait, il ne fallait pas laisser échapper l'occasion d'exterminer tous ces *bonnets jaunes*.

p.517 Les officiers convenaient que les rebelles étaient bloqués de manière qu'ils ne pouvaient éviter d'être pris, mais ils objectèrent que quand ils verraient qu'on serait décidé à ne leur faire aucun quartier, il était à craindre qu'ils ne se défendissent en désespérés, & qu'ils ne vendissent chèrement leur vie ; parce que, suivant le proverbe, dix mille hommes unis de cœur & de sentiments, peuvent tenir tête à cent mille. Ils conseillèrent à leur général de ne pas les réduire au désespoir, & de leur laisser un chemin pour sortir de la ville, étant certain qu'on en aurait meilleur marché en rase campagne que retranchés dans des murs.

Tchu-kiun approuva ce conseil : il fit en conséquence dégarnir le côté du sud. Han-tchong profita de cette liberté pour sortir dès la même nuit à la tête de la garnison, & tâcher de se mettre en sûreté : mais Tchu-kiun, qui observait leurs démarches, les laissa aller à deux cents pas de la ville, & tombant sur eux, il les hacha en pièces. Han-tchong fut trouvé parmi les morts. Ceux qui échappèrent à ce carnage regagnèrent la ville, où ils se défendirent avec opiniâtreté sous les ordres de Sun-hia. Sun-tsien, un des plus braves hommes de son temps, arrivé depuis peu avec un corps de troupes fraîches, voyant la résistance des assiégés, résolut d'emporter la place à quelque prix que ce fût. Il escalada les murailles & fit passer au fil de l'épée tout ce qui voulut s'opposer à ses efforts. Il eut la gloire de terminer ainsi cette première guerre des *bonnets jaunes*.

**185.** L'empereur attribua l'honneur de cette expédition aux treize eunuques qu'il avait commis pour en régler les opérations. Au lieu de récompenser ceux qui avaient prodigué leur sang pour rétablir le calme

dans l'empire, il éleva ces treize <sup>p.518</sup> eunuques au rang de princes du second ordre, & ne donna aux officiers que des emplois qu'ils auraient obtenus sans ces derniers services. Les eunuques les empêchèrent de séjourner à la cour ; & à peine furent-ils rendus à leurs postes, que ces sangsues exigèrent d'eux des sommes auxquels ils les taxèrent, & qu'ils furent obligés de payer pour conserver leurs places. Les deux généraux Hoang-fou-song & Tchu-kiun, ayant refusé de se soumettre à la taxe, perdirent leurs charges. Les eunuques firent entendre à l'empereur que les *bonnets jaunes* n'étaient qu'un ramas de paysans peu aguerris, que la seule approche des troupes impériales avait dissipés, & que tout ce qu'on publiait des belles actions de ces deux généraux contre ces rebelles n'avait aucune réalité : ils ajoutèrent qu'ils étaient eux-mêmes coupables d'en avoir imposé à leur souverain. L'empereur, sur ce rapport infidèle, cassa ces deux généraux, ainsi que plusieurs autres officiers de mérite, auxquels il crut faire beaucoup de grâce de ne pas leur ôter la vie.

**186.** Les gens de bien gémissaient de voir le gouvernement aussi mal dirigé, & les ambitieux n'en devinrent que plus hardis & plus entreprenants. Les troubles se renouvelèrent de tous côtés : au midi, Tchang-kiu s'arrogea le titre d'empereur : à l'est, du côté de Tai-chan, Tchang-chun se donna la qualité de grand général & de conservateur de l'empire. Les courriers arrivaient coup sur coup, apportant des nouvelles de quelque révolte ; tout l'empire était en combustion : l'empereur seul l'ignorait, parce que les eunuques lui disaient que le peuple jouissait du bonheur & de la paix.

Le trente de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

**187.** Lieou-tao, un des grands de la cour, sachant que l'empereur s'amusait avec les eunuques dans un des jardins du palais, <sup>p.519</sup> trouva moyen de pénétrer jusqu'à lui : il se prosterna à ses pieds les yeux baignés de larmes & le cœur si serré qu'il ne put proférer une seule

parole. L'empereur étonné de son saisissement voulut en savoir la cause. Lieou-tao dit en sanglotant :

— Ah ! l'empire est perdu, & Votre Majesté au lieu de veiller à sa conservation perd son temps à des jeux avec ces gens pervers.

L'empereur effrayé lui demanda si l'empire n'était pas en paix.

— La révolte, continua Lieou-tao, s'empare de toutes ses parties ; le brigandage & la violence désolent ses provinces : rien ne peut arrêter la fureur de ceux qui ont levé l'étendard. Ces indignes eunuques & leurs créatures, qui méritent si peu les bonté que Votre Majesté a pour eux, sont les auteurs de tous ces désordres. Ce sont eux qui par leurs vexations ont réduit les peuples à la misère & au désespoir. Personne n'ose avertir Votre Majesté du danger où l'État se trouve, parce que ces malheureux qu'elle favorise trouvent bientôt le moyen de se venger de ceux qui portent des plaintes contre eux.

Les eunuques pâlisant aux reproches mérités qu'on leur faisait, & ne pouvant dissimuler les mécontentements ni les révoltes, qui éclataient de toutes parts, demandèrent à genoux & en posture de criminels, après avoir ôté leurs bonnets, qu'on leur permît de se retirer chacun dans leur famille : ils offrirent tous leurs biens pour l'entretien des troupes qu'on mettrait sur pied contre les rebelles.

L'empereur choqué de cette sortie vive contre ses favoris, & par un faible impardonnable pour eux, s'emporta contre Lieou-tao, qu'il fit arrêter, avec ordre de le faire mourir sur-le-champ.

Lieou-tao, à cet ordre injuste, sentant son courage renaître, p.520 éleva la voix & dit :

— Ce n'est pas pour moi que je tremble, c'est pour la dynastie des *Han* qui court à sa ruine. Il y a près de quatre cents ans

qu'elle occupe le trône ; faut-il que tant de gloire périclite par la faute & par les crimes de ces infâmes eunuques !

Les gardes l'empêchèrent d'en dire davantage & le traînèrent au supplice. Tching-tan étonné de le voir traiter en criminel, dit aux gardes de suspendre l'exécution ; & après s'être informé du sujet de cet ordre rigoureux, il courut au palais.

— Votre Majesté, dit-il en abordant l'empereur, peut-elle avoir prononcé sans raison un arrêt de mort contre Lieou-tao ?

L'empereur lui répondit qu'il avait manqué de respect en calomniant les grands en sa présence.

— Quoi, Seigneur ! reprit avec vivacité Tching-tan, tandis que tout l'empire n'a qu'une voix contre ces vils flatteurs, vous avez autant de respect pour eux qu'on en aurait pour un père ou pour une mère ! Vous avez renversé les lois du fondateur de votre auguste dynastie, en élevant treize de ces eunuques à la dignité éminente de prince ; & cependant ces gens que vous comblez d'honneurs & de bienfaits, étaient les complices de Fong-siu pour vous ravir le trône & le donner aux *bonnets jaunes* !

L'impatience de l'empereur ne put tenir à cette dernière accusation : furieux, hors de lui-même, il taxa Tching-tan de calomnier Fong-siu, & de chercher à lui faire suspecter ses sujets les plus fidèles. Il l'accusa lui-même & ceux qui pensaient comme lui d'être les auteurs des désordres qui régnaient, & dans la colère où il était, il ordonna de le conduire avec Lieou-tao dans les prisons, où, dès la nuit suivante, les eunuques les firent mourir.

p.521 **188.** A la deuxième lune de l'an 188, il parut une comète à la constellation *Tsé-oui*.

Cependant on expédia des ordres pour faire marcher des troupes contre les rebelles. Sun-kien, nommé gouverneur de Tchang-cha, fut

envoyé contre Kiou-sing. Sun-kien était bon officier & payait de sa personne. En moins de cinquante jours il réduisit les rebelles & pacifia toute la province. L'empereur pour le récompenser le créa prince de Ou-tching <sup>1</sup>.

Lieou-yen, à qui on donna le gouvernement de Y-tcheou, trouva en y arrivant que la misère seule avait porté les peuples à la révolte. Il fit ouvrir les greniers, dont il distribua le grain au peuple, & par ce moyen il désarma les rebelles sans tirer l'épée.

On envoya Lieou-yu à Yeou-tcheou en qualité de gouverneur. Tchang-kiu & Tchang-chun y avaient porté la révolte. Lieou-yu marcha d'abord contre Tchang-chun ; mais ce chef des rebelles, qui n'avait sous ses drapeaux que des vagabonds & des bannis, évita d'en venir aux mains avec des troupes réglées. Sa prudence passa pour lâcheté aux yeux de ses propres gens, qui craignant d'être forcés, coupèrent la tête à leur chef & la portèrent à Lieou-yu, dans l'espérance qu'il leur accorderait la vie, comme effectivement elle leur fut accordée.

Tchang-kiu consterné de cette défection, fut si frappé de la crainte d'éprouver, de la part des siens, le même traitement que Tchang-chan, qu'il en tomba malade & mourut peu de jours après. Ses troupes n'ayant plus de chef se dissipèrent d'elles-mêmes, & la province recouvra sa première tranquillité.

<sup>p.522</sup> **189.** Hoang-fou-song, qu'on avait été obligé de rappeler, parce qu'on avait besoin de lui, fut envoyé avec Tong-tcho contre Ouang-koué, qui avait investi Tchinfang. Tong-tcho, d'un naturel bouillant, voulait qu'on allât sur-le-champ faire lever le siège ; mais Hoang-fou-song plus modéré, & ayant plus d'expérience que lui, s'y opposa, en disant qu'il fallait laisser l'ennemi se morfondre devant cette place, qui était en état de tenir. En effet, Ouang-koué après y avoir demeuré pendant quatre-vingts jours, toujours repoussé par la garnison, fut obligé de se retirer.

---

<sup>1</sup> Ou-tcheou-fou du Ché-kiang.



Alors Hoang-fou-song voulut tomber sur lui & troubler sa retraite, mais son collègue s'y opposa à son tour ; de sorte que Hoang-fou-song marcha seul avec les volontaires de l'armée. Il battit les rebelles & leur coucha plus de dix mille hommes sur le carreau ; le reste se dissipa. Ce succès donna de la jalousie à Tong-tcho, & depuis ce moment ces deux généraux vécurent en mésintelligence.

Le premier de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil ; & peu de jours après mourut l'empereur Han-ling-ti, la vingt-deuxième année de son règne & la trente-quatrième de son âge. Ce prince au commencement de son règne avait eu plusieurs enfants qui étaient morts. Dans la suite il eut un fils de la reine Ho-chi, qui fut déclarée impératrice à la place de Tong-chi, que l'empereur dégrada par un mécontentement qu'il eut contre elle.

La nouvelle impératrice craignant de perdre son fils par les intrigues & la jalousie de l'impératrice Tong-chi, le fit élever hors du palais, & le confia à un *tao-ssé*, appelé Tsé-miao. Quelque temps après, l'empereur eut un autre fils de la reine Ouang-meï, que l'impératrice Tong-chi adopta, & dont cette princesse prit un soin particulier. L'empereur marquait plus <sup>p.523</sup> d'inclination pour ce dernier fils que pour le premier, & ayant dessein d'en faire son héritier, il lui donna pour gouverneur l'eunuque Kien-chou ; mais la mort l'ayant prévenu avant que d'avoir rien déterminé sur ce choix important, il laissa le fils de Ho-chi en possession du droit de lui succéder comme l'aîné.

Aussitôt que l'empereur Han-ling-ti eut les yeux fermés, l'eunuque Kien-chou qui voulait placer sur le trône son élève, jugea que le grand général Ho-tsin, frère de l'impératrice Ho-chi, serait un obstacle à ses vues. De concert avec les autres eunuques, il résolut de s'en défaire, & lui envoya dire de la part de l'impératrice de se rendre au palais. Ho-tsin, qui n'avait aucun soupçon, y venait sans défiance, lorsque près d'y entrer il en vit sortir Pouon-yn, officier de la garde, qui accourait en diligence l'avertir du complot des eunuques. Ho-tsin frémit du danger

auquel il venait d'échapper & rebroussa chemin, en envoyant s'excuser sous prétexte d'indisposition.

L'impératrice Ho-chi, instruite de ce que les eunuques tramaient au préjudice de son fils, assembla les grands & le fit reconnaître empereur. Ce jeune prince, qui portait le nom de Lieou-pien, avait alors quatorze ans ; & son frère, qu'on voulait lui préférer, n'en avait que neuf : il se nommait Lieou-hieï. L'impératrice le déclara prince de Tchîn-lieou.

L'eunuque Kien-chou, au désespoir d'avoir manqué l'occasion de se défaire du grand général Ho-tsin, & de faire tomber la couronne au prince Lieou-hieï, chercha à renouer la partie & à y faire entrer tous les eunuques : cependant l'eunuque Koué-tching, compatriote de Ho-tsin, ne voulut point tremper dans le complot de le faire assassiner ; il en avertit même secrètement ce grand général, sans lui nommer d'autres p.<sup>524</sup> conjurés que Kien-chou. Ho-tsin, échappé du premier piège qu'il lui avait tendu, en conservait un ressentiment dont il ne fut pas le maître quand il apprit ce second complot : il envoya une troupe de soldats prendre cet eunuque, & le fit mettre en pièces au milieu des rues.

Les autres eunuques consternés de la mort de Kien-chou, craignant que Ho-tsin n'exerçât sur eux une vengeance aussi terrible, cherchèrent à prévenir la tempête, en mettant dans leurs intérêts Tong-tching, qui partageait avec Ho-tsin le commandement général des troupes : ils se servirent, pour le gagner, de l'impératrice Tong-chi sa sœur, qui voyait avec chagrin le prince Lieou-hieï, son fils adoptif, exclu du trône. Ce dessein aurait peut-être réussi, si les deux impératrices n'eussent pris querelle ensemble. A quelque temps de-là, ces princesses s'étant dit quelques paroles piquantes, l'impératrice Tong-chi eut l'indiscrétion d'échapper qu'elle ne devait pas se prévaloir si fort du crédit du grand général Ho-tsin, & que d'un seul mot elle pourrait se faire apporter sa tête par son frère Tong-tching. L'impératrice Ho-chi profita de l'avertissement : elle en fit part à son frère Ho-tsin, qui convoqua une assemblée des grands, auxquels il rendit compte du démêlé de ces deux

princesses, en ajoutant qu'il ne convenait pas qu'elles demeurassent dans le même palais, & que suivant l'usage, l'impératrice Tong-chi devait se retirer ailleurs & s'abstenir des affaires du gouvernement.

Au sortir du conseil, Ho-tsin envoya une troupe de soldats investir la maison de Tong-tching, & lui enlever les sceaux de sa charge. Ce général se voyant perdu sans ressource, se donna lui-même la mort, afin que ses ennemis ne pussent flétrir sa mémoire par l'infamie du supplice. A l'égard de l'impératrice <sup>p.525</sup> Tong-chi, elle fut conduite dans sa patrie, où, peu de jours après son arrivée, elle mourut de chagrin ; quelques historiens disent de poison.

Yuen-chao, d'une des plus illustres familles de l'empire, persuadé que le gouvernement ne pourrait jamais se rétablir tant que les eunuques en tiendraient les rênes, conseilla à Ho-tsin de se servir de son pouvoir pour les détruire. Ce grand général, qui ne pouvait oublier les attentats qu'ils avaient machinés contre ses jours, inclinait à suivre ce conseil ; mais ne voulant rien faire sans la participation de l'impératrice, cette princesse lui répondit que les eunuques avaient de tout temps été en possession de gouverner le palais ; qu'il n'était pas facile de changer une coutume aussi ancienne ; & que d'ailleurs sans eux, elle ne pourrait communiquer avec les mandarins du dehors. Ho-tsin jugea par cette réponse que sa sœur n'approuvait pas son dessein ; ainsi il ne lui en parla plus, & il en différa l'exécution.

De leur côté, les eunuques employaient tous les moyens de se concilier les bonnes grâces de l'impératrice : ils avaient gagné, par des présents, Ou-yang sa mère, & Ho-miao son frère. Ces deux personnes entretenaient souvent cette princesse de la nécessité de conserver les eunuques pour contrebalancer l'autorité du grand général Ho-tsin : elles lui faisaient craindre que n'ayant plus leur appui, Ho-tsin ne s'en prévalût pour la faire plier elle-même sous son crédit ; cette raison déterminait l'impératrice à s'opposer à leur destruction.

Ho-tsin, instruit des intrigues des eunuques, n'en était que plus animé à les perdre. Yuen-chao, aussi ardent que lui à les exterminer, voyant que la seule considération de l'impératrice arrêtait Ho-tsin, lui conseilla de faire venir à la cour les <sup>p.526</sup> meilleures troupes de l'empire, afin d'intimider l'impératrice & de l'obliger à consentir à sacrifier les eunuques au bien de l'État. Tsao-tsao apprenant le moyen dont Ho-tsin voulait se servir, dit qu'il ne fallait pas mettre tant de monde en mouvement pour si peu de chose, & qu'il suffisait de faire mourir les chefs ; parce qu'en faisant venir des troupes pour exterminer tous les eunuques, c'était s'exposer à allumer un incendie qu'on ne serait plus le maître d'éteindre quand on le voudrait, & dont Ho-tsin lui-même pourrait bien se repentir tout le premier.

L'ordre d'amener l'élite des troupes à la cour étant parvenu aux gouverneurs des provinces, Tong-tcho, naturellement méchant, cruel & porté à la révolte, fut charmé de l'occasion de s'y rendre bien accompagné. Il avait été le collègue de Hoang-fou-song dans une expédition contre les rebelles, & il avait actuellement un gouvernement dans le Chan-si. Lorsque les *bonnets jaunes* avaient désolé l'empire, Tong-tcho avait été envoyé contre eux & s'était fait battre. Il en fut puni par la perte de ses emplois ; mais depuis il était parvenu, à force d'argent & de présents qu'il avait donnés aux eunuques, à s'y faire rétablir, & il était devenu plus puissant que jamais.

Dans les dernières années de Han-ling-ti, sur certains avis qu'on reçut, il eut ordre de revenir, afin de lui donner à la cour un emploi plus considérable mais qui lui ôtait toute autorité sur les troupes. Tong-tcho fit réponse, qu'à la nouvelle de son rappel, le peuple & les soldats étaient accourus en foule le conjurer de ne pas les quitter, & il demandait grâce qu'on lui permît de leur donner cette satisfaction. Sa réponse ne servit qu'à confirmer les premiers soupçons : on lui réitéra l'ordre de remettre le commandement des troupes à Hoang-fou-song & <sup>p.527</sup> de se rendre incessamment à la cour. Tong-tcho n'obéit point encore, & donna pour

excuse qu'ayant formé lui-même ses troupes, elles n'auraient aucune confiance dans un autre général ; qu'elles serviraient mal dans le besoin, & qu'il croyait devoir représenter que le bien de l'État exigeait qu'on le laissât à leur tête. La cour irritée de sa désobéissance, lui en témoigna son mécontentement en lui enjoignant de partir sans délai ; mais il ne se mit pas plus en devoir d'obéir cette fois-ci que la première. Han-ling-ti étant mort sur ces entrefaites, le gouvernement ne parut plus s'occuper de lui, & les choses étaient en cet état, lorsque l'ordre de Ho-tsin arriva dans le Chan-si.

Tong-tcho l'ayant reçu, adressa à l'impératrice un placet, dans lequel il lui peignait, avec les couleurs les plus fortes, les crimes des eunuques, dont il promettait de faire une justice exemplaire, & il lui donnait en même temps avis de son départ. L'impératrice fut dans le plus grand étonnement à la lecture de ce placet : elle le communiqua à Ho-tsin, de la bouche duquel elle apprit l'ordre qu'il avait donné de faire venir les troupes des provinces. Ho-miao, son frère, dévoué aux eunuques, voyant le danger qui les menaçait & tremblant pour eux, fut trouver Ho-tsin, & lui représenta que c'était aux eunuques qu'ils avoient l'obligation de l'élévation de leur famille & de son opulence : que c'était par leur canal que leur sœur avait été introduite dans le palais & qu'elle avait obtenu le rang d'impératrice. Ho-miao ajouta que sans leur secours, il serait fort difficile de gouverner un empire, dont l'administration exige tant de détails, & où il fallait une correspondance intime avec l'intérieur du palais. Ho-tsin cédant aux raisons de son frère, envoya ordre à Tong-tcho, qu'il savait déjà en chemin, de <sup>p.528</sup> s'en retourner, & aux autres gouverneurs de ne point partir.

Yuen-chao, fâché de ce contre-ordre, accourut presser Ho-tsin de le révoquer, en lui alléguant que puisqu'on savait leur dessein, il y avait du danger de ne le pas exécuter, & que les circonstances pourraient fort bien n'être plus si favorables & tourner à leur désavantage. Ho-tsin donna en conséquence aux troupes un troisième ordre d'avancer. Il fallut

pourvoir à leur campement. Kiao-mao campa à Tching-kao, Ting-yuen auprès de Mong-tsin ; & dans le temps que ce dernier y arriva, on reçut la nouvelle que Tong-tcho était déjà à Ping-lo-koan.

L'impératrice saisie de crainte en apprenant la marche de ces troupes, ôta à tous les eunuques leurs emplois & leur ordonna de se retirer chacun dans leur patrie. Cet événement les déconcerta : ne sachant comment parer le coup, ils firent une tentative auprès de Ho-tsin, pour tâcher d'obtenir de rester dans le palais, en y faisant les fonctions propres aux eunuques. Mais Ho-tsin leur dit que le plus sage parti pour eux, était de se retirer avant l'arrivée de Tong-tcho, s'ils voulaient éviter la tempête qui allait fondre sur eux ; parce qu'ils devaient bien s'imaginer qu'ayant mis tout l'empire en mouvement pour arrêter les progrès des maux qu'ils y avaient causés, ils ne pouvaient espérer qu'on les traitât avec douceur.

Yuen-chao informé de l'ordre donné par l'impératrice aux eunuques, vint solliciter Ho-tsin de faire main basse sur eux mais il ne voulut point en venir à cette extrémité, & il leur donna par là le temps de se retourner. Ces gens se voyant menacés de toutes parts, résolurent entre eux de faire un coup d'éclat pour intimider leurs ennemis. Ils supposèrent un ordre de l'impératrice qui mandait Ho-tsin au palais. Ce grand général de l'empire se disposait à s'y rendre, lorsque Tching-lin p.529 lui fit soupçonner quelque piège de la part des eunuques. Yuen-chao le voyant irrésolu, dit qu'il fallait absolument se délivrer de la crainte des eunuques, & que s'il hésitait encore & voulait auparavant aller au palais, il devait s'y faire accompagner. Yuen-chao & Tsao-tsao furent eux-mêmes chercher chacun cinq cents braves, qu'ils postèrent hors des portes du palais, & dont ils donnèrent le commandement à Yuen-cho, & eux, avec cent hommes d'élite, accompagnèrent Ho-tsin.

Les eunuques parurent effrayés de voir tant de soldats sous les armes, ce qui donna de la confiance à Ho-tsin & le persuada qu'il n'avait rien à craindre de leur part. Yuen-chao y fut lui-même trompé, & il ne

crut pas qu'ils osassent rien attenter sur Ho-tsin ; ils le laissèrent entrer seul au palais. Un eunuque aposté pour lui dire que l'impératrice l'attendait dans les appartements de l'intérieur, ferma la porte sur lui. Il traversa la première & la seconde cour avec l'air le plus assuré ; & comme il allait entrer dans la troisième, il vit venir à lui Tchang-yang & Toan-koué à la tête de plusieurs dizaines d'eunuques, le sabre à la main, qui l'enveloppèrent. Alors Tchang-yang élevant la voix, lui dit en l'accablant d'injures :

— Quel crime avait commis l'impératrice Tong-tchi, pour que tu aies eu la scélératesse de la faire mourir par le poison ? Tu as prétexté une maladie pour ne pas assister à ses funérailles ; mais son meurtrier ne devait pas les profaner par sa présence, & tu t'es rendu justice en te dispensant d'y venir. Tu veux ajouter à ce crime celui de nous faire tous périr ! As-tu donc oublié que tu n'étais autrefois qu'un misérable boucher, que nous avons tiré de la fange pour l'élever au rang où tu es parvenu ? Et par l'ingratitude la plus noire, tu veux tremper tes mains dans le sang de tes bienfaiteurs ! Un monstre comme toi ne p.530 mérite pas de vivre !

Ho-tsin voulut parler, mais Tchang-yang lui déchargea à l'instant un coup de sabre qui l'étendit mort sur la place, & il lui coupa la tête.

Yuen-chan, inquiet de ne pas voir revenir Ho-tsin, cria aux eunuques de l'intérieur de dire au grand général que les grands l'attendaient pour délibérer avec lui sur une affaire pressante. L'eunuque qui était de garde à cette porte, pour toute réponse, jeta dehors la tête de Ho-tsin, en disant que l'impératrice la lui avait fait couper, pour le punir du dessein qu'il avait eu de le révolter. A la vue de cette tête, Yuen-chao, saisi de fureur :

— Vils rebuts de la nature, s'écria-t-il, vous avez osé mettre la main sur un grand du premier ordre ! Allons, amis, que le fer & la flamme vengent avec moi votre maître.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ : on vit la porte du palais en feu, & Yuen-chao passer à travers les flammes à la tête de ses soldats pour pénétrer dans l'intérieur du palais. Les deux eunuques Fan-lin & Siu-siang, furent les premiers qu'ils rencontrèrent : ils criaient qu'on violait les lois & les usages. Les soldats de Yuen-chan leur firent sauter la tête à tous les deux ; & cet officier ordonna à sa troupe de faire, sans distinction, main basse sur tous les eunuques. On les voyait courir éperdus çà & là pour chercher à se mettre en sûreté. Tchao-tchong, Tchou-kouang, Hia-tchun & Kouo-tching se réfugièrent au second étage d'un pavillon. Yuen-chao y fit mettre le feu, & ces malheureux eunuques, forcés de se jeter par les fenêtres, reçurent, de la main des gens de Yuen-chao, la mort, qu'ils ne pouvaient éviter de trouver au milieu des flammes.

Tchang-yang, Toan-koué, Tchao-tsié, voyant tout perdu, se saisirent de l'empereur, de l'impératrice & du prince Lieou-hieï, & se sauvèrent hors du palais. Liu-tchi, président d'un <sup>p.531</sup> tribunal, ayant aperçu Toan-koué qui pressait l'impératrice de marcher, courut la pique à la main contre cet eunuque, en lui criant :

— Arrête, malheureux ! tu oses enlever l'impératrice, ta souveraine, & la traiter indignement ! Tu vas recevoir le prix de ton crime.

Toan-koué, effrayé de cette menace, lâcha sa proie & s'enfuit à toutes jambes.

Yuen-chao, qui avait juré d'exterminer tous les eunuques, n'en voulut laisser échapper aucun : il s'empara des portes, où il mit des sentinelles, & fit massacrer sans pitié tout ce qui se rencontra ; plusieurs même, qui n'étaient pas eunuques & qui n'avaient pas encore de barbe, furent confondus & périrent avec eux. On en compta plus de deux mille immolés par Yuen-chao, pour venger le meurtre de Ho-tsin.

Pendant que le sang coulait dans le palais, Ho-kouang ayant rencontré Ho-miao, frère de l'impératrice & de Ho-tsi, il entra en fureur



contre lui, & lui reprocha d'être l'auteur de cette cruelle catastrophe, pour avoir préféré les intérêts des eunuques à ceux de son frère, en se laissant séduire par leurs présents. Pour le punir de cette perfidie, Ho-kouang ordonna à ses soldats de le mettre en pièces ; ordre qui fut exécuté sur-le-champ.

Tchang-yang & Toan-koué, qui s'étaient saisis de l'empereur & du prince son frère, qu'ils entraînaient avec eux dans leur fuite, prirent la route de la montagne Pé-mang-chan <sup>1</sup>, où ils arrivèrent à la nuit close. Liu-tchi & Ming-kong furent les seuls qui les soupçonnèrent d'avoir gagné de ce côté-là & qui les y suivirent. Ming-kong, ayant fait plus de diligence, les atteignit le premier : il cria de toutes ses forces à Tchang-yang p.532 de s'arrêter ; & comme ils se trouvaient sur le bord d'une rivière qu'ils ne pouvaient passer, ces eunuques se voyant dans l'impossibilité d'échapper, dirent à l'empereur, en se jetant à ses pieds, de tâcher de se sauver ; quant à eux, ils se précipitèrent dans l'eau, où ils se noyèrent.

Ming-kong étant arrivé sur ces entrefaites, trouva l'empereur & son frère si excédés de fatigue, qu'ils ne pouvaient plus marcher. Il les conduisit au village de Lo-ché, où ils passèrent la nuit, & le lendemain il leur fit reprendre le chemin de Lo-yang. A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent différents pelotons de gens de guerre, mandarins & soldats, qui étaient à la quête de l'empereur. Tong-tcho lui-même, au premier bruit des troubles arrivés à la cour, accourut avec un détachement de cavalerie, & marcha jour & nuit pour faire plus de diligence. Lorsque l'empereur vit les tourbillons de poussière qui s'élevaient sous les pieds de ses chevaux, il en fut si effrayé qu'il se mit à pleurer. Quelques grands allèrent au devant de Tong-tcho pour lui dire, de la part de l'empereur, de ne pas avancer ; mais Tong-tcho leur répondit avec fierté, que, dans la confusion où l'on était, il ne devait pas s'arrêter sans savoir s'il n'y avait rien à craindre pour l'État. Ayant joint

---

<sup>1</sup> Elle est à dix ly au nord de Lo-yang.

l'empereur, il trouva ce prince encore si troublé de sa frayeur, qu'il n'en put obtenir aucune réponse, quelques questions qu'il lui fît. Le jeune prince Lieou-hieï, son frère, prit la parole & répondit avec une présence d'esprit au-dessus de son âge. Tong-tcho, qui se disait parent de l'impératrice Tong-chi, charmé des espérances que donnait le jeune Lieou-hieï, résolut en lui-même de le placer sur le trône.

Le même jour de sa rencontre avec Tong-tcho, l'empereur arriva à Lo-yang, où ayant trouvé l'impératrice sa mère, il <sup>p.533</sup> courut se jeter dans ses bras. Leur entrevue fut si touchante, qu'elle attendrît ceux qui en furent témoins : ils ne purent retenir leurs larmes à la vue de celles que versaient leurs souverains.

Sur ces entrefaites Pao-sin, gouverneur de Taiï-chan, arriva à la cour avec les troupes de son district, en conséquence de l'ordre de Ho-tsin. Il connaissait Tong-tcho pour un homme capable des plus grands crimes, de la fidélité duquel il fallait se défier. Pao-sin fit part de ses soupçons à Yuen-chao ; mais soit la crainte de s'attirer Tong-tcho sur les bras, soit prudence pour ne pas le forcer à exciter du trouble, Yuen-chao ne voulut prendre aucune précaution, de sorte que Pao-sin jugeant que la cour allait être bientôt en combustion, reprit le chemin de Taiï-chan.

Tong-tcho n'avait amené avec lui que trois mille hommes d'infanterie & peu de cavalerie ; mais il répandit le bruit qu'il allait lui en arriver un corps plus considérable, ce qui lui donna temps de gagner les troupes de Ho-tsin & Ho-miao, qui vinrent se ranger sous ses drapeaux, comme celui qu'elles jugeaient le plus puissant des généraux qui étaient arrivés à la cour. Il eut encore l'adresse de débaucher plusieurs officiers, entr'autres Liu-pou, lieutenant de Ting-yuen, qu'il détermina même à tuer son général, le seul qui pouvait lui tenir tête.

Un mois après avoir pris ses mesures, Tong-tcho dit à Yuen-chao qu'il fallait choisir un prince sage & éclairé pour régner suivant l'intention de l'empereur Han-ling-ti, qui avait dans cette vue confié l'éducation du prince Lieou-hieï à l'impératrice Tong-chi ; & il lui demanda s'il voulait

s'unir à lui pour donner à Lieou-hieï une couronne qui lui avait été destinée par son père.

— Il y a près de quatre cents ans, lui répondit Yuen-chao, <sup>p.534</sup> que la dynastie des *Han* possède l'empire ; elle l'a gouverné sagement : le peuple l'aime, & paraît content de vivre sous ses lois. L'empereur régnant est encore jeune ; on ne remarque en lui aucun défaut essentiel : il est le légitime héritier de la couronne impériale, le détrôner pour lui substituer le fils d'une concubine, c'est renverser l'ordre & s'exposer à révolter les esprits, en mécontentant les personnes zélées pour le maintien des lois & des constitutions de l'État.

Tong-tcho mettant le sabre à la main :

— Comment, jeune homme, dit-il à Yuen-chao, vous osez me parler de la sorte ? Ne me regardez-vous pas comme le maître de disposer de l'empire ? Voulez-vous que je vous fasse sentir la bonté de mon sabre ?

Yuen-chao, outré de son arrogance, porta aussi la main à son sabre, en s'écriant :

— N'y a-t-il du bon sens que dans la seule tête de Tong-tcho ?

Il s'avança fièrement contre lui, & il lui aurait fendu la tête si on ne les eût séparés. Yuen-chao qui savait que Tong-tcho était maître de presque toutes les troupes, craignant le même sort que Ting-yuen, se sauva en diligence du côté de Ki-tcheou.

Peu de jours après, Tong-tcho convoqua une assemblée des grands, auxquels il dit, d'un ton brusque :

— Le prince qui occupe aujourd'hui le trône est faible & sans esprit : il est incapable de gouverner ce vaste empire. Je veux, à l'imitation de Y-yn & de Ho-kouang, le déposer, & donner à son frère, qui en est plus digne, ce poste éminent. Je vous ai mandés pour savoir quels sont vos sentiments.

Et comme un silence général régnait dans l'assemblée, Tong-tcho ajouta :

— Si quelqu'un de vous s'y opposait, je lui ferais sur-le-champ sauter la tête au milieu des rues.

Cette menace intimida les grands & les fit tous trembler : p.535  
cependant Liu-tchi osa élever la voix pour dire :

— Tai-kia, de la dynastie des *Chang*, était un prince gangrené de vices ; il fallut les moyens violents employés par le ministre Y-yn & sa fermeté pour l'en retirer. Lieou-ho des *Han* se rendit méprisable par sa mauvaise conduite : il n'eut pas été vingt-sept jours sur le trône, qu'il se livra à la débauche la plus crapuleuse ; mais l'empereur que nous servons ne s'est rendu coupable d'aucun crime, on ne peut lui reprocher les mêmes défauts qu'aux deux autres ; il a au contraire des qualités qui font espérer qu'il gouvernera sagement.

Tong-tcho, surpris de la hardiesse de Liu-tchi, le cassa de son emploi, comme s'il en avait le pouvoir. Il fut obligé, pour se soustraire à sa colère, de s'enfuir de Lo-yang, & personne n'osa depuis le contredire.

Tong-tcho voyant que tout pliait sous lui, ne voulut plus différer l'exécution de son projet. Il enjoignit aux grands, sous peine de la vie, de se rendre au palais à l'heure indiquée. Aucun n'ayant osé y manquer, il fit venir les deux princes, & dit à l'empereur, d'un ton de maître, de remettre aux grands le sceau de l'empire, & le déclara, de son autorité privée, déchu de la couronne. Faisant ensuite asseoir sur le trône le prince Lieou-hieï, son frère, il le proclama empereur, & le fit reconnaître par tous les grands. Cette cérémonie achevée, il fit donner à l'empereur déposé le titre de prince de Hong-nong, & envoya redemander à l'impératrice tous les ornements royaux & les marques de sa dignité. Cette princesse & son fils furent relégués dans un des appartements du palais le plus écarté, où il les fit garder étroitement.

Tong-tcho sentit que l'impératrice & son fils serviraient de prétexte aux mécontents pour exciter des troubles : comme p.536 il se vit le pouvoir en main, & qu'il faisait tout trembler, il jugea la circonstance favorable pour les faire mourir tous deux ; mais il voulait trouver un moyen de diminuer au moins une partie de l'odieux de son crime. Le jeune prince captif le lui fournit. Ce prince aimait la poésie & faisait des vers. Une hirondelle entra dans sa chambre comme il était absorbé dans les pensées que lui suggérait le triste état où il était réduit. Il prit le pinceau & écrivit les vers suivants :

L'hirondelle vole au loin en liberté ; la rosée tombe en abondance, & les habitants de la campagne espèrent une riche moisson. Quand j'élève mes yeux au ciel, que de beautés dans ces nuages ! Telle était autrefois ma destinée : quel est celui dont la fidélité soulagera mes peines ?

Comme le prince était occupé à écrire ces vers, un des gens de Tong-tcho, chargé de le surveiller, entra dans son appartement & se saisit du papier qu'il porta à son maître. Tong-tcho, charmé d'avoir trouvé le prétexte qu'il cherchait, publia que le prince & sa mère travaillaient à exciter une révolte dans l'empire, & il en produisit pour preuve les vers écrits de la main du prince. Alors, comme si le fait eût été avéré, il donna ordre à Li-ju de préparer du vin empoisonné, & d'aller, avec main forte, obliger le prince & sa mère à le boire.

A la vue de Li-ju & de ses satellites, le prince & sa mère frémirent. Li-ju adressant la parole au prince :

— Tong-tcho, lui dit-il, vous ordonne de boire ce vin, & m'envoie vous annoncer que dans un an, à pareil jour, sera votre anniversaire. Ce traitement doit d'autant moins vous surprendre, que c'est ainsi que votre mère a fait mourir l'impératrice Tong-chi.

— Qu'ai-je fait, s'écria le prince, les larmes aux yeux, pour p.537  
mériter une fin aussi cruelle ?

Li-ju, avec la férocité d'un tigre, insulta à ses pleurs.

— Buvez, lui dit-il, le vin est excellent ; c'est moi qui l'ai choisi.

— S'il est si bon, répondit l'impératrice, que n'en buvez-vous le premier ?

Li-ju, choqué de cette ironie, met le sabre à la main, appelle ses soldats & leur ordonne de les tuer. Une suivante, appelée Tang, la seule personne qu'on eût laissée à l'impératrice pour la servir, se jette aux genoux de Li-ju & le conjure de lui permettre de boire ce vin & d'épargner les jours de ses maîtres. Li-ju la repoussant avec dureté :

— Qui êtes-vous pour vouloir mourir pour des princes ?

Il prend en même temps la coupe, & la présente à l'impératrice, en lui ordonnant de boire la première : cette princesse, frappant du pied la terre ;

— Malheureux Ho-tsin, s'écria-t-elle, pour quoi faisais-tu venir le cruel Tong-tcho, le plus méchant & le plus scélérat des hommes !

Cette princesse éperdue se jeta au col de son fils ; l'un & l'autre fondaient en larmes, & poussaient des plaintes qui eussent attendri le cœur le plus insensible ; mais Li-ju, sans en être touché, les pressait d'avaler le poison.

— Tigre altéré de sang, lui cria l'impératrice, Tong-tcho & toi, vous voulez donc consommer votre crime, & porter une main sacrilège sur votre maître & sur votre impératrice ! Le Ciel, le juste Ciel nous vengera. Vos forfaits sont à leur comble, & vous & vos infâmes races n'échapperez point au châtement que vous méritez.

Li-ju furieux, saisit la princesse & la jette par la fenêtre. Le prince & la suivante se précipitent sur Li-ju, qui appelle ses soldats à son secours. Les satellites assomment la suivante & font avaler de force le poison au prince : cet infortuné mourut presque aussitôt qu'il l'eut pris, à la neuvième lune de <sup>p.538</sup> cette année, fameuse par ces scènes tragiques. Tong-tcho fit transporter hors de la ville les corps des victimes de sa politique, & ordonna de les enterrer sans cérémonie : il défendit d'en porter le deuil.

Après ces attentats, Tong-tcho crut qu'il pouvait tout oser. Il prit le titre de gouverneur de l'empire, & disposait à son gré des charges & des emplois. Il entrait à toute heure dans l'intérieur du palais & en sortait de même sans se gêner : il y mangeait, il y dormait, & peu de femmes du palais, princesses ou suivantes, furent à l'abri de ses insultes & de sa brutalité.

Cependant la fuite de Yuen-chao troublait un peu ses plaisirs. Il craignait qu'il ne se fît un parti pour venger la mort de l'empereur & de l'impératrice. Comme cette idée le tourmentait, il fit venir les lettrés, Tchéou-pi, Ou-kiong, & Ho-yong, qui avaient la réputation de sages, & leur demanda ce qu'ils pensaient de l'évasion de Yuen-chao, d'après les vivacités qu'il y avait eu entre eux, & s'il ne serait pas bien de s'en défaire s'il refusait de revenir. Ces lettrés lui répondirent que la crainte seule avait éloigné Yuen-chao, & qu'il n'avait aucune pensée de l'inquiéter ; mais que s'il s'apercevait qu'on voulût le poursuivre, on lui ferait naître l'idée de se précautionner, & qu'il lui serait facile de se former un parti, parce qu'il tenait à une famille qui avait acquis beaucoup de crédit sous les règnes précédents. Ils ajoutèrent que la perte du Chan-tong suivrait infailliblement la défection de Yuen-chao & de sa famille, parce qu'il y avait peu de mandarins dans l'empire qui n'en eussent reçu des bienfaits & qui ne leur fussent dévoués. Ils conseillèrent à Tong-tcho de ne pas rechercher le passé, & de donner plutôt à Yuen-chao quelque gouvernement, afin de dissiper ses craintes & de l'attacher

**Histoire générale de la Chine**  
Tome III

à sa personne. <sup>p.539</sup> Tong-tcho suivit ce conseil, & envoya à Yuen-chao les provisions de gouverneur de Pou-haï.



## HAN-HIEN-TI

@

**190.** Yuen-chao ne fut pas le seul dont il chercha à se concilier l'amitié par des distinctions qui leur ôtassent la pensée de prendre les armes contre lui : il nomma Yuen-cho, frère de Yuen-chao, lieutenant général des troupes de l'empire, & Tsao-tsao, général de la cavalerie. Toutes ces faveurs ne purent les gagner : le seul Yuen-chao prit possession de son gouvernement, parce que cela lui facilitait la levée des troupes qu'il voulait faire : quant aux deux autres, ils refusèrent les emplois qu'il leur offrait.

Tsao-tsao, le plus entreprenant des trois, vendit ses terres pour lever des troupes, & forma un corps de cinq mille hommes. Il excita les autres, qui étaient en état d'en faire autant, à suivre son exemple. Mais Yuen-chao, qui n'aurait pas mieux demandé, était retenu à Pou-haï par la crainte de Han-fou qu'il croyait dans les intérêts de Tong-tcho.

Kiao-meï, gouverneur de Tong-kiun <sup>1</sup>, voulant sonder ces trois braves, leur écrivit pour les exhorter à secourir l'empire contre Tong-tcho, dont il leur faisait un portrait affreux. Cette lettre étant tombée entre les mains de Han-fou, il fit venir tous les mandarins de Tong-kiun, & la leur ayant montrée, il leur demanda si c'était pour Tong-tcho ou bien pour Yuen-chao que leur gouverneur voulait lever des troupes. Lieou-tsé-hoeï lui répondit que, suivant les termes de la lettre, p.540 il s'agissait de secourir l'empire & non d'épouser la querelle de Tong-tcho & de Yuen-chao. Han-fou, confondu, eut honte de n'avoir pas saisi le sens de la lettre, & de faire paraître moins de zèle que le gouverneur de Tong-kiun pour le danger pressant de l'État. Il écrivit lui-même à Yuen-chao & le sollicita d'armer pour une cause aussi légitime.

---

<sup>1</sup> Tong-tchang-fou du Chan-tong.

On leva subitement de tous côtés l'étendard contre Tong-tcho. Yuen-chao joignit ses troupes à celles de Ouang-kouang, gouverneur de Ho-nui <sup>1</sup> ; ils prirent leur poste dans cette province : Han-fou, qui se chargea de la partie des vivres, établit sa demeure à Yé <sup>2</sup>. Kong-tcheou, avec son monde, campa à Yng-tchuen. Lieou-taï, Tchang-miao, Tchang-tchao son frère, Pao-sin, Kiao-meï & Tsao-tsao campèrent ensemble à Siuen-tsao <sup>3</sup>, & Yuen-cho se posta à Lou-yang <sup>4</sup>. Chacun de ces officiers avait plusieurs dizaines de mille hommes à ses ordres ; mais afin de concerter leurs opérations, les commandants de ces différents corps se déterminèrent à se choisir un chef, & presque toutes les voix furent pour Yuen-chao : Pao-sin, qui inclinait pour Tsao-tsao, dit que l'événement ferait voir que lui seul était capable de conduire cette grande entreprise.

Tong-tcho voyant tous ces mouvements, proposa d'envoyer une armée nombreuse contre ces confédérés ; mais Tching-taï, président d'un des tribunaux, lui dit :

— Le bon gouvernement consiste dans la vertu, & non dans le nombre des soldats.

Tong-tcho, étonné de cette réponse, lui dit :

— Il est donc inutile, suivant vous, d'envoyer des troupes ?

p.541

— Non, reprit le président, ce n'est pas là ma pensée. Vous qui avez blanchi sous le harnois, qui avez commandé des armées, vous entendez à faire la guerre : Yuen-chan est d'une famille illustre, mais ses fils & ses frères n'ont jamais vu un camp que dans cette occasion-ci. Tchang-miao est un hérisson de Tong-ping, qui n'a jamais osé sortir de sa tanière. Kong-tcheou n'est propre qu'à amuser une compagnie par ses propos facétieux,

---

<sup>1</sup> La partie du Ho-nan qui est au nord du Hoang-ho.

<sup>2</sup> Tchang-té-fou du Ho-nan.

<sup>3</sup> Lou-chan-hien de Yu-tcheou du Ho-nan.

<sup>4</sup> Yen-tsin-hien de Oueï-kiun-fou du Ho-nan.

ou bien à instruire des écoliers ; il ignore absolument l'art de faire la guerre. Faut-il mettre tant de monde sur pied contre des gens si peu à craindre ? Comme ils sont égaux en forces, aucun d'eux ne voudra céder à l'autre ; ils se détruiront d'eux-mêmes. D'ailleurs le pays de Chan-tong ne peut leur avoir fourni de bons soldats, parce qu'ils n'y sont ni exercés ni aguerris ; ainsi faire de grands préparatifs contre eux, c'est fatiguer inutilement les troupes ; c'est fouler le peuple & exciter les esprits à embrasser leur parti, & faire consister la puissance d'un État dans le nombre & non dans la vertu.

Tong-tcho parut satisfait de cette réponse.

Cependant comme le bruit se répandait que l'armée de Yuen-chao grossissait de jour en jour, Tong-tcho eut peur & voulut transférer la cour à Tchang-ngan : il donna ordre à Tchu-kiun d'aller préparer les logements. Tchu-kiun refusa d'obéir, en lui disant que ce serait prouver aux ennemis qu'on les craignait, & abattre entièrement le courage de ceux qui étaient attachés à son parti. Tong-tcho mit cette affaire en délibération dans une assemblée des grands. Yang-piao parla le premier, & dit qu'on avait abandonné le séjour de Tchan-ngan pour de bonnes raisons, & que d'y retourner, dans les circonstances présentes, ce serait laisser le peuple sans défense & le mettre dans le cas de manquer de fidélité, <sup>p.542</sup> surtout en laissant la salle des *ancêtres* des empereurs, leur trône & leurs tombeaux exposés aux insultes des ennemis.

— Il est aisé, ajouta Yang-piao, d'exciter la tempête, mais il est difficile de l'apaiser.

Tong-tcho pâlit à ces dernières paroles, & apostrophant brusquement Yang-piao, il lui demanda s'il prétendait par sa réponse mettre fin à toute délibération sur l'affaire proposée. Hoang-ouan dit qu'elle était de la plus grande importance, & que la réflexion de Yang-piao méritait la plus sérieuse attention. Tong-tcho piqué de voir contrecarrer ses vues, cassa ces deux grands de leurs charges & les exclut du conseil. Après

qu'ils se furent retirés, Ou-kiong & Tchéou-pi insistèrent à ne pas transférer la cour ailleurs. Tong-tcho, irrité de leur opposition, les accabla d'injures, en leur reprochant leur ingratitude à son égard, & qu'il les avait tirés de la poussière pour les élever : il les fit mourir tous deux. Après cet acte de despotisme, personne n'osa lui résister, & il se disposa à partir ; mais comme ce transport exigeait des frais immenses, il chercha querelle aux gens riches pour avoir un prétexte de les dépouiller. Il leur supposa des crimes, & sur les plus légers soupçons il confisquait leurs biens : il en fit même périr un grand nombre.

Lorsque Tong-tcho vit qu'il avait amassé, par ces moyens odieux, des sommes suffisantes pour subvenir aux frais de transport, il signifia aux habitants de Lo-yang d'en sortir pour aller peupler Tchang-ngan, & il en fit conduire plusieurs centaines de mille par des soldats qui leur faisaient souffrir dans la route toutes sortes de cruautés : ils les maltrahaient, les volaient, & ils en réduisirent un grand nombre à périr de faim & de misère ; de sorte que les chemins étaient jonchés de corps morts.

p.543 Après le départ de l'empereur & de tous les habitants, Tong-tcho resta encore quelques jours à Lo-yang, pour jouir du plaisir barbare de voir brûler le palais & presque toute la ville. Il fit mettre le feu à tous les villages à plus de deux cents ly à la ronde, & envoya Liu-pou détruire les tombeaux des empereurs & des grands, dont il tira des richesses immenses. Cette affreuse destruction achevée, il fut rejoindre l'empereur, qui arriva à Tchang-ngan à la troisième lune.

Sun-kien, gouverneur de Tchang-cha, leva aussi des troupes, & après avoir fait mourir Ouang-oueï, qui tenait le parti de Tong-tcho, il se rendit à Lou-yang, où il joignit son armée à celle de Yuen-cho. Il prit son camp hors de la ville, & le lendemain, comme il était à table avec ses officiers, on vint l'avertir que l'armée de Tong-tcho venait à lui. Sun-kien, sans quitter la table, dit à ses officiers de n'avoir aucune inquiétude, & à celui qui lui annonçait cette nouvelle, qu'il avait fait son devoir ; ensuite de quoi il continua de se divertir comme s'il n'eût pas eu d'autre affaire. Les

ennemis voyant qu'on ne se donnait aucun mouvement à leur approche, crurent qu'on leur tendait quelque piège ; la peur les fit retirer sans oser rien entreprendre.

Tsao-tsao ennuyé de l'inaction de Yuen-chao & de ses officiers, qui pour la plupart n'avaient jamais fait la guerre, les assembla & leur dit :

— Il y a déjà longtemps que nous sommes réunis en corps sans avoir cherché l'occasion de donner de la réputation à nos armes ; quelles raisons avons-nous de ne pas marcher à l'ennemi ? Notre cause est celle de l'empire : les crimes de Tong-tcho sont avérés ; l'incendie de Lo-yang qu'il vient d'y ajouter, le transport de la cour à Tchang-ngan, qui a fait périr de misère tant de monde, ont révolté <sup>p.544</sup> les peuples contre lui : est-il une conjoncture plus favorable d'agir ? Une seule campagne, si nous nous entendons bien, suffira pour réduire ce monstre de scélératesse & rendre le calme à l'empire.

Tsao-tsao chercha vainement à leur inspirer l'ardeur qui l'animait : leur lâcheté l'indigna si fort, qu'il se sépara d'eux avec les troupes qu'il avait sous ses ordres, & partit dans la résolution d'aller insulter la ville de Tching-kao <sup>1</sup>. Arrivé à Yong-yang <sup>2</sup>, il rencontra un détachement des troupes de Tong-tcho, commandé par Siu-jong, & quoiqu'inférieur en nombre il l'attaqua. Tsao-tsao, après avoir fait des prodiges de valeur, fut battu : il eut son cheval tué sous lui, & il fut blessé d'un coup de flèche. Tsao-hong son frère, le voyant démonté, voulut lui donner son cheval ; & comme il faisait difficulté de le prendre :

— Montez vite, lui dit-il, l'empire a plus besoin de Tsao-tsao que d'un Tsao-hong.

Il profita de la nuit pour aller rejoindre Yuen-chao & camper à Ho-nui <sup>3</sup> avec les débris de ses troupes.

---

<sup>1</sup> Ssé-chouï-hien de Kai-fong-fou.

<sup>2</sup> Yong-yang-hien de Kai-fong-fou.

<sup>3</sup> Hoï-king-fou du Ho-nan.

Le seul pays de Yeou-tcheou <sup>1</sup> était à l'abri des désordres de ces guerres intestines. Lieou-yu, qui le gouvernait, portait tous ses soins à rendre ses peuples heureux, & il les encourageait à cultiver leurs terres & à s'occuper de la pêche. Les habitants de Tsing-tcheou & de Siu-tcheou ses voisins, venaient en foule se réfugier dans son gouvernement, pour se soustraire aux horreurs de la guerre. **191.** Une infinité d'habiles gens & de sages lui offrirent leurs services, & lui proposèrent de prendre <sup>p.545</sup> le titre d'empereur, puisque celui qu'on avait reconnu ne l'était que de nom. Yuen-chao même lui en fit aussi faire la proposition ; mais il la refusa avec indignation, comme si on eût voulu lui faire perdre l'estime & la réputation qu'il s'était acquises. il déclara que, plutôt que d'y consentir, il s'enfuirait chez les Tartares, ou bien qu'il renoncerait à la vie.

Tong-tcho apprenant que Sun-kien s'avancait vers Lo-yang & qu'il était campé à Yang-gin <sup>2</sup>, envoya ordre à ses troupes d'aller à sa rencontre & de le combattre. Sun-kien qui désirait d'en venir aux mains, pressa sa marche & leur épargna la moitié du chemin. Il les battit & tua le général. Cette victoire, qui aurait dû lui donner de la considération parmi ses alliés, & les engager à le soutenir, faillit à le perdre, par la jalousie de quelques-uns, qui firent craindre à Yuen-cho qu'il ne devînt trop puissant, & que s'il se rendait maître de Lo-yang, il ne fût difficile de lui enlever cette conquête. Ils lui conseillèrent d'arrêter le cours de ses succès, tandis qu'il était encore temps d'empêcher le tigre de nuire. Yuen-cho, qui s'était chargé de fournir des vivres à Sun-kien, ne vit pas de meilleur expédient que de les supprimer.

Sui-kien, étonné de ne point recevoir de convois, comme à l'ordinaire, soupçonna qu'on l'avait desservi auprès de Yuen-cho. Après avoir remis le commandement de son armée à un officier de confiance, il partit en diligence & fut descendre à la tente de Yuen-cho. Il lui reprocha

---

<sup>1</sup> Partie du Pé-tché-li.

<sup>2</sup> A l'ouest de Yu-tcheou du Ho-nan.

de ne pas le seconder pour servir l'empire, & venger la querelle de sa propre famille contre Tong-tcho. Il lui dit encore qu'il l'insultait, en soupçonnant sa fidélité, & en ajoutant trop aisément foi aux <sup>p.546</sup> rapports de ses ennemis. Yuen-cho déconcerté par l'apparition subite de Sun-kien, se défendit mal & voulut s'excuser du retard. Il fit sur-le-champ partir des vivres en abondance, que Sun-kien conduisit lui-même à son armée.

Tong-tcho instruit du refroidissement qu'il y avait entre Yuen-cho & Sun-kien, crut la circonstance favorable pour détacher ce dernier de la ligue formée contre lui : il le fit sonder par un de ses officiers, ancien ami de Sun-kien, en lui proposant les plus grands avantages. Sun-kien reçut cet officier avec beaucoup d'amitié ; mais quand il lui eut fait part du sujet de sa mission, il s'emporta contre lui, en lui disant qu'il regardait Tong-tcho comme le plus méprisable & le plus scélérat des hommes, & qu'il mourrait plus content s'il pouvait l'exterminer lui & toute sa race, que d'être le maître de tout l'empire.

— Sans un reste de considération pour l'amitié qui nous a liés, ajouta Sun-kien, je vous ferais mettre en pièces au milieu de mon camp. Pouvez-vous, sans rougir, prendre les intérêts d'un homme qui a foulé, par ses crimes, le ciel & la terre contre lui ? Allez, retournez lui annoncer, de ma part, que je lui voue une haine implacable, & que je le poursuivrai jusqu'à ce que j'aie purgé la terre d'un monstre tel que lui.

L'officier rendit fidèlement à Tong-tcho la réponse de Sun-kien, & elle le mit dans une si grande fureur, qu'il jura d'en aller lui-même tirer raison. En effet, il partit à la tête de son armée, résolu de chercher & de combattre Sun-kien, qu'il rencontra à quatre-vingt-dix ly de Lo-yang, disposé à le bien recevoir. L'action s'engagea entre ces deux généraux, animés l'un contre l'autre. Tong-tcho perdit le champ de bataille, & se sauva à Mien-chi, d'où il reprit le chemin de Tchang-ngan.

p.547 Après cette victoire, Sun-kien entra dans la ville de Lo-yang, qu'il trouva entièrement ruinée. Ce spectacle lui tira des larmes : il fit nettoyer le palais & la salle des *ancêtres* de la famille impériale ; & pendant qu'il s'occupait de ce soin, un soldat vint lui apporter une petite cassette, qu'il avait trouvée dans un puits : elle renfermait le sceau de l'empire. Cette découverte l'engagea à retourner auprès de Yuen-cho, plutôt que de poursuivre ses conquêtes.

Un autre motif qui le détermina encore à préférer ce parti, c'est qu'il apprit que Yuen-cho & ses alliés s'étaient divisés, & que chacun d'eux ne songeait qu'à ses propres intérêts, au lieu de travailler pour le bien général.

Fong-ki fut le premier qui donna à Yuen-chao l'idée de se séparer : il lui conseilla de se rendre maître de quelque place fortifiée & d'une province entière. Fong-ki lui nomma Ki-tcheou, qui était entre les mains de Han-fou, homme sans esprit & sans capacité. Il lui fit voir qu'en y envoyant Kong-sun-tsan, rien ne lui serait plus facile que de s'emparer de ce pays, abondant en vivres & en fourrages, & qu'en faisant insinuer à Han-fou de l'appeler lui-même pour le secourir contre Kong-sun-tsan, alors il profiterait de l'occasion de se saisir de cette province : Yuen-chao goûta fort ce plan, & Kong-sun-tsan reçut en conséquence des ordres de Yuen-chao, qu'il regardait comme généralissime. Il marcha vers Ki-tcheou à la tête des troupes de Yen & de Taï. Han-fou eut la présomption de se croire en état de lui faire face ; mais il fut battu, & se vit contraint de s'enfermer dans Ki-tcheou. Yuen-chao lui envoya des émissaires pour lui insinuer de l'appeler à son secours comme Fong-ki le lui avait conseillé.

Han-fou, qui n'avait aucun soupçon du piège qu'on lui p.548 tendait, reçut les gens de Yuen-chao, qui lui firent voir qu'il n'avait point d'autre parti à prendre que de se mettre sous la protection de ce général, comme étant le plus puissant de ceux qui avaient pris les armes, & que s'il hésitait, il s'exposerait à tout perdre, parce que Kong-sun-tsan était



décidé à faire les derniers efforts pour venir à bout de prendre Ki-tcheou. Ces émissaires ajoutèrent, que, voyant le danger qui le menaçait, leur ancienne amitié pour lui les avait fait venir en diligence l'avertir de prendre ses précautions pour se garantir d'une perte inévitable ; & ils finissaient par lui conseiller d'avoir recours à Yuen-chao, qu'il connaissait lui-même pour être généreux & désintéressé.

Le gouverneur de Ki-tcheou donna pleinement dans le panneau, & convint de remettre cette place entre les mains de Yuen-chao. Keng-ou, Min-chun & Li-ly, ses officiers, lui représentèrent que Yuen-chao ne cherchait qu'à s'appuyer de quelque place forte, & que ses alliés même n'avaient pas beaucoup d'estime pour lui ; mais Han-fou qui ne voyait point d'expédient plus prompt ni plus sûr pour sortir d'embarras, leur répondit qu'il connaissait mieux qu'eux Yuen-chao, & qu'il le regardait comme son supérieur en forces & en mérite. Il ajouta que la maxime des anciens est de céder à ceux qui ont plus de vertu que nous ; ainsi il remit, sans différer, Ki-tcheou entre les mains de Yuen-chao, qui ne perdit point de temps à en venir prendre possession. Il ôta toute l'autorité à Han-fou, en le réduisant au grade de simple officier ; & comme les neveux de ce gouverneur se plaignaient de cette perfidie, il leur fit couper les pieds. Han-fou fit si outré de cette cruauté, qu'il sortit de Ki-tcheou & se réfugia auprès de Tchang-miao.

A cette époque, Pé-jao, à la tête de plusieurs bandes de <sup>p.549</sup> soldats, désolait le pays de la montagne Hé-chan <sup>1</sup>. Tsao-tsao le mit à la raison, & s'attira par cette victoire l'affection des peuples de ce canton : elle lui valut encore le gouvernement de Tong-kiun, que la cour & les généraux confédérés lui donnèrent en récompense de ce service.

L'entreprise de Yuen-chao sur Ki-tcheou fut d'un dangereux exemple pour les autres : plusieurs chefs de troupes songèrent dès lors à se faire de petits États. Ils se brouillèrent tous : Yuen-chao lui-même eut du différend avec Yuen-cho son frère, au sujet de Sun-kien.

Tandis que le brave Sun-kien tenait glorieusement tête à Tong-tcho, Yuen-chao profita de cet instant pour envoyer Tchéou-ngang lui enlever Yang-tching. Sun-kien se plaignit amèrement de cette perfidie ; & sans perdre de temps, il marcha contre Tchéou-ngang, qu'il défit entièrement, & fut du même pas reprendre Yang-tching.

Kong-sun-tsan, piqué de ce que Yuen-chao l'eût fait servir d'instrument à son ambition, lui déclara la guerre, & s'avança à la tête de ses troupes vers Ki-tcheou. Yuen-chao s'était attiré le mépris & la haine des peuples de cette province, par sa mauvaise foi à l'égard de Han-fou ; ainsi à l'approche de Kong-sun-tsan, plusieurs villes de Ki-tcheou lui ouvrirent leurs portes, & se donnèrent à lui. Au milieu de ces succès, il reçut la nouvelle qu'il y avait quelque trouble à Tsing-tcheou. Il envoya sur-le-champ Lieou-peï, un de ses officiers, rétablir le calme dans cette ville, tandis que lui, continua de faire des progrès sur Yuen-chao.

Lieou-peï descendait de la famille impériale ; mais la <sup>p.550</sup> pauvreté l'avait réduit à vendre des souliers, pour faire subsister sa mère par le produit de ce commerce. Naturellement sérieux, il parlait peu, & ne laissait jamais paraître sur son visage ni joie ni tristesse. Il avait contracté dès sa jeunesse une étroite amitié avec Kong-sun-tsan ; & se sentant de l'inclination pour les armes, il fut se donner à lui. A son retour de Tsing-tcheou, Kong-sun-tsan le fit gouverneur de Ping-yuen.

Lieou-peï s'était encore lié avec Koan-yu & Tchang-feï, tous deux de basse extraction : leur amitié était si grande, qu'ils ne se séparaient jamais, & qu'ils partageaient également tous les travaux. Ces trois braves ne furent pas les seuls qui prirent parti dans les troupes de Kong-sun-tsan. Tchao-yun vint aussi se ranger sous ses drapeaux, & lui amena une petite troupe de gens choisis. Tchao-yun avait d'abord servi sous Yuen-chao, mais il le quitta pour venir se donner à son ennemi.

Kong-sun-tsan étonné de sa défection, lui en demanda la cause :

---

<sup>1</sup> A quarante ly au nord-ouest de Cha-ho-hien de Chun-té-fou.

— J'avais cru, répondit-il, qu'en me rangeant du côté de Yuen-chao, j'y trouverais la justice & la droiture ; je me suis trompé. Dans la fermentation où est l'empire, il est assez difficile de connaître à qui on a affaire. Je viens tenter auprès de vous la même fortune : je suis persuadé que je n'aurai aucun regret de vous avoir offert mes services.

Lieou-peï, charmé de cette réponse, rechercha l'amitié de Tchao-yun ; & comme ce dernier trouva beaucoup de franchise & de générosité en lui, le connaissant d'ailleurs pour être de la famille impériale, il s'attacha à lui & ne voulut plus le quitter.

**192.** Yuen-chao instruit que Kong-sun-tsan s'avançait pour le combattre, ne voulut pas l'attendre enfermé dans des murs. Après avoir rassemblé les troupes, il fut au devant de lui, <sup>p.551</sup> & le rencontra à vingt ly au sud-est de la rivière Pan-ho.

Kong-sun-tsan n'avait que trente mille hommes, mais ils étaient tous d'élite. L'armée de Yuen-chao n'était au contraire composée que de mauvaises troupes. Kong-sun-tsan donna le commandement de son avant-garde à Yen-kang, bon officier ; il se mit au corps de bataille, & comme il ne connaissait pas encore bien Tchao-yun, il le plaça au corps de réserve, à la tête de cinq mille hommes seulement.

L'avant-garde de Yuen-chao était commandée par Yen-léang & Ouen-tcheou, qui avaient à leur tête deux mille arbalétriers des meilleures troupes. Le centre était composé de quinze mille hommes, précédés de huit cents arbalétriers, sous la conduite de Tsouï-y : Yuen-chao garda pour lui le corps de réserve, où il y avait vingt mille hommes.

Après ces dispositions, Kong-sun-tsan s'avança avec son corps de bataille pour engager l'action : les troupes de Yuen-chao parurent ne faire aucun mouvement pour venir à sa rencontre ; ce qui l'obligea de s'arrêter quelque temps. Tsouï-y profitait de cette inaction apparente pour faire occuper par les arbalétriers un chemin creux, auquel Kong-

sun-tsan n'avait pas fait attention : il leur ordonna de ne tirer qu'au signal qu'on leur ferait.

Kong-sun-tsan, impatient d'en venir aux mains, fit avancer Yen-kang pour commencer l'attaque. Tsouï-y le laissa approcher, sans tirer, jusqu'à douze pas de l'embuscade : alors donnant le signal convenu à ses arbalétriers, ils décochèrent une grêle de flèches qui obligea Yen-kang de reculer en désordre. Tsouï-y profitant de ce mouvement, fit pousser Yen-kang, qui fut tué, & il aurait haché en pièces toute l'aile gauche, si Kong-sun-tsan ne l'eût fait soutenir par une partie de l'aile p.<sup>552</sup> droite. Tsouï-y fut repoussé à son tour ; mais Yen-léang & Ouen-tcheou l'ayant rafraîchi avec le corps qu'ils commandaient, & Kong-sun-tsan ayant fait donner son centre, l'action devint chaude & générale. Cependant Kong-fun-tsan, accablé par le nombre, commençait à plier. Tchao-yun remarquant que la poussière venait de son côté, & que les troupes de Kong-sun-tsan se débandaient, accourut, sans en attendre l'ordre, à la tête de ses cinq mille hommes, & fondit sur Tsouï-y, qu'il tua de sa propre main, & mit ses troupes en déroute. Cet avantage rendit le courage à Kong-fun-tsan, qui retourna à la charge, & poussa l'ennemi avec tant de vigueur, que tout prit la fuite.

Yuen-chao, à qui un officier vint à toute bride annoncer que ses gens pliaient, n'en voulut rien croire, & ne prit avec lui que deux cents chevaux pour les soutenir. Mais à peine eut-il fait cinq à six ly, qu'il se vit enveloppé par un détachement de cavalerie, commandé par Tchao-yun. Ces deux cents hommes firent tout ce qu'on pouvait attendre de leur bravoure ; ils se défendirent assez de temps pour que Yen-léang & Ouen-tcheou amenassent les vingt mille hommes de réserve, qui firent reculer Tchao-yun, quoique soutenu par Kong-sun-tsan. Le combat reprit alors une nouvelle force, & dura jusqu'à la nuit, que les deux armées se séparèrent. La perte, considérable de part & d'autre, fut cependant plus grande du côté de Yuen-chao ; mais comme Kong-sun-tsan décampa cette même nuit, Yuen-chao s'attribua l'honneur du champ de bataille.

Yuen-cho, qui était brouillé avec son frère, détacha Sun-kien pour aller attaquer Lieou-piao qui s'était emparé de Siang-yang, afin de l'empêcher d'aider son frère contre <sup>p.553</sup> Kong-sun-tsan. Lieou-piao vint à la rencontre de Sun-kien ; mais il fut battu & contraint de rentrer dans Siang-yang, que Sun-kien investit. Comme la garnison était nombreuse, Lieou-piao incommodait beaucoup les assiégeants par de fréquentes sorties. Il en fit même une dernière qui procura la levée du siège : elle était commandée par Hoang-tso, le meilleur de ses officiers, qui repoussa vigoureusement les assiégeants. Sun-kien accourut pour soutenir son monde, & comme il était fort vif & courageux, il se laissa emporter à son ardeur & poursuivit les assiégés l'épée dans les reins. Un simple fantassin le renversa mort d'un coup de flèche. Cet événement répandit la consternation dans son armée, qui, le jour suivant, leva le siège.

Les différents chefs qui s'étaient ligués contre Tong-tcho se séparèrent aussi facilement qu'ils s'étaient unis, & chacun ne songea plus qu'à ses intérêts particuliers, sans s'occuper de ceux de l'empire.

Tong-tcho, charmé de la désunion des confédérés & de les voir se faire la guerre entre eux, profita de la circonstance pour se précautionner contre l'avenir ; il commença par donner les premières charges à ceux de sa famille qui lui en parurent dignes, & il les éleva à la dignité de princes. Il fit bâtir, à deux cents cinquante ly de Tchang-ngan, une ville qu'il fortifia & à laquelle il donna le nom de *Meï-ou* : plus de deux cent mille ouvriers furent employés à ces travaux. Il voulut qu'elle ressemblât, pour le dedans & pour le dehors, à Tchang-ngan. Il y fit construire des greniers immenses, qu'il remplit de grains, pour entretenir la plus forte garnison pendant plus de trente ans. Huit cents filles, depuis l'âge de quinze jusqu'à vingt ans, furent choisies pour être ses concubines : l'or, l'argent, les pierreries & les autres choses de prix qu'il avait <sup>p.554</sup> enlevées du palais des empereurs, brillèrent dans celui qu'il s'était fait construire dans sa nouvelle ville. Il ne se cachait point pour

dire qu'il voulait s'en faire une retraite en cas qu'il ne vînt point à bout du projet qu'il avait conçu de se rendre maître de l'empire. Cet ambitieux exigeait qu'on fléchît le genou devant lui, & si on y manquait, on était certain d'être sur-le-champ mis à mort. Sa cruauté passait toute expression : avec lui les moindres fautes étaient punies sévèrement ; il faisait mutiler, & même souvent mourir, les coupables.

Tchang-ouen, un des grands de la cour, lui ayant dit un jour en public qu'il avait vu le matin une exhalaison noire s'élever jusqu'au ciel, Tong-tcho fit préparer, pour le lendemain, un festin, auquel il invita tous les grands. A peine le repas était-il commencé, qu'on vint avertir Tchang-ouen que quelqu'un le demandait pour une affaire importante. Peu de temps après, on vit venir des officiers subalternes qui apportaient sa tête dans un plat & la présentèrent à Tong-tcho, qui fit un grand éclat de rire : il leur ordonna de verser à boire aux conviés, en leur présentant successivement cette tête. A ce triste spectacle, les grands, saisis d'horreur, n'osaient lever les yeux. Tong-tcho les voyant consternés, redoubla ses éclats de rire :

— Ne comprenez-vous pas, leur dit-il, que ceci n'est qu'une plaisanterie ; j'ai voulu envoyer Tchang-ouen s'assurer de la nature de l'exhalaison qu'il avait aperçue ce matin s'élevant jusqu'au ciel.

De retour chez lui, Ouang-yun faisant réflexion sur la scène terrible qui venait de se passer, fut agité d'une foule de pensées différentes : tantôt il se levait & se promenait comme un homme hors de sens ; tantôt il restait assis immobile, & l'instant d'après il se levait l'inquiétude peinte sur le visage : enfin, p.555 il entra dans son jardin, & se rappelant que Liu-pou était mécontent de Tong-tcho, il lui vint dans l'idée de se servir de lui pour purger l'empire d'un monstre tel que Tong-tcho.

Liu-pou était fort adroit à tirer de la flèche, soit à pied, soit à cheval, & il était d'ailleurs d'une force extraordinaire. Tong-tcho, afin de se l'attacher davantage, l'avait adopté pour son fils : il ne se croyait même

en sûreté que quand il l'avait auprès de sa personne. Cependant un jour que Liu-pou lui avait donné quelque mécontentement, Tong-tcho prit une pique, & il l'aurait percé s'il n'eût esquivé le coup. Cette violence indisposa Liu-pou contre lui. Ouang-yun, qui avait toujours été en relation d'amitié avec Liu-pou, saisit ce moment pour lui parler du caractère emporté de Tong-tcho & de son ingratitude envers lui, pour les services qu'il lui rendait. Liu-pou, dont ce discours réveilla le ressentiment, avoua à Ouang-yun qu'il était sans cesse tourmenté de la pensée de lui arracher la vie ; mais qu'il avait de la peine à s'y résoudre, parce qu'il était son fils & qu'il craignit d'en être blâmé. Ouang-yun, faisant un grand éclat de rire, lui dit qu'il était dans l'erreur de se croire son fils, & qu'ils n'étaient pas même parents ; mais qu'il avait voulu en l'adoptant se servir de sa bravoure, pour parer les coups qu'on voudrait lui porter. Liu-pou convint que s'il eut été son fils, il n'aurait pas tenté de le tuer. Ouang-yun ajouta :

— Si vous avez du zèle pour la dynastie des *Han*, vous ne devez pas hésiter à le montrer dans cette occasion. Les actions d'un homme tel que vous seront consignées dans l'histoire & mériteront le suffrage de la postérité. En vous attachant à Tong-tcho, c'est appuyer le parti d'un rebelle ; & au lieu d'éloges, vous n'auriez que des malédictions pour avoir secondé ce monstre de cruauté : p.556 vous vous rendriez le complice de ses actions, qui outragent le ciel & l'humanité.

Liu-pou après avoir demeuré quelque temps pensif, se leva brusquement, & lui dit :

— Mon parti est pris ; rien ne peut m'en faire changer, & je vous donne ma parole que je l'exécuterai.

Au commencement de cette année, l'empereur tomba dangereusement malade, & ne fut parfaitement rétabli qu'à la quatrième lune. Tous les mandarins s'assemblèrent au palais pour le féliciter. Tong-tcho s'y rendit en grand cortège : les rues par où il devait passer étaient

bordées de soldats sous les armes. Ses gardes le précédaient & Liu-pou le suivait accompagné des siens.

Ouang-yun, afin d'être autorisé, s'était muni d'un ordre de l'empereur, à qui Ssé-chan-chouï l'avait fait écrire de sa propre main. Cet ordre était contre Tong-tcho, & fut remis à Liu-pou, qui choisit parmi ses soldats dix à douze des plus déterminés, auxquels il fit prendre l'uniforme des gardes du corps, & il les posta à la porte du Palais. Lorsque Tong-tcho, monté sur son char, voulut y entrer, on lui déchargea un grand coup de pique, qui fut paré par la cuirasse qu'il portait toujours sous ses habits, & qui ne le blessa qu'à l'épaule ; cependant il fut renversé de dessus son char, & appelant Liu-pou à son secours, celui-ci s'avança & lui porta un second coup qui l'étendit mort sur la place. Il lui fit couper la tête, qui fut exposée hors des murailles : alors montrant l'ordre de l'empereur, il le lut devant tout le monde. Le corps de Tong-tcho fut jeté dans les rues, où le peuple lui fit toute sorte d'outrages. Comme il était fort gras & fort replet, la populace lui ouvrit le ventre, & y mit une mèche qui brûla pendant plusieurs jours en donnant de la clarté.

<sup>p.557</sup> Ouang-yun envoya sur-le-champ des troupes à Meï-ou, que Tong-tcho avait fait bâtir : elles firent main basse sur tous ceux de sa famille qu'il avait établi dans cette nouvelle ville. On trouva dans son palais plus de trente mille livres pesant d'or, & quatre-vingt-dix mille d'argent, avec une quantité prodigieuse de perles, de pierreries & de bijoux de grand prix. Tout fut enlevé & porté dans le trésor de l'empire. La joie que sa mort causa fut si grande, que les pauvres même vendaient ou engageaient tout ce qu'ils avaient pour acheter du vin & se réjouir. Ouang-yun donna à cette occasion un magnifique repas, où il y eut musique, comédie & toutes sortes de divertissements.

Au milieu de ces réjouissances, on vit avec étonnement Tsai-yong, président du tribunal des historiens, pousser de grands soupirs & verser des larmes en abondance. Ouang-yun, changeant de couleur, lui dit avec



colère, qu'après avoir reçu tant de bienfaits de la dynastie des *Han*, c'était une ingratitude de sa part de pleurer la mort de son plus grand ennemi. Il donna ordre de le conduire en prison : Tsai-yong demanda seulement qu'on lui permît d'achever l'histoire des *Han*.

Ma-jé-tien, prenant alors la parole, dit à Ouang-yun que Tsai-yong étant un des plus habiles de l'empire, & mieux instruit que personne sur l'histoire de la dynastie régnante, il fallait la lui laisser finir : il ajouta qu'ayant toujours été un modèle d'obéissance & de piété filiale envers son père, sa mère & ses ancêtres, si on le faisait mourir sur un léger prétexte, les sages & les lettrés s'éloigneraient infailliblement. Ouang-yun lui répondit qu'il ne saisissait pas le point de la question ; qu'à la vérité l'empereur Han-ou-ti avait, dans la même occasion, accordé la vie à Ssé-ma-tsien, afin qu'il achevât l'histoire qu'il avait commencée ; mais que l'État étant déchiré de tous p.<sub>558</sub> côtés par des guerres intestines, un sujet aussi peu affectionné à la dynastie que Tsai-yong, ne manquerait pas de transmettre à la postérité la honte & les malheurs de l'empire. Ma-jé-tien sortit indigné, & rencontrant un des grands, il lui dit que Ouang-yun était dans l'erreur, s'il s'imaginait empêcher, par la mort de Tsai-yong, de donner à la postérité le tableau des désordres actuels, puisqu'il n'était pas le seul historien.

— Les sages, ajouta-t-il, font la force d'un empire, & l'histoire en fait la gloire : employer des moyens pour leur imposer silence, c'est vouloir lui ôter sa force & son lustre, & hâter sa chute.

Tsai-yong mourut la nuit suivante dans sa prison.

Pendant que ces évènements se succédaient à la cour, les *bonnets jaunes*, qu'on croyait dissipés depuis longtemps, se soulevèrent dans le pays de Tsing-tcheou & de Yen-tcheou. On les vit en peu de temps, au nombre de cent mille, réunis en corps d'armée. Lieou-taï, qui s'était emparé de Yen-tcheou, voulut, contre le sentiment de ses officiers, les aller combattre. Pao-sin lui représenta surtout que ces rebelles n'ayant,

ni magasins, ni bagages, ils seraient bientôt forcés de se retirer d'eux-mêmes. Lieou-taï, sans vouloir rien écouter, marcha contre eux & fut battu. Il perdit la vie dans cette action, & tout le pays fut livré au pillage.

Tchin-kong, officier de l'armée de Tsao-tsao, lui conseilla de profiter de cette occasion pour s'emparer de Yen-tcheou, en lui disant que les peuples de cette province s'étant donnés à Lieou-taï, ils ne reconnaissaient plus les ordres de la cour, & que jamais il ne trouverait une conjoncture plus favorable de se les attacher, puisqu'ils n'avaient plus de maître depuis la mort de Lieou-taï. Tsao-tsao fit partir en conséquence Tchin-kong pour aller sonder les officiers de Lieou-taï, dont il fut <sup>p.559</sup> reçu comme un homme envoyé du Ciel pour les délivrer des *bonnets jaunes*. Ainsi ils se soumirent sans hésiter à ce général. Tsao-tsao s'informa d'eux du nombre des *bonnets jaunes*, de l'endroit où ils étaient campés, & de leur manière de faire la guerre. Il jugea par leurs réponses que les ennemis étaient beaucoup plus forts que lui, & que pour en venir à bout, il fallait employer la ruse.

Après avoir combiné ses opérations, Tsao-tsao entra dans le pays de Yen-tcheou, & marcha droit aux *bonnets jaunes* ; mais il ne voulut jamais risquer le sort d'une bataille. Il les fatiguait continuellement par des attaques différentes, sans leur laisser ni jour ni nuit aucun repos. Cette petite guerre les désolait : ils n'osaient s'écarter, de peur d'être battus. Cependant les vivres leur manquaient, de sorte que ne pouvant plus tenir, ils décampèrent pendant la nuit pour aller ailleurs chercher à y subsister.

Tsao-tsao, qui épiait toutes leurs démarches, tomba sur eux. Le premier choc fut rude ; Pao-sin y fut tué : Tsao-tsao, sensible à sa perte, fit charger avec plus de vigueur ; l'ennemi fut enfoncé & mis en déroute. Un grand nombre restèrent sur le champ de bataille, & les autres s'enfuirent jusqu'à Tsi-pé, où se voyant poursuivis, ils mirent bas les armes & se donnèrent à Tsao-tsao, qui, par cette jonction, se trouva à la tête de plus de cent cinquante mille hommes.

Li-tsouï, Kouo-ssé, Tchang-tsi & Fan-tcheou, quatre des principaux officiers de Tong-tcho, avaient trouvé moyen de s'évader & de se réfugier dans la province de Léang-tcheou ; mais n'ayant point de troupes, ils ne savaient à quel parti s'arrêter. Tandis qu'ils étaient dans cette irrésolution, le bruit se répandit qu'on avait décidé à la cour d'exterminer les peuples de <sup>p.560</sup> Léang-tcheou, pour les punir de leur attachement au parti de Tong-tcho. Les officiers de cette province s'assemblèrent pour délibérer sur ce qu'il fallait faire pour les sauver de ce massacre général, & le résultat fut d'envoyer à la cour demander grâce & y faire toutes les soumissions. Personne ne voulut se charger de la commission, dans la crainte de s'exposer à perdre la vie. On dépêcha un simple soldat pour porter à Ouang-yun la soumission de la province, mais il ne voulut accorder aucun pardon : ce refus lui coûta cher, & fut cause d'un grand bouleversement dans l'empire.

Les officiers de Léang-tcheou, consternés de cette réponse dure, étaient résolus à se tenir cachés jusqu'à ce que l'orage fût dissipé. Kia-hiu, qui appartenait à Li-tsouï, leur fit voir que c'était le plus mauvais parti qu'ils pussent prendre, parce que le moindre petit mandarin ne manquerait pas de faire des perquisitions & de les arrêter partout où l'on soupçonnerait qu'ils auraient cherché un asile : il leur conseilla au contraire, puisqu'on n'avait aucun ménagement pour eux, d'obtenir par force ce qu'on refusait à leurs prières ; il les exhorta à prendre les armes, pour aller à Tchang-ngan venger la mort de Tong-tcho, en leur disant que si le succès couronnait leur démarche, ils seraient maîtres de la cour & de l'empereur ; & que d'ailleurs quand bien même ils succomberaient, leur condition ne serait pas pire qu'elle l'était actuellement, mais au moins qu'ils auraient la gloire de ne s'être pas laissé égorger comme des bêtes & comme des gens sans cœur. Ce conseil fut généralement applaudi. On prit la résolution de tenter le sort des armes, & on leva en conséquence des troupes.

A peine y eut-il quelques milles hommes sur pied, qu'ils prirent la route de Tchang-ngan, afin qu'on n'y fût pas averti <sup>p.561</sup> de leur marche, & qu'on y fût moins sur ses gardes. Leur nombre augmenta si considérablement, le long du chemin, qu'ils se trouvèrent plus de cent mille en arrivant à la capitale. Ils auraient cependant échoué dans cette expédition, sans la brutalité de Liu-pou. Un soldat qu'il avait maltraité engagea ses camarades à se joindre à lui pour ouvrir les portes aux rebelles, qui depuis huit jours se morfondaient devant la place, sans avoir pu réussir dans aucune attaque. Liu-pou voulut les empêcher d'entrer ; mais voyant qu'il ne pouvait tenir contre leur nombre, il fut trouver Ouang-yun pour l'engager à se sauver avec lui.

— Je n'ai travaillé jusqu'ici, lui répondit Ouang-yun, que pour pacifier l'État, & rendre à l'empereur sa liberté. Si je ne peux y réussir, j'aurai du moins la gloire de l'avoir tenté, & de sacrifier ma vie pour une cause aussi belle. L'empereur se repose sur moi du soin de conserver ses jours, & je l'abandonnerais pour mettre les miens en sûreté ! N'ayez aucune inquiétude de mon sort ; tant que je respirerai, on me verra agir en sujet fidèle & dévoué au bien commun. Quant à vous, allez ranimer le zèle des gouverneurs des provinces pour le service de l'empereur. Souvenez-vous qu'un homme d'honneur ne doit jamais trahir le maître que le Tien lui a donné.

Liu-pou sortit de Tchang-ngan à la tête des soldats qui lui étaient attachés, & fut se rendre auprès de Yuen-chao.

La ville fut abandonnée au pillage : les rebelles y commirent les excès les plus affreux, & se faisaient même une gloire de brûler, de violer & de massacrer. Li-tsouï & Kouo-ssé furent droit au palais, & menacèrent d'y mettre le feu si on ne leur en ouvrait les portes. Ouang-yun fit alors paraître l'empereur <sup>p.562</sup> dans une galerie : aussitôt que les rebelles l'aperçurent, se jetèrent à genoux, & après l'avoir salué profondément & avec beaucoup de respect, ils lui adressèrent la parole pour lui dire qu'ils

n'avaient aucun dessein de se révolter, & qu'ils n'avaient pris les armes que pour venger la mort de Tong-tcho, qu'on avait injustement fait mourir. Ils ajoutèrent que dès qu'on leur aurait donné satisfaction, en leur livrant Ouang-yun, ils quitteraient les armes & se rangeraient à la soumission qu'ils lui devaient.

Quoique Ouang-yun fût certain de trouver la mort, il n'hésita point à descendre de la galerie, & fut se présenter avec intrépidité aux rebelles. Li-tsouï le voyant approcher, tira son sabre & lui demanda avec colère quels étaient les crimes de Tong-tcho, pour l'avoir traité si inhumainement ?

— Ceux du plus grand scélérat, du plus méchant de tous les hommes, répondit avec fermeté Ouang-yun : le Tien l'en a puni, & s'il existait encore, & qu'il fût en mon pouvoir d'exterminer ce monstre, j'en purgerais la terre, qu'il a fait frémir par ses forfaits.

Li-tsouï & Kouo-ssé plus irrités par cette réponse courageuse, l'étendirent mort à coups de sabre, & firent jeter son corps au milieu des rues. Tchao-tsin, vieux mandarin, le fit enterrer.

Liu-pou, qui s'était soustrait par la fuite à leur fureur, fut d'abord accueilli de Yuen-cho ; mais comme il ne contenait point ses soldats, qui pillaient & volaient de tous côtés, il se repentit de l'avoir reçu. Liu-pou s'apercevant qu'il se refroidissait à son égard, le quitta pour aller joindre Tchang-yang, dans le pays de Ho-nui : & comme il apprit en y arrivant que Li-tsouï & Kouo-ssé le faisaient chercher pour le faire mourir, il se sauva auprès de Yuen-chao, qu'il abandonna dans la suite pour revenir trouver Tchang-yang. p.563

**193.** Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. A la sixième lune, il tomba une grêle d'une grosseur extraordinaire ; à la dixième, il y eut un tremblement de terre, & le même mois, il parut une comète à la constellation *Tien-chi*.

Tsao-tsong, père de Tsao-tsaï, pour s'éloigner des troubles qui agitaient l'empire, s'était retiré à Lang-yé <sup>1</sup>. Son fils se voyant maître d'un pays assez considérable, voulut qu'il vînt partager avec lui les avantages de la fortune qu'il s'était procurée, en se faisant une petite souveraineté. Tsao-tsong se mit en route pour se rendre auprès de son fils, & il fit transporter tout son bagage sur plus de cent chariots. L'officier chargé de la conduite de ce convoi & qui commandait l'escorte que Tao-kien lui avait donnée, se laissa tenter par les richesses qu'il se figurait trouver parmi ce bagage. En passant sur le territoire de Pi <sup>2</sup>, dans un lieu écarté, cet infidèle conducteur, de complot avec ses soldats, assassina Tsao-tsong & sa famille qu'il emmenait avec lui : il s'empara de tout le bagage, & fut avec sa troupe se cacher dans les montagnes, où ils se partagèrent ce butin & où ils exercèrent le métier de voleurs.

La mort funeste de son père & de ses parents pénétra Tsao-tsaï de la douleur la plus vive : il jura d'en tirer une vengeance exemplaire. Dans ce dessein, l'automne de cette même année, il entra sur les terres de Tao-kien avec une armée formidable. Une dizaine de villes vinrent d'abord se mettre à sa discrétion, & il les épargna. A l'égard de Tao-kien, qu'il accusait d'être l'auteur de cette action barbare, quelques protestations qu'il p.564 lui fit de n'y avoir pas trempé, il ne voulut jamais l'écouter ; de sorte que Tao-kien se vit contraint de se défendre & de se mettre à la tête de ses troupes.

Les deux armées se rencontrèrent à Pong-tching <sup>3</sup>, où elles en vinrent aux mains. Tao-kien fut complètement battu & obligé de s'enfuir à Tan <sup>4</sup>, en abandonnant à Tsao-tsaï Pong-tching, qu'il détruisit de fond en comble, & dont il fit passer au fil de l'épée tous les habitants, sans distinction de sexe. On compte qu'il périt plus de cent mille hommes au sac de cette ville.

---

<sup>1</sup> Y-tcheou de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

<sup>2</sup> Pi-hien de Y-tcheou du Chan-tong.

<sup>3</sup> Ou Peng-tching ; c'est Pé-siu-tcheou du Kiang-nan.

<sup>4</sup> Hai-tcheou de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.

La vengeance de Tsao-tsaï n'étant point encore satisfaite par cette sanglante expédition, il fut investir Tan, où Tao-kien s'était réfugié avec les débris de son armée. L'exemple du massacre de Pong-tching excita les assiégés à se défendre en désespérés. Tsao-tsaï fit inutilement les plus grands efforts, pour les forcer. Après plusieurs attaques, où il fut toujours repoussé, ce général se vit contraint d'en lever le siège & de se retirer.

**194.** L'année suivante, Tsao-tsaï se remit en campagne, résolu d'exterminer Tao-kien. Liéou-pi, venu au secours de ce dernier, se présenta devant Tsao-tsaï pour l'engager à se désister de ce dessein, ou pour lui livrer bataille, s'il ne voulait entendre à aucun accommodement. Liéou-pi ne put rien obtenir, & forcé d'en venir aux mains, il fut battu & son armée entièrement défaite. Cet échec effraya si fort Tao-kien, qu'il était déterminé à chercher ailleurs un asile, lorsque Tchang-miao débaucha un corps de troupes de l'armée <sup>p.565</sup> de Tsao-tsaï, avec lequel il passa au service de Liéou-pi, & par cette défection Tsao-tsaï fut obligé de renoncer à toute entreprise.

Tchang-miao, dans sa jeunesse, aimait fort les plaisirs, auxquels il se livrait sans beaucoup de réserve : il était d'ailleurs d'un caractère si léger & si inconstant, qu'il ne pouvait s'attacher à personne : il avait cependant commencé par se lier avec Yuen-chao & Tsao-tsaï, mais lorsque Yuen-chao fut nommé généralissime, il crut remarquer en lui des airs de hauteur & de mépris à son égard, & il le quitta pour se donner à Tsao-tsaï. Yuen-chao, piqué de sa désertion, sollicita beaucoup Tsao-tsaï de le faire mourir, mais il refusa absolument de lui donner cette satisfaction. Tchang-miao voyant Yuen-chao obstiné à le perdre, craignit que Tsao-tsaï ne lui fit le même traitement qu'il venait de faire subir à Hou, gouverneur de Kieou-kiang, pour avoir mal parlé de lui : il crut devoir prendre ses précautions en le quittant, pour passer du côté de Tao-kien.

Tchin-kong, officier de l'armée de Tsao-tsao, avait aussi contre lui des sujets de mécontentement & songeait à prendre parti ailleurs. Se trouvant seul avec Tchang-miao & Tchang-tchao son frère, il s'ouvrit à eux sur le projet qu'il roulait dans sa tête, & dit à Tchang-miao, que dans la confusion où l'empire se trouvait, chacun cherchant à faire ses affaires, il devait aussi s'occuper des siennes : il lui fit voir la possibilité pour lui d'y réussir, étant gouverneur d'un pays où il trouverait des soldats aguerris : il lui montra le Chan-tong presque abandonné par Tsao-tsao, & dégarni de troupes, en ajoutant que Liu-pou, un des plus braves hommes de l'empire, & qui entendait le mieux la guerre, était sans emploi & sans retraite, & qu'il serait <sup>p.566</sup> charmé de trouver l'occasion de servir. Ce fut ce conseil qui détermina Tchang-miao à quitter le service de Tsao-tsao & à se faire un arrondissement, d'où il pût attendre, en sûreté, l'événement des troubles qui agitaient l'empire. Tchang-miao appela Liu-pou, qu'il fit gouverneur de Yen-tcheou, dont il s'empara avec le secours de cet officier.

Tao-kien embarqué dans une guerre difficile à soutenir, par la perfidie d'un de ses officiers qui lui avait attiré Tsao-tsao sur les bras, en eut tant de chagrin qu'il en tomba malade. Il était innocent du meurtre du père de Tsao-tsao & de sa famille ; mais Tsao-tsao, qui l'en croyait complice, s'acharnait à le perdre & à l'exterminer. Tao-kien, sensible au service inespéré & volontaire que Lieou-pi lui avait rendu en venant à son secours, voulut lui en témoigner sa reconnaissance, en se démettant en sa faveur du gouvernement de Yu-tcheou : il écrivit en conséquence à la cour pour en avoir l'agrément, qui lui fut accordé, à condition que Lieou-pi, du vivant de Tao-kien, ferait sa résidence à Siao-peï.

A la sixième lune de cette année, on retentit deux tremblements de terre à Tchang-ngan, & le trente, il y eut une éclipse de soleil. La grande sécheresse qu'il fit cette année, mit la cherté aux grains & causa une si grande disette, qu'à la cour même, on fut obligé de manger de la chair humaine.



Tsao-tsao, qui ne se trouvait plus en état de rien entreprendre contre Tao-kien, depuis la défection de Tchang-miao, avait repris le chemin de ses États. Il eut à peine fait deux journées de marche, qu'on vint lui annoncer que Tchang-miao avec Liu-pou, qu'il avait fait son général, s'étaient emparés de presque tout le pays de Yen-tcheou, & qu'il ne lui en restait que trois *hien*. Tsao-tsao ne parut point troublé <sup>p.567</sup> de cette nouvelle : il connaissait la bravoure de Liu-pou, mais il était persuadé qu'il avait peu de tête, & qu'il lui serait facile, s'il ne pouvait en venir à bout par la force, d'y réussir par la ruse : ainsi il continua sa route comme s'il eût ignoré cette perte.

Au premier avis que Liu-pou eut de l'approche de Tsao-tsao, il laissa à Yen-tcheou dix mille hommes de garnison, avec deux officiers de mérite pour la défendre, & il se disposait à partir à la tête de l'armée, lorsque Tchou-kong lui demanda ce qu'il prétendait faire. Comme Liu-pou lui dit qu'il voulait aller à Pou-yang, Tchou-kong lui représenta qu'il était plus important de conserver Yen-tcheou, & que dix mille hommes auprès de Taï-chan suffiraient pour arrêter toute l'armée de Tsao-tsao.

— Ce fut ainsi, ajouta Tchou-kong, que Han-sin défit autrefois l'armée de Pa-ouang, & qu'il se rendit maître du royaume de Tchao. Vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de ce grand capitaine, en gardant le passage de Taï-chan, & en coupant les vivres à l'ennemi.

Loin de suivre un conseil dont l'expérience du passé prouvait la sagesse, Liu-pou lui répondit qu'il ignorait les raisons qui le déterminaient à aller occuper le poste de Pou-yang, & qu'il devait s'en rapporter à lui sur ce qu'il était à propos de faire dans la conjoncture présente. Ainsi Liu-pou partit, quelques efforts que Tchou-kong pour l'en détourner.

Tsao-tsao, persuadé que Liu-pou n'aurait pas songé à faire garder le passage de Taï-chan, détacha Tsao-gin avec un corps de ses meilleures troupes, en lui ordonnant, si le passage était libre, de profiter de la nuit pour le franchir, & d'aller du même pas investir Yen-tcheou : il lui promit

de le suivre de près. Tsao-tsaï ne douta point que Liu-pou ne se fût posté<sup>p.568</sup> du côté de Pou-yang, & il en prit la route dans la résolution de le combattre.

Tchin-kong voyant que Tsao-tsaï allait leur tomber sur les bras, & qu'il n'était pas éloigné, conseilla à Liu-pou de ne pas lui donner le temps de faire reprendre haleine à ses troupes. Mais Liu-pou lui répondit qu'il voulait au contraire lui laisser tout le temps de se remettre des fatigues de sa marche, afin de lui prouver qu'il ne le craignait pas, en ajoutant qu'il se proposait ensuite de le bien battre ; mais Tchin-kong lui dit qu'il doutait fort qu'il tînt parole. Tsao-tsaï s'approcha tranquillement de Pou-yang & vint camper à la vue des retranchements de Liu-pou, dans la résolution de lui livrer bataille dès le lendemain. Il la donna effectivement, mais il fut repoussé & contraint de reculer à quarante ly du champ de bataille : cet échec l'obligea de rappeler Tsao-gin avec sa division.

Le soir même de sa défaite, Tsao-tsaï ayant su qu'à l'orient de Pou-yang il y avait un piquet de l'armée de Liu-pou assez éloigné de son camp, il conçut le dessein de l'enlever pendant la nuit, s'imaginant que Liu-pou ne le croirait pas capable de faire un coup de main aussi hardi, surtout venant d'être battu. Tchin-kong qui connaissait mieux Tsao-tsaï que Liu-pou, lui conseilla de faire soutenir ce piquet ; mais Liu-pou méprisant cet avis, lui dit qu'il pourrait le faire renforcer s'il le voulait mais que quant à lui, il s'en donnerait bien de garde, parce que Tsao-tsaï pourrait croire qu'il le craignait.

Les mesures de Tsao-tsaï étaient si bien prises, qu'il défit ce piquet aussitôt qu'il l'eut attaqué ; mais ses soldats s'étant dispersés pour piller, les troupes que Tchin-kong envoyait le trouvant en désordre, les chargèrent vivement. Tsao-tsaï qui dans l'obscurité, les prit pour ceux qu'il venait d'attaquer,<sup>p.569</sup> fit avancer un corps qui n'avait point encore donné, & qui avait gardé ses rangs. Le choc fut vif, & dura jusqu'au jour,

que Liu-pou accourut au secours des siens. Son approche obligea Tsao-tsaï à battre en retraite & à regagner son camp.

Les deux armées restèrent dans l'inaction pendant plus de cent jours, qu'elles passèrent à s'observer réciproquement. Celle de Liu-pou était trop supérieure en nombre pour que Tsao-tsaï osât risquer une action décisive. De son côté Liu-pou, depuis le dernier échec, commença à se mettre sur ses gardes contre les ruses de Tsao-tsaï, & craignait de s'engager de peur de quelque surprise.

La récolte ayant été mauvaise, il régna une espèce de famine dans la province qui était le théâtre de cette guerre. Tsao-tsaï voyait ses provisions tirer à leur fin, & Liu-pou n'en pouvait faire venir qu'à grands frais & avec beaucoup de difficulté. Cette raison obligea les deux armées à quitter la plaine & à rentrer dans leurs quartiers.

Dans ces entrefaites, Tao-kien mourut à Pong-tching. Se sentant près de sa fin, il envoya chercher Lieou-pi pour lui remettre son gouvernement, mais ce prince n'arriva qu'après sa mort. Mi-tchou lui fit part des dernières volontés de Tao-kien, qui l'avait nommé son successeur, après avoir en obtenu l'agrément de la cour. Lieou-pi faisant quelque difficulté d'accepter cette place, Mi-tchou lui dit qu'il aurait tort de la refuser, parce qu'étant de la famille impériale, ce gouvernement le mettrait en état de la soutenir sur le penchant de sa chute. Ce motif déterminait Lieou-pi à prendre le gouvernement qu'on lui offrait.

La cour n'était pas moins agitée que les provinces. Li-tsouï & Kouou-ssé s'y comportaient plutôt en brigands qu'en sujets <sup>p.570</sup> de l'empire. La province de la cour, autrefois composée de plusieurs centaines de mille familles, était presque déserte, & exposée à leurs cruautés & à leur brigandage. Ces deux officiers de Tong-tcho, sous prétexte de venger sa mort, y avaient porté la désolation à son comble.

Fan-tcheou, moins barbare qu'eux, jugeant que cet état de violence ne pourrait longtemps subsister, avait cherché à gagner la confiance des troupes. Li-tsouï & Kouou-ssé en prirent de l'ombrage, & comme les plus

grands crimes ne coûtent rien aux scélérats, Li-tsouï invita Fan-tcheou à le venir trouver chez lui, sous prétexte d'une affaire de conséquence, & il le fit assassiner par des gens qu'il avait apostés. Cette trahison inspira de la défiance à leurs officiers, qui craignaient d'éprouver le même traitement que Fan-tcheou. Li-tsouï & Kouo-ssé eux-mêmes, commencèrent à se redouter mutuellement & à se faire chacun un parti : les choses furent poussées au point que ces deux officiers de Tong-tcho en vinrent à une rupture ouverte. Ils prirent les armes, & leur querelle mit l'empereur & la cour dans le plus grand embarras.

Tsao-tsao qui, dans sa première campagne contre Liu-pou, n'avait pu recouvrer son pays de Yen-tcheou, jugeant qu'il en viendrait difficilement à bout, tant que Liu-pou s'y opposerait à la tête d'une armée plus forte que la sienne, chercha à se dédommager de cette perte par de nouvelles conquêtes. Ayant appris la mort de Tao-kien, il porta ses vues sur Pong-tching, espérant rencontrer peu de difficultés à s'en rendre maître. Il en parla même à Sun-yu, l'un des principaux officiers de son conseil, comme d'une chose dont le succès lui paraissait assuré.

Sun-yu, qui pensait différemment, lui dit que Lieou-pang, avant que d'avoir fondé la dynastie des *Han*, s'était contenté, p.571 dans les commencements, de conserver le pays de Koan-tchong, sans songer à faire d'autres conquêtes, qui auraient nécessairement divisé ses forces ; & que, quoiqu'il eût reçu plusieurs échecs, il s'en était toujours relevé par les secours qu'il tirait du Koan-tchong, avec lesquels il était enfin parvenu à se rendre maître de tout l'empire. Sun-yu lui dit encore qu'en entreprenant la conquête du Pong-tching, où il trouverait certainement des obstacles, il faudrait qu'il laissât une partie de ses troupes dans le Yen-tcheou, afin d'y conserver les places qui lui restaient ; & qu'alors, affaibli également des deux côtés par la division de ses forces, il risquerait de tout perdre. Ainsi Sun-yu concluait qu'il valait mieux ne suivre qu'un seul objet, & préférer de tenter les moyens de rentrer dans Yen-tcheou comme étant la capitale de ses États.

Dans le temps que Tsao-tsao & Sun-yu balançaient les avantages du parti le plus prudent à suivre dans la conjoncture actuelle, Hia-héou-tan vint leur dire que les deux officiers auxquels Liu-pou avait confié la garde de Yen-tcheou, en étaient sortis avec la garnison, pour escorter des convois qu'ils menaient au camp de Liu-pou. Tsao-tsao, sans perdre de temps, détacha Li-tien, un de ses meilleurs officiers, avec un corps de cavalerie, en lui ordonnant de forcer la marche jour & nuit, pour aller, par un chemin détourné, investir Yen-tcheou ; & il se disposa lui-même à le suivre, par la route ordinaire, avec le reste de l'armée.

Sur l'avis que reçurent les deux officiers de Liu-pou que Tsao-tsao était décampé & qu'il prenait la route de Yen-tcheou, ils crurent que c'était une feinte de sa part pour venir enlever leur convoi ; ainsi ils lui firent prendre les devants, & restèrent en arrière pour amuser Tsao-tsao, en faisant la petite <sup>p.572</sup> guerre, afin de donner au convoi le temps d'arriver au camp. Ils se proposaient ensuite de retourner à Yen-tcheou & de la bien défendre contre ses attaques.

Suivant ce plan, les deux officiers se retranchèrent sur la pente d'un côteau, où les coureurs de Tsao-tsao les ayant aperçus, en furent donner avis à ce général. Tsao-tsao fit faire halte à son armée le reste du jour ; la nuit suivante il marcha sans tambours, & se trouva le lendemain, dès le matin, à la vue de l'ennemi, que cette apparition inattendue jeta dans la plus grande consternation. Sans leur donner le temps de revenir de leur surprise, il les fit attaquer & força leurs retranchements. Li-fong, un des deux officiers de Liu-pou, resta sur la place. L'autre, nommé Siué-lan, se sauva avec les débris de ses troupes du côté de Yen-tcheou, afin de se jeter dans cette place, qu'il ne doutait pas que Tsao-tsao ne vînt attaquer à la suite de sa victoire : mais étant obligé, pour y arriver, de passer sur un pont, il le trouva occupé par Li-tien, qui, le voyant en déroute, tomba sur lui & acheva sa défaite. Siué-lan fut trouvé parmi les morts, percé d'un coup de flèche.

Les habitants de Yen-tcheou ouvrirent leurs portes à Tsao-tsao. Il ne séjourna dans cette ville que pour y rétablir l'ordre & le calme, & il en partit pour aller faire le siège de Pou-yang. Liu-pou qui s'attendait que cette place tiendrait au moins autant de temps qu'il lui en faudrait pour la secourir, s'était mis en marche pour s'y rendre ; de sorte que les deux armées se rencontrèrent au moment que Liu-pou reçut la nouvelle de la prise de Pou-yang. Désespéré de cette perte, Liu-pou, quoiqu'inférieur en nombre, voulut risquer le sort d'une bataille, dans l'espérance que s'il en sortait victorieux, il lui serait facile de reprendre Yen-tcheou. Tsao-tsao ne recula point : l'action <sup>p.573</sup> fut vive & meurtrière. La victoire, longtemps disputée, se déclara enfin pour Tsao-tsao, qui poursuivit l'ennemi jusqu'aux portes de Pou-yang. Liu-pou s'attendait d'y trouver une retraite ; mais les habitants lui en fermèrent les portes & se déclarèrent pour Tsao-tsao. Liu-pou se vit obligé de tourner bride vers Ting-tao <sup>1</sup>, où il fut rejoindre Tchang-miao & son frère Tchang-tchao.

Après avoir mis Pou-yang en état de défense, en y laissant une forte garnison, Tsao-tsao dirigea sa marche vers Ting-tao, la seule place qui lui restait à prendre pour avoir entièrement recouvré les dépendances de son ancien gouvernement. Il fut camper à quarante ly de cette ville, dans une plaine, où il trouva des fourrages & des grains en abondance, parce que la moisson approchait : son camp était appuyé d'un bois, & comme il se passa quelques jours sans qu'il fit aucune tentative sur Ting-tao, Liu-pou en sortit pour observer son ennemi. Voyant que Tsao-tsao ne faisait aucun mouvement, il crut qu'il lui avait dressé quelque embuscade dans le bois ; ainsi il n'osa s'engager plus avant & se retira.

La retraite de Liu-pou fit juger à Tsao-tsao qu'il avait craint quelque piège, & dès la nuit suivante il lui en tendit effectivement un. Il plaça de distance en distance, dans le bois, beaucoup d'étendards, & à la pointe du jour il sortit de son camp, où il ne laissa qu'une cinquantaine de tambours, avec quelques gens inutiles, auxquels il ordonna de faire

---

<sup>1</sup> Ting-tao-hien de Tsao-tcheou de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

beaucoup de bruit quand ils verraient venir à eux Liu-pou ; & lui, masqué par un cône, fit défiler ses troupes pour couper le chemin à Liu-pou, à la première sortie qu'il ferait.

p.574 Rentré dans la ville, Liu-pou rendit compte à Tchang-miao & à Tchinkong de la raison qui l'avait fait retourner sur ses pas. Tchinkong lui dit qu'avec Tsao-tsao il fallait toujours avoir le pied prompt & l'œil au guet. Et comme ils étaient encore à s'entretenir des ruses de ce général, on vint leur annoncer qu'on voyait flotter dans le bois beaucoup d'étendards. Liu-pou, se félicitant d'avoir rencontré si juste, sortit avec toute la garnison pour y aller mettre le feu & forcer le camp de Tsao-tsao : il ne laissa dans la ville que Tchang-miao, Tchang-tchao, Tchinkong & peu de soldats.

Lorsqu'il vit le feu s'élever dans le bois, il marcha droit au camp de Tsao-tsao, qu'il trouva entièrement dégarni. Il comprit qu'il était perdu ; mais voulant regagner Ting-tao, Tsao-tsao lui en coupa le chemin, & tomba sur son armée qu'il tailla en pièces. Liu-pou battu, se vit contraint d'aller chercher un asile auprès de Lieou-pi.

Tchang-miao & Tchinkong apprenant cette défaite, n'attendirent pas que la ville fut investie ; ils se retirèrent en diligence, l'un vers Yen-cho, & l'autre auprès de Lieou-pi. A l'égard de Tchang-tchao, s'étant laissé enfermer dans Ting-tao & désespérant d'échapper, il se pendit. Ting-tao ouvrit ses portes à Tsao-tsao, qui par son habileté recouvra tout ce que Tchang-miao lui avait enlevé. Il se rendit si puissant, qu'il se vit bientôt en état de tirer l'empereur de la servitude où Li-tsouï & Kouo-ssé le retenaient.

La querelle entre Li-tsouï & Kouo-ssé s'était échauffée au point qu'ils en étaient venus aux voies de fait. Li-tsouï s'était saisi de l'empereur, & après avoir pillé le palais, il y avait fait mettre le feu : il réduisit encore en cendres tous les tribunaux. Kouo-ssé tenait en chartre privée tous les grands, dont p.575 il prétendait que les délibérations, qu'il leur dictait,

devaient être préférées aux ordres de l'empereur, tant que ce prince serait prisonnier entre les mains de Li-tsouï.

L'empereur au désespoir d'être traité si indignement, trouva moyen de faire dire à Yang-pieou & Tchu-tsiun, que Kouo-ssé n'avait point arrêté, de tâcher de réconcilier ces deux ennemis. Ils s'adressèrent d'abord à Kouo-ssé, qui, charmé de ce qu'ils venaient d'eux-mêmes se livrer entre ses mains, les retint. Tchu-tsiun en fut si affligé, qu'il mourut peu de jours après. Yang-pieou indigné de voir l'État déchiré par ses propres sujets, le témoigna vivement à Kouo-ssé, qui mit le sabre à la main, en faisant mine de vouloir lui fendre la tête afin de l'intimider ; mais Yang-pieou, sans faire paraître la moindre altération, lui dit d'un ton ferme :

— Votre devoir est de servir l'empire ; vous travaillez à sa ruine, au lieu de chercher à apaiser les troubles qui l'agitent : si je ne dois être témoin que de ses malheurs, la vie peut-elle avoir pour moi des attraites ?

Cette réponse calma la colère de Kouo-ssé, & il n'osa pousser les choses à la dernière extrémité.

Cependant afin de s'attacher les troupes qui étaient à son service, & principalement les *Kiang*, Li-tsouï leur fit distribuer une partie des richesses qu'il avait tirées du palais, en leur promettant encore, s'ils le servaient fidèlement, de leur donner les femmes qu'il en avait enlevées. Dès la même nuit, Kouo-ssé vint attaquer son camp, & fut vigoureusement repoussé. Li-tsouï fut obligé de faire changer de quartier à l'empereur, parce que les flèches lancées dans cette attaque incommodaient beaucoup celui qu'il occupait. Il fit éloigner ce prince, & lui donna une garde nombreuse, en défendant de laisser approcher personne.

p.576 Dans la confusion qui devait nécessairement suivre une levée de boucliers aussi précipitée, on n'avait pas eu le temps de faire des magasins : les vivres manquèrent bientôt, surtout aux gens qui servaient



l'empereur. Il fit dire à Li-tsouï de leur fournir au moins du riz & du bœuf ; mais cet officier répondit avec insolence, que loin de rien donner à son monde, il allait lui retrancher à lui-même une partie de ses provisions. L'empereur versa des larmes quand on lui rendit une réponse aussi dure.

Pénétré de se voir dans cet état d'avilissement, ce prince voulut faire une seconde tentative pour raccommoder ces deux rivaux. Il chargea de cette négociation Hoang-fou-li, qui ramena Kouo-ssé à un esprit de conciliation ; mais il trouva Li-tsouï absolument décidé à n'entendre à aucun accommodement, qui lui demanda, si avec une armée comme la sienne il devait craindre Kouo-ssé. Li-tsouï ajouta qu'il devait d'ailleurs connaître la différence qu'il y avait entre eux pour l'habileté. Hoang-fou-li lui représenta que Tang-tcho lui-même, du plus haut degré de puissance, était cependant tombé immolé de la main de Liu-pou, qu'il avait comblé de bienfaits. Il lui dit encore que son propre intérêt était de se conserver dans le rang élevé qu'il occupait, & de transmettre à ses héritiers sa gloire & ses richesses, plutôt que de s'exposer, par un faux point d'honneur, à perdre tous les avantages qu'il s'était procurés par son mérite & par sa capacité. Hoang-fou-li ajouta que Kouo-ssé ne faisait pas plus de mal en retenant prisonniers les grands, que lui en privant son souverain de sa liberté. Ces dernières paroles piquèrent si vivement Li-tsouï, qu'il lui aurait fendu la tête d'un coup de sabre, s'il ne l'eût esquivé en se sauvant au plus vite.

p.577 Hoang-fou-li regardant comme un affront les menaces de Li-tsouï, se mit à crier qu'il s'était révolté contre l'empereur ; & qu'il voulait même tuer ce prince pour s'emparer de son trône. L'empereur qui l'entendit, lui fit dire de s'éloigner, de peur que Li-tsouï ne lui fit un mauvais parti. Cependant les cris de Hoang-fou-li firent impression sur plusieurs officiers, qui réfléchissant sur la conduite de leur général, virent que Hoang-fou-li n'avait pas tort de l'accuser. Ils consultèrent en secret sur les moyens de rendre à l'empereur sa liberté. Yang-fong proposa de

tuer Li-tsouï. Ce moyen de délivrer l'empereur était prompt & sûr, mais l'exécution n'en était pas facile. Yang-fong s'en chargea lui-même, & il en serait venu à bout, s'il n'eût été trahi par un de ceux qu'il y voulait employer. Li-tsouï furieux ne sut pas se modérer : la découverte de ce complot contre ses jours le fit proférer les menaces les plus terribles contre Yang-fong, qui eut le temps de se sauver avec les troupes qui étaient à ses ordres. Sa défection en entraîna encore d'autres par l'estime qu'ils avaient pour lui, & ils quittèrent le service de Li-tsouï.

Dans ces entrefaites, Tchang-tsi arriva du Chan-si avec un corps considérable de troupes, & fut camper à la vue de Li-tsouï & de Kouo-ssé. Il venait servir l'empereur contre ces deux rebelles, qu'il fut trouver d'abord l'un après l'autre, pour les engager à s'arranger à l'amiable. Il proposa ensuite à l'empereur d'aller demeurer à Hong-nong <sup>1</sup>. Quoique ce prince ne fût pas en état de refuser cette proposition, il aurait mieux aimé retourner à Tchang-ngan. Avant qu'on eût pris un parti pour fixer la résidence de l'empereur, les *Kiang* demandèrent qu'on <sup>p.578</sup> tint la promesse qu'on leur avait faite de leur partager les femmes du palais. L'empereur embarrassé de les satisfaire sur ce point, chargea Kia-yu d'aller trouver leur chef, & de lui promettre que quand tout serait pacifié, il leur donnerait à cet égard toute la satisfaction qu'ils pouvaient désirer. Ces *Kiang*, contents de cette assurance, abandonnèrent Li-tsouï & retournèrent dans leur pays.

Li-tsouï, affaibli par ces défections, chercha lui-même à renouer l'accommodement qu'il avait d'abord refusé. Il fit sonder Kouo-ssé, auquel la présence de Tchang-tsi en imposa de manière à n'oser reculer. Ainsi il ne fut plus question que d'arrêter l'endroit où l'empereur tiendrait sa cour.

Kouo-ssé voulait qu'il l'établît à Kao-ling <sup>2</sup> : Tchang-tsi & les grands insistaient pour Hong-nong ; de sorte que Kouo-ssé se voyant contredit,

---

<sup>1</sup> Chen-tcheou, dépendant de Ho-nan-fou, capitale du Ho-nan.

<sup>2</sup> Kao-ling-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

signifia à l'empereur qu'il s'y opposait. Cette réponse arrogante, qui ressemblait à un ordre, chagrina si fort l'empereur, qu'il ne put prendre aucune nourriture ce jour-là. Kouo-ssé instruit de la peine qu'il lui causait, lui fit proposer d'aller en attendant à Sin-fong <sup>1</sup>, ce qui fut accepté.

La cour s'étant rendue à Sin-fong, Kouo-ssé sollicita beaucoup l'empereur, mais secrètement, de retourner à Mei-ou, parce qu'il y avait plus de crédit qu'ailleurs. Quelques précautions qu'il eût prises pour dérober son projet à la connaissance de Tchang-tsi, ce dernier en eut vent, & soupçonnant par là ses mauvaises intentions, il s'aboucha avec Yang-ting, Tong-tching & Yang-fong, afin de faire échouer le dessein de Kouo-ssé. Celui-ci jugeant qu'ils l'avaient éventé, eut peur qu'ils ne lui fissent un mauvais parti ; il abandonna ses soldats & fut se cacher dans une des montagnes du midi.

L'empereur, délivré de Kouo-ssé, partit de Sin-fong & prit la route de l'est avec Yang-ting, Tong-tching & Yang-fong, qui avaient avec eux quelques mille soldats. Lorsqu'ils arrivèrent à Hoa-yn <sup>2</sup>, Toan-oueï vint recevoir l'empereur à la tête de ses troupes, & il lui fournit tous les rafraîchissements dont il avait besoin pour lui & pour sa suite, en le priant de descendre dans son camp. Yang-ting, qui n'était pas bien avec Toan-oueï, fit courir le bruit que les offres de cet officier cachaient quelque dessein contraire aux intérêts de l'empereur, & qu'il ne cherchait à l'attirer dans son camp que pour le tromper. Quoique Tchao-oueï, Yang-pieou & Lieou-ngai se rendissent garants de la droiture des intentions de Toan-oueï, l'empereur, dans des circonstances où il était difficile de se fier à quelqu'un, ne se rendit point à l'invitation.

Yang-ting voyant l'empereur prévenu contre Toan-oueï, sollicita ce prince de donner l'ordre d'attaquer son camp. L'empereur le refusa, en disant qu'un simple soupçon ne suffisait pas, pour en venir à cette

---

<sup>1</sup> Lin-tchang-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

<sup>2</sup> Hoa-yn-hien de Hoa-tcheou de Si-ngan-fou du Chan-si.

extrémité avec quelqu'un qui avait plutôt montré du zèle pour son service que cherché à lui être contraire. Yang-ting, fâché de manquer l'occasion de se venger de Toan-oueï, changea de batterie ; il gagna Yang-fong & Tong-tching, qui réunirent leurs troupes aux siennes pour forcer le camp de Toan-oueï. Ce dernier, persuadé de leur mauvaise volonté, se tenait sur ses gardes, & il repoussa vigoureusement leur attaque.

p.580 Cette insulte aurait dû refroidir Toan-oueï pour le service de l'empereur ; cependant son zèle ne se ralentit point : il continua de lui fournir, & à sa suite, tous les vivres nécessaires. Cette conduite convainquit tout le monde de la droiture de ses vues.

Li-tsouï & Kouo-ssé, qui s'étaient réconciliés, apprenant l'insulte gratuite faite à Toan-oueï, contre le gré de l'empereur, crurent l'occasion favorable de se saisir une seconde fois de la personne de ce prince : ils accoururent le serrer de fort près & le harcelaient sans cesse. A la première rencontre, Yang-ting, qu'on ne voyait plus de bon œil depuis l'affaire de Toan-oueï, profita de l'occasion pour s'enfuir seul du côté de King-tcheou. Tchang-tsi, s'étant brouillé avec Tong-tching & Yang-fong, déferra aussi, & fut joindre Li-tsouï & Kouo-ssé.

L'empereur continua cependant sa route vers Hong-nong, ayant sans cesse Li-tsouï & Kouo-ssé à ses trousses : ils le suivirent jusqu'à Tong-kien <sup>1</sup>, où Tong-tching & Yang-fong résolurent d'en venir à une action générale, dans laquelle ils furent complètement battus. La plus grande partie de leur monde resta sur le carreau ; les équipages de l'empereur & de l'armée, le sceau même & les papiers les plus importants de la couronne furent pris. Les grands qui échappèrent au carnage furent faits prisonniers : l'empereur, l'impératrice, Tong-tching & Yang-fong eurent peine à se sauver avec quelques centaines de soldats. Jamais défaite ne fut plus grande ni plus désastreuse. L'empereur fut contraint de passer la

---

<sup>1</sup> A sept ly au sud-ouest de Chen-tcheou du Ho-nan.

nuit dans son char, & tous ceux qui l'accompagnaient couchèrent <sup>p.581</sup> exposés aux injures de l'air à Tsao-yang <sup>1</sup>, dans un désert où il n'y avait jamais eu la moindre hutte.

Dans cette détresse, Yang-fong & Tong-tching envoyèrent vers Li-yo, Han-sien, Hou-tsaï, & même vers les *Hiong-nou* du midi, qui étaient entrés sur les terres de l'empire, demander du secours. Pendant ce temps-là, ils cherchèrent à amuser Li-tsouï & Kouo-ssé par des propositions d'accommodement. Lorsqu'ils eurent reçu quelque renfort, ils se rendirent plus difficiles dans cette négociation ; & quand toutes les troupes qu'ils attendaient furent arrivées, ils la rompirent entièrement : ils marchèrent même contre l'ennemi, qu'ils battirent & forcèrent à donner quelque relâche à l'empereur.

Tong-tching & Yang-fong profitant de ce premier succès, s'avancèrent du côté de l'est ; mais ils n'eurent pas fait une demi-journée de chemin, que Li-tsouï & Kouo-ssé, après avoir ramassé les débris de leur armée, revinrent les inquiéter dans leur marche. Comme les *Hiong-nou* s'étaient retirés aussitôt après la bataille, le parti de l'empereur se trouvait affaibli de beaucoup : Yang-fong & Tong-tching ne jugèrent pas de meilleur moyen de se mettre à l'abri de leurs insultes, que de passer le Hoang-ho à Ti-tchou <sup>2</sup> pour le repasser ensuite à Mong-tsin <sup>3</sup>. Li-yo prit les devants, laissant le commandement de l'armée à Han-sien, qui amusa si bien l'ennemi, qu'il donna le temps à l'empereur & à toute sa suite de passer tranquillement. Han-sien fit ensuite filer peu à peu ses troupes, de manière que n'ayant plus avec lui qu'un escadron de <sup>p.582</sup> cavalerie, il tourna bride tout à coup & passa à la vue des ennemis pour venir rejoindre l'empereur ; mais comme ce prince & ses gens avaient été obligés d'abandonner leurs chevaux pour traverser plus librement le fleuve, & se trouvant dans un pays où il n'y en avait point, on attela des

---

<sup>1</sup> A neuf ly au sud-ouest de Chen-tcheou.

<sup>2</sup> A quarante ly à l'est de Chen-tcheou.

<sup>3</sup> Mong-tsin-hien du Ho-nan.

bœufs à un chariot, sur lequel on fit monter l'empereur & l'impératrice : officiers & soldats, maîtres & valets, tout suivait à pied. L'empereur logea cette nuit dans une mauvaise chaumière, où le paysan qui l'habitait ne put lui donner que des mets grossiers, dont il ne put manger ; ainsi il resta à jeun jusqu'au lendemain.

Yang-piao & Han-yong, qui le joignirent le jour suivant, ne purent s'empêcher de verser des larmes, en voyant le triste état où leur maître était réduit ; sa situation était d'autant plus cruelle, qu'on désespérait de pouvoir l'en tirer de sitôt. Les vivres leur manquaient absolument : la famine avait fait désertier la plupart des habitants de ces cantons, & ceux qui étaient restés, ne vivaient que de racines sauvages & d'écorces d'arbres. On trouvait partout des corps morts sans sépulture : la faim & la misère avaient fait périr une quantité de monde. L'empereur & sa suite auraient infailliblement succombé, si, en arrivant à Ngan-y <sup>1</sup>, Ouang-y, gouverneur de Ho-tong, ne fut venu à leur secours. Ce gouverneur apprenant le triste état où était l'empereur, fit partir un grand nombre de chariots chargé de toutes sortes de provisions, & de quantité de pièces de soie & de toile, qui arrivèrent fort à propos. Les pièces de soie furent distribuées aux officiers, & la toile aux soldats. Les vivres étaient si abondants, que l'armée en eut pour plusieurs jours.

<sup>p.583</sup> Ouang-y trouva l'empereur logé dans une hutte qui n'avait ni porte ni fenêtres. Ce spectacle le toucha jusqu'aux larmes : il fit solliciter Li-tsouï & Kouo-ssé de rentrer dans le devoir ; mais tout l'effet de sa négociation n'aboutit qu'à procurer la liberté à quelques femmes du palais & à quelques grands, qu'ils retenaient prisonniers.

Les vassaux de l'empire n'ignoraient pas la détresse où se trouvait leur souverain ; mais dans ces temps de trouble, chacun songeait à ses propres affaires, & regardait la famille des *Han* comme perdue : quelques-uns même ne désespéraient pas de lui succéder. Li-tsouï &

---

<sup>1</sup> Ngan-y-hien de Kiaï-tcheou de Ping-yang-fou du Chan-si.

Kouo-ssé ne s'obstinaient à ne pas quitter les armes, & n'étaient si acharnés à poursuivre l'empereur, que parce qu'ils envisageaient que celui qui aurait ce prince en son pouvoir, rendrait son parti le plus puissant & pourrait ambitionner le sceptre, ou au moins obliger les prétendants à composer avec lui pour faire sa condition meilleure.

Tso-chéou, attaché à Yuen-chao, lui conseilla, par les mêmes motifs, d'aller au secours de l'empereur, & de tâcher de l'engager à venir établir sa cour dans la ville de Yé <sup>1</sup> ; parce qu'après l'avoir tiré du cruel embarras où il se trouvait, la reconnaissance ne pourrait manquer d'exciter ce prince à lui donner des preuves distinguées de son amitié, & qu'il s'attirerait encore par là l'estime & le respect des grands. Tso-chéou ajoutait qu'étant d'une des plus illustres familles de l'empire, c'était à lui qu'il appartenait de rendre ce service signalé à son souverain ; ce qui lui serait d'autant plus facile, que tout le pays de son obéissance était en paix, & qu'il était environné de sages qui se faisaient un honneur de le servir : enfin, qu'ayant <sup>p.584</sup> des soldats aguerris & remplis de courage, tous ces avantages ne pouvaient que le faire respecter & lui donner beaucoup de prépondérance dans l'empire.

Chun-yu, Kiong & Kouo-tou, trois autres de ses officiers, lui dirent encore, pour le décider, qu'il était impossible que la dynastie des *Han* se relevât des coups qu'on lui avait portés, & qu'en allant au secours de l'empereur & le tirant de la crise où il était, l'autorité ne pouvait manquer de tomber entre les mains de celui qui lui rendrait ce service si important & si nécessaire.

— D'ailleurs, ajouta Kouo-tou, c'est la plus belle action qu'on puisse faire, & il est certain que si vous ne la faites pas, vous aurez le chagrin de voir un autre se couvrir de cette gloire & saisir l'occasion qui vous est offerte, d'être, pour ainsi dire, l'arbitre & le dispensateur de l'empire.

---

<sup>1</sup> Tchang-té-fou du Ho-nan.

Ces raisons ne purent exciter l'ambition de Yuen-chao, ni lui faire vaincre son aversion naturelle pour tout ce qui se présentait avec des difficultés.

Le fidèle Ouang-y ne voulut point quitter l'empereur qu'il ne le vît hors de l'état d'humiliation & de souffrance où il l'avait trouvé. Il le conduisit à Lo-yang, où il lui procura des vivres & un logement convenable à sa dignité, & après avoir remis ce prince à la garde de Tong-tching & de Han-sien, il reprit le chemin de son gouvernement, afin d'y donner à son maître de nouvelles preuves de son zèle, & de maintenir dans la fidélité les peuples de son département.

Lorsque Tsao-tsaï apprit la triste situation de l'empereur, il se comporta bien différemment de Yuen-chao, & proposa à son conseil d'aller au secours de ce prince. Sun-yu appuya fort sur ce sentiment, & parla pour détruire les objections de ceux qui le combattaient. p.585

— Nous lisons, dit-il, dans l'histoire, qu'autrefois Ouen-kong, prince de Tçin, pour avoir reconduit dans ses États l'empereur Siang-ouang, de la dynastie des Tchéou, donna, pour ainsi dire, la loi à tous les princes de l'empire. L'auguste fondateur de notre dynastie des *Han*, en prenant le deuil de l'empereur Y-ti, gagna le cœur de tout le monde.

Lorsque Tong-tcho mit la cour en combustion, n'avez-vous pas vous-même invité les gouverneurs des provinces à prendre les armes pour apaiser les troubles que cet ambitieux & perfide sujet avait excités ? Les affaires du Chan-tong vous ont empêché de rétablir le calme à la cour, comme effectivement vous en seriez venu à bout, si vous n'eussiez pas été obligé de faire diversion pour pacifier vos propres États & recouvrer des villes qu'on vous avait enlevées pendant votre absence.

Les nouvelles qui se répandent annoncent que l'empereur dirige sa route vers Lo-yang, entièrement ruiné par le barbare Tong-tcho ; ce prince n'y saurait être en sûreté au milieu de tant de partis qui lui sont contraires. Vous avez des troupes



aguerries & nombreuses, il est digne de vous d'affermir l'empereur sur son trône ébranlé de toutes parts, & de relever l'espérance des peuples qui gémissent au milieu des troubles qui les environnent. Leur libérateur ne peut manquer d'avoir leur affection, & le succès couronnant cette entreprise, vous n'aurez point votre égal dans l'empire : au lieu que si vous vous laissez prévenir, vous perdrez tous les avantages que la fortune semble vous offrir d'elle-même ; vous perdrez encore le mérite de n'avoir pas été le plus zélé à secourir votre prince, comme il est du devoir d'un sujet fidèle de le faire dans l'extrémité où il est réduit.

p.586 Tsao-tsao prit sur-le-champ son parti, & sans délibérer plus longtemps, il fit marcher Tsao-hong au devant de l'empereur avec un corps de cavalerie. Cet officier fut bientôt arrêté par les troupes de Tong-tching, qui l'empêchèrent de passer : il en donna aussitôt avis à Tsao-tsao, qui, après avoir consulté Tong-tchao sur ce contretemps, le chargea d'écrire en son nom à Yang-fong la lettre suivante :

« Les malheurs & les troubles semblent s'être réunis pour accabler l'empire ; chacun travaille de son côté à augmenter le mal : il n'y a que des sujets vertueux & zélés comme vous, qui puissiez remédier efficacement à ces désordres ; & si vous vouliez agir de concert avec moi, nous parviendrions sans doute à procurer une paix solide à l'État. Vous avez des troupes sur pied, j'ai des magasins bien approvisionnés, nos forces réunies en imposeraient à ceux qui seraient tentés de s'opposer au bien que nous voulons faire ; je vous invite donc à montrer, dans cette occasion, le zèle dont vous êtes capable pour les intérêts de votre souverain, & à me seconder de tout votre pouvoir pour ne pas rendre infructueuses les démarches que je me propose de faire en faveur de l'empire. Mon devoir me met le pinceau à la main pour vous écrire ; le votre dictera

sans doute la réponse que j'attends, & vous fera prendre la résolution généreuse de servir l'empire & votre prince contre leurs ennemis.

Yang-fong & Han-sien charmés de la proposition de Tsao-tsao, la communiquèrent à leurs officiers, qui l'approuvèrent également ; ils présentèrent, en commun, un placet à l'empereur, pour lui demander de nommer Tsao-tsao grand général de l'empire. Ce prince lui en fit en conséquence expédier le brevet.

p.587 Tong-tching ne voulant pas s'attirer un ennemi aussi puissant & aussi redoutable que Tsao-tsao, au passage duquel il ne pouvait plus s'opposer sans crime, lui dépêcha secrètement un de ses officiers pour le presser de venir. Tsao-tsao, sans attendre les ordres de la cour, se rendit à la seule invitation de Tong-tching, & se mit en marche avec ses troupes. Il joignit ce général, qui profita de cette circonstance pour le prévenir contre Yang-fong & Han-sien, avec qui il était brouillé.

Tsao-tsao, qui prétendait dominer seul à la cour, se laissa facilement aller aux impressions défavorables qu'on voulut lui donner contre eux : il les accusa lui-même de crimes capitaux, & demandait qu'ils fussent punis ; mais l'empereur qui en avait reçu des services signalés dans ses malheurs, répondit que ces deux officiers ayant exposé généreusement leur vie pour conserver la sienne, il ne consentirait jamais à les faire mourir : il défendit même de lui en parler davantage. Cependant ce prince promit à Tsao-tsao de reconnaître le zèle qu'il lui témoignait en venant à son secours ; & afin de l'en convaincre, il lui remit entre les mains les rênes du gouvernement.

Premier ministre & grand général, Tsao-tsao voulut justifier le choix qu'on avait fait de lui pour réparer les désordres que les guerres civiles entraînent nécessairement à leur suite. Exact dans l'administration de la justice, il infligeait avec tant d'équité les peines, que les coupables les subissaient sans se plaindre. Il récompensait libéralement ceux qui avaient rendu des services à l'État. Tong-tching & douze autres qui

**Histoire générale de la Chine**  
Tome III

s'étaient le plus distingués par leur zèle & leur bravoure, furent, à sa recommandation, élevés à la dignité de princes du second ordre. La cour commença à respirer ; Tsao-tsao en fit disparaître la <sup>p.588</sup> confusion qui s'en était emparée depuis si longtemps. Cette tranquillité, due à sa sagesse, à sa prudence & à sa justice, mettait son éloge dans toutes les bouches, & la satisfaction que l'empereur en eut, lui fit presque oublier ses disgrâces passées.

@